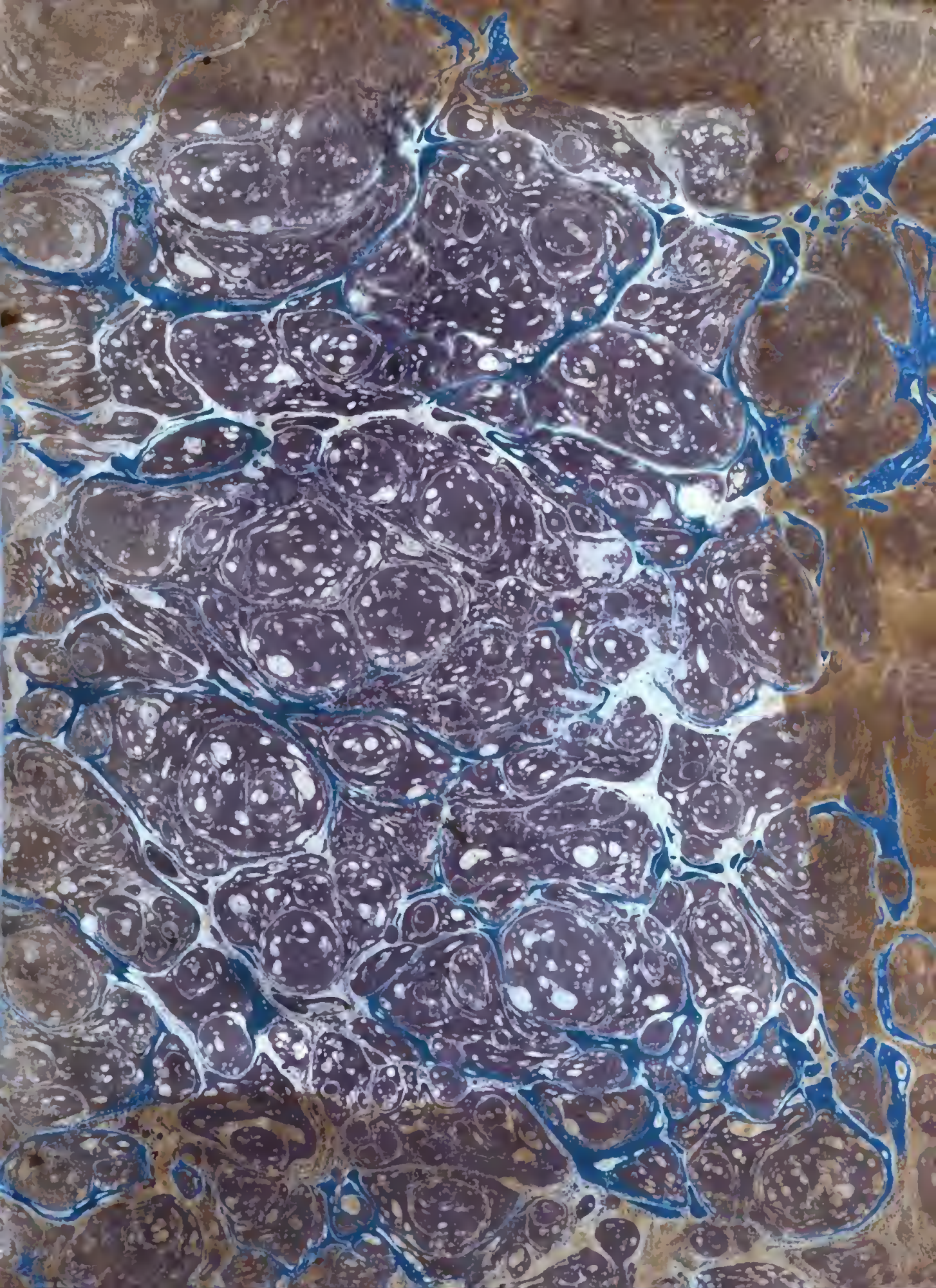
FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
VI
472
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIII
Palchetto
Num.° d' ordine 1
30
30
30.64



109
5
23

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE.
TOME QUATRIEME.

Digitized by Google

016315

HISTOIRE NATURELLE DE PLINE

TRADUITE EN FRANÇOIS,

AVEC LE TEXTE LATIN

rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites;

ACCOMPAGNÉE

De Notes critiques pour l'éclaircissement du texte, & d'Observations sur les connoissances des Anciens comparées avec les découvertes des Modernes.

TOME QUATRIEME.

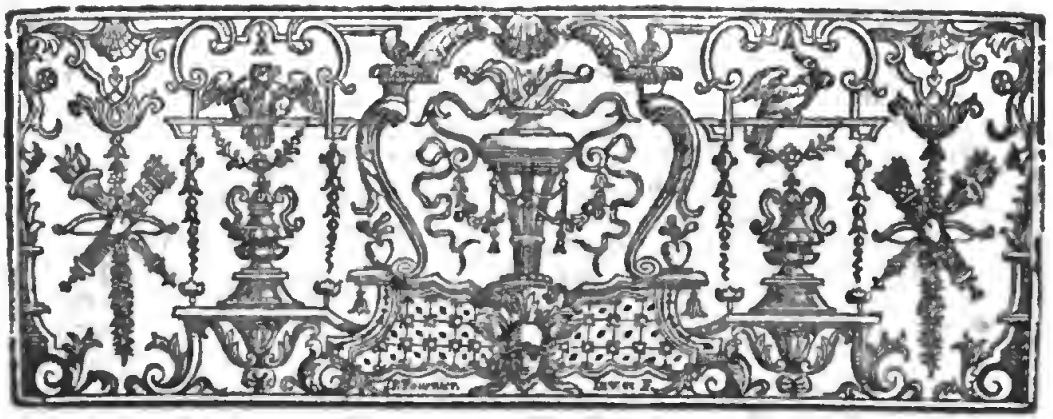
A PARIS,

Chez la veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin, près de la rue S. Jacques.

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE.
LIVRE DIXIEME.



C. PLINII SECUNDI NATURALIS HISTORIÆ

LIBER DECIMUS.

Continentur naturæ & hiſtoriæ animalium volatilium.

De natura avium.

CAPUT 1. SEQUITUR natura avium, quarum grandiſſimi & penè beſtiarum generis, ſtruthiocameli Africi vel Æthiopici,

(1) L'autruche, en Grec, *ſtrouthos*, *ſtrouthiokamêlos*, *ſtrouthokamêlos*; en Allemand, *ſtrauſz*; en Flamand, *ſtruys*; en Italien, *ſtruzzo*, *ſtruzzolo*; en Eſpagnol, *ave ſtruz*, ou *abe ſtruz*; en Anglois, *oiſiris*, ſelon Adrien Junius, ou plutôt *oſtrich*, ſelon M. Boyer; car la leçon *oiſiris* ne peut paſſer que pour une faute monſtrueuſe d'impreſſion chez Adrien Junius. Ce même oiſeau ſe nomme en Danois *ſtruds*; en Suédois, *ſtruts*; en Slawon, *ſtrus*. Pline fait de l'autruche le plus grand de tous les oiſeaux; mais M. Valmont de Bomare obſerve qu'il faut peut-être excepter le *caſouar*, qui, quoiqu'inférieur à l'autruche en hauteur, eſt cependant plus gros qu'elle. Je penſe que les Anciens ont ſurnommé l'autruche *camelus*, parcequ'elle a, comme le chameau, une calloſité au bas du ſternum, ſur laquelle elle s'appuie lorſqu'elle ſe couche. Elle reſſemble d'ailleurs au chameau par ſon long g

HISTOIRE NATURELLE DE PLINE,

LIVRE DIXIEME.

Qui contient l'hiſtoire naturelle des oiſeaux.

De la nature des oiſeaux.

Nous voici parvenus à cette partie de l'Hiſtoire Naturelle qui concerne le genre volatile. Les plus grands oiſeaux, & qui tiennent en quelque façon des quadrupedes, ſont les autruches (1), tant celles de l'Afrique (2) que de l'Ethiopie (3). Elles ſurpaſſent

cou. Je doute, au reſte, que l'autruche ſoit le plus grand de tous les oiſeaux, s'il eſt vrai que l'oiſeau nommé *condor*, *contur*, ou *contour*, ait quinze pieds d'envergure, & dévore des enfants de douze ans. Le contour, pour le dire en paſſant, n'eſt autre que le griffon des Anciens, dont nous parlerons chapitre 49, & livre 33, chapitre 4. Conſulrez, ſur les Anciens qui ont parlé de l'autruche, Bochard, *De animal.* l. 2, ch. 16, p. 245.

(2) C'eſt pourquoi Horace en parle ſous le nom de *Afra avis*, ſelon Adrien Junius, qui obſerve qu'en Grec l'autruche eſt auſſi nommée *ſtrouthos Libykos*.

(3) Pline diſtingue ici l'Ethiopie d'a-

altitudinem equitis insidentis equo excedunt, celeritatem vincunt: ad hoc demum datis pennis, ut currentem adjuvent: cæterò non sunt volucres, nec à terra tolluntur. Ungulæ iis cervinis similes, quibus dimicant, bisulcæ, & comprehendendis lapidibus utiles, quos in fuga contra sequentes ingerunt pedibus. Concoquendi sine delectu devorata mira natura: sed non minùs stoliditas, in tanta reliqui corporis altitudine, cùm colla frutice occultaverunt, latere sese existimantium. Præmia ex iis ova, propter amplitudinem pro quibusdam habita vasis, conosque bellicos & galeas adornantes pennæ.

De phœnice.

CAPUT 2. ÆTHIOPES atque Indi, discolores maximè & inenarrabiles ferunt aves, & ante omnes nobilem Arabia phœnicem, haud scio an fabulosè, unum in toto orbe, nec

vec l'Afrique, à cause des Ethiopiens Asiatiques, différents des Ethiopiens Africains, & sur lesquels on peut consulter Hérodote, au livre intitulé *Thalie*, & au livre intitulé *Polymnie*. Consultez aussi Diodore de Sicile, *Bibl.* l. 4, &c. Cependant c'est parmi les Ethiopiens de l'Afrique que ce dernier place les Struthophages, ou mangeurs d'autruches. M. Valmont de Bomare place également en Afrique la patrie de ces oiseaux.

(4) Ceci est peu exact. L'autruche d'Afrique a deux doigts à chaque patte; ces doigts sont tous les deux en devant & unis jusqu'à la premiere articulation par une forte membrane. L'autruche du Pérou a trois doigts à la partie antérieure du pied.

(5) Les Naturalistes modernes nous font pourtant observer que les autruches qui avalent beaucoup de fer ou de cuivre, meurent toutes bientôt après.

(6) Ce n'est point par imbécillité, mais au contraire par une sage précaution, que cet oiseau en agit ainsi, la tête étant la partie foible de l'autruche.

(7) J'ai vu des œufs d'autruche qui avoient au moins cinq pouces de diametre. On a vainement essayé de faire éclore, par une chaleur artificielle, les œufs des autruches de Versailles.

(8) C'est, je pense, le sens de *coni bellici*, puisque Pline les distingue formellement d'avec les casques.

(1) Le phénix a le même nom dans

en hauteur un homme à cheval, & en vîteſſe le cheval même. Leurs ailes ne leur ayant été données que pour les aider à courir, on ſeroit preſque en droit de nier que ce ſoient des oiſeaux, puiſqu'elles ne s'élevent point de terre. Leurs pieds (4) reſſemblent à ceux du cerf, & ſont fendus en deux. Elles s'en ſervent pour ſe battre & pour ſaiſir des pierres qu'elles jettent, dans leur fuite, contre ceux qui les pourſuivent. Elles digerent indifféremment tout (5) ce qu'elles avalent, avec une merveilleuſe facilité. Ces animaux d'une ſi haute taille ſont en même tems aſſez ſtupides pour croire qu'en enfonçant (6) leur tête dans le feuillage d'un arbriſſeau, tout le reſte de leur corps eſt bien caché. Les œufs qu'on leur enleve ſont d'une telle groſſeur (7), qu'on les emploie aux mêmes uſages que des vaſes; & quant à leurs plumes, elles ſervent d'ornement aux cimes des trophées d'armes (8), & aux caſques.

Du phénix.

On trouve dans l'Ethiopie & dans les Indes des oiſeaux de diverſes couleurs, & d'une admirable beauté. Mais le plus merveilleux de tous, c'eſt le phénix (1) d'Arabie (2), en ſuppoſant qu'il ne ſoit point (3) fabuleux; ce que je ne voudrois pas garantir. Il n'y a jamais qu'un (4) ſeul phénix dans toute l'étendue de la terre; auſſi a-t-il été vu rarement (5). On dit qu'il eſt de

toutes les langues. Je trouve cependant que les Slawons lui donnent le nom d'*ognivacţek*. Conſultez le Poëme que Claudien a fait ſur le phénix.

(2) Je penſe que les Arabes dont il s'agit ici ſont les Arabes Troglodytes, & qui font partie de l'Ethiopie. Tout le pays compris depuis Syene juſqu'à Méroë étoit habité, ſelon Juba, non par des Ethiopiens, mais par des Arabes. Sur quoi conſultez la note 10 du chapitre 74 du ſecond livre de Pline, tome 1, p. 236 & 237.

(3) Le phénix eſt un oiſeau myſtique & allégorique, repréſentant le renouvellement périodique du monde par le feu, comme je le ferai voir plus loin.

(4) Il n'y a jamais qu'un ſeul phénix, parceque, repréſentant l'univers, il eſt ſimple & unique comme ce dont il eſt le ſymbole.

(5) Cette tradition myſtique indique que le monde, au gré des rêve-

viſum magnoperè. Aquilæ narratur magnitudine, auri fulgore circa colla, cæterò purpureus, cæruleam roſeis caudam pennis diſtinguentibus, criſtis fauces, caputque plumeo apice honeſtante. Primus atque diligentiſſimus togatorum de eo prodidit Manilius, Senator ille maximis nobilis doctrinis doctore nullo : neminem exitiſſe qui viderit veſcentem : ſacrum in Arabia Soli eſſe, vivere annis DLX, ſeneſcentem caſiæ thuriſque ſurculis conſtruere nidum, replere odoribus, & ſuperemori. Ex oſſibus deinde & medullis ejus naſci primò ceu vermiculum, inde fieri pullum ; principioque juſta funera priori reddere, & totum deferre nidum prope Panchaiam in Solis urbem, & in ara ibi deponere. Cum hujus alitis vita magni converſionem anni fieri prodidit idem Manilius, iterumque ſignificationes tempeſtatum & ſiderum eaſdem reverti. Hoc autem circa meridiem incipere, quo die ſignum Arietis ſol intraverit. Et fuiſſe

ries Egyptiennes, s'eſt renouvellé rarement, mais cependant un certain nombre de fois, dont les Annales des hommes ſont cenſées avoir gardé la mémoire.

(6) C'eſt-à-dire que le phénix eſt l'emblême de la grande période du monde ; époque à laquelle d'anciennes rêveries ſombres & apocalyptiques ſuppoſoient que le monde ſe renouvelloit par le feu, & ſuppoſoient en outre que cela étoit déja arrivé pluſieurs fois, & arriveroit encore. Le nom même du phénix, φοῖνιξ, n'eſt qu'un aſſemblage des lettres initiales de certains mots qui indiquent le nombre des renouvellements par le feu, que l'univers eſt cenſé avoir ſubis, ſelon les traditions Egyptiennes ou Ethiopiennes ; car ce mot Φ. ΟΙ. Ν. Ι. Ξ. peut & doit, je penſe, s'interpréter ainſi : Φθὰς. Οἰκουμένης. Νῦν. Ἴκει. Ξ. c'eſt-à-dire, *Phtas* ſive *rogus univerſi orbis nunc adventat decimus quartus.* En François : *L'incendie de l'univers approche pour la quatorzieme fois.* On ſait que *Phtas*, en langue Egyptienne, & ſur-tout à Memphis, ſignifioit Vulcain, ou le feu, ſelon Suidas : & à l'égard de la lettre ξ, elle déſigne, chez les Grecs, le quatorzieme nombre. Cette tradition d'un ancien incendie du globe, conſacrée chez d'autres peuples par la fable de Phaéton, prenoit ſa ſource dans une mémoire confuſe de l'embraſement de la forêt primitive, comme je l'ai ſuffiſamment établi & démontré, par une foule de

la grandeur d'une aigle, que ſon cou eſt de couleur d'or, le reſte de ſon plumage de couleur de pourpre, & ſa queue bleue, diſtinguée de plumes de couleur de roſe; qu'il a ſous le goſier une crête, & ſur la tête une houppe de plumes. Manilius, ce Sénateur Romain ſi illuſtre par les grandes connoiſſances qu'il avoit acquiſes ſans le ſecours d'aucun maître, écrivain d'ailleurs ſi exact, a avancé le premier qu'il n'étoit arrivé à perſonne de voir le phénix manger; qu'en Arabie cet oiſeau étoit conſacré au Soleil; qu'il vivoit cinq cents ſoixante ans; qu'étant vieux, il conſtruiſoit un nid avec des branches de caſſe & d'encens, qu'il le rempliſſoit de parfums, & qu'il mouroit deſſus; qu'enſuite de la moëlle de ſes os ſe formoit comme un vermiſſeau qui devenoit un petit oiſeau, dont le premier acte étoit de rendre les derniers devoirs à ſon prédéceſſeur; après quoi il portoit le nid entier dans la ville du Soleil, au voiſinage de la Pankhaïe, & le dépoſoit ſur un autel. Nous liſons chez le même Manilius que la révolution de la grande (6) année a la même durée que la vie du phénix, & que les ſaiſons & les aſtres reviennent alors au même point; que l'époque en queſtion commence vers l'heure de midi, le propre jour où le ſoleil entre dans le ſigne du Belier; & que l'an deux cent (7) quinze de cette (8)

preuves, dans mes *Origines Uriennes*; ouvrage qui ſe trouve à Paris, chez Lejay, Libraire, rue S. Jacques.

(7) Une fauſſe interprétation, une intelligence obſcure & imparfaite de l'emblême du phénix, fit croire à quelques-uns que la révolution figurée & annoncée par cet oiſeau myſtique étoit la même que la grande révolution de tous les aſtres, jadis portée par quelques-uns à quarante-neuf mille années, comme on le voit par les Tables Alphonſines; ce que nos Modernes réduiſent à vingt-cinq mille ans. Sur quoi conſultez la note 29 du chapitre 8 du ſecond livre de Pline. Mais, par la ſuite, le nom de *grande année* s'entendant auſſi du retour du ſoleil & de la lune aux mêmes points, on confondit toutes ces idées, & l'on en vint à croire que la grande révolution figurée par le phénix, n'étoit que de cinq cents ſoixante ans, comme le dit ici Pline, chez qui il faudroit peut-être lire, avec le Pere Hardouin, cinq cents trente-deux, au lieu de cinq cents ſoixante, puiſque la révolution ſeleno-ſolaire eſt démontrée être de cinq cents trente-deux ans.

(8) Révolution que l'on confondoit

ejus converſionis annum prodente ſe, P. Licinio, Cn. Cornelio Coſs. CCXV. Cornelius Valerianus phœnicem devolaviſſe in Ægyptum tradidit, Q. Plautio, Sex. Papinio Coſs. Allatus eſt & in Urbem, Claudii principis cenſurâ, anno Urbis DCCC, & in comitio propoſitus, quod actis teſtatum eſt, ſed quem falſum eſſe nemo dubitaret.

De aquilis.

CAPUT 3. Ex his quas novimus, aquilæ maximus honos, maxima & vis. Sex earum genera: Melanaetos à Græcis dicta, eademque valeria, minima magnitudine, viribus præcipua, colore nigricans: ſola aquilarum fœtus ſuos alit; cæteræ, ut dicemus, fugant: ſola ſine clangore, ſine murmuratione. Converſatur autem in montibus. Secundi generis pygargus, in oppidis manſitat & in campis, albicante caudâ. Tertii morphnos, quam Homerus & percnon vocat, aliqui & plancum, & anatariam, ſecunda magnitudine & vi:

mal-à-propos avec le cycle ſeleno-ſolaire, au lieu de l'entendre de la grande révolution de tous les aſtres, la ſeule époque où l'on pût analogiquement ſuppoſer que l'univers ſe renouvelloit: car on avoit la preuve que l'univers ne ſe renouvelloit point aux retours du ſoleil & de la lune aux mêmes points tous les cinq cents trente-deux ans.

(1) L'aigle, en Hébreu, *neſcher*; en Grec, *aëtos*; en Allemand, *adler*; en Flamand, *arent*; en Italien, *aquila*, *aguglia*; en Eſpagnol, *aguila*; en Anglois, *eagle*; en Slawon, *orzel*; en Danois, *oerne* L'aigle des Alpes Suiſſes ſe nomme *laemmer geyer*, c'eſt-à-dire vautour des agneaux.

(2) On lit au texte *in Valeria*; je retranche cet *in* avec Pintianus, le Pere Hardouin & d'autres Critiques. Peut-être, au reſte, puiſque ce paſſage eſt viſiblement corrompu, faut-il lire *aleria*; & ce ſeroit là la ſource vraiſemblable du mot *adler*, qui ſignifie une aigle en langue Allemande. Si l'on conſerve la leçon *valeria*, ce mot paroît venir de *valere*, & déſigner la force de l'oiſeau en queſtion. C'eſt la petite *aigle noire*, ou, ſelon d'autres, le *gerfaut*.

(3) C'eſt-à-dire *cul-blanc*, *queue-blanche*, &c. Nous nommons cette ſorte d'aigle *Jean-le-Blanc*, ou, ſelon d'autres, l'*oiſeau S. Martin*.

révolution

révolution ſe trouvoit répondre à l'année même où il écrivoit ceci, c'eſt-à-dire à l'année du Conſulat de Publius Licinius & de Cneus Cornelius. Cornelius Valerianus dit qu'on vit voler le phénix en Egypte ſous le Conſulat de Quintus Plautius & de Sextus Papinius. Il fut apporté à Rome lorſque l'Empereur Claude étoit Cenſeur, l'an huit cent de la fondation de cette ville, & fut montré au peuple aſſemblé, comme en font foi les actes publics. Au reſte perſonne ne douta que ce ne fût un phénix ſuppoſé.

Des aigles.

PARMI tous les oiſeaux connus, l'aigle (1) tient le premier rang dans notre eſtime; auſſi n'en eſt-il aucun qu'on puiſſe lui comparer pour la force. Il y en a de ſix ſortes. La premiere eſt l'aigle appellée par les Grecs melan-aëtos, c'eſt-à-dire l'aigle noire, & par les Latins (2), valeria : c'eſt la moins groſſe de toutes, mais celle qui a le plus de force. Elle eſt de couleur noirâtre; & au lieu que les autres aigles chaſſent leurs aiglons, comme nous le dirons bientôt, celle-ci nourrit les ſiens. Elle eſt auſſi la ſeule qui n'ait ni cri ni murmure. Elle fait ſon ſéjour dans les montagnes. La ſeconde eſpece eſt l'aigle pygarge (3), ainſi nommée de la blancheur de ſa queue; elle habite également les villes & les campagnes. La troiſieme eſt nommée par les Grecs morphnos (4), & d'un autre nom, chez Homere (5), perknos: quelques-uns lui donnent auſſi le nom de plankos (6) & d'anatarie (7); c'eſt la plus forte de toutes les eſpeces d'aigles noires; & quant à la grandeur, elle

(4) C'eſt cette ſorte d'aigle que nous nommons *le ſacre*.

(5) Au dernier livre de l'Iliade, vers 315 :

Αὐτίκα δ' αἰετὸν ἦκε τελειότατον πετεηνῶν
Μόρφνον, θηρητῆρ' ὃν καὶ περκνὸν καλέουσιν.

Le mot *percnos* dont s'eſt ſervi Homere eſt interprété *niger*.

(6) C'eſt ce nom que lui donne Ariſtote; & c'eſt d'après cet Auteur Grec qu'on eſt parvenu à rétablir la vraie leçon de Pline altérée par les Copiſtes & les Editeurs.

(7) Comme qui diroit *le grand canard*, ou, peut-être, *la mangeuſe de canards*.

huicque vita circa lacus. Phemonoe, Apollinis dicta filia, dentes ei esse prodidit, mutæ aliàs, carentique linguâ: eamdem aquilarum nigerrimam, prominentiore caudâ. Consentit & Boethus. Ingenium est ei, testudines raptas frangere è sublimi jaciendo: quæ sors interemit poetam Æschylum, prædictam fatis, ut ferunt, ejus diei ruinam securâ cœli fide caventem. Quarti generis est percnopterus: eadem oripelargus, vulturinâ specie, alis minimis, reliquâ magnitudine antecellens, sed imbellis & degener, ut quam verberet corvus: eadem jejunæ semper aviditatis, & querulæ murmurationis. Sola aquilarum exanima fert corpora, cæteræ, cùm occidêre, considunt. Hæc facit ut quintum genus gnesion vocetur, velut verum, solumque incorruptæ originis, mediâ magnitudine, colore subrutilo, rarum conspectu. Supereſt haliæetos, clarissimâ oculorum acie, librans ex alto sese: visoque in mari pisce, præceps in eum ruens, & discussis pectore aquis rapiens.

Illa quam tertiam fecimus, circa stagna aquaticas aves appetit mergentes se subinde, donec sopitas lassatasque rapiat. Spectanda dimicatio, ave ad perfugia littorum tendente,

(8) Voyez nos notes alphabétiques sur le premier livre de Pline.

(9) Le Pere Hardouin veut qu'on lise ici *Boeus*. Il se fonde sur un passage d'Athénée. Consultez ses preuves.

(10) Elien, Hist. Anim. l. 7, chapitre 16.

(11) Voyez Elien, *ibid.* & Valere Maxime, l. 9, chap. 12.

(12) C'est-à-dire *noir plumage*.

(13) Comme qui diroit *cicogne des montagnes*.

(14) Aristote, Hist. Anim. l. 9, ch. 41.

(15) Nous l'appellons l'*aigle royale*, l'*aigle dorée*. Scaliger, sur Aristote, p. 248, dit en avoir vu une apprivoisée & dressée à la chasse du vol. Elle est dépeinte par Aldrovandus, Ornithol. l. 2, ch. 2, p. 110.

(16) Nous l'appellons *aigle de mer*, & *orfraie*.

tient le ſecond rang. Les bords des lacs ſont ſa demeure ordinaire. Phemonoë (8), qui a été qualifiée de fille d'Apollon, a publié que cette ſorte d'aigle a des dents, qu'elle eſt ſans langue, qu'elle eſt muette; que c'eſt la plus noire de toutes les aigles, & qu'elle a une longue queue. Tout cela eſt auſſi confirmé par Boethus (9). Cette aigle enleve les tortues; &, pour les briſer, elle a l'induſtrie (10) de les jetter de très haut. Ce fut par la chûte d'une tortue jettée ainſi, que le Poète Eſchyle (11) perdit la vie. On raconte qu'un Oracle lui avoit prédit qu'il ſeroit accablé ce jour-là ſous une ruine, & que, pour éviter cette deſtinée, il ſe tenoit avec ſécurité en raſe campagne, comme n'y pouvant craindre autre choſe que la chûte du ciel. La quatrieme ſorte d'aigle eſt celle qu'on nomme pereno-ptere (12), autrement l'oripelarge (13). Elle reſſemble à un vautour, & ſurpaſſe les autres aigles en groſſeur, quoiqu'elle ait, à proportion, les plus petites ailes. Mais elle eſt lâche, & comme abâtardie; car elle ſe laiſſe battre par le corbeau. De plus, elle eſt toujours (14) affamée. On l'entend ſans ceſſe gronder & ſe plaindre. Elle eſt la ſeule aigle qui emporte dans ſon aire des animaux morts. Les autres eſpeces dévorent ſur le lieu même le gibier qu'elles tuent. C'eſt par oppoſition à cette aigle bâtarde qu'on a donné le nom de légitime (15) à la cinquieme eſpece d'aigle, comme étant la ſeule d'une origine pure. C'eſt un oiſeau de moyenne grandeur, de couleur rouſſeâtre, & qu'on voit rarement. Enfin l'aigle de mer (16) forme la derniere eſpece. Elle a la vue très pénétrante. Elle ſe balance en l'air; & lorſqu'elle apperçoit dans l'eau un poiſſon, elle fond deſſus avec impétuoſité, écarte l'eau avec ſa poitrine, le ſaiſit, & l'emporte.

L'aigle que nous avons placée dans la troiſieme claſſe, attaque ſur les étangs les oiſeaux aquatiques. Ceux-ci, pour ſe garantir, plongent de tems en tems, juſqu'à ce qu'enfin, abattus de laſſitude & de ſommeil, l'aigle les enleve. C'eſt un combat curieux. L'oiſeau pourſuivi ſe réfugie vers le rivage, ſur-tout s'il y a des roſeaux épais. L'aigle tâche de le débuſquer de là, en

maximè ſi condenſa arundo ſit : aquilâ inde ictu abigente alæ, & cùm appetit, in lacus cadente, umbramque ſuam nanti ſub aqua à littore oſtendente : rurſus ave in diverſo, & ubi minimè ſe credat exſpectari, emergente. Hæc cauſa gregatim avibus natandi, quia plures ſimul non infeſtantur, reſperſu pennarum hoſtem obcæcantes. Sæpè & aquilæ ipſæ non tolerantes pondus apprehenſum, unà merguntur. Haliæetus tantùm implumes etiamnum pullos ſuos percutiens, ſubinde cogit adverſos intueri ſolis radios ; & ſi conniventem humectantemque animadvertit, præcipitat è nido, velut adulterinum atque degenerem : illum cujus acies firma contra ſtetit, educat. Haliæeti ſuum genus non habent, ſed ex diverſo aquilarum coitu naſcuntur. Id quidem quod ex iis natum eſt, in oſſifragis genus habet, è quibus vultures progenerantur minores : & ex iis magni, qui omnino non generant. Quidam adjiciunt genus aquilæ, quam barbatam vocant, Tuſci verò oſſifragam.

Tribus primis & quinto aquilarum generi inædificatur

(17) Voyez la note précédente. Ce mot Grec *haliaetos* ne ſignifie autre choſe que *aquila marina*.

(17*) C'eſt-à-dire briſeuſes d'os. Dioſcoride, l. 2, chap. 58, donne à cette eſpece le nom de *phinis* & d'*oſſiphragos ;* d'autres Auteurs Grecs lui donnent le nom de *phêne*. Albert le Grand explique ainſi l'origine du nom d'oſſifrage : *oſſifragus de genere eſt aquilarum parvarum, comedens carnem : & comeſta ducit oſſa in altitudinem, ut cadentia ſuper ſaxa frangantur : & tunc deſcendens comedit medullam : & propter hoc vocatur oſſifragus. In oculis autem oſſifragi eſt albedo multa mixta pupillæ, & ideo eſt debilium oculorum acies iſta.* Le Pere Hardouin obſerve que l'oſſifrage eſt moindre que l'aigle de mer, & qu'elle differe peu de l'aigle *légitime* dont on a parlé plus haut. Ariſtote, l. 8, ch. 6, en fait la plus grande eſpece d'aigle, & écrit que ſa couleur eſt cendrée. Quelques-uns de nos Modernes lui donnent le nom d'*orfraie*, qui eſt auſſi le nom de l'aigle de mer. Cette aigle, ſelon Antonini, a un pied d'oie. M. Valmont de Bomare a eu tort, ce me ſemble, de confondre l'orfraie avec l'effraie ou la freſaie, cet oiſeau des cimetieres, qu'il avoue n'être que de la grandeur d'un pigeon.

le battant de ſes ailes; & lorſqu'elle penſe le ſaiſir, l'oiſeau aquatique fait le plongeon. Cependant l'aigle pourſuivant toujours ſa proie, rode ſur l'eau; mais l'oiſeau de riviere, qui voit l'ombre de l'aigle, choiſit pour ſon émerſion un endroit éloigné où il compte que l'ennemi ne l'attend pas. C'eſt pour réſiſter à cette ſorte d'aigle que les oiſeaux aquatiques nagent en troupe. Etant ainſi pluſieurs enſemble, ils n'ont en effet rien à craindre, parcequ'en ſecouant leurs ailes, ils font voler de l'eau en l'air, & éblouiſſent ainſi l'oiſeau raviſſeur. Souvent auſſi il arrive que l'aigle ne pouvant ſoutenir le poids de l'oiſeau qu'elle emporte, tombe dans l'eau avec ſa proie. L'aigle (17) de mer, avant que ſes aiglons ſoient revêtus de plumes, les force de tems en tems, en les frappant de ſes ailes, à regarder directement les rayons du ſoleil; & ſi elle en voit un qui cligne l'œil, ou qui larmoie, elle le jette hors du nid, comme bâtard & dégénéré de ſa race, & nourrit ſeulement ceux qui ont tenu l'œil fixe contre le ſoleil. Les aigles de mer, au reſte, ne ſont point une eſpece à part, mais ſont engendrées de diverſes eſpeces d'aigles. Leurs petits ſont du genre des oſſifrages (17*). De ceux-ci naiſſent des vautours (18) de petite eſpece, leſquels engendrent enſuite les grands vautours, qui ſont tout-à-fait ſtériles. Aux ſix eſpeces d'aigles dont nous avons parlé, quelques-uns en ajoutent une ſeptieme, qu'ils appellent barbue (19); c'eſt l'oſſifrage (20) des Toſcans.

Dans le nid des trois premieres eſpeces d'aigles & de la cin-

(18) Le vautour, en Grec, γὺψ, αἰγυπιὸς; en Hébreu, *deah*; en Allemand, *gyr*, *geir*; en Flamand, *ghier*; en Italien, *avoltojo*; en Eſpagnol, *bueytre*; en Anglois, *vultur*; en Danois, *grib*; en Slawon, *ſep*; en Suédois, *gam*; en Iſlandois, *gammur*.

(19) Aldrovande, l. 2, Ornithol. chap. 11, penſe que l'aigle barbue eſt la même dont Oppien parle ſous le nom de *harpe*. Mais le Pere Hardouin obſerve que cette même *harpe* d'Oppien n'eſt autre que le *milan*, ſelon Tzetzès, Chiliad. 5, v. 413.

(20) Hermolaüs prétend, mais ſans autorités, qu'il y a une diſtinction à faire avec l'*oſſifragus* & l'*oſſifrage*; ce que le Pere Hardouin lui conteſte avec raiſon.

nido lapis aetites, quem aliqui dixêre gagatem, ad multa remedia utilis, nihil igne deperdens. Eſt autem lapis iſte prægnans, intus, cùm quatias, alio velut in utero ſonante. Sed vis illa medica non niſi nido direptis. Nidificant in petris & arboribus : pariunt & ova terna : excludunt pullos binos ; viſi ſunt & tres aliquando. Alterum expellunt tædio nutriendi. Quippe eo tempore ipſis cibum negavit natura, proſpiciens ne omnium ferarum fœtus raperentur. Ungues quoque earum invertuntur diebus iis, albeſcunt inediâ pennæ, ut meritò partus ſuos oderint. Sed ejectos ab his cognatum genus oſſifragæ excipiunt, & educant cum ſuis. Verùm adultos quoque perſequitur parens, & longè fugat, æmulos ſcilicet rapinæ. Et alioquin unum par aquilarum magno ad populandum tractu, ut ſatietur, in-

(21) Deux manuſcrits, au lieu de *gagatem*, portent *gagiten*. Le Pere Hardouin croit qu'il faut lire *gangitem*. En effet, c'eſt la même pierre que Nicandre nomme ἐγγαγγίδα πέτρην, comme qui diroit *ingannata pietra*, pierre magique, pierre enſorcelée ; parceque le feu, ſelon Pline, & ſelon Nicandre, n'avoit point d'action ſur elle. Ce ne ſauroit donc être l'agate ou *gagates* des Latins dont aucun Auteur n'a écrit rien de tel ; ce qui ſeroit d'ailleurs contraire à la raiſon & à l'expérience. *Gangitis* ou *engangis* eſt un mot barbare latiniſé & greciſé ; il a ſa ſource dans le vieux mot Celtique *gan*, qui ſignifie ſorcier ; d'où les Italiens ont fait *ingannatore*, qui répond au *præſtigiator* des Latins. Au reſte il eſt faux, ſelon M. Valmont de Bomare, que l'aétite ou étite ſoit une pierre qui ſe trouve dans les nids d'aigles, ni qu'elle ait aucune des vertus magiques que lui attribuoient les Anciens. Conſultez ce Savant à l'article *Etite* & à l'article *Géode*. Conſultez auſſi Servius ſur ce vers de Virgile, Ænéid. l. 1 :

Æthereâ quos lapſa plagâ Jovis ales aperto, &c.

(22) J'ai obſervé dans la note précédente que *gangitis* venoit du Celtique *gan*, qui ſignifie ſorcier : or les Anciens regardoient comme enſorcelées, ou munies d'un charme magique, toutes les choſes qu'ils voyoient ou croyoient voir ſe dérober à l'action du feu. Auſſi Lucain met-il la pierre d'aigle parmi les divers ingrédients de l'ancienne magie, Pharſ. l. 6, v. 676 :

Quæque ſonant fortâ tepefacta ſub alite ſaxa.

(23) Et c'eſt pourquoi, ſans doute, on la croyoit utile aux femmes dans l'accouchement :

quieme on trouve une pierre qui entre dans la compoſition du nid même, & qu'on nomme étite. Quelques-uns lui donnent auſſi le nom de gagate (21). Cette pierre eſt bonne pour différents remedes, & ne perd rien au feu (22). On diroit, au reſte, que cette pierre eſt enceinte (23) d'une autre; du moins, quand on la ſecoue, entend-on une autre pierre grelotter au dedans. La pierre d'aigle, ou étite, n'a de vertu médicinale que quand elle eſt priſe dans le nid. Les aigles font leurs nids dans les rochers & ſur les arbres. Elles pondent trois œufs (24); mais elles ne font éclore que deux petits: cependant on en a vu quelquefois trois. Lors même qu'elles n'en ont que deux, elles en excluent un (25), & lui donnent la chaſſe, s'ennuyant promptement de nourrir: & c'eſt en quoi l'on doit admirer la ſageſſe de la Nature; car ſi elle eût donné à l'aigle la faculté de nourrir plus d'un aiglon, tout le gibier ſeroit bientôt détruit. Dans le tems qu'elles conſument à cette éducation, leurs ongles (26) ſe renverſent, & la faim qu'elles ſouffrent fait blanchir leur plumage; ce qui leur donne ſujet de prendre leurs petits en haine. Mais les oſſifrages, que nous avons dit être une race d'aigles particuliere, reçoivent (27) les aiglons que les meres ont chaſſés, & les élevent avec les leurs. Les meres, non contentes de les avoir chaſſés, les pourſuivent encore quand ils ont pris leur croiſſance, & les pourchaſſent au loin, de crainte qu'il ne fallût partager la proie avec eux. Il

Hic aetites eſt, ſonitum cui ſpiritus addit
Arcanum crepitans: prægnantibus utilis ægris.
Priſcien, Periegeſ. p. 391.

(24) Plutarque, vie de Marius, cite à ce propos un vers Grec de Muſée, que nous traduirons par ce vers Latin:

Tres edit, binos excludit, & educat unum.

Ce même vers de Muſée eſt auſſi rapporté par Ariſtote, Hiſt. Anim. livre 6, ch. 6.

(25) Ariſtote, *ibid.* Albert le Grand, Traité des Animaux, l. 6, chap. 6; Baſil. *in Hexaem. Homil.* 8, &c.

(26) Ariſtore & Albert, *ibid.*

(27) C'eſt auſſi ce qu'on lit chez Ariſtote, Hiſt. Anim. l. 6, chap. 6, & l. 9, ch. 44. Mais Albert le Grand, l. 6, obſerve que c'eſt un bruit populaire que l'expérience n'a point encore confirmé.

diget. Determinant ergo ſpatia, nec in proximo prædantur. Rapta non protinus ferunt, ſed primò deponunt; expertæque pondus, tunc demum abeunt. Oppetunt non ſenio, nec ægritudine, ſed fame, in tantum ſuperiore accreſcente roſtro, ut aduncitas aperiri non queat. A meridiano autem tempore operantur, & volant: prioribus horis diei, donec impleantur hominum conventu fora, ignavæ ſedent. Aquilarum pennæ mixtas reliquarum alitum pennas devorant. Negant unquam ſolam hanc alitem fulmine exanimatam, ideo armigeram Jovis conſuetudo judicavit.

Quando legionum ſigna eſſe cœperint, & cum quibus ſit aquilis bellum.

CAPUT 4. ROMANIS eam legionibus C. Marius in ſecundo Conſulatu ſuo propriè dicavit. Erat & antea prima cum quatuor aliis: lupi, minotauri, equi, aprique ſingulos ordines anteibant. Paucis antè annis ſola in aciem portari cœpta erat, reliqua in caſtris relinquebantur. Marius in

(28) Ceci eſt confirmé par Elien, Hiſt. Anim. l. 9, chap. 2; par Albert le Grand, l. 8, chap. 3, & par Manuel Phile, livre *De propr. animal.* page 24; mais d'autres Auteurs moins crédules ont ſeulement accordé que les plumes d'aigles, comme plus dures que les autres, les uſoient par le frottement, & s'uſoient les dernieres.

(1) Durant la guerre Cimbrique. Voyez Salluſte, *in bello Catilinario*, p. 48.

(2) Ces quatre enſeignes ſont déſignées dans les vers ſuivants d'un Poète moderne cité par le Pere Hardouin:

Vexilla coruſcant
Impoſita æreo conto, longèque micanti
Lumine perſtringunt acies: non illa draconum
Ora: nec informis Minoia probra juvenci,
Nec qui ſopitis lupus inſidiator oberrat,
Nec qui ſanguineos minitans ſus exerit ungues, &c.

Appien, Guerres civil. l. 2, écrit que Céſar, après la guerre d'Afrique, donna à la cinquieme légion des éléphants pour enſeignes.

(3) Vegece, l. 3 *De re militari*, chap. 6, eſſaie d'expliquer ce que défaut,

faut, en effet, une grande étendue de pays pour fournir à une ſeule couple d'aigles tout le gibier néceſſaire : auſſi elles reglent les limites de leur terrein, & leurs rapines ne s'étendent point au delà. Au lieu d'emporter leur proie au moment même, elles la poſent d'abord, & après en avoir eſſayé la peſanteur, elles prennent leur vol. Les aigles ne meurent ni de vieilleſſe ni de maladie, mais de faim, la partie ſupérieure de leur bec devenant ſi longue & en même tems ſi crochue qu'elles ne peuvent plus l'ouvrir. Toute la matinée elles demeurent perchées & oiſives, en attendant que les hommes aillent à leurs affaires; mais après midi elles rodent, & vont à la chaſſe. Les plumes d'aigles conſument (28) les plumes des autres oiſeaux avec leſquelles on les mêle. On dit que cet oiſeau eſt le ſeul qui ne ſoit jamais frappé de la foudre : c'eſt pourquoi on en a fait le porte-foudre de Jupiter.

Quand l'aigle a commencé à figurer parmi les enſeignes militaires des légions Romaines ; & quels ſont les animaux avec leſquels l'aigle eſt en guerre.

Caius Marius, dans ſon ſecond Conſulat (1), ordonna que l'aigle ſeroit l'enſeigne propre des légions Romaines. Avant lui il y avoit quatre autres (2) enſeignes qui marchoient chacune à la tête d'un corps de troupes, ſavoir, le loup, le minotaure (3), le cheval, & le ſanglier (4); & à la tête de toutes ces enſeignes, marchoit l'aigle. Quelques années auparavant on avoit commencé à ne porter dans les combats que l'enſeigne de l'aigle, & on laiſſoit au camp les quatre autres, que Marius abolit entiérement. Depuis cette époque, on n'a preſque jamais vu une lé-

ſignoit l'enſeigne d'un minotaure dans les armées Romaines; mais cette explication eſt peu ſatisfaiſante, ainſi que celle que va donner Feſtus. Voyez la note ſuivante.

(4) *Porci effigies inter militaria ſigna quintum locum obtinebat : quia confecto bello, inter quos pax fieret, cæsâ porcâ fœdus firmari ſolebat.* Feſtus.

totum ea abdicavit. Ex eo notatum, non ferè legionis unquam hybernaſſe caſtra, ubi aquilarum non ſit jugum.

Primo & ſecundo generi non minorum tantùm quadrupedum rapina, ſed etiam cum cervis prælia. Multum pulverem volutatu collectum, inſidens cornibus excutit in oculos, pennis ora verberans, donec præcipitet in rupes. Nec unus hoſtis illi ſatis eſt : acrior eſt cum dracone pugna, multoque magis anceps, etiamſi in aere. Ova hic conſectatur aquilæ aviditate maleficâ; at illa ob hoc rapit ubicumque viſum. Ille multiplici nexu alas ligat, ita ſe implicans, ut ſimul decidat.

Mirum de aquila.

CAPUT 5. Est percelebris apud Seſton urbem aquilæ gloria : educatam à virgine retuliſſe gratiam, aves primò, mox deinde venatus aggerentem : defunctâ poſtremò, in rogum accenſum ejus injeciſſe ſeſe, & ſimul conflagraſſe. Quam ob

(5) Ceci doit s'entendre de vraies aigles vivantes, & non d'enſeignes repréſentant des aigles. Appien, Guerres civil. l. 4, raconte qu'au camp devant Plilippes, dans l'armée de Brutus & de Caſſius, on vit une paire d'aigles venir ſe poſer ſur les aigles d'argent qui ſervoient d'enſeignes aux légions.

(6) Et même aux taureaux, s'il en faut croire Elien, Hiſt. Anim. l. 2, chap. 39. Manuel Phile, livre *De animal. propr.* p. 22, parle auſſi de la guerre que l'aigle fait au taureau, ainſi qu'aux chevreuils, aux lievres, aux oies.

(7) C'eſt-à-dire le ſerpent; car il ne s'agit ici nullement d'un dragon volant, animal que nous avons dit, au livre 7, être fabuleux. Comparons au reſte cette deſcription de Pline avec celle de Virgile, *Æneid.* livre 11, v. 751 :

Utque volans altè raptum cùm fulva draconem
Fert aquila, implicuitque pedes, atque unguibus hæſit.
Saucius at ſerpens ſinuoſa volumina verſat,
Arrectiſque horret ſquamis, & ſibilat ore,
Arduus inſurgens : illa haud minùs urget obunco
Luctantem roſtro, ſimul æthera verberat alis.

Conſultez la deſcription de ce même combat chez Nicandre, *in Theriac.* & chez Cicéron : on ne ſera pas fâché de comparer ici ſes vers avec ceux de Virgile :

gion hiverner quelque part ſans qu'il y eût dans ſon camp une paire d'aigles (5).

Au reſte, la premiere & la ſeconde eſpece d'aigles ne ſe contentent pas d'enlever les moindres quadrupedes, elles font auſſi la guerre (6) aux cerfs. Pour cet effet, une aigle, après avoir amaſſé beaucoup de pouſſiere en ſe roulant à terre, va ſe percher ſur les cornes du cerf, & lui ſecoue la pouſſiere dans les yeux, en lui battant le viſage avec ſes ailes, juſqu'à ce qu'elle le faſſe tomber du haut des rochers. Un tel ennemi ne lui ſuffit même pas: elle attaque encore le dragon (7), & ce combat eſt beaucoup plus dangereux pour l'aigle, quoiqu'il ſe paſſe dans ſon élément. Le dragon, qui en veut à cet oiſeau, cherche ſes œufs pour les détruire: c'eſt pourquoi l'aigle, par-tout où elle apperçoit le dragon, ne manque pas de ſe jetter ſur lui & de l'enlever. Celui-ci, s'entortillant par pluſieurs circonvolutions autour de l'aigle, l'empêche de déployer ſes ailes, & l'embarraſſe tellement qu'il la fait tomber avec lui.

Procédé merveilleux d'une aigle.

Ce qui (1) arriva dans la ville de Seſtos y a rendu cet oiſeau extrêmement célebre. Une jeune fille avoit nourri & élevé une aigle, qui, étant devenue grande, témoigna ſa reconnoiſſance à ſa bienfaitrice en lui apportant d'abord des oiſeaux qu'elle prenoit à la chaſſe, & enſuite force gibier. Cependant la jeune fille mourut; & comme on brûloit ſon corps ſur un bûcher, l'aigle ſurvint, ſe jetta dans le feu, & ſe brûla avec elle. En mémoire

Hic Jovis altiſoni ſubitò pinnata ſatelles
Arboris è trunco ſerpentis ſaucia morſu,
Ipſa feris ſubigit transfigens unguibus anguem
Semianimum, & variâ graviter cervice micantem;
Quem ſe intorquentem lanians, roſtroque cruentans,
Jam ſatiata animum, jam duros ultra dolores,
Abjicit efflantem, & laceratum affligit in undas, &c.

(1) Conſultez, ſur cet étrange événement, Philarque, chez Tzetzès, Chiliad. 4, Hiſt. 134, v. 288; Elien, Hiſt. Anim. l. 2, ch. 40, & l. 6, chapitre 9. Conſultez, parmi les Modernes, Aldrovande, Ornithol. livre 1, page 48 & 49.

cauſam incolæ, quod vocant Heroum, in eo loco fecêre, appellatum Jovis & Virginis, quoniam illi Deo ales adſcribitur.

De vulturibus.

CAPUT 6. VULTURUM prævalent nigri. Nidos nemo attigit: ideo etiam fuêre, qui putarent illos ex adverſo orbe advolare, falsò; nidificant enim in excelſiſſimis rupibus. Fœtus quidem ſæpe cernuntur ferè bini. Umbricius aruſpicum in noſtro ævo peritiſſimus, parere tradit ova tredecim: uno ex iis reliqua ova nidumque luſtrare, mox abjicere. Triduo autem antea volare eos, ubi cadavera futura ſunt.

De ſanquale.

CAPUT 7. SANQUALEM avem, atque immuſſulum, augures Romani in magna quæſtione habent. Immuſſulum aliqui vulturis pullum arbitrantur eſſe, & ſanqualem oſſifragæ. Maſ-

(1) Voyez la nomenclature polyglotte du vautour dans les notes du chapitre 3.

(2) C'eſt le nombre porté par tous les manuſcrits.

(3) Ceci a rapport aux luſtrations & autres cérémonies myſtérieuſes preſcrites par les ſuperſtitions des Toſcans, qui ne rougiſſoient pas de prêter aux oiſeaux mêmes ces préjugés & ces pratiques gravement puériles.

(4) C'eſt à quoi fait alluſion ce paſſage de Plaute, *in Truculento :*

» Vide ut jam quaſi volturii, triduo
» Prius prædivinant quo die eſuri ſient :

& ce vers de Martial, Epigr. 62, l. 6 :

» Cujus vulturis hoc erit cadaver ?

(5) Dont on a parlé au chapitre 3.

(6) Voyez, ſur Maſſurius ou Maſurius, nos notes alphabétiques ſur le premier livre de Pline, où nous avons dit, d'après Bertrand, le P. Hardouin & d'autres Critiques, que ce Juriſconſulte célebre étoit auſſi l'Auteur d'un ouvrage ſur les triomphes Romains, ainſi que le donne à penſer ce que Pline cite de Maſurius ſur l'uſage des lauriers & des couronnes de myrte dans les triomphes. Cependant nous trouvons que Grotius n'a point cru devoir adopter cette conjecture, appuyée uniquement, ſelon lui, ſur une citation de Maſurius, laquelle il ſe pourroit faire que Pline n'eût point

de cet événement, les habitants de Seſtos éleverent en cet endroit un temple qui fut appellé le temple de Jupiter & de la Vierge, attendu que l'aigle eſt l'attribut de Jupiter.

Des vautours.

ENTRE les vautours (1), les noirs ſont les plus vigoureux. Nul homme n'a encore pu atteindre à leurs nids; ce qui a fait croire à quelques-uns qu'ils viennent des pays éloignés : mais cela eſt faux; car ils font leurs nids ſur les plus hauts rochers. On voit ſouvent leurs petits, qui ſont ordinairement au nombre de deux. Umbricius, le plus habile des Aruſpices de notre tems, dit que les vautours font treize (2) œufs; que dans ce nombre ils en emploient un à purifier (3) les autres & tout le nid, après quoi ils le jettent. Il ajoute que trois jours d'avance ils connoiſſent le lieu où il doit y avoir des cadavres (4).

De l'oiſeau ſanqualis.

LES Augures Romains ſont fort partagés ſur cette queſtion : *Que faut-il entendre par l'oiſeau ſanqualis & par l'immuſſulus?* Il y en a qui prennent ce dernier pour le pouſſin d'un vautour, & le premier pour le pouſſin de l'aigle oſſifrage (5). Maſſurius (6) dit que le ſanqualis (7) n'eſt autre que l'oſſifrage, & que *immuſ-*

---

titrée d'aucun ouvrage intitulé *Triomphes des Romains*, mais bien du onzieme livre des choſes mémorables de Maſurius; livre dont Aulugelle a extrait quelque choſe ſur les couronnes civiques.

(7) Tous les manuſcrits portent *ſanqualem*, & non pas *ſangualem*, comme liſent la plupart des Éditeurs. *Sanqualis*, c'eſt comme qui diroit *Sankou-ales*, l'oiſeau de *Sancus*; perſonnage qu'au livre 8, ch. 48, note 28, nous avons dit être l'Hercule Sabin, & d'où la porte de Rome la plus voiſine du temple de *Sancus*, étoit nommée *Sanqualis*, ſelon Paul d'Aquilée. Conſultons auſſi Feſtus : *Sanqualis avis appellatur quæ in Commentariis Auguralibus oſſifraga dicitur, quia in Sanci Dei tutela eſt.* J'ai fait voir au livre 8, chap. 28, le rapport du nom *Sangus* ou *Sankus* avec notre mot *ſanglier*,

ſurius ſanqualem oſſifragam eſſe dicit, immuſſulum autem pullum aquilæ, priuſquam albicet cauda. Quidam poſt Mucium augurem viſos non eſſe Romæ confirmavêre: ego (quod veriſimilius) in deſidia rerum omnium non arbitror agnitos.

De accipitribus.

CAPUT 8. ACCIPITRUM genera XVI invenimus. Ex iis ægithum

que j'ai établi ſignifier l'animal conſacré à *Sangus*, c'eſt-à-dire à Hercule, à qui l'on donna ce nom de *Sangus* ou *Sankus* à l'occaſion du Palus de Lerne, qu'il vint à bout de deſſécher. Car *Sank* eſt un ancien mot Celtoſcytique qui, encore aujourd'hui en Suédois, ſignifie *paludoſus*; épithete également propre, d'une part, à Hercule, conſidéré comme étant parvenu, par ſes travaux, à deſſécher un marais; & de l'autre, au ſanglier, ou animal fangeux qui ſe vautre & ſe retire de préférence dans les fanges & dans les endroits marécageux. L'oiſeau *ſanqualis* n'eſt donc autre, ſelon toute apparence, que l'aigle des étangs, nommé *huard*; dénomination dérivée de *Hue*, ancien ſynonyme de *Hugue*; témoin *Hue-Capel*, qui ſe diſoit jadis pour *Hugue-Capet*. Or ce mot, *hue* ou *hugue*, eſt, à coup sûr, ſynonyme de *Og*, qui, comme nous l'avons démontré dans nos *Origines Uriennes*, n'eſt autre qu'Hercule; & ce rapport de *Hue* ou *Hugue* avec Hercule, n'eſt pas une ſimple conjecture; car, encore aujourd'hui en Suédois moderne, *hug* & *hog* ſignifient courage; *hugg*, un combat; *hugga*, tailler en pieces; *hoggoroſta*, combat à outrance, &c.

(8) *Immuſſulus.* C'eſt ainſi qu'il faut lire avec Pline, & non *immuſculus* ou *immuſtulus* avec Feſtus, qui paroît même avoir écrit *immiſſulus*, puiſqu'il prétend que cet oiſeau eſt ainſi nommé, *eo quod immitat ſe repentè.* Quoi qu'il en ſoit, ce Grammairien obſerve que cette ſorte d'aigle ne ſe montre qu'au printems, craignant également le trop grand chaud & le trop grand froid. Cette notion ſuffit pour nous donner la ſolution du mot *immuſſulus.* Ce mot eſt compoſé d'un mot barbare latiniſé, qu'on a fait précéder de la négative *in*, laquelle fait *im* devant une *m*, comme on dit *immundus* au lieu de *in-mundus.* Il eſt, dis-je, compoſé de cette négative *im*, & du mot Celtique *mus*, qui, en Suédois, ſignifie duvet; d'où nous ſont reſtés les mots *mouſſe d'arbre*, *aumuſſe*, *mouſſeline*; en un mot, d'où les Allemands ont fait leur verbe *muzen* ou *mutzen*; couvrir, vêtir: d'où *mutze*, une calotte, une caſaque, &c. L'aigle *immuſſulus* n'eſt donc autre choſe qu'une ſorte d'aigle naturellement dégarnie de duvet, ou qui n'en a point encore, ou qui eſt venue à le perdre: ſur quoi il faut obſerver qu'outre les grandes plumes dont le corps de l'aigle eſt cou-

ſulus (8) eſt le nom qu'on donne au petit aiglon avant qu'il ait la queue blanche. Quelques-uns s'accordent à ſoutenir qu'on n'a point vu de ces oiſeaux à Rome depuis l'Augure Mucius. Pour moi je regarde comme très naturel qu'il n'y ait rien de certain ſur cette queſtion, vu la pareſſe générale où je vois qu'on s'endort.

Des éperviers.

Nous trouvons qu'il y a ſeize ſortes d'éperviers (1). De ce

vert, il y a encore ordinairement à leurs racines un duvet fort blanc & très fin, de la longueur d'un pouce. C'eſt ce duvet qui garantit ces oiſeaux contre le froid. Auſſi lorſque les fauconniers (écrit M. Valmont de Bomare) ſe ſervent d'aigles pour le haut vol, ils leur ôtent une partie de ce duvet, ainſi que des autres plumes qui leur garniſſent le ventre; ce qui empêche, dit-il, ces oiſeaux de s'élever trop haut, le froid les ſaiſiſſant dans la moyenne région de l'air. Quoi qu'il en ſoit, je penſe avoir fait voir que *immuſſulus* ſignifie dégarni de plumes, nud, chauve, plumé, &c. ce qui explique pourquoi cette ſorte d'aigle, ſelon Feſtus, craint également la trop grande ardeur du ſoleil, & le trop grand froid.

(1) L'épervier, en Hébreu *nets*, en Grec *ἱέραξ*, en Slawon *krogulek*, ſe ſubdiviſe en différentes eſpeces, dont voici les principales, ſelon Adrien Junius: 1°. L'autour ou tiercelet, en Allemand, *habich*, *hapch*; en Belgique, *hauick*, *hafkin*; en Italien, *terzolo*; en Eſpagnol, *halcon* ou *açor*. Ajoutons que l'autour ſe nomme en Slawon *jaſtrzab*; en Anglois, *goſshawk*; en Danois, *hog*. 2°. L'émérillon, en Allemand, *ſmirlin*, *mirle*; en Belgique, *meerliin*: Adrien Junius croit que c'eſt l'*æſalo* des Latins, l'*aiſalôn* d'Ariſtote. 3°. Le buſard, en Allemand, *bushen*, *bushard*, *buſarn*; en Saxon, *kuttelwy*, *maſſwy*, *maſshw*; en Anglois, *buzzard*; en Belgique, *buyſard*; en Italien, *poiana*. Ajoutons que le *buſard*, autrement la *buſe*, ſe nomme, en Danois, *honſehog*; en Slawon, *brykla*, *rarog*. Adrien Junius en fait le *triorkhês* des Grecs. Mais le Pere Hardouin fait du *triorkhês* le milan proprement dit, penſant, avec Scaliger, que le *milvius* des Latins n'eſt point ce milan-là, mais une autre ſorte d'oiſeau nommé par nous le *milan royal*, & par les Grecs *ictinos*. 4°. L'épervier propre, ſurnommé *fringillarius* & *niſus* par les Latins, & appellé en Allemand *ſperber*, *ſperwer*; en Italien, *ſp aravierо*; en Anglois, *ſpartane* (liſez *ſparhawk*): après quoi Adrien Junius range encore dans cette troiſieme claſſe notre émouchet, en Allemand, *ſprintz*; en Belgique, *mosket*. 5°. L'*hobby* des Anglois, qui eſt, ſelon lui, l'*accipiter palumbarius* des Latins, & le *phaſtophonos* des Grecs. 6°. La cercelle ou quercerelle, en Anglois, *keſtrelle*; en Italien, *cavinello*, *canibello*, *triſ-*

claudum altero pede, proſperrimi augurii nuptialibus negotiis & pecuariæ rei. Triorchem à numero teſtium, cui principatum in auguriis Phemonoe dedit: buteonem hunc appellant Romani, familia etiam ex eo cognominata, cùm proſpero auſpicio in ducis navi ſediſſet. Epileum Græci vocant, qui ſolus omni tempore apparet: cæteri hyeme abeunt. Diſtinctio generum ex aviditate. Alii non niſi ex

tarello; en Eſpagnol, *cernicalo*; en Allemand, *wannenwaher*, *wandwaher*, *wandtwehe*, *wiegwehen*; en Belgique, *ſteenſmetzer*; en Saxon, *ſteinſchmatz*, *ſteengall*. C'eſt, ſelon Adrien Junius, cette ſixieme eſpece à laquelle les Latins ont donné le nom de *tinnunculus*, & les Grecs celui de *kenkhris*.

(2) C'eſt un mot Toſcan, & dans l'origine un mot Celtique ou Celtoſcytique, qui ſignifie éperon, aiguillon de Jupiter: racines *agg*, *acus*, *aculeus*, encore aujourd'hui en langue Suédoiſe; & *It*, ou *Ith*, nom de Jupiter en Toſcan, ſelon Macrobe. Or c'eſt auſſi là le ſens de notre mot éprevier ou épervier, qui peut s'interpréter aiguillon de feu, ou, ce qui revient au même, *aiguillon* de Jupiter fulminant. Conſultez la note ſuivante.

(3) Ce bon augure, relatif aux noces, étoit attaché à l'interprétation du mot *ag* que j'ai dit ſignifier en langue Celtoſcythique une aiguille, ou un aiguillon. Or l'aiguille étant l'emblême du travail, la moitié du nom d'*egithe*, donné par les Toſcans à une ſorte d'épervier, rendoit, dans leurs idées, cette eſpece d'épervier d'un augure favorable pour ceux qui prenoient femme, ſemblant leur préſager que cette femme ſeroit bonne ouvriere, & d'inclination laborieuſe. Voyez la note ſuivante.

(4) Ce ſecond augure, favorable aux poſſeſſeurs de beſtiaux, étoit fondé ſur l'interprétation du mot Toſcan *egithe*, dans le ſens de chevre de Jupiter, c'eſt-à-dire de chevre Amalthée, qui, de tout tems, a été l'emblême de l'abondance & de la fécondité en tout genre. On ſait que *ex*, *egos*, en Grec, ſignifie une chevre.

(5) Le milan propre, ſelon le Pere Hardouin; le *buſard*, ou la *buſe*, ſelon Adrien Junius. Nous traiterons des milans au ch. 10.

(6) Conſultez nos notes alphabétiques ſur le premier livre de Pline.

(7) Ces *Buteones* étoient une branche de la famille *Fabia*. De cette branche étoit *Buteo*, déclamateur cité par Séneque le Pere, Controv. 13; & pluſieurs autres du même nom, cités, tant par Tite Live, que par Plutarque.

(8) Tous les manuſcrits portent *epileum*. C'eſt ſans aucun fondement que quelques Critiques propoſent de changer cette leçon, & de lui ſubſtituer *aſalona*. Pline a voulu écrire, & a écrit en effet, *epileum*. C'eſt un mot Grec compoſé de la prépoſition *epi*, & de nombre

nombre eſt l'égithe (2), qui cloche d'un pied, & qui eſt d'un très bon augure pour les noces (3) & pour le bétail (4). De ce nombre eſt auſſi le triorkhês (5), ainſi nommé des Grecs, parcequ'il a trois teſticules. En fait d'heureux augure, Phemonoé (6) lui donne la préférence ſur tous les autres oiſeaux. Les Romains l'appellent *Buteo* (7), dont une famille Romaine a pris ſon nom, en mémoire du préſage fortuné dont fut à un Capitaine de cette famille un de ces oiſeaux, en venant ſe percher ſur le navire que ce perſonnage commandoit. Les Grecs appellent épileos (8) l'épervier que l'on voit pendant toute l'année, & qui eſt le ſeul qui ſéjourne ainſi; car tous les autres s'en vont en hiver. On diſtingue les diverſes ſortes d'é-

ileos, qui ſignifie *placatus*. Ainſi ce mot revient à notre épithete d'affable, de doux, d'apprivoiſé : & ce nom eſt donné à cette ſorte d'épervier par oppoſition au régime ſauvage des autres eſpeces du même nom. En un mot, ce mot *ep-ileos* eſt une traduction Grecque du très ancien mot Celtique *breteuil*, qui ſignifie une ſorte d'épervier : auſſi la maiſon de *Breteuil* a-t-elle un épervier pour ſymbole de race dans ſes armoiries. En effet, ce nom propre *Breteuil* eſt compoſé, d'une part, de la déſinence *eul* ou *euil*, que j'ai obſervé, dans mes *Origines Uriennes*, p. 542, déſigner l'accueil, l'affabilité, l'humeur privée & débonnaire; & de l'autre, du mot Celtique *bredd*, lequel, encore aujourd'hui en Suédois, reſte de la langue Celtoſcythe, ſignifie préciſément la même choſe que la prépoſition Grecque *epi*, qui eſt la prépoſition *ad* des Latins. J'ai obſervé, dans mes *Origines Uriennes*, que cet ancien nom Celtique *Breteuil* avoit été ſujet à être traduit diverſement par les anciens Auteurs Grecs & Latins, tantôt comme nom propre, & tantôt comme nom de lieu; car ils ont traduit le nom de lieu *Breteuil* par *Bratuſpantium*, & le nom propre *Breteuil* par *Bato-Bretus*, par la raiſon que j'en ai apportée en ſon lieu, & qu'on peut conſulter dans l'ouvrage que j'indique. Je me contenterai d'ajouter ici que l'épervier *ep'ileos* des Grecs ne ſauroit être que l'épervier *breteuil* ou *bredd-euil* des anciens Celtes; lequel nom eſt tombé en déſuétude, encore que les armoiries parlantes d'une de nos familles nobles, comparées au paſſage actuel de Pline, dépoſent encore aujourd'hui que ce nom a autrefois été donné à la ſorte d'épervier dont nous parlons. Cette même maiſon de Breteuil s'appelle d'un autre nom, *le Tonnellier*, c'eſt-à-dire l'oiſeau de proie, ou l'oiſeleur : on ſait que *tonneller* ſignifioit chez nos Peres, & ſignifie encore, chaſſer aux oiſeaux. *Tonelo* & *tonero*, en divers idiômes, & même en langue Galibi ou Américaine, ſignifient un oiſeau : *dona*, *tona*, *tunen*, dans les diverſes langues Germaniques, ſignifient *tendicula quâ irretiuntur aves*, &c. & le nom même de l'épervier eſt interprété *oiſeleur* par la plupart des Etymologiſtes, d'autant que l'épervier ſe dit, en

terra rapiunt avem; alii non niſi circa arbores volitantem; alii ſedentem in ſublimi; aliqui volantem in aperto. Itaque & columbæ novêre ex iis pericula, viſoque conſidunt, vel ſubvolant; contra naturam ejus auxiliantes ſibi. In inſula Africæ Cerne in oceano accipitres totius Maſæſyliæ humi fœtificant; nec alibi naſcuntur, illis aſſueti gentibus.

In Thraciæ parte ſuper Amphipolim homines atque accipitres ſocietate quâdam aucupantur. Hi ex ſylvis & arundinetis excitant aves, illi ſupervolantes deprimunt. Rurſus captas aucupes dividunt cum iis. Traditum eſt, miſſas in ſublime ſibi excipere eos: & cùm tempus ſit capturæ, clangore ac volatûs genere invitare ad occaſionem. Simile quiddam lupi ad Mæotin paludem faciunt: nam niſi partem à piſcantibus ſuam accepêre, expanſa eorum retia lacerant. Accipitres avium non edunt corda. Nocturnus accipiter cymindis vocatur, rarus etiam in ſylvis, interdiu minùs cernens. Bellum internecinum gerit cum aquila, cohærenteſque ſæpè prehenduntur.

---

langue Armorique, *ſpar-fel*; ce qui ſignifie *auceps* ſeu *paſſerum decipula*: racines, FEL, FALL, &c. *dolus*: SPARRE, SPARF, &c. *paſſer*.

(9) Ceci & ce qui ſuit eſt emprunté d'Ariſtote, Hiſt. Anim. chap. 47. Le Pere Hardouin obſerve qu'on trouve chez Budæus, dans ſes notes ſur les Pandectes, p. 162, une autre diviſion des différentes ſortes d'éperviers, beaucoup mieux faite & plus exacte que celles d'Ariſtote & de Pline.

(10) Tous les manuſcrits portent *Maſaſylia*: ces Maſæſyles ſont les mêmes que les Maſſæſyles dont nous avons parlé, liv. 5, à l'entrée du ch. 2.

(11) Conſultez, ſur l'iſle Cerné, notre note 3 du chap. 31 du livre 6.

(12) Ceci eſt confirmé par l'Auteur du livre *de Mirabil. Auſcult.* p. 1162; par Euſtathe, ſur le vingtieme livre de l'Odyſſée, p. 1734; & par Manuel Phile, dans ſon livre des propriétés animales, chapitre *de Circis* (c'eſt une des ſortes d'épervier). Conſultez auſſi Elien, Hiſt. Anim. l. 2, ch. 42.

(13) Ariſtote, *ibid.* Elien, livre 6, chapitre 65. Albert regarde ceci comme une fable. Le Pere Hardouin, au contraire, ne voit rien que de très croyable dans ce fait.

(14) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, Hiſt. Anim. liv. 9, chap. 15, & mis au rang des fables par Albert le Grand,

perviers par leur maniere (9) de chaſſer. Les uns ne prennent jamais un oiſeau qu'à terre; d'autres, que lorſqu'il vole le long des arbres; d'autres, que lorſqu'il eſt perché bien haut; d'autres, que lorſqu'il vole en plein air. C'eſt pourquoi les pigeons, qui connoiſſent le régime de l'épervier qui les pourſuit, ſe poſent à terre, ou s'envolent, dès qu'ils l'apperçoivent, prenant toujours le moyen le plus convenable pour échapper à ſes griffes. Les éperviers de toute la contrée des Maſæſyles (10) font leurs nids à terre dans l'iſle de Cerné (11), qui eſt ſituée dans la mer d'Afrique; & ils ſont tellement accoutumés à cette iſle, qu'ils ne nichent point ailleurs.

Dans la partie de la Thrace qui eſt au deſſus d'Amphipolis, les hommes & les éperviers chaſſent (12) enſemble & comme de concert. Ceux-là battent les roſeaux & les buiſſons pour en faire ſortir les oiſeaux: les éperviers rodent en l'air au deſſus pour les empêcher de s'échapper. Auſſi lorſque la chaſſe eſt finie, on donne aux éperviers leur part de la proie. Les chaſſeurs, dit-on, la leur jettent en l'air, & les éperviers la ſaiſiſſent ainſi à la volée. On ajoute que quand l'occaſion eſt favorable pour chaſſer, ces oiſeaux invitent les hommes, par leurs cris & leur maniere de voler, à profiter du moment. Les loups (13) font à-peu-près de même vers le Palus Mæotide; car ſi les pêcheurs négligent de leur laiſſer une part des poiſſons, ils viennent rompre les filets qu'on a laiſſés tendus. Les éperviers ne mangent point (14) les cœurs des oiſeaux. L'épervier nocturne (15) s'appelle cymindis; il ſe trouve rarement même dans les forêts: il voit mal de jour. L'aigle & lui ſe font une guerre implacable; auſſi les prend-on ſouvent accrochés enſemble.

l. 8, traité 2, ch. 3. Scaliger eſt auſſi du ſentiment d'Albert, & ils ſont tous deux appuyés de l'aſſertion formelle d'Aldrovande, qui certifie avoir donné lui-même à un épervier des cœurs d'oiſeaux à manger, & que l'épervier les dévora en ſa préſence.

(15) C'eſt le *faucon de nuit*. Ariſtote, Hiſt. Anim. l. 9, chap. 41, paroît en faire une ſorte d'aigle de la gran-

De coccyce, quæ à ſuo genere interimitur.

CAPUT 9.

COCCYX ex accipitre videtur fieri, tempore anni figuram mutans, quoniam tunc non apparent reliqui, niſi perquàm paucis diebus: ipſe quoque modico tempore æſtatis viſus non cernitur poſtea. Eſt autem neque aduncis unguibus ſolus accipitrum, nec capite ſimilis illis, neque alio quàm colore, ac rictu columbi potiùs. Quin & ſumitur ab accipitre, ſi quando unà apparuêre: ſola omnium avis à ſuo genere interempta. Mutat autem & vocem: procedit vere, occultatur Caniculæ ortu: ſemperque parit in alienis nidis, maximè palumbium, majori ex parte ſingula ova, quod nulla alia avis: rarò bina. Cauſa ſubjiciendi pullos putatur, quod ſciat ſe inviſam cunctis avibus, nam minutas quoque infeſtat: ita non fore tutam generi ſuo ſtirpem opinatur, ni fefellerit: quare nullum facit nidum, alioqui trepidum animal. Educat ergo ſubditum adulterato fœta nido. Ille avidus ex natura, præripit cibos reliquis pullis, itaque pingueſcit, & nitidus in ſe nutricem convertit. Illa gaudet ejus ſpecie, miraturque ſeſe ipſam, quod talem pepererit: ſuos comparatione ejus damnat ut alienos, abſumique etiam ſe inſpectante patitur, donec corripiat ipſam

deur d'un épervier. Conſultez Euſtathe ſur le quatorzieme livre de l'Iliade, p. 1046.

(1) *Coccyx* eſt le nom Grec. Cet oiſeau ſe nomme en Latin *cuculus*; en Italien, *cuccolo*, *cuculo*; en Eſpagnol, *cuclillo*; en Anglois, *cuckouwe*; en Allemand, *guggauch*, *kuckkuch*, *gucker*, *guckuſer*; en Belgique, *kockock*, *cochwt*; en Danois, *kukuk*; en Suédois, *goek*; en Iſlandois, *gaukr*.

(2) Ce conte populaire eſt combattu & rejetté par Ariſtote, Hiſt. Anim. livre 6, ch. 6.

(3) Ariſtote, Hiſt. Anim. l. 9, chapitre 75.

(4) Ariſtote, Hiſt. Anim. livre 6, ch. 6, & l. 9, ch. 37.

Du coucou, à qui ceux de ſa propre eſpece ſont la guerre.

Le coucou (1) change de configuration en un certain tems de l'année, & paroît être une eſpece (2) qui provient de celle des éperviers; car ceux-ci ne paroiſſent point alors, ſinon pendant très peu de jours. Le coucou lui-même ne ſe montre que durant une petite partie de l'été, après quoi on ne le voit plus. Il eſt le ſeul des éperviers qui n'ait pas les ongles crochus. Il n'a point la tête d'un épervier. Il ne reſſemble à cet oiſeau de proie que par la couleur de ſon plumage, n'ayant au ſurplus qu'un bec de pigeon; & même, ſi l'épervier le rencontre, c'en eſt fait du coucou. Cet oiſeau eſt le ſeul entre tous les autres qui ſoit tué par un de ſa race. Il change (3) de voix par intervalle. C'eſt au printems qu'on commence à le voir, & c'eſt au lever de la Canicule qu'on le perd de vue. Il pond toujours dans le nid des autres oiſeaux (4), & ſur-tout dans celui des pigeons ramiers. Sa ponte n'eſt ordinairement que d'un ſeul œuf, & très rarement de deux; ce qui ne ſe remarque dans aucune autre eſpece d'oiſeaux. Le motif qui l'incite à aller pondre ainſi dans le nid d'autrui, c'eſt qu'il ſait, à ce qu'on croit, la haine que lui portent généralement les autres volatiles; car il n'y a pas juſqu'aux moindres oiſelets dont il ne corrompe la couche. Ainſi ne croyant pas ſa race en ſureté, ſi ce n'eſt par cet artifice même, & ſe ſentant d'ailleurs d'un naturel timide, il ne conſtruit point de nid. La mere étrangere (5) dont le coucou a ainſi ſouillé le nid en y pondant ſon œuf, nourrit donc avec ſes petits cet enfant ſuppoſé. Mais celui-ci, qui eſt naturellement goulu, enleve la nourriture aux autres, & s'engraiſſe par ce moyen au point d'attirer excluſivement les regards de ſa nourrice. Elle ſe complaît à le voir, s'applaudit d'avoir produit un ſi bel oiſeau, mépriſe les ſiens en comparaiſon, les regarde bientôt comme étrangers, & ſouffre même que le petit coucou s'en repaiſſe à ſes yeux. Mais à la fin, devenu aſſez

(5) C'eſt aſſez volontiers une fauvette, ſelon le Pere Hardouin.

quoque jam volandi potens. Nulla tunc avium ſuavitate carnis comparatur illi.

De milvis.

CAPUT 10. MILVI ex eodem accipitrum genere, magnitudine differunt. Notatum in his, rapaciſſimam & famelicam ſemper alitem nihil eſculenti rapere unquam ex funerum ferculis, nec Olympiæ ex ara, ac ne ferentium quidem manibus, niſi lugubri municipiorum immolantium oſtento. Iidem videntur artem gubernandi docuiſſe caudæ flexibus, in cœlo monſtrante naturâ quod opus eſſet in profundo. Milvi & ipſi hybernis menſibus latent, non tamen ante

(6) Ariſtote ne dit point que le coucou finiſſe par manger ſa nourrice.

(7) Ariſtote, l. 6, ch. 6.

(1) Le milan proprement dit n'eſt point le *milvus* des Latins, à en croire le Pere Hardouin. Ce nom de *milvus* répond, ſelon lui, à notre *milan royal*, en Grecs *ictinos*. A l'égard du milan ſimple, & non ſurnommé royal, nous avons vu que ce Savant, d'après Scaliger, en fait le *buſard*, en Grec, *triorkhês*; en Latin, *buteo*. Le Pere Hardouin ajoute que l'un differe de l'autre, en ce que le buſard, ou milan ſimple, eſt noir, au lieu que le vrai *milvus*, ou milan royal, eſt fauve. Ajoutez que le buſard a communément trois teſticules; ce qu'on ne remarque point dans le milan royal. Cette triple virilité du buſard, allégnée par Pline, s'eſt trouvée confirmée par la diſſection qu'Aldrovande a faire d'un de ces oiſeaux. D'après ces obſervations, le Lecteur trouvera bon que je ne lui garantiſſe pas dans tous ſes points la nomenclature polyglotte que je vais joindre ici au ſujet du milan; car cette nomenclature eſt tirée d'Ecrivains qui n'ont ni adopté ni même ſoupçonné la diſtinction d'eſpeces dont nous venons de parler. Quoi qu'il en ſoit, à conſulter les autorités que j'ai pu raſſembler, le milan ſe nomme en Hébreu, *daiiah*; en Grec, *ictinos*, *harpê*; en Allemand, *hœnerdieb*, *weihe*; en Belgique, *wouwe*, *kieckendief*, *hadekkte*; en François, *milan*, *huau*, *eſcouſle*, *eſcorſle*, *milion*; en Italien, *milvio*, *nibbio*; en Eſpagnol, *milano*; en Anglois, *kite*, *puttok*, *glede*, *gliede*, *glead*; en Danois: *glede*, *glente*; en Suédois, *glada*; en Anglo-Saxon, *glida*, *glide*; en Slawon, *kania*.

(2) Ce conte populaire prenoit ſa ſource dans l'interprétation de l'un des noms Celtoſcythiques du milan; lequel nom ſignifie joyeux, & par conſéquent eſt l'oppoſé de lugubre & de tout ce qui appartient aux funérailles.

grand pour prendre ſon eſſor, il la dévore (6) elle-même pour récompenſe de ſes ſoins. Le coucou eſt (7) alors très bon à manger; & il n'eſt point d'oiſeau d'un goût auſſi excellent.

Des milans.

Les milans (1) proviennent de la même eſpece d'éperviers; mais ils en different en grandeur. Quoique cet oiſeau ſoit fort âpre à la proie, & toujours affamé, cependant on a remarqué qu'il s'abſtient de toucher aux viandes qu'il ſeroit à portée d'enlever dans les banquets des funérailles (2), & qu'il ne touche point non plus à celles qui ſont expoſées ſur l'autel (3) d'Olympie, non pas même à celles que portent en plein air les Miniſtres des ſacrifices: ou quand il lui eſt arrivé d'en enlever, ce prodige a toujours été d'un préſage ſiniſtre pour les villes au nom deſquelles ces ſacrifices étoient offerts. Il ſemble que ce même oiſeau ait enſeigné aux pilotes, par les inflexions qu'il donne à ſa queue quand il vole, l'art de conduire (4) le gouvernail d'un vaiſſeau, la Nature ayant pris plaiſir à écrire dans le ciel la méthode de ſe conduire en mer. Pendant

---

Ce nom eſt *glada* (c'eſt ainſi que s'appelle le milan en langue Suédoiſe): or *glada* vient de *glad*, qui, dans cette même langue, ſignifie joyeux.

(3) Voyez Pauſanias, Eliac. Elien, Hiſt. Anim. l. 2, ch. 47; Théopompe, chez Antigonus, au livre des Hiſt. merveil. ch. 10. Au reſte, cette autre fable avoit auſſi rapport à l'interprétation myſtique d'un des noms du milan. Nous avons vu que l'une de ces dénominations eſt, encore aujourd'hui, *Nibbio*, qui vient de *nimbus*: or une telle dénomination eſt directement oppoſée à celle d'*Olympia*, nom qui vient d'*Olympès*, lequel mot Grec ſignifie *totus lucens*. On conçoit que l'Olympe ne ſauroit être *totus lucens*, & admettre des nimbes ou nuages. De là les Aruſpices Toſcans avoient feint, par analogie, ou plutôt par une ſuite de leur jargon myſtique, que l'oiſeau de proie *nibbio* reſpectoit l'autel de Jupiter Olympien.

(4) Ce troiſieme conte populaire prenoit encore ſa ſource dans l'interprétation augurale & myſtique d'un des noms du milan; interprétation dont je ſoupçonne les anciens Druides Celtes ou Germains d'avoir été les auteurs. Quoi qu'il en ſoit, il eſt évident que cette fable ridicule de l'invention du gouvernail par le milan, n'eſt qu'une interprétation Gothique du mot *milan* même, qui ſe diſoit auſſi *milion* en vieux François, comme on l'a obſervé plus haut, d'après M. de Buffon. En effet, en An-

hirundinem abeuntes. Traduntur autem & à ſolſtitiis affici podagrâ.

Digeſtio avium per genera.

CAPUT II. VOLUCRUM prima diſtinctio pedibus maximè conſtat. Aut enim aduncos ungues habent, aut digitos, aut palmipedum in genere ſunt, uti anſeres, & aquaticæ ferè aves. Aduncos ungues habentia, carne tantùm veſcuntur ex parte magna.

De inauſpicatis avibus, cornice, corvis, bubone.

CAPUT 12. CORNICES & alio pabulo, ut quæ duritiem nucis roſtro repugnantem, volantes in altum in ſaxa tegulaſve jaciunt iterum ac ſæpiùs, donec quaſſatam perfringere queant. Ipſa ales eſt inauſpicatæ garrulitatis, à quibuſdam tamen

glo-Saxon, *midlian* ſignifie conduire; d'où *mile*, en Danois, & *mila*, en Suédois, ſignifient un frein; ce qui ſert à conduire, à gouverner un cheval, &c. De là l'épithete de *regalis*, qui fut ſans doure donnée à cet oiſeau par les Latins, *à regendo*, & non pas *à rege*, comme ſe le ſont figuré ceux qui ont établi l'uſage de qualifier ce même oiſeau de *royal*.

(5) Ariſtote, Hiſt. Anim. l. 8, chapitre 21.

(6) Ceci eſt confirmé par Albert le Grand, *De animal.* l. 23, ch. 24; mais cet Ecrivain a ſouvent beſoin lui-même de garantie. Que le milan, comme beaucoup d'autres oiſeaux, ait la goutte vers le ſolſtice d'hiver, je n'y vois rien de ſurprenant; mais que cette goutte lui reprenne vers le ſolſtice d'été, en ſorte que ce mal ſoit chez lui attaché en quelque ſorte au nom de ſolſtice dans des ſaiſons toutes différentes, c'eſt ce dont il eſt, ſans doute, très permis de douter.

(7) Ariſtote, Hiſt. Anim. l. 8, chapitre 6.

(1) La corneille, que nos peres nommoient auſſi *graille*, *graillat*, ſe nomme en Grec *korônê*; en Allemand, *krae*, *krahe*, *kraye*, *winter-krahe*, *ſchwartze-krahe*; en Belgique, *craye*, *winter-craye*, *ſwerte-craye*; en Italien, *cornice*, *cornacchia*, *gracchia*; en Eſpagnol, *corneia*; en Anglois, *croe*, *crow*; en Anglo-Saxon, *krook*; en Danois, *krage*. Toutes ces diverſes dénominations paroiſſent venir du Slawon *kracʒyc*, croaſſer.

(2) Phedre, l. 2, fable 6, fait enſeigner de cette maniere à l'aigle par la corneille comme elle doit s'y prendre l'hiver

l'hiver (5), les milans ſe tiennent cachés. Cependant ils ne s'en vont pas avant les hirondelles. On dit qu'au tems des ſolſtices (6) ils ont la goutte aux pieds.

Caracteres qui diſtinguent les diverſes eſpeces d'oiſeaux.

C'EST principalement par les pieds qu'on diſtingue les genres des oiſeaux; car les uns ont des ongles crochus, les autres des doigts ſimples, d'autres enfin des pieds palmés: ce dernier caractere appartient aux oies & à preſque tous les oiſeaux aquatiques. La plupart de ceux qui ont les ongles crochus ne vivent (7) que de chair.

De la corneille, du corbeau, & des autres oiſeaux ſiniſtres.

LES corneilles (1) ſe nourriſſent d'une autre façon. Ne pouvant rompre avec le bec la coquille des noix, à cauſe de ſa dureté, elles gagnent le haut de l'air, d'où elles jettent ces noix à pluſieurs repriſes ſur les rochers (2) ou ſur les toits des maiſons, juſqu'à ce qu'elles les aient caſſées. Le gazouillement de la corneille eſt d'un mauvais augure (3). Quelques-uns néanmoins le

dre pour briſer l'écaille où ſe tenferme une tortue:

Aquila in ſublime ſuſtulit teſtudinem,
Quæ cùm abdidiſſet corneâ corpus domo,
Nec ullo pacto lædi poſſet condita,
Venit per auras cornix, & propter volans:
Opimam ſanè prædam rapuiſti unguibus,
Sed niſi monſtraro quid ſit faciendum tibi,
Gravi nequicquam te laſſabis pondere.
Promiſſâ parte, ſuadet ut ſcopulum ſuper
Altis ab aſtris duram illidat corticem,
Quâ comminutâ facilè veſcatur cibo.
Inducta verbis aquila monitis paruit, &c.

Sur quoi j'obſervetai que je ne connois aucun Auteur de la bonne Latinité qui ait fait *cortex* du féminin, & que cette raiſon (jointe au témoignage formel de Séneque, que, de ſon tems, le gente des fables inventées par Eſope n'avoit été tenté par aucun Ecrivain Latin) me décidetoit à regarder Phedre comme un Auteur fabriqué, quel que ſoit d'ailleurs le mérite réel de cet ouvrage. La ſeule autorité apparente dont s'appuient ceux qui font *cortex* du féminin, c'eſt ce ſeul vers de Virgile:

» Tum Phaethontiadas muſco circumdat amaræ
» Corticis.

Mais il eſt bien évident qu'en cet endroit même, il faut lire *amari*, puiſque par-tout ailleurs Virgile fait *cortex* du maſculin, comme font auſſi conſtamment Ovide, Pline & Varron lui-même; car la contradiction où paroît tomber ce dernier, en employant une fois ou deux, contre ſa propre coutume & l'uſage général, *cortex* au féminin, ne peut raiſonnablement s'imputer qu'à la négligence ou à l'ignorance des copiſtes.

(3) Sæpè malum hoc nobis, ſi mens non læva fuiſſet,
Sæpè ſiniſtra cavâ prædixit ab ilice cornix.

laudata. Ab Arcturi ſidere ad hirundinum adventum notatur eam in Minervæ lucis templiſque rarò, alicubi omnino non aſpici, ſicut Athenis. Præterea ſola hæc etiam volantes pullos aliquandiu paſcit : inauſpicatiſſima fœtûs tempore, hoc eſt, poſt ſolſtitium.

Cæteræ omnes ex eodem genere pellunt nidis pullos, ac volare cogunt, ſicut & corvi, qui & ipſi non carne tantùm aluntur, ſed robuſtos quoque fœtus ſuos fugant longiùs. Itaque parvis in vicis non plus bina conjugia ſunt. Circa Cranonem quidem Theſſaliæ ſingula perpetuò : genitores ſoboli loco cedunt. Diverſa in hac, & ſupradicta alite, quædam. Corvi ante ſolſtitium generant : iidem ægreſcunt ſexagenis diebus, ſiti maximè, antequam fici coquantur autumno. Cornix ab eo tempore corripitur morbo. Corvi pariunt cùm plurimùm quinos. Ore eos parere aut coire vulgus arbitratur : ideoque gravidas, ſi ederint corvinum ovum, per os partum reddere : atque in totum, difficulter parere, ſi tecto inferantur. Ariſtoteles negat, non Hercule

(4) *Augurium cur à dextra corvus, à ſiniſtra cornix faciat ratum?* Cicer. *de Divinatione*, l. 1, ſect. 85.

(5) Depuis le lever matinal de l'Arcture, qui répond, pour l'Attique, aux Nones de Septembre, juſqu'au retour des hirondelles, qui répond au huitieme jour avant les Calendes de Mars. Sur quoi conſultez Pline, l. 18, chapitre 31, & ch. 26.

(6) Au moins dans la citadelle, s'il en faut croire Ariſtote, chez Elien, Hiſt. Anim. l. 5, ch. 8; Apollonius, Hiſt. Comment. chap. 8, Antigonus, Hiſt. Mirab. c. 12.

(7) Ariſtote, Hiſt. Anim l. 6, chapitre 6.

(8) C'eſt-à-dire *à ongles crochus.*

(9) Le corbeau, en Hébreu, *koreb*; en Grec, *korax*; en Allemand, *rab*, *rapp*; en Belgique, *rave*; en Italien, *corvo*, *corbo*; en Eſpagnol, *cuervo*; en Anglois, *raven*; en Danois, *ravn*; en Suédois, *korp*; en Slawon, *kruk*. Un ſavant Suédois dérive les mots *corvus*, *corbeau*, & *korp*, du mot Gallois ou ancien Celtique *korf*, un cadavre.

(10) Conſultez l'Auteur du livre *de mirab. Auſcult.* p. 1163, ainſi que Callimaque & Théompompe, chez Stephanus, p. 384.

(11) Elien, Hiſt. Anim. l. 1, ch. 47; Manuel Phile, *De prop. animal.* Era-

regardent comme d'un bon augure (4). On obſerve que depuis (5) le lever de l'Arcture juſqu'à l'arrivée des hirondelles, elle paroît rarement dans les bois & temples conſacrés à Minerve, & jamais en certains endroits, comme à Athenes (6). C'eſt le ſeul oiſeau qui continue (7) de nourrir ſes petits quelque tems encore après qu'ils ont pris leur parfait eſſor. Elle eſt d'un très mauvais augure quand elle niche, c'eſt-à-dire après le ſolſtice.

Tous les autres oiſeaux du même genre (8) ſe hâtent de chaſſer leurs petits hors du nid, & les contraignent à voler de bonne heure. Autant en font les corbeaux, quoiqu'ils ne vivent pas uniquement de chair. Ils chaſſent même leurs petits très loin. Auſſi ne voit-on pas plus de deux paires de corbeaux (9) dans chaque bourgade. Autour de Cranon, en Theſſalie, on n'en voit jamais qu'une paire (10); & dans ce canton, les pere & mere cedent la place à leurs petits. Au reſte, il y a pluſieurs différences entre le corbeau & la corneille. Les corbeaux engendrent avant le ſolſtice; ils ſont malades pendant ſoixante jours, ſouffrant principalement de la ſoif (11), avant que les figues d'automne ſoient mûres. Or c'eſt à cette époque ſeulement que commence la maladie des corneilles. Les corbeaux pondent ordinairement (12) cinq œufs. Le vulgaire croit qu'ils les font par (13) la bouche, & qu'ils s'accouplent par le bec; que, par cette raiſon, ſi une femme enceinte mange un œuf de corbeau, elle rend ſon fruit par la bouche; & que s'il y a un œuf de corbeau dans l'endroit, elle accouche très difficilement (14). Ariſtote (15) nie (16) expreſſé-

toſthenes, *in Kataſteriſmis*. Pline reparlera de cette ſoif des corbeaux, livre 29, ſur la fin du ch. 3.

(12) Ariſtote, Hiſt. Anim. ch. 40, l. 9.

(13) Conte puérile, réfuté par Ariſtote, *de gener. anim.* livre 3, chapitre 6.

(14) Pline, qui met ſagement ceci au rang des préjugés vulgaires en cet endroit, ne laiſſe pas de répéter ce conte de bonne femme au l. 30, chapitre 12.

(15) Ariſtote, *ibid.*

(16) Ariſtote nie cela contre le ſentiment des Egyptiens, au moins pour ce qui regarde l'ibis. Elien, Hiſt. Anim. l. 10, ch. 29, attribue auſſi aux Egyptiens cette aſſertion ridicule. Voyez pareillement Solin, ch. 32.

magis quàm in Ægypto ibim : ſed illam exoſculationem, quæ ſæpè cernitur, qualem in columbis eſſe. Corvi in auſpiciis ſoli videntur intellectum habere ſignificationum ſuarum : nam cùm Mediæ hoſpites occiſi ſunt, omnes è Peloponneſo & Attica regione volaverunt. Peſſima eorum ſignificatio, cùm glutiunt vocem velut ſtrangulati.

Uncos ungues & nocturnæ aves habent, ut noctuæ, bubo, ululæ. Omnium horum hebetes interdiu oculi. Bubo funebris, & maximè abominatus, publicis præcipuè auſpiciis, deſerta incolit; nec tantùm deſolata, ſed dira etiam & inacceſſa : noctis monſtrum, nec cantu aliquo vocalis, ſed gemitu. Itaque in urbibus aut omnino in luce viſus, dirum oſtentum eſt. Privatorum domibus inſidentem plurimùm ſcio non fuiſſe feralem. Volat nunquam quò

(17) Nous traiterons de l'ibis au ch. 28.

(18) Non temerè eſt, quod corvus cantat mihi nunc ab læva manu,
Semel radebat pedibus terram, & voce crocibat ſuâ.

(19) Ce fait eſt emprunté d'Ariſtote, l. Hiſt. ch. 44.

(20) Voyez à ce ſujet Pline l. 18, ch. dernier.

(21) La chouette, en Grec, *glaux*, *cîcumis*, *nyctoboas*; en Allemand, *kautz*, *tul*, *nachteul*; en Belgique, *wl*, *nachlwl*, *ſtockwl*; en Italien, *nottola*, *civetta*, *barbaiano*; en Eſpagnol, *lechuza*; en Portugais, *mocho*; en Anglois, *owl*; en Danois, *natugle*; en Suédois, *ugla*; en Anglo-Saxon, *ule*; en Saxon, *uhle*; en Slawon, *ſowa* : c'eſt auſſi dans cette langue le nom du hibou.

(22) Le hibou, en Hébreu, *chos*, ſelon Calepin (mais je croirois plutôt que *chos* eſt la chouette) eſt confondu par pluſieurs avec le chat-huant, & même avec la chouette. Adrien Junius, qui tombe dans cette triple confuſion, écrit, d'une part, que le *bubo* des Latins ſe nomme en Grec *byas*; en Allemand, *groſſzhuhu*; en Belgique, *ſchuyfwt*; en François, *hibou*, *chat-huant*; en Italien, *bufo*; en Eſpagnol, *buho*; en Anglois, *shreech-owl*, *lyke-owl*. D'autre part, le même Adrien Junius écrit que l'oiſeau *ulula* des Latins, ainſi dit *ab ὀλολύζειν* (*id eſt ab ejulatu*), ſe nomme en Grec *eleos*, *aegôlios*; en Allemand, *huhu*, *ul*, *eul*, *ſtockeul*, *nachteul* (ces quatre derniers noms ſont les mêmes qu'il a donnés plus haut à la chouette). Il ajoute, toujours en ſe contredisant, que *ulula* ſe dit en François *hibou*, *cheveche*, *grimaude*; en Italien, *ulula*, *barbaiano*;

ment que les corbeaux, non plus que l'ibis (17) d'Egypte, s'accouplent par le bec. Selon lui, on a pris pour un accouplement l'habitude qu'ils ont de s'entre-baiſer ſouvent à la maniere des pigeons. Les corbeaux ſemblent être les ſeuls oiſeaux qui connoiſſent les malheurs qu'ils annoncent: (18) car lorſque les hôtes de Médias (19) furent maſſacrés, tous les corbeaux abandonnerent le Péloponneſe & l'Attique. Leur plus mauvais préſage (20), c'eſt lorſqu'ils abſorbent leurs voix comme ſi on les étrangloit.

Les oiſeaux de nuit ont auſſi les ongles crochus; tels ſont la chouette (21), le hibou (22), le chat-huant (23). Tous ces oiſeaux ont la vue foible pendant le jour. Le hibou annonce la mort, & il eſt de très mauvais augure, ſur-tout pour les affaires publiques. Il habite des lieux non ſeulement déſerts & abandonnés, mais encore affreux & inacceſſibles. C'eſt le monſtre de la nuit. On ne ſauroit dire, ni qu'il chante, ni qu'il crie; il ne fait que gémir (24). Auſſi eſt-il d'un très funeſte (25) préſage quand on le voit de jour dans quelque ville, ou quelque part que ce ſoit. Je ſais néanmoins qu'il n'eſt arrivé aucun malheur à pluſieurs maiſons particulieres ſur leſquelles il s'étoit poſé. Il ne vole jamais droit vers le lieu où il veut aller; mais il ſe dirige de biais, comme ſi le vent l'emportoit. Sous le Conſulat de Sextus Palpelius (26)

---

en Eſpagnol, *antillo;* en Portugais, *coruſa;* en Anglois, *owl, howlet.* Le Pere Hardouin traduit *bubo* par *hibou, chat-huant* & *grand duc.* Selon M. de Buffon, le *bubo* des Latins ſe nomme en Grec *byas;* en Eſpagnol, *buho;* en Portugais, *mocho;* en Italien, *duco, dugo, barbagiani;* en François, *duc, grand duc, barbaian, pétuve;* en Savoyard, *chaſſeton;* en Allemand, *uhu, huhu, ſchuffut, bhu, becghu, huhuy, hub, huo, puhi;* en Polonois, *puhacz, ſowależna;* en Anglois, *great horn-owl, eagle-owl;* en Suédois, *uf.* C'eſt le *uuf* des Anglo-Saxons.

(23) Conſultez la note précédente.

(24) Hic vultur, illic luctifer bubo gemit.
Senec. in Herc. Fur. act. 3, v. 686.

Solaque culminibus ferali carmine bubo
Viſa queri, & longas in fletum ducere voces.
Virgil. Æneid. l. 4, v. 462.

(25) Parmi les prodiges ſiniſtres recueillis par Julius Obſequens, il eſt ſouvent fait mention qu'on a vu ou pris un hibou. Voyez ſon livre *de prodig.* ch. 106, 107, &c.

(26) L'élite des manuſcrits porte *Palpelio Hiſtro*, & non pas *Papellio Hiſtro*, comme liſent les Editeurs.

libuit, ſed tranſverſus aufertur. Capitolii cellam ipſam intravit Sex. Palpelio Hiſtro, L. Pedanio Coſs. propter quod Nonis Martiis Urbs luſtrata eſt eo anno.

De incendiaria ave.

CAPUT 13. INAUSPICATA eſt & incendiaria avis, propter quam ſæpenumerò luſtratam Urbem in Annalibus invenimus, ſicut L. Caſſio, C. Mario Coſs. quo anno & bubone viſo luſtrata eſt. Quæ ſit avis ea, nec reperitur, nec traditur. Quidam ita interpretantur, incendiariam eſſe quæcumque apparuerit carbonem ferens ex aris vel altaribus. Alii ſpinturnicem eam vocant: ſed hæc ipſa quæ eſſet inter aves, qui ſe ſcire diceret non inveni.

De clivia.

CAPUT 14. CLIVIAM quoque avem ab antiquis nominatam ani-

(1) Cet oiſeau, n'en déplaiſe au ſilence actuel de tous les Naturaliſtes, ou à la réclamation future de tous les Critiques, ne ſauroit être que le faucon; car Pline obſerve qu'un des noms de l'oiſeau incendiaire eſt *ſpinturnix*; mot qui vient à coup ſûr ἀπὸ τῦ σπινθῆρος (id eſt) *à favilla*. Or *favilla* & *faucon* ſont ſynonymes en certaines langues, & notamment en Suédois & en Slawon; témoins *falske*, une étincelle, & *falk*, un faucon en langue Suédoiſe: ainſi que *ſokol* ou *skol*, un faucon; & *skalka*, pierre à feu, pierre à faire étincelle, en langue Slawone. D'ailleurs le mot même *fau-kon* peut s'interpréter *genus igneum* ſeu *generatio favillæ*, *fau* étant la racine du diminutif *favilla*; & *kon*, en langue Gothique, ayant, entre autres ſignifications, celles de *genus*, de *proſapia*, &c. ſelon le docte Jean Ihre, dans ſon *Gloſſarium Suio-Gothicum*, au mot *Kona*, une femme.

(2) C'eſt ce qu'on peut voir chez Julius Obſéquens, chap. 99: *Caio Sergio Galbâ, Marco Scauro Conſulibus, avis incendiaria & bubo in urbe viſæ.* Il écrit auſſi au chap. 111: *Caio Lælio, & Lucio Domitio Conſulibus, avis incendiaria viſa occiſaque.* Nous traiterons des luſtrations ou purifications religieuſes des Anciens au livre 25, chap. 9.

(3) Dans l'époque du premier Conſulat de Marius, où il eut pour col-

Hiſter & de Lucius Pedanius, un hibou entra juſques dans le ſanctuaire du Capitole; à raiſon de quoi, le jour des Nones de Mars de cette même année, on purifia la ville par des ſacrifices.

De l'oiſeau incendiaire.

L'OISEAU appellé incendiaire (1) eſt auſſi de mauvais augure; & nous trouvons dans les Annales qu'il a ſouvent (2) été cauſe qu'on a purifié la ville par des ſacrifices, comme il arriva ſous le Conſulat de Lucius Caſſius & de Caius Marius (3), dans laquelle année elle fut encore purifiée à l'occaſion de l'apparition d'un hibou. Il n'eſt tradition orale ni écrite qui nous apprenne quel eſt cet oiſeau boute-feu. Quelques-uns croient devoir entendre ſous ce nom tout oiſeau qui emporte (4) des charbons de deſſus les autels des Dieux; d'autres le nomment *ſpinturnix* (5): mais je n'ai trouvé perſonne qui ſe vantât de ſavoir quelle ſorte d'oiſeau ce peut être.

De l'oiſeau clivia.

JE ne vois pas qu'on connoiſſe mieux ce que c'eſt que l'oiſeau appellé par les Anciens *clivia* (1). Quelques-uns lui donnent

---

legue Lucius Caſſius Longinus, l'an de Rome 647, ſelon les Faſtes.

(4) Comme l'hiſtoire arreſte que cela arrivoit ſouvent au milan & au corbeau; témoin cette ancienne allégorie ou fable dans laquelle un milan ayant de la ſorte mis le feu dans ſon nid, Cybele, mere des Dieux, lui reproche ſon impiété, & lui fait voir, dans cet accident, la punition de ſon ſacrilege. Plutarque écrit pareillement que des corbeaux mirent le feu au palais de Romulus en y jettant des charbons de feu qu'ils avoient dérobés de deſſus un autel.

(5) Voyez la premiere note.

(1) L'élite des manuſcrits porte *cliviam*, & non pas *clivinam*, comme liſent la plupart des Editeurs. Peut-être faut-il lire *clabia*, puiſqu'il paroît que le mot quelconque écrit par Pline étoit ſynonyme de *clamatoria*: or *clabia* auroit quelque rapport à notre verbe *clabauder*, ſynonyme de *clamare*. Mais d'autre part, il paroît que *clamatoria* n'a point ici la ſignification la plus ſimple & la plus naturelle, ce

madverto ignorari. Quidam clamatoriam dicunt, Labeo prohibitoriam. Et apud Nigidium ſubis appellatur avis, quæ aquilarum ova frangat.

De avibus incognitis.

CAPUT 15. SUNT præterea complura genera depicta in Etruſca diſciplina, ſed ulli non viſa: quæ nunc defeciſſe mirum eſt, cùm abundent etiam quæ gula humana populatur.

De avibus nocturnis.

CAPUT 16. EXTERNORUM de auguriis peritiſſimè ſcripſiſſe Hylas nomine putatur. Is tradit noctuam, bubonem, picum arbores cavantem, trygonem, cornicem, à cauda de ovo

---

mot ayant été traduit dans le ſens de *prohibitoria* par l'Ecrivain Labéon. Or *kla*, en Hébreu, ſignifie *prohibere*. L'oiſeau *kla-matoria* ſeroit donc celui dont le cri, ou dont l'apparition, ou dont le ſimple voiſinage empêche les meres d'accoucher; auquel cas *clivia* ou *clibia* ſeroit un mot barbare qui viendroit du Suédois *klibba*, engluer, rendre adhérent, adhérer; d'où *klopot*, angoiſſe, détreſſe en langue Slawone. En Allemand, *kliban*, *kleben*, *kleiben*; en Belgique, *kleven*, *kliivin*; en Anglo-Saxon, *clifian*, expriment pareillement l'action d'engluer, d'adhérer, &c.

(2) Voyez la premiere note.

(3) Voyez la premiere note.

(4) *Subis.* Ainſi porte le ſecond manuſcrit royal. On lit *ſubter* dans le premier manuſcrit royal, & dans celui de Chifflet. Les manuſcrits Colbertins, 1 & 2, portent *ſuper*. Cet oiſeau eſt inconnu aux Anciens & aux Modernes.

(1) Ces eſpeces n'ont point manqué, mais on a ceſſé de leur donner les mêmes noms; en ſorte que les noms conſignés dans les livres Toſcans n'avoient plus de rapport ni de ſolution ſenſible dès le tems de Pline. J'ai prouvé, au reſte, que la plupart de ces appellations myſtiques, employées par les Aruſpices Toſcans, avoient une ſolution très naturelle, & quelquefois évidente, dans des racines tirées des langues, tant Celtiques, que Celtoſcythiques.

(2) Au texte le mot *externorum* pourroit être un ſubſtantif, & appartenir à *auguriis*; auquel cas rien ne

le

le nom de *clamatoria* (2). Labéon l'appelle *prohibitoria* (3). Chez Nigidius il eſt parlé d'un oiſeau nommé ſubis (4), qui détruit les œufs des aigles.

D'oiſeaux inconnus.

En outre, les livres des Augures compoſés par les Toſcans nous dépeignent pluſieurs genres d'oiſeaux que perſonne n'a jamais vus. Et il eſt fort ſurprenant que ces eſpeces ſoient venues à manquer (1), d'autant que la race de ceux que les hommes mangent ne laiſſe pas d'être très abondante.

Des oiſeaux nocturnes.

Hylas, qui paſſe pour celui des étrangers (2) qui ait le mieux écrit ſur la ſcience augurale, dit que la chouette, le hibou, le pivert perce-bois, le trygon (3) & la corneille, ſortent de leur œuf par la queue; & voici la raiſon qu'il en donne : les œufs, ſe trouvant renverſés par la peſanteur de la tête, le deſſus prend le deſſous; & c'eſt la pointe de l'œuf (où eſt la partie poſtérieure

prouveroit que l'Ecrivain Hylas ne fût point un Auteur Latin. Mais d'autre part ce nom propre *Hylas* a tous les caractetes de l'extranéité : auſſi croyons-nous devoir déférer à cet égard au ſentiment du Pere Hardouin. Voyez nos notes alphabétiques ſur le premier livre, au mot *Hylas*.

(3) Je lis au texte *trygonem* avec les deux manuſcrits royaux & celui de Chiffler. Les autres portent, pour la plupart, *trogonem*. Je ne conçois pas comment il a pu échapper à un homme auſſi ſavant que le Pere Hardouin, de dire du *trygon* que c'eſt un oiſeau dont on ne connoît que le nom. Il eſt de fait que *trygon*, en Grec, eſt le nom de la tourterelle; qu'elle eſt ainſi nommée de ſon roucoulement plaintif, & que même il n'y a point d'autre mot Grec que *trygon* pour exprimer une tourterelle. Nous avons parlé de la chouette, du hibou, & de la corneille au chapitre douzieme; nous traiterons du pivert au ch. 18, & des tourterelles au ch. 24, ainſi qu'aux chapitres 34, 35, 53, & ailleurs. Au reſte, il eſt faux, ſelon Albert le Grand, que les petits hiboux aient coutume d'éclore par la queue; ce qu'on peut nier auſſi à l'égard de tous les autres oiſeaux ici dénommés, s'il en faut croire Aldrovande, Ornithol. livre 8, ch. 7.

exire: quoniam pondere capitum perverſa ova, poſteriorem partem corporum fovendam matri applicent.

De noctuis.

CAPUT 17. NOCTUARUM contra aves ſolers dimicatio. Majore circumdatæ multitudine, reſupinæ pedibus repugnant, collectæque in arctum, roſtro & unguibus totæ teguntur. Auxiliatur accipiter collegio quodam naturæ, bellumque partitur. Noctuas ſexagenis diebus hyemis cubare, & novem voces habere tradit Nigidius.

De pico martio.

CAPUT 18. SUNT & parvæ aves uncorum unguium, ut pici, martio cognomine inſignes, & in auſpicatu magni. Quo in genere arborum cavatores, ſcandentes in ſubrectum felium modo, illi verò & ſupini: percuſſi corticis ſono, pabulum ſubeſſe intelligunt. Pullos in cavis educant avium ſoli. Adactos cavernis eorum à paſtore cuneos, admotâ quâdam ab

(1) Conſultez la nomenclature polyglotte de la chouette au ch. 12.

(2) Il eſt plus naturel de penſer que l'épervier profite du combat où il voit les oiſeaux engagés contre la chouette, pour fondre ſur ceux d'entre eux dont il aime le mieux à faire ſa proie. Nous avons traité de l'épervier aux chap. 3 & 6, où nous avons oublié de dire que cet oiſeau ſe nomme en langue Armorique *ſparfel*; & que, ſelon M. de Buffon, l'épervier ſe nomme en Grec *ſpixias*; en Grec moderne, *xenteri*; & en Suédois, *ſpacshoek*.

(3) Voyez nos notes alphabétiques ſur le premier livre, ainſi que la table des matieres.

(4) Le pivert ſe nomme en Grec *dryo kolaptês*, *dryo-kolaps*, *kalatupos*, *pelekan*; en Latin, *picus martius*, *turbo*; en quelques provinces de France, *beche-bois*, *eſpek*; en Allemand, en Belgique & en Anglois, *ſpecht* (les Anglois appellent auſſi un pivert *wood-pecker*); en Italien, *pico*, *piechio*; en Danois, *gronſpæt*; ce qui ſignifie *viridis picus*. Les Eſpagnols appellent pareillement le pivert *pico-verde*: ainſi le vrai nom de cet oiſeau, en François, ſeroit peut-être *pic-verd*,

de l'animal) qui ſe trouve être, par ce moyen, couvée immédiatement par la mere.

Des chouettes.

La chouette (1) ſe bat, avec beaucoup d'adreſſe, contre les autres oiſeaux; car lorſqu'elle ſe trouve inveſtie par le nombre, elle ſe renverſe ſur le dos, & ſe défend avec ſes pieds, ſe ramaſſant, ſe ſerrant & ſe couvrant, pour ainſi dire, toute entiere de ſon bec & de ſes ongles. L'épervier, par un certain rapport de nature qu'il a avec elle, vient à ſon ſecours, & partage (2) le combat. Nigidius écrit (3) que les chouettes couvent pendant ſoixante jours en hiver, & qu'elles ont neuf ſortes de voix.

Du pivert.

Parmi les petits oiſeaux, il y en a auſſi qui ont les ongles crochus; tel eſt le pivert (4), oiſeau conſacré à Mars, & qui eſt de très bon augure. Certains piverts creuſent les arbres & y montent en grimpant comme des chats (5), avec cette différence, que les piverts montent ainſi, le corps renverſé. Ils donnent des coups de bec contre l'écorce d'un arbre, & connoiſſent, par le ſon qu'ils en tirent, s'il y a deſſous quelque pâture pour eux. Ces oiſeaux ſont les ſeuls qui nourriſſent leurs petits dans les creux des arbres. On croit communément que quand les bergers bouchent l'entrée d'un de leurs nids en y enfonçant un coin, les piverts

& non pas *pivert*. Cet oiſeau étoit conſacré à Mars, ſelon Plutarque, *Queſt. Rom.* d'où il étoit nommé *picus Martius*.

(5) Le chat, en Latin, *felis*; en Grec, *elouros*; en Anglois, *cat*; en langue Galloiſe, *cath*; en langue Armorique, *caz*; en Anglo-Saxon, *cat*; en Allemand, *catze*, *cater*; en Eſpagnol, *gato*, *gata*; en Belgique & en Danois, *kat*; en Italien, *gatto*; en Slawo-Ruſſe, *kote*; en Slawo-Polonois, *kot*, *kotka*; en Turc, *kady*; en Arménien, *citto*, *citta*; en Irlandois, *kata*; en Lappon, *gato*; en Suédois, *katt*. Nous reparlerons du chat à la fin du chap. 73 & ailleurs.

his herbâ, elabi creditur vulgò. Trebius auctor eſt, clavum cuneumve adactum quantâ libeat vi arbori in qua nidum habeat, ſtatim exſilire cum crepitu arboris, cùm inſederit clavo aut cuneo. Ipſi principales Latio ſunt in auguriis, à Rege qui nomen huic avi dedit. Unum eorum præſcitum tranſire non queo. In capite Prætoris urbani Ælii Tuberonis, in foro jura pro tribunali reddentis, ſedit ita placidè, ut manu prehenderetur. Reſpondêre vates, exitium imperio portendi ſi dimitteretur: at ſi exanimaretur, Prætori. Et ille avem protinus concerpſit: nec multo poſt implevit prodigium.

Veſcuntur & glande in hoc genere, pomiſque multæ, ſed quæ carne tantùm non vivunt, excepto milvo: quod ipſum in auguriis dirum eſt.

(6) Ce Trebius eſt peut-être le même que Trebius Niger, qui paroît avoir écrit ſur les animaux, & dont Pline a parlé au l. 9, ch. 30, en citant ſes obſervations ſur les polypes, & en nous le préſentant comme un perſonnage de la ſuite de Lucius Lucullus, Proconſul de la Bétique.

(7) Picus, fils de Saturne, pere de Faunus, & grand-pere de Latinus. D'après les livres des Pontifes, Servius en fait un ancien Roi des Latins, & le premier de tous les Aruſpices; car il avoit, dit-il, un pivert qui lui apprenoit l'avenir. Cette tradition fabuleuſe prenoit ſa ſource dans l'interprétation du nom donné au pivert dans la plupart des idiômes Celtiques & Celtoſcythiques; car le mot *ſpecht*, par exemple, ſynonyme de *Picus* en Allemand, en Belgique & en Anglois, paroît venir du mot Suédois *peka*, indiquer, montrer, ou de *ſpak*, autre mot Suédois, ſynonyme des mots Latins *providus*, *ſapiens*, d'où *ſpakona*, une devineresſe en Iſlandois. De là auſſi l'ancien mot Tudeſque *ſpahen*, *videre*, *providere*; de là le mot Latin *auſpex*, &c. &c. Au reſte, j'ai fait voir dans mes *Origines Uriennes* que *Picus*, ce fils de Saturne, c'eſt-à-dire du déluge, n'eſt qu'un perſonnage idéal & allégorique, dont le nom ſignifie *pointe de montagne*; & qu'ainſi ce mot *Picus*, dans le tableau des premiers âges, figure l'époque où la terre ſortant des eaux, les ſommets des montagnes commencerent à paroître:

Οὔρεα θ' ὡς ἀνέτειλε,
Monteſque ut ſurgere primùm,

pour me ſervir des expreſſions d'Apol-

ſont ſortir ce même coin en y appliquant une certaine herbe. Trébius (6) rapporte que ſi on enfonce un clou ou un coin dans l'arbre où ſe trouve le nid d'un pivert, le clou ou le coin ſe trouve chaſſé auſſi-tôt que cet oiſeau ſe perche deſſus, & que cet échappement ſe fait avec une telle roideur, que l'arbre en craque. Dans le Latium les piverts ſont les oiſeaux qui ſervent le plus pour les augures, en mémoire du Roi Picus (7), qui leur a donné ſon nom. Entre leurs divers préſages, en voici un que je ne puis me réſoudre à paſſer ſous ſilence. Ælius Tubéron, Préteur de Rome, étant ſur ſon tribunal à rendre la juſtice, un pivert vint ſe poſer doucement ſur ſa tête, & même ſe laiſſa prendre avec la main. Les Augures, interrogés, répondirent que c'étoit un préſage de la ruine de l'Empire ſi on laiſſoit aller cet oiſeau, & de celle du Préteur ſi on le faiſoit mourir. Auſſi-tôt Ælius Tubéron mit en pieces le pivert; & peu de tems après le préſage fut accompli à ſon égard.

Pluſieurs d'entre les oiſeaux à ongles crochus ſe nourriſſent de glands & de fruits; mais il eſt à remarquer que ceux de ce régime ne ſont pas, de leur naturel, portés à vivre uniquement de chair: auſſi excepte-t-on de cette claſſe le milan, qui, quand il lui arrive de manger des glands & des fruits, eſt alors d'un très fâcheux préſage.

---

lonius de Rhodes. En un mot, c'eſt ce moment curieux dont Thalès, Platon, Varron, Strabon, Orphée, Ovide & Virgile nous ont tranſmis la mémoire. Mais, pour en revenir au pivert, ou oiſeau nommé jadis, & même aujourd'hui, *ſpecht*, il n'eſt pas étonnant qu'on en ait fait l'oiſeau favori des Auſpices, puiſque, comme je viens de l'établir, ſon nom même eſt ſynonyme d'*au-ſpex*. Le Pere Hardouin nous fait obſerver que les prédictions ou inſinuations du pivert ſe prenoient de gauche, au lieu que les prédictions ou avis du corbeau ſe prenoient de droite. Il ſe fonde ſur ce paſſage de Plaute :

» Picus & cornix eſt à læva, corvus porro ab dextera,
» Conſuadent.

Conſultez, ſur les différentes ſortes d'oiſeaux nommés *pici*, Scaliger, ſur le chapitre treizieme du neuvieme livre d'Ariſtote, Hiſt. Anim.

De uncos ungues habentibus & digitos.

CAPUT 19. UNCOS ungues habentes omnino non congregantur, & ſibi quæque prædantur. Sunt autem omnes ferè altivolæ, præter nocturnas; & magis, majores. Omnibus alæ grandes, corpus exiguum. Ambulant difficulter. In petris rarò conſiſtunt, curvaturâ unguium prohibente.

Nunc de ſecundo genere dicamus, quod in duas dividitur ſpecies, oſcines, & alites : illarum generi cantus oris, his magnitudo differentiam dedit, itaque præcedent & ordine.

De pavonibus, & quïs eos primus cibi causâ occiderit.

CAPUT 20. OMNESQUE reliquas in his pavonum genus, cùm formâ, tum intellectu ejus & gloriâ. Gemmantes laudatus expandit colores, adverſo maximè ſole, quia ſic fulgen-

(1) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 1, chapitre 2.

(2) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, chapitre 15.

(3) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, chapitre 15, & l. 9, chap. 41.

(4) C'eſt-à-dire en oiſeaux dont on conſulte le chant. Voyez la note ſuivante.

(5) C'eſt-à-dire en oiſeaux dont on conſulte le vol. Car c'eſt ici une diviſion empruntée de la doctrine Etruſque, comme on en peut juger par tout ce qui vient d'être dit précédemment, & principalement par le mot *oſcines* employé ici, & qui porte toujours avec lui l'idée de préſages. Sur quoi conſultez Feſtus, à ce même mot. C'eſt auſſi dans ce ſens myſtique que les expreſſions d'*alites* & d'*oſcines* ſont employées par Cicéron, Epitr. famil. livre 6, lettre 6 : *Non igitur ex* ALITIS VOLATU *nec à* CANTU *ſiniſtro* OSCINIS, *ut in noſtra diſciplina eſt, tibi auguror.*

(6) Le paon, en Hébreu, *tuchi*; en Grec, *taôs*, *taôn*; en Latin, *pavo*, *pavus Junonis ales* (c'eſt-à-dire l'oiſeau de Junon; les Grecs le nommoient auſſi l'oiſeau de Médie); en Allemand, *pfaw*; en Belgique, *pauw*, *paew*; en Italien, *pavone*; en Eſpagnol, *pavon*; en Anglois, *peacock*; en Anglo-Saxon, *pawa*; en Suédois, *pao fogel*; en Danois, *paa*; en Slawon, *paw*. Ce nom *pao* que donnent les Suédois à cet oiſeau, paroît être ſon nom primitif, & expri-

Régime des oiſeaux à ongles crochus, & des oiſeaux digités.

Les oiſeaux à ongles crochus ne vont pas en troupe (1), & chacun d'eux fait ſa chaſſe à part. Ils volent (2) preſque tous très haut, excepté les oiſeaux de nuit. Les plus grands volent plus haut que les autres. Ils ont tous les ailes grandes & le corps petit. Ils marchent avec peine, & ne ſe perchent guere ſur les rochers (3), la courbure de leurs ongles s'y oppoſant.

Parlons maintenant du ſecond genre d'oiſeaux, c'eſt-à-dire des oiſeaux digités. Nous les partagerons en deux eſpeces, ſavoir en oiſeaux (4) chantants, & oiſeaux volants (5). Le genre du chant chez les uns, & la grandeur du corps chez les autres, conſtituent leur différence. C'eſt de ces derniers que nous commencerons à parler.

Des paons, & quel fut le premier perſonnage qui en fit un mets de table.

Le (6) paon tient le premier rang entre les grands oiſeaux, tant pour ſa beauté, qu'à cauſe du ſentiment qu'il en a, & des ſignes extérieurs de vanité qu'il en donne. En effet, au moindre éloge (7) qu'on fait de lui, il fait la roue pour déployer ſes couleurs, qui refletent la lumiere comme autant de pierres (8) précieuſes; & il les tourne principalement vers le ſoleil, pour

---

mer la majeſté, l'orgueil & la prééminence du paon; car *pao*, dans leur langue, ſignifie *ſuper*. Ainſi, de même que de *ſuper* s'eſt formé *ſuperbia*, *ſupremus*, *ſuperior*, &c. de même de la prépoſition *pao* s'eſt évidemment formé le nom de *paon*, cet oiſeau ſuprême & ſupérieur en beauté à tous les autres oiſeaux.

(7) De là, chez Ovide, Métam. l. 13, v. 802 :

. . . Laudato pavone ſuperbior . . .

(8) Sed formâ vincis, vincis magnitudine:
Nitor ſmaragdi collo præfulget tuo,
Pictiſque plumis gemmeam caudam explicas.
Phædr. Fab. l. 2.

tiùs radiant. Simul umbræ quoſdam repercuſſus cæteris, qui & in opaco clariùs micant, conchatâ quærit caudâ: omneſque in acervum contrahit pennarum, quos ſpectari gaudet, oculos. Idem caudâ annuis vicibus amiſsâ cum foliis arborum, donec renaſcatur iterum cum flore, pudibundus ac mœrens quærit latebram. Vivit annis XXV. Colores incipit fundere in trimatu. Ab auctoribus non glorioſum tantùm animal hoc traditur, ſed & malevolum, ſicut anſer verecundum: quoniam has quoque quidam addiderunt notas in his, haud probatas mihi.

Pavonem cibi gratiâ Romæ primus occidit Orator Hortenſius, aditiali cœnâ ſacerdotii. Saginare primus inſtituit circa noviſſimum piraticum bellum M. Aufidius Lurco, exque eo quæſtu reditûs ſeſtertiûm ſexagena millia habuit.

(9) Les Poëtes ont feint que ces yeux étoient, dans l'origine, les cent yeux d'Argus, leſquels, ſelon eux, furent attachés par Junon à la queue de ſon paon. Sur quoi liſez Ovide, Métam. l. 1, v. 616.

(10) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 7; Albert le Grand, l. 6, traité 1, chap. 6.

(11) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 1, chapitre 2; & Albert le Grand, livre 1, traité 1, chap. 4, s'accordent de même à ſuppoſer de la pudeur aux oies. Or cette ſuppoſition eſt très gratuite, & même aſſez fauſſe, comme l'obſerve le Pere Hardouin. Je n'en crois pas moins que l'oie a pu être autrefois le ſymbole de la pudeur, quand je conſidere que la pudeur ſe nomme, dans pluſieurs idiômes, du même nom que l'on donne dans d'autres à diverſes eſpeces d'oies; ſur quoi il faut obſerver que, dans l'eſpece de l'oie, on confondoit autrefois celle du canard, comme l'affinité du mot *anas* & du mot *anaſer*, par contraction *anſer*, le fait aſſez voir; & comme le prouve l'affinité plus ſenſible encore des deux eſpeces dont nous parlons, puiſque le canard n'eſt, à proprement parler, qu'une oie naine. Or, d'une part, je trouve une ſorte de canard nommé en Latin & en Grec *boſcas*; laquelle dénomination paroît venir de l'Hébreu *boſch*, avoir de la pudeur; & d'autre part, parmi les diverſes dénominations Hollandoiſes des oies, je trouve, chez Adrien Junius, qu'il y a une ſorte d'oie nommée *wee-nickens*: or *we*, dans la plupart des langues Germaniques, ſignifie *ſanctus*; & d'autre part, *nickens* paroît venir de l'Hébreu *nikkaion*, pudeur, *nikhlam*, avoir honte, &c. Au reſte, nous traiterons de

les

les faire briller avec plus d'éclat. Il tâche auſſi de ſe préſenter de maniere à laiſſer dans l'ombre celles des couleurs que l'obſcurité fait mieux valoir. Enfin, quand il laiſſe même retomber ſa queue, il n'en paroît pas moins ambitieux d'être vu ; ce dont on peut juger par le riche tableau raccourci que forment alors tous les yeux (9) de ſes plumes accumulés l'un ſur l'autre. Auſſi quand il a perdu ſa queue, ce qui arrive chaque année, au tems ou les feuilles tombent des arbres, il s'attriſte, & devient ſi honteux, qu'il ſe tient caché juſqu'à ce que cet ornement lui revienne, c'eſt-à-dire juſqu'aux nouvelles fleurs. Le paon vit juſqu'à cinq (10) luſtres ; ce n'eſt qu'à trois ans que ſon plumage commence à jetter des couleurs. Quelques-uns ont écrit que le paon joint la malice à l'orgueil ; mais je penſe qu'il faut mettre cette aſſertion avec celle des Ecrivains qui prêtent de la pudeur (11) aux oies.

L'Orateur Hortenſius fut le premier Romain qui fit tuer des paons pour le ſervice de la table, lorſqu'étant aggrégé au College des Prêtres, il donna un feſtin de (12) réception. Et quant au premier qui fit engraiſſer de ces oiſeaux pour le même uſage, ce fut (13) Marcus Aufidius Lurco, vers le tems de la derniere guerre contre les Pirates. Cela lui produiſoit chaque année ſoixante mille ſeſterces (14) de profit.

---

la nomenclature polyglotte de l'oie au chap. 22.

(12) Je lis au texte *aditiali* avec l'élite des manuſcrits, & non *adjiciali* avec la plupart des Editeurs ; & encore moins *adipali* avec Hermolaüs Barbarus. Il eſt évident qu'il faut conſerver la leçon manuſcrite *aditiali*. Suétone, dans la vie de l'Empereur Claude, chapitre 9, fait mention du repas de réception qu'il donna lors de ſon entrée au Pontificat : *pro introitu novi Sacerdotii*. A la vérité, on lit *adjiciali* chez Varron ; mais je penſe que c'eſt une faute des copiſtes. Voici le paſſage de cet Auteur : *Primus hos Quintus Hortenſius augurali adjiciali cœnâ poſuiſſe dicitur, quod protinus factum tam luxurioſi quàm ſeveri boni viri laudabant.* Ce paſſage de Varron, *de re ruſt.* l. 3, ch. 6, eſt cité par Macrobe, Saturn. l. 2, chap. 9. Conſultez, ſur ce même acte d'Hortenſius, Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, chap. 21 ; & Tertullien, *de pallio*, p. 119.

(13) Voyez Varron & Tertullien aux livres cités dans la note précédente.

(14) C'eſt-à-dire 6000 l. mounoie de France.

De gallis, & quomodo caſtrentur, & de gallinaceo locuto.

CAPUT 21.

PROXIMÈ gloriam ſentiunt & hi noſtri vigiles nocturni, quos excitandis in opera mortalibus, rumpendoque ſomno, natura genuit. Norunt ſidera, & ternas diſtinguunt horas interdiu cantu. Cum ſole eunt cubitum, quartâque caſtrenſi vigiliâ ad curas laboremque revocant. Nec ſolis ortum incautis patiuntur obrepere, diemque venientem nuntiant cantu, ipſum verò cantum plauſu laterum. Imperitant ſuo generi, & regnum in quacumque ſunt domo exercent. Dimicatione paritur hoc quoque inter ipſos, velut ideo tela agnata cruribus ſuis intelligentes : nec finis ſæpè commorientibus. Quod ſi palma contingit, ſtatim in victoria canunt, ſeque ipſi principes teſtantur. Victus occultatur ſilens, ægrèque ſervitium patitur. Et plebs tamen æquè ſuperba, graditur ardua cervice, criſtis celſa : cœlum.

(1) Le coq, en Hébreu, *ſchecvi ;* en Grec, *alectôr*, *alectryôn ;* en Italien & en Eſpagnol, *gallo ;* en Allemand, *han* ; en Belgique, *haen* ; en Anglois, *cock ;* en Danois & en Suédois, *hane* ; en Slawon, *kogut*, *kur.* Ce dernier nom du coq eſt très remarquable par ſon rapport avec le mot Grec *Kuros*, c'eſt-à-dire avec le nom propre *Cyrus.* Or l'enſeigne militaire donnée aux Perſes par *Cyrus*, fut un coq, c'eſt-à-dire que ce Prince leur donna pour enſeigne ſon propre emblême. *Cyrus aureum gallum affixum lanceæ militi in acie pro vexillo dedit*, écrit Alexander ab Alexandro, l. 4, chap. 2. Ceci confirme ce que j'ai dit dans mes *Origines Uriennes*, d'après Cambden & d'autres Savants, de l'affiniré de la langue Perſane avec les divers idiômes Celtoſcythes. Voyez la note *6.*

(2) Conſulrons l'élégante deſcription de ces combats chez Jean Paſſerar, dans ſon Poëme *de gallo.*

Scilicet in gallos ſolis audacia gallis
Inſita, Pergameæ tenovat ſpectacula ſcenæ.
Namque ubi magnanimos campo irritavit aperto
Bilis amata duces, agnataque miſit in arma,
Unguibus, & roſtris, repetitu & verbere pennæ,
Pendentem exerceot pugnam : rapit imperos ambos :
Fit ſonitus ctebro aſſultu : volat acta per auras
Pluma, nivis ritu, ſtatque atro pulvere cœlum.
Quin adeo ſgneſcunt ſtimulis diſcordibus iræ,
Viribus exhauſtis, ut ſæpè occumbat uterque,
Sternaturque pari per mutua vulnera letho.
Et quiſquam humanâ miretur clade paratl
Imperium, procereſque animas impendere ſceptris,
Cùm tanti exigua ſurgant de corte tumultus ?

Des coqs ; de leur caſtration : d'un coq qu'on entendit parler.

APRÈS les paons, il n'eſt point d'animaux plus ſenſibles à la gloire que ces oiſeaux (1) deſtinés par la Nature à être nos ſentinelles de nuit, à interrompre le ſommeil des hommes, & à les inviter au travail. Ils connoiſſent les proportions du cours éphémere des aſtres; & par leur chant, ils diſtinguent le jour en pluſieurs parties, chacune de trois heures. Ils ſe couchent avec le ſoleil; & dès la quatrieme veille militaire, ils rappellent les hommes à leurs ſoins & à leurs occupations ordinaires. Ils ne ſouffrent pas que le ſoleil ſe leve, ſans les en avertir. Ils annoncent la venue du jour par leur chant, qui lui-même eſt annoncé par le battement de leurs ailes. Chaque coq commande à ſa commune, & exerce ſur elle une autorité ſouveraine, comme on peut le remarquer indiſtinctement dans toutes les maiſons. Mais s'ils ſe trouvent deux enſemble, ils combattent (2) à qui reſtera l'autorité, comme inſtruits par la Nature, de l'uſage & de la deſtination héroïque des armes qu'elle leur a miſes aux pieds. Souvent le combat finit par la mort des deux champions. Si l'un (3) des deux demeure victorieux, il célebre auſſi-tôt ſa victoire par ſon chant, & ſe donne lui-même les fanfares. Le vaincu va ſe cacher en ſilence, & ſe ſoumet avec douleur à l'empire de l'autre. Le moindre coq, même encore confondu dans la foule, eſt un animal ſuperbe, qui marche fiérement, la tête élevée & la crête (4) haute. C'eſt le ſeul des oiſeaux qui regarde ſouvent le

---

Nulla quies pugnæ, rabido mora nulla furori.
Nunc capitis rubros apices, nunc tempora figunt,
Lumina nunc fodiunt nigro ſtillantia rabo.
Gallinæ interea tacitâ formidine muſſant,
Quem fortuna ſibi regem velit eſſe, virumque.
Alter ut inferior ceſſit, tenebraſque petivit,
Multa gemens, ſolio regni quod pulſus aviti:
Laude tumens alter, primos ſublimis in ungues
Erigitur, victorque ſuum canit ipſe triumphum.

(3) Elien, *Hiſt. Anim.* l. 4, c. 29.
(4) Ecoutons Paſſerat, *ibid.*

Principio criſtâ inſignis, paleâque rubenti,
Et greſſu intrepido, calcaribus aſpera duris
Crura movet, raviſque oculis procul omnia luſtrat.
Picta micat varii fulgoribus ardua cervix.
Oſtentat validum pectus, forteſque lacertos:
Præliaque infeſti meditatur acumine roſtri.

que ſola volucrum aſpicit crebrò, in ſublime caudam quoque falcatam erigens : itaque terrori ſunt etiam leonibus ferarum generoſiſſimis. Jam ex his quidam ad bella tantùm & prælia aſſidua naſcuntur, quibus etiam patrias nobilitarunt, Rhodum aut Tanagram. Secundus eſt honos habitus Medicis ac Chalcidicis, ut planè dignæ aliti tantum honoris præbeat Romana purpura. Horum ſunt tripudia ſoliſtima. Hi magiſtratus noſtros quotidie regunt, domoſque ipſis ſuas claudunt aut reſerant : hi faſces Romanos impellunt aut retinent, jubent acies aut prohibent, victoriarum omnium toto orbe partarum auſpices : hi maximè terrarum imperio imperant, extis etiam fibriſque haud aliter quàm opimæ victimæ Diis grati. Habent oſtenta & præpoſteri eorum veſpertinique cantus. Namque totis noctibus canendo, Bœotiis nobilem illam adverſus Lacedæmonios præſagivêre victoriam, ita conjectâ interpretatione, quoniam victa ales illa non caneret.

Deſinunt canere caſtrati : quod duobus fit modis, lum-

(5) *Græci, quoniam procera corpora, & animos ad prælia pertinaces requirebant, præcipuè Tanagricum gallorum genus & Rhodium probabant ; nec minus Chalcidicum, & Medicum, quod ab imperito vulgo, litterâ mutatâ, Melicum appellatur.* Columell. l. 8, chapitre 2.

(6) Les manuſcrits portent *Melicos;* c'étoit en effet la leçon vulgaire : mais la leçon ſavante & réguliere eſt *Medicos.* Ecoutons Varron : *Gallinas Medicas, quia ex Media propter magnitudinem erant allatæ.* Et cette leçon Varronienne eſt expreſſément confirmée & juſtifiée par Columelle, comme on le peut voir dans la note précédente. De plus, Ariſtophane, comme l'obſerve Adrien Junius, appelle le coq *l'oiſeau Médois, l'oiſeau Perſique ;* mais c'eſt uniquement, comme je penſe, par alluſion au ſymbole de guerre, à l'enſeigne militaire des Perſes. Voyez la note 1.

(7) Au texte *purpura* eſt une expreſſion élégante, une métaphore qui ſignifie la pourpre Conſulaire, les Conſuls. C'eſt l'expreſſion favorite d'Ovide.

Cùm tua biſſenos numeraret purpura faſces.

. . . . . .

Jamque novi præcunt faſces, nova purpura fulget.

(8) Comme c'étoit un augure favorable quand la mangeaille des poulets

ciel, & qui tienne habituellement ſa queue haute & courbée en faucille. Auſſi inſpire-t-il de la terreur au lion même, le plus courageux des animaux. Il y a, parmi cette volaille, des eſpeces qui ſemblent n'être nées que pour la guerre & les combats, & qui, par-là, ont rendu célebres les lieux d'où ils viennent; témoins Rhodes (5) & Tanagre. Les plus eſtimés enſuite ſont ceux de Médie (6) & de Khalcide. Auſſi ces nobles oiſeaux ſont-ils honorés des ſoins mêmes de nos Conſuls revêtus de l'éclat de la pourpre (7), lorſqu'ils interrogent, par leur moyen, l'avenir. L'augure eſt favorable lorſque le brouet qu'on leur donne à manger retombe de leur bec (8) à terre. Chaque jour nos Magiſtrats les conſultent, & n'ouvrent ou ne ferment leurs portes que ſur l'avis des coqs. Ainſi ce ſont ces oiſeaux qui font marcher ou arrêter les faiſceaux Romains, qui font avancer ou reculer les armées, & qui ont néceſſairement annoncé toutes les victoires remportées par nos armes dans tout l'Univers: enfin ce ſont eux qui commandent aux Maîtres du monde. Etant offerts en ſacrifice, ils ne ſont pas moins agréables aux Dieux, que les plus graſſes victimes. Ils fourniſſent auſſi des préſages quand ils chantent à contre-tems, & ſur-tout le ſoir. C'eſt ainſi qu'en chantant toute la nuit ils annoncerent aux Béotiens (9) cette fameuſe victoire qu'ils remporterent ſur les Spartiates: & les Augures en jugerent de la ſorte, parcequ'il eſt de fait que le coq ne chante point étant vaincu.

Au reſte on ôte le chant aux coqs en les chaponnant. Cette opéra-

leur retomboit du bec, on préféroit de leur donner une ſorte de nourriture déliée, nommée *tripudium*, parcequ'on la voyoit rejaillir à terre; car ces animaux ne pouvoient manquer de laiſſer retomber de leur bec une partie de cette eſpece de bouillie, même ſans l'entremiſe d'aucun mouvement précipité. Conſultons Feſtus: *Puls potiſſimùm dabatur pullis in auſpiciis, quia ex ea neceſſe erat aliquid decidere, quod tripudium faceret, id eſt terræ pavium: pavire enim ferire eſt.*

(9) *Cùm apud Lebadiam Trophonio res divina fieret, gallos gallinaceos in eo loco ſic aſſiduè canere cœpiſſe ut nihil intermitterent: tum augures dixiſſe Bœotios, Thebanorum eſſe victoriam; propterea quod avis illa victa ſilere ſoleret; canere, ſi viciſſet.* Cicéron, d'après Calliſthene, *de Divinat.* l. 1 & l. 2.

bis aduſtis candente ferro, aut imis cruribus; mox ulcere oblito figlinâ cretâ : faciliùs ita pingueſcunt. Pergami omnibus annis ſpectaculum gallorum publicè editur, ceu gladiatorum. Invenitur in Annalibus, in Ariminenſi agro, M. Lepido, Q. Catulo Coſs. in villa Galerii, locutum gallinaceum, ſemel, quod equidem ſciam.

De anſeribus, & quis primus jecur anſerinum comederit, & de adipe anſerino Comageno.

CAPUT 22. ET anſeri vigil cura, Capitolio teſtata defenſo, per id tempus canum ſilentio proditis rebus. Quam ob cauſam cibaria anſerum Cenſores in primis locant. Quin & fama amoris, Ægii dilectâ formâ pueri Olenii, & Glauces Ptolemæo Regi citharâ canentis, quam eodem tempore & aries adamaſſe proditur. Poteſt & ſapientiæ videri intellectus his eſſe. Ita comes perpetuò adhæſiſſe Lacydi Philoſopho dicitur, nuſquam ab eo, non in publico, non in balneis, non noctu, non interdiu digreſſus.

Noſtri ſapientiores, qui eos jecoris bonitate novêre. Far-

(10) Ni l'une ni l'autre de ces caſtrations ne ſont aujourd'hui d'uſage, comme l'obſerve Aldrovande. La caſtration actuelle du coq ſe fait par l'amputation des deux teſticules. L'uſage de châtrer les coqs eſt très ancien. Il en eſt fait mention dans le Deutéronome. Conſultez, ſur la méthode ancienne, Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chap. 17; Varron, *de re ruſtica*, l. 3, chap. 6; Columelle, l. 8, ch. 2.

(11) L'an de Rome 676, ſeize ans avant le Conſulat de Cicéron.

(1) L'oie, en Grec, *khên*; en Latin, *anſer* (comme qui diroit *anaſer*, c'eſt-à-dire grand canard, maître canard); en Allemand & en Belgique, *gansz*, *gans*; en Italien, *occha*, *occa*; en Eſpagnol, *ganſo*, *pato*, *anſar*; en Anglois, *goſe*; en Danois, *gaas*; en Suédois, *gaos*; en Iſlandois, *gas*; en Armorique, *goas*, *ganz*; en Anglo-Saxon, *gos*; en Slawon, *ges*, *gaſior*.

(2) Ce fait a été célébré par Tite Live, l. 5; par Elien, *Hiſt. Anim.* l. 12, chap. 33; par Virgile, Æneid. l. 8; par Columelle, l. 8, ch. 13; & par une infinité d'autres.

tion ſe (10) fait en leur brûlant les lombes ou le bas des jambes avec un fer chaud, & en couvrant enſuite la plaie avec de la terre à potier. Etant châtrés, ils s'engraiſſent plus aiſément. A Pergame, il y a tous les ans des combats publics de coqs : ce ſpectacle y tient lieu de nos combats de gladiateurs. On trouve dans les Annales, que, ſous le Conſulat (11) de Marcus Lepidus & de Quintus Catulus, on entendit parler un coq dans une métairie de Galerius, au territoire de Rimini. Je ne ſache point qu'il y ait d'autre exemple du même fait.

Des oies ; des foies d'oies ſervis ſur table pour la premiere fois, & par qui ; de la graiſſe des oies de Comagene.

Les oies (1) ſont auſſi des oiſeaux gardiens & vigilants; témoin le Capitole qu'elles ſauverent (2) par leurs cris, lorſque le ſilence des chiens alloit tout perdre. C'eſt pourquoi la premiere choſe que font (3) les Cenſeurs, c'eſt de pourvoir à la nourriture des oies. On raconte qu'une oie aima, pour ſa beauté, un jeune enfant nommé Ægius, de la ville d'Olene ; & qu'une autre aima Glaucé (4), joueuſe de luth du Roi Ptolémée, cette même Glaucé, qu'on dit auſſi avoir été aimée d'un belier en même tems. On peut auſſi préſumer que l'oie ſait diſtinguer les hommes qui ont de la ſageſſe : du moins raconte-t-on que le Philoſophe (5) Lacyde en avoit une qui ne le quittoit ni jour ni nuit, ni en public ni en particulier, & qui l'accompagnoit (6) juſqu'aux bains.

Si Lacyde fut ſage d'avoir ſu dreſſer une oie à lui faire compagnie, je trouve nos Romains encore plus ſages d'avoir connu

(3) Voyez Cicéron, pour Sextus Roſcius, ſection 56 ; S. Auguſtin, Cité de Dieu, l. 2, chap. 22 ; &, parmi les Queſtions ou demandes Romaines de Plutarque, celle-ci : *Cur Cenſores, ubi magiſtratum acceperunt, nihil priùs habent locatione alimentorum pro ſacris anſeribus?*

(4) Voyez Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 29.

(5) Ce Philoſophe mourut l'an 4 de la cent trentieme Olympiade. Conſultez ſa vie chez Diogene Laerce.

(6) Elien ajoute que cette oie étant morte, Lacyde lui fit de magnifiques obſeques.

tilibus in magnam amplitudinem creſcit : exemptum quoque lacte mulſo augetur. Nec ſine cauſa in quæſtione eſt, quis primus tantum bonum invenerit, Scipione Metellus vir Conſularis, an M. Seius eâdem ætate Eques Romanus. Sed (quod conſtat) Meſſalinus Cotta, Meſſalæ Oratoris filius, palmas pedum ex his torrere, atque patinis cum gallinaceorum criſtis condire reperit. Tribuetur enim à me culinis cujuſque palma cum fide. Mirum in hac alite, à Morinis uſque Romam pedibus venire. Feſſi proferuntur ad primos : ita cæteri ſtipatione naturali propellunt eos. Candidorum alterum vectigal in pluma. Velluntur quibuſdam locis bis anno. Rurſus plumigeri veſtiuntur. Mollior, quæ corpori proxima ; & è Germania laudatiſſima. Candidi

(7) Martial fait mention de foies d'oies devenus, par certains apprêts, plus amples, plus gros que l'oie elle-même. C'eſt manifeſtement une exagération poétique :

Aſpice quàm tumeat magno jecur anſere majus :
Miratus dices : hoc, rogo, crevit ubi ?

(8) C'eſt de lui que parle Ovide dans ces vers de la ſeizieme Elégie du quatrieme livre *de Ponto :*

Te tamen in turba non auſim, Cotta, ſilere,
Pietidum lumen, præſidiumque fori ;
Maternos Cottas cui Meſſa'aſque paterqos
Maxima nobilitas ingeminata dedit.

(9) Ceux de Merlimont, aux confins de la Picardie & du Boulenois. Sur quoi conſultez la Carte du Boulenois chez Hondius, page 239 de ſon Atlas, & notre note 5 ſur le ſeizieme chapitre du quatrieme livre de Pline, Tome 2, p. 386.

(10) Ceci a paru une exagération à quelques Critiques, qui même en ont pris occaſion de ſe figurer qu'il falloit aller chercher les Morins dont parle ici Pline, non ſur la côte océanique des Gaules, mais en Italie, auprès de Civita Vecchia. Mais outre que ces Morins d'Italie n'exiſterent jamais que dans leur imagination, on peut juger, par analogie, qu'il n'y a en cet endroit de Pline aucune hyperbole. En effet, comme l'obſerve le Pere Hardouin, on conduit tous les jours de Cahors, ville d'Aquitaine, juſqu'au cœur de l'Eſpagne, de nombreux troupeaux de poulets d'Inde ; ce qui rend plus que vraiſemblable l'uſage où Pline dit qu'étoient autrefois les Romains de faire venir juſqu'à Rome des troupeaux d'oies de la côte océanique des Gaules.

(11) *Præſtat anſer ex ſe pullos, atque plumam e quam non, ut in ovibus lanam, ſemel demetere, ſed bis anno,* la

la bonté du foie de cet oiſeau. Celui des oies engraiſſées devient d'une groſſeur prodigieuſe (7); & quand il eſt tiré du corps de l'animal, on en augmente encore le volume en le faiſant tremper dans le lait & le miel. Auſſi n'eſt-ce pas ſans ſujet qu'il s'eſt élevé une diſpute ſur le premier inventeur d'un manger ſi exquis; les uns faiſant honneur de cette imagination à Scipion Metellus, homme Conſulaire; d'autres à Marcus Seius, Chevalier Romain du même tems. Un fait certain, c'eſt que ce fut Meſſalinus (8) Cotta, fils de l'Orateur Meſſala, qui trouva l'invention de brûler ſuperficiellement des pattes d'oies, & d'en faire un ragoût avec des crêtes de poulets. Je rapporte cela, parceque je ſuis bien-aiſe de rendre aux inventeurs des mets la juſtice qui leur eſt due. Un trait remarquable dans l'eſpece dont nous parlons, c'eſt que du pays des Morins (9) il nous vient juſqu'à Rome (10) des troupeaux d'oies, qui font cette traite à pied. Leurs conducteurs ont ſoin de mettre entre les premiers rangs celles qui ſont le plus fatiguées. Comme cet oiſeau eſt de ceux qui aiment naturellement à marcher ſerré, celles qui vont derriere pouſſent celles qui ſe trouvent devant. L'oie, au reſte, rapporte plus d'un profit. On peut mettre dans la ſeconde claſſe du lucre que ces oiſeaux rapportent, la plume des oies blanches. Auſſi, en certains pays, on les plume deux (11) fois l'année; d'autant qu'après les avoir ainſi dépouillées, elles ſe remplument de nouveau. Le duvet le plus doux eſt auſſi le plus près de la chair. Celui qui vient de la Germanie (12) eſt le meilleur. Les oies Germaniques ſont blanches, mais d'ailleurs plus petites que les nôtres. Les Germains leur donnent le

vere & autumno, vellere licet. Columell. l. 8, ch. 13.

(12) Le Pere Hardouin nous prévient qu'il ne faut pas prendre ici la Germanie dans toute l'étendue du terme, ce qui ſuit faiſant voir que Pline ne veut parler que de la Germanie ſoumiſe alors aux Romains; en un mot, que de la Germanie conſidérée comme province Romaine, puiſqu'il s'agit d'un pays auxiliaire des Romains contre les incurſions des autres peuples Germaniques, leſquels finirent par chaſſer les Romains des Gaules.

ibi, verùm minores, ganzæ vocantur. Pretium plumæ eorum, in libras denarii quini. Et inde crimina plerumque auxiliorum præfectis, à vigili ſtatione ad hæc aucupia dimiſſis cohortibus totis. Eoque deliciæ proceſsêre, ut ſine hoc inſtrumento durare jam ne virorum quidem cervices poſſint.

Aliud reperit Syriæ pars, quæ Commagene vocatur: adipem eorum in vaſe æreo cum cinnamo nive multâ obrutum, ac rigore gelido maceratum, ad uſum præclari medicaminis, quod ab gente dicitur Commagenum.

Anſerini generis ſunt chenalopeces; &, quibus lautiores epulas non novit Britannia, chenerotes, ferè anſere minores.

Decet tetraonas ſuus nitor, abſolutaque nigritia, in ſuperciliis cocci rubor. Alterum eorum genus vulturum magnitudinem excedit, quorum & colorem reddit. Nec

(13) Aujourd'hui même *gans*, en Allemand, ſignifie une oie. Voyez la note 1 du chapitre actuel. Quelques manuſcrits portent *ganta* au lieu de *ganza*.

(14) Ce qui fait quarante ſols de notre monnoie.

(15) Quelques manuſcrits portent *Commagum*, au lieu de *Commagenum*.

(16) Comme qui diroit, en Latin, *vulpanſeres*; & en François, oiſons-renards. Bellonius, liv. 3, chap. 5, penſe que ce ſont nos *oies-nonnettes*, autrement nommées *cravants*. Mais il y a plus d'apparence que les oies-nonnettes répondent aux *chénérotes* ou *oies d'amour*, dont Pline va parler.

(17) Scaliger penſe que les chenérotes ou oies d'amour ne ſont autres que l'eſpece d'oie nommée en Italien *pavaro*. Cependant Adrien Junius décide que *pavaro*, *papero* ou *pavero*, en Italien, n'indique point une eſpece d'oie particuliere, mais que cette expreſſion déſigne un jeune oiſon, le petit d'une oie quelconque. Conſultez la note précédente.

(18) Je lis au texte, avec le Pere Hardouin & l'élire des manuſcrits, *ferè anſere minores*, & non pas *fero anſere minores*, comme liſent la plupart des Editeurs.

(19) C'eſt le *coq des bois*, ou le *faiſand bruyant*, ſelon Bellonius, livre 5, chap. 11: interprétation que confirme Aldrovande, Ornithol. l. 13, ch. 6, p. 59. Suétone, vie de Caligula, chapitre 22, fait mention des tétraons, des paons, des faiſands, ainſi que des oiſeaux Méléagrides & Numidiques.

nom de *ganzes* (13). Leur duvet ſe vend cinq deniers (14) la livre; ce qui eſt la ſource de nombreux déſordres autoriſés par les Commandants des troupes auxiliaires: car au lieu de retenir leurs ſoldats dans les garniſons pour y faire les factions ordinaires, ils permettent à des cohortes entieres d'aller à la chaſſe des oies. Enfin la molleſſe des mœurs a fait de tels progrès chez nos Romains, que les hommes mêmes ne peuvent plus repoſer que ſur ce duvet.

Les Syriens de la contrée de Commagene ont introduit une autre invention. On met de la graiſſe d'oie dans un vaiſſeau de cuivre; on entaſſe par deſſus autant de cannelle & de neige qu'on peut forcer le vaſe d'en contenir. On laiſſe ainſi macérer cette préparation par la violence du froid; & l'on obtient de cette maniere le fameux médicament appellé Commagenum (15), du nom du pays où il ſe prépare.

Les chenalopeces (16) ſont une eſpece d'oies, comme auſſi les chénérotes (17). Ces derniers oiſeaux ſont un tant ſoit peu plus (18) petits que l'oie commune. Au ſurplus, c'eſt le plus excellent manger de la Grande Bretagne.

Les tétraons (19) ſont remarquables par leur éclat, par leur grande noirceur, & par leurs ſourcils de couleur écarlate. Il y en a une ſorte qui ſurpaſſe en grandeur les vautours, & qui en a la couleur (20). Aucun oiſeau, excepté l'autruche, ne peſe plus

Je trouve dans un Dictionnaire Allemand-Latin-François, que le *tetrao* ou *urogallus* des Latins eſt le *aurhahu* des Allemands, & le *cormoran* des François. Cependant le cormoran eſt défini par M. Valmont de Bomare un corbeau aquatique. Et ce même Savant fait du *tetrao* notre coq des bois, ou notre *coq de bruyeres*. D'autre part, le docte Jean Ihre, dans ſon *Gloſſarium Suio-Gothicum*, définit le tétraon un coq ſauvage, obſervant que les Germains l'appellent *aurhan* (liſez *aurhahu*), & que les Suédois l'appellent *orre*.

(20) Selon la plupart des Naturaliſtes, la couleur du grand vautour (le ſeul auquel Pline ait prérendu comparer le *tetrao*) eſt cendrée, & non pas noire; ce qui leur a fait nommer cet oiſeau *le grand vautour cendré*. Conſultez cependant M. de Buffon, Hiſtoire Naturelle des oiſeaux, tome 1, p. 221. Le Pere Hardouin croit que notre outarde

ulla ales, excepto ſtruthiocamelo, majus corpore implens pondus, in tantum aucta, ut in terra quoque immobilis prehendatur. Gignunt eos Alpes, & ſeptentrionalis regio. In aviariis ſaporem perdunt. Moriuntur contumaciâ ſpiritu revocato. Proximæ eis ſunt, quas Hiſpania aves tardas appellat, Græcia otidas, damnatas in cibis. Emiſsâ enim oſſibus medullâ, odoris tædium extemplò ſequitur.

De gruibus, ciconiis, oloribus, & peregrinis avibus, & coturnicibus, & glotte.

CAPUT 23. INDUCIAS habet gens Pygmæa abſceſſu gruum (ut diximus) cum iis dimicantium. Immenſus eſt tractus, quo veniunt, ſi quis reputet à mari Eoo. Quando proficiſcantur conſentiunt: volant ad proſpiciendum altè: ducem, quem ſequantur, eligunt: in extremo agmine per vices, qui acclament, diſpoſitos habent, & qui gregem voce contineant. Excubias habent nocturnis temporibus, lapillum pede ſuſtinentes, qui laxatus ſomno & decidens indiligen-

eſt cette autre ſorte de térraon dont parle ici Pline. Je n'en crois rien, d'autant que Pline va parler de l'outarde dans la ſuite de ce chapitre. Voyez la note 21.

(21) *Otis*, en François, *outarde*; en Allemand, *trapper-gans*; en Danois, *trappe-gaas*; en Slawon, *drop*. Cependant MM. de l'Académie des Sciences font de l'*otis* de Pline, & de l'*otos* d'Ariſtote, l'oiſeau nommé *la demoiſelle de Numidie*. M. de Buffon, Hiſtoire des oiſeaux, tome 2, p. 135 & ſuivantes, ſoutient au contraire que l'*otis* ou *otos* n'eſt autre que le *hibou* ou *moyen duc*. Nous perſiſtons à croire que c'eſt l'*outarde* dont Pline parle ſous le nom d'*otis*, du moins en cette occaſion.

(1) La grue, en Hébreu, *ſus*; en Grec, *geranos*; en Italien, *gru*, *grua*; en Allemand, *kranch*, *kran*, *krane*, *kranich*; en Eſpagnol, *gruz*, *grulla*; en Anglois, *crane*; en Belgique, *krane*, *kraen*; en Suiſſe, *krye*; en Slawon, *zoraw*; en Danois, *trane*; en Suédois, *trana*; en Anglo-Saxon, *cran*, *craen*.

(2) Voyez le livre 4, chapitre 11, note 88; & le livre 7, chapitre 2, note 59.

(3) C'eſt-à-dire des bords de la mer de *Kamſchatka*, qui eſt la partie de

que celui-là; ſon volume eſt tel, qu'il ſe laiſſe prendre quelquefois à terre ſans pouvoir ſe remuer. Il naît dans les Alpes & dans les pays ſeptentrionaux. Renfermé dans des volieres, il perd ſon fumet, & d'ailleurs ſe fait mourir de dépit en retenant ſa reſpiration. Après ces oiſeaux, les plus gros ſont ceux de l'eſpece nommée par les Grecs ôtis (21); les Eſpagnols les déſignent ſous le nom d'oiſeaux tardifs. Ils ne valent rien à manger; & l'odeur de leur moëlle, au moment où on la tire des os, fait ſoulever le cœur.

Des grues; des cicognes; des cygnes; des oiſeaux étrangers; des cailles; & de l'oiſeau glottis, ou tire-langue, ou roi des cailles.

Les grues (1), comme nous l'avons dit ailleurs (2), font la guerre aux Pygmées; & ceux-ci n'ont de treve qu'au départ de ces oiſeaux. Le pays qu'elles traverſent dans leur route eſt immenſe; car elles viennent des bords de la mer (3) Orientale. Elles partent d'un commun (3*) accord, & ſe choiſiſſent un chef pour les conduire. Elles volent toujours très haut, pour découvrir de plus loin. Elles ont à la queue de la troupe un corps d'inſpecteurs qui ſe relevent, à la voix deſquels elles obéiſſent, & qui, par leurs cris, empêchent qu'aucune ne s'écarte. Quelques-unes font (4) ſentinelle pendant la nuit, poſées ſur (5) un pied, & ſoutenant de l'autre une petite pierre, dont la chûte,

l'océan oriental la plus voiſine du cercle polaire. En effet, au voiſinage de cette mer, on trouve encore aujourd'hui la contrée de *Grus-Tinski* & la ville de *Gruſtina*; dénominations qui paroiſſent indiquer le ſéjour des grues.

(3*) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 14; Solin, chap. 10. Conſultez auſſi pluſieurs témoignages des Anciens, raſſemblés ſur ce ſujet par Bochart, *de animal.* part. 2, l. 1, ch. 11, p. 76, & ſuiv.

(4) Solin, ch. 10; Plutarque, *de ſolert. animal.* p. 967; Saint Baſile, *Hexaem. Homil.* 8, p. 106.

(5) D'où nous eſt reſté le proverbe trivial *faire le pied de grue.*

tiam coarguat. Cæteræ dormiunt capite ſubter alam condito, alternis pedibus inſiſtentes. Dux erecto providet collo, ac prædicit. Eædem manſuefactæ laſciviunt, gyroſque quoſdam indecoro curſu vel ſingulæ peragunt. Certum eſt, Pontum tranſvolaturas, primum omnium anguſtias petere, inter duo promontoria Criumetopon, & Carambin : mox ſaburrâ ſtabiliri : cùm medium tranſierint, abjici lapillos è pedibus : cùm attigerint continentem, & è gutture arenam. Cornelius Nepos, qui divi Auguſti principatu obiit, cùm ſcriberet turdos paulò antè cœptos ſaginari, addidit ciconias magis placere, quàm grues : cùm hæc nunc ales inter primas expetatur, illam nemo velit attigiſſe.

Ciconiæ quonam è loco veniant, aut quo ſe referant, incompertum adhuc eſt. E longinquo venire non dubium, eodem quo grues modo : illas hyemis, has æſtatis advenas. Abituræ congregantur in loco certo : comitatæque ſic, ut

(6) Ariſtote, *ibid.*

(7) Solin, *ibid.*

(8) Solin, *ibid.*

(9) Solin, *ibid.* où il obſerve que cette précaution des grues a ſouvent occaſionné des pluies de pierres : *Ita nautæ prodiderunt, compluti ſæpè ex illo caſu imbre ſaxatili.* Ainſi certaines pluies de pierres, regardées comme prodigieuſes, & dont il eſt fait mention dans l'Hiſtoire Ancienne, n'avoient peut-être pas d'autre origine. Conſultez la note de M. Guettard ſur le ch. 58 du ſecond livre de Pline, tome 1, p. 404 & 405.

(10) Nous traiterons des grives au chapitre ſuivant.

(11) La cicogne, en Hébreu, *chaſidhah*; en Grec, *pelargos*; en Italien, *cigogna*; en Eſpagnol, *ciguenna*; en Anglois, *ſtorke*; en Anglo-Saxon, *ſtorc*; en Suédois, *ſtork*; en Allemand, *ſtorch*, *ſtorck*; en Belgique, *oyevaer*, *ouwevaer*; en Slawon, *bocian*. *Stork* eſt un mot Danois qui ſignifie force. Cic-ogne ſignifie donc la même choſe que l'oiſeau d'*Og*, c'eſt-à-dire l'oiſeau d'Hercule. En effet, de même que les Mythologiſtes confondoient ſouvent les attributs, & même les dénominations d'Hercule & de Mercure; de même auſſi les Naturaliſtes, ou du moins les Nomenclateurs, ont ſouvent confondu l'ibis avec la cicogne. Or l'ibis, chez les Anciens, étoit conſacrée à Mercure, dont les

quand elles s'endorment, révele leur négligence. Les autres (6) dorment ayant la tête cachée ſous l'aile, & ſe tenant, tantôt ſur un pied, tantôt ſur l'autre. Le capitaine a toujours la tête levée, afin de pourvoir à tout, & de donner les ordres néceſſaires. Les grues privées ſont volontiers folâtres; &, en courant toutes ſeules, elles font des pirouettes comiques, & qu'on ne peut guere regarder ſans rire. C'eſt un fait avéré que (7), quand les grues ont deſſein de voler par-delà le Pont Euxin, elles s'avancent d'abord vers le détroit entre le promontoire Criumétopon & le promontoire Carambis. Là, elles ſe rempliſſent de ſable (8) pour ſe rendre plus peſantes, & ſe leſtent de petites pierres qu'elles tiennent dans leurs pattes. Lorſqu'elles ſe voient à la moitié du trajet de mer, elles ſoulagent leurs pieds en laiſſant tomber ces pierres(9); & quant au ſable, elles le dégorgent après être arrivées au continent. Cornelius Nepos, qui mourut ſous l'empire d'Auguſte de divine mémoire, & qui écrit que, de ſon tems, on avoit commencé depuis peu à engraiſſer des grives (10), ajoute qu'alors les cicognes (11) étoient plus eſtimées pour la table que les grues. Cependant aujourd'hui on regarde la grue comme un excellent morceau (12), au lieu que perſonne ne voudroit toucher à un plat de cicogne.

Quant à celles-ci, on ne ſait pas encore d'où elles viennent, ni où elles vont; quoiqu'on ne doute pas qu'elles ne viennent de loin, auſſi-bien que les grues, ces dernieres en été (13), les autres en hiver (14). Quand les cicognes veulent partir, elles s'aſſemblent toutes dans un endroit marqué, ſans qu'il s'en manque

Celtes faiſoient la même divinité qu'Hercule, ſous le nom mixte d'*Ogmi*.

(12) C'eſt ce qu'inſinue Horace, *Sat. ult.*

Mazonomo pueri magno diſcerpta ferentes
Membra gruis.

Aulugelle, l. 7, ch. 7, place auſſi parmi les mets exquis les grues de l'iſle de Mélos.

(13) Dès le printems, ſelon Virgile, *Georg.* l. 2, v. 319.

Vere tubenti
Candida venit avis, longis inviſa colubris.

(14) Ce qui fait dire à Pétrone, ſatyr. p. 206.:

Avis exul hiemis, tiutus tepidi temporis.

nulla ſui generis relinquatur, niſi captiva & ſerva, ceu lege prædictâ die recedunt. Nemo vidit agmen diſcedentium, cùm diſceſſurum appareat: nec venire, ſed veniſſe cernimus: utrumque nocturnis fit temporibus. Et quamvis ultrà citràve pervolent, nunquam tamen adveniſſe uſquam, niſi noctu, exiſtimantur. Pythonos comen vocant in Aſia patentibus campis, ubi congregatæ inter ſe commurmurant, eamque quæ noviſſima advenit, lacerant, atque ita abeunt. Notatum, poſt Idus Auguſtas non temerè viſas ibi. Sunt qui ciconiis non ineſſe linguas confirment. Honos iis ſerpentium exitio tantus, ut in Theſſalia capitale fuerit occidiſſe, eademque legibus pœna, quæ in homicidam.

Simili anſeres quoque & olores ratione commeant: ſed horum volatus cernitur: Liburnicarùm modo roſtrato impetu feruntur, faciliùs ità findentes aera, quàm ſi rectâ fronte impellerent: à tergo ſenſim dilatante ſe cuneo porrigitur agmen, largèque impellenti præbetur auræ. Colla imponunt præcedentibus: feſſos duces ad terga recipiunt. Ciconiæ nidos eoſdem repetunt: genitricum ſe-

(15) *Pythonos comê*; c'eſt comme qui diroit *Pythonis* ſive *ſerpentis pagus*, comme l'obſerve le Pere Hardouin. Je penſe donc que le lieu en queſtion n'eſt autre que la ville de *Serponow* & le canton de *Serponouwtzi*, par-delà le fleuve *Obi*, & à l'orient de la contrée de *Gruſtinski*, que nous avons dit être le berceau des grues, ſelon les Anciens. Sur quoi conſultez la note 3, & les Cartes de la Ruſſie Aſiatique. C'eſt par ignorance que Solin a placé cette *Pythonos comê* dans l'Aſie Mineure; car il y a manifeſtement trop loin de là à l'océan auroral, le premier terme de leur départ, ſelon Pline.

(16) Ce qui fait dire à l'Auteur du Poëme *de Philomela*:

» Gloutorat immenſo de turre ciconia roſtro.

(17) Solin a auſſi recueilli ce conte ridicule. Nos Modernes ont vérifié que la cicogne ne manque point de langue.

(18) Ceci eſt confirmé par l'Auteur du livre *de Mirabil. Auſcult.* p. 1152; par Solin, chap. 10; & par d'autres Auteurs cités par Bochart, *Animal.* part. 2, l. 2, ch. 29, p. 329.

(19) Le cygne, en Grec, *kyknos*; en Latin, *cygnus*, *olor*; en Allemand, une

une ſeule, à moins qu'elle ne ſoit captive & priſonniere. Au jour indiqué, elles ſe mettent en route, & vont de compagnie. Perſonne ne les a jamais vu partir, quoiqu'on s'apperçoive qu'elles s'y diſpoſent. Perſonne non plus ne les voit arrivantes: on connoît ſeulement qu'elles ſont arrivées. La raiſon du myſtere qui regne ſur le moment de leur départ & de leur retour, c'eſt qu'elles partent & arrivent toujours de nuit: du moins juſqu'ici aucune obſervation n'a-t-elle donné lieu de ſe figurer que leur retraite ou que leur deſcente, ſoit dans nos contrées, ſoit dans les contrées étrangeres, ait jamais une autre époque. Elles ſe rendent dans une grande plaine d'Aſie, appellée (15) Pythonos comê; & là elles jargonnent enſemble (16), en attendant que la troupe ſoit complette. Celle qui arrive la derniere eſt miſe en pieces par les autres, qui auſſi-tôt décampent. On a remarqué que paſſé le milieu du mois d'Août on ne voit guere de cicognes en cet endroit. Quelques-uns aſſurent que les cicognes n'ont point de langue (17). En Theſſalie elles ſont tellement reſpectées (18), par rapport à la deſtruction qu'elles font des ſerpents, qu'en tuer une, ſeroit un crime capital, contre lequel les loix du pays décernent le même ſupplice que contre le crime d'homicide.

Les oies ſauvages & les cygnes (19) ont des départs marqués, comme les cicognes; mais avec cette différence, que leur paſſage n'eſt pas clandeſtin, & l'on peut voir paſſer en l'air leurs bataillons volants Ils forment ces bataillons en pointe, comme l'éperon d'un brigantin (car de cette maniere, ils fendent mieux l'air que s'ils formoient une phalange quarrée), & ils s'étendent peu à-peu ſur les derniers rangs, la figure qui réſulte de cette diſpoſition repréſentant, par devant, le ſommet, & par derriere, la baſe d'un cône, afin d'offrir plus de ſurface au vent qui les pouſſe. Les derniers repoſent leur tête ſur les premiers; & quand les chefs ſont fatigués, ils ſe retirent, & ſont admis à la queue de la troupe. Les cicognes retournent dans les mêmes (20) nids, & les jeunes prennent ſoin

ſchwan; en Danois, *Svane*; en Suédois, *ſwan*; en Iſlandois, *ſwanur*.

(20) Conſultez Gaſpard Heldelinus (*in Encomio ciconiæ, in Amphith. Sap. Socrat.*) p. 442. Conſultez auſſi Elien, *Hiſt. Anim.* l. 3, ch. 23.

nectam invicem educant. Olorum morte narratur flebilis cantus (falsò, ut arbitror), aliquot experimentis. Iidem mutuâ carne veſcuntur inter ſe.

Verùm hæc commeantium per maria terraſque peregrinatio non patitur differri minores quoque, quibus eſt natura ſimilis: utcumque enim ſupradictas magnitudo & vires corporum invitare videri poſſint. Coturnices antè etiam ſemper adveniunt, quàm grues: parva avis, & cùm ad nos venit, terreſtris potiùs, quàm ſublimis. Advolant & hæ ſimili modo, non ſine periculo navigantium, cùm appropinquavêre terris; quippe velis ſæpè inſidunt, & hoc ſemper noctu, merguntque navigia. Iter eſt his per hoſpitia certa. Auſtro non volant, humido ſcilicet & graviore vento. Aurâ tamen vehi volunt, propter pondus corporum, vireſque parvas. Hinc volantium illa conqueſtio labore expreſſa. Aquilone ergo maximè volant ortygometrâ duce. Primam earum terræ appropinquantem accipiter rapit.

(21) Solin, *ibid.* Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chap. 20.

(22) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 16, cherche à établir qu'on a quelquefois entendu chanter le cygne. Il eſt étonnant que ce Philoſophe, & beaucoup d'autres Ecrivains de marque, aient pu donner dans cette rêverie ridicule. Le préjugé qui fait du cygne un oiſeau chantant, a ſa ſource dans quelque ancien dicton barbare; par exemple, dans le mot Germanique *ſchwanengeſang*, qui aujourd'hui ſignifie le chant du cygne, mais qui, dans l'origine, ſignifioit la plus blanche eſpece d'oie. Car quoique le mot *geſang* ſignifie chant, ce même mot, à le tirer du Slawon *gès*, une oie, peut auſſi ſignifier un oiſon. Pour ce qui eſt du mot *ſwan*, le docte Wachterus le dérive du Gallois *gwine*, qui ſignifie *blancheur*. Mais d'autre part, *ſwan-geſang* ou *ſchwanen-geſang* peut ſignifier tombeau du chant, ou défaillance du chant. Racines, *ſuan*, tombeau en langue Carienne, ou *ſwinna*, s'évanouir, diſparoître, défaillir, en langue Gothique; & *geſang*, chant, chanſon, cantique, en langue Tudeſque. Le tombeau du chant, & la défaillance du chant, étoit une définition très propre à caractériſer le cygne. Mais cette même définition mal interprétée n'aura plus ſervi qu'à embrouiller les idées primitives qu'elle préſentoit; & les Bardes ou autres Poëtes, dont l'imagination ſe peignoit tout en beau, au lieu de voir dans ces ex-

des vieilles (21). Les cygnes, avant que de mourir, chantent (22) (dit-on) d'un ton lugubre; & l'on prétend en avoir des expériences. Mais je les crois fauſſes. Ces mêmes oiſeaux ſe déchirent & ſe mangent entre eux.

Si la grandeur & la force des oiſeaux dont nous venons de parler les met en état de faire de ſi longs voyages par mer & par terre, la petiteſſe des autres qui ont auſſi le même inſtinct, n'eſt pas un obſtacle ſuffiſant pour retenir l'impatience de leur eſſor. On a même remarqué que les cailles (23) arrivent toujours avant les grues. Ce ſont des oiſeaux de petite eſpece, & qui, à leur arrivée dans nos contrées, raſent plutôt la terre qu'elles ne s'approchent des nues. Elles ſont paſſageres comme les précédents, volent en troupe, & mettent quelquefois en danger les navigateurs, à l'approche de terre; car elles ſe poſent ſouvent en ſi grand nombre ſur les voiles, & cela toujours de nuit, qu'elles font couler à fond des navires. Le long de la route elles ont des gîtes d'habitude, où elles s'arrêtent. Ce n'eſt jamais par le vent du midi (24) qu'elles ſe mettent en campagne, parcequ'il eſt trop humide & trop fâcheux. Elles ſont néanmoins bien aiſes de voler par un vent qui les ſoutienne, à cauſe de la peſanteur de leur corps & de la médiocrité de leurs forces. De là vient qu'en volant, on les entend ſe plaindre de la fatigue dont elles ſont excédées. Elles choiſiſſent donc principalement le vent du nord (25) pour voler, & prennent pour guide l'ortygometre (26). La premiere (27) qui approche de terre eſt auſſitôt la proie de l'épervier. Quand elles veulent abandonner un

preſſions *ſchwanen-geſang* le tombeau du chant, ſe feront accoutumés à y voir, & à y faire voir aux autres, un oiſeau qui chante ſur ſa tombe, un oiſeau qui chante en mourant.

(23) La caille, en Grec, *ortyx*; en Allemand, *wachtel*; en Belgique, *ouackel*; en Italien, *quaglia*; en Eſpagnol, *codorniz*; en Anglois, *quail*, *quale*; en Danois, *vagtel*; en Slawon, *chroſciel*, c'eſt-à-dire buiſſonniere, *chroſcina*, en Slawon, ſignifiant un buiſſon. La caille ſe dit auſſi en Slawon, *przepiorka*.

(24) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 8, ch. 15, & répété par Solin, ch. 11.

(25) Ariſtote & Solin, *ibid.*

(26) C'eſt-à-dire la mere-caille. Nous l'appellons *le roi des cailles*.

(27) Solin, *ibid.*

Semper hinc remeantes comitatum ſolicitant : abeuntque unà perſuaſæ glottis, & otus, & cychramus.

Glottis prælongam exerit linguam : unde ei nomen. Hanc initio blanditâ peregrinatione avidè profectam, pœnitentia in volatu, cum labore ſcilicet, ſubit : reverti incomitatam piget, & ſequi : nec unquam plus uno die pergit : in proximo hoſpitio deſerit. Verùm invenitur alia antecedente anno relicta : ſimili modo in ſingulos dies. Cychramus perſeverantior feſtinat etiam pervenire ad expetitas ſibi terras. Itaque noctu is eas excitat, admonetque itineris. Otus bubone minor eſt, noctuis major, auribus plumeis eminentibus : unde & nomen illi : quidam Latinè aſionem vocant : imitatrix aliàs avis ac paraſita, & quodam genere ſaltatrix. Capitur haud difficulter, ut noctuæ, intenta in aliquo, circumeunte alio. Quod ſi ventus agmen adverſo flatu cœperit inhibere, ponduſculis lapidum apprehenſis, aut gutture arenâ repleto, ſtabilitæ volant. Co-

(28) Le Pere Hardouin & pluſieurs Naturaliſtes modernes confeſſent ignorer quel eſt l'oiſeau *glottis*, ainſi nommé, ſelon Pline, de ce qu'il tire une longue langue hors de ſon bec. Je penſe que la dénomination *glottis* n'eſt qu'un double emploi de *picus martius*, c'eſt-à-dire du pivert dont on a parlé ci-deſſus; car cette habitude de tirer une longue langue eſt propre & particuliere au pivert. Cependant Calepin veut que le *glottis* ſoit le même oiſeau que l'ortygometre, ou mere-caille, dont Pline vient de parler, & il prétend que cet oiſeau ſe nomme en François *roi des cailles*; en Italien & en Eſpagnol, *bitor*.

(29) Le *hibou* cornu ou *moyen duc*, ſelon Bellonius, l. 2, ch. 31, ainſi que ſelon M. de Buffon, *Oiſeaux*, tome 2, p. 135 & ſuiv. Voyez la note 33.

(30) C'eſt le *proyer* ou *prayer*, ſelon Bellonius, l. 5, ch. 21. Le Pere Hardouin en fait l'*ortolan*, d'après Aldrovande, Ornithol. L'ortolan ſe nomme en Danois, *gutd-fink*, c'eſt-à-dire l'oiſeau d'or, ou plutôt le *pinſon d'or*.

(31) Voyez la note 28.

(32) Voyez la note 30.

(33) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, dont le paſſage eſt cité par M. de Buffon, *Oiſeaux*, tome 2, p. 146. Ce même Moderne écrit, p. 135 du même tome, que le *hibou* ou *moyen duc*

climat, elles cherchent toujours la compagnie d'autres oiſeaux, & engagent le glottis (28), l'otus (29), & le cykhrame (30) à s'en aller avec elles.

Le glottis (31), ainſi appellé à cauſe de la longueur de ſa langue, part d'abord avec plaiſir; mais enſuite la fatigue de voler le fait repentir d'avoir entrepris le voyage. Cependant il eſt partagé entre le dégoût de pourſuivre ſa route & celui de s'en retourner ſeul; tellement qu'il pouſſe en avant juſqu'à ce que la journée ſoit révolue: mais après ce terme il abandonne la troupe au premier gîte. Il y rencontre un autre glottis qui y eſt demeuré depuis l'année précédente; & la même choſe arrive chaque jour. Le cykhrame (32) eſt plus conſtant. Il lui tarde d'arriver au pays qu'il deſire. C'eſt pourquoi il éveille de nuit les cailles, & les avertit de ſe mettre en route. L'otus (33) eſt plus petit que le hibou, & plus gros que la chouette. Il a deux oreilles de plumes qui s'élevent ſur ſa tête, & d'où lui vient ſon nom. Quelques-uns l'appellent en Latin *aſio*. C'eſt un oiſeau qui aime à ſauter, à folâtrer, à imiter ce qu'il voit faire. On le prend aiſément, de même que la chouette (34); car tandis qu'il (35) s'amuſe à regarder un chaſſeur, un autre vient par derriere, & le ſaiſit. Quant aux cailles (36), lorſqu'elles ſentent que le vent leur eſt contraire, elles prennent de petites pierres avec leurs pattes, ou avalent beaucoup de ſable, afin d'être plus peſantes, & de mieux

---

ſe nomme en Grec ὠτὸς; en Latin, *aſio* ou *otus*; en Italien, *gufo*, *barbagianni*; en Eſpagnol, *mochuelo*; en Allemand, *orheule*, *rautzeule*, *ohrreutz*, *kautzlein*; en Polonois, *cluk-nocny*, ou *ſowa urſata*; en Suédois, *horn-ugla*; en Anglois, *horn-owl*. M. de Buffon ajoute que l'*otus* ſe nomme en quelques endroits *chat-huant cornu*; en Bourgogne, *choue cornerote*; en Gaſcogne, *duquet*, c'eſt-à-dire petit duc; en Sologne, *chat-huant de bruyeres*; en Anjou & en Bretagne, *chouant*; en quelques autres endroits, *cloudet*; dans la Nouvelle France, *canot*. Je juge par analogie, qu'en Danois l'*otus* doit ſe nommer *ær'ugle*; ce qui ſignifieroit *auritus bubo*. Les nomenclatures Danoiſes ſont en défaut à cet égard.

(34) Dont on a parlé plus haut.

(35) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* & d'après lui, Athénée, l. 9, p. 391.

(36) Ceci, & tout le reſte du chapi-

turnicibus veneni ſemen gratiſſimus cibus: quam ob cauſam eas damnavêre menſæ, ſimulque comitialem propter morbum deſpui ſuetum, quem ſolæ animalium ſentiunt, præter hominem.

De hirundinibus, merulis, turdis & ſturnis, turturibus & palumbis.

CAPUT 24. ABEUNT & hirundines hibernis menſibus, ſolâ carne veſcens avis ex iis quæ aduncos ungues non habent: ſed in vicina abeunt, apricos ſecutæ montium receſſus: inventæque jam ſunt ibi nudæ atque deplumes. Thebarum tecta

---

tre, ſe retrouve chez Solin, d'après notre auteur.

(37) L'ellébore, ſelon Galien & Didyme; la ciguë, ſelon Sextus Empiricus; le napel ou l'aconit, ſelon Avicenne. Le Pere Hardouin penſe que Pline n'a voulu parler que de l'ellébore, d'autant que, ſelon Schenckius, Obſervat. Médicin. l. 1, p. 133, l'ellébore provoque à l'épilepſie.

(38) Les fauvettes, les ſanſonnets ſont auſſi ſujets à l'épilepſie; ce dont j'ai été quelquefois témoin. Le Pere Hardouin, qui a obſervé la même choſe à l'égard de ces deux eſpeces d'oiſeaux, aſſure avoir vu auſſi des vaches tomber du haut-mal. Hippocrate en dit autant des chevres & des brebis; Abſyrte, des chevaux, &c. &c. Ariſtote, plus réſervé ſur cette queſtion que Pline, dit ſeulement que l'homme, dans ſon enfance, eſt ou le ſeul ou le plus ſujet d'entre les animaux à cette maladie. Aldrovande confirme l'aſſertion de Pline, que les cailles ſont ſujettes au mal caduc.

(1) L'hirondelle, en Hébreu, *haghur*; en Grec, *khelidôn*; en Allemand, *ſchwalbe*, *hauſz-ſchwalb*, *ſchwalm*, *hauſz-ſchwalm*; en Suiſſe, *ſwaluwe*; en Anglois, *ſwallow*; en Danois, *ſvale*; en Suédois & en Iſlandois, *ſwala*; en Belgique, *zwaleuw*; en Anglo-Saxon, *ſwalewe*; en Italien, *rondine*, *rondinella*; en Eſpagnol, *golondrina*, *andorinha*; en Slawon, *jaskulka*.

(2) Cependant M. de Buffon croit pouvoir aſſurer que nos hirondelles de cheminées s'en vont tous les ans au Sénégal.

(3) Ces hirondelles trouvées déplumées dans des cavernes, & non loin des habitations ordinaires, ſont celles qui ayant eu des couvées tardives n'ont pu partir avec les autres. Quant aux hirondelles trouvées engourdies par la glace au fond des lacs, ſelon quelques voyageurs, ces dernieres, comme l'obſerve M. de Buffon, ſont probablement ce que nous appellons des hirondelles de riviere, ou martinets pêcheurs. Conſultez à ce ſujet l'excel-

réſiſter aux bourraſques. Elles aiment extrêmement la graine d'une certaine (37) plante venimeuſe : auſſi les bannit-on de la table, tant pour cette raiſon, que parcequ'elles ſont ſujettes à l'épilepſie, ou mal caduc ; ce qui n'arrive à aucun autre animal (38), mais ſeulement à l'homme.

Des hirondelles, des merles, des grives, des étourneaux, des tourterelles, & des pigeons ramiers.

Les hirondelles (1) ſont pareillement des oiſeaux de paſſage, & s'en vont en hiver : mais elles ne vont pas bien loin (2). Elles ſe retirent dans des cavernes qui ſont à l'abri du froid ; & on les y a trouvé (3) nues & déplumées (4). Entre les oiſeaux qui n'ont pas les ongles crochus, elles ſont la ſeule eſpece qui vive de chair. On dit qu'elles ne font point leurs nids dans les maiſons de Thebes, parceque cette ville a été très ſouvent priſe ; non plus qu'à Bizya (5) en Thrace, à cauſe des crimes de Térée.

---

lente diſſertation de ce Naturaliſte, à la tête de ſon Hiſtoire des oiſeaux, tom. 1, pag. 21 & ſuivantes.

(4) Claudien fait mention de ce dépouillement de l'hirondelle dans ces vers contre Eutrope :

Vel qualis gelidis plumâ lapſante pruinis
Arboris immoritur trunco brumalis hirundo.

(5) Note de M. Guettard.

» S'il falloit de nos jours rapporter » quelques raiſons pour faire voir le » peu de vraiſemblance, ou plutôt la » fauſſeté de la cauſe qui peut éloigner les hirondelles de Vize, comme on l'appelle de nos jours, nom » qui probablement tient ſon origine » du nom Latin *Bizya*, ſuivant Baudran, d'après Leunclavius, il ſuffiroit de dire, avec Solin, chap. 5 de » ſon Hiſtoire, que les autres oiſeaux » s'éloignent, auſſi-bien que les hirondelles, de ce même canton, quoique l'horreur du crime de Térée » ne dût pas agir auſſi fortement ſur » les autres oiſeaux que ſur les premiers. Mais s'amuſer maintenant à » renverſer des fables, c'eſt s'expoſer » ſoi-même à devenir la fable des » Lecteurs. Il faut donc tâcher de » trouver dans l'hiſtoire naturelle » quelque fait qui puiſſe expliquer l'éloignement de ces oiſeaux pour le » canton de Vize. Il ſemble que Solin l'attribue à une prétendue préſcience qu'ils ont, & ſur-tout les » hirondelles, de s'éloigner des lieux » qui vont écrouler ; & comme les villes de cette contrée étoient ſujettes » à être priſes dans les guerres dont

ſubire negantur, quoniam urbs illa ſæpiùs capta ſit; nec Bizyæ in Thracia, propter ſcelera Terei. Cæcina Volaterranus equeſtris ordinis, quadrigarum dominus, comprehenſas in Urbem ſecum auferens, victoriæ nuncias amicis mit-

» ce pays étoit continuellement agité, » elles s'en éloignoient, parcequ'elles » ſentoient d'avance ces écroulements » futurs, & toujours près d'arriver. » Donner à des oiſeaux une telle pré- » voyance, ſur-tout ſi éloignée, c'eſt » tomber dans une autre rêverie, qui » ne vaut pas plus que la premiere. » J'aimerois beaucoup mieux cher- » cher dans le climat ou les vents une » raiſon propre à incommoder ces » animaux de façon à les chaſſer de » cet endroit. Je crois la trouver dans » un paſſage d'Oppien. Cet Auteur » prétend que les hirondelles ne peu- » vent ſouffrir le vent du nord & ce- » lui de la Thrace. Il eſt conſtant que » les hirondelles bâtiſſent leurs nids à » l'abri du vent; qu'elles choiſiſſent » des endroits couverts pour les pla- » cer. On les voit toujours ſous des » entablements, des corniches, dans » les angles des croiſées, ou ſous des » portes cocheres, ou des remiſes. Il » paroît donc qu'elles cherchent auſſi » à éviter les endroits trop aérés, ou » trop expoſés aux vents; & comme » le vent du nord eſt un des plus froids » & des plus violents, il eſt probable » que naturellement elles évitent les » endroits frappés de ce vent. Ainſi » il pourroit ſe faire que les vents de » la Thrace fuſſent ou froids ou vio- » lents, & que les hirondelles les évi- » taſſent pour l'une ou l'autre rai- » ſon. J'aimerois encore mieux croire » que c'eſt plutôt à cauſe de leur vio- » lence, que du froid qu'ils occa- » ſionnent, les hirondelles faiſant » toujours leurs nids dans un tems où » la chaleur eſt telle, qu'elle diminue » & anéantir même le degré de froid » que les vents du nord peuvent pro- » duire; d'autant plus que nous ſa- » vons, à n'en pas douter, que les » hirondelles pénetrent juſqu'en Sue- » de, où le froid eſt beaucoup plus » conſidérable que dans la Thrace, » dans la ſaiſon ſur-tout où les hiron- » delles font leurs nids.

» Mais quoique cette explication » ſoit priſe dans la nature même, je » n'en ſoutiendrois la validité qu'au- » tant qu'il ſeroit bien sûr que les hi- » rondelles ne ſe voient point dans le » canton de Vize, & que réellemen- » les vents qui ſoufflent dans la Thra- » ce ſont froids & violents. Je ne » connois point d'obſervations mo- » dernes qui prouvent la premiere al- » légation; & les vents de la Thrace » ne ſont pas, que je ſache, plus vio- » lents que ceux qui ſoufflent dans » beaucoup d'autres endroits où l'on » voit des hirondelles. La ſituation » de Vize, il eſt vrai, pourroit être » favorable à l'explication donnée » ci-deſſus. Vize eſt peu éloignée de » la Méditerranée; elle regarde le » nord: ainſi elle pourroit être agitée » de vents très violents. Les côtes de » la mer ſont ſujettes à des vents fré- » quents, & une côte expoſée au nord » doit reſſentir des vents d'un froid

Cæcina

Cæcinna Volaterranus, Chevalier Romain, & Intendant des chariots du Cirque, avoit coutume de porter à Rome des hirondelles priſes dans celles des maiſons de ſes amis où elles avoient leurs nids : & quand les chevaux de ſes amis avoient remporté le prix de la courſe, il peignoit ces hirondelles de la couleur de la

» vif & piquant. Mais ce qui nous rejette dans l'incertitude, eſt l'obſervation journaliere que nous faiſons ſur des côtes ſemblables, où les hirondelles ſont auſſi fréquentes que » dans l'intérieur des terres. Ainſi l'on retombe toujours dans l'incertitude & dans l'obſcurité dont la fable eſt couverte, & ſur-tout dans cette occaſion : & il faut plutôt » mettre ce trait de l'hiſtoire des hirondelles au nombre des préjugés » anciens, que chetchet à l'expliquer.

» Il conviendroit peut-être mieux » de faire obſerver qu'il y a entre » Pline & Solin une petite différence. » Le premier ne regarde Vize que » comme un château ou une citadelle, & Solin lui donne le nom » de ville, & étend le prodige » qui regarde les hirondelles juſques ſur la ville. On peut concilier ces deux Ecrivains par Solin » même. Selon cet Auteur, Vize » avoit anciennement ſervi de citadelle à Térée. Apparemment qu'autour de cette forteresſe il s'étoit peu-à-peu formé une ville. Ainſi les » deux noms de citadelle & de ville » peuvent convenir à cet endroit. Le » dernier eſt celui qu'elle conſerve » maintenant ; & il paroît même » qu'elle eſt aſſez conſidérable, puiſque, ſuivant Baudrand, l'Empereur » Turc y entretient un Préfet : grandeur qu'elle doit avoir depuis long-» tems, ayant eu le titre de Métropole, & ayant été gouvernée, pour » le ſpirituel, dans le tems que le » Chriſtianiſme y étoit la Religion » dominante, par un Evêque ſuffragant de l'Archevêque d'Héraclée ».

N. B. On voit, par l'expoſé même des recherches de M. Guettard, que ce Savant a comme déſeſpéré de pouvoir donner une explication ſatisfaiſante de l'averſion attribuée aux hirondelles pour l'ancienne citadelle de Térée. On nous ſaura donc gré de tenter à notre tour la ſolution de cette énigme mythologique. *Bizya* eſt un nom Celtoſcythe. C'eſt le mot Slawon *wieża*, une tour, un château, une priſon. Et comme ce mot *bizya*, que les Grecs écrivoient *biz'uia*, ou *biz-ua*, paroît pouvoir venir de *uios*, fils, & de *biez*, qui, en ancien Celtoſcythe, exprime l'action de manger, témoins les mots modernes Slawons *biez-iada*, banquet, feſtin, & *biezіadowac*, faire grande chere, cette ſeconde interprétation aura donné lieu à la fable d'Ithys, fils de Térée, mangé dans un feſtin par ſon propre pere. A l'égard de la répugnance des hirondelles pour le château de Térée, elle peut être très réelle, puiſque *térée* n'eſt autre qu'une ſorte d'oiſeau huppé, qui fait ſon nid dans les tours, c'eſt-à-dire que Térée figure, en ſtyle poétique, le *corbeau huppé*, grand deſtructeur des autres oi-

tebat, in eumdem nidum remeantes, illito victoriæ colore. Tradit & Fabius Pictor in Annalibus ſuis, cùm obſideretur præſidium Romanum à Liguſtinis, hirundinem à pullis ad ſe allatam : ut lino ad pedem ejus alligato nodis ſignificaret, quoto die adveniente auxilio eruptio fieri deberet.

Abeunt & merulæ, turdique, & ſturni ſimili modo in vicina. Sed hi plumam non amittunt, nec occultantur, viſi ſæpè ibi, quò hibernum pabulum petunt : itaque in Germania hyeme maximè turdi cernuntur. Veriùs turtur occultatur, pennaſque amittit. Abeunt & palumbes, quonam & in iis incertum. Sturnorum generi proprium catervatim volare, & quodam pilæ orbe circumagi, omnibus in medium agmen tendentibus. Volucrum ſoli hirundini flexuoſi volatûs velox celeritas; quibus ex cauſis neque rapinæ

ſeaux, & par conſéquent redoutable aux hirondelles ſur-tout, par la force de ſes griffes. Sur quoi conſultez l'article *Corbeau* chez M. Valmont de Bomare, où ce Naturaliſte obſerve 1°. que le corbeau fait ſon nid dans les tours; 2°. qu'il eſt oiſeau de proie, & qu'il enleve juſqu'aux volailles; 3°. que le corbeau huppé eſt remarquable par la force de ſes griffes. C'eſt donc cette ſorte d'oiſeau huppé, & non pas la *huppe*, qui force l'hirondelle à ne point approcher du château de *Bizya*. Mais les Nomenclateurs & les Poëtes qui interpretent tout à leur guiſe, & par des analogies ſouvent peu vraiſemblables, n'auront vu, dans l'oiſeau huppé en queſtion, que l'oiſeau nommé *huppe*. Cette explication ſi naturelle renferme deux avantages; 1°. celui de réduire à un fait très phyſique & très vraiſemblable une tradition enveloppée du merveilleux des fables; 2°. celui de diſpenſer de recourir à aucune explication forcée pour rendre raiſon de l'averſion des hirondelles pour la tour en queſtion. En effet, une tour habitée de tems immémorial par des oiſeaux de proie, ne doit point avoir d'hirondelles dans ſon voiſinage.

(6) Nous avons parlé des diverſes couleurs ou livrées qui diſtinguoient les différentes factions du Cirque, au l. 7, ch. 53, & ailleurs.

(7) Le merle, en Grec, *kopſikhos*, *koſtyphos*; en Allemand, *merl*, *amſel*; en Belgique, *meerle*; en Italien, *merlo*; en Eſpagnol, *mierlo*; en Anglois, *black-byrde*; en Danois, *amſel*, *droſſel* (mais ce dernier mot, en Danois, ſignifie auſſi une grive); en Slawon, *kos*.

(8) La grive, en Grec, *kikhla*, *kikhlê*; en Allemand, *wachholterwo-*

faction (6) victorieuſe, & les laiſſoit aller, ſachant bien que chacune retourneroit à ſon nid, & que par ce moyen ſes amis ſeroient inſtruits de leur victoire. Fabius Pictor raconte, dans ſes Annales, que lorſque les Liguriens aſſiégeoient un fort où étoit une garniſon Romaine, on lui apporta une hirondelle priſe ſur ſes petits, afin que, lui attachant un fil au pied, & faiſant à ce fil un certain nombre de nœuds, il fît connoître par ce moyen aux aſſiégés quel jour il leur arriveroit du ſecours, pour que ce jour-là même ils ſortiſſent ſur l'ennemi.

Les merles (7), les grives (8), les étourneaux (9), s'en vont de même dans les pays voiſins: mais ils ne perdent pas leurs plumes, & ne ſe tiennent pas cachés; car on les voit ſouvent dans les lieux où ils hivernent. Auſſi trouve-t-on en Germanie quantité de grives, ſur-tout en hiver. La tourterelle (10) ſe tient véritablement cachée, & quitte ſes plumes. Les pigeons (11) ramiers s'en vont auſſi; mais on ne ſait où. C'eſt le propre des étourneaux de voler en troupe, & en rond, chaque étourneau tâchant toujours de gagner le milieu. L'hirondelle eſt le ſeul oiſeau qui ait en même tems un vol tortueux & prompt; & c'eſt pourquoi

gel, kranwitwogel, krametſwogel, zimer, weckholterziemer; en Belgique, *liiſter, liiſtervogel*; en Suédois, *kramſfogel*; en Danois, *krams-fugl, droſſel*; en Italien, *tordo, viſcada, malvizo*; en Eſpagnol, *tordo, zorzal*; en Anglois, *thrush, feldfare*; en quelques provinces de France, *mauvis, oiſeau d'nerte, chacha*, &c. en Slawon, *droſd, jemilucha, kwiczol.*

(9) L'étourneau, en Grec, *pſar*; en Allemand, *ſtar, ſtarn*; en Belgique, *ſpreuwe*; en Italien, *ſtorno, ſturnello*; en Eſpagnol, *eſtornino*; en Anglois, *ſtare, ſtarll, ſtarling*; en Slawon *szpac*; en Danois, *ſtoer*; en Armorique, *traſt*; en vieux Gothique, *tret*; en Suédois, *ſtar*; en Anglo-Saxon, *ſtaer, ſtaern.*

(10) La tourterelle, en Hébreu, *tor*; en Grec, *trygon*; en Allemand, *turtel, turtel-daub*; en Belgique, *turteldyne*; en Italien, *tortore, tortora, tortola*; en Eſpagnol, *tortola*; en Anglois, *turtle-dove*; en Danois, *turteldue.*

(11) Le ramier, ou pigeon ramier, en Grec, *phaſta, phatta*; en Allemand, *ringeltaube, holtztaube, plochtaub*; en Suiſſe, *ſlachtaub*; en Belgique, *ringduyve, krieſduyve*; en Italien, *colombo ſavaro*; en Eſpagnol, *paloma torcas*; en Anglois, *ring-dove, coushot*; en Danois, *skov-due, ringel-due*; en Slawon, *grzywacz.*

cæterarum alitum obnoxia eſt. Ea demum ſola avium non niſi in volatu paſcitur.

Quæ avium perennes, quæ ſemeſtres, quæ trimeſtres.

CAPUT 25. TEMPORUM magna differentia avibus : perennes, ut columbæ ; ſemeſtres, ut hirundines ; trimeſtres, ut turdi & turtures ; & quæ, cùm fœtum eduxêre, abeunt, ut galguli, upupæ.

De avibus mira.

CAPUT 26. AUCTORES ſunt, omnibus annis advolare Ilium ex Æthiopia aves, & confligere ad Memnonis tumulum, quas ob id Memnonidas vocant. Hoc idem quinto quoque anno facere eas in Æthiopia circa regiam Memnonis, exploratum ſibi Cremutius tradit.

Simili modo pugnant Meleagrides in Bœotia. Africæ

(1) Le loriot, appellé par Pline *galgulus*, eſt appellé *galbula* par Martial. Il ſe nomme en Grec, *ictéros* ; en Allemand, *hemmerling* ; en Italien, *galbedro*, *reigalbulo*, *meleſio giallo*, en Eſpagnol, *oropendola* ; en Danois, *guul-ſpurre*, *guul-ſpœt* ; en Slawon, *wiwielga*.

(2) La huppe, en Grec, *epops* ; en Allemand, *wildhopff*, *kaathan* ; en Belgique, *huypen*, *huberon*, *hoppe*, *hupetup* ; en Italien, *buba*, *upega*, *gallo de paradiſo*, *galletto de maggio* ; en Sicile, *criſtella* ; en Eſpagnol, *abubilla* ; en Portugais, *popa* ; en Anglois, *whoop* ; en Danois, *herfugl* ; en Suédois, *hwipa*.

(3) Voyez Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, chap. 1 ; Solin, chap. 40.

(4) Conſultez, ſur ces oiſeaux & ſur le tombeau de Memnon, Strabon, livre 15 ; Ovide, Métamorph. l. 13 ; Martianus, l. 6, chap. de la Phrygie ; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, chap. 1. Nous avons déja parlé de Memnon au ſixieme livre de Pline, chap. 29. Le Pere Hardouin obſerve que tous les manuſcrits de Pline portent *Mennonis tumulum, avcs Mennonidas*, & *regiam Mennonis*, au lieu de *Memnonis tumulum, aves Memnonidas*, & *regiam Memnonis*. Il a obſervé cette même leçon manuſcrite au livre 6. Il prétend qu'en effet *Menno* eſt la leçon Latine, & que *Memnon* eſt une leçon Grecque ; aſſertion que je ne ſuis pas tenté de garantir. Le Poète Moskhus fait mention des oiſeaux Memnonides vers le mi-

les autres oiſeaux ne ſauroient l'atteindre. Elle eſt auſſi le ſeul qui ne prenne ſa nourriture qu'en volant.

Des oiſeaux qui ſe montrent toute l'année, d'autres pendant ſix mois, d'autres pendant trois mois ſeulement.

Il y a une différence conſidérable dans l'eſpace de tems que les divers oiſeaux ſe montrent. Les uns paroiſſent toute l'année, comme les pigeons; les autres pendant ſix mois, comme les hirondelles; d'autres pendant trois mois ſeulement, comme les grives & les tourterelles; d'autres enfin ſe retirent dès qu'ils ont fait leurs petits, comme les loriots (1) & les huppes (2).

Traits merveilleux qu'on raconte de certains oiſeaux.

Quelques Ecrivains (3) ont avancé que tous les ans il vient d'Ethiopie à Ilion certains oiſeaux qui ſe livrent bataille auprès du tombeau de Memnon; ce qui eſt cauſe qu'on les appelle Memnonides (4). Cremutius avance, comme un fait certain, que ces ſortes d'oiſeaux ſe battent de cinq ans en cinq ans en Ethiopie, près du palais de ce même Memnon.

Les oiſeaux nommés Méléagrides (5) ſe livrent de pareils com-

lieu des *Funérailles de Bion*. Memnon figure parmi les Héros que j'ai célébrés dans ma Tragédie d'Ajax. Voyez mon Théâtre, édition de Londres, 1764. Cette édition, au reſte, étant totalement épuiſée, on en prépare une autre, augmentée de pluſieurs pieces nouvelles. A l'égard de Moskhus, ſes poéſies font partie de la troiſieme édition de divers Poëtes Grecs que j'ai traduits en vers François, & qu'on vient d'imprimer tout récemment aux Deux-Ponts, ſous le nom de *Muſes Grecques*. Cet ouvrage, auquel j'ai ajouté une traduction en vers François du *Plutus* d'Ariſtophane, ſe trouve à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Chriſtine.

(5) Ce ſeroit une ſorte de pintade, ſelon quelques-uns; au moins Guillaume Morel traduit-il *meleagrides* par *gelines d'Afrique*; ce qui eſt ſynonyme de poules d'Afrique. D'autre part, M. Valmont de Bomare écrit que la pintade eſt appellée auſſi *poule d'Afrique*, de *Barbarie*, de *Tunis*, de *Numidie*, de *Guinée*, de *Mauritanie*, de *Pharaon*, d'*Egypte*; qu'on

hoc eſt gallinarum genus, gibberum, variis ſparſum plumis, quæ noviſſimæ ſunt peregrinarum avium in menſas receptæ propter ingratum virus. Verùm Meleagri tumulus nobiles eas fecit.

De avibus ſeleucidibus.

CAPUT 27. SELEUCIDES aves vocantur quarum adventum ab Jove precibus impetrant Caſii montis incolæ, fruges eorum locuſtis vaſtantibus. Nec unde veniant, quòve abeant, compertum, nunquam conſpectis, niſi cùm præſidio earum indigetur.

De ibi.

CAPUT 28. INVOCANT & Ægyptii ibes ſuas contra ſerpentium adventum: & Elei Myiagron Deum, muſcarum multitudine peſtilentiam afferente: quæ protinus intereunt, quàm litatum eſt illi Deo.

---

l'appelle *quetelle* au Congo, & que cet oiſeau eſt auſſi déſigné ſous le nom de *meleagrides* dans quelques Auteurs. Bellonius, Aldrovande, Saumaiſe & Scaliger ont prétendu que les méléagrides des Anciens n'étoient point la pintade, mais le dindon: cependant il eſt de fait que les dindons nous ſont venus d'Amérique. S'il n'y a point d'erreur, comme je le préſume, dans ce qu'écrit M. Valmont de Bomare, que notre pintade commune eſt originaire des Indes, je penſe qu'il n'y a aucune difficulté d'admettre que l'oiſeau méléagride eſt la pintade d'Afrique, laquelle eſpece aura entiérement péri en Europe, depuis qu'on lui aura ſubſtitué l'eſpece Indienne. En effet, il eſt aſſez naturel qu'on ſe ſoit rebuté de faire venir d'Afrique un oiſeau de mauvais goût & de mauvais débit, depuis qu'on aura trouvé à-peu-près ſon ſemblable dans les Indes, je veux dire la pintade actuelle, qui n'a ni le défaut d'être boſſue, ni celui d'avoir un goût déteſtable, &c.

(1) Cette eſpece eſt ainſi nommée du voiſinage de Séleucie Piériene dans la Syrie Antiochene. Ces oiſeaux, comme l'obſerve le P. Hardouin, ne ſont ſans doute aucun de ceux que nous connoiſſons en Europe; & il faudroit être ſur les lieux pour juger de leur rapport avec nos oiſeaux Européens, ou avec les oiſeaux paſſagers qui viſi-

bats dans la Béotie. C'eſt une ſorte de poule d'Afrique, qui eſt boſſue, & dont le plumage eſt de diverſes couleurs. De tous les oiſeaux étrangers, elles ſont les dernieres qui aient été reçues ſur les tables, & cela à cauſe de leur mauvais goût. Mais le tombeau de Méléagre les a rendu célebres.

Des oiſeaux ſéleucides.

On nomme ſéleucides (1) certains oiſeaux que Jupiter, fléchi par les prieres des habitants du mont Caſius, envoie contre les ſauterelles qui ravagent leurs fruits. On ne ſait ni d'où viennent ces oiſeaux, ni où ils vont; car on ne les voit jamais que lorſqu'on a beſoin de leurs ſecours.

De l'ibis.

Les Egyptiens invoquent le ſecours de leurs ibis (2) contre l'incurſion des ſerpents. Les Eléens invoquent le Dieu Myiagre (3) pour faire ceſſer la multiplication des mouches, qui engendre chez eux des maladies peſtilentielles; & ces inſectes meurent dès qu'on a ſacrifié à ce Dieu.

---

tent nos contrées en certains tems. Conſultez, ſur ces oiſeaux ſéleucides, rangés peut-être trop indiſcretement, par Aldrovande, parmi les oiſeaux fabuleux, Galien, tome 7, l. 6 *de Locis affect.* ch. 3, p. 512.

(2) Conſultez, ſur l'oiſeau *ibis*, notre premiere note ſur le vingt-ſeptieme chapitre du huitieme livre de Pline, tome 3, p. 402. Conſultez auſſi Hérodote, l. 2, ſect. 75, p. 117; Solin, chap. 22; Diodore de Sicile, Bibl. l. 1, p. 48; Plutarque, *de Iſide*; Manuel Phile, *de Ibi*, p. 48; Euſebe, Prépar. évang. l. 2, p. 49; Pomponius Méla, l. 3, chap. 8; Cicéron, l. 1 de la Nature des Dieux. Ce dernier dépeint ainſi ces oiſeaux: *Ibes . . . cùm ſint aves excelſæ, cruribus rigidis, corneo, proceroque roſtro*, &c.

(3) C'eſt-à-dire *chaſſe-mouche*. Cette même divinité, chez ces mêmes Eléens étoit auſſi nommée *Zeus Apomyios*, comme qui diroit le *Jupiter aux mouches*. Voyez Clément d'Alexandrie, *in Protrept.* p. 24. Solin, chap. 1, fait auſſi mention du Dieu *Myiagre* en ces mots: *Hercules Myiagrum Deum dicitur imprecatus.*

Quæ aves in quibus locis non ſunt, & quæ mutant colorem & vocem, & de luſciniis.

CAPUT 29.

SED in receſſu avium & noctuæ paucis diebus latere traduntur, quarum genus in Creta inſula non eſt : etiam ſi qua invecta ſit, emoritur. Nam hæc quoque mira naturæ differentia : alia aliis locis negat : tamquam genera frugum fruticumve, ſic & animalium, non naſci, tranſlatitium ; invecta emori, mirum. Quid eſt illud unius generis ſaluti adverſum ? quæve iſta naturæ invidia ? aut qui terrarum dicti avibus termini ? Rhodus aquilam non habet. Tranſpadana Italia juxta Alpes Larium lacum appellat, amœnum arbuſto agro, ad quem ciconiæ non permeant : ſicuti nec octavum circa lapidem ab eo. Immenſa alioqui finitimo Inſubrium tractu examina gracculorum, monedularumque, cui ſoli avi furacitas auri argentique præcipuè mira eſt. Picus Martius in Tarentino agro negatur eſſe. Nuper, & ad-

(1) On a parlé de la chouette dans les chapitres précédents.

(2) Solin, chap. 11 ; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, chap. 2.

(3) Ce manque d'aigles dans l'iſle de Rhodes eſt très fameux chez les Anciens, par le préſage que l'on conçut de la future grandeur de Tibere, à propos d'une aigle qui parut, comme par miracle, dans Rhodes, au deſſus de la maiſon où ce Prince habitoit alors. Ecourons Suétone, vie de Tibere, chap. 14 : *Ante paucos quàm revocaretur dies, aquila, nunquam antea Rhodi conſpecta, in culmine domûs ejus aſſedit*, &c. Il nous reſte, à ce ſujet, une Epigramme du Poëte Apollonide, ainſi traduite en vers Latins par un Moderne : c'eſt l'aigle qui parle :

Cercaphidis non viſa Jovi ſacrata volucris,
Quam Rhodos ex ſola noverat hiſtoria,
Expandi celeres, quo non priùs aere, pennas,
Dum præſens colitur Solis in urbe Nero,
Tecta ſedens ſuper ipſa : Jovem non vito futurum,
Inter regales ludere ſueta manus.

(4) Le Pere Hardouin prouve très bien, d'après Bélon, & par pluſieurs paſſages des Anciens, que le *gracculus* des Anciens n'eſt point le geai, mais l'oiſeau que nous nommons *choucas rouge*. Nous produirons ces preuves au livre 11, chap. 29.

(5) Je traduis *monedula* par chouet-

De

De certains oiſeaux qui ne ſe trouvent pas en certains lieux; des oiſeaux qui changent de couleur & de voix; des roſſignols.

ENTRE les oiſeaux paſſagers, on compte auſſi les chouettes (1); du moins eſtime-t-on qu'elles reſtent cachées un certain nombre de jours. On n'en voit aucune dans l'iſle de Crete (2); & celles qu'on y apporte, y meurent. La Nature eſt admirable dans ſes variétés: elle refuſe à différents terroirs certaines productions. Que tel fruit, tel arbriſſeau, tel animal ne naiſſe pas en tel endroit, rien ne nous étonne moins, à force d'être commun; mais qu'ils y meurent auſſi-tôt qu'on les y apporte, c'eſt ce qui paſſe notre conception. Qu'y a-t-il donc dans ces lieux qui ſoit contraire à la conſervation de ces eſpeces? ou pourquoi la Nature nous les envieroit-elle? ou quelles ſont les limites qu'elle a poſées ſur la terre aux différents oiſeaux? L'iſle de Rhodes (3), par exemple, n'a point d'aigles. Près du lac de Come, dans l'Italie, au delà du Pô, eſt un terrein agréable: la propriété de ce terrein, qui eſt planté d'arbres, eſt telle que les cicognes n'y viennent jamais, & n'en approchent pas même de huit milles. Cependant, dans les pays voiſins, au territoire des Inſubres, on voit des troupes immenſes de choucas rouges (4) & de chouettes (5). Ce dernier oiſeau a cela de particulier, qu'il aime extrêmement à voler de l'or & de l'argent. On dit qu'il n'y a point de pivert dans le territoire de Tarente. Ce n'eſt que depuis peu qu'on

te, ſuivant en cela l'avis du Pere Hardouin & de la plupart des Critiques. Nous diſons encore aujourd'hui *voleuſe comme une chouette. Monedula*, au reſte, ſignifie gruge-or, ou gruge-argent; non que le mot *mon* repréſente ici, comme le veut Alberr, le *moneta* des Latins, mais bien le *mon* Germanique, qui a un grand nombre d'acceptions, & qui, encore aujourd'hui en langue Suédoiſe, ſignifie *valor, pretium*: ainſi *monedula* eſt un nom barbare latiniſé, qui ſignifie l'oiſeau qui dérobe avec ſon bec des choſes de prix, telles qu'une bague, une perle, un diamant, un bout de galon, un dé d'or, &c.

huc tamen rara, ab Apennino ad Urbem verſus cerni cœpêre picarum genera, quæ longâ inſignes caudâ variæ appellantur. Proprium his calveſcere omnibus annis, cùm ferantur rapa. Perdices non tranſvolant Bœotiæ fines in Attica, nec ulla avis in Ponti inſula quâ ſepultus eſt Achilles, ſacratàm ei ædem. In Fidenate agro juxta urbem ciconiæ nec pullos nec nidum faciunt. At in agrum Volaterranum palumbium vis è mari quotannis advolat. Romæ in ædem Herculis in foro Boario, nec muſcæ, nec canes intrant. Multa præterea ſimilia, quæ prudens ſubinde omitto in ſingulis generibus, faſtidio parcens : quippe cùm Theophraſtus tradat invectitias eſſe in Aſia etiam columbas, & pavones, & corvos, & in Cyrenaica vocales ranas.

Alia admiratio circa oſcines : ferè mutant colorem vocemque tempore anni, ac repentè fiunt aliæ : quod in grandiore alitum genere grues tantùm ; hæ enim ſenectute ni-

(6) Ce ſont nos pies communes. La pie ſe nomme en Grec, *kitta*, *ſittas* ; en Allemand, *aeglaſter*, *aegerſt*, *elſter* ; en Belgique, *erter*, *aerter* ; en François, d'un autre nom, *agaſſe* ; en Italien, *gazza*, *gazzara*, *gazzuolo*, *ragazza*, *putta*, *picha* ; en Eſpagnol, *pigaza*, *picaça*, *pega* ; en Anglois, *pie* ; en Slawon, *froka*, *dzieciol* ; en Danois, *skade*, c'eſt-à-dire, perte, dommage, détriment, dégât.

(7) La perdrix, en Grec & en Latin, *perdix* ; en Allemand, *raepf-hun*, *reb-hun* ; en Belgique, *velthoen*, *perdriis* ; en Italien, *perdice*, *perniſe* ; en Eſpagnol, *perniz* ; en Anglois, *partridge* ; en Slawon, *kuropatwa* ; en Danois, *ageroene*. La plupart de ces dénominations ſignifient *poule ſauvage*.

(8) Je lis au texte *in Ponti inſula*, & non pas *in Ponto*, *inſulâ* ; ce qui ne formoit aucune conſtruction ni ſens raiſonnable. L'iſle dont parle ici Pline étoit effectivement une des iſles du Pont Euxin, en face du Boryſthene. On la nommoit indifféremment *Achillée*, *Leucé*, ou *Macaron*. Nous en avons parlé, l. 4, chap. 12 & chapitre 13, tome 2.

(9) Ecoutons Solin, chap. 1 : *Suo quoque numini Hercules inſtituit aram... Hoc ſacellum Herculi in Boario foro eſt* (in octava urbis regione), *in quo argumenta & convivii & majeſtatis ejus remanent. Nam divinitùs illò neque canibus, neque muſcis ingreſſus eſt. Etenim cùm viſcerationem ſacricolis daret, Myiagrum Deum dicitur impreca-*

voit, depuis l'Apennin juſqu'à Rome, des pies noires (6) & blanches, remarquables par une longue queue; encore n'y ſont-elles pas communes. Elles muent tous les ans lorſqu'on ſeme les raves. Dans l'Attique, les perdrix (7) ne volent point au delà des frontieres de Béotie: & dans celle des iſles du Pont Euxin (8) où eſt le tombeau d'Achille, nul oiſeau ne paſſe au delà du temple conſacré à ce Héros. Les cicognes ne font ni leurs petits ni même de nid dans la campagne qui avoiſine la ville de Fidene. Tous les ans il vient de la côte maritime une grande quantité de pigeons ramiers qui ſe jettent dans le territoire de Volaterra. A Rome, il n'entre ni mouches (9) ni chiens (10) dans le temple d'Hercule, qui eſt ſitué dans le marché aux Bœufs. Il n'y a point de genres d'oiſeaux qui ne puſſent fournir quelque particularité ſemblable; & je les omets à deſſein, dans la crainte de me rendre ennuyeux. Par exemple, Théophaſte dit que les pigeons, les paons & les corbeaux qui ſont en Aſie, y ont été apportés d'ailleurs; de même que les grenouilles vocales, habituées aujourd'hui dans la Cyrénaïque (11), y ſont étrangeres dans le principe.

Mais voici un autre ſujet d'admiration que nous fourniſſent les oiſeaux de chant. La plupart changent de voix & de couleur en un certain tems de l'année, & deviennent tout différents d'eux-mêmes; ce qui n'arrive pas aux grands oiſeaux, ſi l'on en

tus; clavam verò in aditu reliquiſſe, cujus olfactu refugerunt canes: id uſque nunc durat.

(10) Plutarque, Queſt. Romaines.

(11) Pline emploie ici le mot de *Cyrenaica*, dans le ſens de *Cyrenaica regio*. Au reſte, ceci eſt une ſorte d'argument *à fortiori*. Nous avons fait voir dans l'avant-dernier chapitre du l. 8, *que les grenouillles vocales des iſles Cyrenes* (c'eſt-à-dire ſituées en face de la Cyrénaïque) *y avoient été tranſportées du continent* (c'eſt-à-dire de l'Europe). Or ſi les iſles Cyrénaïques manquoient de grenouilles vocales avant qu'il en vînt d'Europe, à plus forte raiſon la Cyrénaïque, ſituée par-delà ces iſles, en manquoit-elle. Et la Cyrénaïque étant un objet beaucoup plus conſidérable que les iſles Cyrenes, qu'on ne ſait trop même où prendre aujourd'hui, Pline oublie ici ces iſles pour ne faire mention que de la partie de l'Afrique dont elles tiroient leur nom. Quoi qu'il en ſoit, ce paſſage actuel de Pline ne contredit nullement

greſcunt. Merula ex nigra ruffeſcit, canit æſtate, hyeme balbutit, circa ſolſtitium muta. Roſtrum quoque anniculis in ebur transfiguratur, duntaxat maribus. Turdis color æſtate circa cervicem varius, hyeme concolor.

Luſciniis diebus ac noctibus continuis XV garrulus ſine intermiſſu cantus, denſante ſe frondium germine, non in noviſſimum dignâ miratu ave. Primùm tanta vox tam parvo in corpuſculo, tam pertinax ſpiritus. Deinde in una perfecta muſicæ ſcientia modulatus editur ſonus: & nunc continuo ſpiritu trahitur in longum, nunc variatur inflexo, nunc diſtinguitur conciſo, copulatur intorto, promittitur revocato, infuſcatur ex inopinato: interdum & ſecum ipſe murmurat: plenus, gravis, acutus, creber, extentus; ubi viſum eſt, vibrans, ſummus, medius, imus. Breviterque, omnia tam parvulis in faucibus, quæ tot exquiſitis tibiarum tormentis ars hominum excogitavit: ut non ſit dubium

---

ce que nous avons dit ailleurs, que par les Cyrenes, jadis privées de grenouilles vocales, & qu'il oppoſe expreſſément au continent, on ne peut entendre que des iſles.

(12) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* chap. 10; Solin, chap. 10. Nous avons traité de la grue au chapitre 23, ainſi que du merle au chap. 24.

(13) Voyez la note précédente.

(14) C'eſt vers ce tems, ſelon Ariſtote, l. 8, chap. 21, qu'il mue de la voix & du plumage, & qu'il ſe cache.

(15) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 75. Nous avons traité de la grive au chap. 24.

(16) Couleur uniforme & approchante de celle de l'étourneau, ſelon le même Ariſtote.

(17) Le roſſignol, en Grec, *aêdôn*, *philomela*, *pandaris*, *daulias*, *attis*; en Latin, *luſcinia*, *philomela*, *acredula*, *attis*; en Allemand & en Belgique, *nachtegal*; en Italien, *ruſſignuolo*, *luſcignolo*, *roſſignuolo*; en Eſpagnol, *ruyſennor*; en Anglois, *nichtingale*, en Slawon, *ſlowik*; en Danois, *nattergal*; en Suédois, *naectergal*; en Anglo-Saxon, *nihtegal*. Ces deux dernieres dénominations, ainſi que la majeure partie des précédentes, ſignifient, ſelon le docte Jean Ihre, *oiſeau chantant la nuit*. Racines *natt*, la nuit, *gala*, chanter, en langue Suédoiſe.

(18) Le P. Hardouin cite à ce propos ces vers d'un Poète moderne:

Nunc ceu rudis, aut incerta canendi
Projicit in longum, nulloque plicabile flexu
Carmen init, ſimili ſerie, jugique tenore
Præbet iter liquidum labenti in pectore voci, &c.

excepte (12) la grue, qui devient noire en vieilliſſant. Le merle (13), qui naturellement eſt noir, devient rouſſeâtre en été. C'eſt dans cette ſaiſon qu'il chante; en hiver il ne rend plus que des ſons mal articulés; vers le ſolſtice eſtival (14) il eſt abſolument muer. Les mâles, à l'âge d'un an, ont le bec comme de l'ivoire. Les grives (15) ont le cou de différentes couleurs en été, & d'une ſeule couleur (16) en hiver.

Le roſſignol (17) chante pendant quinze jours & quinze nuits ſans interruption, lorſque les arbres commencent à pouſſer abondamment leurs feuilles. Cet oiſeau n'eſt pas le moins admirable. La premiere merveille en lui, c'eſt qu'un ſi petit corps fourniſſe une voix ſi forte, & d'une haleine ſi longue. La ſeconde, c'eſt que ſon chant ſoit auſſi parfaitement conforme aux loix de la muſique & de l'harmonie. Tantôt il fait de (18) longues tenues en pouſſant la voix; tantôt il fredonne; tantôt ſon chant ſe (19) diviſe en coupés; tantôt il ſe combine en modulations qui enjambent (20) l'une ſur l'autre; quelquefois c'eſt en retirant à lui ſon haleine qu'il fait les mêmes tenues dont nous avons parlé; quelquefois il rabat tout-à-coup l'inflexion; d'autres fois c'eſt un ſimple (21) gazouillement, & comme un entretien ſoliloque. Selon ſon caprice, ſa voix, ſucceſſivement pleine, grave, aiguë, rapide, ralentie, éclatante, raſſemble à elle ſeule trois différents caracteres; le deſſus, la taille, & la baſſe. En un mot, ce petit goſier exécute tous les ſons des inſtruments les plus combinés par les recherches

(19) Conſultez le chapitre du roſſignol dans l'*Eſſai des merveilles de la Nature*, imprimé à Paris en 1632.

(20) Le Pere Hardouin interprete *nunc ſonus copulatur intorto cantu* par *il fait des roulades*. Je penſe m'être plus rapproché de l'eſprit de Pline. Je crois, dis-je, que notre Auteur a voulu dire que *tantôt le roſſignol paſſe ſans tranſition d'une modulation à une autre, commençant la ſeconde avant d'avoir complété la premiere*, &c.

(21) Le Pere Hardouin cite à ce propos ce paſſage du même Poëme moderne:

Ex inopinato gravis intonat, & leve murmur
Turbinat introrſus.

Mais ce paſſage peint plutôt, ſelon moi, le paſſage inopiné du doux au fort, & du fort au foible, qui ſe remarque dans le chant du roſſignol.

hanc ſuavitatem præmonſtratam efficaci auſpicio, cùm in ore Steſichori cecinit infantis. Ac ne quis dubitet artis eſſe, plures ſingulis ſunt cantus, nec iidem omnibus, ſed ſui cuique. Certant inter ſe, palamque animoſa contentio eſt. Victa morte finit ſæpè vitam, ſpiritu priùs deficiente quàm cantu. Meditantur aliæ juniores, verſuſque quos imitentur accipiunt. Audit diſcipula intentione magnâ, & reddit, vicibuſque reticent. Intelligitur emendatæ correptio, & in docente quædam reprehenſio. Ergo ſervorum illis pretia ſunt, & quidem ampliora quàm quibus olim armigeri parabantur. Scio ſeſtertiis VI, candidam alioqui, quod eſt propè inuſitatum, veniſſe, quæ Agrippinæ Claudii principis conjugi dono daretur. Viſum jam ſæpè, juſſas canere cœpiſſe, & cum ſymphonia alternaſſe: ſicut homines repertos, qui ſonum earum, additâ in tranſverſas arundines aquâ, foramen inſpirantes, linguæque parvâ aliquâ oppoſitâ morâ, indiſcreta redderent ſimilitudine. Sed eæ tantæ tamque artifices argutiæ à XV diebus paulatim deſi-

(22) C'eſt de lui ce vers remarquable contre les ingrats :

Θανόντος ἀνδρὸς πᾶς τις ὄλλυται ἀνθρώπων χάρις,

c'eſt-à-dire :

Le bienfait diſparoît avec le bienfaiteur.

Conſultez le peu de fragments précieux qui nous reſtent de Stéſikhore, raſſemblés à la ſuite du Pindare de Henri Etienne, 1623.

(23) Cependant le caractere des poéſies de Stéſikhore étoit plus particuliérement la gravité, la majeſté, &c. ce qui fait dire à Horace : *Steſichorique graves camenæ.* Voyez mon *Appel au petit nombre*, à la ſuite de ma tragédie de *Briſéis*, au Recueil de mes œuvres, édition de Londres, 1764, p. 81.

(24) Ariſtote atteſte avoir entendu un jeune roſſignol qui s'efforçoit de répéter la leçon que lui donnoit ſon ancien. *Hiſt. Anim.* l. 4, ch. 9. Voyez auſſi Plutarque, au Traité de l'induſtrie des animaux ; & ſur la plupart des autres détails qui concernent le même oiſeau, conſultez le livre moderne, intitulé *Traité du Roſſignol franc ou chanteur*, à Paris, 1751 ; ainſi que M. de Buffon, *Oiſeaux*, tome 1, p. 37 & ſuiv. le huitieme chapitre de l'*Eſſai des merveilles de la Nature*, à Pa-

de l'art. Auſſi lorſqu'un roſſignol vint chanter ſur la bouche de Stéſikhore (22) encore enfant, ce pronoſtic annonçoit bien clairement quelle ſeroit la douceur des (23) chants de ce Poète. Ce qui prouve indubitablement que ces oiſeaux mettent de l'art dans leur chant, c'eſt que chacun d'eux chante de préférence pluſieurs airs qu'il affecte particuliérement, & que tous ne chantent pas les mêmes. Ils diſputent entre eux à qui chantera le mieux, & s'opiniâtrent à ce défi les uns contre les autres. Le vaincu y perd ſouvent la vie, renonçant plutôt à la reſpiration qu'à ſon chant. Les jeunes roſſignols vont à l'école des autres, & s'inſtruiſent auprès d'eux des chanſons qu'ils doivent retenir. Ces petits diſciples écoutent avec beaucoup d'attention, rendent la leçon qu'ils ont appriſe, puis tout-à-coup ſe taiſent. Il eſt ſenſible, pour quiconque y prend garde, que le maître reprend, & que le diſciple ſe corrige (24). Auſſi achete-t-on un roſſignol auſſi cher qu'un eſclave, & plus cher qu'on ne faiſoit autrefois un ſoldat. Je puis certifier qu'une fois on en a acheté un ſix mille ſeſterces (25). Au reſte il étoit blanc; circonſtance infiniment rare. C'étoit pour en faire préſent à Agrippine, femme de l'Empereur Claude. Depuis quelque tems on en a vu de dreſſés à chanter à commandement, ou à chanter en *ſolo* alternativement avec l'orcheſtre qui les relevoit, & qu'ils relevoient à leur tour. On a ſouvent vu des hommes qui, en ſoufflant par un trou dans un roſeau où ils avoient mis de l'eau, & qui étoit garni d'une languette, imitoient ſi bien le chant de ces mêmes oiſeaux qu'on n'auroit pu diſtinguer l'un d'avec l'autre. Mais cette charmante mélodie du roſſignol ceſſe peu-à-peu au bout de quinze jours, ſans qu'on puiſſe dire (26) que ces petits muſiciens ſoïent fatigués

ris, 1632; l'article *Roſſignol* chez M. Valmont de Bomare; le *Spectacle de la Nature*, tome 1, entretien 10.

(25) C'eſt-à-dire 600 l. de notre monnoie.

(26) M. de Buffon en apporte la raiſon phyſique de la maniere la plus ſenſible & la plus éloquente. *Oiſeaux*, tome 1, p. 38.

nunt, nec ut fatigatas poſſis dicere aut ſatiatas. Mox æſtu aucto in totum alia vox fit, nec modulata aut varia. Mutatur & color. Poſtremò hyeme ipſa non cernitur. Linguis earum tenuitas illa prima non eſt, quæ cæteris avibus. Pariunt vere primo cùm plurimùm ſena ova.

Alia ratio ficedulis : nam formam ſimul coloremque mutant. Hoc nomen autumno habent : poſtea melancoryphi vocantur. Sic & erithacus hyeme, idem phœnicurus æſtate. Mutat & upupa, ut tradit Æſchylus Poeta,

(27) Conſultons Ariſtote, *Hiſtor. Animal.* liv. 4, chap. 9 : *Æſtate procedente aliam mittit vocem : non ampliùs omnimodam, neque celerem, neque contentam, ſed ſimplicem. Colorem quoque alium induit.* Conſultez auſſi M. de Buffon, au lieu cité plus haut ; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 12, chap. 28 ; le Traité François du Roſſignol, imprimé à Paris en 1751, &c. &c.

(28) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 5, ch. 9.

(29) Au commencement de l'été, ſelon Ariſtote, *ibid.*

(30) Le becafigue, en Grec, *sykalis, ampelis, koutis ;* en Latin, *ficedula*, comme qui diroit *fici-vora ;* en Allemand, *ſchepffel, wuſzling ;* en Belgique, *ſneppe ;* en Italien, *beccafico ;* en Danois, *figen-ſneppe ;* en Slawon, *figo-jadka.*

(31) Ce mot ſignifie *tête noire*, ou plutôt *ſommité de tête noire.* Les Latins, ſelon Feſtus, donnoient à ce même oiſeau le nom de *atricapilla.* Le Pere Hardouin en fait la *méſange nonnette.* Calepin en fait la *pivoine*, & obſerve que les Candiots, en Grec vulgaire, donnent au *melankoryphe* le nom de *melano-kephalo.* La *pivoine*, ſelon M. Valmont de Bomare, n'eſt autre que le *bouvreuil :* mais, ſelon ce Naturaliſte, c'eſt la *fauvette*, & non le *bouvreuil*, qui répond à l'*atricapilla* ou *melankoryphe* des Anciens. Au reſte Pline a été ici entraîné en erreur par Ariſtote, qui, au l. 9, *Hiſt. Anim.* chap. 75, écrit pareillement que le becafigue ſe métamorphoſe en mélankoryphe. Alexander de Myndos, chez Athénée, livre 2, p. 65, ne tombe pas dans la même mépriſe, diſtinguant expreſſément le *becafigue*, qu'il appelle *sykalis*, d'avec l'autre oiſeau en queſtion, qu'il appelle *egythalos melankoryphos ;* ce que le Pere Hardouin traduit par *méſange à tête noire.* Ce Savant obſerve que l'erreur populaire, adoptée par Ariſtote & par Pline, vient de ce que ces deux oiſeaux ne paroiſſent jamais, ou preſque jamais, dans le même tems l'un que l'autre, l'un diſparoiſſant quand l'autre ſe montre ; ce qui a, dit-il, donné lieu de feindre que le ſucceſſeur étoit le même oiſeau que ſon devancier, mais métamorphoſé. Il étend cette explication à ce que Pline va dire de l'*erithaque* métamorphoſé en *phénicure.* Au ſurplus, je lis au texte

ou

ou ennuyés de chanter. Enſuite, la chaleur (27) venant à augmenter, leur voix change entiérement, & n'a plus ni harmonie ni variété de tons. Leur couleur eſt pareillement ſuſceptible de changer. Enfin on n'en voit plus aucun en hiver (28). Ils n'ont pas la langue auſſi menue que les autres oiſeaux. Ils pondent au commencement (29) du printems. Leurs œufs ſont le plus ſouvent au nombre de ſix.

Les becafigues éprouvent une mutation qui differe de celle des roſſignols en ce qu'ils changent en même tems de forme & de couleur : enſuite ils perdent juſqu'à leur propre nom ; & de becafigues (30) qu'ils s'appelloient en automne, on les nomme dorénavant mélancoryphes (31). C'eſt ainſi que l'oiſeau appellé en hiver érithaque (32), s'appelle en été phénicure (33). La huppe (34) change pareillement, au dire du Poète Eſchyle (35). Cet

hoc nomen autumno habent, & non pas *hoc nomen autumno non habent*, comme portent cependant les manuſcrits, cette négative *non* étant manifeſtement ici, de la part des copiſtes, un faux double emploi, une répétition vicieuſe de la derniere ſyllabe du mot *autumno*.

(32) Le Pere Hardouin, d'après Bellonius, l. 7, ch. 9, fait de l'érithaque le *gorge-rouge*, ou *rouge-gorge*, & du phénicure le *roſſignol de muraille*. En effet, ce mot *phénicure* ſignifie le *phénix ſauvage*, & annonce un oiſeau dans le plumage duquel la couleur rouge ſe remarque. Nous croyons donc avec le Pere Hardouin, Bellonius & Aldrovande, qu'il eſt ici queſtion du roſſignol de muraille, en Latin moderne *rubicilla*, & auquel Albin donne le nom de *rouge-queue*. Ajoutons que cet oiſeau, ſelon M. Valmont de Bomare, paſſe pour être d'un caractere ſauvage. Il a, dit-il, le plumage ſombre, plombé & tiqueté de noir : la poitrine, le croupion & les côtés ſous les ailes ſont rouges, &c. Cet oiſeau, ſelon Adrien Junius, ſe nomme en Allemand, *rotſchwentzel*, *rotzagel*, *ſummer-roetle*, *hausz-roetle* ; en Belgique, *rootſterken* ; en Italien, *revezol*, *coroſſolo* ; en Anglois, *red-teale*. Le touge-gorge ſe nomme en Slawon, *gil*, & d'un autre nom, *krzywonos* ; mais l'un de ces deux noms eſt, je penſe, celui de phénicure, ou roſſignol de muraille.

(33) Voyez les deux notes précédentes.

(34) La huppe, en Grec, *epops* ; en Allemand, *widhopff*, *raathan* (quaſi ſtercorarius gallinaceus) ; en Belgique, *huypen*, *hupetup*, &c. Voyez ce que nous avons dit plus haut au ſujet de Térée, dans les premieres notes du chapitre 24.

(35) Chez Ariſtote, qui cite à cette occaſion les vers de ce Poète, l. 9, *Hiſt. Anim.* chap. 75.

obſcœna aliàs paſtu avis, criſtâ viſenda plicatili, contrahens eam ſubrigenſque per longitudinem capitis.

Œnanthe quidem etiam ſtatos latebræ dies habet, exoriente Sirio occultata, ab occaſu ejuſdem prodit: quod miremur, ipſis diebus utrumque. Chlorion quoque qui totus eſt luteus, hyeme non viſus, circa ſolſtitia procedit.

De merulis.

CAPUT 30. MERULÆ circa Cyllenen Arcadiæ, nec uſquam aliubi, candidæ naſcuntur. Ibis circa Peluſium tantùm nigra eſt, cæteris omnibus locis candida.

Tempus avium genituræ.

CAPUT 31. OSCINES, præter exceptas, non temerè fœtus faciunt ante æquinoctium vernum, aut poſt autumnale: ante ſolſtitium autem dubios, poſt ſolſtitium vitales.

(36) C'eſt pourquoi cet oiſeau, comme nous l'avons obſervé, note 33, eſt nommé en Allemand de deux noms qui ſignifient *ſtercoraire*. En effet, la huppe emploie les excréments humains à faire ſon nid, ſelon Albert le Grand (l. 8, Traité 2, ch. 4 *de animal.*), cette matiere, dit-il, ayant une ſotte de vertu thériacale & antidotique pour la huppe comme pour le léopard & le lion. C'eſt à tort que Dalechamp, dans ce paſſage de Pline, *obſcœna alias paſtu*, propoſe de retrancher le mot *paſtu*; car ſi la huppe ne ſe nourrit point d'excréments, au moins en tient-elle ſouvent à ſon bec; ce qui ſuffit pour juſtifier Pline.

(37) Ce mot ſignifie *fleur de vin*. Nous voyons chez Pline, livre 18, que l'œnanthe eſt le même oiſeau que le *parra* des Latins; oiſeau de mauvais augure, & dont Horace, Ode 27, l. 3, a dit:

Impios parræ recinentis omen, &c.

Le Pere Hardouin conteſte à Bellonius (l. 7, chap. 12), que l'œnanthe ſoit l'oiſeau auquel on donne en France le nom de *cul blanc*.

(38) Scaliger penſe que le chlorion eſt notre *verdier*; ce que lui conteſte le Pere Hardouin, par la raiſon que, ſelon Ariſtote, le chlorion eſt de la grandeur d'une tourterelle; oiſeau que

oiſeau ſe nourrit de matieres ſales (36) : il eſt remarquable par une aigrette flexible, qu'il couche le long de ſa tête, ou qu'il redreſſe à ſon gré.

L'œnanthe (37) reſte auſſi un certain tems ſans ſe montrer. Elle ſe cache au lever de la Canicule, & ſe montre dès le coucher de cet aſtre, par une alternative merveilleuſe qui les fait ſe ſuccéder l'un à l'autre. Le chlorion (38), qui eſt entiérement jaune, ne ſe montre point en hiver, & paroît vers le ſolſtice d'été (39).

Des merles.

Les merles naiſſent blancs (40) dans la ſeule Arcadie, aux environs du mont Cyllene, & nulle part ailleurs. Par toute terre, l'ibis eſt blanche, excepté aux environs de Peluſium, en Egypte, où elle eſt noire.

Tems de la ponte des oiſeaux.

Le tems le plus propre à la ponte des oiſeaux de chant, ſi l'on en excepte les roſſignols, eſt (1) avant l'équinoxe du printems, ou après celui d'automne. Les œufs qu'ils font après le ſolſtice, viennent à bien ; ceux qu'ils font avant, ſont d'une réuſſite équivoque.

---

nous ſavons être ſenſiblement plus grand que le verdier.

(39) Περὶ τὰς τροπὰς τὰς θερινάς, *circa ſolſtitium æſtivum*. Ariſtote & Elien ; le premier, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 28 ; le ſecond, *Hiſt. Anim.* l. 4, ch. 47.

(40) Quoique *merle blanc* ſoit reſté proverbe parmi nous, cependant Belon, l. 6, *Oiſeaux*, ch. 25, obſerve que les merles de cette couleur ſont aſſez communs en pluſieurs contrées, & notamment en Savoie & en Auvergne. Au reſte, conſultez, ſur cette prétendue merveille excluſive du mont Cyllene, Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 25 ; l'Auteur du livre *de Mirabil. Auſcult.* p. 1151 ; Solin, ch. 7 ; Softrate, chez Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 27.

(1) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 9.

De halcyonibus, & de diebus earum navigabilibus, & gaviis, & mergis.

CAPUT 32. Eo maximè ſunt inſignes halcyones : dies earum partûs, maria, quique navigant, novêre. Ipſa avis paulo amplior paſſere, colore cyaneo ex parte majore, tantùm purpureis & candidis admixtis pennis, collo gracili ac procero. Alterum genus earum magnitudine diſtinguitur & cantu. Minores in arundinetis canunt. Halcyonem videre rariſſimum eſt, nec niſi Vergiliarum occaſu, & circa ſolſtitia brumamve, navè aliquando circumvolatâ ſtatim in latebras abeuntem. Fœtificant brumâ, qui dies halcyonides vocantur, placido mari per eos & navigabili, Siculo maximè.

(1) C'eſt par inadvertence que, d'après Bellon & Scaliger, j'ai dit dans la note 37 du chap. 47, livre 2, tome 1, que l'*alcyon* ou *halcyon* des Anciens paroît être le *martinet pêcheur*, ou *martin pêcheur*, nommé abuſivement *alcyon* par quelques Modernes, & dont Pline traitera au chapitre 39, appellant cette ſorte d'oiſeaux *apodes* & *cypſelli*. Adrien Junius écrit que l'*alcyon* ou *alcedo* des Latins ſe nomme en Grec, *halcyon*, *kerylos*, ſelon Heſychius ; en Allemand, *eyszvogel* ; en Belgique, *yſvoghel*, c'eſt-à-dire l'oiſeau de gelée, l'oiſeau des glaces, *quod glaciali hyeme pullos excludat*. En effet, je trouve qu'en Slawon l'alcyon s'appelle *zimorodek* ; ce qui a préciſément la même ſignification : racines, *zima*, l'hiver ; & *rod*, genre, origine : d'où nous avons fait *roture*, c'eſt-à-dire origine dépravée, race abâtardie. L'alcyon s'appelle pareillement, en Danois, *jis-fugl*. M. Valmont de Bomare écrit qu'on ne ſait pas bien à quel oiſeau on doit rapporter l'alcyon des Anciens ; que l'oiſeau avec lequel on lui trouve le plus de reſſemblance, eſt celui que l'on voit à la Louiſiane, & auſſi à la Chine, connu ſous le nom d'hirondelle de la Chine. Mais je me permettrai d'objecter contre cette opinion, que les Anciens n'ont connu ni la Chine ni la Louiſiane. Il vaut donc mieux ſuppoſer que cet oiſeau eſt fabuleux ; mais qu'il y a quelques eſpeces qui approchent plus ou moins de la deſcription qu'en ont fait les Anciens ; & qu'en conſéquence on donne aujourd'hui le nom d'*alcyons* à quelques-unes de ces eſpeces. J'obſerverai auſſi, contre l'expoſé d'Adrien Junius, & même contre l'autorité d'Heſychius, que le *céryle* n'eſt point, chez les Anciens, le même oiſeau que l'halcyon, puiſque le Poète Moskhus, dans les *Funérailles de Bion*, les diſtingue expreſſément.

(2) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, c. 21.

Des halcyons ; des jours navigables que l'on connoît par leur moyen ; des mouettes & des plongeons.

Ce qui rend principalement les halcyons (1) recommandables, c'eſt que leur régime influe ſur celui de la mer ; c'eſt que le tems où ils font leur nid faſſe la ſureté des navigateurs. Cet oiſeau eſt (2) un peu plus gros que le paſſereau. La majeure partie de ſon plumage eſt bleue, entremêlée ſeulement de quelques plumes blanches & purpurines. Son cou (3) eſt long & mince. Il y a une autre (4) ſorte d'halcyons qui different des premiers par leur grandeur & par leur chant. Les moindres (5) ſont ceux qui chantent parmi les roſeaux. Au reſte, il eſt extrêmement rare de voir des halcyons (6). Ils ne ſe montrent que vers le coucher des Pléiades, & vers les deux ſolſtices, auquel tems on les voit quelquefois voler autour des vaiſſeaux ; & auſſi-tôt après ils ſe retirent & ſe cachent. C'eſt vers le ſolſtice d'hiver qu'ils font leur (7) ménage conjugal. Ces jours-là ſont appellés (8) halcyonides : la mer eſt calme alors & navigable, ſur-tout la mer de Sicile (9). Sept (10) jours avant

(3) Son bec, ſelon Ariſtote, & non pas ſon cou ; & cette leçon d'Ariſtote, dont l'autorité a de quoi balancer celle de Pline, eſt formellement contraire à l'opinion de ceux qui font de l'halcyon le martinet pêcheur.

(4) Cette autre ſorte d'halcyons, ſelon Bellon, l. 4, eſt ce que nous nommons des *rouſſerolles*.

(5) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 8, ch. 7.

(6) Cette extrême rareté dépoſe contre l'opinion de ceux qui veulent que l'halcyon ſoit le martin ou martinet pêcheur.

(7) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 9.

(8) Ces jours ſont nommés Ἀλκυόνειαι ἡμέραι par Ariſtote ; *halcyonei dies*, par Columelle, l. 11, ch. 2. Conſultez auſſi S. Baſile, *Homel.* 8, *Hexaem.* p. 105, & ce vers du prologue de la comédie de Plaute, intitulée *Caſina :*

Tranquillum eſt : halcedonia ſunt circa forum.

(9) Au texte, après ces mots *Siculo maximè*, on lit, dans les diverſes éditions, & même dans les manuſcrits, *in reliquis partibus eſt quidem mitius pelagus ; Siculum utique tractabile.* Le Pere Hardouin a regardé, avec raiſon, cette paraphraſe inutile de ce que Pline a déja dit beaucoup mieux, comme une note marginale de quelque Critique, introduite témérairement dans le texte par quelque ancien copiſte ſans goût.

(10) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 5, ch. 9.

Faciunt autem ſeptem ante brumam diebus nidos, & totidem ſequentibus pariunt. Nidi earum admirationem habent pilæ figurâ, paulum eminenti, ore perquam anguſto, grandium ſpongiarum ſimilitudine : ferro intercidi non queunt, franguntur ictu valido, ut ſpuma arida maris. Nec unde confingantur, invenitur : putant ex ſpinis aculeatis ; piſcibus enim vivunt. Subeunt & in amnes. Pariunt ova quina.

Gaviæ in petris nidificant, mergi & in arboribus. Pariunt plurimum terna ; ſed gaviæ æſtate, mergi incipiente vere.

De avium ſolertia in nidificando, hirundine, acanthylli, cinnamologis, & perdicibus.

CAPUT 33. HALCYONUM nidi figura, reliquarum quoque ſolertiæ

(11) Voici ce qu'écrit à ce ſujet M. de Valmont de Bomare : » Le nid » des alcyons eſt blanc, tranſparent, » pêtri comme un vaſe d'argille, très » uni & très léger. Quelques marins » diſent que ces nids ſont compoſés » avec le *goémon*, eſpece d'algue ma- » rine qui a une bonne odeur... D'au- » tres diſent que ces nids d'alcyons, » que les Chinois eſtiment comme un » mets délicieux, & que l'on voit dans » les cabinets des curieux, ſont formés » par une eſpece d'écume blanche qui » ſort du bec de ces oiſeaux quand ils » ſont en amour... Quoi qu'il en ſoit, » ces nids ſont un objet de commerce » dans toute l'Inde. Les Chinois, qui » les appellent *ſaroi-bura*, les man- » gent avec du gimgembre, ou les » font bouillir avec un autre aromate » qui en déguiſe la ſaveur inſipide & » glutineuſe. Ils les eſtiment bons » pour guérir les maux d'eſtomac & » les maladies de langueur. On les » recueille ſur les rochers eſcarpés, » à la côte de Coromandel «.

(12) Ariſtote, *ibid.* Conſultez auſſi, ſur la ſtructure du nid de l'halcyon, Elien, *Hiſt. Anim.* l. 9, chap. 17 ; & Plutarque, *de ſolert. animal.* p. 989, édition Grecque & Latine de 1624, à Paris, en 12 volumes *in-folio*. C'eſt à cette édition que nous renvoyons pour l'ordinaire quand nous citons Plutarque.

(13) A cauſe de leur molleſſe même qui les défend de l'inciſion, comme un cuit mouillé. Voyez Ariſtote, *ibid.*

(14) La mouette, ou mauve, en Latin, *gavia*, *larus*, ſe nomme, ſelon Adrien Junius, en Grec, *laros*, *kauêx*, *kauês* ; en Belgique, *mieuwe* ; en Italien, *condine marina* ; en Anglois, *ſea-cob*. Danet & d'autres en font une

le ſolſtice, ils bâtiſſent leurs nids; & les ſept jours ſuivants, ils font leur ponte. Ces nids (11) ſont admirables: ils reſſemblent à de groſſes éponges, ayant la figure d'une boule prolongée en cou par le haut. L'entrée, qui eſt à l'extrémité de ce cou, eſt très (12) étroite. On ne ſauroit couper ces nids avec (13) le fer; mais on les rompt comme l'écume ſeche de la mer, en donnant un grand coup deſſus. La matiere qui les compoſe eſt encore à connoître. Quelques-uns penſent que les halcyons les conſtruiſent avec les arêtes des poiſſons dont ils ſe nourriſſent. Ces oiſeaux viſitent auſſi les rivieres. Ils pondent cinq œufs.

Les mouettes (14) nichent dans les rochers, de même que les plongeons (15): mais ces derniers nichent auſſi ſur les arbres. Les uns & les autres pondent le plus ſouvent trois œufs; les mouettes en été, les plongeons au commencement du printems.

De l'adreſſe des oiſeaux à compoſer leurs nids. De l'hirondelle, de l'acanthyllis, des cinnamologes, & des perdrix.

LA figure que les halcyons donnent à leurs nids, me donne occaſion de parler de l'adreſſe des autres oiſeaux à conſtruire les leurs;

poule d'eau. M. Valmont de Bomare fait de *mouette* un nom générique applicable à pluſieurs eſpeces d'oiſeaux aquatiques. » Les mouettes les plus » connues, dit-il, ſont le *ſtrund-jager* des Anglois, le *cataracte*, la » *mauve* du Havre, le *gabian*, le » *bourguemeſtre*, le *goeland* de Cayenne, le *coupeur d'eau*, la *mouette* » *rieuſe*, la *mouette à pieds fendus*, la » *mouette blanche*, la *mouette brune*, » la *petite mouette* d'Irlande, la *grande* » *mouette noire & blanche*, enfin la » *grande mouette griſe* ». Ce Naturaliſte obſerve que l'oiſeau appellé, ſur les rives de la Loire, *falcorde* ou poule d'eau, n'eſt qu'une eſpece de mouette marquée de taches blanches & noires; & que le *jean-vengenten*, que les Hollandois rapportent de l'Afrique, eſt auſſi une ſorte de mouette. Voyez, chez ce Savant, au mot *Mouette*, les marques qui caractériſent toute l'eſpece.

(15) Le plongeon, en Grec, *αἴθυια*, *πώγξ*, *δύαλις*; en Allemand, *teucher*; en Belgique, *tuycker*, *ſcoluer*; en Italien, *corvo marino*; en Eſpagnol, *cuervo marino*; en Anglois, *cormorant*; en Slawon, *nurek*; en Danois, *dikker*.

admonet: neque aliâ parte ingenia avium magis admiranda ſunt. Hirundines luto conſtruunt, ſtramento roborant. Si quando inopia eſt luti, madefactæ multâ aquâ pennis pulverem ſpargunt. Ipſum verò nidum mollibus plumis flocciſque conſternunt tepefaciendis ovis, ſimul ne durus ſit infantibus pullis. In fœtu ſummâ æquitate alternant cibum. Notabili munditiâ egerunt excrementa pullorum: adultioreſque circumagi docent, & foris ſaturitatem emittere. Alterum genus hirundinum eſt ruſticarum & agreſtium, quæ rarò in domibus, diverſos figurâ, ſed eâdem materiâ, confingunt nidos, totos ſupinos, faucibus porrectis in anguſtum, utero capaci: mirum quâ peritiâ & occultandis habiles pullis, & ſubſternendis molles. In Ægypti Heracleotico oſtio molem continuatione nidorum evaganti Nilo inexpugnabilem opponunt ſtadii ferè unius ſpatio; quod humano opere perfici non poſſet. In eadem juxta oppidum Copton inſula eſt ſacra Iſidi, quam ne laceret amnis idem, muniunt opere, incipientibus vernis diebus, paleâ & ſtramento roſtrum ejus firmantes, continuatis per triduum noctibus tanto labore, ut multas in opere emori conſtet. Eaque militia illis cum anno redit ſemper. Tertium eſt earum genus quæ ripas excavant, atque ita internidificant. Harum pulli ad ci-

(1) Ariſtore, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 10; S. Baſile, *Homel.* 8, *Hexaem.* p. 104.

(2) Ariſtore, *ibid.*

(3) Ariſtore, *ibid.*

(4) L'Hiſtorien Thraſyllus, dans ſes *Egyptiaques* citées par Plutarque au livre des *Fleuves*, donne à cette chauſſée le nom de *mur Chélidonien*, c'eſt-à-dire de mur ou remparr conſtruit par les hirondelles. Mais il ne dit point que les nids de ces oiſeaux ſoient la matiere dont eſt conſtruite la levée en queſtion. Elle eſt compoſée, ſelon lui, d'un amas innombrable de petites pierres nommées *collotes*, que les hirondelles raſſemblent en cet endroit pour en former la digue qu'elles élevent contre les débordements du Nil.

(5) Ce ſont les *hirondelles de rivage*.

(6) C'eſt de quoi nous traiterons au l. 30, ch. 4.

car

car il n'eſt rien en quoi leur induſtrie paroiſſe plus admirable. Les hirondelles bâriſſent (1) leurs nids avec de la boue, & les fortifient avec de la paille. Si elles manquent de boue, par la ſéchereſſe de la ſaiſon, elles ſavent bien en faire elles-mêmes, en ſe chargeant d'eau, qu'elles ſecouent ſur la pouſſiere pour l'humecter. Quant au dedans de leur nid, elles le tapiſſent de duvet & de flocons, afin que leurs œufs ſe tiennent chauds, & que leurs petits trouvent un lit mollet. En nourriſſant ceux-ci, elles obſervent une (2) parfaite équité, en ce qu'elles leur donnent la béquée à chacun ſelon ſon tour, & avec un partage exact. Elles ont grand ſoin de les tenir propres, & d'ôter leurs immondices; & quand ils ſont un peu plus forts, elles leur apprennent à ſe tourner de maniere (3) à pouſſer leurs ordures hors du nid. Il y a une autre ſorte d'hirondelles qui ſont champêtres, & même ſauvages. Celles-ci font rarement leurs nids dans les maiſons. La matiere dont elles les conſtruiſent eſt la même qu'emploient les précédentes: mais elles les configurent autrement; car ces nids ſont entiérement renverſés: l'entrée en eſt longue & étroite, le ventre en eſt large. Ces oiſeaux ont une merveilleuſe induſtrie pour cacher leurs petits & les tenir mollement. A l'embouchure Héracléotique, en Egypte, on voit une levée toute faite des nids (4) de ces hirondelles, entaſſés les uns ſur les autres, laquelle eſt preſque d'un ſtade de longueur, & ſi ferme qu'elle réſiſte aux débordements du Nil. Les hommes ne pourroient venir à bout d'un pareil ouvrage. Dans le même pays, près de la ville de Coptos, eſt une iſle conſacrée à Iſis; & de peur que le Nil ne l'endommage, ces oiſeaux ont ſoin d'en fortifier & remparer la pointe avec de la paille & du foin au commencement du printems. Ils travaillent jour & nuit à cet ouvrage pendant ſoixante & douze heures conſécutives; & ils s'y portent avec une telle ardeur, que pluſieurs meurent de fatigue. Chaque année cette même corvée recommence. Il y a une troiſieme ſorte (5) d'hirondelles qui creuſent des trous ſur les bords des rivieres, & qui y font leurs œufs. Les petits de celles-ci, étant brûlés & réduits en cendres, guériſſent (6) l'eſquinan-

nerem ambuſti, mortifero faucium malo, multiſque aliis morbis humani corporis medentur. Non faciunt hæ nidos; migrantque multis diebus antè, ſi futurum eſt ut auctus amnis attingat.

In genere vitiparrarum eſt cui nidus ex muſco arido ita abſolutâ perficitur pilâ, ut inveniri non poſſit aditus. Acanthyllis appellatur, eâdem figurâ ex lino intexens. Picorum alicui ſuſpenditur ſurculo primis in ramis cyathi modo, ut nulla quadrupes poſſit accedere. Galgulos quidem ipſos dependentes pedibus ſomnum capere confirmant, quia tutiores ita ſe ſperent. Jam publicum quidem omnium eſt, tabulata ramorum ſuſtinendo nido providè eligere, camerare ab imbri, aut fronde protegere densâ. In Arabia cinnamologos avis appellatur: cinnami ſurculis nidificat. Plumbatis eos ſagittis decutiunt indigenæ, mercis gratiâ. In Scythis avis magnitudine otidis, binos parit, in leporina

(7) Elles ſe contentent d'étendre une couche de plumes ou de brins mous dans les différentes cavités qui ſe trouvent le long de la coupe du rivage.

(8) Nous avons obſervé à la fin du ch. 29, que l'œnanthe ou patte des Anciens n'eſt pas bien connue; que Bellon n'a pas paru au Pere Hardouin être bien fondé à en faire l'oiſeau nommé *cul-blanc*, &c.

(9) Au texte, les manuſcrits portent *argatilis*. Chez Ariſtote, d'où ceci eſt emprunté, on lit expreſſément *acanthyllis*, & la légitimité de cette derniere leçon ſe prouve par la ſignification même du mot en queſtion, comparé avec la forme du nid de l'oiſeau qu'elle déſigne; car ce mot *acanthyllis* eſt un compoſé de l'*à* privatif, de *ylis*, matiere quelconque, & de *kanthia* ou *kanthêlion*, une corbeille, c'eſt-à-dire un vaſe largement ouvert par le haut. *A-canthyllis* exprime donc le contraire d'une forme évaſée par le haut, l'oppoſé d'un vaſe à large orifice ſupérieur. Ainſi cette dénomination eſt la définition propre du nid de cette hirondelle, nid que Pline & Ariſtote nous repréſentent fait en forme de fiole, ou, ce qui revient au même, en vaſe terminé en une ſorte de col étroit. Tout prouve donc que *a-canthyllis* eſt ici la véritable leçon, & que chez la plupart des Editeurs, la leçon *argatilis*, qui y eſt ſubſtituée, eſt abſolument vicieuſe.

(10) Nous avons donné la nomenclature polyglotte du loriot, note 1, ch. 25, p. 76.

(11) Ce qui a donné lieu au prover-

cie & pluſieurs autres maladies qui affectent le corps humain. Les hirondelles de cette troiſieme claſſe ne bâtiſſent (7) point de nids; & ſi le Nil doit s'enfler juſqu'à entrer dans leurs trous, elles le prévoient & ſe retirent pluſieurs jours d'avance.

Parmi les oiſeaux connus ſous le nom de parres des vignes (8), eſt une eſpece qui fait ſon nid de mouſſe ſeche, en rond, mais ſi exactement fermé, qu'on ne ſauroit en trouver l'entrée. L'acanthyllis (9) fait le ſien de la même figure, mais avec du lin. Il y a une ſorte de pivert dont le nid eſt fait en forme de gobelet, & eſt attaché aux premieres branches des arbres, pour que les quadrupedes n'y puiſſent atteindre. On aſſure que les (10) loriots dorment ſuſpendus (11) par les pieds, ſe croyant ainſi plus en ſureté. Au moins eſt ce une choſe avérée & connue de tout le monde, que leur nid eſt fait en calotte, & couvert par-deſſus de beaucoup de feuilles pour que la pluie n'y tombe point, & qu'il eſt ſoutenu par une branche projettée en travers. En Arabie eſt un oiſeau appellé cinnamologe (12), de ce qu'il fait ſon nid de branches de cannelle. Cet oiſeau eſt d'un grand profit pour les gens du pays, qui en font commerce : en conſéquence ils le tuent avec des fleches plombées. Il y a en Scythie un oiſeau (13) de la groſſeur d'une outarde; pond deux œufs dans

be, ou plutôt au mauvais calambour de nos peres :

Ne vit lorlot nul qui ne fût pendu.

(12) Tous les manuſcrits portent *cinnamologos*. Je ſerois d'avis qu'on lût *cinnamolegos*; car puiſque l'on convient que cet oiſeau eſt *l'oiſeau cinnamomien*, κιννα μωμον ὄρνεον d'Ariſtote, & que le nom que lui donne Pline eſt tiré du verbe λέγω, *lego*, & de κιννα-μωμον, *à legendo cinnamomo*, de ce qu'il pille & dérobe le cinnamome; il eſt comme évident qu'on doit dire *cinnamolegus*, & non pas *cinnamologus*, de même qu'on dit *ſacrilegus*, & non pas *ſacrilogus*. Conſultez ſur cet oiſeau inconnu à nos Naturaliſtes, Manuel Phile, *de propr. animal.* Elien, *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 34.

(13) Cet oiſeau, ſemblable à une outarde, eſt, ſelon Alberr le Grand, une ſorte d'aigle déſignée par lui ſous le nom de *aquila aquilonaris* : au reſte, il s'inſcrit en faux contre ce que Pline en raconte; & voici ſes paroles : *Quod autem Plinius dicit aquilam aquilonarem in vulpis pelle ova involvere, & ſic ſub ſole in ramis arborum ſuſpendere, donec maturata ſolis calore exeant, &*

pelle ſemper in cacuminibus ramorum ſuſpenſa. Picæ cùm diligentiùs viſum ab homine nidum ſenſêre, ova transferunt aliò. Hoc in his avibus, quarum digiti non ſunt accommodati complectendis transferendiſque ovis, miro traditur modo : namque ſurculo ſuper bina ova impoſito, ac ferruminato alvi glutino, ſubdita cervice medio, æquâ utrinque librâ, deportant aliò.

Nec verò iis minor ſolertia, quæ cunabula in terra faciunt, corporis gravitate prohibitæ ſublime petere. Merops vocatur, genitores ſuos reconditos paſcens, pallido intus colore pennarum, ſupernè cyaneo, primori ſubrutilo. Nidificat in ſpecu ſex pedum defoſsâ altitudine.

Perdices ſpinâ & frutice ſic muniunt receptaculum ; ut contra feras abundè vallentur. Ovis ſtragulum molle pulvere contumulant, nec in quo loco peperêre incubant : neve cui frequentior converſatio ſit ſuſpecta, transferunt aliò. Illæ quidem & maritos ſuos fallunt, quoniam intemperantiâ libidinis frangunt earum ova, ne incubando detineantur. Tunc inter ſe dimicant mares deſiderio fœminarum : victum aiunt venerem pati. Id quidem & coturnices Trogus, & gallinaceos aliquando : perdices verò à domitis feros, & no-

non ea fovere aquilam, ſed cùm calore ſolis & pellis pulli exierint, ad ea tunc primùm redire, jam expertus ſum eſſe falſiſſimum : quoniam in Livonia, &c. Albert le Grand cite ici la Livonie, d'autant que ce que dit Pline d'une ſorte d'outarde d'Arabie, Ariſtote l'entend, l. 9, ch. 42, des outardes de la Scythie.

(14) L'oiſeau appellé *mérops*, autrement *apiaſter* (ou mangeur d'abeilles), ſe nomme en Grec, *merops* ; en Allemand, *imbenwolff* ; en Belgique, *ſpecht* ; en François, *le guêpier* ; en Italien, *caulo, dardo, lupo delle api, piccia-ferro* (à cauſe de l'extrême dureté de ſon bec) : ſon nom Crétois eſt, en Grec moderne, *meliſſophago*, c'eſt-à-dire *mange abeille.*

(15) Elien, *Hiſt. Anim.* l. 11, chapitre 30.

(16) Nous avons donné la nomenclature polyglotte de la perdrix, chapitre 26, note 7. Au reſte, le P. Hardouin entend ceci des *perdrix rouges.*

(17) De l'épervier & de l'aigle, ſe-

une peau de lievre qu'il a toujours ſoin de ſuſpendre au ſommet d'un arbre. Quand les pies reconnoiſſent qu'on a obſervé leurs nids, elles tranſportent autre part leurs œufs. A l'égard des oiſeaux qui n'ont pas de griffes propres à ſaiſir pareillement les leurs, la maniere dont on dit qu'ils s'y prennent pour les tranſporter, eſt digne d'admiration. Ils poſent ſur deux de leurs œufs, un peu éloignés l'un de l'autre, un léger morceau de bois qu'ils y ſoudent, au moyen d'une viſcoſité qui ſort de leur ventre. Enſuite, paſſant leur tête ſous ce bâton au milieu juſte & à l'endroit où les œufs ſont, de part & d'autre, équilibre, ils les tranſportent de la ſorte où ils jugent à propos.

Ceux qui, ne pouvant s'élever en l'air à cauſe de la peſanteur de leur corps, ſont obligés de faire leurs nids à terre, n'ont pas moins d'induſtrie. L'oiſeau appellé mérops (14) nourrit (15) ſon pere & ſa mere lorſqu'ils giſent cachés. Le dedans de ſes ailes eſt de couleur pâle ; le deſſus eſt bleu, l'extrémité rougeâtre. Il fait ſon nid à ſix pieds en terre.

Les perdrix (16) muniſſent ſi bien leur nid avec du bois & des épines, qu'elles n'ont rien à craindre des bêtes (17) ſauvages. Elles préparent à leurs œufs un lit mollet, compoſé de pouſſiere. L'endroit où elles les ont pondus n'eſt point celui où elles les couvent; & elles les tranſportent ainſi pour donner le change à ceux qui, les voyant toujours aller au même gîte, ſeroient tentés de les inquiéter. La femelle alors ſe cache du mâle; car il eſt ſi chaud que s'il peut trouver le nid de la mere, il caſſe (18) ſes œufs, afin qu'elle ne s'amuſe pas à les couver. Quand les femelles couvent, les mâles, du dépit qu'ils en ont, ſe battent les uns contre les autres; & l'on dit que (19) le vaincu ſe laiſſe couvrir par le vainqueur. Trogus dit que les cailles (20) en uſent de même, & quelquefois auſſi les coqs (21). Il ajoute que même les perdrix mâ-

lon Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 12.

(18) Ariſtote, *ibid.* Le même chez Elien, *Hiſtor. Animal* livre 3, chapitre 16; Solin, chapitre 24.

(19) Ariſtote & Elien, *ibid.*

(20) Ariſtote, *ibid.*

(21) Ariſtote, *ibid.* Elien, *Hiſt. Anim.* l. 4, ch. 16.

vos aut victos iniri promiſcuè. Capiuntur quoque pugnacitate ejuſdem libidinis, contra aucupis indicem exeunte in prælium duce totius gregis. Capto eo procedit alter, ac ſubinde ſinguli. Rurſus circa conceptum fœminæ capiuntur, contra aucupum fœminam exeuntes, ut rixando abigant eam. Neque in alio animali par opus libidinis. Si contra mares ſteterint fœminæ, aurâ ab his flante prægnantes fiunt : hiantes autem exertâ linguâ per id tempus æſtuant. Concipiunt & ſupervolantium afflatu, ſæpè voce tantùm auditâ maſculi. Adeoque vincit libido etiam fœtûs charitatem, ut illa furtim & in occulto incubans, cùm ſenſit fœminam aucupis accedentem marem, recanat revocetque, & ultrò præbeat ſe libidini. Rabie quidem tantâ feruntur, ut in capite aucupantium ſæpè cæcæ motu ſedeant. Si ad nidum is cœ-

(22) Ariſtote, *ibid.* Berytius, *Geopon.* l. 14, ch. 11, p. 389.

(23) Dans la cage de jonc où l'on tient la perdrix débaucheuſe. Ariſtote, *ibid.* Voyez auſſi, ſur cette ſorte de chaſſe, Elien, *Hiſt. Anim.* l. 4, chapitre 16.

(24) Ariſtote, *ibid.* Cléarque, chez Athénée, l. 9, p. 389, édition *in-fol.* 1597.

(25) Je lis au texte, avec les manuſcrits & le Pere Hardouin, *contra aucupum fœminam exeuntes*, & non pas, avec Pintianus, *contra aucupem fœmina exeuntes*, encore que cette derniere leçon paroiſſe plus conforme au texte d'Ariſtote.

(26) Ce préjugé eſt adopté par Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 5, p. 532; & par Elien, *Hiſt. Anim.* l. 17, ch. 15. Ecoutons Albert le Grand, livre 6, Traité 1, chap. 3, p. 132 : *Aliquando cùm perdix femina vertit anum ad maſculum, & flaverit ventus à mare ad feminam, dicuntur concipere : ego tamen non credo quod illa conceptio fecundet, niſi fortè ad ovum, & non ad pullum : ſed ad pullum exigitur receptio ſeminis.*

(27) Ariſtote, *ibid.*

(28) Quelques-uns liſent au texte *olfactu*, au lieu de *afflatu*; mais notre leçon eſt plus conforme au texte d'Ariſtote, chez qui on lit, *Hiſt. Anim.* l. 6, chap. 3 : *Afflatur odore maſculi, concipit.*

(29) Ce conte puérile a été auſſi recueilli par Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chap. 5, p. 532; par Cléarque, chez Athénée, l. 9, p. 389; & par Varron, *de re ruſt.* l. 3, chap. 11. Nous liſons chez ce dernier : *Perdices, quæ, ut Archelaus ſcribit, voce maris auditâ concipiunt.*

(30) La plupart des manuſcrits por-

les (22) qu'on apprivoiſe, couvrent les perdrix mâles ſauvages ou de nouvelle capture, ſe ſoumettant à la même humiliation s'il leur arrive d'être les moins fortes dans le combat qu'elles leur livrent. On prend les mâles lorſqu'ils ſont diſpoſés à ſe battre, animés par l'ardeur de la paſſion, le chef d'une compagnie de perdrix s'avançant alors volontiers pour attaquer celui que l'oiſeleur a dreſſé, & dont il ſe ſert pour découvrir les autres perdrix. Ce champion étant pris (23), il s'en préſente un nouveau, ſuivi bientôt de pluſieurs autres. On prend les femelles lorſqu'elles cherchent à s'appareiller (24), & lorſqu'elles s'avancent contre la chanterelle (25), ou perdrix dreſſée de l'oiſeleur, dans le deſſein de la harceler & de la faire déguerpir. Il n'eſt point d'animal en qui la fécondation s'opere de même maniere que dans les perdrix; car ſi le vent vient du côté des mâles, & que les femelles ſoient vis-à-vis d'eux, elles concevront (26) comme ſi elles étoient couvertes. Dans ce même tems les femelles ont le bec (27) ouvert, & tirent la langue, tant elles ſont échauffées. Elles conçoivent même en ſentant (28) les mâles voler par-deſſus elles, ſouvent auſſi en entendant (29) ſeulement leur voix. La paſſion de l'amour eſt plus forte chez elles que la tendreſſe pour leurs petits; car ſi une femelle qui, de crainte du mâle, couve ſes œufs en cachette, ſent qu'un mâle (30) s'approche de la chanterelle des oiſeleurs, elle le rappelle de la voix, & ſe préſente d'elle-même à lui pour l'empêcher d'aller vers une autre. Elles ſont même tranſportées d'une telle rage amoureuſe, que ſouvent, aveuglées par cet accès (31), elles viennent ſe poſer

tent *fœminam aucupis accedentem ad marem.* Mais on voit, par le paſſage d'Ariſtote qui a rapport à celui-ci, qu'il faut lire ſimplement *accedentem marem;* & d'ailleurs la raiſon, plus forte que toutes les autorités, l'exige indiſpenſablement.

(31) Je lis au texte *cæca motu*, & non pas *cæca metu;* leçon qui ne préſente aucun ſens. *Cæca motu*, c'eſt-à-dire, *cæca motu hujus rabiei.* Le Pere Hardouin propoſe de lire *cæca initu;* correction, je penſe, moins heureuſe; car la rage en queſtion, ſelon *Ariſtote*, eſt produite, chez les perdrix, par le beſoin de l'acte, & non pas par l'acte

pit accedere, procurrit ad pedes ejus fœta, prægravem aut delumbem ſeſe ſimulans, ſubitoque in procurſu aut brevi aliquo volatu cadit, fracta aut alâ aut pedibus : procurrit iterum, jamjam prehenſurum effugiens, ſpemque fruſtrans, donec in diverſum abducat à nidis. Eadem pavore libera ac maternâ vacans curâ, in ſulco reſupina glebâ ſe terræ pedibus apprehensâ operit. Perdicum vita ad ſexdecim annos durare exiſtimatur.

De columbis.

CAPUT 34. AB his columbarum maximè ſpectantur ſimili ratione mores iidem: ſed pudicitia illis prima, & neutri nota adulteria. Conjugii fidem non violant, communemque ſervant domum. Niſi cœlebs aut vidua, nidum non relinquit. Et imperioſos mares, ſubinde etiam iniquos ferunt : quippe ſuſpicio eſt adulterii, quamvis natura non ſit. Tunc plenum querelâ guttur, ſævique roſtro ictus : mox in ſatisfactione exoſculatio, & circa veneris preces crebris pedum orbibus

même, comme le ſuppoſeroit la leçon *initu*.

(32) Ariſtote, *ibid.* Plutarque, *de ſolert. animal.* Solin, chap. 7; Callimaque, au livre des oiſeaux, chez Athénée, l. 9, p. 389.

(33) Le Pere Hardouin propoſe, avec raiſon, de lire ici au texte *cadit ut fracta*, au lieu de *cadit fracta*.

(34) Plutarque, au livre *de ſolert. anim.* écrit que la perdrix apprend auſſi cette ruſe à ſes petits. Solin prête cette même ruſe, non à la perdrix même, mais aux jeunes perdreaux; ce qui eſt moins vraiſemblable.

(35) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chap. 11, n'étend la vie des perdrix qu'à quinze ans; il la prolonge au delà de ſeize ans, au livre 6, chap. 5. Ce même Auteur, chez Athénée, attribue une plus longue vie aux perdrix femelles qu'aux mâles.

(1) Le pigeon, ou la colombe, en Hébreu, *jonáh*; en Grec, *periſtera*, *periſteros*, *trêrôn*; en Allemand, *taub*, *taube*, *tub*, *hauſztaube*; en Belgique, *duyve*, *ſlachduyve*; en Italien, *colomba*; en Eſpagnol, *paloma*; en Anglois, *culver*, *dove*, *houſe-dove*; en Danois, *due*; en Slawon, *golab*; en langue Gothique, *dubo*; en Suédois, *dufwa*; en Iſlandois, *dufa*.

ſur

ſur la tête des chaſſeurs. S'il arrive qu'un chaſſeur s'approche d'un nid de perdreaux, & que la mere l'apperçoive, elle ſe (32) laiſſe tomber tout-à-coup comme ſi elle (33) avoit une aile ou une jambe caſſée; & lorſque le chaſſeur croit l'aller prendre, elle ſe met de nouveau à courir, & l'amuſe de la ſorte juſqu'à ce qu'elle l'ait éloigné de ſon nid : puis, lorſqu'elle n'a plus de crainte ni d'inquiétude pour ſes chers petits, elle pourvoit à ſa propre ſureté, en ſe couchant à la (34) renverſe dans un ſillon de charrue, & en ſe dérobant aux yeux à la faveur d'une motte de terre qu'elle tient avec les ongles. On croit qu'elles vivent juſqu'à ſeize ans (35).

Des pigeons.

PASSONS des mœurs des perdrix à celles des pigeons (1), qui ne ſont pas les mêmes. D'abord, ils ſont (2) très chaſtes : ni le mâle ni la femelle (3) ne connoiſſent l'adultere. Chaque couple, fidele à la foi conjugale, reſte inviolablement attaché au ménage qu'il a formé. Le pigeon ni ſa colombe ne changent point de nid, ſi ce n'eſt pour (4) renoncer au célibat, ou bien dans le cas où l'un des deux vient à mourir. Les femelles ont a ſouffrir les manieres hautaines & quelquefois les traitements injuſtes des mâles, qui les ſoupçonnent d'infidélité, même ſans fondement. Alors elles en ſont grondées, tancées, battues (5) à grands coups de bec. A ces châtiments ſuccedent des baiſers qui les appaiſent. Les mâles flattent les femelles en tournant à pluſieurs repriſes autour d'elles, comme pour ſolliciter leurs faveurs. Le pere n'a pas moins

(2) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 11, p. 1030 & 1031. Conſultez auſſi le Poëme *de columba* de Jean Paſſerat.

(3) Elien, *Hiſt. Anim.* l. 3, ch. 44; Manuel Phile (au l. *de propr. Anim.*) ajoute que ſi dans le couple il ſe trouve un coupable d'adultere, les autres ne ſouffrent point que ce criminel vive, & qu'ils le déchirent à coups d'ongles.

(4) Ariſtote, *ibid.* Elien, *Hiſt. Anim.* l. 3, ch. 5.

(5) Ce qui fait dire à Catule, *carmin. 69*, en parlant du pigeon :

Oſcula mordenti ſolitam decerpere roſtro.

adulatio. Amor utrique ſobolis æqualis: ſæpè & ex hac cauſa caſtigatio, pigriùs intrante fœminâ ad pullos. Parturienti ſolatia & miniſteria ex mare. Pullis primò ſalſiorem terram collectam gutture in ora inſpuunt, præparantes tempeſtivitatem cibo. Proprium generis ejus & turturum, cùm bibant, colla non reſupinare, largèque bibere, jumentorum modo.

De palumbibus.

CAPUT 35. VIVERE palumbes ad XXX annum, aliquos ad XL, habemus auctores, uno tantùm incommodo unguium, eodem & argumento ſenectæ, qui citra perniciem reciduntur. Cantus omnibus ſimilis atque idem, trino conficitur verſu, præterque in clauſula gemitu: hyeme mutis, à vere vocalibus. Nigidius putat, cùm ova incubat, ſub tecto nominatam palumbem relinquere nidos. Pariunt autem poſt ſolſtitium. Columbæ & turtures octonis annis vivunt.

(6) Ariſtote, *ibid.* p. 1029; Albert le Grand, ſecond traité des animaux, l. 8, ch. 3, p. 253.

(7) Ariſtote & Albert, *ibid.* Elien, *Hiſt. Anim.* l. 3, ch. 45.

(8) Ariſtote & Elien, *ibid.*

(9) Ariſtote, *ibid.* p. 1030; Alexander de Myndos, chez Athénée, l. 9, p. 394.

(10) La tourterelle, en langue Gothique, *hraiwa-dubo*, ſelon le docte Jean Ihre. Voyez le reſte de la nomenclature polyglotte de cet oiſeau, au ch. 24, note 10.

(1) Ecrivains ou du moins axiômes déja antérieurs à Ariſtote, à en juger par ce qu'il écrit, tant au l. 6, *Hiſt. Anim.* ch. 9, qu'au l. 9, *Hiſt. Anim.* chap. 11, où il ſe ſert de la formule ὡς ϕασι, *ut dicunt.* Parmi les Modernes, Albert le Grand, au ſecond Traité des animaux, l. 8, ch. 3, ſouſcrit auſſi à cette longue vie des tourterelles.

(2) Nous avons donné la nomenclature polyglotte du *ramier* ou *manſart*, au ch. 24, note 11.

(3) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 9, ch. 11.

(4) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 76, dit la même choſe. Alexander de Myndos, chez Athénée, l. 9,

de tendreſſe (6) pour ſes petits que la mere elle-même; au point que ſi la femelle ſe montre un peu pareſſeuſe à rentrer au nid, le mâle la châtie à coups de bec. D'autre part (7) il la conſole tandis qu'elle pond, & la ſert tout le tems qu'elle couve. Les pigeons donnent (8) d'abord à leurs petits quelque gravier ſalé qu'ils tiennent en réſerve dans leur goſier, & le leur engorgent pour préparer leur eſtomac à digérer par la ſuite. Un des caracteres (9) propres de ces oiſeaux, ainſi que des tourterelles (10), c'eſt de ne point lever la tête pour avaler l'eau; tellement qu'ils boivent largement à la maniere des quadrupedes.

Des ramiers.

QUELQUES Ecrivains (1) aſſurent que les ramiers (2) vivent juſqu'à trente ans, & quelques-uns même juſqu'à quarante, ſans autre incommodité que l'excès d'accroiſſement qui ſurvient (3) à leurs ongles. C'eſt à ce dernier ſigne qu'on connoît leur vieilleſſe. On peut, au reſte, leur couper ces ongles ſans danger. Tous chantent de la même façon: ils font trois repriſes dans leur chant, & un certain gémiſſement au refrain. En hiver ils gardent (4) un profond ſilence, & reprennent leur voix à l'entrée (5) du printems. Nigidius croit que lorſqu'un ramier niche, il ſuffit de prononcer le nom de cet oiſeau ſous le toit où il couve, pour lui faire déſerter ſes œufs. Ils pondent après le ſolſtice (6). Les pigeons & les tourterelles vivent juſqu'à (7) huit ans.

p. 393, apporte ici un correctif. Il écrit qu'en hiver on n'entend la tourterelle que par un tems calme & ſerein.

(5) Quelques manuſcrits portent *habere*. Le Pere Hardouin corrige *à vere*: c'étoit une correction indiſpenſable.

(6) Les manuſcrits varient en cet endroit; les uns portent *poſt ſolſtitia*, d'autres *cum ſolſtitio*, &c. J'ai ſuivi les Editeurs.

(7) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 11, p. 1032.

De paſſeribus.

CAPUT 36. CONTRA paſſeri minimum vitæ, cui ſalacitas par. Mares negantur anno diutiùs durare, argumento, quia nulla veris initio appareat nigritudo in roſtro, quæ ab æſtate incipit. Fœminis longiuſculum ſpatium.

Verùm columbis ineſt quidam & gloriæ intellectus. Noſſe credas ſuos colores, varietatemque diſpoſitam : quin etiam ex volatu quæritur plaudere in cœlo, varièque ſulcare. Qua in oſtentatione, ut vinctæ, præbentur accipitri, implicatis ſtrepitu pennis, qui non niſi ipſis alarum humeris eliditur : alioqui ſoluto volatu in multum velociores. Speculatur occultus fronde latro, & gaudentem in ipſa gloria rapit.

De tinnunculo.

CAPUT 37. OB id cum iis habenda eſt avis quæ tinnunculus vocatur. Defendit enim illas, terretque accipitres naturali po-

(1) Le *paſſereau* ou *moineau*, en Grec, *pſar*, *ſtrouthos*, *golmis*; en Allemand, *ſpar*, *ſpatz*, *ſperck*; en Saxon, *ſperckklin*; en Danois, *ſpurre*; en Holſace, *luningk*; en Belgique, *ſparre*, *moſſche*; en Italien, *paſſara*, *celega*, *paſſer* : (on trouve *paſſer* chez Pétrarque); en Eſpagnol, *gorrion*; en Anglois, *ſparrow*; en Suédois, *ſparf*; en vieux Gothique, *ſpirf*, *ſparwa*; en Anglo-Saxon, *ſpeare*, *ſparva*; en Iſlandois, *ſpaur*.

(2) C'eſt pourquoi Sapho nous repréſente le char de Vénus attelé de paſſereaux dans ce bel hymne que j'ai traduit ainſi :

HYMME A VÉNUS.

Immortelle Vénus, qui, dans Cypre, adorée,
Te plais à tromper les mortels,
Quitte Paphus & tes autels,
Et viens calmer le trouble où mon ame eſt livrée.

O Déeſſe ! ô Vénus ! tu ſais combien de fois
Tu daignas de ton trône accourir à ma voix.
Un jour, à mes regards, traverſant l'empirée,
Tes légers paſſereaux, plus prompts que les Zéphyrs,
Deſcendirent ton char de la voûte azurée ;
Tu voulus même alors, aimable Cythérée,
Interroger ma peine, & flatter mes deſirs.

Sapho, me diſois-tu d'une bouche riante,
Ma Sapho, quelle injure irrite tes douleurs ?
De quelque jeune ingrat veux-tu, nouvelle amante,
Captiver les ardeurs ?

Des paſſereaux.

Les (1) paſſereaux ſont également très ardents (2) en amour. Ils vivent très peu. Le mâle, à ce qu'on prétend, ne paſſe pas l'année; prétention fondée ſur ce que leur bec, auquel on ne voit aucune apparence de noirceur à l'entrée du printems, commence à noircir en été. Les femelles vivent un peu davantage.

Le pigeon eſt ſenſible à la gloire. On diroit qu'il connoît ſa beauté, qu'il tire vanité des couleurs & des variétés de ſon plumage, & qu'il s'applaudit lui-même par le battement bruyant de ſes ailes lorſqu'il s'éleve en l'air & qu'il le fend en divers ſens. Mais en ſe pavanant ainſi, ces oiſeaux donnent lieu à l'épervier de les prendre au dépourvu; car l'exploſion dont il s'agit ſe fait en mettant en jeu les jointures de leurs ailes, & retarde d'autant leur vîteſſe propre. Autrement, quand les pigeons volent de droiture, ils paſſent de bien loin l'épervier (3). Ce brigand ſe tient donc caché ſous des feuilles pour les épier; & tandis que, s'admirant eux-mêmes, ils font parade de leur beauté, il fond ſur eux, & les enleve.

De la creſſerelle.

C'est pourquoi il faut avoir auprès des pigeons une autre ſorte d'oiſeau, nommé creſſerelle (1), qui a la propriété de les

Va, qui fuyoit tes pas, bientôt ſuivra leur trace;
Qui rejetta tes dons, viendra t'en accabler;
Et cherchant dans tes yeux ou ſa perte ou ſa grace,
Ton ſuperbe ennemi devant toi va trembler.
Déeſſe, il en eſt tems, accomplis ta promeſſe.
Prends pitié des tourments que tu me vois ſouffrir:
Venge-moi du trait qui me bleſſe,
Et que l'ingrat que j'aime apprenne à s'attendrir!

(3) Nous avons traité de l'épervier au ch. 8.

(1) La creſſerelle ou quetcerelle, ou cercerelle, ſelon M. Valmont de Bomare, eſt une eſpece d'oiſeau de proie. Auſſi Adrien Junius en fait-il (mais à tort ſans doute) une ſorte d'épervier, comme nous l'avons obſervé à la fin de la premiere note du ch. 8; note où nous avons donné la nomenclature polyglotte de cet oiſeau, & dans laquelle au ſurplus nous avons fait la faute d'écrire *cercelle* pour *cercerelle*. Nous ajouterons ici, d'après

tentiâ, in tantum, ut viſum vocemque ejus fugiant. Hac de cauſa præcipuus columbis amor eorum. Feruntque, ſi in quatuor angulis defodiantur in ollis novis oblitis, non mutare ſedem columbas (quod auro inſectis alarum articulis quæſiêre aliqui, non aliter innoxiis vulneribus), multivagâ alioquin ave. Eſt enim ars illis inter ſe blandiri, & corrumpere alias, furtoque comitatiores reverti.

Quin & internunciæ in rebus magnis fuêre, epiſtolas annexas earum pedibus obſidione Mutinenſi in caſtra Conſulum D. Bruto mittente. Quid vallum, & vigil obſidio,

M. Valmont de Bomare, que la creſſerelle eſt très commune en Suede; que les Suédois lui donnent le nom de *kirkio-falk*, & les Italiens celui de *foutivento*. Nous ajouterons auſſi, d'après M. de Buffon, que la creſſerelle ſe nomme en Bourgogne *criſtel*; en Ecoſſe, *ſtanchel*, *ſtannel*, *ſtonegall*; en Sologne, *mezy*; à Châlons-ſur-Marne, *rabaillet*; en Provence, *ratier*; en Touraine, *pitriou*; à Saumur, *pitri*, en Beauſſe, *preneur de mulots*; en Pologne, *puſtolka*, &c. Le Pere Hardouin paroît n'être pas bien perſuadé que le *tinnunculus* des Latins ſoit le *kenkris* des Grecs. Bellon traite de la creſſerelle, l. 2, ch. 23. Voyez auſſi Briſſon, tome 1, page 379, & M. de Buffon, *Oiſeaux*, tome 2, p. 48 & ſuiv.

(2) Ceci eſt confirmé par M. Valmont de Bomare.

(3) Cette antipathie de l'épervier pour la creſſerelle prouve que c'eſt à tort qu'Adrien Junius & Briſſon placent celle-ci parmi les diverſes eſpeces d'éperviers. Au reſte, ils ſe ſont trompés, d'après Columelle. Voyez la note ſuivante.

(4) Cette recette eſt due à Démocrite, ſelon Columelle, l. 8, chap. 8: *Columba avis tam faſtidioſa eſt, ut ſæpè ſedes ſuas peroſa, ſi detur evolandi poteſtas, relinquat... Id ne fiat, vetus eſt Democriti præceptum. Genus accipitris tinnunculum vocant ruſtici. Ferè in ædificiis nidos facit. Ejus pulli ſinguli fictilibus ollis conduntur, ſtipatiſque opercula ſupponuntur; & gypſo lita vaſa in angulis columbarii ſuſpenduntur: quæ res avibus amorem loci ſic conciliat, ne unquam deſerant.* Voici une autre recette pour conſerver & multiplier les pigeons, tirée du livre intitulé *Secrets concernant les Arts & Métiers*, à Bruxelles, 1747, tome 1, p. 478: » Si vous » avez un grand colombier, où vous » faſſiez une groſſe nourriture de pi- » geons, vous leur préparerez la com- » poſition ſuivante, pour empêcher » qu'aucun ne déſerte, &, au con- » traire, en attirer d'autres. Prenez » trente livres de millet, trois livres » de cumin, cinq livres de miel, une » demi-livre de coſtus, autrement

défendre (2), & qui, par une vertu naturelle qu'il poſſede, épouvante (3) tellement les éperviers, qu'ils ne peuvent ſouffrir ni ſa vue ni ſon cri. Auſſi les pigeons aiment-ils la creſſerelle avec prédilection. On dit même qu'un moyen efficace (4) de les empêcher de déſerter, c'eſt d'enterrer aux quatre coins du colombier une creſſerelle dans des pots de terre neufs bien lutés. D'autres, pour retenir les pigeons, leur coupent les jointures des ailes avec un couteau d'or; ſans quoi la plaie ſeroit dangereuſe. En effet, ces oiſeaux aiment à courir çà & là; ils ſavent gagner, par leurs flatteries, les pigeons des autres colombiers, & amener avec eux les étrangers (5) qu'ils débauchent.

Les pigeons ont quelquefois ſervi de meſſagers (6) dans les plus grandes affaires. Durant le ſiege de Modene, Decimus Brutus, qui étoit enfermé dans la ville, envoyoit (7) des lettres au

» nommé poivrette; cuiſez le tout » en eau de riviere juſqu'à conſomp- » tion de cette eau, puis verſez en » place trois ou quatre pots de bon » vin, & environ huit livres de vieux » ciment bien pulvériſé : vous ferez » cuire encore cela l'eſpace d'une de- » mi-heure, à petit feu, & vous ferez » une maſſe de toutes ces drogues, » qui durciront. Enſuite vous place- » rez cette maſſe dans le milieu du » colombier, & vous ferez en peu de » tems dédommagé de la dépenſe que » vous aurez faite. Le livre de *la* » *Maiſon ruſtique* enſeigne de bonnes » pratiques pour bien élever les pi- » geons; & l'expérience fait connoî- » tre qu'on ne peut rien leur donner » de meilleur, pour les engraiſſer, » que de la pâte de feves fricaſſées » avec du cumin & du miel ».

(5) Les payſans prétendent qu'on attire les pigeons étrangers dans un colombier en y ſuſpendant un morceau de morue ſalée. En général, le ſel les affriande; ils paroiſſent le rechercher comme une ſubſtance qui favoriſe leur digeſtion : c'eſt pourquoi, à peine leurs petits ſont-ils nés, qu'ils leur en font avaler, lorſqu'ils ſont à même de le faire, comme Pline l'a obſervé au chapitre précédent.

(6) C'eſt de quoi Bochart a raſſemblé un grand nombre d'exemples hiſtoriques, *de animal.* part. 2, l. 1, p. 15. Le Pere Hardouin obſerve que ceux d'Alep, en Syrie, ſont aujourd'hui même dans l'uſage d'employer les pigeons à leurs meſſages, & qu'à cet effet on leur attache des lettres aux pieds.

(7) Frontin, dans ſes *Stratagêmes*, l. 3, ch. 13, écrit que ce fut le Conſul Hirtius qui fit parvenir de la ſorte des lettres à Brutus. Il ſe peut faire, comme l'obſerve le Pere Hardouin. Il paroît cette année à Paris, chez Lacombe, Libraire, & chez Didot

atque etiam retia amne prætenta profuêre Antonio, per cœlum eunte nuncio? Et harum amore insaniunt multi : super tecta exædificant turres iis, nobilitatémque singularum & origines narrant, vetere jam exemplo. L. Axius Eques Romanus ante bellum civile Pompeianum denariis quadringentis singula paria venditavit, ut M. Varro tradit. Quin & patriam nobilitavêre, in Campania grandissimæ provenire existimatæ. Harum volatus in reputationem cæterarum quoque volucrum nos impellit.

De volatu & incessu avium.

CAPUT 38. OMNIBUS animalibus reliquis certus & uniusmodi, & in suo cuique genere, incessus est : aves solæ vario meatu feruntur & in terra & in aere. Ambulant aliquæ, ut cornices : saliunt aliæ, ut passeres, merulæ : currunt, ut perdices, rusticulæ : ante se pedes jaciunt, ut ciconiæ, grues : expandunt alas, pendentesque raro intervallo quatiunt, aliæ crebriùs, sed & primas duntaxat pennas : aliæ & tota latera

---

l'aîné, Libraire & Imprimeur, une traduction Françoise des *Ruses ou Stratagêmes de guerre*, de Frontin.

(8) Ceci rappelle le beau vers d'Ovide au sujet de Dédale :

Omnia possideat ; non possidet aera Minos.

Ce même passage de Pline a fourni à Jean Dousa ces vers sur le siege de Leyde :

Quid vigil obsidio, quid arces
Aut valla profuut, per spatia invii
Eunte cœli nuncio ?

(9) Cent soixante livres de notre monnoie. Au reste ceci est conforme à ce qu'on lit chez Varron même, *de re rust.* l. 3, chap. 7.

(1) La bécasse, en Latin, *rusticula*, *gallinago*, *ascalopax*, *rustica perdix*, chez Marrial ; en Grec, *skolópax* par un *ômega* au milieu du mot, & non pas par un *omicron*, comme l'écrit le Pere Hardouin : en Belgique, *sneppe*, *houtschnippe* ; en Allemand, *schnepff*, *schnepffhun* ; en Italien, *gallinella*, *gallina arcera* ; en Toscane, *accegia* ; à Bologne, *pissacara* ; en Espagnol, *gallina ciega* ; en Anglois, *wood cock*, *snippe* ; en Suédois, *snaeppa* ; en Danois, *skov sneppe*.

camp

camp des Conſuls par le moyen de ces oiſeaux, aux pieds deſquels on attachoit ces dépêches. Que ſervoient donc à Antoine ſes retranchements, ſes chaînes tendues d'un bord du fleuve à l'autre, & toute ſa vigilance à tenir Brutus étroitement aſſiégé, s'il reſtoit à celui-ci la route (8) de l'air pour faire voyager ſes couriers ? Bien des gens ſe prennent d'un tel goût pour des pigeons, qu'ils en raffolent, pour ainſi dire : ils leur bâtiſſent des tourelles, dont la hauteur domine ſur leurs propres maiſons : ils vous raconteront la généalogie & la nobleſſe de chacun de leurs pigeons : & cette manie n'eſt pas neuve. En effet, Varron écrit que Lucius Axius, qui vivoit avant la guerre civile de Pompée, vendoit chaque paire de ſes pigeons quatre cents deniers (9). Ces mêmes oiſeaux ont rendu célebre la Campanie, où l'on croit que ſe trouvent les plus gros.

Puiſque nous ſommes venus à parler du vol des pigeons, nous en prendrons occaſion de traiter du vol des autres oiſeaux en général.

De la maniere de voler & de marcher propre aux différentes eſpeces d'oiſeaux.

Tous les autres animaux, chacun dans ſon eſpece, ont une même & invariable façon de marcher : les oiſeaux ſeuls ont une différente allure & ſur terre & dans l'air. Les uns, comme les corneilles, ont la démarche ambulante ; les autres ſautillent, comme les paſſereaux & les merles ; d'autres courent, comme les perdrix & les bécaſſes (1) ; d'autres jettent le pied en avant, comme les cicognes & les grues. Il y en a qui, en volant, étendent leurs ailes ſans les remuer que rarement ; d'autres les remuent plus fréquemment, mais ſeulement aux extrémités. Chez quelques-uns l'expanſion du pennage, tandis qu'ils volent, met entiérement les flancs à découvert : quelques autres ne les découvrent qu'en partie ; car après avoir donné deux coups d'ailes (ou même un ſeul, ſelon l'eſpece d'oiſeau), ils volent ſans les déployer totalement,

pandunt : quædam verò majore ex parte compreſſis volant, percuſſoque ſemel, aliquæ & gemino ictu aere feruntur, velut incluſum eum prementes, ejaculantur ſeſe in ſublime, in rectum, in pronum. Impingi putes aliquas, aut rurſus ab alto cadere has, illas ſalire. Anates ſolæ, quæque ſunt ejuſdem generis, in ſublime protinus ſeſe tollunt, atque è veſtigio cœlum petunt, & hoc etiam ex aqua. Itaque in foveas, quibus feras venamur, delapſæ ſolæ evadunt. Vultur, & feræ graviores, niſi ex procurſu, aut altiore cumulo immiſſæ, non evolant : caudâ reguntur. Aliæ circumſpectant, aliæ flectunt colla. Nonnullæ veſcuntur ea quæ rapuêre pedibus. Sine voce non volant multæ : aut è contrario ſemper in volatu ſilent. Subrectæ, pronæ, obliquæ, in latera, in ora, quædam & reſupinæ feruntur : ut ſi pariter cernantur plura genera, non in eadem natura meare videantur.

De apodibus.

CAPUT 39. PLURIMUM volant quæ apodes, quia careant uſu pedum, ab aliis cypſeli appellantur, hirundinum ſpecie. Nidificant in ſcopulis. Hæ ſunt quæ toto mari cernuntur : nec unquam tam longo naves, tamque continuo curſu recedunt à terra, ut non circumvolitent eas apodes. Cætera genera reſidunt & inſiſtunt : his quies, niſi in nido, nulla : aut pendent, aut jacent.

(2) Tel eſt le vol de la perdrix.

(3) Tel eſt le vol des alouettes.

(4) Tel eſt le vol de la caille.

(5) Tel eſt, ſelon quelques-uns, le vol de l'oiſeau de nuit que nous nommons *freſaie*.

(1) Nous les nommons *martinets*, *martins pêcheurs*, *martinets pêcheurs*. Nous avons déja eu occaſion d'en parler, à l'occaſion des hirondelles & des alcyons. Pline en fait une eſpece d'hirondelle. M. de Buffon croit être fondé à en faire une eſpece différente.

comme s'ils comprimoient l'air enfermé ſous ces mêmes ailes, & ils s'élancent ainſi en haut, en bas, ou horizontalement. Certains vols imitent le jet d'une balle lancée avec (2) la main, d'autres la chûte (3) perpendiculaire des corps graves. Il y a auſſi des oiſeaux qui paroiſſent ſauter (4) en volant. Les canards, & autres oiſeaux du même genre, ſont les ſeuls qui s'élevent tout-à-coup & directement en l'air, & même de deſſus l'eau. Auſſi ſont-ils les ſeuls qui trouvent moyen de s'échapper quand il leur arrive de tomber dans les foſſés que l'on creuſe pour prendre les bêtes ſauvages. Le vautour & les grands oiſeaux de rapine ne prennent leur vol qu'après s'être mis à courir, ou qu'en profitant de l'avantage de quelque hauteur. Leur queue leur ſert de gouvernail. Il y a des oiſeaux qui, en volant, regardent de tout côté; d'autres qui plient le cou. Quelques-uns ſe nourriſſent, dans l'air même, de la proie qu'ils tiennent avec leurs ſerres. Dans ce même air, pluſieurs pouſſent des cris; d'autres au contraire s'y conduiſent en ſilence. Les uns volent debout, les autres le corps penché en avant, les autres arqués de biais, les autres inclinés ſur le côté ou ſur le bec; quelques-uns même volent en ſens inverſe & le ventre (5) en haut : tellement qu'à voir différentes eſpeces traverſer l'air enſemble, on ſeroit tenté de croire que ces oiſeaux divers ſe meuvent dans des éléments différents.

Des oiſeaux apodes.

Les oiſeaux nommés apodes (1), parcequ'ils ne ſe ſervent point de leurs pieds, & qui ſont une ſorte d'hirondelle, volent très long-tems ſans ſe reprendre. D'autres leur donnent le nom de cypſeles. Ils font leurs nids dans les écueils. Les navigateurs rencontrent ces oiſeaux par-tout en mer. Quelque longue & continue que ſoit la route d'un vaiſſeau, on les apperçoit ſans ceſſe voltiger à l'entour. Les autres hirondelles ſe poſent & s'arrêtent de tems en tems; les martinets ne prennent de repos que dans leurs nids, étant toujours en l'air ou couchés.

Et ingenia æquè varia, ad paſtum maximè.

De caprimulgis & plateis.

CAPUT 40. CAPRIMULGI appellantur grandioris merulæ aſpectu, fures nocturni : interdiu enim viſu carent. Intrant paſtorum ſtabula, caprarumque uberibus advolant ſuctum propter lactis : quâ injuriâ uber emoritur, capriſque cæcitas, quas ita mulsêre, oboritur. Platea nominatur, advolans ad eas quæ ſe in mari mergunt, & capita illarum morſu corripiens, donec capturam extorqueat. Eadem cùm devoratis ſe implevit conchis, calore ventris coctas evomit, atque ita ex iis eſculenta legit, teſtas excernens.

De ingeniis avium.

CAPUT 41. VILLARIBUS gallinis & religio ineſt. Inhorreſcunt edito ovo, excutiuntque ſeſe, & circumactæ purificant, ac feſtucâ aliquâ ſeſe & ova luſtrant.

(1) Nous ne connoiſſons point cet oiſeau en France. Il eſt aſſez commun en Italie, où on le nomme *calcabotto*, ſelon Aldrovande, qui en donne (livre 8, *Ornithol.* ch. 9, p. 567,) une figure que le Pere Hardouin reconnoît pour véritable. Au reſte, Ariſtote, *Hiſt. Animal.* livre 9, chapitre 39, s'exprime, ſur le *caprimulgus*, dans les mêmes termes que Pline.

(2) Ce fait a été atteſté par pluſieurs perſonnes à Albert le Grand, comme il l'écrit lui-même, livre 8, Traité 2, chap. 5, p. 258.

(3) Le Pere Hardouin regarde le pélican, tel qu'on le peint dans pluſieurs tableaux modernes, comme un oiſeau fabuleux. Quoi qu'il en ſoit, ce que dit ici Pline de l'oiſeau *platea*, Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 8, chap. 15, le dit de l'oiſeau *pelekan* ; & Cicéron de l'oiſeau *platalea*, au ſecond livre de la Nature des Dieux, p. 108, édition d'Elzévyre, à Leyde, 1642. Ariſtote fait du pélican un oiſeau du Danube & du Strimon. Cet oiſeau, ſelon Adrien Junius, ſe nomme, en Allemand, *loeffler*, *loeffelgansz* ; en Belgique, *lepeleer* ; en quelques provinces de France, *pale*, *truble*, *poche* ; en Ita-

La maniere différente dont les oiſeaux ſe nourriſſent ne caractériſe pas moins la diverſité de leur naturel, que leur marche & leur vol.

Des tette-chevres & des pélicans.

On appelle tette-chevres (1) certains oiſeaux qui reſſemblent à un gros merle. Ce ſont des voleurs de nuit, & qui, pendant le jour, ne voient point. Ils entrent dans les étables des bergers; ils tettent les chevres. Celles auxquelles ils ont fait ce tort, perdent (2) leur lait, & deviennent aveugles. Le pélican (3) attaque les oiſeaux qui plongent dans la mer; & lorſque ceux-ci ſortent de l'eau, il leur mord la tête juſqu'à ce qu'il les ait forcés de lui abandonner leur proie. Le même oiſeau avale (4) autant de coquillages qu'il en peut abſorber; & après les avoir comme calcinés par la chaleur de ſes entrailles, il les vomit, & y choiſiſſant ce qui peut faire nourriture, il laiſſe à part les écailles.

De certaines pratiques qu'affectent certains oiſeaux.

Les poules de campagne obſervent une eſpece de pratique religieuſe qui conſiſte à ſe hériſſer (5) & à ſe ſecouer après avoir pondu, en un mot à ſe purifier elles & leurs œufs en tournant à l'entour avec quelque fétu.

---

lien, *becquaro veglia*; en Eſpagnol, *pelicano*; en Anglois, *shoveler*, *ſchofler*; en Danois, *pelican*. S. Jérôme obſerve qu'il y a deux ſortes de pélicán, l'un terreſtre, l'autre aquatique. M. Valmont de Bomare fait du pélican le même oiſeau que l'*onocrotale*; ce que conteſte le Pere Hardouin. Conſultez ſes raiſons dans ſon Pline, tome 1, p. 588, ſeconde colonne, note 53.

(4) Cicéron & Ariſtote, *ibid.* l'Auteur du l. *de Mirabil. Auſcult.* p. 1151; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 3, ch. 20; Antigonus Caryſtius, ch. 47; Manuel Phile, chap. 8, p. 34.

(5) Voyez Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, ch. 3. Albert le Grand apporte une raiſon plus plauſible de cette pratique des poules, *de anim.* Traité 1, l. 1, p. 191 & 192.

De carduele, & pſittaco, & avibus quæ loquuntur.

CAPUT 42. MINIMÆ avium cardueles imperata faciunt, nec voce tantùm, ſed pedibus & ore pro manibus. Eſt quæ boum mugitus imitetur, in Arelatenſi agro, taurus appellata, alioqui parva. Eſt quæ equorum quoque hinnitus, anthus nomine, herbæ pabulo adventu eorum pulſa, imitatur, ad hunc modum ſe ulciſcens.

Super omnia humanas voces reddunt pſittaci quidem etiam ſermocinantes. India hanc avem mittit, ſittacen vocat, viridem toto corpore, torque tantùm miniato in cervice diſtinctam. Imperatores ſalutat, & quæ accipit verba, pronunciat: in vino præcipuè laſciva. Capiti ejus duritia

(1) Le chardonneret, en Grec, *thraupis*, *poecilis*; en Allemand, *diſtelfinck*, *rohtkogel*, *ſtigelitz*; en Belgique, *diſtelvink*, *petter*; en Italien, *cardellino*, *gardelin*; en Eſpagnol, *pintacilgo*, *ſirguerito*, *ſiclecolore*; en Danois, *ſtillidſe*; en Slawon, *ſzezygiel*. Adrien Junius écrit que pluſieurs confondent cet oiſeau avec l'*acanthys* des Grecs, nommé, dit-il, en Latin, *ſpinus*, *ligurinus*; en Allemand, *zinſzle*, *zeizel*, *ziſchen*; en Belgique, *eiiſten*, *geel vogesken*; en François, *ſcenicle*, *cinit*; en Italien, *lugaro*, *lugarino*, *luganello*; en Eſpagnol, *ſirguero*, *ſirguerito*; en Anglois, *ſiskin*.

(2) Le Pere Hardouin blâme ici, avec raiſon, ceux qui ſe ſont figuré que ce petit oiſeau *taurus* des Latins étoit le gros oiſeau que nous nommons *butor*; en Latin, *ardea ſtellaris*.

(3) C'eſt le *bruant*, ſelon la plupart des Critiques. Voyez Aldrovandus, l. 17, p. 750; Bellonius, l. 7, ch. 13; Scaliger, ſur Ariſtote, p. 1005. Au teſte ce que dit ici Pline de l'oiſeau *anthus*, eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 8, ch. 6. Voyez auſſi Antonius Liberalis, *Métam.* ch. 7. Manuel Phile, ſans doute par une fauſſe réminiſcence (au livre *de propr. anim.*), attribue, non à l'oiſeau *anthus*, mais au poiſſon *anthias*, de l'antipathie pour le henniſſement du cheval. Antonius Liberalis, que nous venons de citer, ne tombe pas dans la même faute, attribuant cette même antipathie à l'oiſeau *anthus*; & il dit que c'eſt par averſion même pour le henniſſement du cheval qu'il le contrefait en s'enfuyant. L'*anthus* de Pline eſt le *phloros* de Suidas; & c'eſt pourquoi, chez Ariſtote, Gaza traduit *anthos* par *florus*.

(4) Le perroquet, en Grec, *pſittakê*; en Allemand, *pappengay*, *ſittich*,

Du chardonneret, du perroquet, & des oiſeaux parlants.

Les chardonnerets (1), quoiqu'au nombre des plus petits oiſeaux, obéiſſent aux divers commandements qu'on leur fait. Ce n'eſt pas ſeulement de la voix qu'ils ſont dociles; leurs pieds & leur bec, au défaut de mains, exécutent diverſes tâches qu'on exige d'eux. Il y a dans le territoire d'Arles un oiſeau qui paroît imiter le mugiſſement d'un bœuf; en conſéquence on donne à cet oiſeau, d'ailleurs fort petit, le nom de taureau (2). Un autre, nommé anthus (3), imite le henniſſement des chevaux, comme pour ſe venger d'eux, lorſque ces animaux, ſurvenant dans un pâturage, l'obligent à leur céder la place.

Nul oiſeau ne contrefait ſi bien le parler de l'homme que le perroquet (4). Il y en a même qui font la converſation. On nous l'envoie de l'Inde, où il eſt appellé ſittace (5); il eſt entiérement verd (6), à l'exception d'un collier rouge qui lui entoure le cou. Nous lui voyons ſaluer les Empereurs : nous lui entendons prononcer diſtinctement tout ce qu'on lui a appris. Quand le vin lui a un peu échauffé le cerveau, c'eſt alors qu'il babille le plus plaiſamment. Il a la tête auſſi dure (7) que le bec : on

ſickuſt; en Italien, *papagallo*; en Eſpagnol, *papagaio*; en Anglois, *poppinjay*, *parrot*; en Danois, *papegoye*; en Slawon, *papuga*. La pluparr de ces noms ſignifient le *pere-geai*, *le geai de la groſſe eſpece*. En effet, le perroquet tient du geai par la diverſité des couleurs, & par ſa diſpoſition à parler; mais, du reſte, il en differe totalement par la conformation du bec, & par pluſieurs autres caracteres diſtinctifs.

(5) C'eſt à-peu-près ſon nom Germanique *ſittich*. Voyez la note précédente.

(6) Les Anciens n'ont connu que cette eſpece; mais nous en connoiſſons une grande quantité d'autres, & même celles qu'ont connu les Anciens n'eſt pas aujourd'hui la plus eſtimée. Nous faiſons plus de cas des perroquets gris qui ont du rouge à la queue & ſous les ailes.

(7) Cependant les jeunes perroquets paſſent pour avoir la tête ſenſible. C'eſt pourquoi, pour les amener en ſureté de l'Amérique & de l'Inde juſqu'en Europe, on ne les met point dans des cages, de peur qu'ils ne ſe heurtent, mais dans des eſpeces de

eadem, quæ roſtro. Hoc, cùm loqui diſcit, ferreo verberatur radio : non ſentit aliter ictus. Cùm devolat, roſtro ſe excipit, illi innititur, levioremque ſe ita pedum infirmitati facit.

Minor nobilitas, quia non ex longinquo venit, ſed expreſſior loquacitas, generi picarum eſt. Adamant verba quæ loquantur. Nec diſcunt tantùm, ſed diligunt : meditanteſque intra ſemet, curâ atque cogitatione intentionem non occultant. Conſtat emori victas difficultate verbi, ac niſi ſubinde eadem audiant, memoriâ falli : quærenteſque mirum in modum hilarari, ſi interim audierint id verbum. Nec vulgaris iis forma, quamvis non ſpectanda. Satis illis decoris in ſpecie ſermonis humani eſt. Verùm addiſcere alias negant poſſe, quàm quæ ex genere earum ſunt, quæ glande veſcantur : & inter eas faciliùs, quibus quini ſunt digiti in pedibus ; ac ne eas quidem ipſas, niſi primis duobus vitæ annis. Latior iis eſt lingua, omnibuſque in ſuo cuique genere, quæ ſermonem imitantur humanum : quamquam id pene in omnibus contingit. Agrippina Claudii

---

ſabots rembourrés à l'intérieur, & qui ont preſque la forme de l'oiſeau même : autrement il leur ſurvient des abcès à la tête, dont la plupart meurent dans l'année.

(8) Sur la nomenclature polyglotte de la pie, conſultez la note 6 du chapitre 29.

(9) Perſe fait mention du talent qu'ont les pies & les perroquets pour contrefaire le parler de l'homme :

Quis expedivit pſittaco ſuum χαῖρε,
Picaſque docuit verba noſtra conari ?

(10) Voyez Plutarque, *de Solert. anim.* p. 973 ; édition de Paris, 1624.

(11) Le Pete Hardouin croit que par la pie glandivore, il faut entendre le geai ; & il blâme ceux qui penſent que notre *geai* réponde au *gracculus* des Latins ; queſtion que nous reprendrons au livre 11, chap. 29.

(12) Columelle & Pline lui-même, chap. 56 de ce même livre, regardent auſſi, chez la poule, comme un caractere d'élite, d'avoir cinq doigts aux pieds, c'eſt-à-dire un cinquieme doigt qui s'étend en travers ſur les quatre autres.

(13) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, la

la lui frappe avec une menue baguette de fer lorſqu'il apprend à parler; autrement il ne ſent point les coups. Quand, du lieu où il eſt juché, il veut voler à terre, il ſe reçoit ſur ſon bec, dont il ſe ſert auſſi pour ſoutenir ſon corps; & de cette maniere il épargne d'autant ſes jambes, qu'il a très foibles.

Les pies (8) ne ſont pas ſi eſtimées que les perroquets, parce-qu'elles ne viennent pas de loin; mais elles parlent plus diſtinctement (9). Elles n'apprennent pas ſeulement par condeſcendance les mots qu'on leur enſeigne, on voit encore qu'elles les aiment & s'y affectionnent. En effet, elles les répetent d'elles-mêmes avec méditation (10), & font voir, par la peine qu'elles ſe donnent, combien elles ont envie de les ſavoir. Il eſt certain qu'elles meurent quelquefois par la violence qu'elles ſe font pour prononcer un mot difficile. D'autre part, elles oublient aiſément ce qu'elles ont appris, à moins qu'on ne le leur répete de tems en tems, & elles témoignent leur extrême ſatisfaction quand on leur dit le mot qu'elles cherchent. Quoique leur figure n'ait rien de frappant, elle n'eſt cependant pas commune: mais au reſte les pies ſont aſſez belles par le talent qu'elles ont d'imiter le langage humain. On prétend qu'il n'y a que celles (11) qui ſe nourriſſent de gland qui apprennent à parler; qu'en outre les meilleures à inſtruire ſont celles qui ont cinq doigts (12) aux pieds; encore n'apprennent-elles, à ce qu'on aſſure, que pendant leurs deux premieres années. Elles ont la langue large (13), comme l'ont auſſi, chacun dans ſon genre, tous les oiſeaux qui imitent le langage humain (14); induſtrie qu'affectent preſque toutes les ſortes d'oiſeaux. Actuellement même, au moment où j'écris cette hiſtoire, Agrippine, femme de l'Empereur Claude, a une grive (15) qui

chapitre 15; Solin, chapitre 52.

(14) D'après un manuſcrit & quelques éditions, M. le Comte de la Tour Rezzonico veut qu'on liſe au texte *ſermones omnium*, au lieu de *ſermones hominum*; mais je crois cette derniere leçon meilleure.

(15) Sur la nomenclature polyglotte de la grive, conſultez la note 8 du ch. 24.

Cæſaris turdum habuit (quod nunquam antè) imitantem ſermones hominum, cùm hæc proderem. Habebant & Cæſares juvenes ſturnum, item luſcinias, Græco atque Latino ſermone dociles; præterea meditantes in diem, & aſſiduè nova loquentes, longiore etiam contextu. Docentur ſecretò, & ubi nulla alia vox miſceatur, aſſidente qui crebrò dicat ea quæ condita velit, ac cibis blandiente.

De corvorum intelligentia.

CAPUT 43. REDDATUR & corvis ſua gratia, indignatione quoque populi Romani teſtata, non ſolùm conſcientiâ. Tiberio principe ex fœtu ſupra Caſtorum ædem genito pullus, in appoſitam ſutrinam devolavit, etiam religione commendatus officinæ domino. Is maturè ſermoni aſſuefactus, omnibus matutinis evolans in roſtra, forum versùs, Tiberium, dein Germanicum & Druſum Cæſares nominatim, mox tranſeuntem populum Romanum ſalutabat, poſtea ad tabernam remeans, plurium annorum aſſiduo officio mirus. Hunc ſive æmulatione vicinitatis, manceps proximæ ſutrinæ, ſive iracundiâ ſubitâ, ut voluit videri, excrementis

(16) Britannicus, fils de Claude, & Néron, fils d'Agrippine. C'eſt ce que Pline entend ici par les jeunes Céſars, ſelon le Pere Hardouin & d'autres Critiques; mais M. le Comte de la Tour Rezzonico veut qu'il ſoit ici queſtion de Titus & de Domitien. Je crois devoir être de l'avis du Pere Hardouin. Je conviens, avec M. le Comte Rezzonico, que Pline n'avoit que vingt-ſix ans quand l'Empereur Claude épouſa Agrippine; mais il pouvoit dès-lors amaſſer des matériaux pour l'Hiſtoire Naturelle, qu'il ne publia que ſous Veſpaſien.

(17) L'étourneau ou ſanſonnet, oiſeau dont nous avons donné la nomenclature polyglotte ſur la fin du ch. 24, note 9. Le Poète Stace, *Sylvar.* l. 2, fait mention de la docilité du ſanſonnet à prononcer les paroles qu'on lui apprend :

Auditaſque memor penitus demittere voces
Sturnus.

(1) Nous avons donné la nomencla-

parle; ce qui ne s'étoit jamais vu. Les jeunes Céſars (16) ont auſſi un étourneau (17) & des roſſignols qui parlent Grec & Latin, qui chaque jour apprennent une nouvelle leçon, diſent toujours de nouvelles choſes, & prononcent même des phraſes aſſez longues. On les inſtruit dans des endroits écartés, & où ils ne puiſſent entendre d'autre voix que celle de leur maître. Celui-ci ſe rient auprès d'eux, leur répétant ſouvent ce qu'il veut leur apprendre, les flattant, & leur préſentant toujours à manger.

Des corbeaux, & de leur intelligence.

Il faut auſſi rendre juſtice au mérite du corbeau (1). Le peuple Romain, ſous l'empire de Tibere, non content d'eſtimer cet oiſeau, témoigna, par un acte d'indignation éclatante, le cas ſingulier qu'il en faiſoit. Un jeune corbeau qui étoit éclos ſur le temple de Caſtor (2) & de Pollux, s'abattit, en volant, dans la boutique d'un cordonnier adoſſée (3) à ce temple. Le lieu ſacré d'où venoit cet oiſeau le rendit encore plus recommandable au maître de la boutique. Ce jeune corbeau ayant donc appris en peu de tems à parler, voloit tous les matins vers la place publique, & ſe poſant ſur la tribune aux harangues, ſaluoit de là, par leur nom, l'Empereur Tibere, enſuite les deux Céſars (4), puis le peuple Romain qui paſſoit dans la place; après quoi il s'en retournoit dans la boutique: &, pendant pluſieurs années, il fit réguliérement ce manege, au grand étonnement de tout le monde. Or, il arriva qu'un autre cordonnier, qui, au voiſinage du premier, tenoit auſſi une boutique, tua le corbeau, ſoit par jalouſie contre ſon voiſin, ſoit par colere, ainſi qu'il l'allégua pour excuſe,

tute polyglotte du corbeau, chap. 12, note 9.

(2) Un manuſcrit porte *Caſtoris*, quelques-uns *Caſtrorum*; leçon vicieuſe: tous les autres *Caſtorum*. Cette derniere leçon eſt la meilleure, comme l'obſerve M. le Comte Rezzonico.

(3) Je lis au texte *appoſitam* avec les manuſcrits cités par le même Critique, & non pas *oppoſitam* avec les Editeurs.

(4) Britannicus, fils de Claude, & Néron, depuis Empereur.

ejus positâ calceis maculâ, exanimavit: tantâ plebei consternatione, ut primò pulsus ex ea regione, mox & interemptus sit, funusque innumeris aliti celebratum exsequiis, constratum lectum super Æthiopum duorum humeros, præcedente tibicine, & coronis omnium generum, ad rogum usque, qui constructus dextrâ viæ Appiæ ad secundum lapidem, in campo Rediculi appellato, fuit. Adeo satis justa causa populo Romano visa est exsequiarum, ingenium avis, aut supplicii de cive Romano, in ea urbe, in qua multorum principum nemo duxerat funus: Scipionis verò Æmiliani post Carthaginem Numantiamque deletas ab eo, nemo vindicaverat mortem. Hoc gestum M. Servilio, C. Cestio Cos. a. d. v. Kalend. April. Nunc quoque erat in urbe Roma, hæc prodente me, Equitis Romani cornix è Bætica, primùm colore mira admodum nigro: deinde plura contexta verba exprimens, & alia crebrò addiscens. Necnon & recens fama Crateri Monocerotis cognomine, in Erizena regione Asiæ corvorum operâ venantis, eo quod devehebat in sylvas eos insidentes corniculis hu-

(5) Les deux cordonniers dont on vient de parler, avoient l'un & l'autre leur boutique adossée au mur du temple des Dioscures; autrement Castor & Pollux; c'est pourquoi le peuple, avant que de mettre à mort le coupable, le chassa de toute l'étendue du quartier de franchise, qui s'étendoit peut-être jusqu'à une certaine distance du temple.

(6) Comme nous donnons le nom de Negres à tous les noirs, tant de la Nigritie Africaine, que de l'Ethiopie Indienne; de même les Romains appelloient indifféremment *Æthiops* tout homme noir, soit Africain, soit Indien: mais en cela ils étoient plus conséquents que nous, puisqu'ils reconnoissoient deux Ethiopies, l'une Africaine, l'autre Indienne; au lieu qu'il n'y a aucune contrée de l'Inde qu'on nomme, de nos jours, *Nigritie.*

(7) Ecoutons Festus: *Rediculi fanum extra portam Capenam fuit; quia accedens ad urbem Hannibal, ex eo loco redierit, quibusdam perterritus visis.*

(8) Tacite, Annal. l. 6, fait mention de ces deux Consuls. Il place leur

d'autant que l'oiſeau lui avoit gâté des ſouliers par ſes ordures. Quoi qu'il en ſoit, le peuple fut ſi affligé de la perte du corbeau, qu'après avoir chaſſé le cordonnier du quartier (5) des Dioſcures, il le mit à mort. Depuis, il fit au corbeau les plus magnifiques funérailles. Son corps, placé ſur un lit de parade, précédé d'un joueur de flûte, & de couronnes de toutes ſortes de fleurs, fut porté par deux Ethiopiens (6) juſqu'à un bûcher qui avoit été conſtruit à deux milles de Rome, à droite de la voie Appienne, dans le champ auquel le temple de Rediculus (7) a donné ſon nom. Ainſi l'on jugea qu'un oiſeau ſi ingénieux méritoit qu'on lui fît des obſeques, & que ſa mort fût vengée par le ſupplice d'un citoyen Romain, dans une ville où l'on n'avoit fait aucunes funérailles à pluſieurs grands perſonnages, & où perſonne n'avoit vengé la mort de Scipion Emilien, deſtructeur de Carthage & de Numance! Le fait que nous venons d'expoſer ſe paſſa ſous le Conſulat de Marcus (8) Servilius & de Caius Ceſtius, le vingt-huit de Mars. Préſentement même, au moment où j'écris cette hiſtoire, il y a dans la ville de Rome une corneille apportée de Bétique, & appartenant à un Chevalier Romain, laquelle eſt d'un noir admirable, & qui d'ailleurs ſurprend tout le monde par le talent qu'elle a de prononcer des phraſes entieres, & d'en apprendre ſouvent de nouvelles. Il n'y a pas bien long-tems qu'on a entendu parler d'un certain Craterus, ſurnommé Monoceros (9), qui, dans la contrée Erizene (10), en Aſie, ſe ſervoit de corbeaux pour la chaſſe du vol. Il les portoit dans les forêts, perchés ſur ſes épaules & ſur les cornichons de ſon caſque (11). Ces

Conſulat ſous la vingt-deuxieme année de l'empire de Tibere.

(9) C'eſt-à-dire *Licorne*. C'étoit un ſobriquet qui peut-être avoit rapport à quelque loupe ou autre défectuoſité naturelle de ce Craterus.

(10) La plupart des manuſcrits portent *in Eriza*; mais le ſecond manuſcrit royal porte *in Erizena*. Nous avons cru, avec le Pere Hatdouin, devoir préférer cette derniere leçon. On a parlé des peuples Eréziens ou Eriziens au l. 5, ch. 30.

(11) Du ſommet du caſque ſortoient quelquefois des cornes. C'étoit, pour l'ordinaire, un ornement de terreur.

meriſque : illi veſtigabant agebantque, eo perductâ conſuetudine, ut exeuntem ſic comitarentur & feri. Tradendum putavêre memoriæ quidam, viſum per ſitim lapides congerentem in ſitulam monumenti, in qua pluvia aqua durabat, ſed quæ attingi non poſſet : ita deſcendere paventem expreſſiſſe tali congerie, quantum poturo ſufficeret.

De Diomedeis avibus.

CAPUT 44. NEC Diomedeas præteribo aves : Juba catarractas vocat : eis eſſe dentes, oculoſque igneo colore, cæterò candidis, tradens. Duos ſemper iis duces : alterum ducere agmen, alterum cogere. Scrobes excavare roſtro, inde

Voyez Spanhemius au livre *de uſu numiſmat.* p. 367, & mon Traité des *Origines Uriennes*, chap. 7, p. 410.

(12) Aldrovande, *Ornithol.* l. 12, p. 702, cite un grand nombre d'exemples de corbeaux dreſſés à la chaſſe du vol.

(13) Témoin Elien, *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 48 ; & Plutarque, *de Solert. anim.* p. 967 ; mais ces deux Ecrivains ſont poſtérieurs à Pline.

(1) Ainſi nommés de l'une des iſles de Diomede ; iſles dont nous avons parlé au livre 3, chap. 26, notes 21 & 22, tome 2, p. 228.

(2) C'eſt la traduction Grecque du nom barbare qu'on donne aujourd'hui même à cette ſorte d'oiſeau. Cat Aldrovande, *Ornithol.* l. 19, p. 58, obſerve que l'oiſeau de Diomede ne ſe trouve & ne vit, même de nos jours, que dans les iſles de ce nom, & que cet oiſeau y eſt appellé *artenna :* dénomination que Juba aura, je penſe, interprétée dans le ſens d'*art-aina*. Or *art-aina* peut ſignifier *violente ſource, éruption d'eau, cataracte, chûte d'eau bruſque & précipitée*, &c. racines *art*, qui exprime la force & la violence dans preſque toutes les langues ; & *ain*, qui ſignifie une fontaine, une ſource en Hébreu, & dont les Grecs paroiſſent avoir fait leur verbe *αἰνάω*, *perfundo*. Au lieu de *catarractas*, le Pline d'Elzévyre porte *catarructas :* c'eſt une leçon vicieuſe, comme le fait voir, indépendamment de l'autorité des manuſcrits, l'extrême analogie que nous venons d'établir entre la dénomination Grecque dont s'eſt ſervi Juba, & la dénomination barbare qui ſubſiſte encore. Le P. Hardouin croit que l'oiſeau dont nous parlons a été nommé *catarracte*, parceque ſon vol imite une chûte d'eau précipitée & violente ; explication qui, comme je l'ai fait voir, convient également

corbeaux lui cherchoient les autres oiſeaux, & les débuſquoient. Il continua ſi long-tems cette pratique ſinguliere, que, quand il ſe mettoit en marche pour chaſſer (12), il étoit ſuivi même des corbeaux ſauvages. Quelques Ecrivains (13) ont cru devoir rapporter qu'il s'eſt vu un corbeau qui, lorſqu'il avoit ſoif, recouroit à l'urne d'un tombeau où il tomboit de tems à autre de l'eau du ciel. Mais le vaſe étant trop profond pour qu'il pût atteindre au niveau de l'eau, l'animal y jettoit des pierres qui faiſoient hauſſer l'eau juſqu'à ſon bec, & le mettoient à portée d'en boire autant qu'il deſiroit.

Des oiſeaux de Diomede.

Je ne paſſerai point ſous ſilence les oiſeaux (1) de Diomede. Juba les appelle catarractes (2); il dit qu'ils ont des dents (3), & qu'ils ſont blancs par tout le corps, à l'exception des yeux qu'ils ont de couleur ignée (4). Il ajoute qu'ils ont toujours deux chefs, dont (5) l'un va à la tête de la troupe, & l'autre à la queue; que lorſqu'ils veulent nicher, ils ſe ſervent de leur bec pour faire

à la dénomination barbare *artenna*, prononcée *art-aina*.

(3) Solin, chap. 2, s'explique avec moins d'amphibologie que Pline; on lit chez lui: *Ignei oculi, ora dentata.* Chez Pline, on eſt tenté de croire que la couleur ignée appartient auſſi aux dents de l'oiſeau catarracte. Or ces dents n'étant point, ſelon toute apparence, de vraies dents, ni du genre oſſeux, mais ſeulement une découpure dentelée aux bords du bec de l'oiſeau, & ces bords pouvant être rouges, peut-être ſeroit-on en droit, quoi qu'en diſe le Pere Hardouin, de penſer que Solin & lui-même ont mal interprété Pline en cette occaſion. Nous avons cependant cru devoir déférer à leur interprétation comme à la plus généralement accréditée. Voyez, ſur la denture de l'oiſeau en queſtion, la note 9.

(4) La foulque, ou poule d'eau commune, qui eſt l'oiſeau auquel Pline lui-même aſſimile l'oiſeau de Diomede, a l'iris de l'œil de couleur rouge, ainſi qu'une partie du bec inférieur: mais le reſte du corps n'eſt pas blanc, comme chez les oiſeaux de Diomede. Au texte, au lieu de *candidis*, quelques manuſcrits portent *candidas*; variante qui ne change rien au ſens.

(5) Solin, *ibid.*

crate conſternere, & operire terrâ, quæ antè fuerit egeſta: in his fœtificare. Fores binas omnium ſcrobibus: orientem ſpectare, quibus exeant in paſcua; occaſum, quibus redeant. Alvum exoneraturas ſubvolare ſemper, & contrario flatu. Uno hæ in loco totius orbis viſuntur, in inſula, quam diximus nobilem Diomedis tumulo atque delubro, contra Apuliæ oram, fulicarum ſimiles. Advenas barbaros clangore infeſtant, Græcis tantùm adulantur, miro diſcrimine, velut generi Diomedis hoc tribuentes: ædemque eam quotidie pleno gutture madentibus pennis perluunt atque purificant: unde origo fabulæ, Diomedis ſocios in earum effigies mutatos.

Quæ animalia nihil diſcant.

CAPUT 45. NON omittendum eſt, cùm de ingeniis diſſerimus, è volucribus hirundines eſſe indociles, è terreſtribus mures: cùm elephanti juſſa faciant, leones jugum ſubeant, in mari vituli, totque piſcium genera miteſcant.

(6) Solin, *ibid.*

(7) Ceci eſt confirmé par l'Auteur du livre *de Mirabil. Auſcult.* p. 1156.

(8) Conſultez la premiere note.

(9) Il eſt à croire que le bec de ces oiſeaux eſt denteſé de maniere que la denture ſupérieure s'engrene avec juſteſſe dans la denture inférieure; ſans quoi l'on conçoit difficilement comment ils pourroient contenir longtems une certaine quantité d'eau dans leur bec. Au reſte cette denture des oiſeaux *artennes* paroît atteſtée par leur nom même; car ce nom ſignifie *très denté*. *Ar* eſt un article emphatique, un ſuperlatif; & *tenne*, dans les divers idiômes émanés du Celtique, ſignifie *dent*; témoin *tennar*, les dents, la denture, en vieux Gothique, ſelon le docte Jean Ihre, aux mots *Tand*, *Tanne* & *Tinne*, une dent.

(10) Voyez, ſur cette fable, Strabon, l. 6, p. 284, édition de Paris, *in-fol.* 1620.

(1) Albert le Grand prétend qu'il a vu des hirondelles privées, & qui venoient dans la main comme d'autres oiſeaux. Cela eſt difficile à croire; car l'hirondelle ne vit que de ſa propre chaſſe, & meurt ſi on la captive, parcequelle ne prend les inſectes qu'au

en

en terre des creux qu'ils couvrent enſuite d'une eſpece de claie (6), ſur laquelle ils étendent par couches la terre qu'ils en ont tirée, & qu'ils y font leurs petits; que tous ces creux ont deux ouvertures, l'une qui regarde le Levant & par laquelle ils vont paître, l'autre qui regarde le Couchant & par laquelle ils rentrent; qu'ils ne déchargent leur ventre qu'en s'élevant en l'air, & en volant contre le vent. Ces oiſeaux ne ſe trouvent (7) que dans un ſeul endroit de l'univers, ſavoir dans une iſle peu éloignée des côtes de la Pouille, & que nous avons dit être (8) célebre par le tombeau & le temple de Diomede. Ils reſſemblent à des foulques ou poules d'eau. Ils crient contre tous les étrangers qui arrivent dans cette iſle; &, par un diſcernement qui tient du prodige, ils témoignent de l'amitié aux Grecs ſeuls, comme s'ils reconnoiſſoient en eux les compatriotes de Diomede. Chaque jour ils ſe chargent d'eau le (9) bec & les plumes, & en vont arroſer & purifier le temple de Diomede. De là l'origine de la fable (10), *que les compagnons de Diomede furent changés en ces oiſeaux.*

D'animaux qu'on ne ſauroit ſtyler à rien apprendre.

Je ne dois pas omettre non plus, en traitant du naturel des animaux, qu'entre les oiſeaux, les hirondelles (1), &, entre les animaux terreſtres, les rats (2), ne peuvent rien apprendre; tandis que l'éléphant fait ce qu'on lui commande, que le lion ſubit le joug, & que le veau marin (3) & pluſieurs autres ſortes de poiſſons s'apprivoiſent.

vol. Il paroît donc impoſſible d'apprivoiſer un tel oiſeau.

(2) Scaliger atteſte avoir vu un rat ou une ſouris (*murem*) qu'on étoit parvenu à ſi bien apprivoiſer, qu'enſuite on lâchoit en toute liberté cet animal, quoique d'une eſpece naturellement indocile, & qu'il revenoit quand ſon maître ou ſa maîtreſſe l'appelloit. Le Pere Hardouin obſerve qu'il a vu des ſouris venir manger dans la main.

(3) Voyez ce qui a déja été dit du veau marin au livre précédent, chapitre 13. Conſultez auſſi Diodore de Sicile, l. 3, Bibl. p. 155.

De potu avium.

CAPUT 46. BIBUNT aves ſuctu : ex his, quibus longa colla, intermittentes, & capite reſupinato velut infundentes ſibi. Porphyrio ſolus morſu bibit. Idem eſt proprio genere, omnem cibum aquâ ſubinde tingens, deinde pede ad roſtrum, veluti manu, afferens. Laudatiſſimi in Commagene. Roſtra iis, & prælonga crura rubent.

De hæmatopode, & onocrotalis, & de peregrinis avibus.

CAPUT 47. HÆC quidem & hæmatopodi, multo minori, quamquam eâdem crurum altitudine. Naſcitur in Ægypto. Inſiſtit ternis digitis. Præcipuè ei pabulum muſcæ. Vita in Italia paucis diebus.

Graviores omnes fruge veſcuntur, altivolæ carne tantùm. Inter aquaticas, mergi ſoliti ſunt devorare quæ cæteræ reddunt.

(1) Alexander de Myndos en fait un oiſeau de Libye, chez Athénée, l. 9, p. 388.

(2) Polémon, au cinquieme livre de ſes Commentaires, chez le même Athénée, *ibid.* Elien l. 14, ch. 35, raconte un fait peu croyable touchant l'extrême intérêt que prend cet oiſeau pour la chaſteté des femmes, écrivant qu'il ſe pend de déſeſpoir lorſqu'il arrive à la maîtreſſe du logis de manquer à ſon honneur.

(3) Cette habitude eſt aſſez commune aux canards, aux oies, aux geais, aux perroquets, &c.

(4) C'eſt ce qu'on voit faire journellement aux diverſes eſpeces de perroquets.

(5) Cependant Alexander de Myndos en fait un oiſeau Libyen. Voyez la note 1.

(6) Ariſtote, chez Athénée, l. 9.

(7) Je lis *hæmatopodi* avec le Pere Hardouin, cette leçon étant infiniment vraiſemblable. Je dois pourtant prévenir qu'il a cru que la leçon *himantopodi*, adoptée par tous les Editeurs, étoit auſſi celle de tous les manuſcrits. Mais il ſe trompe ; Adrien Junius cite un manuſcrit des plus anciens, ou on lit *ematopodi*. La dénomination d'*himantopode*, qui ſignifieroit pied fait en forme de laniere ou de fouet, ne paroît pas auſſi analogue à l'oiſeau décrit ici par Pline que la dénomination d'*hæmatopode*, qui ſignifie

De la maniere dont les oiſeaux boivent.

Les oiſeaux boivent en ſuçant. Ceux qui ont un long cou n'avalent la même gorgée d'eau qu'à pluſieurs repriſes, & qu'en levant la tête en haut, pour que la capacité de leur bec faſſe l'effet de l'entonnoir. Le porphyrion (1) ſeul boit en happant l'eau, comme s'il mordoit (2) quelque choſe de ſolide. Il a auſſi l'habitude particuliere de tremper (3) tout ce qu'il mange, & de le porter à ſon bec avec le pied (4), ainſi que l'homme porte ſa nourriture à ſa bouche avec la main. Les porphyrions les plus vantés ſont ceux de la (5) Commagene; ils (6) ont le bec rouge, de même que les jambes, qui ſont fort longues.

De l'hæmatopode, de l'onocrotale, & d'autres oiſeaux étrangers.

L'hæmatopode (7), qui eſt beaucoup plus petit que le porphyrion (8), a les jambes auſſi hautes, & de la même couleur. Cet oiſeau ſe trouve en Egypte. Il n'a que trois doigts au pied: les mouches ſont ſa principale nourriture. Amené en Italie, il n'y vit que peu de jours.

Tous les oiſeaux qui ſont d'un gros volume & d'une maſſe peſante ſe nourriſſent de grains. Ceux qui volent le plus haut ne vivent que de chair. Entre les oiſeaux aquatiques, les plongeons ſe repaiſſent de ce que les autres rendent.

---

pied couleur de ſang. Or notre Auteur, au chapitre précédent, vient d'établir que le porphyrion a les jambes rouges, & ici il obſerve que l'oiſeau dont il parle a les jambes de la même couleur que celles du porphyrion. Tout ſemble donc démontrer la juſteſſe de la correction introduite au texte par le Pere Hardouin, &, bien avant lui, par Adrien Junius. Au reſte l'hæmatopode eſt un oiſeau inconnu en Europe, ſelon le Savant Jéſuite: cependant Dupinet en fait la *pie de mer*, ou la *bécaſſe de mer*. Mais il eſt à remarquer qu'il a lu au texte *himantopodi*. Adrien Junius, qui lit *hæmatopodi*, écrit que c'eſt le *mathoen* des Flamands.

(8) Dont on vient de parler au chapitre précédent.

Olorum ſimilitudinem onocrotali habent : nec diſtare exiſtimarentur omnino, niſi faucibus ipſis ineſſet alterius uteri genus. Huc omnia inexplebile animal congerit, mira ut ſit capacitas. Mox perfectâ rapinâ, ſenſim inde in os redditâ, in veram alvum ruminantis more refert. Gallia hos ſeptentrionali proxima oceano mittit.

In Hercynio Germaniæ ſaltu inuſitata genera alitum accepimus, quarum plumæ ignium modo colluceant noctibus. In cæteris nihil præter nobilitatem longinquitate factam, memorandum occurrit.

De multarum avium nominibus & natura.

CAPUT 48. PHALERIDES in Seleucia Parthorum, & in Aſia, aquaticarum laudatiſſimæ : rurſus phaſianæ in Colchis geminas ex pluma aures ſubmittunt, ſubriguntque. Numidicæ in parte Africæ Numidia, omneſque jam in Italia.

Phœnicopteri linguam præcipui ſaporis eſſe, Apicius

(9) Le Pere Hardouin ſoutient que l'onocrotale n'eſt autre que le *cormoran ;* encore que Bochart, l. 2, ch. 21, p. 275, ſeconde partie du livre *de Animal.* & Aldrovande, l. 19 & 20, aient penſé que l'onocrotale & le pélican ſont le même oiſeau. Nous laiſſons à M. de Buffon le droit & le ſoin de prononcer entre ces diverſes aſſertions. En attendant nous trouvons plus de vraiſemblance dans le ſentiment du Pere Hardouin.

(10) Ceci ſert d'argument au Pere Hardouin pour appuyer ſon opinion.

(11) Nul des Modernes ne connoît d'oiſeaux ſemblables dans les contrées Germaniques. Il eſt vrai que la forêt Hercynie eſt conſidérablement diminuée, & qu'elle n'eſt pas aujourd'hui le tiers de ce qu'elle étoit du tems de Jules Céſar & de Pline. Peut-être les oiſeaux phoſphoriques en queſtion étoient-ils affectés à quelque canton particulier de cette vaſte forêt, & que ce canton eſt du nombre de ceux qui lui ont été enlevés ſucceſſivement, pour y établir des royaumes & une multitude innombrable de villes.

(1) Par le mot *Aſia* les Anciens entendent preſque toujours l'Aſie Mineure.

(2) Les oiſeaux nommés par Pline *phalerides*, ſont ceux que nous nommons *pietes*, ſelon Dupinet, Bellon

Les onocrotales (9) reſſemblent aux cygnes, & ils n'en different que parcequ'ils ont immédiatement au deſſous du goſier une eſpece de jabot ou de poche qui eſt d'une grandeur démeſurée, & dans laquelle ces oiſeaux, dont l'appétit eſt inſatiable, amaſſent tout ce qu'ils trouvent: enſuite ils le ruminent; & lorſque la trituration en eſt faite, ils l'avalent de nouveau, & le font paſſer, cette fois, dans leur véritable eſtomac. Cet oiſeau vient des côtes de la Gaule (10) ſeptentrionale.

J'ai oui dire que dans la forêt Hercynie, en Germanie, il y a des genres d'oiſeaux extraordinaires, dont les plumes, pendant la nuit, brillent (11) comme du feu. Les autres oiſeaux du même pays n'ont rien de remarquable; & ſi l'on en fait cas, c'eſt uniquement parcequ'ils viennent de loin.

Noms & naturels de pluſieurs oiſeaux.

A SÉLEUCIE, ville des Parthes, & dans l'Aſie (1) Mineure, les phalérides (2) ſont, de tous les oiſeaux aquatiques, les plus eſtimés. Les (3) faiſands de la Colchide ont comme deux oreilles de plumes, qu'ils hauſſent & baiſſent à volonté. Quant aux poules de Numidie (4), elles viennent originairement du pays de ce nom, qui fait partie de l'Afrique: mais à préſent l'Italie en eſt peuplée.

Apicius, ce gouffre inſigne de gloutonnerie, a fait voir que

& le Pere Hardouin. Celui-ci obſerve que les *piettes* ſont fréquents dans le Soiſſonnois & le Beauvoiſis: je dis *fréquents*, car Dupinet fait *piette* du genre maſculin.

(3) Le faiſand, en Grec, *itys*, *phaſianikos-ornis*; en Allemand, *faſan*, *faſſan*; en Belgique, *faſaen*, *faſant*; en Italien, *faſano*, *fagiano*; en Eſpagnol, *faiſan*; en Anglois, *pheſant*; en Danois, *faſan*. Toutes ces dénominations ſignifient l'*oiſeau du Phaſe*, parcequ'en effet c'eſt du Phaſe que ces oiſeaux ſont cenſés originaires, témoin ce que le Poète Martial, Epigr. 72, l. 13, fait dire à l'un deux:

Argoâ primùm ſum tranſportata carinâ:
Ante mihi notum nil niſi Phaſis erat.

(4) L'oiſeau nommé par les Anciens *numidica*, étoit ſemblable, ſelon Varron, à la poule nommée *gallina ruſtica*, qui n'eſt autre que la bécaſſe, ſelon

docuit, nepotum omnium altiſſimus gurges. Attagen, maximè Ionius, celebratur; vocalis aliàs, captus verò obmuteſcens, quondam exiſtimatus inter raras aves. Jam & in Gallia Hiſpaniaque capitur, & per Alpes etiam, ubi & phalacrocoraces, aves Balearium inſularum peculiares: ſicut Alpium pyrrhocorax, luteo roſtro: niger & præcipuo ſapore lagopus: pedes leporino villo nomen ei hoc dedêre, cæterò candidæ, columbarum magnitudine. Non extra terram

Adrien Junius, & que la *gelinotte*, ſelon le Pere Hardouin.

(5) C'eſt le *flambant*, qui tire ſon nom de la couleur de ſes ailes, comme l'obſerve Martial, Epigr. 58, l. 3:

Nouiencque debet quæ rubentibus pennis;

& au l. 13, Epigramme 71, intitulée *Phœnicopterus*:

Dat mihi penna rubens nomen: ſed lingua guloſis
Noſtra ſapit: quid ſi garrula lingua foret?

C'eſt un oiſeau de marais, ſelon Ariſtophane, *Oiſeaux*, p. 553; & ſelon Héliodore, dans ſes Æthiopiques, p. 268. Robert Conſtantin, dans ſon Supplément à la langue Latine, obſerve que cet oiſeau eſt de la grandeur d'une cicogne; qu'il a les jambes, le bec & le cou fort longs. Il ajoute que cet oiſeau eſt commun en Flandres; d'où il prend occaſion de ſe figurer que c'eſt de là qu'il eſt nommé le *flammant*: mais *flammant* n'eſt, à coup sûr, qu'une corruption de *flambant*, qui eſt l'ancien nom de cet oiſeau, celui que lui donne Dupinet.

(6) Le *francolin* ou *gelinotte des bois*, en Grec, *attagas*; en Allemand, *haſelhan*; en Eſpagnol, *francolin*; en Italien, *francolino*; en Anglois, *morchen*; en Slawon, *jarzabek*; en Danois, *haſſel-hone*.

(7) Cet amour pour la liberté eſt exprimé dans la plupart des divers noms qu'on donne à cet oiſeau. *Jarzabec* ſignifie le franc coureur; *attage* eſt compoſé de l'*a* privatif & de *tagos*, roi, chef, maître; *gelinotte* ſignifie l'oiſeau roitelet; *francolin*, franc du collier, &c.

(8) On ſait qu'en Grec *korax* ſignifie *corbeau*, & que *phalacros* ſignifie *chauve*. Pline, au livre 11, chap. 37, donne à ce même oiſeau le nom de *corvus aquaticus*; ce qui a fait croire à Bochart, *de Anim.* part. 2, p. 296, à Aldrovandus, *Ornithol.* l. 19, à Bellonius, l. 3, ch. 7, & aux Anatomiſtes de Paris, que cet oiſeau n'eſt autre que le *cormoran*. Le Pere Hardouin s'éleve contre cette opinion, fondé ſur ce que dit ici Pline, que les *phalacro-coraces* ſont une eſpece particuliere aux iſles Baléares. Il reſte à ſavoir ſi le mot *peculiaris*, dont Pline s'eſt ſervi, ſignifie, en toute occaſion, *excluſivement propre*.

(9) C'eſt-à-dire le corbeau igné, le corbeau rouge. Dupinet traduit *choucas rouge*. Le Pere Hardouin prétend que quelques Allemands le qualifient de *corbeau des Alpes*; & que c'eſt de lui dont Aldrovandus donne

la langue du phœnicoptere (5) étoit d'un excellent goût. On eſtime beaucoup le francolin (6), ſur-tout celui d'Ionie. Cet oiſeau, qui chante étant libre (7), devient muet quand il eſt pris. Autrefois on le regardoit comme rare; mais à préſent on en prend en Gaule & en Eſpagne, & même dans les Alpes, où il ſe trouve auſſi des phalacrocoraces (8), ou corbeaux chauves, qui ſont des oiſeaux particuliers aux iſles Baléares; comme aux Alpes le pyrrhocorax (9), qui a le bec jaune; & l'oiſeau lagopode, ou pied de lievre, ainſi nommé de ce qu'il a le pied velu: ſa chair eſt noire (10), & d'un excellent manger; du reſte il a le plumage blanc, & n'excede pas la groſſeur d'un pigeon. Il ne vit pas facilement hors de ſon pays natal, ne

la deſcription, *Ornithol.* l. 12, chapitre 8. Mais il eſt à remarquer que le Pere Hardouin a lu au texte de Pline *pyrrhocorax, luteo roſtro, niger.* Or ce mot *niger* appartient à la phraſe ſuivanre : *Niger & præcipuo ſapore lagopus.* Au reſte c'eſt contre l'autorité des meilleurs manuſcrits que ce mor *niger*, qui y eſt exprimé, ſe trouve omis par la plupart des Editeurs, qui ne l'ont retranché que faute d'en comprendre le vrai ſens. Voyez la note ſuivante.

(10) Le mot *niger* n'exprime point ici la couleur du plumage, & n'eſt nullemenr une épithete du corbeau rouge, comme ſe l'eſt figuré le Pere Hardouin, contre toute vraiſemblance. *Niger* étanr joint à ces mots, *& præcipuo ſapore*, eſt évidemment, en cette occaſion, une circonſtance du mets, un des caracteres de l'oiſeau, conſidéré comme viande diſtinguée ſelon ſa couleur; ce qui n'empêche nullement que le plumage de ce même oiſeau ne ſoit blanc. Les chaſſeurs diſtinguent volontiers quatre principales couleurs de viande; la viande griſe, la viande blanche, la viande noire, & la viande rouge. C'eſt ainſi que cinq ou ſix lignes plus loin, dans cette phraſe, *Croceo tinctu, cibis gratiſſima*, ces mots *croceo tinctu* déſignent un oiſeau dont la chair eſt de couleur ſafranée, c'eſt-à-dire rouge jaunâtre. Je ne ſais où Dupinet & le Pere Hardouin onr eu l'eſprir, lorſque, par ces mêmes paroles *croceo tinctu*, ils ſe ſont aviſés d'enrendre *un oiſeau ſervi à la ſauce jaune.* Quoi qu'il en ſoir, l'oiſeau à chair noire dont Pline parle ici, eſt reconnu être une des eſpeces de perdrix, & par conſéquenr appartienr à un genre dont la chair noire eſt un des caracteres diſtinctifs. Et comme d'ailleurs cette eſpece particuliere de perdrix eſt blanche de plumage, ou du moins blanchâtre, on la nomme *perdrix blanche de Savoie.* Nicolas Chorier, dans ſon Hiſtoire du Dauphiné, l. 1, p. 65, écrir que ces perdrix ſont communes au territoire de *Gap*, & que ceux du pays les nomment *jalabres.*

eam veſci facilè, quando nec viva manſueſcit, & corpus occiſæ ſtatim marceſcit. Eſt & alia nomine eodem, à coturnicibus magnitudine tantùm differens, croceo tinctu, cibis gratiſſima. Viſam in Alpibus ab ſe peculiarem Ægypti & ibim Egnatius Calvinus præfectus earum prodidit.

De novis avibus, & de fabuloſis.

CAPUT 49. VENÊRE in Italiam Bebriacenſibus bellis civilibus trans Padum & novæ aves (ita enim adhuc vocantur) turdorum ſpecie, paulum infra columbas magnitudine, ſapore gratæ. Baleares inſulæ nobiliorem etiam ſupra dicto porphyrionem mittunt. Ibi & buteo accipitrum generis in honore menſarum eſt: item vipiones; ſic enim vocant minorem gruem.

Pegaſos equino capite volucres, & gryphas auritâ adun-

(11) Aldrovandus, *Ornithol.* l. 13, ſoupçonne que cette perdrix eſt la même dont Bellonius parle ſous le nom de *perdrix de Damas*, ou *perdrix de Syrie*. Il ne s'agit plus que de ſavoir ſi cette derniere ſorte de perdrix a la chair de couleur ſafranée.

(12) Les manuſcrits portent *ibim Egnatius* & non pas *ibin M. Egnatius*, comme liſent les Editeurs antérieurs au Pere Hardouin.

(1) Cette guerre civile eſt celle qu'Othon ſoutint, & ſoutint ſi mal, contre Vitellius. Conſultez Suétone & Tacite.

(2) Aujourd'hui *Caneto*, à deux milles de Crémone, ſur la route de Crémone à Vérone, ſelon Cluvier, l. 1, *Ital. Antiq.* p. 261.

(3) Le Pere Hardouin juge que Pline veut parler de nos *perdrix griſes*.

(4) Au chapitre 46.

(5) La buſe, ou buſart, ou caſſart, eſt, ſelon M. de Buffon, l'épervier *buteo* des Latins, ou *triorkhês* des Grecs, dont nous avons parlé au ch. 8, note 1, ſeconde colonne, art. 3, & note 5.

(6) Un manuſcrit porte *bibiones* au lieu de *vipiones*.

(7) Le Pere Hardouin confond mal-à-propos, ce me ſemble, les pégaſes des Poëtes, qui ſont des chevaux ailés, & dont on a traité, l. 8, ch. 21, note 2, p. 372, tom. 3, avec les pégaſes dont Pline parle ici, & qui ſont des oiſeaux dont la tête eſt ſeulement ſuppoſée reſſembler à celle d'un cheval. Les pégaſes, ſelon ma conjecture, ſur-tout ceux d'Ethiopie, ne ſont autres que des autruches, ſorte d'oiſeaux qui ſemblent n'avoir des ailes que pour s'aider à courir, & ſur leſquels on a quelquefois vu monter des Negres, comme nous faiſons ſur un cheval.

s'apprivoiſe

s'apprivoiſe point, & ſe gâte dès qu'il eſt tué. Il y a une autre (11) ſorte de lagopode qui ne differe de la caille que parcequ'il eſt plus gros. La couleur de ſa chair eſt ſafranée : c'eſt un excellent mets. Egnatius (12) Calvinus, Gouverneur des Alpes, dit avoir vu des ibis dans ces montagnes ; & cependant l'ibis eſt un oiſeau particulier à l'Egypte.

Des oiſeaux nouveaux, & des oiſeaux fabuleux.

DURANT la guerre (1) civile de Bébriacum (2), il vint en Italie, au delà du Pô, certains oiſeaux (3) qu'on n'avoit point encore vus juſqu'alors, & qu'en conſéquence on appelle encore aujourd'hui oiſeaux nouveaux. Ils reſſemblent à des grives, ſont un peu moins gros que des pigeons, & d'un très bon goût. On nous apporte auſſi des iſles Baléares un porphyrion d'une eſpece plus eſtimée que celle dont nous avons parlé plus haut (4). Dans ces mêmes iſles, la buſe (5), qui eſt du genre des éperviers, eſt regardée comme un fort bon manger, de même que la petite grue appellée *vipio* (6).

Quant aux pégaſes (7), ces oiſeaux à tête de cheval, je les mets au rang des fables, auſſi-bien que les griffons (8), auxquels on

(8) Quelques manuſcrirs porrent *grypas*, au lieu de *gryphas*. Au reſte il ne s'agit point ici d'hippogryphes, ou chevaux griffons, c'eſt-à-dire de quadrupedes ailés, & donr les quatre pieds ſonr ſuppoſés être terminés par des griffes redoutables & crochues ; mais d'oiſeaux ordinaires, à l'exception qu'ils ont des oreilles ſaillantes ou des aigrerres qui en font l'office, & que leur bec eſt fair en crocher. C'eſt donc une ſorte de chouerre ou de hibou Scythique. Cet oiſeau, quel qu'il ſoir, eſt ſi éloigné d'avoir quelque choſe de commun avec la nature du cheval, que Virgile propoſe, comme une monſtruoſité impoſſible, l'alliance de ces deux natures, lorſqu'il dit :

Jungentur jam gryphes equis, &c.

Renvoyons donc les hippogryphes à leur inventeur, je veux dire à l'Arioſte ; & ne voyons dans le *griffon* qu'un oiſeau dont l'exiſtence eſt très poſſible, & dont le nom, au ſurplus, ne ſignifie autre choſe que *nez crochu*, *nez aquilin*. En effet, *grypos*, en Grec, & *grypus*, en Latin, ſignifienr également l'oiſeau nommé griffon, ou toute perſonne qui a le nez aquilin. Pline donne

citate roſtri fabuloſos reor : illos in Scythia, hos in Æthiopia. Equidem & tragopana, de qua plures affirmant, ma-

à ces mêmes griffons des oreilles ; circonſtance qui ne répugne point à la ſaine phyſique, puiſque quantité d'oiſeaux, ſur-tout à bec crochu, ont deux aigrettes qui accompagnent le haut de leurs tempes, & qui donnent à leurs oreilles une apparence ſaillante. Ainſi il n'eſt pas néceſſaire, pour admettre l'exiſtence de ces oreilles dans l'eſpece en queſtion, de ſuppoſer, comme fait Philoſtrate, vie d'Apollonius de Tyane, l. 3, chap. 14, que les griffons ſont d'énormes chauves-ſouris, de la force & de la grandeur d'un lion, qui n'ont qu'un vol terre-à-terre, ſoutenu par des membranes ou ailes cartilagineuſes & dépouillées de plumes. Le griffon ne ſera donc point un cheval monſtrueux, ni une chauve-ſouris prodigieuſe, mais un oiſeau à bec crochu, & de l'eſpece de ceux qui ont, ou paroiſſent avoir, des oreilles ſaillantes ; car c'eſt ce qui réſulte uniquement de l'expoſé de Pline, qui obſerve, au ſurplus, que le griffon eſt un oiſeau Scythique : à quoi nous ajouterons que cet oiſeau eſt appellé en Grec, *grups*, *grupos*, *gruphos* ; en Latin, *gryps*, *grypus*, *gryphus* ; en Allemand, *greiff*, *gryff* ; en Belgique, *griffoen*, *voghel-gryp* ; en Italien, *grifone*, *griffone* ; en Eſpagnol, *gripho* ; en Anglois, *grype*, *gryffin* ; en Danois, *grib*, *grif* ; en Slawon, *gryf*. Les Hébreux, ſelon l'obſervation de Calepin, appellent les griffons *peres* : c'eſt manifeſtement une dénomination qui a rapport aux oreilles ſaillantes de ces oiſeaux ; car nous avons vu dans les livres précédents que les Hébreux appellent l'âne ſauvage *peré*, & le mulet *pered*, & que les Grecs donnent au hibou, ou moyen duc, à cauſe de la ſaillie de ſes oreilles, le nom d'*ôtos* ; ce que les Latins traduiſent par *aſio*, comme qui diroit l'oiſeau ânon, l'oiſeau ſemblable à l'âne par ſes oreilles, ſur-tout par la raiſon qu'il les a mouvantes, Aldrovande ayant obſervé que chaque plume auriculaire qui compoſe les aigrettes du hibou, peut ſe mouvoir ſéparément. C'eſt pourquoi je me perſuade que le griffon n'eſt autre que le hibou, ou *aſio* des Latins. Or le hibou eſt nommé en Italien *gufo* ; dénomination bien voiſine du *gruphos* des Grecs, puiſque c'eſt abſolument le même mot, à une *r* près. C'eſt donc à tort, ce me ſemble, que Meſſieurs de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *gryphon* ou *griffon* au vautour rouge, autrement vautour jaune, ou vautour fauve, qui n'a qu'une ſeule aigrette derriere la tête, & non point deux aigrettes en forme d'oreilles ; caractere eſſentiel du griffon de Pline. A l'égard des traditions, ou plutôt des fables puériles recueillies par Hérodote, liv. 3 & 4 ; par Pomponius Méla, livre 2, chapitre 1 ; par Pline, l. 7, c. 2, & l. 33, c. 4, par Philoſtrate, vie d'Apollonius de Tyane, l. 3, ch. 14 ; & par une infinité d'autres : leſquelles traditions portent que ces oiſeaux Scythiques ſont conſacrés au Soleil ; que c'eſt pourquoi les Indiens peignent le char de ce Dieu du jour attelé de griffons ; que ces mêmes oiſeaux ſurmontent les éléphants & les dragons ; qu'ils fouillent & gardent

ſuppoſe des oreilles & un bec crochu. On dit cependant que les pégaſes ſe trouvent en Ethiopie (9), & les griffons en Scythie (10).

les mines d'or, ou du moins qu'ils nous envient & enfouiſſent dans les entrailles de la terre certaines pierres mouchetées de petites gouttes dorées, qu'ils dépecent avec les ongles & le bec, &c. &c. tous ces contes prennent leur ſource dans les diverſes interprétations du mot *gryph* ou *gryphon*, lequel, étant Celtoſcythique, aura donné lieu aux Grecs, & ſur-tout aux Grecs voyageurs, d'en chercher la ſolution dans les divers mots Celtoſcythiques qui y avoient le plus de rapport & d'affinité. Or, en ſuivant ces rapports, aujourd'hui même, dans la langue Suédoiſe, par exemple, ainſi que dans la langue Allemande, qui ſont des reſtes de l'ancien Celtoſcythe, toutes ces traditions populaires s'expliquent, tous ces myſteres ſe dévoilent, toutes ces énigmes trouvent leur ſolution de la maniere la plus naturelle. Ainſi les griffons ſeront les gardiens des mines d'or, à cauſe du rapport de leur nom Celtoſcythe *gryf* ou *gryp* avec le mot Suédois *grip*, qui ſignifie un tréſor, un amas d'or ou d'autres choſes précieuſes. Les Iſlandois appellent de même un tréſor *greip*. Ces mêmes oiſeaux auront été cenſés conſacrés au Soleil en qualité de gardiens de l'or, ce métal étant appellé *ſol* ou *ſoleil* par les Chymiſtes. Ils paſſent pour habiter des ſouterrains profonds, pour creuſer les mines, pour fouiller la terre, &c. à cauſe du rapport de leur nom *gryf* avec le mot Suédois *grift*, une foſſe ſouterraine & ſépulcrale, qui ſe dit, en Anglo-Saxon, *graef*, *graep*, *grape*. Ils dépecent l'or avec leurs ongles & avec leur bec; & cela par la raiſon encore qu'ils ſont nommés griffons, c'eſt-à-dire oiſeaux armés au bec & aux griffes d'une corne pointue & recourbée; car *griffe* eſt un mot Celtique qui ſignifie un ongle pointu & recourbé, &, dans l'origine, toute eſpece d'ongle : auſſi l'ongle ſe dit encore aujourd'hui, en Allemand, *craph*; d'où nous eſt reſté le verbe *graffouiller*, employé ſouvent par le peuple. Les griffons ſont réputés ſurmonter les éléphants & les dragons, les uns malgré leur force, les autres malgré leur vigilance. C'eſt un apologue moral, & qui ſignifie que rien n'eſt impoſſible à l'or, & que ce métal, dont les griffons ſont cenſés poſſeſſeurs, met en défaut la vigilance, & terraſſe la force même. En un mot, s'il en faut croire Philoſtrate, ce ne ſont pas préciſément des monceaux d'or que gardent les griffons, mais ſeulement de petites pierres étoilées ou mouchetées d'or; ce qui vient évidemment du rapport du mot *gryf*, un griffon, avec le mot Suédois *gryt*, qui ſignifie *lapis*, c'eſt-à-dire toute eſpece de pierre, & principalement la ſorte de pierre nommée particuliérement *lapis*, ou *lapis lazuli*, qui eſt parſemée de paillettes d'or, comme les pierres que Philoſtrate fait exploiter aux griffons. J'ajouterai que c'eſt de ce même mot *gryt*, ſynonyme de *lapis*, que quelques-uns dérivent le mot barbare *margrit* (*margarita*), une perle, interprétant ce mot *mar-grit* dans le ſens de pierre marine.

(9) Voyez la fin de la note 7.

(10) La dénomination même de *griffon* eſt Scythique, ou plutôt Celto-

jorem aquilâ, cornua in temporibus curvata habentem, ferruginei coloris, tantùm capite phœniceo. Nec ſirenes impetraverint fidem, licet affirmet Dino, Clitarchi celebrati auctoris pater, in India eſſe; mulcerique earum cantu, quos gravatos ſomno lacerent. Qui credit iſta, & Melampodi profectò aures lambendo, dediſſe intellectum avium ſermonis dracones non abnuet: vel quæ Democritus tradit, nominando aves, quarum confuſo ſanguine ſerpens gignatur; quem quiſquis ederit, intellecturus ſit alitum colloquia: quæque de una ave galerita privatim commemorat, etiam ſine his immensâ vitæ ambage circa auguria. Nominantur ab Homero ſcopes, avium genus: neque harum ſatyricos motus, cùm inſidentur, pleriſque memoratos facilè conceperim mente: neque ipſæ jam aves noſcuntur. Quamobrem de confeſſis diſſeruiſſe præſtiterit.

ſcythique, comme je l'ai amplement fait voir, note 8. C'eſt à tort que Philoſtrate, contre le témoignage de Pline, de Pomponius Méla, & de toute l'Antiquité, fait du griffon un oiſeau de l'Inde.

(11) Le trago-pan, ou plutôt le trago-paon, c'eſt-à-dire le paon dont la tête eſt ou paroît être armée de cornes de bouc, eſt un oiſeau inconnu aux Européens. C'eſt peut-être une ſorte de dronte, ou de dindon bizarre. Au reſte, je dois obſerver que les manuſcrits conſultés par le Pere Hardouin portent *trago-pana*, mais que les plus anciennes éditions portent *trago-panadem*; ce que je regarde comme une corruption de *trago-pavonem*: & je conjecture que c'eſt ainſi que Pline avoit écrit.

(12) Les ſirenes ſont des oiſeaux, & non pas des néréides, comme ſe le ſont figuré quelques Critiques. Ovide a dit d'elles, Métam. l. 5:

Pluma pedeſque avium, cùm virginis ora geratis?

Madame Dacier les qualifie de Nymphes, au douzieme livre de l'Odyſſée: mais Homere ne dit nulle part que ce ſoient des Nymphes.

(13) Voyez les notes alphabétiques ſur le premier livre de Pline.

(14) Alluſion à leur nom de *ſirenes* ou *ſyrenes*, que Calepin dérive du Grec *ſyrô*, qui ſignifie *traho*, *diſtraho*, &c.

(15) Conſultez, ſur cette fable, Apollodore, l. 1, *Bibl.* le Scholiaſte d'Apollonius, ſur le premier livre des Argonautiques; le Scholiaſte de Pindare ſur la quatrieme Ode Pythique; le Scholiaſte d'Homere ſur le ſeptieme

Je regarde pareillement comme fabuleux le *tragopan* (11), quoique pluſieurs aſſurent qu'il eſt plus gros qu'une aigle; qu'il a ſur les tempes des cornes recourbées; que la couleur de ſon plumage eſt celle de la rouille, & qu'il a la tête rouge. Je ne crois pas davantage aux ſirenes (12), ces oiſeaux que Dinon, pere du célebre Auteur Clitarque (13), aſſure exiſter dans l'Inde, prétendant qu'elles attirent les hommes par leurs chants, & qu'après les avoir endormis, elles les mettent en pieces (14). Celui qui ajoutera foi à de pareils contes, pourra croire auſſi que des dragons apprirent (15) à Melampode à entendre le langage des oiſeaux, en lui léchant les oreilles; ou, ce que dit Démocrite (16), qu'en mêlant enſemble le ſang de certains oiſeaux qu'il nomme, il en naîtra un ſerpent, & que quiconque mangera (17) ce ſerpent, entendra pareillement le langage des oiſeaux; ou les autres merveilles que ce même Ecrivain rapporte du cochevis (18) en particulier. Mais la doctrine des Augures eſt déja aſſez embrouillée, ſans la ſurcharger encore de ces viſions. Homere fait mention de certains oiſeaux qu'il nomme ſcopes (19), dont la plupart des Auteurs ont écrit (ce qui paſſe ma conception) qu'ils s'amuſent à faire des mouvements groteſques quand ils ſe voient inveſtis par les chaſſeurs. Or, d'autant que ces mêmes oiſeaux ſont généralement inconnus aujourd'hui, il vaut mieux parler de choſes qui ne ſont point révoquées en doute.

---

livre de l'Iliade; Bochart, l. 1, *de Animal.* p. 21.

(16) Voyez Aulugelle, l. 10, chapitre 12.

(17) Philoſtrate, vie d'Apollonius, l. 3, ch. 3.

(18) Le cochevis, autrement l'alouette *huppée.*

(19) Le *skôps* d'Homere n'eſt autre que le *petit duc*, ſelon la conjecture du Pere Hardouin, confirmée par M. de Buffon. Ce dernier écrit que le petit duc ſe nomme en Latin *aſio*, par où il paroît en faire le même oiſeau que les Grecs ont nommé *ôtos*; en quoi je penſe qu'il ſe trompe. Quoi qu'il en ſoit, le *petit duc*, ſelon M. de Buffon, eſt nommé en italien, *ʒivetta*, *ʒuetta*, *alochavello*, *chivino*; en Allemand, *ſtokeule*; en Polonois, *ſowka*; en Anglois, *little horn-owl.* Ce Savant en fait la troiſieme & derniere eſpece de hibou, *Oiſeaux*, Tome 2, p. 151.

Quis gallinas farcire inſtituerit. De aviariis, & quis ea primus inſtituerit.

CAPUT 50. GALLINAS ſaginare Deliaci cœpêre : unde peſtis exorta, opimas aves & ſuopte corpore unctas devorandi. Hoc primum antiquis cœnarum interdictis exceptum invenio jam lege C. Fannii Coſs. XI annis ante tertium Punicum bellum, ne quid volucre poneretur, præter unam gallinam, quæ non eſſet altilis : quod deinde caput tranſlatum, per omnes leges ambulavit. Inventumque diverticulum eſt, in fraude earum, gallinaceos quoque paſcendi lacte madidis cibis : multo ita gratiores approbantur. Fœminæ quidem ad ſaginam non omnes eliguntur, nec niſi in cervice pingui cute. Poſtea culinarum artes, ut clunes ſpectentur, ut dividantur in tergora, ut à pede uno dilatatæ repoſitoria occupent. Dedêre & Parthi cocis ſuos mores. Nec tamen in hoc mangonio quidquam totum placet : hîc clune, alibi pectore tantùm laudatis.

Aviaria primus inſtituit, incluſis omnium generum avi-

(1) Voyez, ſur cet uſage des Déliens, Columelle, l. 8, chap. 2 ; Cicéron, *Academ.* l. 4, p. 51 ; Varron, *de re ruſt.* ch. 9, l. 3.

(2) Conſulrez, ſur cette loi, Tertullien, *Apolog.* ch. 6, p. 6 ; & Macrobe, *Saturn.* l. 2, ch. 13. Voyez auſſi Aulugelle, l. & ch. 24, & Feſtus, au mot *Centenariæ cœnæ.*

(3) L'an de la fondation de Rome 593.

(4) Je lis au texte, avec le Pere Hardouin & les manuſcrits, *ne quid volucre*, & non pas, avec les Edireurs, *ne quid volucrum.*

(5) Les manuſcrits portent *lacte additis ;* les éditions *lacte madidis.*

(6) Un manuſcrit porte *Levus*, d'autres *Lælius.* Je lis, avec le Pere Hardouin, d'après Varron, *Marcus Lænius.* Voici le paſſage de ce dernier, *de re ruſt.* l. 3, ch. 5 : *Marci Lænii Strabonis, qui Brunduſii hoſpes noſter primus in periſtylo habuit exhedrâ concluſas aves quas paſceret objecto rete.*

(7) Il n'étoit pas de Brindes même,

Quand commença l'uſage d'engraiſſer les poules. Des volieres, & de leur inventeur.

LES habitants de Délos furent les premiers qui engraiſſerent (1) des poules. De là vient cette fureur épidémique de ne trouver dignes d'être dévorés que des oiſeaux opimes, & qui portent leur lard. Je trouve dans les anciennes ordonnances qui concernent les feſtins, une loi (2) de Caius Fannius, Conſul, donnée onze ans (3) avant la troiſieme guerre Punique, & qui défend de ſervir d'autre volaille (4) qu'une ſeule poule non engraiſſée. Cette premiere ordonnance fit enſuite partie de toutes les loix ſomptuaires qui parurent depuis. Mais on trouva le moyen d'éluder cette ſage diſpoſition, en engraiſſant ſinon des poules, du moins des poulets, avec une nourriture trempée (5) dans du lait; ce qui les rend d'un goût beaucoup plus délicat, & recherché. Toutes ſortes de poules, au reſte, ne ſont pas propres à être engraiſſées, mais ſeulement celles qui ont la peau graſſe ſur le col. De plus, l'art de la cuiſine exige qu'une poule graſſe ſoit apprêtée de maniere que les cuiſſes faſſent une belle montre, & que le dos ſoit fendu en long, afin que celui qui fait l'office d'écuyer tranchant n'ait beſoin, pour remplir toute la capacité du plat, & même pour le faire déborder, que de ſoulever l'oiſeau par une patte. C'eſt ainſi que les mœurs corrompues des Parthes ont paſſé juſqu'à nos cuiſiniers. Cependant, malgré tout leur ſavoir-faire, ce n'eſt pas à dire qu'un tel plat puiſſe plaire en entier, ni qu'il offre de quoi ſatisfaire le goût de tous les convives. A telle table, on ne priſera que le haut de la cuiſſe; à telle autre, on ne fera cas que de la poitrine.

Marcus Lænius (6) Strabon, Chevalier Romain, établi à (7) Brindes, fut le premier qui dreſſa des volieres, dans leſquelles

mais il y faiſoit volontiers ſon ſéjour à titre d'hoſpitalité, comme il réſulte du paſſage de Varron cité dans la note précédente.

bus, M. Lænius Strabo Brundiſii equeſtris ordinis. Ex eo cœpimus cafcere animalia coercere, quibus rerum natura cœlum aſſignaverat.

De Æſopi patina.

CAPUT 51. MAXIMÈ tamen inſignis eſt in hac memoria, Clodii Æſopi tragici hiſtrionis patina, H-S. centum taxata: in qua poſuit aves cantu aliquo aut humano ſermone vocales, H S. ſex ſingulas coemptas: nullâ aliâ inductus ſuavitate, niſi ut in his imitationem hominis manderet, ne quæſtus quidem ſuos reveritus illos opimos, & voce meritos: dignus prorſus filio, à quo devoratas diximus margaritas. Non ſit tamen (ut verum fatear) facile inter duos judicium turpitudinis: niſi quod minus eſt ſummas rerum naturæ opes, quàm hominum linguas, cœnaſſe.

De generatione avium; & , præter avés, quæ quadrupedes ova pariant.

CAPUT 52. GENERATIO avium ſimplex videtur eſſe, cùm & ipſa ſua habeat miracula, quoniam & quadrupedes ova

(8) Les manuſcrits portent *rerum natura*. C'eſt à tort que la plupart des Editeurs retranchent *rerum*; cette façon de parler, *rerum natura*, eſt des plus familieres à Pline, comme l'obſerve le Pere Hardouin.

(1) C'eſt-à dire 10000 liv. de notre monnoie. Au reſte, je lis au texte H-S. *centum* avec le Pere Hardouin, & non pas *ſexcentis* H-S. comme font la plupart des Editeurs. Cette correction indiſpenſable eſt juſtifiée expreſſément par Tertullien, *de Pallio*, & par Pline lui-même, l. 35.

(2) *Clodius* n'eſt point le même nom que *Claudius*. Ce dernier vient de *Claudus*, au lieu que le premier vient de *Lod*, prononcé *Clod*, de même qu'on diſoit autrefois *Clovis* pour *Louis*, *Clothaire* pour *Lothaire*, *Chunni* pour *Hunni*, &c. *Lod*, *lud*, *loyd*, &c. eſt un mot Celtoſcythe qui ſignifie peuple. Ainſi *Clodius* eſt un nom barbare latiniſé, qui ſignifie *plébéien*, & qui, dans une autre il

il renferma des oiſeaux de toute eſpece. C'eſt depuis cette invention que les oiſeaux, au ſéjour deſquels la Nature (8) n'avoit donné d'autres limites que le ciel, ont commencé à être reſſerrés dans des priſons.

Du plat d'oiſeaux qui fut ſervi ſur la table du comédien Æſopus.

Mais puiſque nous parlons des oiſeaux de voliere, rien de plus célebre en ce genre, que le plat de Clodius Æſopus, acteur tragique, plat dans lequel il y avoit de toutes les eſpeces d'oiſeaux qui chantent ou imitent la parole humaine, & leſquels lui coûtoient ſix milles ſeſterces la piece : auſſi ce plat fut-il eſtimé cent (1) mille ſeſterces. Et cependant Clodius (2) ne ſe porta point à cette prodigalité par friandiſe, mais ſeulement aiguillonné par la vanité de manger les imitateurs du langage humain, & ne ſe ſouvenant pas que lui-même avoit acquis ſes grandes richeſſes en contrefaiſant l'homme. Auſſi eut-il un fils bien digne de ſon pere. Je veux parler de ce Clodius, l'avaleur de perles, dont il a été fait mention au livre précédent (3). A dire vrai, il eſt aſſez difficile de décider lequel des deux tomba dans l'excès le plus blâmable : il ſemble toutefois qu'il y a quelque choſe de moins répréhenſible à engloutir dans un repas des richeſſes immenſes, qu'à ſe faire un point de luxe d'y manger des langues imitatrices de celle de l'homme.

De la génération des oiſeaux ; de certains quadrupedes ovipares.

La génération des oiſeaux paroît fort ſimple ; cependant il s'y rencontre pluſieurs conſidérations merveilleuſes. Premiérement ils ne ſont point les ſeuls animaux ovipares, ayant cela de

tre acception, peut ſignifier *populaire*.

(3) Au livre 9, chapitre 35.

gignunt, chamæleones, lacertæ, & quæ diximus inter ſerpentes. Pennatorum autem infœcunda ſunt, quæ aduncos habent ungues: cenchris ſola ex his ſupra quaterna edit ova. Tribuit hoc avium generi natura, ut fœcundiores eſſent fugaces earum, quàm fortes. Plurima pariunt ſtruthiocameli, gallinæ, perdices. Soli coitus avibus duobus modis: fœminâ humi conſidente, ut in gallinis; aut ſtante, ut in gruibus.

Ovorum alia ſunt candida, ut columbis, perdicibus: alia pallida, ut aquaticis: alia punctis diſtincta, ut meleagridi: alia rubri coloris, ut phaſianis, cenchridi. Intus autem omne ovum volucrum bicolor. Aquaticis lutei plus quàm albi, idque ipſum magis luridum quàm cæteris. Piſcium unus color, in quo nil candidi. Avium ova ex calore fragilia, ſerpentium ex frigore lenta, piſcium ex liquore mollia. Aquatilium, rotunda: reliqua ferè faſtigio cacuminata. Exeunt à rotundiſſima ſui parte, dum pariun-

(1) Au livre 8, chapitre 25.

(2) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 1, p. 639.

(3) C'eſt la creſſerelle, c'eſt-à-dire le même oiſeau dont Pline a parlé plus haut, ſous le nom de *tinnunculus*, au chap. 37.

(4) L'autruche d'Afrique pond quelquefois juſqu'à vingt œufs, ſelon Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 22, p. 1051.

(5) Aux chapitres ſuivants, l'Auteur va entrer dans de plus grands détails ſur la ponte des poules.

(6) La perdrix pond quelquefois juſqu'à ſeize œufs, ſelon Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chap. 5, p. 662; & ſelon Athénée, l. 9, p. 390.

(7) Les manuſcrits & le Pere Hardouin liſent *ſoli coitus avibus duobus modis*. Je penſe qu'il faut lire *ſolis coitus avibus duobus modis*. La plupart des Editeurs, au lieu de *ſoli* ou de *ſolis*, liſent *ſali*, qu'ils rejettent à la phraſe précédente, & dont ils font une eſpece d'oiſeau. Mais qui des Anciens ou des Modernes a connu l'oiſeau *ſalus?* Pline a manifeſtement voulu dire que ce qui diſtingue les volatiles des quadrupedes & des poiſſons, c'eſt qu'ils ne connoiſſent que deux façons de pariet, au lieu que ce même acte differe preſque à l'infini, ſelon les différentes eſpeces de quadrupedes & de poiſſons.

(8) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, ch. 2, p. 643.

commun avec certains quadrupedes, tels que les caméléons, les lézards, & autres dont nous avons parlé en traitant (1) des ſerpents. En outre, les oiſeaux qui ont les ongles crochus ne ſont (2) guere féconds. La kenkhride (3) ſeule, entre ceux-là, pond plus de quatre œufs. La Nature a donné plus de fécondité aux oiſeaux craintifs qu'aux courageux. Les (4) autruches, les poules (5), les perdrix (6), font un grand nombre d'œufs. Au reſte les oiſeaux ont cela de particulier (7), qu'ils ne parient que de deux façons: ou la femelle ſe couche par terre, comme fait la poule; ou tous deux ſe tiennent debout, comme font les grues.

Pour ce qui eſt (8) des œufs, les uns ſont blancs, comme ceux des pigeons & des perdrix; les autres ſont jaunâtres, comme ceux des oiſeaux aquatiques; d'autres ſont marquetés, comme ceux des méléagrides (9); d'autres ſont rouges, comme ceux des faiſands & des creſſerelles. Tous les œufs des volatiles ſont de deux couleurs en dedans (10). Ceux des oiſeaux (11) aquatiques ont plus de jaune que de blanc; ce même blanc eſt auſſi plus livide que celui des autres œufs. Ceux (12) des poiſſons n'ont point de blanc, & par conſéquent ſont d'une ſeule couleur. Les œufs des oiſeaux ont une enveloppe caſſante; ce qui vient de la chaleur de l'animal: ceux des ſerpents, au contraire, ſont viſqueux, à cauſe de leur froideur; & ceux des poiſſons ſont mous, ce que l'on doit attribuer à l'élément aqueux où ils vivent. De plus, ceux que pondent les oiſeaux aquatiques ſont ronds, au lieu que les autres ſont ordinairement terminés en pointe. Au moment de la ponte, c'eſt le

(9) Ceux des méléagrides & des faiſands, ſelon le même Ariſtote; mais Albert le Grand, *de Anim.* Traité 1, l. 6, chap. 1, p. 189, eſt pour Pline, & confirme ce que dit notre Auteur de la rougeur des œufs du faiſand.

(10) Ariſtote, *ibid.* p. 642.

(11) Les oiſeaux qui fréquentent volontiers les lacs, les étangs, les tivieres. Ariſtote eſt ici conforme à Pline, tant au ſixieme qu'au quatrieme livre de ſon Hiſtoire Animale, & au premier chapitre du livre de la génération des animaux, p. 1097. Voyez auſſi Albert le Grand, *de anim.* l. 6, p. 189.

(12) Ariſtote, *de generat. anim.* chap. 1, p. 1098.

tur, molli putamine, ſed protinus dureſcente, quibuſcumque emergunt portionibus. Quæ oblonga ſint ova, gratioris ſaporis putat Horatius Flaccus. Fœminam edunt, quæ rotundiora gignuntur, reliqua marem. Umbilicus ovis à cacumine ineſt, ceu gutta eminens in putamine.

De ovorum generatione, incubatu avium & coitu.

CAPUT 53. QUÆDAM omni tempore coeunt, ut gallinæ, & pariunt, præterquam duobus menſibus hyemis brumalibus. Ex iis juvencæ plura, quàm veteres, ſed minora, & in eodem fœtu prima ac noviſſima. Eſt autem tanta fœcunditas, ut aliquæ & ſexagena pariant, aliquæ quotidie, aliquæ bis die, aliquæ in tantum, ut effœtæ moriantur. Adrianis laus maxima. Columbæ decies anno pariunt, quædam & undecies: in Ægypto verò etiam brumali menſe. Hirundines, & merulæ, & palumbi, & turtures bis anno pariunt: cæteræ aves ferè ſemel. Turdi in cacuminibus arborum luto

(13) Il eſt faux que la coque de l'œuf, comme l'avance Pline, d'après Ariſtote, ſoit molle en ſortant, comme Harvey l'a fait voir & s'en eſt aſſuré par nombre d'expériences.

(14) C'eſt ainſi qu'il s'exprime dans ces vers, l. 2, ſatyr. 4 :

> Longa quibus facies ovis erit, illa memento,
> Ut ſucci melioris, & ut magis alta rotundis,
> Ponere, &c.

(15) Confirmé par Columelle, l. 8, chap. 5, en ces termes : *Cùm deinde quis volet quàm plurimos mares excludi, longiſſima quæque & acutiſſima ova ſubjiciet : & rurſus cùm fœminas, quàm rotundiſſima.*

(1) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 1, p. 637.

(2) Ariſtote, *ibid.*

(3) Pline parle de la campagne d'*Adria* en Italie, au livre 3, chap. 13. Stephanus, page 24, parle de ces mêmes poules d'*Adria*, & dit qu'elles pondent deux œufs par jour. Chez Ariſtote, on lit Ἀδριακαῖς. Le Pere Hardouin juge qu'il faut lire Ἀδριανικαῖς ; mais l'Imprimeur l'a mal ſervi. Il eſt évident que ce Savant a voulu écrire Ἀδριανικῆς, puiſqu'il convient lui-même que les deux ſeuls compoſés corrects d'*Adria*, ſont Ἀδριανὸς & Ἀδριατικὸς.

(4) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, cha-

gros bout de l'œuf qui ſort le premier. La coque eſt d'abord molle (13); mais elle ſe durcit bientôt, & même à meſure que l'œuf ſort. Les œufs oblongs ſont d'un meilleur goût, au jugement du Poète Horace (14). Les ronds produiſent (15) des femelles, & les autres des mâles. En enlevant le ſommet d'un œuf, on apperçoit l'umbilic ou germe, ſous la forme d'une goutte de liqueur qui s'éleve au deſſus.

De la fécondation & ponte des œufs, de l'incubation, de l'accouplement, &c.

Il y a des oiſeaux qui s'accouplent & pondent en tout tems (1), excepté les deux premiers mois de l'hiver. Telles ſont, par exemple, les poules, parmi leſquelles les plus jeunes font des œufs moins gros, mais en plus grand nombre, que les vieilles. On remarque auſſi, à l'égard des poules, que les premiers & les derniers œufs d'une même ponte ſont les plus petits. Au reſte cette eſpece eſt ſi féconde (2), qu'il y en a qui font juſqu'à ſoixante œufs ſans ſe repoſer: quelques-unes pondent une fois, ou même deux fois par jour: d'autres s'épuiſent tellement à force de pondre, qu'elles en meurent. Les poules du territoire (3) d'Adria ſont les plus eſtimées. Les pigeons pondent dix, & quelques-uns onze fois (4) par an. En Egypte (5) ils pondent même au commencement de l'hiver. Les hirondelles (6), les merles (7), les pigeons ramiers (8), les tourterelles, pondent deux fois l'année; les autres oiſeaux une (9) fois pour l'ordinaire. Les grives couvent & font éclore leurs œufs peu de tems avant que de s'en aller; elles conſtruiſent leurs nids au ſommet des arbres avec de la

pitre 12, p. 552; Albert le Grand, *de Anim.* l. 6, ch. 5, p. 195.

(5) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 1, p. 638, & chapitre 5 du même livre, p. 661.

(6) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 12, p. 552.

(7) Ariſtote, *ibid.*

(8) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 1, p. 638; Albert le Grand, *de Anim.* l. 6, chap. 5, p. 195.

(9) Au printems, ſelon Ariſtote, l. 6, ch. 1, p. 639; & ſelon Albert, l. 6, p. 188.

nidificantes penè contexim, in ſeceſſu generant. A coitu diebus decem ova matureſcunt in utero : vexatæ autem gallinæ & columbæ pennâ evulsâ, aliâve ſimili injuriâ, diutiùs. Omnibus ovis medio vitelli parva ineſt velut ſanguinea gutta, quod eſſe cor avium exiſtimant, primum in omni corpore id gigni opinantes : in ovo certè gutta ea ſalit, palpitatque. Ipſum animal ex albo liquore ovi corporatur : cibus in luteo eſt. Omnibus intus caput majus toto corpore : oculi compreſſi capite majores. Increſcente pullo, candor in medium vertitur, luteum circumfunditur. Viceſimo die, ſi moveatur ovum, jam viventis intra putamen vox auditur. Ab eodem tempore plumeſcit : ita poſitus, ut caput ſupra dextrum pedem habeat, dextram verò alam ſupra caput. Vitellus paulatim deficit. Aves omnes in pedes naſcuntur, contra quàm reliqua animalia. Quædam gallinæ omnia gemina ova pariunt, & geminos interdum excludunt, ut Cornelius Celſus auctor eſt, alterum majorem. Aliqui negant omnino geminos excludi.

(10) Tellement que ces nids forment un cordon ou une chaîne, ſelon Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 6, chap. 1, p. 640.

(11) Ariſtote, l. 6, ch. 3, p. 651, n'entend ceci que des œufs de poules. Les œufs des autres oiſeaux, moins chauds & moins forts, exigent plus de tems.

(12) Ariſtote, *ibid.* p. 652.

(13) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 4, p. 653 ; Albert le Grand, *de Anim.* l. 6, chap. 4, p. 193. Mais l'un & l'autre, auſſi-bien que Pline, placent cette goutte de ſang dans le blanc, & non pas dans le jaune, qui pourtant eſt ſon premier ſiege. Sur quoi conſultez Harvey, *Exerc.* 16, p. 50.

(14) Confirmé par Ariſtote, p. 655, & par Albert, p. 193 ; & de plus par Harvey, p. 164, contre la déciſion d'Hippocrate, *de natura pueri*, Tex. 41, p. 161 : car ce Médecin prétendoit que le jaune formoit l'embryon, & le blanc ſa nourriture.

(15) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *ibid.* & confirmé par Albert, *ibid.*

(16) Ariſtote, *ibid.* p. 656.

(17) C'eſt le terme preſcrit par Ariſtote, p. 557 ; par Hippocrate, *de natura pueri*, p. 161, & par Varron, *de re ruſt.* l. 3, ch. 9. Conſultons auſſi Columelle, l. 8, ch. 5 : *Die undevi-*

boue, & tout près les uns des autres (10). Après que les oiſeaux ont parié, les œufs ſont dix jours (11) à venir à leur perfection dans le ventre de la mere. Si toutefois (12) on tourmente les poules ou les colombes, ſi on leur arrache quelques plumes, ou ſi on les maltraite de quelque autre maniere, elles ſont plus long-tems à pondre. Dans toute ſorte d'œuf, il y a au milieu du jaune une eſpece de goutte de ſang (13), qu'on croit être le cœur de l'oiſeau, parcequ'on eſt dans l'opinion que cette partie eſt la premiere formée chez tous les animaux : du moins eſt-il certain que cette goutte, dans l'œuf, ſe remue & palpite. C'eſt du blanc (14) de l'œuf que ſe forme le corps de l'animal ; le jaune ne ſert qu'à ſa nourriture. La tête (15) eſt alors plus groſſe que le reſte du corps. Les yeux ſont fermés, & plus gros que la tête. A meſure que (16) le petit oiſeau croît, la ſubſtance blanche dont nous parlons ſe retire vers le milieu, & le jaune ſe répand à l'entour. Le vingtieme (17) jour, ſi on ſecoue l'œuf, on entend le petit animal pioler dans ſa coque. Il commence dès-lors à avoir des plumes, & il eſt ſitué de façon que ſa tête poſe ſur ſon pied droit, & ſon aile droite ſur ſa tête. Le jaune ſe conſume peu-à-peu. Au ſurplus, tous les oiſeaux naiſſent par les pieds, à la différence des autres animaux (18). Il y a des poules qui font tous leurs œufs avec deux (19) jaunes : de ces ſortes d'œufs écloſent, ſelon Cornelius Celſus (20), deux pouſſins jumeaux, deſquels toutefois l'un eſt plus grand que l'autre. Mais quelques Auteurs nient qu'il écloſe jamais deux pouſſins jumeaux d'un même œuf. On preſcrit (21) de ne point donner à une poule

geſimo animadvertat an pulli roſtellis ova percuderint, & auſcultetur ſi pipiant, &c.

(18) Qui naiſſent par la tête, comme Pline l'obſervera encore au chapitre 73.

(19) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 4, p. 659 ; Albert le Grand, *de Anim.* l. 6, Traité 1, ch. 5, p. 194.

(20) Dans les livres qui nous manquent, & qu'il avoit écrits, *de re ruſtica.*

(21) *Qua velis incubet, negant plus XXV oportere ova incubare, quamvis propter fœcunditatem peperit plura.* Varron. *de re ruſt.* l. 3, ch. 9.

Plus vicena quina incubanda ſubjici vetant. Parere à bruma incipiunt. Optima fœtura ante vernum æquinoctium. Poſt ſolſtitium nata non implent magnitudinem juſtam, tantoque minùs, quanto ſeriùs provenêre.

De vitiis & remediis incubantium.

CAPUT 54. OVA incubari intrà decem dies edita utiliſſimum : vetera aut recentiora infœcunda. Subjici impari numero debent. Quarto die poſtquam cœpêre incubari, ſi contra lumen cacumine ovorum apprehenſo unâ manu, purus & uniuſmodi perluceat color, ſterilia exiſtimantur eſſe, proque eis alia ſubſtituenda. Et in aqua eſt experimentum : inane fluitat : itaque ſidentia, hoc eſt, plena, ſubjici volunt. Concuti verò experimento vetant, quoniam non gignant confuſis vitalibus venis. Incubationi datur initium poſt novam lunam, quia priùs inchoata non proveniant. Celeriùs excluduntur calidis diebus. Ideo æſtate undeviceſimo educunt fœtum : hyeme, XXV. Si incubitu tonuit, ova pereunt :

(22) Varron, *ibid.* Columelle, livre 8, ch. 5, p. 296.

(23) Columelle, *ibid.*

(1) Columelle, *ibid.* penſe au contraire que les œufs les plus récents ſont toujours les meilleurs pour la couvaiſon : *Aptiſſima ſunt ad excludendum recentiſſima quæque. Poſſunt tamen etiam requieta ſupponi, dum ne vetuſtiora ſint quàm decem dierum.*

(2) Columelle entre à ce ſujet dans un plus grand détail, mais qui, au reſte, tient à une ſorte de ſuperſtition. Voici ſes paroles : *Numerus ovorum quæ ſubjiciuntur impar obſervatur, nec ſemper idem. Nam primo tempore, id eſt, menſe Januario, quindecim, nec unquam plura ſubjici debent : Martio novemdecim, nec his pauciora : unum & viginti Aprili, &c.* Voyez auſſi Varron, *de re ruſt.* l. 3, ch. 9.

(3) Varron, *ibid.*

(4) Varron, *ibid.*

(5) Varron & Columelle, *ibid.*

(6) Albert le Grand, *de Anim.* l. 6, ch. 3, p. 191.

(7) C'eſt l'opinion d'Alberr, *ibid.* & d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, ch. 2. Cependant j'ai vérifié que cet accident n'a pas toujours lieu, & que même lorſque le tonnerre fait tourner les œufs d'une couvée, il en échappe toujours quelques-uns. J'ai remarqué auſſi que ce ſont ſur-tout les œufs de piplus

plus de vingt-cinq œufs à couver. Les poules commencent (22) à pondre au ſolſtice d'hiver. De toutes leurs couvaiſons, celle qui ſe fait avant l'équinoxe du printems eſt réputée la meilleure. Les pouſſins qui viennent après le ſolſtice d'été, n'arrivent pas à leur (23) groſſeur naturelle; & plus ils naiſſent tard, moins ils y parviennent.

Des vices qui ſe rencontrent dans l'incubation, & des remedes qu'on peut y apporter.

On regarde comme les meilleurs œufs à faire couver, ceux qui n'ont pas plus de dix jours; ceux qui ſont trop vieux ou trop frais (1) ne valent rien. Il faut toujours les mettre ſous la poule en nombre (2) impair. Après les (3) quatre premiers jours d'incubation, ſi, en les tenant d'une main par la pointe vis-à-vis la lumiere, on voit qu'ils ſont clairs & d'une ſeule couleur, on doit juger qu'ils ſont nuls; auquel cas il en faut mettre d'autres en place de ceux-ci. On connoît auſſi (4) les bons œufs par un procédé d'hydroſtatique. Les œufs clairs nagent ſur l'eau; ceux, au contraire, qui ſont pleins & fécondés, vont à fond. Ce ſont ces derniers qu'il faut mettre ſous la poule. C'eſt une mauvaiſe méthode pour éprouver les œufs que de les ſecouer; car de cette maniere on brouille les principes de la génération, & de tels œufs ne produiſent rien. Il faut faire couver après (5) la nouvelle lune: ſi l'on commence avant, on ne réuſſit pas. Les pouſſins écloſent plus vîte quand il fait chaud; en été (6) au bout de dix-neuf jours, en hiver au bout de vingt-cinq. S'il tonne (7) pendant que la poule couve, les œufs ſe gâtent & deviennent nuls. La voix (8) de l'épervier produit ſur eux le même effet.

geons qui ſont ſujets à devenir clairs quand il vient à tonner.

(8) Ceci a tout l'air d'un préjugé, ou d'un fait mal obſervé. Le cri de l'épervier effarouche les poules, & celle qui couvoit ſe ſauve alors, & va ſe réfugier au lieu où elle ſe croit le plus en ſureté: ſi donc il arrive qu'elle

& accipitris auditâ voce vitiantur. Remedium contra tonitrus, clavus ferreus ſub ſtramine ovorum poſitus, aut terra ex aratro. Quædam autem & citra incubitum ſponte naturæ gignunt, ut in Ægypti fimetis. Scitum de quodam reperitur, Syracuſis tamdiu potare ſolitum, donec cooperta terrâ fœtum ederent ova.

Quin & ab homine perficiuntur.

De aùguriis ovorum.

CAPUT 55. LIVIA AUGUSTA, primâ ſuâ juventâ Tiberio Cæſare ex Nerone gravida, cùm parere virilem ſexum admodum cuperet, hoc uſa eſt puellari augurio, ovum in ſinu fo-

laiſſe trop long-tems refroidir ſes œufs, voilà une couvée de manquée ; accident dont la voix de l'épervier eſt bien l'occaſion, mais non la cauſe.

(9) Cela ne peut ſervir au contraire qu'à attirer le tonnerre.

(10) A cauſe des particules de fer qu'elle contient. Mais voyez la note précédente. Conſultez auſſi, mais par pure curioſité, les rêveries de Columelle à ce ſujet. Voici ſes paroles, l. 8, chap. 5 : *Plurimi infra cubilium ſtramenta graminis aliquid, & ramulos lauri, nec minus allii capita cum clavis ferreis ſubjiciunt : quæ cuncta remedia creduntur eſſe adverſus tonitrua, quibus vitiantur ova, pullique ſemiformes interimuntur, antequam toti partibus ſuis conſummentur.*

(11) Cet art n'appartient plus excluſivement à l'Egypte. M. de Réaumut l'a pratiqué en France, ſoit au moyen de la chaleur d'un fumier, ſoit au moyen de la chaleur modérée d'un four. Conſultez l'un & l'autre procédé chez M. Valmont de Bomare, à l'article *Coq*.

(12) Le climat de Syracuſe n'eſt point aſſez chaud pour qu'il ſuffiſe, quand on veut y faire éclore des œufs, de les couvrir de terre. Mais comme Cicéron, au livre *de Oratore*, nous apprend qu'il y avoit des écrits Syracuſains qui traitoient de facéties & de contes plaiſants, & qu'en général les Syracuſains excelloient en mots joyeux : *Cùm quoſdam Græcos inſcriptos libros eſſe vidiſſem περὶ γελοίων . . . inveni autem ridicula & falſa multa Græcorum : nam & Siculi in eo genere, & Rhodii, & Byzantii, & præter cæteros Attici excellunt*, &c. cette conſidération me fait croire qu'il faudroit lire au texte de Pline : *Scitum de quodam repetitur Syracuſis*, au lieu de *reperitur*. Cela ſignifieroit, *c'eſt à propos de cet uſage d'Egypte que les Syracuſains vous racontent volontiers le trait plaiſant d'un*

Pour qu'ils ne ſouffrent rien du tonnerre, on met ſous la paille du nid une cheville (9) de fer, ou de la terre qu'on a raclée (10) d'une charrue. Au ſurplus il y a des œufs dont les poulets ſortent naturellement, ſans qu'ils aient été couvés; témoins les œufs qui éclоſent ſur les fumiers de l'Egypte (11). On fait le trait de débauche d'un ivrogne de (12) de Syracuſe, qui, à dater du moment où l'on mettoit des œufs en terre pour les faire couver ſans poule, avoit coutume de boire juſqu'à ce que les pouſſins fuſſent éclos.

L'homme peut auſſi, par ſa chaleur propre, faire éclore (13) l'œuf d'une poule.

Des pronoſtics qui ſe tirent des œufs par le ſexe du pouſſin qui vient à éclore.

Livie (1), depuis Impératrice (2), étant encore dans la fleur de ſa jeuneſſe, je veux dire étant enceinte de l'enfant qui devoit être Empereur ſous le nom de Tibere, & n'ayant point encore été enlevée par Auguſte à ſon mari Tiberius Nero, ſouhaitoit extrêmement que l'enfant qu'elle mettroit au monde fût un fils,

certain ivrogne qui, &c. d'où il réſulteroit que le fait en queſtion s'étoit paſſé, non à Syracuſe, mais en Egypte; & qu'au ſurplus les Syracuſains, parmi les facéties qu'ils débitoient, n'omettoient point celle-ci, & ſe plaiſoient à la raconter.

(13) Sur quoi conſultez le fait rapporté par Pline dans le chapitre 56.

(1) Je lis au texte *Livia* avec les meilleurs manuſcrits, les plus anciennes éditions, & le Pere Hardouin, dans ſon édition *in folio*; & non pas *Julia*, comme font quelques Editeurs, contre le témoignage poſitif de l'Hiſtoire. Ecoutons Suétone, vie de Tibere, ch. 14: *Pregnans Livia, cùm an marem editura eſſet variis captarct ominibus, ovum incubanti gallinæ ſubductum, nunc ſuâ, nunc miniſtrarum manu per vices uſque eo fovit, quoad pullus inſigniter criſtatus excluſus eſt. Ac de infante Scribonius Mathematicus præclara ſpopondit: etiam regnaturum.*

(2) Femme d'Auguſte, celui-ci l'ayant enlevée à ſon premier mari. Elle fut, de toutes les Impératrices, la premiere qui fut qualifiée du titre d'*Auguſta*.

vendo, atque cùm deponendum haberet, nutrici per ſinum tradendo, ne intermitteretur tepor. Nec falsò augurata proditur. Nuper inde fortaſſe inventum, ut ova in calido loco impoſita paleis igne modico foverentur, homine verſante, pariterque & ſtato die illinc erumperet fœtus. Traditur quædam ars gallinarii cujuſdam, dicentis quod ex quaque eſſet. Narrantur & mortuâ gallinâ mariti earum viſi ſuccedentes invicem, & reliqua fœtæ more facientes, abſtinenteſque ſe à cantu. Super omnia eſt anatum ovis ſubditis atque excluſis admiratio, primò non planè agnoſcentis fœtum, mox incertos incubitus ſolicitè convocantis,

(3) Dans la main, ſelon Suétone; mais le récit de Pline eſt plus vraiſemblable.

(4) Il ſortit, dit Suétone, de cet œuf un poulet mâle, & ſuperbement crêté; ce qui fit auguter au Mathématicien Scribonius que l'enfant dont accoucheroit *Livia Druſilla* parviendroit à la puiſſance ſouveraine.

(5) Cela n'eſt pas impoſſible, ſi l'on conſidere que le jaune eſt plus ou moins foncé, ou plus ou moins pâle, ou plus ou moins rouge, dans les différents œufs; ce que l'on peut connoître en ouvrant l'œuf, ou même en regardant le ſoleil au travers. Or il eſt très poſſible que la nuance du jaune ne ſoit point accidentelle, mais dépende phyſiquement de la couleur du plumage de la poule qui a pondu l'œuf; d'où réſulteroit une théorie, ou plutôt un art futile, de connoître, par l'inſpection intérieure ou extérieure de l'œuf, s'il provient d'une poule noire, ou d'une poule blanche, ou d'une poule jaune, &c. Ce que dit Pline de ce je ne ſais quel coquetier, Cicéron, Acad. l. 4, ſect. 57, le dit preſque en général de tous les coquetiers de Délos: *Vides ut in proverbio ſit ovorum inter ſe ſimilitudo? Tamen hoc accepimus Deli fuiſſe complures qui gallinas alere permultas quæſtûs causâ ſolerent. Hi cùm ovum inſpexerant, quæ id gallina peperiſſet dicere ſolebant.*

(6) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 75, p. 1166; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 4, chap. 29. Du Cange cite à ce propos le paſſage ſuivant, tiré d'un Vocabulaire manuſcrit de Guillaume Breton: *Gallus gallinaceus dicitur, qui quaſi gallina nutrit pullos, quia mulieres ſolent ei deplumare ventrem & fricare cum urtica, quia taliter urticatus libentiſſimè cubat ſuper pullos, & nutrit eos ſicut mater, & gracillat ſicut gallina.* Jean Paſſerat, dans ſon Poëme *de Gallo*, fait ainſi alluſion au paſſage actuel de Pline:

An ſobolis referam ſtudium, raptæque dolorem
Conjugis ante ſuos poſſit quàm excludere pullos?
Maternas functura vices ut cura mariti
Succedat fœtæ, defeſſique incubet ovis?
Ecquænam eſt piſcæ major pietatis imago?

Pour connoître ſi ſon deſir s'accompliroit, elle fit uſage d'un moyen de divination que les jeunes perſonnes de ſon ſexe ont coutume d'employer, ce fut de mettre un œuf dans ſon (3) ſein pour le couver; & quand elle vouloit le quitter, elle le donnoit à ſa nourrice, afin qu'il ne ceſsât point d'être tenu chaudement: & l'on dit que le préſage (4) qui en réſulta lui promit un fils; ce que l'événement juſtifia par la ſuite. C'eſt de là peut-être qu'eſt venue l'invention nouvelle de mettre couver des œufs ſur de la paille, dans un lieu qu'on échauffe d'un feu doux, en ayant l'attention de retourner de tems en tems ces œufs avec la main : de cette ſorte on voit ſortir les petits à jour nommé. On raconte d'un certain coquetier qu'il avoit le ſecret de connoître, en regardant un œuf, de quelle poule (5) il venoit. On raconte (6) auſſi qu'une poule étant morte, on a vu des coqs couver ſes œufs alternativement, & faire enſuite à l'égard des petits tout ce qu'elle eût fait elle-même, s'abſtenant même alors de chanter. Mais rien de plus ſingulier que les façons d'une poule à qui on a fait couver les œufs d'une cane. D'abord elle eſt toute ſurpriſe en voyant éclore de tels pouſſins, & elle les méconnoît entiérement. Enſuite elle s'accoutume à eux, & les rappelle avec autant de ſoin que ſi c'étoient

On peut auſſi, ſelon M. Valmont de Bomare, forcer un chapon même à faire l'office ſubſéquent de la mere, & le ſubſtituer à la poule ou au coq pour l'éducation des pouſſins. » On » tire, dit ce Naturaliſte, un ſervice » ſingulier des chapons: on les dreſſe » à conduire & à élever les pouſſins » quand on ne veut pas laiſſer perdre » de tems aux poules. Pour cet effet, » on choiſit un chapon vigoureux; » on lui plume le ventre, on lui pi- » que la partie plumée avec des or- » ties, & on l'enivre avec du pain » trempé dans du vin. Après avoir » réitéré cette cérémonie deux ou » trois jours de ſuite, on le met ſous » une cage avec deux ou trois poulets » un peu grands. Ces poulets, en » lui paſſant ſous le ventre, adouciſ- » ſent la cuiſſon de ſes piquures. Ce » ſoulagement l'habitue à les rece- » voir : bientôt il s'y attache, il les » aime, il les conduit; & ſi on lui en » donne un plus grand nombre, il les » reçoit, les couvre de ſes ailes, les » éleve, & les garde plus long-tems » que la mere n'auroit fait. *Tome 2, p. 246.* »

poſtremò lamenta circa piſcinæ ſtagna, mergentibus ſe pullis naturâ duce.

Quæ gallinæ optimæ.

CAPUT 56. GALLINARUM generoſitas ſpectatur criſtâ erectâ, interdum geminâ, pennis nigris, ore rubicundo, digitis imparibus, aliquando & ſuper quatuor digitos tranſverſo uno. Ad rem divinam, luteo roſtro pedibuſque, puræ non videntur: ad opertanea ſacra, nigræ. Eſt & pumilionum genus non ſterile in his, quod non in alio genere alitum, ſed quibus certa fœcunditas rara, & incubatio ovis noxia.

De morbis earum & remediis.

CAPUT 57. INIMICISSIMA autem omnium generi pituita, maximèque inter meſſis & vindemiæ tempus. Medicina in fame, & cubitus in fumo, utique ſi ex lauro, aut herba ſabina fiat; penna per tranſverſas inſerta nares, & per omnes dies mota;

(7) Cette inclination de ſes éleves pour l'eau la dépite inſenſiblement, & elle finit par les abandonner, comme l'obſerve Cicéron, *de natur. Deor.* l. 2: *Quin etiam anatum ova gallinis ſæpè ſupponimus: ex quibus pulli orti primùm aluntur ab iis ut à matribus, deinde eas relinquunt.*

(1) Je lis au texte *pennis nigris* d'après tous les manuſcrits & le Pere Hardouin, & non pas *primis nigris* avec Dalechamp. La leçon manuſcrite eſt d'ailleurs confirmée par Varron, *de re ruſt.* l. 3, chap. 103, & par Columelle, l. 8, chap. 2.

(2) Au lieu de *ore*, le Pere Hardouin propoſe de lire au texte *colore*; correction aſſez vraiſemblable.

(3) *Nec paribus ungulis*, comme dit Columelle, qui ajoute: *generoſiſſimæ creduntur quæ quinos habent digitos.* L. 8, ch 5.

(4) Tels que ceux des myſteres de la Bonne Déeſſe.

(5) Le Pere Hardouin obſerve, avec raiſon, que Dalechamp n'auroit pas dû confondre ces poules naines avec les poules Adrianes dont on a parlé plus haut.

(6) C'eſt de cette maladie propre à cette ſorte de volaille que Palladius dit, l. 1, ch. 27, p. 21: *Pituita gallinis naſci ſolet, quæ albâ pelliculâ lin-*

les ſiens propres. A la fin lorſque ces petits, ſelon leur naturel, viennent à s'élancer à l'eau, elle crie & ſe lamente en tournant autour du réſervoir ou de la marre (7).

Quelles ſont les meilleures poules.

La bonté d'une poule ſe reconnoît aux ſignes ſuivants : il faut qu'elle ait la crête droite, ou qu'elle l'ait double, ce qui arrive auſſi quelquefois ; que ſes ailes ſoient noires (1) ; que le bec (2) ſoit rouge ; qu'elle ait les doigts en nombre impair (3), ce qui a lieu lorſqu'un cinquieme doigt s'étend en travers par-deſſus les quatre autres. A l'égard des poules propres aux ſacrifices, celles qui ont le bec & les pieds jaunes ne ſont pas eſtimées convenables : & pour les ſacrifices ſecrets (4), il en faut de noires. Il y a auſſi une ſorte de poules naines (5), & qui font des œufs ; ce qui ne ſe rencontre dans aucun autre genre d'oiſeaux : mais elles ſont rarement d'une certaine fécondité ; & leur incubation ne fait que gâter une couvée.

Des maladies des poules, & des remedes qu'on y apporte.

Rien de plus pernicieux à toutes les poules que la maladie nommée la (6) pépie, ſur-tout lorſqu'elle les attaque entre le tems de la moiſſon & de la vendange. Pour y remédier, il faut les faire jeûner, & les fomenter dans le lieu où elles couchent par des (7) fumigations, auxquelles on emploie principalement du laurier ou de la (8) ſabine ; leur paſſer une plume à à travers les narines, y laiſſer cette plume, & la remuer chaque jour ; mêler de (9) l'ail dans leur farine, ou bien détremper leur

guam veſtit extremam. Hac leviter unguibus vellitur, &c.

(7) *Vitanda pituitæ pernicies erit, quæ ne fiat, gallinaria ſemper fumigabimus, &c.* Columelle, l. 8, ch. 5.

(8) Pline reparlera de l'emploi de ce même remede au livre 24, vers la fin du chap. 11.

(9) *Item allii mica trita cum oleo faucibus inferatur*, écrit Palladius, au

cibus, allium cum farre, aut aquâ perfusus, in qua maduerit noctua, aut cum semine vitis albæ coctus : & quædam alia.

De conceptu & numero fœtûs avium.

CAPUT 58. COLUMBÆ proprio ritu osculantur ante coitum. Pariunt ferè bina ova : ita naturâ moderante, ut aliis crebrior sit fœtus, aliis numerosior. Palumbes & turtures plurimum terna : nec plus quàm bis vere pariunt ; atque ita, si prior fœtus corruptus est : & quamvis tria pepererint, nunquam plus duobus educunt. Tertium quod irritum est, urinum vocant. Palumbes incubat fœmina post meridiana in matutinum, cæterò mas. Columbæ marem semper & fœminam pariunt, priorem marem, postridie fœminam. Incubant in eo genere ambo, interdiu mas, noctu fœmina. Excludunt vicesimo die. Pariunt à coitu quinto. Æstate quidem interdum binis mensibus terna educunt paria : nam decimo octavo die excludunt, statimque concipiunt. Quare inter

livre & chapitre cités plus haut. Pline reparlera de cette même propriété de l'ail au livre 20, chap. 6.

(10) La plupart des Editeurs lisent au texte *laverit* ; l'élite des manuscrits porte *maduerit*.

(11) Palladius & Columelle, *ibid.* recommandent pareillement d'employer contre la pépie, *uvam quam Graci καρύϊνον ἀγρίαν vocant.*

(12) Indiquées par Columelle, *ibid.*

(1) Aristote, *Hist. Anim.* l. 6, chapitre 3.

(2) Aristote, *ibid.* l. 6, ch. 5.

(3) Ceci est emprunté d'Aristote, l. 6, ch. 1.

(4) Les manuscrits portent *fœtus* ; la plupart des Editeurs lisent *partus*.

(5) Aristote, *ibid.*

(6) Avant le Pere Hardouin, on lisoit au texte *quàm bis ferè*. Il a fait voir, par l'autorité des manuscrits, & par celle d'Aristote, *Hist. Anim.* liv. 6, ch. 5, qu'il faut lire *quàm bis vere*.

(7) Aristote, *Hist. Anim.* l. 6, ch. 1.

(8) Aristote, *ibid.* ch. 7.

(9) Aristote, plus exact en ceci que Pline, ne dit point, l. 6, chap. 5, que les pigeons font toujours un mâle & une femelle, mais que le plus souvent cela leur arrive. Albert le Grand & l'expérience journaliere sont pour Aristote.

(10) Après un jour d'intervalle, sa nourriture

nourriture dans de l'eau où ſe ſera baigné (10) une chouette ; ou faire cuire avec leur mangeaille de la graine de (11) couleuvrée blanche, ou ſe ſervir des autres recettes (12) accoutumées.

De l'accouplement des oiſeaux, & du nombre de leurs œufs.

Les pigeons ont cela de particulier, chaque couple de ces oiſeaux s'entrebaiſe (1) avant de parier. Ils font (2) ordinairement deux œufs pour chaque couvée. Car la Nature a réglé les choſes de façon (3) que certains oiſeaux ont plus ſouvent des (4) petits, & que d'autres les ont en plus grand nombre. Les (5) ramiers & les tourterelles font le plus ſouvent trois œufs. Ils ne pondent que deux fois au (6) printems ; encore eſt-ce dans (7) le cas que leur premiere nichée ne ſoit pas venue à bien : & quoiqu'ils pondent trois œufs, ils n'en font jamais éclore que deux, le troiſieme ſe trouvant clair. Le ramier femelle couve depuis le ſoir (8) juſqu'au lendemain matin ; enſuite le mâle couve juſqu'au ſoir. Les pigeons font (9) toujours un mâle & une femelle, le mâle le premier, & la femelle le (10) lendemain : tous deux couvent auſſi les œufs (11), le mâle pendant le jour, & la femelle pendant la nuit : leurs petits écloſent le vingtieme (12) jour. La femelle du pigeon pond le cinquieme jour (13) après avoir parié. En été, ces oiſeaux font (14) quelquefois trois nichées en deux mois ; car alors les petits écloſent le dix-huitieme jour, & auſſitôt après les meres retournent au mâle. De là vient qu'on trouve

lon Ariſtote. Cependant Albert le Grand, l. 6, Traité 1, eſt du ſentiment de Pline.

(11) Ariſtote & Albert, *ibid.*

(12) Je lis au texte, avec le Pere Hardouin, *excludunt viceſimo die.* C'eſt la leçon manuſcrite à laquelle Dalechamp ſubſtitue mal-à-propos *XXV die.* La premiere leçon paroît d'ailleurs confirmée par Ariſtote, chez qui on lit, l. 6, ch. 5, *intra viceſimum diem abſolvitur, & excutitur à pullo quod ovum prius editum fuerit.*

(13) Le ſeptieme, ſelon Albert.

(14) La plupart des Editeurs liſent *edunt.* Les manuſcrits portent *educunt.*

pullos ſæpè ova inveniuntur, & alii provolant, alii erumpunt. Ipſi deinde pulli quinquemeſtres fœtificant. Et ipſæ autem inter ſe (ſi mas non ſit) fœminæ æquè ſaliunt, pariuntque ova irrita, ex quibus nihil gignitur : quæ hypenemia Græci vocant.

De pavone, & anſeribus.

CAPUT 59. PAVO à trimatu parit. Primo anno unum aut alterum ovum, ſequenti quaterna quinave, cæteris duodena, non ampliùs, intermittens binos dies ternoſve, parit; & ter anno, ſi gallinis ſubjiciantur incubanda. Mares ea frangunt deſiderio incubantium. Quapropter noctu & in latebris pariunt, aut in excelſo cubantes : & niſi molli ſtrato excepta, franguntur. Mares ſinguli quinis ſufficiunt conjugibus. Cùm ſingulæ aut binæ fuêre, corrumpitur ſalacitate fœcunditas. Partus excluditur diebus ter novenis, aut tardiùs triceſimo.

(15) A ſix mois ſeulement, ſelon Ariſtote; ce que paroît confirmer Albert le Grand, lorſqu'il dit : *Columba nata in Aprili... incipit ovare in autumno ejuſdem anni, ſi fuerit locus calidus, & copioſa habuerit paſcua, &c.*

(16) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 6, chap. 2, p. 646; Athénée, d'après Ariſtote, livre 9, p. 394; Albert le Grand, l. 6, chap. 4, p. 192.

(17) Comme qui diroit venteux, *ſubventanea.*

(1) Nous avons déja traité du paon au chapitre 20.

(2) Ariſtote, *Hiſt. Anim* l. 6, ch. 7, p. 671; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 32; Columelle, l. 8, ch. 11.

(3) Ariſtote, Elien & Columelle ne s'accordent point avec Pline ſur le nombre des œufs.

(4) Columelle, *ibid.* Ceci eſt auſſi confirmé par Palladius, l. 1, ch. 28, p. 22 : *Si ova pavonum gallinis ſupponantur, excuſſæ matres ab incubatione tribus vicibus per annum fœtus edunt.* Chez le Pere Hardouin, qui cite ce même paſſage, on lit *excuſatæ*, au lieu de *excuſſæ*. C'eſt évidemment une faute d'impreſſion.

(5) Albert le Grand, *de Anim.* l. 6, chap. 4, en apporte une autre raiſon. Il prétend que le paon mâle n'eſt pas moins jaloux de couver les œufs que la femelle elle-même; qu'ils ſe diſputent cette fonction, & que dans ce combat les œufs ſe caſſent : *Dixit mihi quidam valdè expertus circa pavones, quod ex zelo pavonis contingit fractura*

ſouvent des œufs avec les pigeonneaux, & que dans le même nid on voit des petits qui ſont prêts à s'envoler, & d'autres qui ne font qu'éclore. Les pigeons commencent à pondre à cinq (15) mois. S'il ne ſe rencontre point de mâle, les femelles parient (16) enſemble : mais les œufs qu'elles font, n'ayant point de germe, ne produiſent rien; & c'eſt pourquoi les Grecs donnent à ces ſortes d'œufs le nom d'hypenemies (17).

Du paon, & des oies.

LES (1) paons engendrent à trois (2) ans. La premiere fois ils ne font qu'un œuf (3) ou deux; l'année ſuivante ils en ont quatre ou cinq : & les autres années ils en font juſqu'à douze; mais ils ne paſſent point ce nombre : & entre la ponte d'un œuf & celle de l'œuf ſubſéquent, ils mettent deux ou trois jours d'intervalle. Si on leur ôte leurs œufs pour les faire couver par des poules, on obtient d'eux, par ce moyen, trois (4) pontes pour une dans une même année. Les mâles caſſent les œufs que couvent les femelles, par la paſſion (5) qu'ils ont pour elles : c'eſt pourquoi elles pondent de nuit, & dans quelque recoin bien ignoré, ou (6) vont ſe percher, pour cet effet, le plus haut qu'elles peuvent. A moins donc que leurs œufs ne ſoient reçus ſur quelque choſe de mollet, ils ne manquent pas (7) de ſe caſſer. Un mâle ſuffit (8) pour cinq femelles. Quand il n'en a qu'une ou deux, ſon intempérance eſt cauſe qu'il les empêche (9) de concevoir. Les petits éclоſent au bout de vingt-ſept (10) jours, ou, au plus tard, de trente (11).

ovorum : pugnant enim tunc pavo & pava pro incubatione ovorum, ex nimia ovorum dilectione; ſicut etiam pro pullis ducendis pugnant grus maſculus & grus fœmina.

(6) Le Pere Hardouin prétend, ſans fondement, qu'il faut retrancher du texte le mot *aut*.

(7) Columelle, l. 8, ch. 11.

(8) Columelle & Palladius, *ibid.*

(9) Conſultez à ce ſujet Columelle, *ibid.*

(10) Varron, *de re ruſt.* liv. 3, chapitre 9.

(11) Je lis au texte, avec le Pere Hardouin & les manuſcrits, ſoutenus

Anſeres in aqua coeunt, pariunt vere: aut ſi brumâ coivêre, poſt ſolſtitium quadraginta prope. Bis anno, ſi priorem fœtum gallinæ excludant: aliàs plurima ova ſedecim; pauciſſima, ſeptem. Si quis ſurripiat, pariunt donec rumpantur. Aliena non excludunt. Incubanda ſubjici utiliſſimum novem, aut undecim. Incubant fœminæ tantùm tricenis diebus: ſi verò tepidiores ſint, viginti quinque. Pullis eorum urtica contactu mortifera, nec minùs aviditas, nunc ſatietate nimiâ, nunc ſuâmet vi, quando apprehensâ radice, morſu ſæpè conantes avellere, ante colla ſua abrumpunt. Contra urticam remedium eſt, ſtramento ab incubitu ſubdita radix earum.

De ardeolis, & quomodo ſerventur optimè ova.

CAPUT 60. ARDEOLARUM tria genera: leucon, aſterias, pellos. Hi in coitu anguntur. Mares quidem cum vociferatu ſan-

de l'autorité d'Ariſtote, *aut tardiùs triceſimo*, & non pas *aut tardiùs vigeſimo*; correction téméraire introduite par Dalechamp.

(12) Nous avons déja traité des oies au chapitre 22.

(13) Columelle, l. 8, ch. 4.

(14) Et même trois, s'il en faut croire Columelle, *ibid.*

(15) Columelle apporte ici un correctif; il dit que l'oie ne couve point d'œufs étrangers, à moins qu'ils ne ſoient mêlés avec les ſiens. Par ces œufs étrangers, il faut, je penſe, entendre des œufs d'une autre eſpece, & non pas des œufs d'une autre oie.

(16) Columelle, *ibid.*

(17) Columelle & Varron, *ibid.*

(1) Le héron, en Grec, *erôdios*, *rhôdios*, *ornis Diomedous*; en Allemand, *heer-gans*, *reigel*, *reihel*, *reiger*; en Belgique, *reigher*; en Italien, *garça*, *agirone*, *airone*, *airon*; en Eſpagnol, *garça*; en Anglois, *heron*; en Slawon, *czapla*; en Danois, *heyr*; les Suédois appellent *lom* une ſorte de héron.

(2) Le Pere Hardouin croit que c'eſt le *garça* des Italiens, le *garça* des Eſpagnols, &c.

(3) *Aſterias* eſt le nom Grec de cet oiſeau; ſon nom Latin eſt *ardea ſtellaris*: nous le nommons *butor*, *vac*, *héron pareſſeux*. J'ai déja fait obſerver que quelques-uns le confondent, mais à tort, avec un tout petit oiſeau du territoire d'Arles, & auquel Pline donne le nom de *taurus*, parcequ'il

Les (12) oies parient dans (13) l'eau, & font leur ponte au printems ; ou, ſi elles ont parié vers le ſolſtice d'hiver, elles font leurs œufs quelque tems après, au nombre de près de quarante. On en obtient deux (14) pontes par an, ſi l'on fait couver leurs premiers œufs par une poule : autrement elles n'en font guere, dans toute l'année, que ſeize pour le plus, & ſept pour le moins. Si on leur dérobe leurs œufs, elles en font juſqu'à ce qu'elles en meurent. Elles n'en couvent point (15) d'étrangers. Pour bien faire, il ne faut mettre ſous elles que neuf ou onze œufs. Les femelles ſeules couvent, & cette opération dure trente jours, ou ſeulement vingt-cinq ſi elles ſont maintenues plus chaudement. L'ortie eſt (16) eſt pernicieuſe aux petits oiſons ; ſon ſeul contact leur eſt mortel. Au ſurplus, leur propre voracité ne leur eſt pas moins funeſte ; car ils s'empliſſent juſqu'à crever : ou bien voulant arracher de force, avec leur bec, quelque racine dont ils ſont friands, ils ſe rompent (17) le cou. Le remede contre l'ortie, c'eſt la racine de cette plante que l'on met ſous la paille de leur nid.

Des ardéoles ou diverſes ſortes de hérons ; & de la meilleure maniere de conſerver les œufs.

Il y a trois ſortes d'ardéoles ou de hérons (1), ſavoir le héron (2) blanc, le (3) butor, & le héron (4) cendré. Ces derniers éprouvent (5) de la douleur dans l'accouplement ; les mâles alors crient

imire, comme le buror, le mugiſſement du bœuf. Quoi qu'il en ſoit, la plupart des noms du *butor*, & le mot *butor* lui-même, ſignifient l'oiſeau bœuf, ou l'oiſeau mugiſſant. Il eſt donc nommé en Allemand *rhordrum*, *rhordrump*, *rorreigel*, *mosku*, *moſſochs*, *erdbul*, *urrind*, *merrind* ; en Belgique, *puttoir*, *domphoren* ; en Danois, *rordrum* ; en Italien, *trombono*, *tarabuſſo*, *terrabuſſo* ; en Anglois, *burtour*, *pirtour* ; en Slawon, *bak*.

(4) C'eſt le nom que lui donne Bellon, l. 4, ch. 2.

(5) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 2. Au reſte, Albert le Grand traite ceci de fable, l. 23.

guinem etiam ex oculis profundunt. Nec minùs ægrè pariunt gravidæ. Aquila tricenis diebus incubat, & ferè majores alites: minores vicenis, ut milvus & accipiter. Singulos ferè parit, nunquam plus ternos: is qui ægolios vocatur, quaternos: corvus aliquando & quinos: incubant totidem diebus. Cornicem incubantem mas pascit. Picæ novenos: melancoryphus supra vicenos parit, semper numero impari: nec alia plures: tanto fœcunditas major parvis. Hirundini cæci primò pulli, & ferè omnibus quibus numerosior fœtus.

Irrita ova, quæ hypenemia diximus, aut mutuâ fœminæ inter se libidinis imaginatione concipiunt, aut pulvere: nec columbæ tantùm, sed & gallinæ, perdices, pavones, anseres, chenalopeces. Sunt autem sterilia, & minora, ac minùs jucundi saporis, & magis humida. Quidam & vento

(6) Aristote, *Hist. Anim.* l. 6, chapitre 6.

(7) Cette phrase, *Is qui ægolios vocatur, quaternos*, ne se trouve dans aucun des manuscrits consultés par le Pere Hardouin. M. de Buffon, *Oiseaux*, tome 2, p. 168, ne met point, comme le Pere Hardouin, le nom d'*ægolios* au nombre des dénominations de l'effraie. Il écrit que cet oiseau se nomme en Grec, *eleos*; en Latin, *aluco*; en Allemand & en Flamand, *kirch-eule*, c'est-à-dire chouette des églises; *schleyer-eule*, c'est-à-dire chouette voilée, parcequ'elle semble avoir la tête encapuchonnée; *perl-eule*, parceque son plumage est parsemé de taches rondes comme des perles ou des gouttes de liqueur; en Anglois, *white-owl*, chouette blanche. Salerne dit qu'on l'appelle, dans l'Orléanois, la Sologne, &c. *fréfaie*; en Poitou, *préfaie*; en Gascogne, *brefague* ou *frefaco*; dans le Vendomois, *chouart*. Gesner & M. de Buffon reprochent à Bellon d'avoir confondu l'effraie ou frefaie avec le tette-chevre ou crapaud volant.

(8) Aristote, *ibid.*

(9) Aristote, *ibid.*

(10) Aristote, *Hist. Anim.* livre 6, chapitre 7.

(11) Aristote, *Hist. Anim.* livre 9, chapitre 19.

(12) Aristote, *ibid.* chap. 22. Nous avons parlé du mélancoryphe oubécafigue sur la fin du chapitre 29.

(13) Aristote, *de generat. anim.* livre 4, chap. 6.

(14) Les manuscrits portent *numerosior fœtus*, & non pas *numerosior partus*,

de détreſſe, & le ſang leur ſort par les yeux : les femelles, d'autre part, n'ont pas moins de peine en pondant leurs œufs. L'aigle (6) couve trente jours durant, comme font auſſi preſque tous les grands oiſeaux. Les moyens, comme le milan & l'épervier, ne couvent que durant vingt jours. L'aigle ne fait ordinairement qu'un petit à chaque nichée, jamais plus de trois. L'oiſeau (7) qu'on appelle ægolios, ou freſaie, en fait quatre ; le corbeau (8) quelquefois cinq. L'incubation, chez ces deux derniers, dure pareillement vingt (9) jours. Pendant que la corneille (10) couve, le mâle la nourrit. La pie (11) fait neuf petits ; le bécafigue (12) plus de vingt, mais toujours en nombre impair : aucun oiſeau n'en fait davantage ; ainſi les moindres oiſeaux ſont plus féconds que les grands. Les petits de l'hirondelle (13) ne voient point au commencement, de même que les petits de preſque tous les oiſeaux qui produiſent (14) beaucoup.

Les œufs ſans germe, & que nous avons appellé œufs (15) de vent, ſont les fruits (16) de l'impreſſion que les femelles produiſent ſur leur propre imagination, ſoit en ſe chatouillant mutuellement, ſoit en ſe vautrant dans la (17) pouſſiere : ce qui arrive non ſeulement aux pigeons, mais encore aux (18) poules, aux perdrix, aux paons, aux oies, & aux (19) chenalopeces. Il ne naît (20) rien de cette ſorte d'œufs : ils ſont d'ailleurs plus petits & plus humides (21) que les autres, & n'ont pas ſi bon goût. Quelques-uns (22) croient que ces mêmes œufs s'engen-

comme liſent les Editeurs antérieurs au Pere Hardouin.

(15) A la fin du chap. 58.

(16) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 6, chap. 2, p. 647.

(17) Ariſtote ne fait aucune mention de pouſſiere.

(18) Ariſtote, *ibid.* Harvey dit que pareille choſe eſt arrivée, de ſa connoiſſance, à un perroquet femelle.

(19) Conſultez, ſur les chenalopeces, la note 16 du chap. 22.

(20) Ariſtote, *ibid.*

(21) Ariſtote, *ibid.*

(22) Ariſtote rapporte auſſi ce conte populaire, auquel, parmi les Modernes, Albert le Grand a bonnement ajouté foi.

putant ea generari : qua de cauſa etiam zephyria appellantur. Hæc autem vere tantùm fiunt, incubatione derelictâ, quæ alii cynoſura dixêre. Ova aceto macerata in tantum emolliuntur, ut per annulos tranſeant. Servari ea in lomento, aut hyeme in paleis, æſtate in furfuribus, utiliſſimum. Sale exinaniri creduntur.

Quæ volucrum ſola animal pariat, & lacte nutriat.

CAPUT 61. VOLUCRUM animal parit veſpertilio tantùm, cui & membranaceæ pinnæ uni. Eadem ſola volucrum lacte nutrit : ubera admovet. Parens geminos volitat amplexa infantes, ſecumque portat. Eidem coxendix una traditur, & in cibatu culices gratiſſimi.

(23) Le Pere Hardouin témoigne en avoir fait l'expérience.

(24) J'ai éprouvé (écrit M. Pluche, Tome 4, p. 561) qu'un œuf frais cuit à l'ordinaire, ſe conſerve, ſans altération, quinze jours & plus, parceque le blanc, épaiſſi ſur les pores de l'écaille, empêche les liqueurs de tranſpirer. Remis dans l'eau bouillante, comme s'il n'étoit pas cuit, il ſe tourne en lait de même que le premier jour ; ce qui peut être utile aux malades dans les mois de Décembre & de Janvier, & en tout tems dans les hôpitaux. Le moyen le plus sûr & le plus éprouvé, ajoute encore M. Pluche, c'eſt de frotter d'un peu de beurre le dehors de l'œuf le jour de la ponte. M. de Réaumur enchérit encore ſur cette méthode ingénieuſe. Il a enſeigné l'art d'enduire un œuf de vernis, au moyen de quoi il eſt encore bon à couver au bout de ſix ſemaines, & à manger au bout de ſix mois, auquel tems il fait encore le lait.

(1) La chauve-ſouris, en Hébreu, *hatelleph* ; en Grec, *nyctéris* ; en Italien, *nottolo*, *nottola*, *barbaſtello*, *vilpiſtrello*, *pipiſtrello*, *ſportogliono* ; en Allemand, *flaedermuſs* ; en Belgique, *bleermuys* ; en Eſpagnol, *morcielago* ; en Anglois, *reare-mouſe*, *bat*, *flitter-mouſe* ; en Suédois, *laderlapp* ; en Slawo-Polonois, *nietoperſz* ; en Danois, *fiagger-muas*. Conſultez l'article *Chauve-ſouris* chez M. de Buffon, *Hiſt. Natur.* tome 7, p. 330 & ſuiv.

(2) Macrobe, Saturn. l. 7, ch. 16.

drent

drent du vent; c'eſt pourquoi on les appelle auſſi zéphyriens : d'autres les nomment cynoſures, c'eſt-à-dire urine de chien. Ils ne ſe forment qu'au printems, lorſqu'il arrive à l'oiſeau d'abandonner ſa couvaiſon. Au reſte, ſi on laiſſe macérer des œufs dans du vinaigre, ils ſe ramolliſſent (23) tellement qu'on peut les faire paſſer à travers un anneau. Un très bon moyen pour (24) garder long-tems des œufs, c'eſt de les mettre dans de la farine de feves, ou bien ſur de la paille en hiver, & dans du ſon en été. Si on les met dans du ſel, ils ſe vuident, dit-on, entiérement.

Quel eſt le ſeul oiſeau qui ſoit vivipare & qui allaite ſes petits.

La chauve-ſouris (1) eſt le ſeul (2) oiſeau qui ait des ailes de peau, le ſeul qui faſſe ſes petits vivants, le ſeul qui les nourriſſe de ſon lait, en leur préſentant la mamelle. Ces petits ſont au nombre de deux. Leur mere les porte avec elle en volant, & les tient (3) embraſſés. On dit que la chauve-ſouris n'a (4) point de jarret. Elle eſt très (5) friande de moucherons.

(3) Ses bras & ſes ailes étant la même choſe, il eſt aſſez difficile de concevoir comment elle peut à la fois embraſſer ſes deux petits & ſe ſoutenir en l'air. M. de Buffon ne nous donne aucun éclairciſſement ſur ce fait. *On aſſure*, dit-il, *qu'elles ne portent que deux petits, qu'elles les allaitent & les tranſportent même en volant.* Si ce tranſport eſt vrai, je préſume qu'il ſe fait au moyen de ce que ce ſont les deux petits chauves-ſouriceaux qui tiennent leur mere embraſſée tandis qu'elle vole.

(4) Elle n'en a point aux jambes de devant, qui lui ſervent d'ailes; ou du moins ce qu'on pourroit appeller le jarret ou le coude, n'y eſt point à ſa vraie place, mais beaucoup plus loin.

(5) Conſultez, ſur ce goût de la chauve-ſouris pour les moucherons, un fait curieux obſervé & rapporté par M. de Buffon, *Hiſt. Anim.* tome 7, p. 334.

De conceptu viperæ & partu, & quæ terreſtrium ova pariant.

CAPUT 62. RURSUS in terreſtribus ova pariunt ſerpentes: de quibus nondum dictum eſt. Coeunt complexu, adeo circumvolutæ ſibi ipſæ, ut una exiſtimari biceps poſſit. Viperæ mas caput inſerit in os, quod illa abrodit voluptatis dulcedine. Terreſtrium eadem ſola intra ſe parit ova unius coloris & mollia, ut piſces. Tertiâ die intra uterum catulos excludit: deinde ſingulos ſingulis diebus parit, viginti ferè numero. Itaque cæteræ, tarditatis impatientes, perrumpunt latera, occisâ parente. Cæteræ ſerpentes contexta ova in terra incubant, & fœtum ſequente excludunt anno. Crocodili vicibus incubant, mas & fœmina. Sed reliquorum quoque terreſtrium reddatur generatio.

De generatione terreſtrium.

CAPUT 63. BIPEDUM ſolus homo animal gignit. Homini tantùm

(1) Pline n'en a point encore parlé, quant à ce qui concerne leur génération; car il a ſouvent fait mention du ſerpent & de la vipere dans les livres précédents. Voyez la Table des matieres.

(2) C'eſt là probablement le véritable *amphisbene*.

(3) Nicandre, *Theriaq.* Elien, *Hiſt. Anim.* l. 1, ch. 24; le Poète Prudence dans ſon Hamartigénie, v. 585. Au reſte ceci eſt traité de fable par Philoſtrate, ainſi que par les Phyſiciens modernes. Les Anciens ſe figuroient que c'étoit au moyen de cette introduction de la tête du mâle dans la gueule de la femelle, que ſe faiſoit l'accouplement. Mais on a reconnu que les viperes parient par l'entremiſe des mêmes parties deſtinées, chez les autres animaux, à la génération.

(4) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 29.

(5) Ariſtote, *ibid.*

(6) Elle en met bas quelquefois juſqu'à vingt-cinq, ſelon Charaſius, *in Echioſophio*, p. 57.

(7) Ce conte puérile, recueilli par Ariſtote, l. 5, ch. 29, &, avant lui, par Hérodote, l. 3, p. 205, a été renvoyé au rang des fables par Aldrovande. Voyez ſon premier livre *des ſerpents*, p. 125.

Comment la vipere conçoit & engendre. Exemple d'un animal terreſtre ovipare.

ENTRE les animaux terreſtres, les ſerpents (deſquels nous n'avons pas encore parlé) font des œufs (1). Ils parient entortillés l'un à l'autre; & cette étreinte réciproque eſt telle, qu'on croit ne voir alors qu'un ſerpent à deux (2) têtes. Le mâle de la vipere met (3) ſa tête dans la gueule de la femelle, qui, tranſportée d'une fureur amoureuſe, ronge cette tête & la dévore. La vipere ſeule (4), entre les animaux terreſtres, fait des œufs au dedans d'elle-même; ils ſont mous & d'une ſeule couleur, comme ceux des poiſſons. Le troiſieme jour (5) les petits ſortent des œufs; mais ils reſtent encore plus ou moins long-tems dans le ventre de la vipere: celle-ci en met bas environ une (6) vingtaine, un ſeul par jour; d'où il arrive que les derniers, ne pouvant ſouffrir un ſi long retardement, déchirent les flancs de leur mere, & cauſent (7) ainſi ſa mort. Les autres ſerpents couvent à terre leurs œufs, qui tiennent tous l'un à l'autre; & les petits éclоſent l'année ſuivante. Dans l'eſpece du crocodile, le mâle & la femelle couvent tour-à-tour. Mais laiſſons ces amphibies, & continuons d'expoſer la génération des animaux terreſtres.

De la génération des animaux terreſtres.

ENTRE les bipedes (1), l'homme ſeul (2) produit un animal

(1) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 1.

(2) Il faut y joindre l'ouran-outan, c'eſt-à-dire l'homme des bois. C'eſt une ſorte de ſinge ſans queue & bipede, qui ne differe de l'homme qu'en ce qu'il ne parle point: d'où l'on préſume que ſa raiſon n'eſt qu'un inſtinct, & qu'il fait une claſſe à part & diſtincte de l'homme. La plupart des Indiens ſe figurent que c'eſt un homme véritable. On a été très long-tems dans l'uſage de les tirer à la chaſſe. Mais un Voyageur m'a aſſuré que depuis quelque tems les Chrétiens mêmes, qui n'admettent point les préjugés des Idolâtres, s'abſtiennent de chaſſer l'ouran-outan, par l'eſpece de

primi coitûs pœnitentia, augurium ſcilicet vitæ à pœnitenda origine. Cæteris animalibus ſtati per tempora anni concubitus : homini (ut dictum eſt) omnibus horis dierum noctiumque. Cæteris ſatietas in coitu, homini propè nulla. Meſſalina Claudii Cæſaris conjux, regalem exiſtimans palmam, elegit in id certamen nobiliſſimam è proſtitutis ancillam mercenariæ ſtipis, eamque nocte ac die ſuperavit, quinto ac viceſimo concubitu. In hominum genere maribus diverticula Veneris excogitata, omnia ſcelere naturæ : fœminis verò abortus. Quantum in hac parte multo nocentiores quàm feræ ſumus! Viros avidiores Veneris hyeme, fœminas æſtate, Heſiodus prodidit.

Coitus averſis elephantis, camelis, tigribus, lyncibus, rhinoceroti, leoni, daſypodi, cuniculis, quibus averſa genitalia. Cameli etiam ſolitudines, aut ſecreta certè petunt : neque intervenire datur ſine pernicie. Coitus totâ die : & his tantùm ex omnibus, quibus ſolida ungula. In quadrupedum genere mares olfactus accendit. Avertuntur & canes,

---

ſcrupule involontaire qu'ils ont de tuer en ſa perſonne un être ſemblable à eux.

(3) D'autres érendent ce repentir à toutes les claſſes d'animaux ; ce qui a donné lieu au proverbe : *Omne animal poſt coitum triſte.* Ariſtote penſoit même que l'homme prend en averſion la premiere perſonne avec laquelle il commet l'acte vénérien. Conſulrez le problême : *Cur adoleſcentes cùm primum concumbere incipiunt, quibuſcum fuerint congreſſi, eas re peractâ odio habeant?*

(4) Au livre 7, à l'entrée du ch. 5.

(5) Valeria Meſſalina Auguſta, celle que Juvénal qualifie *la Courtiſanne auguſte*, dans ſa ſixieme ſatyre.

(6) Rapporrons à ces inventions honteuſes le livre d'Elephantis, *de variis coeundi modis ;* les rableaux obſcenes de l'Arétin, &c. &c.

(7) Ariſtote, de qui cerre obſervation eſt empruntée, cite à ſon appui ce vers d'Héſiode :

Μαχλότεραι δὲ γυναῖκες, ἀφαυρότεροι δέ τε ἄνδρες.

(8) On a traité de tous ces animaux au livre 8.

(9) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 9, p. 180, appelle ces animaux ὀπισθουρητικὰ, c'eſt-à-dire donr l'urine ſe dirige en arriere.

(10) Ariſtote, *ibid.* p. 524.

(11) Excepté pour leur conducteur,

vivant. Il eſt auſſi le ſeul qui ſe repente (3) la premiere fois qu'il fait les fonctions de mâle: triſte préſage pour l'être auquel il donne la vie! origine ſiniſtre qu'accompagne le repentir! Les autres animaux ne s'accouplent qu'en certains tems de l'année; l'homme, ainſi que nous l'avons dit ailleurs (4), peut engendrer ſon ſemblable à toutes les heures du jour & de la nuit. Les autres animaux ſe laſſent bientôt du coït; l'homme en eſt preſque inſatiable. Meſſaline (5), femme de l'Empereur Claude, regardant comme digne d'une Impératrice la victoire en ce genre d'eſcrime, choiſit pour antagoniſte la plus célebre courtiſanne de Rome, & la ſurpaſſa, ayant exercé l'acte vingt-cinq fois dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit. Les hommes ont inventé divers (6) moyens d'aſſouvir leur lubricité, qui tous ſont contraires à la nature. Les femmes ont inventé l'avortement. Combien ſommes-nous plus criminels ſur cet article que les bêtes brutes! Héſiode dit (7) que les hommes ſont plus amoureux en hiver, & les femmes en été.

Les (8) éléphants, les chameaux, les tigres, les lynxs, les rhinocéros, les lions, les daſypodes, les lapins, s'accouplent croupe à croupe, parceque les mâles, dans ces eſpeces, ont les parties de la génération dirigées (9) en arriere. Les chameaux (10), pour leurs ébats, cherchent des lieux déſerts, ou du moins des lieux écartés; & il eſt extrêmement dangereux (11) de s'y trouver préſent. Ils demeurent accouplés un jour entier (12); ce qui n'arrive à aucun autre animal qui ait l'ongle d'une ſeule piece. Parmi les animaux quadrupedes, les mâles, en général, ſont excités à l'amour par l'odeur (13) des femelles. Les chiens, les veaux marins, les loups, ſe retournent croupe (14) contre croupe

ſelon la diſtinction formelle d'Ariſtote, *ibid.* confirmée par Albert, *de Anim.* traité 3, l. 6, p. 207, & l. 5, p. 176.

(12) Ariſtote, *ibid.*

(13) Ce fut par ce moyen que le cheval de Darius procura l'Empire à ſon maître, l'écuyer de celui-ci ayant préſenté ſa main à ſentir au cheval, après avoir touché une jument aux parties naturelles. Conſultez, ſur ce fait, Hérodote, l. 3.

(14) Ariſtote, *ibid.* p. 525.

phocæ, lupi, in medioque coitu, invitique etiam cohærent. Supradictorum pleriſque fœminæ priores ſuperveniunt, reliquis mares. Urſi autem, ut dictum eſt, humanitus ſtrati: herinacei ſtantes ambo inter ſe complexi: feles mare ſtante, fœminâ ſubjacente: vulpes in latera projectæ, maremque fœminâ amplexâ. Taurorum cervorumque fœminæ vim non tolerant: ea de cauſa ingrediuntur in conceptu. Cervi viciſſim ad alias tranſeunt, & ad priores redeunt. Lacertæ, ut ea quæ ſine pedibus ſunt, circumplexu Venerem novêre.

Omnia animalia quo majora corpore, hoc minùs fœcunda ſunt. Singulos gignunt elephanti, cameli, equi: acanthis duodenos, avis minima. Ocyſſimè pariunt, quæ plurimos gignunt. Quo majus eſt animal, tanto diutiùs formatur in utero. Diutiùs geſtantur, quibus longiora ſunt vitæ ſpatia. Neque creſcentium tempeſtiva ad generandum ætas. Quæ ſolidas habent ungulas, ſingulos: quæ biſulcas, & geminos pariunt. Quorum in digitos pedum fiſſura diviſa eſt, ea numeroſiora in fœtu. Sed ſuperiora omnia per-

(15) Au livre 8, ch. 36.

(16) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 2, p. 522.

(17) Ceci eſt confirmé par Albert le Grand; mais Ariſtote prête au renard une toute autre maniere de s'accoupler: ἡ ἀλώπηξ, ὁ χένητας μὲν ἀναβαίνουσα, c'eſt-à-dire en grimpant l'un ſur le dos de l'autre.

(18) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 5, p. 522; l. 6, ch. 21, p. 742, & ch. 29, p. 768: Albert le Grand, *ibid.*

(19) L'élite des manuſcrirs porte *in conceptu*; la plupart des Editeurs liſent *in coitu*.

(20) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 29, p. 768.

(21) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 4, p. 526; Albert le Grand, *ibid.*

(22) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 13.

(23) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 26.

(24) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 22.

(25) Nous avons traité de cet oiſeau au chapitre 42.

(26) Cependant M. de Buffon obſerve

au milieu de l'acte de l'accouplement, & reſtent long-tems attachés enſemble malgré eux. Chez la plupart des animaux dont nous venons de parler, les femelles ſe préſentent les premieres: parmi les autres animaux, ce ſont les mâles. Les ours, ainſi que nous l'avons (15) déja fait obſerver, s'accouplent étant couchés tous deux, comme (16) l'homme & la femme; les hériſſons étant tous deux debout, & ſe tenant embraſſés; les chats, le mâle étant debout, & la femelle couchée; les renards, étant couchés (17) ſur le côté, & la femelle embraſſant le mâle. Les vaches ni les biches ne peuvent ſoutenir la violence de l'aſſaut de leurs mâles: c'eſt pourquoi elles marchent (18) dans le tems même qu'elles conçoivent (19). Les cerfs vont à d'autres (20) biches, & enſuite reviennent aux premieres. Les lézards (21) s'entortillent en pariant, comme font les animaux ſans pieds.

Au reſte, plus les animaux ſont grands, moins ils ſont féconds. Les éléphants (22), les chameaux (23), les chevaux (24) ne font qu'un poulain. Le chardonneret (25), qui eſt un très petit oiſeau, fait juſqu'à douze petits. Les animaux qui en font le plus, ſe délivrent le plus promptement. Plus un animal eſt de groſſe eſpece, plus il eſt de tems à ſe former dans le ventre de ſa mere; & ceux qui ſont d'eſpece à vivre long-tems, coutent auſſi à la mere une plus longue geſtation. L'animal n'eſt point propre à engendrer ſon ſemblable qu'il n'ait acquis ſa (26) croiſſance. Ceux qui ont l'ongle d'une ſeule piece, ne font (27) qu'un petit; ceux qui l'ont de deux pieces, en font deux: ceux qui ont le pied partagé en pluſieurs doigts, en font un plus grand nombre. Les deux premieres ſortes d'animaux font leurs petits parfaits; les derniers les ſont imparfaits, comme les lionnes

que le coq eſt en état d'engendrer à quatre ou cinq mois; tems auquel il eſt fort éloigné d'avoir pris toute ſa croiſſance. Nous voyons auſſi des jeunes gens croître encore de pluſieurs pouces après avoir donné les premieres preuves de virilité. Il faut auſſi excepter de la regle établie par Pline le crocodile, qui croît, dit-il, toute ſa vie.

(27) Conſultez la cauſe de ces différences chez Albert le Grand, *de Anim.* Traité 2, l. 18, ch. 5, p. 520.

fectos edunt partus, hæc inchoatos : in quo ſunt genere leænæ, urſæ : & vulpes informia etiam magis, quàm ſupradicta, parit : rarumque eſt videre parientem. Poſt ea lambendo calefaciunt fœtus omnia ea, & figurant. Pariunt plurimum quaternos.

Cæcos autem gignunt canes, lupi, pantheræ, thoes. Canum plura genera. Laconicæ octavo menſe utrinque generant. Ferunt ſexaginta diebus, & plurimum tribus. Cæteræ canes & ſemeſtres coitum patiuntur. Implentur omnes uno coitu. Quæ ante juſtum tempus concepêre, diutiùs cæcos habent catulos, nec omnes totidem diebus. Exiſtimantur in urina attollere crus ferè ſemeſtres : id eſt ſignum conſummati virium roboris : fœminæ hoc idem ſidentes. Partus duodeni, quibus numeroſiſſimi : cæterò quini, ſeni, aliquando ſinguli, quod prodigioſum putant, ſicut omnes mares, aut omnes fœminas gigni. Primos quoque mares pariunt : in cæteris alternant. Ineuntur à partu ſexto menſe.

(28) M. de Buffon traite ceci de préjugé, & ſoutient que la conformation de l'ourſon eſt complette dès l'inſtant de ſa naiſſance.

(29) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 6, chap. 31, p. 776; & Pline lui-même, l. 8, ch. 16.

(30) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 30; & Pline lui-même, l. 8, ch. 36.

(31) On a parlé de tous ces animaux au livre 8.

(32) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 35, & l. 2, *de generat. anim.* ch. 6.

(33) les Anciens les diſtinguoient ſur-tout par la différence des pays; témoin Oppien :

Pæones, Auſonii, Cares, Thraceſque & Iberi,
Arcades, Argivi, Lacedæmonii, Tegeatæ,
Sauromatæ, Celtæ, Cretes, Magnetes, Amorgi,
Atque ad littoreas Ægypti quotquot arenas
Cuſtodes pecoris : Locri, glaucique Moloſſi.

Conſultez les autres diverſités d'eſpeces chez M. de Buffon, *Hiſt. Nat.* tome 6.

(34) On croira difficilement ce qu'avance M. de Buffon, que les chiens laconiques d'Ariſtote ne ſont autres que l'eſpece de chien qui n'abboie que rarement, laconiques & ſilencieux étant, en quelque ſorte, ſynonymes. Il eſt évident que tous les Anciens ont entendu par *chiens laconiques* les chiens du territoire de Lacédémone. Voyez les vers d'Oppien cités dans la

&

& les ourſes (28). Les petits renards ſont encore plus informes que les lionceaux & les ourſons (il eſt rare, au ſurplus, de ſurprendre la femelle du renard au moment où elle met bas); enſuite la lionne (29), l'ourſe (30) & la femelle du renard réchauffent leurs petits, & leur donnent, par ce même moyen, la forme convenable. Elles en font ordinairement quatre.

Le chien, le loup, la panthere, le thos (31), font leurs petits (32) aveugles. Il y a pluſieurs ſortes de chiens (33). Ceux de Laconie (34), tant mâles que femelles, engendrent (35) à huit mois. Les femelles portent ſoixante jours, ou tout au plus ſoixante-trois (36). Les autres chiennes peuvent être couvertes à ſix mois, & toutes deviennent pleines (37) chaque fois qu'elles ſont couvertes. Celles qui conçoivent de trop bonne heure gardent leurs petits plus long-tems aveugles, & tous ne le ſont pas le même nombre de jours. C'eſt, dit-on, vers l'âge de ſix mois que les chiens commencent à lever la jambe pour uriner; ce qui eſt chez eux un indice que leur force (38) eſt parvenue à ſon terme. Les chiennes, pour uriner, prennent la même attitude (39) que pour s'aſſeoir. Elles ne font jamais plus de douze (40) chiens; ordinairement cinq ou ſix, quelquefois un ſeulement; ce qu'on regarde comme un mauvais ſigne, de même que quand les petits ſont tous mâles ou tous femelles. A la premiere portée, elles ne font que des mâles; mais elles font autant de chiennes que

note précédente. Conſultez auſſi la note ſuivante.

(35) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, c. 20: Ajoutons à cette circonſtance caractériſtique ce qu'écrit le P. Hardouin, que les chiens laconiques different de nos chiens courants en ce qu'ils ont la queue plus velue, & les oreilles plus rabattues.

(36) Ariſtote, *ibid.* p. 736. Pline, au livre 8, ne marque que ſoixante jours: *uterum gerunt ſexagenis diebus.*

(37) Ariſtote, *ibid.* p. 735.

(38) Ariſtote, *ibid.* p. 735 & 740; Albert le Grand, *de Anim.* Traité 3, l. 6, ch. 2.

(39) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *ibid.* p. 740. Albert le Grand, *ibid.* prétend qu'il y a auſſi certaines chiennes qui levent la cuiſſe pour piſſer.

(40) Ariſtote, *ibid.* Cependant Albert le Grand fait mention d'une mâtine noire qui fit dix-neuf chiens d'une ſeule portée, dix-huit d'une autre, quatorze d'une autre, &c.

Octonos Laconicæ pariunt. Propria in eo genere maribus laboris alacritas. Vivunt Laconici annis denis, fœminæ duodenis : cætera genera quindenos annos, aliquando & vicenos : nec totâ ſuâ ætate generant, ferè à duodecimo deſinentes. Felium & ichneumonum reliqua, ut canum. Vivunt annis ſenis.

Daſypodes omni menſe pariunt, & ſuperfœtant, ſicut lepores. A partu ſtatim implentur. Concipiunt quamvis ubera ſiccante fœtu. Pariunt verò cæcos. Elephanti, ut diximus, pariunt ſingulos, magnitudine vituli trimeſtris. Cameli duodecim menſibus ferunt : trimatu pariunt vere, iterumque poſt annum implentur à partu. Equas autem poſt tertium diem, aut poſt unum ab enixu utiliter admitti putant, coguntque invitas. Et mulier ſeptimo die concipere facillimè creditur. Equarum jubas tondere præcipiunt, ut aſinorum in coitu patiantur humilitatem : comantes

(41) Témoin le chien d'Ulyſſe, qui reconnut ſon maître depuis vingt ans d'abſence. *Odyſſée*, l. 17, v. 327.

(42) Nous avons traité de l'ichneumon au livre 8, chap. 24.

(43) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 6, chap. 35, écrit la même choſe. Cependant Ariſtote & Pline pouvoient-ils ignorer qu'il y a des chats qui vivent au delà de quinze & ſeize ans ? M. de Buffon, entraîné par l'autorité de ces deux Naturaliſtes, n'étend la vie du chat qu'à neuf ou dix ans : mais le Pere Hardouin atteſte avoir vu des chats qui en avoient quinze. J'ai journellement ſous les yeux celui d'un de mes voiſins, qu'on ſait, par des époques certaines, être dans ſa dix-ſeptieme année. Il a perdu une partie de ſes dents & de ſon poil : au reſte, c'eſt un chat coupé.

(44) Nous avons traité du daſypode au livre 8, ſur la fin du chap. 55.

(45) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 6, chap. 33. Voyez la note 12 ſur le chap. 55 du huitieme livre de Pline, tome 3, p. 548.

(46) *Haſe* eſt le nom François de la femelle du lievre. C'eſt un reſte du vieux mot *hare*, qui, en ancien Celtique & en Suédois moderne, ſignifie un lievre.

(47) Ariſtote, *ibid.*

(48) Ariſtote, *ibid.*

(49) Les Editeurs liſent *pariunt non cæcos* mais le Pere Hardouin fait voir, par l'autorité d'Ariſtote, qu'il faut lire *pariunt verò cæcos*, & même il apporte

de chiens dans les portées ſuivantes. Elles retournent au mâle ſix mois après avoir mis bas. Les chiennes de Laconie font huit petits. Les mâles de cette race ſont plus laborieux que les femelles; ils vivent dix ans, & les femelles douze. Les autres chiens vivent quinze ans, & quelquefois vingt (41). Ils n'engendrent pas durant toute leur vie; ils ceſſent, pour l'ordinaire, à douze ans. Les chats & les ichneumons (42) n'offrent point, dans leur régime, d'autres obſervations à faire que celles que nous venons d'expoſer au ſujet des chiens, excepté qu'ils ne vivent que ſix (43) ans.

Les (44) daſypodes femelles font des petits chaque (45) mois, & conçoivent même étant pleines, ainſi que les (46) haſes. Elles redeviennent pleines auſſi-tôt (47) après avoir mis bas, & dans le tems même (48) qu'elles allaitent leurs petits, leſquels naiſſent aveugles (49). La femelle de l'éléphant, comme nous l'avons dit (50), ne fait à la fois qu'un petit, qui eſt alors de la groſſeur d'un veau de trois mois. La femelle du chameau (51) porte un an, engendre à trois, met bas, pour l'ordinaire, au printems, & un an après elle redevient pleine. On croit que les juments peuvent concevoir trois jours ou même un jour après avoir pouliné. Il y a de l'avantage à ce régime: c'eſt pourquoi on les force alors à ſouffrir le mâle malgré elles. On croit auſſi qu'une femme peut devenir enceinte ſept jours après qu'elle eſt accouchée. Pour qu'une jument (52) ſe laiſſe couvrir par un animal auſſi mépriſable que l'âne, il faut lui couper les crins, ſans quoi elle ſe tient fiere, & ne ſouffre pas qu'un tel étalon approche d'elle. Lorſque les juments ont retenu, elles courent droit con-

une raiſon plauſible, qui tend à prouver que c'eſt ainſi que portoient, mais en abrégé, les plus anciens manuſcrits de Pline. On aura pris, dit-il, l'abréviation *u.* qui ſignifie *verò*, pour l'abréviation *n.* qui ſignifie *non.*

(50) Dans ce même chapitre, ainſi qu'au livre 8, chap. 10. Voyez auſſi Ariſtote, l. 5, ch. 13.

(51) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 13.

(52) Xénophon, *de re equeſtri*, p. 939.

enim gloriâ ſuperbire. A coitu ſolæ animalium currunt ex adverſo Aquilone Auſtrove, prout marem aut fœminam concepêre. Colorem illicò mutant rubriore pilo, vel quicumque ſit, pleniore : hoc argumento deſinunt admittere, etiam nolentes. Nec impedit partus quaſdam ab opere, falluntque gravidæ. Viciſſe Olympia prægnantem Echecratidis Theſſali invenimus. Equos, & canes, & ſues initum matutinum appetere, fœminas autem poſt meridiem blandiri diligentiores tradunt. Equas domitas LX diebus equire, antequam gregales : ſues tantùm coitu ſpumam ore fundere : verrem ſubantis auditâ voce, niſi admittatur, cibum non capere uſque in maciem : fœminas autem in tantum efferari, ut hominem lacerent, candidâ maximè veſte indutum. Rabies ea aceto mitigatur naturæ aſperſo. Aviditas coitûs putatur & cibis fieri : ſicut viro erucâ, pecori cæpâ. Quæ ex feris mitigentur, non concipere, ut anſeres : apros verò tardè, & cervos, nec niſi ab infantia educatos, mirum eſt. Quadrupedum prægnantes Venerem arcent, præter equam & ſuem. Sed ſuperfœtant daſypus & lepus tantùm.

(53) Conſultez, ſur les chevaux de Theſſalie, Tzerzès, Chiliad. 9, v. 865.

(54) Le Pere Hardouin fait obſerver que cette façon de parler *vincere Olympia*, eſt une ſorte de tour Grec que le Poète Horace, l. 1, Epit. 1, avoit employé avant Pline dans ce vers :

Magna coronari contemnat Olympia.

(55) Nous traiterons de cette propriété de la roquette au livre 19, chapitre 8. Ariſtote dit la même choſe, l. 7, ch. 5.

(56) Cependant Abſyrte, *in Geoponic.* prétend que la jument refuſe le mâle lorſqu'elle eſt pleine.

(57) Voyez chez M. de Buffon, *Hiſt. Natur.* tome 4, p. 274, un exemple de ſuperfétation chez les femmes. Conſultez, ſur les cauſes de la ſuperfétation, ce même Naturaliſte, tom. 7, p. 105 ; ainſi qu'Albert le Grand, l. 18, chap. 4, p. 519, Traité 2 *de animal.*

tre le vent du nord, ou contre le vent du midi, ſuivant qu'elles ont conçu un mâle ou une femelle; & cela n'arrive à aucun autre animal. Auſſi-tôt elles changent de couleur, & leur poil devient plus rouge; ou, s'il étoit d'une autre couleur, il devient plus foncé. C'eſt une marque qu'elles ont retenu; auſſi refuſent-elles alors l'étalon. Il y en a qui ſe trouvent pleines ſans qu'on le ſache, & qui ne ceſſent pas de continuer à bien travailler. Nous liſons qu'une jument pleine qui appartenoit à Echécratide de Theſſalie (53), remporta le prix de la courſe aux jeux (54) Olympiques. Les Naturaliſtes les plus exacts diſent que les chevaux, les chiens, les cochons, recherchent les femelles le matin, & qu'après midi ce ſont les femelles qui ſe préſentent aux mâles. Ils diſent auſſi que les juments domptées ſont en chaleur ſoixante jours avant celles que l'on nourrit aux champs par troupeaux; que les cochons ſeuls, entre les animaux, écument dans le coït; que ſi un verrat entend le grognement d'une truie en chaleur, & qu'on ne le lâche pas, il demeurera ſans manger juſqu'à devenir maigre; & que d'autre part les truies ſont ſi furieuſes lorſqu'elles ne peuvent jouir du mâle, qu'elles ſe jettent à coups de dents ſur les hommes qu'elles rencontrent, ſur-tout quand ils ſont vêtus de blanc. On appaiſe cette rage en leur baignant les parties avec du vinaigre. On croit qu'il y a certains aliments qui excitent (55) à la jouiſſance; que la roquette fait cet effet ſur l'homme, & l'oignon ſur le menu bétail; que les animaux ſauvages qu'on apprivoiſe n'engendrent point; que l'oie ſauvage eſt de ce nombre; que les ſangliers élevés à la maiſon n'engendrent que tard, auſſi-bien que le cerf enlevé aux forêts; & que c'eſt même une ſorte de prodige chez ces deux eſpeces, à moins qu'on n'ait élevé ces animaux tout jeunes. Toutes les bêtes à quatre pieds, excepté la (56) jument & la truie, refuſent le mâle quand elles ſont pleines. Les femelles des daſypodes & des lievres ſont les ſeules (57) ſujettes à la ſuperfétation.

De varia generatione animalium.

CAPUT 64. QUÆCUMQUE animal pariunt, in capita gignunt, circumacto ſub enixum fœtu, aliàs in utero porrecto. Quadrupedes geſtantur extenſis ad longitudinem cruribus, & ad alvum ſuam applicatis : homo in ſemet conglobatus, inter duo genua naribus ſitis. Molas, de quibus antè diximus, gigni putant, ubi mulier non ex mare, verùm ex ſemetipſa tantùm conceperit : ideo nec animari, quia non ſit ex duobus : altricemque habere per ſe vitam illam, quæ ſatis arboribuſque contingat.

De murium fœtu.

CAPUT 65. EX omnibus quæ perfectos fœtus, ſues tantùm & numeroſos edunt, item plures ; contra naturam ſolidipedum, aut biſulcorum.

Super cuncta eſt murium fœtus, haud ſine cunctatione dicendus, quamquam ſub auctore Ariſtotele & Alexandri Magni militibus. Generatio eorum lambendo conſtare, non coitu, dicitur : ex una genitos CXX tradiderunt : apud

(1) Lorſqu'ils naiſſent ſelon le cours de la nature. Voyez Ariſtote, livre 7, ch. 10, p. 836 ; & Albert le Grand, *de animal.* l. 8, ch. 7, p. 295.

(2) Ariſtote, *ibid.* p. 835.

(3) Ariſtore, *ibid.*

(4) Conſultez, ſur les différenrs états & les différentes attitudes que prend le fœtus humain, M. de Buffon, *Hiſt. Natur.* tome 3, p. 432 ; tome 4, p. 36, 47, 49, 50, 84, 85, 86, 87, 89, 91, 92, 94, 111, 112, 119 ; & tome 7, p. 146.

(5) Au livre 7, tout au commencement du chap. 15.

(1) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 37, a en effet recueilli ce conte ridicule.

(2) M. de Buffon paroît admettre cette prodigieuſe multiplication, & déférer, ſans reſtriction, à l'autorité d'Ariſtote en cette circonſtance. En effet, ce n'eſt point ici un ſimple ouidire de ce Philoſophe, c'eſt un fait dont il ſe rend garant. Il dit, *Hiſt. Anim.* l. 6, chap. 37, qu'ayant mis

Circonſtances diverſes de la génération des animaux ſelon la diverſité des eſpeces.

TOUS les animaux vivipares naiſſent la tête (1) la premiere; car lorſque le terme approche, le fœtus ſe retourne ou s'étend dans la matrice. Tant que l'animal futur y eſt retenu, ſa ſituation, ſi c'eſt un (2) quadrupede, eſt d'avoir les jambes étendues & appliquées le long du ventre. L'homme (3) y eſt ramaſſé (4) en rond, le nez entre les genoux. Les môles, dont nous avons parlé précédemment (5), ſe forment, à ce qu'on croit, lorſque la femme conçoit uniquement d'elle-même, ſans l'opération de l'homme. Ainſi ces maſſes ne ſont point animées, parcequ'il leur a manqué le concours du mâle & de la femelle; & elles n'ont qu'une vie végétative, ſemblable à celle dont jouiſſent les arbres & les plantes.

De la génération des rats.

DE tous les animaux qui font leurs petits parfaits, les truies ſont les ſeules qui en faſſent pluſieurs, & pluſieurs fois l'année; ce qui eſt contre la nature des animaux qui ont le pied fourchu, ou d'une ſeule piece.

Mais rien n'égale en merveille ce qu'on raconte de la génération des rats; auſſi nous hâtons-nous d'en faire au Lecteur le récit curieux, ſans toutefois lui rien garantir que ſur la foi d'Ariſtote & des ſoldats d'Alexandre le Grand. Ils diſent donc que les rats engendrent en (1) léchant leur femelle, & non en s'accouplant à la maniere des autres animaux; qu'on en a vu (2)

---

une ſouris pleine dans un vaſe à ſerrer du grain, il s'y trouva peu de tems après cent vingt ſouris, toutes iſſues de la même mere. M. de Buffon, & Pline lui-même auroient dû, je penſe, en rapportant ce même fait, ſe borner à dire, *qu'il ſe trouva peu de tems après dans ce vaſe pluſieurs générations de ſouris, toutes iſſues originairement de cette premiere mere commune.* Au moins

Perſas verò, prægnantes & in ventre parentis repertas. Et ſalis guſtatu fieri prægnantes opinantur. Itaque deſinit mirum eſſe, unde vis tanta meſſes populetur murium agreſtium: in quibus illud quoque adhuc latet, quonam modo illa multitudo repentè occidat; nam nec exanimes reperiuntur, neque extat qui murem hyeme in agro effoderit. Plurimi ita ad Troadem proveniunt: & jam inde fugaverunt incolas. Proventus eorum ſiccitatibus: tradunt etiam obituris vermiculum in capite gigni. Ægyptiis muribus durus pilus, ſicut herinaceis. Iidem bipedes ambulant, ceu Alpini quoque. Cùm diverſi generis coivêre animalia, ita demum generant, ſi tempus naſcendi par habent. Quadrupedum ova gignentium lacertas ore parere (ùt creditur vulgò) Ariſtoteles negat: neque incubant eædem, oblitæ

ne peut-on pas raiſonnablement ſoupçonner Ariſtote d'avoir voulu dire autre choſe; & il n'y a pas moyen d'admettre que ce Philoſophe ait prétendu qu'une ſeule & même ſouris mît bas, d'une ſeule & même portée, cent vingt ſouriceaux. C'eſt par inadvertence, ſans doute, que Pline & M. de Buffon ont admis un pareil conte. Pline du moins affecte de ne rien prendre ſur lui, & de rendre Ariſtote expreſſément garant du prodige qu'il avance.

(3) Ou du moins *qui paroiſſoient avoir d'autres petits dans le ventre*, ſelon l'expreſſion plus circonſpecte d'Ariſtote (*ibid.*) qui a comme rougi d'admettre, ſans correctif, la poſſibilité d'un tel fait.

(4) Ce conte populaire a été mis en vogue par Ariſtote, *ibid.* & par Elien, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 3.

(5) Cette réflexion eſt d'Ariſtote, *ibid.*

(6) Childrey, Hiſtorien Anglois, raconte que les moiſſons du Comté d'Eſſex furent ravagées par les rats en 1580, & en 1648.

(7) Cette guerre faite aux Phrygiens par les rats me paroît être une fiction emblématique, figurative d'une ancienne guerre réelle entre les Phrygiens & les Myſiens; & le Poëme d'Homere ſur la guerre des rats & des grenouilles eſt dû auſſi, ſelon toute apparence, à quelque ancienne allégorie, à quelque emblême hiéroglyphique de cette guerre. En effet, le nom des Myſiens, peuple Aſiatique occupant une partie de la Phrygie, vient de *mys*, qui, en Grec, ſignifie un rat; & d'autre part il y a l'affinité la plus ſenſible entre *phrug*, racine du nom des Phrygiens en Grec, & *frog*, qui ſignifie une grenouille

ſix

ſix vingts, tous ſortis d'une même mere ; & qu'en Perſe on trouva une ſouris pleine de ſouriceaux qui avoient (3) d'autres petits dans le ventre. On croit auſſi que les ſouris n'ont beſoin, pour concevoir, que de goûter (4) du ſel. Ainſi (5) il ne faut plus s'étonner d'où provient cette multitude de rats & de ſouris qui ravagent (6) quelquefois les bleds dans les campagnes. Mais on ne ſait point comment il arrive que ces animaux ſoient extirpés tout-à-coup ; car on ne les trouve point morts, & il n'y a perſonne qui, en creuſant la terre en hiver, en ait jamais tiré un ſeul. Il s'en jette quelquefois un très grand nombre dans la Troade, au point qu'une fois ils contraignirent, dit-on, les habitants (7) d'abandonner le pays. Ils multiplient beaucoup dans les tems de ſéchereſſe (8). On dit que, ſur la fin de leur vie, il s'engendre dans leur tête un (9) ver qui les fait mourir. Les rats d'Egypte (10) ont un poil dur comme celui des hériſſons. De plus, ils marchent ſur (11) deux pieds, comme font auſſi ceux des Alpes (12). Si deux animaux de différent genre viennent à s'accoupler, ils parviendront à engendrer; mais il faut pour cela qu'ils ſe rencontrent être, de part & d'autre, d'une eſpece homogene quant à la ſaiſon de l'accouplement & à la durée de la geſtation. Entre les quadrupedes ovipares, on croit communément que les lézards pondent par la gueule; mais Ariſtote s'inſcrit (13)

dans la plupart des langues barbares.

(8) *Squalido aere potiùs, quàm pluvio, mures in arvis naſcuntur: læduntur enim imbribus*, écrit Théophraſte dans un fragment, *de animalibus quæ repentè apparent.* Au reſte, ſous le nom de *mus*, Pline, Théophraſte, Ariſtote, & les autres Anciens, ont ſouvent confondu le rat & la ſouris, qui ſont cependant des animaux de genre différent.

(9) Théophraſte, *ibid.*

(10) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 37, p. 788.

(11) Théophraſte, *ibid.* Hérodote fait auſſi mention des rats bipedes de la Libye, au livre 4, p. 286.

(12) Un Savant (George Jérôme Velſch, tome 1, *Miſcell. curioſ.* ſeu *Ephem. Germ.* obſerv. 160, p. 138) écrit qu'en l'année 1660 il a élevé chez lui un rat des Alpes qui s'étoit apprivoiſé au point de ſe tenir tout droit ſur la table, & de porter ſon manger à ſa gueule avec ſes pattes de devant. Il donne l'anatomie exacte de ce rat, qu'il diſſéqua après ſa mort.

(13) Nous avons combattu ce même préjugé au chap. 61.

quo ſint in loco enixæ, quoniam huic animali nulla memoria. Itaque per ſe catuli erumpunt.

De ſpina hominis anguem naſci.

CAPUT 66. ANGUEM ex medulla hominis ſpinæ gigni, accipimus à multis. Pleraque enim occultâ & cæcâ origine proveniunt, etiam in quadrupedum genere.

De ſalamandra.

CAPUT 67. SICUT ſalamandra, animal lacerti figurâ, ſtellatum, nunquam, niſi magnis imbribus, proveniens, & ſerenitate deficiens. Huic tantus rigor, ut ignem tactu reſtinguat, non alio modo, quàm glacies. Ejuſdem ſanie, quæ lactea

(14) *Quoniam in terram lacertæ pariunt, ex ovis in terra fœtus ſponte excluditur.* C'eſt la raiſon qu'en apporte Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chap. 28; mais elle n'eſt guere propre à ſatisfaire.

(1) J'ai déja eu lieu d'obſerver que les Anciens donnoient, & que pluſieurs peuples encore aujourd'hui donnent au pou & au ſerpent une même dénomination; & que c'eſt ce qui a donné lieu au conte ridicule de certains malades dévorés par des ſerpents ſans nombre qui s'engendroient, dit-on, de leurs corps, & au conte non moins abſurde, recueilli ici par Pline, d'un ſerpent né de la moëlle de l'épine du corps humain. Voyez la note 12 ſur le chapitre 51 du ſeptieme livre, & la note 23 ſur le chapitre 43 du même ſeptieme livre, & ſur-tout la premiere note du ch. 23, l. 8.

(2) Le Poëte Ovide paroît admettre auſſi cette mutation de la moëlle de l'épine de l'homme en ſerpent:

Sunt qui cùm clauſo putrefacta eſt ſpina ſepulchro,
Mutari credant humanas angue medullas.
Metamorph. l. 15.

C'eſt une fable, reconnue pour telle par Elien lui-même, Auteur pourtant aſſez crédule, *Hiſt. Anim.* l. 1, ch. 51. Voyez la note précédente.

(3) La ſalamandre, ſelon Adrien Junius, ſe nomme en Grec, *ſalamandra, molgê*; en Allemand, *olm, molch, malen*; en Belgique, *molk, ſalamander*; en Gaſcogne, *mirtil*; en Piémont, *pluvine*; en certaines provinces de France, *ſourd*; en Italien, *ſalamandra*; en Eſpagnol, *ſalamanqueſa*; en Anglois & en Danois, *ſalamander*, &c. Le Pere Hardouin écrit que la ſalamandre ne ſauroit être la ſorte de lézard nommé en France *le muron* ou *le ſourd*; & à Narbonne, *blande*.

en faux contre ce préjugé. Ces mêmes reptiles ne couvent point leurs œufs ; car ils ont ſi peu de mémoire, qu'ils oublient où ils les ont poſés. Ainſi les petits lézards (14) écloſent d'eux-mêmes.

D'un ſerpent qui naît de la moëlle de l'épine de l'homme.

PLUSIEURS aſſurent qu'il s'engendre un (1) ſerpent de la moëlle de l'épine de l'homme : & cela n'eſt pas (2) impoſſible ; car la maniere dont s'opere la génération de la plupart des animaux, & même des animaux quadrupedes, nous eſt cachée.

De la ſalamandre.

PAR exemple, la (3) ſalamandre, qui eſt un animal de la figure d'un (4) lézard, & qui a le corps marqueté de taches faites en forme d'étoiles, ne paroît que dans l'époque des grandes pluies, & diſparoît (5) quand le tems eſt beau. Elle eſt ſi froide de ſa nature, que dès qu'elle touche le feu, elle (6) l'éteint, comme feroit de la glace (7). Elle rend par la bouche une cer-

Conſulrez ſes raiſons chez lui-même. Calepin écrit que le nom de la ſalamandre eſt *criket* ; mais cette derniere dénomination eſt celle du grillon.

(4) Ou d'un petit crocodile, ſelon le Scholiaſte de Nicandre, p. 38. Caſſiodore, *var.* l. 3, Ep. 47, décrit la ſalamandre tout autrement ; il la définit *ſubtile ac parvum animal, lumbricis aſſocium* (ſemblable aux vers de terre), *flavo corpore veſtitum.* Aetius, *ſerm.* 13, la dépeint d'une maniere plus conforme au récit de Pline : *Salamandra animal ſimile eſt ſtellioni, aſperius & ſcabrum magis quàm lacerta venenata.*

(5) Théophraſte, au livre des ſignes de pluie, met l'apparition de la ſalamandre au nombre de ces ſignes.

(6) Un manuſcrit porte *deſinens* au lieu de *deficiens.*

(7) Elle finit cependant par en être conſumée à la longue, à ce qu'aſſurent pluſieurs Phyſiciens modernes, & à ce que la raiſon invite à croire, contre le témoignage d'Ariſtote, livre 5, chap. 18 ; d'Elien, l. 2, ch. 31 ; de Nicandre & d'autres Anciens. Cependant il eſt conſtant qu'elle réſiſte longtems à l'action du feu. Le Pere Hardouin fait mention d'une ſalamandre apportée des Indes à Rome en 1667, & qui, après avoir enduré & éteint pluſieurs braſiers, deux heures durant, fut retirée du feu tellement ſaine & ſauve, qu'elle vécut encore plus de neuf mois. Ce même Savant ajoute que la vraie ſalamandre incombuſtible, ou regardée comme telle, eſt celle des Indes ; & qu'elle eſt fort différente en cela de celle d'Europe.

ore vomitur, quâcumque parte corporis humani contactâ, toti defluunt pili : idque quod contactum eſt, colorem in vitiliginem mutat.

De iis quæ naſcuntur ex non genitis, & quæ nata nihil gignunt.

CAPUT 68. QUÆDAM verò gignuntur ex non genitis, & ſine ulla ſimili origine, ut ſupra dicta, & quæcumque tempus anni generat. Ex iis quædam nihil gignunt, ut ſalamandræ. Neque eſt iis genus maſculinum fœmininumve : ſicut neque in anguillis, omnibuſque quæ nec animal, nec ovum ex ſeſe generant. Neutrum eſt & oſtreis genus, & cæteris adhærentibus vado vel ſaxo. Quæ autem per ſe generantur, ſi in mares ac fœminas deſcripta ſunt, generant quidem aliquid coitu, ſed imperfectum & diſſimile, & ex quo nihil ampliùs gignatur, ut vermiculos muſcæ. Id magis declaravit natura eorum, quæ inſecta dicuntur, arduæ explanationis omnia, & privatim dicato opere narranda. Quapropter ingenium prædictorum, & reliqua ſubtexetur diſſertatio.

(8) Nous parlerons de cet effet de la bave de la ſalamandre au l. 29, chapitre 4.

(1) Comme de la terre ou des nuées. Nous avons réfuté en leur lieu ces préjugés puériles.

(2) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, chapitre 11.

(3) Ariſtote, *ibid.*

(4) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 1.

(5) Cependant un Chymiſte, qui ſe mêle auſſi d'obſervations ſur l'hiſtoire naturelle, m'a certifié qu'il avoit abandonné à une putréfaction lente, ſous une cloche de verre, un morceau de viande déja attaqué des mouches ; qu'il avoit eu la patience de l'obſerver tous les jours pendant pluſieurs mois, ſans lever la cloche, & qu'il en avoit vu naître ſucceſſivement juſqu'à quatorze générations diſtinctes, générations toutes différentes entre elles ; ce qui lui avoit donné une échelle très cu-

taine bave blanche; & ſi cette bave vient à toucher la chair nue de l'homme, en quelque endroit que ce ſoit, les poils de tout le corps tombent (8), & l'endroit qui a été touché devient ſemblable, pour la couleur, à une lepre.

D'animaux qui naiſſent de choſes non engendrées, & de ceux qui n'engendrent rien, quoiqu'ils exiſtent en vertu d'une génération.

Il y a auſſi des animaux qui ſont engendrés de choſes (1) qui n'exiſtent point par génération; il y en a, dis-je, qui ont une origine différente en tout point de celle des animaux dont nous venons de parler, & de tous ceux généralement dont le cours ordinaire de l'année amene naturellement la naiſſance. Parmi ceux-ci même, il s'en trouve (& la ſalamandre eſt de ce nombre) qui n'engendrent point; auſſi n'ont-ils parmi eux ni mâle ni femelle, comme n'en ont point non plus (2) les anguilles & tous les autres animaux qui ne font ni petits ni œufs. Les huîtres & les autres animaux qui ſe tiennent attachés aux écueils & aux rochers, n'en (3) ont pareillement point. Quant à (4) ceux qui ſont engendrés ſans le ſecours de la copulation, s'il y a parmi eux diſtinction de mâles & de femelles, ils produiſent, à la vérité, en s'accouplant; mais ce produit eſt quelque choſe d'imparfait, de différent d'eux, & qui enſuite n'engendre plus rien. Tels ſont les (5) vermiſſeaux que produiſent les mouches. Cela ſe voit plus clairement dans les inſectes, dont la nature eſt très difficile à expliquer, & dont nous traiterons en particulier dans le livre ſuivant. Nous continuerons maintenant de parler (6) des oiſeaux & des autres animaux.

---

rieuſe de dégradations, ou plutôt de perfection d'eſpeces: car il prétend que les dernieres étoient beaucoup plus belles & plus variées que les premieres.

(6) Au lieu de *diſſertatio*, pluſieurs manuſcrits portent *ediſſertatio*.

De ſenſibus animalium.

CAPUT 69. EX ſenſibus ante cætera homini tactus, dein guſtatus: reliquis ſuperatur à multis. Aquilæ clariùs cernunt: vultures ſagaciùs odorantur: liquidiùs audiunt talpæ obrutæ terrâ, tam denſo atque ſurdo naturæ elemento. Præterea voce omnium in ſublime tendente ſermonem exaudiunt: & ſi de iis loquare, intelligere etiam dicuntur, & profugere. Auditus cui hominum primò negatus eſt, huic & ſermonis uſus ablatus: nec ſunt naturaliter ſurdi, ut non iidem ſint & muti. In marinis oſtreis auditum eſſe, non eſt veriſimile: ſed ad ſonum mergere ſe dicuntur ſolenes. Ideo & ſilentium in mari piſcantibus.

(1) » Dans l'homme (écrit M. de » Buffon, *Hiſt. Natur.* T. 5, p. 280), » le premier des ſens pour l'excel- » lence eſt le toucher, & l'odorat eſt » le dernier ... L'homme a le tou- » cher, l'oreille & l'œil plus parfaits, » & l'odorat plus imparfait que l'ani- » mal; en général, les ſens relatifs à » la connoiſſance ſont plus parfaits » chez l'homme, & les ſens relatifs » à l'appétit ſont plus parfaits dans » l'animal, &c. ». M. de Buffon nous permettra d'obſerver que c'eſt gratuitement qu'il ſuppoſe la vue de l'homme meilleure que celle d'un grand nombre d'animaux. Aſſurément il s'en faut de beaucoup que nous ayons la vue auſſi perçante que l'aigle & que la plupart des oiſeaux.

(2) M. de Buffon écrit que la plupart des oiſeaux, & ſur-tout des oiſeaux de proie, manquent preſque abſolument de ce ſens.

(3) Voyez, dans la premiere note, notre obſervation critique ſur l'aſſertion contraire de M. de Buffon.

(4) Conſultez la nomenclature polyglotte de la taupe, l. 8, chap. 58, note 7.

(5) *Terram, tanto ſpiſſiorem naturæ partem*, a dit Pline au livre 9, chapitre 7, en parlant de l'élément où vit renfermé ce même animal.

(6) C'eſt la déciſion d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, chap. 9. Cela eſt auſſi confirmé par les obſervations des Modernes. *La taupe a l'ouie très fine*, écrit M. de Buffon, *Hiſt. Nat.* T. 7, p. 323.

(7) Préjugé & conte de villageois,

Des ſens des animaux.

Le premier (1) des ſens chez l'homme, c'eſt le tact; enſuite le (2) goût. Les autres ſens ſont plus parfaits chez pluſieurs animaux. L'aigle (3) a la vue plus perçante. Le vautour a un odorat plus fin. Les taupes (4), quoiqu'enfoncées dans la terre, le plus maſſif (5) & le plus ſourd des éléments, ont l'ouie (6) plus exquiſe; car, encore que la voix ſe porte naturellement de bas en haut, ces animaux ſouterrains ne laiſſent pas de nous entendre: on dit même qu'elles comprennent quand (7) on parle d'elles, & qu'auſſi-tôt elles s'enfuient. Chez l'enfant, le défaut de l'ouie, s'il l'apporte en naiſſant, entraîne auſſi celui de la parole: ainſi tout homme qui eſt ſourd de naiſſance, eſt encore infailliblement (8) muet. Il n'eſt pas vraiſemblable que les huîtres (9) entendent; mais on dit que les (10) ſolenes ou dails marins s'enfoncent dans l'eau dès qu'on fait du bruit auprès d'eux. C'eſt pourquoi la pêche eſt un exercice ſilencieux.

---

peu digne de figurer dans une hiſtoire naturelle.

(8) M. Pereyre, Portugais, a trouvé, de nos jours, l'art d'apprendre à parler à une muette de naiſſance. J'ai vu plus d'une fois cette éleve merveilleuſe d'un art vainqueur de la Nature, & bien fait pour donner de l'orgueil à l'homme, ſi l'orgueil peut jamais lui être permis. M. de Buffon, *Hiſt. Nat.* T. 4, p. 491, fait mention d'un autre éleve de ce M. Pereyre.

(9) Ariſtote, de qui ceci eſt emprunté, ne parle point à ce ſujet des huîtres proprement dites, mais des nérites, qui ſont une ſorte de coquillage, & celui qui, ſelon M. Adanſon, approche le plus des bivalves. D'ailleurs *in marinis oſtreis* eſt évidemment un pléonaſme. Je ſoupçonne donc que Pline avoit écrit *in neritis oſtreis*, comme le paſſage d'Ariſtote le fait aſſez entendre.

(10) Avant le Pere Hardouin, au lieu de *ſolenes*, on liſoit au texte *ſolent* ou *ſolere*, même dans les manuſcrits; ce qui ne formoit aucun ſens. La correction indiſpenſable *ſolenes* eſt juſtifiée par le paſſage d'Ariſtote qui a rapport à celui-ci. Nous avons traité des dails ou ſolenes au dernier chapitre du neuvieme livre qui termine le tome 3.

Auditum & olfactum eſſe piſcibus.

CAPUT 70. PISCES quidem auditûs nec membra habent, nec foramina : audire tamen eos palam eſt, ut patet, cùm plauſu congregari feros ad cibum aſſuetudine in quibuſdam vivariis ſpectetur : & in piſcinis Cæſaris genera piſcium ad nomen venire, quoſdamque ſingulos. Itaque produntur etiam clariſſimè audire, mugil, lupus, ſalpa, chromis, & ideo in vado vivere.

Olfactum iis eſſe manifeſtè patet : quippe non omnes eâdem eſcâ capiuntur : & priùs, quàm appetant, odoran-

(1) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, chapitre 8, page 479. Au reſte voyez, ſur cette queſtion, la note 4 ſur le ſeptieme chapitre du neuvieme livre de Pline, tome 3, p. 576.

(2) C'eſt-à-dire dans les réſervoirs légués par Vedius Pollion à Céſar Auguſte, & d'où ces réſervoirs prirent le nom de réſervoirs Céſariens. Nous en avons déja parlé au livre neuvieme, chapitre 53, note 7. M. Jault avoit traduit *dans les réſervoirs de l'Empereur;* traduction dont notre remarque fait voir le défaut.

(3) Domitien avoit pareillement de ces poiſſons privés dans ſes réſervoirs de Baies, comme on en peut juger par cette Epigramme de Martial, intitulée :

Ad piſcatorem, ut fugiat ſacros piſces Baianos.

Sacris piſcibus hæ natantur undæ,
Qui norunt dominum, manumque lambunt
Illam, quâ nihil eſt in orbe majus.
Quid, quod nomen habent, & ad magiſtri
Vocem quiſque ſui venit citatus?

Conſultez auſſi à ce ſujet cette autre Epigramme du même Poète, l. 10, Epigr. 30 :

Piſcina thombum paſcit & lupos vernas.
Natat ad magiſtrum delicata muræna :
Nomenculator mugilem citat notum,
Et adeſſe juſſi prodeunt ſenes mulli.

Frédéric Morel, cité par le Pere Hardouin, atteſte avoir vu, ſous le regne de Charles IX, un loup marin qu'on élevoit dans un vivier auprès du Louvre ; ce poiſſon prenoit, dit-il, à la main les morceaux de pain qu'on lui préſentoit, & accouroit auſſi-tôt qu'il s'entendoit appeller *loup-loup*.

(4) Ariſtote, *ibid.* Elien, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 7.

(5) Nous avons parlé du mulet, du loup & de la ſalpe au l. 9. Dupinet traduit ici *mugil* par *la ſainc*.

(6) Pline, ſur la fin du livre 32, chap. 10, obſerve que ce poiſſon conſtruit un nid ſur l'eau ; particularité qu'il attribue auſſi au poiſſon *phycis*, dont nous avons traité l. 9, chap. 26.

De

De l'odorat des poiſſons, & de leur faculté auditive.

LES poiſſons n'ont (1) point l'organe ordinaire de l'ouie; ils manquent de trous auditifs : néanmoins il eſt évident qu'ils entendent, puiſque, dans quelques viviers, on en voit qui ſont dreſſés à venir à un certain bruit, & qui, dès qu'on frappe des mains, accourent en foule pour recevoir leur nourriture. Et même dans les réſervoirs (2) de Céſar il y a des poiſſons (3) qui viennent en troupe quand on les appelle par leur nom générique, & quelques-uns encore qui viennent ſeuls, étant particuliérement appellés. Auſſi aſſure-t-on (4) que le mulet (5), le loup, la ſalpe, le (6) chromis entendent très bien, & que c'eſt pourquoi ils ſe tiennent d'ordinaire ſur des bas-fonds.

L'odorat (7) ne manque point non plus aux poiſſons: & cela eſt manifeſte, car tous ne ſe prennent pas à une même ſorte d'amorce; & avant que de la ſaiſir, ils la flairent. De plus, lorſ-

Ariſtote fait mention d'un poiſſon *chromis* par un *omega*, *Hiſt. Anim.* l. 8, & d'un autre *chromis* par un *omicron*, au l. 4. Il fait de ce dernier un poiſſon vocal, ou qui ſemble hennir. Ovide en fait un poiſſon immonde; témoins ces vers :

Atque immunda chromis, meritòque vilíſſima ſalpa
Æque avium dulces nidos imitata ſub undas.

Dans ces vers, je lis *æque avium*, & non pas *atque avium*, comme on a lu juſqu'ici; ce qui ne préſentoit aucun ſens raiſonnable. Ovide dit donc que le chromis, &, à ſon exemple, la ſalpe, imitent ſous l'eau les nids douillets des oiſeaux : & c'eſt ſans fondement que le Pere Hardouin, au lieu de *dulces nidos*, veut qu'on liſe chez Ovide *phycis nidos*, puiſque l'habitude de nicher dans l'eau n'appartient pas plus, ſelon Pline, au *phycis* qu'au *chromis*, dont Ovide parle dans le vers précédent; ce qui ne permet pas de croire qu'il ait voulu, à l'excluſion du chromis, déſigner, par cette pratique qui lui eſt propre, un autre poiſſon dans le vers ſuivant, & ſans aſſocier du moins le chromis à l'uſage où il ſuppoſe que le poiſſon quelconque dont il parle eſt de faire un nid dans l'eau. Au reſte le chromis eſt un poiſſon inconnu aux modernes, à moins qu'on ne veuille ſuppoſer, mais aſſez gratuitement, que c'eſt le même poiſſon que le *phycis* dont nous avons parlé, l. 9, chap. 26, & que nous avons dit être le *lepo* des Vénitiens, nommé *mole* en France, ſelon Guillaume Morel.

(7) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, ch. 8, p. 481.

tur. Quoſdam & ſpeluncis latentes, ſalſamento illitis faucibus ſcopuli piſcator expellit, veluti ſui cadaveris agnitionem fugientes. Conveniuntque ex alto etiam ad quoſdam odores, ut ſepiam uſtam, & polypum : quæ ideo conjiciuntur in naſſas. Sentinæ quidem navium odorem procul fugiunt, maximè tamen piſcium ſanguinem. Non poteſt petris avelli polypus : idem, cunilâ admotâ, ab odore protinus reſilit. Purpuræ quoque fœtidis capiuntur. Nam de reliquo animalium genere quis dubitet? Cornûs cervini odore ſerpentes fugantur, ſed maximè ſtyracis : origani, aut calcis, aut ſulphuris formicæ necantur. Culices acida petunt : ad dulcia non advolant.

Tactum communem eſſe omnibus.

CAPUT 71. TACTUS ſenſus omnibus eſt, etiam quibus nullus alius : nam & oſtreis ; & terreſtrium, vermibus quoque.

Exiſtimaverim omnibus ſenſum & guſtatûs eſſe : cur enim alios alia ſapores appetant? in quo vel præcipua naturæ achitectæ vis. Alia dentibus prædantur, alia unguibus, alia roſtri aduncitate carpunt, alia latitudine ruunt, alia

(8) Ariſtote, *ibid.* dans cet appât, ne fait point mention de la ſeche, mais uniquement du polype.

(9) Ariſtote, *ibid.*

(10) M. Jault traduit, en cette occaſion, *cunila* par *farriette*. Nous traiterons amplement des diverſes ſortes de *cunila* au livre 20, chap. 16. Voyez auſſi la note 9 du ch. 26 du troiſieme livre.

(11) Ariſtote, *ibid.*

(12) Par l'odeur de l'huile, ſelon Rondelet, l. 4, ch. 10.

(13) Non ſeulement tous les ſerpents, mais auſſi tous les inſectes, comme l'obſerve Ariſtote, *ibid.*

(14) C'eſt le nom qu'on donne aujourd'hui au *ſtyrax* dans le commerce. Nous traiterons du *ſtyrax* au liv. 12, chap. 17.

(15) Tout ce qui ſuit eſt emprunté d'Ariſtote, *ibid.*

(1) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, ch. 8, p. 484.

(2) Je lis, avec le Pere Hardouin & l'élite des manuſcrits, *architectæ vis*,

que les pêcheurs veulent débuſquer certains poiſſons qui ſe tiennent cachés dans les cavernes, ils en frottent l'entrée avec du poiſſon ſalé; & alors les poiſſons ſortent tout-à-coup, comme pour fuir, avec connoiſſance de cauſe, les cadavres de leurs ſemblables. On en voit auſſi venir de la haute mer à certaines odeurs, comme celle (8) de ſeche & de polype brûlés : auſſi ſe ſert-on de cette amorce, & en met-on dans les filets. D'autre part, les poiſſons déteſtent l'odeur de la ſentine (9) des vaiſſeaux, & ſur-tout celle du ſang de poiſſon. Les polypes tiennent ſi fortement aux rochers, qu'on ne ſauroit les en arracher; cependant, dès qu'on met de la conile (10) auprès d'eux, ils ſe retirent auſſi-tôt. Les pourpres (11) ſe prennent par quelque amorce (12) fétide. Quant aux autres animaux, on ne peut douter qu'ils ne ſoient doués d'un bon odorat. L'odeur de corne de cerf met en fuite les (13) ſerpents; mais rien ne les chaſſe comme l'odeur du (14) ſtorax. Celle de (15) l'origan, de la chaux vive, ou du ſoufre, tue les fourmis. Les moucherons nommés couſins cherchent les choſes aigres, & n'approchent point des choſes douces.

Que tous les animaux ſont doués du tact.

Tous les animaux ont le ſens du tact, même ceux qui n'en ont point d'autre : les huîtres dans la mer, & les vers ſur la terre, n'en ſont point privés.

Je ſerois auſſi porté à croire que tous ont le ſens du goût (1). Autrement pourquoi ceux-ci préféreroient-ils une certaine ſaveur, & ceux-là une autre? Et c'eſt en quoi la Nature, qui a formé (2) toutes choſes, fait principalement éclater ſa puiſſance. Il y a des animaux qui ſaiſiſſent leur proie avec les dents, d'autres avec les ongles, d'autres à l'aide d'un bec crochu. Quelques-uns ont la gueule ou le bec large par-devant, & s'en ſervent pour brouter de face; d'autres ont cette partie terminée en

& non pas *architectio*; leçon barbare qui ſe trouve dans les anciennes éditions.

acumine excavant, alia ſugunt, alia lambunt, ſorbent, mandunt, vorant. Nec minor varietas in pedum miniſterio, ut rapiant, diſtrahant, teneant, premant, pendeant, tellurem ſcabere non ceſſent.

Quæ venenis vivant, & quæ terrâ.

CAPUT 72. VENENIS capreæ & coturnices (ut diximus) pingueſcunt, placidiſſima animalia : at ſerpentes ovis, ſpectandâ quidem draconum arte : aut enim ſolida hauriunt, ſi jam fauces capiunt, quæ deinde in ſemet convoluti frangunt intus, atque ita putamina extuſſiunt : aut ſi tenerior eſt catulis adhuc ætas, orbe apprehenſa ſpiræ, ita ſenſim vehementerque præſtringunt, ut amputatâ parte, ceu ferro, reliquam quæ amplexu tenetur ſorbeant. Simili modo avibus devoratis ſolidis, contentione plumam excitam revomunt.

Scorpiones terrâ vivunt. Serpentes, cùm occaſio eſt, vinum præcipuè appetunt, cùm alioqui exiguo indigeant potu. Eædem minimo & pene nullo cibo, cùm aſſervantur incluſæ : ſicuti aranei quoque, alioqui ſuctu viventes. Ideoque nullum interit fame aut ſiti venenatum ; nam ne-

(3) Comme les loriots, les méſanges, les chauves-ſouris, les perroquets, les ſinges, & la plupart des inſectes.

(1) C'eſt ce qu'inſinue Lucrece dans ces vers, l. 4, v. 642 :

Præterea nobis verâtrum eſt acre venenum :
At capris adipes & coturnicibus auget.

(2) Au chapitre 23 de ce même livre.

(3) L'élite des manuſcrits porte *extuſſiunt*, & non pas *excutiunt*, comme liſent les Editeurs.

(4) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 8, chapitre 8.

(5) C'eſt pourquoi, ſelon Ariſtote, *ibid.* on laiſſe un vaſe de vin découvert lorſqu'on veut attraper des viperes. Juvénal fait auſſi mention du goût des ſerpents pour le vin, ſatyre 6, v. 429 :

Tanquam alta in dolia longus
Decíderit ſerpens, bibit, & vomit.

(6) Ariſtote, *ibid.*

pointe, & s'en ſervent pour creuſer la terre. Les uns ſucent, les autres lechent, hument, gobent, mâchent, dévorent. Il n'y a pas moins de variété dans l'uſage qu'ils font de leurs pieds, pour enlever, pour mettre en pieces, pour tenir, pour ferrer, ppur ſe (3) ſuſpendre, pour gratter continuellement la terre.

D'animaux qui ſe nourriſſent de venins ; d'autres qui ſe nourriſſent de terre.

Les chevres & les cailles, qui ſont des animaux très doux, s'engraiſſent en mangeant des choſes (1) venimeuſes ; ce que nous avons déja remarqué (2) touchant les cailles : tandis que les ſerpents s'engraiſſent en mangeant des œufs ; ce qu'ils font avec toute la ſoupleſſe dragonale : car ils avalent les œufs entiers, ſi leur goſier ſe trouve aſſez large, puis, en ſe repliant ſur eux-mêmes, ils les caſſent dans leur ventre, & trouvent le moyen d'expectorer (3) enſuite les coques, en retenant le reſte ; ou, s'ils ſont encore trop jeunes pour avaler un œuf entier, ils s'entortillent à l'entour, le ſerrent peu-à-peu, & à la fin ſi fortement, qu'ils en ſéparent (4) une portion, comme ſi on l'avoit coupée avec un couteau : enſuite ils hument le reſte de l'œuf qu'ils tiennent avec les replis de leur corps. De même, quand les ſerpents ont avalé des oiſeaux entiers, ils ſe compriment tellement le ventre, qu'ils font revenir les plumes, & qu'ils les regorgent.

Les ſcorpions vivent de terre. Les ſerpents aiment (5) extrêmement le vin, & en font débauche lorſqu'ils en trouvent l'occaſion, quoique d'ailleurs ils n'aient beſoin que de très peu de boiſſon. Ils ne mangent auſſi que peu (6), ou preſque point, quand on les tient renfermés. Il en eſt de même des araignées, qui néanmoins ſe nourriſſent par la ſuccion. Auſſi ne voit-on aucune bête venimeuſe mourir (7) de faim ou de ſoif ; car elles

(7) Pline auroit dû dire qu'elles ne meurent qu'à la longue. Il n'y a point

que calor his, neque ſanguis, neque ſudor, quæ aviditatem naturali ſale augent. In quo genere omnia magis exitialia, ſi ſuum genus edêre, antequam noceant. Condit in theſauros maxillarum cibum ſphingiorum & ſatyrorum genus: mox inde ſenſim ad mandendum manibus expromit: & quod formicis in annum ſolenne eſt, his in dies vel horas.

De cibo & potu quorumdam.

CAPUT 73. UNUM animal digitos habentium herbâ alitur, lepus: ſed & fruge ſolidipedes, & è biſulcis ſues omni cibatu & radicibus. Solidipedum volutatio propria. Serratorum dentium carnivora ſunt omnia. Urſi & fruge, fronde, vindemiâ, pomis vivunt, & apibus, cancris etiam, ac formicis.

---

d'animal qui puiſſe vivre ſans manger de tems à autre. Les araignées elles-mêmes, alléguées ici indiſcrétement par notre Auteur, meurent ſi l'on détruit ſouvent leurs toiles, par la raiſon que ces filets ſont les ſeuls moyens par leſquels elles peuvent ſurprendre les mouches & autres inſectes qui ſervent à leur nourriture.

(8) Il eſt certain que l'araignée ſupporte les plus grands froids, & réſiſte à l'expoſition des vents coulis, dans la direction deſquels elle affecte ſouvent de placer ſes embûches.

(9) Son ſang n'eſt point rouge; mais, au reſte, elle a une humeur qui lui en tient lieu; & cette humeur doit être de qualité chaude. Un Naturaliſte moderne, qui a avalé pluſieurs araignées pour étudier leur nature, a reconnu que ces inſectes ſont de vertu ſudorifique.

(10) Cependant elles ſont elles-mêmes de vertu ſudorifique. Voyez la note précédente.

(11) Comme lorſque la vipere a dévoré un ſcorpion. Voyez Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 33, p. 988. L'Auteur du livre *de Mirabil. Auſcult.* & Albert le Grand, l. 7, Traité 2, chapitre 5, p. 236.

(12) Les ſphinx ſont donc une ſorte de ſinge qui a des poches aux mâchoires. J'ai déja fait obſerver que *ſphingiorum* eſt ici le génitif pluriel de *ſphingius*, & non pas de *ſphingium*, ce mot, lorſqu'il exprime un animal, étant maſculin chez Pline. Voyez la note 27 du chap. 29 du ſixieme livre, tome 2.

(13) Pline paroît faire ici des ſatyres une ſorte de ſinges, puiſqu'il les accolle avec les ſphinx.

(14) Pluſieurs Naturaliſtes modernes

n'ont ni chaleur (8), ni ſang (9), ni ſueur (10), qui ſont comme les aiguillons naturels de l'appétit. Entre les bêtes venimeuſes, les plus dangereuſes ſont celles qui, avant que de mordre, ſe ſont repues d'une autre bête venimeuſe (11). Les ſphinx (12) & les ſatyres (13) mettent en réſerve leur nourriture derriere leurs mâchoires ; enſuite ils la tirent peu-à-peu avec leurs pattes pour la mâcher, faiſant auſſi leur proviſion pour quelques jours ou pour quelques heures, comme les fourmis font la leur pour (14) un an.

Du manger & du boire de quelques animaux.

PARMI les animaux qui ont pluſieurs doigts aux pieds, le lievre eſt le ſeul qui ſe nourriſſe (1) d'herbe. Ceux qui ont le pied d'une ſeule piece, ſe nourriſſent d'herbe & de grain : & entre ceux qui ont le pied fendu en deux, le cochon ſe nourrit (2) indifféremment de toutes choſes, & même de racines. Une particularité des animaux qui ont le pied d'une ſeule piece, c'eſt de ſe vautrer. Tous ceux qui ont les dents en forme de ſcie, ſont (3) carnaſſiers. Les ours mangent (4) du bled, des feuilles, des raiſins, des pommes, des mouches à miel, & même des

ont cru s'être aſſurés que les fourmis ne font point de magaſins pour l'hiver. Voyez l'article *Fourmi* chez M. Valmont de Bomare.

(1) Il eſt même probable que le lievre primitif, & non dégénéré, ruminoit, puiſqu'on aſſure qu'il y a encore des lievres à cornes, & qui probablement ruminent ; ſans compter que l'Ecriture Sainte place le lievre parmi les animaux ruminants, & que l'ancien mot Celtique *hare*, qui ſignifie un lievre, a un rapport ſenſible avec le verbe *ghar*, qui, en Hébreu, ſignifie ruminer.

(2) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chap. 33, p. 903. Elien, *Hiſt. Anim.* liv. 4, chap. 23, écrit que les porcs mangent juſqu'à de la ciguë, & que ce poiſon leur ſert impunément de nourriture. M. de Buffon obſerve que le porc mange juſqu'à de la terre, pourvu qu'elle ſoit graſſe.

(3) Ariſtote, *ibid.* p. 900.

(4) Ariſtote, *ibid.*

Lupi, ut diximus, & terrâ in fame. Pecus potu pingueſcit; ideo ſal illis aptiſſimus : item veterina, quamquam & fruge & herbâ : ſed ut bibêre, ſic edunt. Ruminant, præter jam dicta, ſylveſtrium cervi, cùm à nobis aluntur : omnia autem jacentia potiùs quàm ſtantia, & hyeme magis quàm æſtate, ſeptenis ferè menſibus. Pontici quoque mures ſimili modo remandunt.

In potu autem, quibus ſerrati dentes, lambunt : & mures hi vulgares, quamvis ex alio genere ſint. Quibus continui dentes, ſorbent : ut equi, boves. Neutrum urſi, ſed aquam quoque morſu vorant. In Africa major pars ferarum æſtate non bibunt inopiâ imbrium : quam ob cauſam capti mures Libyci, ſi bibêre, moriuntur. Orygem perpetuò ſitientia Africæ generant, & naturâ loci potu carentem, & mirabili modo ad remedia ſitientium : namque Gætuli latrones eo durant auxilio, repertis in corpore eorum ſaluberrimi liquoris veſicis. Inſidunt in eadem Africa pardi condensâ arbore ; occultatique earum ramis, in prætereuntia deſiliunt, atque è volucrum ſede graſſantur. Feles quidem quo ſilentio, quàm levibus veſtigiis obrepunt avibus ! quàm occultè ſpeculatæ in muſculos exſiliunt ! Excrementa

(5) Au liv. 8, chap. 22.

(6) Par la raiſon, dit Ariſtote, que le ſel les excite à boire davantage. *Hiſt. Anim.* l. 8, ch. 13, p. 909.

(7) Ariſtote, *ibid.* p. 907.

(8) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 80, p. 1177 ; Albert le Grand, l. 8, *de anim.* Traité 5, ch. 4, p. 279. M. de Buffon, *Hiſt. Natur.* tome 7, p. 61, obſerve que le cerf ne rumine pas avec autant de facilité que le bœuf.

(9) Ariſtote, *ibid.*

(10) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 8, ch. 9, p. 902.

(11) Ariſtote, *ibid.*

(12) Ariſtote, *ibid.*

(13) Ariſtote, *ibid.* dit pareillement que les ours mordent l'eau pour boire.

(14) Confirmé par Albert le Grand, l. 7, *de anim.* Traité 2, chapitre 4, p. 235.

écreviſſes

écreviſſes & des fourmis. Les loups, comme nous avons déja dit (5), mangent juſqu'à de la terre quand ils ſont affamés. Le bétail s'engraiſſe à boire; c'eſt pourquoi le ſel lui eſt très (6) bon. Les bêtes de ſomme s'engraiſſent auſſi par la boiſſon, encore qu'elles ſe nourriſſent de grain & (7) d'herbe; car elles mangent à proportion qu'on les abreuve. Outre les animaux dont nous avons parlé, les cerfs, entre les bêtes ſauvages, ruminent (8); témoins ceux qu'on nourrit à la maiſon. Or tous les animaux ruminants s'acquittent de cette fonction plutôt étant couchés que debout, & s'y adonnent plus en hiver qu'en été; ce régime dure environ ſept mois. Les rats de la contrée de Pont ruminent (9) auſſi.

Pour ce qui eſt de la maniere de boire des animaux, ceux qui ont les dents en forme de ſcie, boivent (10) en léchant: il en faut dire autant des rats (11) ordinaires, quoiqu'ils n'aient pas les dents figurées ainſi. Les animaux qui ont les dents continues, boivent (12) en humant, comme les chevaux & les bœufs. Les ours s'y prennent tout autrement; car on croiroit qu'ils mâchent (13) & dévorent quelque choſe de ſolide. En Afrique, la plupart des bêtes ſauvages ne trouvent point à ſe déſaltérer en été, vu la rareté des pluies. C'eſt pourquoi on fait mourir (14) un rat de Libye en lui donnant à boire. Les déſerts d'Afrique, toujours arides, produiſent (15) l'oryx, qui, à cauſe de la ſéchereſſe des lieux qu'il habite, ne boit jamais, & fournit contre la ſoif un remede admirable, lequel conſiſte en une liqueur très ſalutaire, contenue en pluſieurs veſſies dans le ventre de l'animal. Elle ſert à déſaltérer les voleurs de Gétulie. Il y a auſſi en Afrique des léopards qui ſe tiennent cachés ſur des arbres touffus, & qui de là (16) ſe jettent, comme des oiſeaux de proie, ſur les animaux qui paſſent. Voyez avec quel ſilence & quelle légéreté les chats ſe gliſſent pour attraper les oiſeaux; avec quelle fineſſe ils épient les ſouris, avec quelle adreſſe ils les prennent! Comme ils

(15) On a parlé de l'oryge au l. 8, ch. 53, & au l. 2, ch. 40.

(16) Nos Voyageurs racontent la même choſe du *couguar*, animal féroce de l'Amérique, & qu'on nomme *tigre rouge* à la Guiane.

ſua effoſſa obruunt terrâ, intelligentes odorem illum indicem ſui eſſe.

Quæ inter ſe diſſideant, & quæ inter ſe conveniant.

CAPUT 74. ERGO & alios quoſdam ſenſus eſſe, quàm ſupra dictos, haud difficulter apparet. Sunt enim quædam his bella amicitiæque, unde & affectus, præter illa quæ de quibuſque eorum ſuis diximus locis. Diſſident olores & aquilæ: corvus & chloreus, noctu invicem ova exquirentes. Simili modo corvus & milvus, illo præripiente huic cibos: cornices atque noctua: aquilæ & trochilus (ſi credimus), quoniam rex appellatur avium: noctuæ, & cæteræ minores aves. Rurſus cum terreſtribus, muſtela & cornix: turtur & pyralis: ichneumones veſpæ, & phalangia: ranæ aquaticæ,

(1) Souvent même le cygne remporte la victoire, s'il en faut croire Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chap. 2, p. 1007. Voyez la deſcription d'un combat entre l'aigle & le cygne chez Stace, *Thebaid.* l. 3, v. 525.

(2) Oiſeau inconnu aux Modernes, malgré les recherches de pluſieurs Savants. Conſultez ces recherches infructueuſes chez le Pere Hardouin.

(3) *Milvo eſt quoddam bellum naturale cum corvo: ergo alter alterius, ubicumque nactus eſt, ova frangit.* Cicero *de Natur. Deor.* l. 2.

(4) Ariſtote, *ibid.* p. 1001.

(5) Et cela, dit Ariſtote, *ibid.* p. 1000, parceque la belette mange les œufs & les petits de la corneille. Il eſt de fait, ajoute le Pere Hardouin, que la belette fait la guerre à tous les oiſeaux.

(6) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, p. 1001. Adrien Junius, qui a pris le pyralis pour un oiſeau, & qui lit *pyrallis*, s'exprime ainſi: *PYRALLIS, ſpecies eſt columbæ, quam juſtiore ratione FRUGIPETAM vocare poſſe videor, quam Gazæ IGNARIAM, ut ſit πυραλλὶς Æliano, Ariſtoteli; & Athenæo TRITICO PASCENS, παρὰ τὸ εἰς τὸν πυρὸν ἄλλεσθαι, quod in triticeas fruges excurrat pabulatum; neque enim in columbino genere eſt alia illa avis quæ ignem advolitet: itaque non πῦρ, id eſt ignis, ſed πυρὸς, id eſt triticum, pyralli nomen dedit.* Mais le Pere Hardouin fait voir qu'il eſt ici queſtion, chez Pline, non d'un oiſeau, mais d'un animal terreſtre nommé *pyralis*; ce qu'il prouve par le cours même du récit de Pline: *Rurſus cum terreſtribus muſtela & cornix, turtur & pyralis.* Il ajoute que cette dénomination eſt équivalente de *ver* & de *papillon.* Je

ſavent que l'odeur de leurs excréments les trahit & les découvre, ils ont ſoin de les enfouir, & de les couvrir de terre.

Des ſympathies & des antipathies réciproques des animaux.

OUTRE les ſens dont nous venons de parler, il eſt aiſé de s'appercevoir que les animaux ont encore certains inſtincts naturels; car il y a entre eux des amitiés & des inimitiés: ce qui montre qu'ils ont des paſſions, indépendamment des autres propriétés affectées à leur nature, & que nous avons fait obſerver en traitant particuliérement de chacun d'eux. Le cygne & l'aigle ſe font (1) la guerre; comme auſſi le corbeau & le chlorée (2), qui cherchent les œufs l'un de l'autre pendant la nuit. Les mêmes hoſtilités ſe remarquent entre le corbeau & le (3) milan; & ce dernier enleve (4) à l'autre ſa proie. Il y a pareillement guerre entre la corneille & la chouette, ainſi que, d'une part, entre l'aigle & le roitelet (ſi la choſe eſt croyable), parceque celui-ci eſt appellé le roi des oiſeaux; & d'autre part entre la chouette & les petits oiſeaux. En outre, il y a guerre entre les animaux terreſtres & les volatiles, comme, par exemple, entre la belette (5) & la corneille; entre le (6) pyralis & la tourterelle; entre les guêpes nommées (7) ichneumons & l'araignée phalange. La même antipathie ſe fait voir entre les grenouilles (8) aquatiques & les mouettes; entre l'oi-

penſe, en effet, qu'il faut entendre, par le pyralis, un inſecte ou animalcule mangeant le bled. Ce n'eſt peut-être autre choſe que l'inſecte que nous nommons *grillon*: auquel cas *pyralis* viendroit de πῦρ, *ignis*, & non pas de πυρὸς, *triticum*. En effet, ces expreſſions, *ignaria*, *pyralis* & *grillon*, ſont viſiblement ſynonymes.

(7) Nous parlerons de cette eſpece de guêpes au livre ſuivant, ch. 21.

(8) Je lis au texte *ichneumones veſpæ, & phalangia: ranæ aquaticæ, & gaviæ*, & non pas *ichneumones veſpæ & phalangia aranei*, &c. leçon barbare & inexplicable, adoptée par les Editeurs, & par le Pere Hardouin lui-même. Cependant il obſerve qu'on lit chez Ariſtote que les oiſeaux de mer ſont en guerre entre eux, ὡς βρένθος καὶ λάρος, *ut diſſident brenthus & gavia*; ce qui ſignifie que les oiſeaux pêcheurs qui vivent ſur le même fonds, on entre eux la même guerre opiniâtre, la même antipathie qui ſubſiſte entre les mouettes & les grenouilles d'eau appellées *brenthes*. Mais, faute de ſavoir que *Brent* eſt un ancien mot

& gaviæ : harpe & triorches accipiter : ſorices & ardeolæ, invicem fœtibus inſidiantes : ægithus avis minima cum aſino : ſpinetis enim ſe ſcabendi causâ atterens, nidos ejus diſſipat : quod adeo pavet, ut voce omnino rudentis auditâ, ova ejiciat, pulli ipſi metu cadant : igitur advolans ulcera ejus roſtro excavat. Vulpes & niſi : angues, muſtelæ & ſues. Æſalon vocatur parva avis, ova corvi frangens, cujus pulli infeſtantur à vulpibus. Invicem hæc catulos ejus ipſamque vellit : quod ubi viderunt corvi, contra auxiliantur, velut adverſus communem hoſtem. Et acanthis in ſpinis vivit : idcirco aſinos & ipſa odit, flores ſpinæ devorantes. Ægithum verò anthus in tantum, ut ſanguinem eorum credant non coire, multiſque ob id veneficiis infament. Diſſident thoes ac leones. Et minima æquè ac maxima.

Celtoſcythe qui ſignifie grenouille, les demi-Savants ont rejetté de la phraſe *ranæ aquaticæ*, qui répond au *brenthos* d'Ariſtote, le mot *ranæ* qu'ils ont renvoyé à la phraſe précédente pour en faire le ſubſtantif maſculin *aranei :* & ce ſubſtantif maſculin, ils l'ont, ſans néceſſité, & par un alliage monſtrueux, accouplé avec le ſubſtantif *phalangia*, dont, par ce moyen, ils ont fait l'adjectif pluriel neutre d'un ſubſtantif plutiel maſculin. Je penſe être le premier qui, par mes recherches, ſois parvenu à jetter du jour ſur ce paſſage de Pline, en faiſant voir que *rana aquatica*, chez notre Auteur, & *brenthos*, chez Ariſtote, ſont des expreſſions ſynonymes. En effet, comme je l'ai établi dans mes *Origines Uriennes*, p. 582, *brent* eſt un ancien mot qui ſignifie grenouille ; témoins les expreſſions Anglo-Saxonnes *brent-merhs* & *brent-knol*, interprétées par le docte Cambden, dans ſa Géographie Btitannique, *paluſtrium ranarum regio*, & *ranarum monticulus*.

(9) Quelques-uns confondent l'oiſeau *harpé* avec le milan, appellé en Latin *milvus*, en Grec *ictinos*, &c. & dont nous avons parlé au chap. 10. Mais Pline va les diſtinguer expreſſément quelques lignes plus loin. Ainſi l'oiſeau *harpé* eſt encore à connoître.

(10) Nous en avons parlé au chapitre huitieme.

(11) Chez Ariſtote le mot qui répond à *ſorices* eſt ἴπποϛ ; liſez plutôt ὖϛ, lequel mot exprime une ſouriciere, une ratiere, le tombeau des rats ; en Latin *muſcipula*. Je ſoupçonne donc que Pline avoit écrit *ſoriceps & ardeola*, & non pas *ſorices & ardeolæ* ; je penſe, dis-je, que ὖϛ, chez Ariſtote, & *ſoriceps*, chez Pline, déſignent

ſeau (9) nommé harpé & l'épervier appellé (10) triorkhès; entre la (11) ſouris & le héron, ces deux eſpeces cherchant à s'entre-détruire & à tuer les petits l'une de l'autre; entre (12) l'ægithe, qui eſt un très petit oiſeau, & l'âne, parceque celui-ci, en ſe frottant contre les buiſſons, détruit le nid de l'ægithe. Cet oiſeau en a donc une ſi grande peur, qu'auſſi-tôt qu'il entend braire un âne, il jette à bas ſes œufs; & s'ils ſont éclos, ſes petits tombent de frayeur. C'eſt en vengeance de ce dommage que l'ægithe creuſe avec ſon bec les plaies de l'âne. De plus, le renard eſt en guerre avec l'épervier (13) nommé *niſus*: les belettes & les porcs avec les ſerpents. Il y a un petit oiſeau appellé (14) æſalon qui briſe les œufs du corbeau, & dont le renard tue les petits. L'æſalon, pour s'en venger, harcelle les petits goupileaux & le renard lui-même: mais auſſi-tôt que les corbeaux s'en apperçoivent, ils viennent au ſecours du renard contre l'ennemi commun. Le chardonneret vit parmi les buiſſons; c'eſt pourquoi il a de l'averſion pour l'âne, parceque celui-ci mange les fleurs qui croiſſent ſur les épines. L'anthus & l'ægithe ſont ſi grands ennemis, que le ſang de l'un, à ce qu'on croit, ne peut ſe mêler avec le ſang de l'autre; auſſi emploie-t-on ces deux ſangs antipathiques dans pluſieurs enchantements. Le thos & le lion ſe font la guerre. Enfin les plus pe-

une ſorte de furet ou putois, ou tout autre animal ſauvage, preneur de rats & de ſouris. Ce pourroit être auſſi la *creſſerelle*, oiſeau nommé en Provence le *ratier*, & en Beauce le *preneur de mulots*. Cette correction de *ſorices* en *ſoriceps* eſt d'autant plus plauſible que, dans la phraſe qui précede, ainſi que dans celle qui ſuit immédiatement, Pline emploie le ſingulier, & non pas le pluriel.

(12) On ignore ce que c'eſt que l'ægithe. Ariſtote obſerve que c'eſt un oiſeau boiteux. C'eſt ſans fondement que quelques-uns en font la linotte.

(13) Le Pere Hardouin fait de l'épervier *niſus* notre épervier propre, dont le mâle s'appelle le *mouchet* ou l'*émouchet*. L'oiſeau appellé ici *niſus* par Pline, eſt appellé *kirkos* par Ariſtote, qui en fait une ſorte d'épervier. Cet épervier *kirkos*, M. de Buffon, *Oiſeaux*, T. 1, p. 308, en fait le buſard.

(14) C'eſt l'*émérillon*, ſelon Dalechamp, Scaliger, Bochart, le Pere Hardouin, &c.

Formicoſam arborem urucæ cavent. Librat araneus ſe filo in caput ſerpentis porrectæ ſub umbra arboris ſuæ, tantâque vi morſu cerebrum apprehendit, ut ſtridens ſubinde, ac vertigine rotata, ne filum quidem deſuper pendentis rumpere, adeo non fugere queat : nec finis ante mortem eſt.

Rurſus amici pavones & columbæ : turtures & pſittaci : merulæ & turtures : cornix & ardeolæ, contra vulpium genus communibus inimicitiis. Harpe & milvus contra triorchem. Quid, non & affectûs indicia ſunt etiam in ſerpentibus, immitiſſimo animalium genere ? Dicta ſunt, quæ Arcadia narrat de domino à dracone ſervato, & agnito voce draconi. De aſpide miraculum Phylarcho reddatur : is enim auctor eſt, cùm ad menſam cujuſdam veniens in Ægypto aleretur aſſiduè, enixam catulos, quorum ab uno filium hoſpitis interemptum : illam reverſam ad conſuetudinem cibi, intellexiſſe culpam, & necem intuliſſe catulo, nec poſtea in tectum id reverſam.

(14*) Tous les manuſcrits portent *urucæ*. Ce mot ſignifie des chenilles, de même que *erucæ* & *uricæ*. Cette derniere expreſſion ſe trouve chez Columelle, l. 10, dans ces vers, où l'étymologie de ce nom eſt indiquée :

Serpitque *urica* per hortos,
Quos ſuper ingrediens *exurit* femina morſu.

A l'égard de la leçon *urucæ* que préſentent les manuſcrits de Pline, elle nous paroît ſuffiſamment juſtifiée, tant par l'accord unanime de ces manuſcrits, que par le mot *oruga*, qui, encore aujourd'hui en Eſpagnol, répond au mot Latin *eruca*, pris dans la ſignification de *raquette*, ſorte de plante dont le nom eſt ſynonyme de celui de chenille, & dont nous traiterons en ſon lieu.

(15) Les ſerpents dont il s'agit ici ſont de ſimples lézards, comme on en peut juger par un paſſage d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 63, p. 1106.

(16) Ce que dit Pline de la ſympathie du paon & du pigeon, Ovide le dit du pigeon & du perroquet, comme on peut le voir dans ces vers de l'Héroïde de Sapho à Phaon :

Et variis albæ junguntur ſæpè columbæ,
Et nigerâ viridi turtur amatur ave.

Et dans ces autres vers de l'Elégie ſur la mort d'un perroquet :

Tu tamen ante alias, turtur amice, dole.
Plena fuit vobis omni concordia vitâ, &c.

C'eſt par une conjecture haſardée

tits animaux n'exercent pas de moindres inimitiés que les plus grands. Les chenilles (14*) n'approchent pas d'un arbre où il y a une fourmilliere. L'araignée voyant un (15) ſerpent étendu ſous l'arbre où elle a tendu ſa toile, deſcend par un fil ſur la tête de ce reptile, & lui mord ſi rudement le deſſus du cerveau, qu'il ſiffle, grince des dents, tourne, pirouette, ſans pouvoir s'enfuir, ni ſeulement rompre le fil auquel l'araignée eſt ſuſpendue, & la ſcene ne finit que par la mort du ſerpent.

D'autre part, les (16) paons & les pigeons vivent en bonne intelligence; comme auſſi les tourterelles & les perroquets, les mêmes (17) tourterelles & les merles. Les corneilles (18) & les hérons ſe liguent enſemble pour faire la guerre à la race du renard: l'oiſeau de proie harpé & le milan ſe liguent pareillement contre le triorkhès. Que dis-je? on voit des marques d'amitié, même chez les ſerpents, qui ſont les animaux les plus cruels. Nous avons précédemment (19) rapporté l'hiſtoire d'un jeune homme à qui un dragon qu'il avoit nourri, ſauva la vie, cet animal ayant reconnu le jeune homme à ſa voix. Phylarque (20) raconte ce trait d'hiſtoire merveilleux au ſujet d'un aſpic: il dit qu'en Egypte un de ces reptiles avoit coutume de venir à l'heure des repas ſe préſenter à la table d'un certain particulier qui le nourriſſoit, & qu'habitué dans le logis, il y fit ſes petits, l'un deſquels mordit & bleſſa à mort le fils de l'Egyptien; que l'aſpic, lorſqu'il vint à l'ordinaire pour prendre ſa nourriture, ayant connu la faute commiſe par ſon petit, le tua en punition d'un tel forfait, & ne retourna plus enſuite dans cette maiſon.

---

que le Pere Hardouin tente d'établir, d'après ces deux paſſages de Pline, que l'eſpece de paon dont parle ici Pline, n'eſt autre que le perroquet verd.

(17) Je lis *turtures* avec l'élite des manuſcrits, confirmés par Ariſtote, & non pas *turdi*, avec quelques manuſcrits & la pluparr des Editeurs.

(18) Ariſtote, *ibid.* page 1008; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 48.

(19) Au l. 8, ch. 17, où j'ai fait voir que l'expreſſion de dragon ne ſignifie autre choſe qu'un ſerpent ordinaire.

(20) Nous avons parlé de Phylarque dans les notes ſur le premier livre, & ailleurs.

De ſomno animalium.

CAPUT 75. SOMNI quæſtio non obſcuram conjectationem habet. In terreſtribus, omnia quæ conniveant, dormire manifeſtum eſt. Aquatilia quoque exiguum quidem, etiam qui de cæteris dubitant, dormire tamen exiſtimant: non oculorum argumento, quia non habent genas; verùm ipsâ quiete cernuntur placida, ceu ſoporata, neque aliud quàm caudas moventia, & ad tumultum aliquem expaveſcentia. De thynnis confidentiùs affirmatur: juxta ripas enim aut petras dormiunt. Plani autem piſcium in vado, ut manu ſæpè tollantur. Nam delphini, balænæque ſtertentes etiam audiuntur. Inſecta quoque dormire ſilentio apparet, quia ne luminibus quidem admotis excitentur.

Homo genitus premitur ſomno per aliquot menſes: deinde longior in dies vigilia. Somniat ſtatim infans: nam & pavore expergiſcitur, & ſuctum imitatur. Quidam verò nunquam: quibus mortiferum fuiſſe ſignum contra con-

(1) Ariſt. *Hiſt. Anim.* l. 4, ch. 10, p. 499.

(2) Ariſtote, *ibid.* p. 500.

(3) Ariſtore, *ibid.* p. 502.

(4) Ariſtore, *ibid.*

(5) Ariſtote, *ibid.* p. 504.

(6) Ariſtote, *ibid.*

(7) Ariſtote a varié ſur cet article, tantôt avouant, & tantôt conteſtant que l'enfant, né depuis peu, fût ſuſceptible de rêver. Il y a peu d'apparence que l'enfant rêve avant le quarantieme jour, puiſque le rêve eſt une commémoration d'idées, & que juſqu'alors l'enfant, à peine remis de la violente ſecouſſe qu'il a éprouvée en paſſant du chaos à l'être, eſt encore comme étourdi de la tourmente, & n'a, ni ne ſauroir avoir, aucune idée diſtincte, ſi ce n'eſt peut-être celle d'une douleur confuſe. Mais paſſé le quarantieme jour, on le voit élire, rejetter, diſcerner les objets, s'offenſer, s'appaiſer, ou rire avec une certaine connoiſſance de cauſe. Il a donc alors des idées plus ou moins diſtinctes; il peut donc éprouver, en dormant, des retours, des commémorations de ces mêmes idées & des diverſes affections qui l'ont occupé en veillant. Je dis que le rêve eſt néceſſairement une réminiſcence d'idées. En effet, on ne conçoit pas qu'un aveugle né, par exemple, puiſſe rêver qu'il voit telle ou telle autre couleur; car où auroit-il pris l'idée de cette couleur?

Du

Du ſommeil des animaux.

QUANT à la queſtion, *ſi les animaux dorment*, elle n'eſt pas bien difficile à réſoudre. Premiérement, entre les animaux terreſtres, on ne peut (1) nier le ſommeil de ceux à qui l'on voit fermer les yeux dans leur repos. Les Auteurs qui révoquent en doute le ſommeil des autres animaux, croient néanmoins que les (2) aquatiques dorment un peu. C'eſt pourtant un fait dont les yeux des poiſſons ne donnent aucun indice: mais on le préſume, parceque dans le repos qu'ils prennent, on les voit tranquilles & comme aſſoupis; qu'alors ils ne remuent que la queue, & qu'ils ſe réveillent en ſurſaut dès qu'ils entendent le moindre bruit. On peut parler plus affirmativement du ſommeil (3) des thons; car ils viennent dormir au bord de la mer, ou ſur quelque rocher. Les poiſſons (4) plats dorment ſur les bas-fonds; & c'eſt alors qu'ils ſe laiſſent prendre à la main. Quant aux baleines (5) & aux dauphins, on les entend même ronfler. Il paroît auſſi que les inſectes (6) dorment, parcequ'alors ils ne font aucun bruit, & qu'ils ne s'éveillent pas même quand on leur met de la lumiere devant les yeux.

L'enfant qui vient de naître eſt engourdi d'un ſommeil preſque continuel pendant pluſieurs mois: enſuite il s'accoutume chaque jour à veiller plus long-tems. L'homme rêve dès ſa plus tendre (7) enfance; car à cet âge il ſe réveille en ſurſaut, comme étant effrayé, & il ſuce ſes levres comme s'il tettoit. Il ſe trouve néanmoins des hommes qui ne rêvent (8) jamais; & s'il leur arrive enſuite de rêver, contre leur coutume, c'eſt pour

(8) Nous penſons, avec le P. Hardouin, que le manque total de la faculté de rêver qui ſe rencontre chez quelques perſonnes, prend ſa ſource dans la peſanteur du ſang, dans l'embarras des humeurs qui gênent l'action & l'eſſor des eſprits, & qu'une telle complexion eſt bien voiſine de la ſtupidité. Au reſte conſulrez, ſur la nature du rêve, tant chez l'homme que chez les animaux, l'excellent diſcours de M. de Buffon ſur ce même objet, *Hiſt. Nat.* tome 5, pages 329, 331, 335 & ſuivantes.

ſuetudinem ſomnium, invenimus exempla. Magnus hic invitat locus, & diverſis refertus documentis, utrumne ſint aliqua præſcita animi quieſcentis, quâ fiant ratione, an fortuita res ſit, ut pleraque. Et ſi exemplis agatur, profectò paria fiant. A vino & à cibis proxima, atque in redormitatione vana eſſe viſa, propè convenit. Eſt autem ſomnus nihil aliud, quàm animi in medium ſeſe receſſus. Præter hominem ſomniare equos, canes, boves, pecora, capras, palam eſt. Ob hoc creditur & in omnibus quæ animal pariant. De iis quæ ova gignunt, incertum eſt : ſed dormire ea, certum.

Verùm ad inſecta tranſeamus : hæc namque reſtant immenſæ ſubtilitatis animalia : quando aliqui ea neque ſpirare, & ſanguine etiam carere prodiderunt.

(9) De mort ou de maladie, ſelon Ariſtote, au livre des rêves.

(10) Ces exemples, dans leſquels il entre évidemment beaucoup de préjugés, ſont ceux, entre autres, qui ſont rapportés, au ſujet de Néron, par Suétone, vie de cet Empereur, ch. 46; au ſujet de ce même Néron, d'après Suétone, & de Traſymede, d'après Théopompe, par Tertullien, au livre de l'ame; au ſujet de ce même Traſymede & de Cléon, par Plutarque, au livre des Oracles qui ont ceſſé, &c.

(11) Conſultez, ſur cette queſtion, Ariſtote, au livre de la Divination par les ſonges, ch. 1; Lactance, au livre *de opificio Dei*, chap. 18; & Macrobe, ſur le ſonge de Scipion, l. 1, chap. 3, intitulé : *Quinque eſſe genera ſomniandi.*

(12) Par la raiſon qu'alors le rêve ne peut guere paſſer que pour l'effet des fumées du vin ou de la digeſtion.

(13) Ceci paroît emprunté de ce paſſage du Poète Lucrece, l. 4, v. 914 :

Principio ſomnus fit, ubi eſt diſtracta per artus
Vis animæ, partimque foras ejecta receſſit,
Et partim contruſa magis conceſſit in altum.
Diſſolvuntur enim tum demum membra, fluuntque.
Nam dubium non eſt animaï quin operâ ſit

eux un ſigne (9) de mort, ainſi qu'on en a vu (10) pluſieurs exemples. Ce ſeroit ici l'occaſion d'examiner ſi l'ame a quelque connoiſſance de l'avenir pendant le ſommeil, comment cela arrive, ou ſi de tels préſages ſont des jeux du haſard, comme la plupart des autres choſes: mais il y auroit à diſputer (11) ſans fin ſur cette matiere; car les exemples dont on pourroit s'étayer ſont en auſſi grand nombre d'un côté que d'un autre. Cependant on convient preſque unanimement que les ſonges que l'on a auſſitôt (12) après le repas, ou pendant le ſecond ſommeil, ne ſignifient abſolument rien. Quant au ſommeil lui-même, ce n'eſt autre choſe qu'une retraite (13) de l'eſprit réfugié alors en ſoi. Au reſte, ces affections nommées rêves, & qui accompagnent ſouvent le ſommeil de l'homme, ne ſont (14) pas propres à lui ſeul: il eſt évident que les chevaux, les chiens, les bœufs, les brebis & les chevres, rêvent auſſi. On croit même, en conſéquence, que tous les animaux vivipares (15) rêvent: on n'eſt pas aſſuré s'il en eſt de même des ovipares; mais il eſt certain qu'ils dorment.

Nous avons maintenant à parler des inſectes, qui ſont des animaux d'une petiteſſe infinie, & qui, ſelon quelques Auteurs, ne reſpirent point, & n'ont point de ſang.

Senſus hic in nobis: quem cùm ſopor impedit eſſe,
Tum nobis animam perturbatam eſſe putandum eſt,
Ejectamque foras: non omnem, namque jaceret
Æterno corpus perfuſum frigore leti.
Quippe ubi nulla latens animæ pars remaneret
In membris, cinere ut multo latet obrutus ignis,
Unde reconflari ſenſus per membra repentè
Poſſit, ut ex igni cæco conſurgere flamma, &c.

(14) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, c. 10.

(15) *Vivipares & quadrupedes*; car c'eſt ainſi que s'exprime Ariſtote, *ibid.*

C. PLINII SECUNDI NATURALIS HISTORIÆ

LIBER UNDECIMUS.

Continentur hiſtoriæ & naturæ parvorum animalium & reptilium.

De inſectorum genere.

CAPUT I.

MULTA hæc & multigenera, terreſtrium volucrumque vita. Alia pennata, ut apes : alia utroque modo, ut formicæ : aliqua & pennis & pedibus carentia : & jure omnia inſecta appellata ab inciſuris, quæ nunc cervicum loco, nunc pectorum atque alvi, percincta ſeparant membra, tenui modo fiſtulâ cohærentia. Aliquibus verò non totâ

(1) Quelques manuſcrits portent *multigenera ;* d'autres, en plus grand nombre, *multigena.* Cette derniere leçon a été adoptée par la plupart des Éditeurs. *Multigena*, au reſte, eſt une expreſſion employée par Plaute, *Captiv.* act. 1, ſc. 2, v. 56.

(2) Tout ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, ch. 1, p. 401.

(3) Nous traiterons des abeilles au chapitre 5, & dans les quinze chapitres ſuivants.

(4) Nous traiterons des fourmis aux chap. 30 & 31.

(5) Je lis *& jure* avec les éditions & les manuſcrits qu'indique M. le Comte de la Tour Rezzonico, dans ſes Recherches ſur Pline, imprimées à Parme, tome 2, p 114.

(6) En Grec ἔντομα. Voyez Ariſtote, *ibid.*

(7) Les éditions liſent *præcincta ;* je lis *percincta* avec les manuſcrits conſultés par M. le Comte Rezzonico.

HISTOIRE NATURELLE DE PLINE,

LIVRE ONZIEME,

Qui contient l'hiſtoire naturelle des inſectes & des reptiles.

Caracteres qui conſtituent le genre des inſectes.

LES inſectes ſont en grand nombre, & ſe diviſent en un grand nombre (1) d'eſpeces. Il y en a de terreſtres, il y en a de volatiles; car (2) les uns ont des ailes, comme les abeilles (3); les autres n'ont pas généralement des ailes, mais ſe diviſent, dans le même genre, en deux eſpeces, dont l'une eſt ailée, & dont l'autre ne l'eſt pas : telles ſont les (4) fourmis. Quelques-uns n'ont même ni ailes ni pieds. Tous ont été appellés, & avec raiſon (5), *inſectes*, à cauſe des inſections (6) ou entailles qu'ils ont, ſoit vers le cou, ſoit vers la poitrine, ſoit vers le ventre; leſquelles ſections diſtinguent chez eux, comme feroient autant de ligatures étroites, les diverſes (7) parties du corps, les tenant ſéparées, en quelque ſorte, les unes des autres, de maniere qu'elles ne ſont attachées enſemble que par l'intermede d'un petit tuyau. Dans quelques-uns cependant la zone dont l'étreinte forme

(8) Je lis au texte *aliquibus verò non totâ inciſurâ eas ambiente rugas*, avec le manuſcrit cité par M. le Comte Rezzonico, ſous le nom de *Alerienſis codex*, & non pas *non totâ inciſurâ, eam ambiente rugâ*; leçon incorrecte, adop-

inciſurâ eas ambiente rugas : ſed in alvo, aut ſuperne tantùm, imbricatis flexili vertebris, nuſquam alibi ſpectatiore naturæ rerum artificio.

De ſubtilitate in his naturæ.

CAPUT 2. IN magnis ſiquidem corporibus, aut certè majoribus, facilis officina ſequaci materiâ fuit. In his tam parvis, atque tam nullis, quæ ratio, quanta vis, quàm inextricabilis perfectio! Ubi tot ſenſus collocavit in culice? & ſunt alia dictu minora. Sed ubi viſum in eo prætendit? ubi guſtatum applicavit? ubi odoratum inſeruit? ubi verò truculentam illam & portione maximam vocem ingeneravit? quâ

tée par le Pere Hardouin. Deux manuſcrirs portent *non totâ inciſurâ eâ ambiente rugas.* Cette leçon, qui approche beaucoup de la nôtre, a été ſuivie par M. le Comte Rezzonico.

(9) *Superne* eſt ici l'ablatif ſingulier du ſubſtantif, *hoc ſuperne*, le deſſus du corps; de même que *alvo* eſt l'ablatif ſingulier d'*alvus*. Ainſi, dans le reſte de la phraſe, *flexili*, ou, comme d'autres liſent, *flexilibus*, a rapport à *alvo* & à *ſuperne*; & comme *ſuperne* n'eſt joint à *alvo* que par la conjonction conditionnelle *aut*, qui n'exige point néceſſairement le nombre pluriel dans l'adjectif qui peut ſuivre, il eſt abſolument indifférent de lire *flexilibus* ou *flexili*. A l'égard de la leçon *flexilium*, adoptée par l'illuſtre Critique de Parme, ſur la foi de tous les manuſcrits qu'il a conſulrés, & contre la foi des manuſcrits conſultés par Turnebe & par le Pere Hardouin, c'eſt manifeſtement une leçon vicieuſe. Au ſurplus, ni le Pere Hardouin, ni les autres Savants, n'avoient rien compris à ce paſſage de Pline, dont nous croyons donner ici la véritable explication.

(10) Au lieu de *imbricatis*, quelques manuſcrits portent *implicatis*: c'eſt une leçon corrompue; au moins je le préſume.

(1) L'expreſſion de Pline eſt exagérative; mais, comme elle eſt figurée, elle n'en eſt pas moins juſte. Notre langue admet rarement de telles hardieſſes. Nous croyons prendre aſſez d'eſſor quand nous oſons dire que les objets microſcopiques ſont placés, à notre égard, dans les bornes de l'être, aux confins du néant.

(2) Ou plutôr le couſin, comme Madame Dacier traduit *empis* chez Ariſtophane, dans la comédie des Nuées, acte 1, ſc. 2; car c'eſt cette ſorte de moucheron vocal, que Pline décrit ici. Au reſte l'un & l'autre de ces inſectes ſe nomme en Grec *kônôps*, *empis*, en Latin *culex*. M. de Bomare,

ces (8) pliſſures ne ſe rejoint pas entiérement, & laiſſe totalement à découvert, ſoit le ventre, ſoit le deſſus (9) du corps; parties au reſte revêtues de vertebres poſées les unes ſur les autres, comme les couvreurs poſent (10) les tuiles: & toute cette ſtructure décele en général un artifice ſi ingénieux, que la Nature, nulle part ailleurs, ne ſe montre plus admirable.

Subtilité de la ſtructure des inſectes.

Les corps des grands animaux, & ſur-tout des plus grands, n'étoient pas difficiles à configurer, l'abondance même de la matiere donnant plus de priſe à l'ouvrier. Mais pour former les corps des inſectes, dont l'exiguité eſt inexprimable, ou, pour mieux dire, qui ſont voiſins (1) du néant, quelle puiſſance, quelle intelligence, quelle inconcevable ſageſſe n'a-t-il pas fallu! Comment la Nature a-t-elle trouvé où placer les organes de chacun des cinq ſens chez le (2) moucheron? Et toutefois il y a des inſectes bien plus petits (3) encore que celui-la. Mais enfin, chez le moucheron, où a-t-elle trouvé de l'eſpace pour placer le ſiege de la vue? où lui a-t-elle logé le goût? où lui a-t-elle ſitué l'odorat? où lui a-t-elle placé (4) cette voix ſi fiere & ſi

aux mots *Couſin* & *Moucheron*, les a confondus onomariquement quant à la nominarion Latine; mais d'ailleurs il les diſtingue ſpécifiquement. Le moucheron eſt défini, avec raiſon, par Adrien Junius, *omnis vermiculus alatus*; ainſi c'eſt un nom vague, & qui comprend non ſeulement une infinité d'eſpeces, mais même un grand nombre de genres. Le couſin au contraire, en Iralien *zanzara*, en Eſpagnol *guzano-moſquito*, & en Grec *kônôps* & *kornôpis*, forme un genre diſtinct, & qu'on ne peut confondre qu'avec ſes propres eſpeces, mais non point avec les autres genres de mouches. Cependant j'ai préféré de traduire ici *moucheron*, parcequ'il s'agit du prorotype de la petiteſſe, & que *moucheron* eſt une expreſſion diminurive: elle eſt d'ailleurs conſacrée par l'ancien proverbe renouvellé des Grecs: *Comparer un moucheron à un éléphant.* Nous diſons plus volonriers aujourd'hui: *Comparer un ciron à un éléphant.*

(3) Tels que les mites qui ſe mettent dans le fromage; tels que le ciron, &c. &c.

(4) C'eſt à cette queſtion qu'appartient, comme de droit, le paſſage ſuivant, tiré de la comédie des Nuées

ſubtilitate pennas annexuit? prælongavit pedum crura? diſpoſuit jejunam caveam, uti alvum? avidam ſanguinis, & potiſſimum humani, ſitim accendit? Telum verò perfodiendo tergori, quo ſpiculavit ingenio? Atque ut in capaci, cùm cerni non poſſit exilitas, ita reciprocâ generavit arte, ut fodiendo acuminatum pariter, ſorbendoque fiſtuloſum eſſet. Quos teredini ad perforanda robora cum ſono teſte dentes affixit, potiſſimumque è ligno cibatum fecit? Sed turrigeros elephantorum miramur humeros, taurorumque colla, & truces in ſublime jactus: tigrium rapinas, leonum jubas, cùm rerum natura nuſquam magis, quàm in minimis, tota ſit. Quapropter, quæſo, ne noſtra legentes, quoniam ex his ſpernunt multa, etiam relata faſtidio damnent, cùm in contemplatione naturæ nihil poſſit videri ſupervacuum.

d'Ariſtophane. J'emploie la traduction de Madame Dacier:

CÉNAGORAS.

Tu ſerois dans une plus grande admiration, ſi je te diſois une autre belle choſe de Socrate.

STREPSIADE.

Quelle eſt-elle? dites-la-moi, je vous prie.

CÉNAGORAS.

Kairephon lui ayant demandé ſi c'eſt du derriere ou de la gueule que chantent les couſins...

STREPSIADE.

Eh bien! que lui a-t-il répondu?

CÉNAGORAS.

Il lui a dit que ce petit animal a l'inteſtin fort étroit, & que le vent y paſſant avec violence, il faut de néceſſité que le derriere du couſin faſſe ce bruit.

STREPSIADE.

Le derriere du couſin eſt donc une trompette! La plaiſante choſe! &c.

Ariſtophane ſe moque ici, avec raiſon, de l'explication donnée par Socrate ſur la cauſe du bruit que fait le couſin ou le moucheron. Ce bruit, ſelon M. Valmont de Bomare, eſt uniquement occaſionné par le mouvement des ailes, & proportionné à leur étendue. Cette obſervation de M. de Bomare eſt des plus juſtes.

(5) Je lis au texte *generavit* avec les manuſcrits, & non pas *geminavit*,

forte,

forte, ſi l'on a égard à l'extrême petiteſſe d'un tel animalcule? Avec quelle adreſſe l'a-t-elle muni d'ailes, de longues jambes, & d'une poche organiſée pour faire les fonctions du ventre? Quelles ſont, chez lui, les cauſes de cette altération inſatiable de ſang, & ſur-tout de ſang humain? Quelle dextérité dans la ſtructure du trait fait en pointe dont il ſe ſert pour percer la peau! car quoique ce trait ſoit ſi mince qu'il échappe, pour ainſi dire, à la vue, il n'en eſt pas moins bien travaillé, & la Nature l'a conſtruit (5) avec une telle induſtrie, qu'il eſt en même tems & pointu pour percer, & creux pour ſucer. Quelles ſortes de dents a-t-elle données aux (6) vers pour ronger les chênes les plus durs? Car une preuve qu'ils ont des dents, c'eſt le bruit qu'ils font en corrodant le bois, qui eſt leur principale nourriture. Au lieu d'admirer des choſes ſi merveilleuſes, nous réſervons notre étonnement pour les monſtrueuſes épaules de l'éléphant, capables de porter des tours; pour la roideur du col des taureaux; pour la force projectile dont ſont douées les armes de ces animaux; enfin pour la criniere du lion, ou pour l'agilité du tigre à fondre ſur ſa proie. Et toutefois c'eſt préciſément dans ſes moindres ouvrages que la Nature, cette puiſſante ouvriere, paroît s'être elle-même ſurpaſſée. C'eſt pourquoi je prie ceux qui liront cette Hiſtoire de ne pas condamner faſtidieuſement les obſervations raſſemblées ici ſur les inſectes, ſous prétexte que la plupart de ces petits animaux ſont communément mépriſés; & je les engage à réfléchir qu'il n'y a rien dans le ſpectacle de la Nature qui ne mérite notre attention.

leçon adoptée par les Editeurs, & dont j'ignore l'autorité primitive.

(6) Au ver de bois, nommé en Latin *coſſus*, *teredo*, *termes*, &c. Nous en traiterons au livre 16, chapitre 41.

Utrum ſpirent, an habeant ſanguinem.

CAPUT 3. INSECTA multi negarunt ſpirare, idque ratione perſuadentes, quoniam viſceri interiori nexus ſpirabilis non ineſſet. Itaque vivere ut fruges, arboreſque : ſed plurimum intereſſe, ſpiret aliquid, an vivat. Eadem de cauſa nec ſanguinem iis eſſe, qui ſit nullis carentibus corde atque jecore : ſic nec ſpirare ea, quibus pulmo deſit. Unde numeroſa quæſtionum ſeries exoritur. Iidem enim & vocem eſſe his negant, in tanto murmure apium, cicadarum ſono, & aliis quæ ſuis æſtimabuntur locis. Nam mihi contuenti ſe perſuaſit rerum natura, nihil incredibile exiſtimare de ea. Nec video, cur magis poſſint non trahere animam talia, &

(1) Mais non pas Ariſtote, qui s'éleve contre cette opinion, livre 4, *Hiſt. Anim.* ch. 9, p. 488. Un des caracteres ſpécifiques de tout inſecte, ſelon M. Roeſel, c'eſt que cet animalcule, quel qu'il ſoit, ne reſpire point l'air par la bouche, mais qu'il le pompe ou l'exhale par la partie ſupérieure de ſon corps, & par de petites ouvertures ſur les flancs, qu'on appelle *ſtigmates* ou *points à miroirs*.

(2) Je lis au texte *viſceri interiori* avec les Editeurs, & non pas *viſcera interiora* avec les manuſcrits, cette leçon ne formant aucun ſens ; j'adopte encore moins la leçon *in viſcera interiora ... ineſſet*, introduite par le Pere Hardouin, cette leçon étant un vrai ſoléciſme. En effet, *ineſſe* peut-il donc paſſer pour un verbe qui ſuppoſe mouvement ?

(3) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, chapitre 18, p. 245, 246 & 247.

(4) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, chapitre 9, p. 486, fait voir que ceci eſt une diſpute de mots ; que les inſectes, à proprement parler, n'ont point de voix, puiſque le ſon qu'ils rendent eſt produit uniquement par le frottement, la percuſſion & l'agitation de leurs membres, au lieu que la voix réelle provient du jeu des poumons, & de la conformation de la bouche.

(5) Ce bourdonnement, comme chez les autres mouches, provient du cliquetis des ailes.

(6) Anacréon a célébré le chant de la cigale. Voyez ſon Ode ſur cet inſecte, ſoit dans l'original, ſoit dans la traduction que j'ai faite en vers François des poéſies de cet Auteur Grec, dont Lacombe, Libraire, vient de donner une troiſieme édition, qui fait partie du recueil de mes poéſies, intitulé *les Muſes Grecques*. Virgile, dans ce vers,

Sole ſub ardenti reſonant arbuſta cicadis,

Si les inſectes reſpirent, & s'ils ont du ſang.

PLUSIEURS (1) prétendent que les inſectes ne reſpirent point, puiſqu'ils ſont privés de trachée-artere (2); qu'ainſi ils ont une vie ſemblable à celle des arbres & des plantes, c'eſt-à-dire une vie bien différente de celle qui dépend de la reſpiration. Par une ſuite de ce même raiſonnement, pluſieurs ſoutiennent auſſi que les inſectes n'ont point de ſang, puiſqu'ils n'ont (3) ni cœur ni foie; & qu'ils ne reſpirent pas non plus, puiſqu'ils n'ont point de poumon. De ces principes naiſſent une infinité de conſéquences. Par exemple, les mêmes Auteurs ſoutiennent que les inſectes n'ont point de (4) voix; tandis qu'on n'entend autre choſe que le (5) bourdonnement des abeilles, le chant (6) des cigales (7), & le cri de pluſieurs autres inſectes dont nous traiterons en tems & lieu. Pour moi, plus j'examine la Nature, plus je me perſuade que rien ne lui eſt impoſſible; & je ne vois pas pourquoi les inſectes ſeroient plutôt cenſés vivre ſans reſpirer, que reſpirer ſans poumon ni trachée-artere, comme nous avons (8) démontré que font les poiſſons marins, quoique

---

& la Fontaine, dans ces premiers vers d'une de ſes fables,

La cigale ayant chanté
Tout l'été, &c.

ont pareillement fait de la cigale un inſecte chantant. Cependant il eſt certain qu'elle n'a ni voix ni chant, mais un ſimple bruiſſement qu'elle exécute au dehors d'elle, & qui ne provient nullement du jeu des poumons. Selon M. de Réaumur, on obſerve ſous le ventre de la cigale, à la ſuite de ſes ſix jambes, deux calottes creuſes & écailleuſes, qu'on ſeroit tenté de qualifier de timbales; elles ſervent à modifier le ſon que rend une membrane fortement tendue, & qui devient tantôt concave, & tantôt convexe, mais toujours avec bruit, par l'entremiſe de deux muſcles qui ſe contractent & ſe relâchent alternativement. Cette méchanique, obſerve M. Valmont de Bomare, eſt démontrée, parcequ'en tiraillant ces muſcles, on fait chanter une cigale, quoique morte, pourvu que les parties ſoient encore fraîches.

(7) Nous traiterons des cigales aux ch. 26 & 27.

(8) Au liv. 9, ch. 7.

vivere, quàm ſpirare ſine viſceribus : quod etiam in marinis docuimus, quamvis arcente ſpiratum denſitate & altitudine humoris. Volare quidem aliqua, & animatu carere in ipſo ſpiritu viventia, habere ſenſum victûs, generationis, operis, atque etiam de futuro curam ; & quamvis non ſint membra, quæ velut carinâ ſenſus invehant, eſſe tamen his auditum, olfactum, guſtatum, eximia præterea naturæ dona, ſolertiam, animum, artem, quis facilè crediderit? Sanguinem non eſſe his fateor, ſicut ne terreſtribus quidem cunctis, verùm ſimile quiddam. Ut ſepiæ in mari ſanguinis vicem atramentum obtinet, purpurarum generi infector ille ſuccus : ſic & inſectis quiſquis eſt vitalis humor, hic erit & ſanguis, donec æſtimatio ſua cuique ſit. Nobis propoſitum eſt, naturas rerum manifeſtas indicare, non cauſas judicare dubias.

De corpore eorum.

CAPUT 4. INSECTA, ut intelligi poſſit, non videntur nervos habere, nec oſſa, nec ſpinas, nec cartilaginem, nec pinguia, nec carnes, ne cruſtam quidem fragilem, ut quædam marina, nec quæ jure dicatur cutis ; ſed mediæ cujuſdam inter omnia hæc naturæ corpus, arenti ſimile, nervo mollius, in reliquis partibus ſiccius verè, quàm durius. Et hoc

(9) Je lis au texte, avec les manuſcrits & le Pere Hardouin, *ſpiratum*, & non pas *ſpiritum*. C'eſt ainſi que Cicéron, l. 2 *de Natura Deor.* a employé, dans le même ſens, & au ſubſtantif, le mot *reſpiratum* pour *reſpirationem*.

(10) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 4, ch. 8, p. 483.

(11) Nous avons traité de la ſeche au l. 9, ch. 29, & des pourpres, pareillement au l. 9, ch. 35 & 36.

(12) J'ai ſuivi la leçon des Editeurs, qui liſent *ſanguinis vicem* ; cependant tous les manuſcrits conſultés par le Pere Hardouin portent *ſanguinis vires*, leçon, à la vérité, moins vraiſemblable.

(13) Quelques manuſcrits portent *indagare*, au lieu de *judicare*.

la denſité & la profondeur de l'eau de la mer ſemble exclure chez eux toute reſpiration. Peut-on croire aiſément que des animaux qui volent, & qui par conſéquent vivent au milieu de l'air, ne (9) reſpirent pas, tandis que nous les voyons ſe procurer leur nourriture, multiplier leur eſpece, travailler aux ouvrages qui leur ſont propres, & pourvoir même à l'avenir; tandis que nous reconnoiſſons qu'ils ont l'ouie (10), l'odorat, le goût, quoiqu'ils ſoient deſtitués des organes qui, chez les autres animaux, ſervent à tranſmettre les ſenſations; & qu'en outre ils ſont doués de pluſieurs excellentes propriétés actives, telles que l'adreſſe, le courage, l'induſtrie? J'avoue que ces petits volatiles n'ont point de ſang; ce qu'on peut nier auſſi avec vraiſemblance de tous les inſectes terreſtres: mais au moins ont-ils quelque choſe d'approchant. Et comme l'encre des ſeches (11), & le ſuc qu'on extrait des pourpres pour les teintures, tiennent lieu (12) de ſang chez ces animaux marins, de même les inſectes ont une humeur vitale que rien n'empêche d'appeller ſang, tant qu'on n'aura point fait la diſtinction de ces différentes humeurs. Au reſte, notre deſſein, en traitant des choſes naturelles, eſt de nous en tenir uniquement à ce qui eſt manifeſte, & non de prononcer (13) au haſard ſur des cauſes douteuſes & incertaines.

Du corps de l'inſecte.

Les inſectes, autant qu'on en peut juger, n'ont (1) ni nerfs, ni os, ni arêtes, ni cartilages, ni graiſſe, ni chair, ni une ſorte de croûte tendre, comme en ont quelques poiſſons de mer, ni peau proprement dite; mais leur corps eſt le réſultat d'une certaine nature moyenne entre toutes ces choſes: ainſi, quoique ſemblable à une matiere aride, il a néanmoins plus de molleſſe qu'un nerf; comme auſſi, dans ſes extrémités, il eſt plutôt ſec (2) que dur.

(1) Voyez la définition détaillée de l'inſecte à ce mot même, chez M. de Bomare. Au reſte, ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, chap. 6, p. 470.

(2) Je lis au texte, avec le Pere

ſolum his eſt, nec præterea aliud. Nihil intus, niſi admodum paucis inteſtinum implicatum. Itaque divulſis præcipua vivacitas, & partium ſingularum palpitatio. Quia quæcumque eſt ratio vitalis, illa non certis ineſt membris, ſed toto in corpore, minimè tamen capite, ſolumque non movetur, niſi cum pectore avulſum. In nullo genere plures ſunt pedes. Et quibus ex his plurimi, diutiùs vivunt divulſa, ut in ſcolopendris videmus. Habent autem oculos, præterque è ſenſibus tactum atque guſtatum : aliqua & odoratum, pauca & auditum.

De apibus.

CAPUT 5. SED inter omnia ea principatus apibus, & jure præcipua admiratio, ſolis ex eo genere hominum causâ genitis. Mella contrahunt, ſuccumque dulciſſimum atque ſubtiliſſimum, ac ſaluberrimum. Favos confingunt & ceras, mille ad uſus vitæ : laborem tolerant, opera conficiunt, rempublicam habent, conſilia privatim, ac duces gregatim; & quod maximè mirum ſit, mores habent. Præterea, cùm

Hardouin, *ficcius verè*, & non pas *verius* avec les Editeurs.

(3) Ariſtote, *ibid.* p. 471. Tout le reſte du chapitre eſt pareillement emprunté preſque mot pour mot de ce même Naturaliſte.

(4) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, chapitre 8, p. 477.

(1) Comparez avec ce traité de Pline ſur les abeilles, la diſſertation Françoiſe ſur le même ſujet, inſérée dans l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1712, depuis la page 299 juſqu'à la page 335. L'abeille ſe nomme en Hébreu, *deborah*; en Grec, *meliſſa*, *melitta*; en Latin, *apis*, *apes*; en Belgique, *bye*; en Anglois, *bee*; en Italien, *ape*; en Eſpagnol, *abeja*; en Allemand, *ymme*, *biene*; en Danois, *bie*; en Suédois, *bi*, *kopp*; en Slawon, *pſzczola*.

(2) Le miel, en Hébreu, *debaſch*; en Grec, *meli*; en Allemand, *honig*; en Belgique, *honich*, *zeem*; en Italien, *mele*; en Eſpagnol, *miel*; en Anglois, *honey*; en Suédois, *miod*, *honing*, *hanog*; en Danois, *honning*; en Slawo-Polonois, *miod*; en Slawo-Ruſſe, *medh*, *miodh*; en Slawo-Dalmate, *meod*; en Anglo-Saxon, *hunig*;

Voilà tout ce qu'ont les inſectes, & rien de plus. Quant au dedans du corps, on n'y trouve (3) qu'un inteſtin, lequel n'eſt replié que chez un très petit nombre d'eſpeces : auſſi les inſectes remuent-ils davantage lorſqu'on les met en pieces, & chaque partie palpite alors. La raiſon de ce phénomene, c'eſt que la vertu vitale, quelle qu'elle ſoit, qui ſe trouve en eux, n'eſt pas annexée ſeulement à certains membres, mais eſt répandue dans tout le corps, & moins toutefois dans la tête qu'ailleurs; de ſorte que celle-ci, étant ſéparée du reſte du corps, ne remue point, ſi ce n'eſt lorſqu'à la tête arrachée tient encore la poitrine. Aucun genre d'animaux n'a autant de pieds que les inſectes. Ceux qui en ont le plus vivent plus long-tems étant mis en pieces, comme les ſcolopendres. Ils ont des yeux, & outre cela (4) le ſens du tact & celui du goût. Quelques-uns ont auſſi l'odorat; mais peu ſont doués de la faculté de l'ouie.

Des abeilles.

Les abeilles (1) tiennent le premier rang parmi les inſectes, & méritent, plus qu'aucune autre eſpece, notre admiration, étant les ſeuls animalcules qui aient été faits pour l'uſage de l'homme. Ce ſont elles qui raſſemblent le miel (2), cette nourriture d'un ſuc ſi doux, ſi ſubtil, ſi ſalubre. Ce ſont elles auſſi qui compoſent les rayons & la cire que nous faiſons ſervir à tant d'uſages. Elles ſont aſſidues à leurs ouvrages, vivent en forme de république, & tiennent des conſeils particuliers. Chaque troupe a ſon chef, &, ce qu'il y a de plus admirable, cet état compoſé d'inſectes obéit à des loix. Les abeilles ne ſont (3), à notre égard, ni totalement apprivoiſées, ni totalement ſauvages, & ſont d'ailleurs d'une telle exiguité de forme, qu'à peine avons-

en ancien Suédois, *bland*. Le docte Jean Ihre écrit qu'en quelques Dialectes Allemands, le miel ſe nomme *honang*, *honec*; en Iſlandois, *hunang*, &c.

(3) Obſervation déja faite, liv. 8, ch. 56.

ſint neque manſueti generis, neque feri; tamen tanta eſt natura rerum, ut propè ex umbra minimi animalis, incomparabile effecerit quiddam. Quos efficaciæ induſtriæque tantæ comparemus nervos? quas vires? quos rationi medius fidius viros? hoc certè præſtantioribus, quo nihil novêre, niſi commune. Non ſit de anima quæſtio : conſtet & de ſanguine, quantulum tamen eſſe in tantulis poteſt. Æſtimemus poſtea ingenium.

Qui ordo naturæ in eis.

CAPUT 6. HYEME conduntur : unde enim ad pruinas niveſque, & Aquilonum flatus perferendos vires? Sanè & inſecta omnia : ſed minùs diu quæ parietibus noſtris occultata maturè tepeſiunt. Circa apes aut temporum locorumve ratio mutata eſt, aut erraverunt priores. Conduntur à Vergiliarum occaſu, ſed latent ultra exortum : adeo non ad veris initium, ut dixêre, nec quiſquam in Italia de alvis exiſtimat. Ante fabas florentes exeunt ad opera & labores, nulluſque, cùm per cœlum licuit, otio perit dies. Primùm

(4) Voici ce qu'en dit Virgile, Georg. l. 4, v. 153 :

Solæ communes natos, conſortia reſta
Urbis habent, magniſque agitant ſub legibus ævum:
Et patriam ſolæ, & certos novêre penates.
. . . . . .
. . . . Et in medium quæſita reponunt.

(1) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 8, chapitre 18, p. 928.

(2) Le Pere Hardouin lit *Sanè & inſecta omnia ſed minùs diu : quæ parietibus noſtris occultata, maturè tepeſiunt.* J'ai préféré la ponctuation du Pline d'Elzévyre, &c.

(3) Le quarante-quatrieme jour après l'équinoxe d'automne, ſelon le Pere Hardouin. Conſultez une ſavante note de M. de la Lande à ce ſujet parmi celles du vingt-cinquieme chapitre du l. 18.

(4) Le quarante-huitieme jour après l'équinoxe du printems, qui tombe, ſelon Columelle, au cinquieme jour des Ides de Mai. Du moins eſt-ce le ſentiment du Pere Hardouin. Conſultez, au livre 18, ch. 25, la note indiquée dans la précédente.

(5) On en peut juger par le témoignage d'Hygin, chez Columelle, l. 9.

nous

nous quelque priſe ſur elles pour les obſerver, étant moins des animaux réels que des ombres d'animaux; & cependant c'eſt par ces ouvrieres que la Nature exécute des travaux incomparables. En effet, quelle force, quelle vigueur peut aller de pair avec l'heureuſe & ſurprenante induſtrie des abeilles? quel génie humain peut égaler leur intelligence? Ce qui releve encore plus leur mérite, c'eſt qu'elles font tout de concert & en (4) commun. Ne diſputons point ſi elles reſpirent ou non; accordons, ſi l'on veut, qu'elles aient du ſang, quoique dans de ſi petits animaux il doive être en bien petite quantité : n'examinons que leur eſprit.

Du régime des abeilles.

En hiver (1) elles ſe tiennent cachées; car elles n'auroient pas la force de ſupporter les neiges & la gelée, ni de réſiſter à la rigueur des vents du nord. Il eſt vrai que tous les inſectes ſe cachent de même en cette ſaiſon; mais ceux, par exemple, qui ont hiverné chaudement dans nos maiſons, ſortent, en conſéquence, plutôt (2). Quant au régime que ſuivent, à cet égard, les mouches à miel, il faut ſuppoſer, de deux choſes l'une, ou que les mœurs de ces inſectes ont changé, ou que les Auteurs qui en ont écrit précédemment ſe ſont trompés. Elles ſe renferment dès le coucher (3) des Pléiades, & demeurent cachées juſqu'après le lever (4) de cette même conſtellation : ainſi, elles ne ſortent pas de leurs ruches dès le commencement du printems, comme l'avancent les Ecrivains en queſtion; & il n'y a perſonne (5) en Italie qui ne ſoit perſuadé du contraire. Elles ſe mettent à l'ouvrage avant que les feves ne fleuriſſent (6), &, de ce moment, elles

ch. 14, & ſur-tout par celui de Virgile, Georg. l. 4, v. 51 :

Cùm ſol cœlum æſtivâ luce reclusit,
Illæ continuò ſaltus ſylvaſque peragrant,
Purpureoſque metunt flores.

(6) Avant les Ides de Mai, ſelon le Pere Hardouin. Au reſte je lis, avec ce Savant & les manuſcrits, *exeunt*, & non pas *non exeunt* avec les Editeurs.

favos conſtruunt, ceram fingunt, hoc eſt, domos cellaſque faciunt : deinde ſobolem, poſtea mella ; ceram ex floribus, melliginem è lacrymis arborum quæ glutinum pariunt, ſalicis, ulmi, arundinis, ſucco, gummi, reſinâ His primùm alvum ipſum intus totum, ut quodam tectorio, illinunt, & aliis amarioribus ſuccis contra aliarum beſtiolarum aviditates : id ſe factuſas conſciæ, quod concupiſci poſſit. His deinde fores quoque latiores circumſtruunt.

De vocabulis operis.

CAPUT 7. PRIMA fundamenta commoſin vocant periti, ſecunda piſſoceron, tertia propolin, inter coria ceraſque : magni ad medicamina usûs. Commoſis cruſta eſt prima, ſaporis amari. Piſſoceros ſuper eam venit, picantium modo, ceu dilutior cera. E vitium populorumque mitiore gummi

(7) Tout le reſte de ce chapitre eſt emprunté d'Ariſtote, *H ſt. Anim.* l. 9, ch. 64.

(8) C'eſt-à-dire l'enduit mielleux, la ſorte de maſtic ou pâte ferme dont les abeilles fortifient leur domicile contre les autres inſectes. *Melligo* vient de *ligo* & de *mel.*

(9) Tous les manuſcrits portent *alvum* & non pas *alveum* : au reſte, comme l'obſerve le Pere Hardouin, ces deux expreſſions, dont l'une eſt une contraction de l'autre, ſont indifféremment employées l'une pour l'autre par les Anciens. *Alveus* me paroît venir du mot Celtique *al-bee*, une abeille ; car nous avons vu, dans la premiere note du chapitre précédent, que *bee*, aujourd'hui même, eſt le nom de l'abeille en Anglois, qui eſt une langue dérivée, en grande partie, du Celtique. Quant au mot *ruche*, c'eſt le mot Tudeſque *bruk* ou *bruch* adouci. Or, de ces deux mots, le premier ſignifie travail, & le ſecond le lieu du travail, une fabrique, une manufacture, une forge, &c. &c. Conſultez le docte Jean Ihre, dans ſon *Gloſſarium Suio-Gothicum*, au mot *Bruka*.

(1) Comme qui diroit *gommoſité* ; car, comme l'ont obſervé la plupart des Gloſſateurs, le *kommôſis* des Grecs répond au *gummitio* des Latins, mot employé par Columelle. Au lieu de *commoſin*, que portent trois manuſcrits & les éditions antérieures à Frobénius, on lit chez les autres manuſcrits *commiſin* ; & bien plus fautivement encore dans l'édition de Parme, *mityn*. Chez

ne demeurent pas un ſeul jour oiſives, pourvu que le tems le permette. D'abord elles (7) conſtruiſent les rayons avec de la cire, dont elles forment leurs logements; enſuite elles vaquent à la multiplication de l'eſpece; après quoi elles font le miel. La matiere de la cire eſt tirée du ſuc des fleurs qu'elles pompent par la ſuccion; & la matiere du miellage (8) eſt priſe des liqueurs, ſucs, gommes, ou réſines qui coulent de certains arbres, tels que le ſaule, l'orme, le roſeau. Les abeilles commencent à enduire tout le dedans de la ruche (9) avec cette matiere, & elles y mêlent des ſucs amers, afin d'écarter, par ce mauvais goût, les autres inſectes; car elles ſavent bien qu'elles vont préparer une liqueur délicieuſe, propre à exciter ces eſpèces paraſites. Ces mêmes matieres leur ſervent encore à rétrecir les entrées des rayons lorſqu'elles ſont trop grandes.

Des noms donnés aux divers ouvrages des abeilles.

Ceux qui s'entendent aux travaux des ruches, appellent le premier fondement des rayons *commoſis* (1), le ſecond *piſſoceros* (2), le troiſieme *propolis*: ce dernier ſe trouve placé entre le *piſſo-ceros* & la cire, & il eſt d'un grand uſage en Médecine. Le *commoſis* forme la premiere couche; il eſt d'un goût amer. Le *piſſo-ceros*, qui vient après, eſt une eſpece de vernis, & reſſemble à de la cire fondue (3). Le *propolis* provient d'une matiere plus épaiſſe, je veux dire de la gomme douce des vignes &

Ariſtote, *Hiſt. Anim* l. 9, c. 64, on lit *kônêſin* ou *kônuſin*. Mais les trois manuſcrits de Pline, que nous avons dit porter *commoſin*, joints à l'autorité de Heſychius, ne permettent pas d'héſiter ſur le choix. Cet Auteur écrit: *Kommôſin appellant apiarii quæ apes prima favis ponunt fundamina.*

(2) Comme qui diroit cire-poix, cire-réſine. C'eſt de cet enduit dont parle Virgile dans ces vers, *Georg.* l. 4, v. 40:

Collectumque hæc ipſa ad munera gluten,
Et viſco & Phrygiæ ſervant pice lentius Idæ.

(3) La plupart des Editeurs liſent *ceu dilutior, cera initium plerumque è mitiore gummi. Propolis, craſſioris jam materiæ*; leçon viſiblement corrompue. Le Pere Hardouin ayant ob-

propolis, craſſioris jam materiæ, additis floribus; nondum tamen cera, ſed favorum ſtabilimentum, quâ omnes frigoris aut injuriæ aditus obſtruuntur, odore & ipſa etiamnum gravi, ut quâ plerique pro galbano utantur.

Præter hæc convehitur erithace, quam aliqui ſandaracham, alii cerinthum vocant. Hic erit apium, dum operantur, cibus, qui ſæpè invenitur in favorum inanitatibus ſepoſitus, & ipſe amari ſaporis. Gignitur autem rore verno, & arborum ſucco, gummium modo, Africi minor, Auſtri flatu nigrior, Aquilonibus melior & rubens, plurimus in Græcis nucibus. Menecrates florem eſſe dicit, ſed nemo præter eum.

ſervé que l'élire des manuſcrits portoit *populorumque*, & non pas *plerumque*, & trouvant d'ailleurs, chez Pline, l. 24, cette phraſe, *Populi ferunt foliis guttam, ex qua apes propolim faciunt*, le Pere Hardouin, dis-je, eſt parti de là pour corriger le paſſage de Pline d'après ces lumieres données; & nous avons cru devoir ſuivre cette correction, comme indiſpenſable. Adrien Junius écrit que le *propolis* ſe nomme en Allemand, *wachſwinden*, *vorſtoſz*; en Belgique, *tſchutſel van den bientorf*, *t'voorhuyſken*; en Italien, *propoli*; en Eſpagnol, *betun de colmena*.

(4) Nous aurons occaſion ailleurs de reparler ſouvent du galbanum & de ſes propriétés. Voyez la Table des matieres.

(5) C'eſt le nom que lui donnent Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chap. 19, p. 616, & Varron, l. 3, *de re ruſt.* ch. 16, p. 109. *Erithakhis*, d'où provient *érithaque*, eſt le nom d'une ſorte d'arbre, & probablement d'une ſorte de buiſſon ou *rubus*; car, d'une part, l'oiſeau *erithakos* des Grecs eſt le *rubecula* des Latins; &, d'autre part, nous voyons, par ce paſſage même de Pline, qu'*érithaque* & *ſandaraque* ſont ſynonymes: or *ſan*, racine primitive de *ſandarakhê*, mot barbare adopté par les Grecs & par les Latins, paroît venir de l'Hébreu *ſana*, un buiſſon qui garde ſes épines, comme l'acacia, &c. L'érithaque ſeroit donc cenſée être l'extrait des fleurs d'une ſorte de buiſſon. Au reſte, on lit *ſandaraca* chez Ariſtote, & *ſandaracha* chez Dioſcoride & chez Pline. C'eſt à tort que le Pere Hardouin lit ici *ſandaracam*.

(6) Ce nom, barbare dans l'origine, *ſan-dar-akhê*, paroît ſignifier buiſſon que ſes épines ne quittent point: racines, *ſana*, en Hébreu *buiſſon*; *dar*, un *dard* en Perſan; & *akhê*, déſinence Grecque compoſée de l'*a* privatif & de *kheô*, dont nous avons fait *choir*, *échec*, *échéance*, &c. & qui ſignifie

des peupliers, jointe au ſuc des fleurs. Néanmoins ce n'eſt pas encore ici la cire, mais le ſoutien des rayons, ce qui ſert à les garantir du froid & des autres injures du tems. Le propolis eſt d'une odeur forte; auſſi la plupart l'emploient au lieu de galbanum (4).

En outre, les abeilles amaſſent dans la ruche la proviſion dont elles doivent vivre pendant leur travail; proviſion nommée par les uns (5) érithaque, par d'autres ſandaraque (6), par d'autres encore cerinthe (7). On la trouve ſouvent miſe en réſerve dans les concavités des rayons; ſon goût eſt amer. Ce qui la compoſe eſt une liqueur qui provient, comme la gomme, du ſuc des arbres, & de la roſée du printems. Sa quantité eſt moindre lorſque le vent d'Afrique ſouffle, & d'une teinte plus noire quand c'eſt le vent du midi. Le vent du nord la rend rouge, & perfectionne ſa qualité. Les abeilles en amaſſent beaucoup ſur les amandiers (8). Ménécrate (9) fait de l'érithaque une fleur; mais il eſt le ſeul (10) de ſon avis.

---

fluo, cado, &c. Voyez la note précédente.

(7) C'eſt le *kêrinthos* d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 40. Ce mot paroît ſignifier fleur de cire, & venir de *kéros*, cire, & de *anthos*, fleur. Théophraſte, *Hiſt. Plant.* l. 6, ch. 7, donne à une certaine fleur d'été le nom de *cerinthos*; ce que ſes interpretes traduiſent par *lilium fulvum*. Il ne faut point non plus confondre ce *cerinthe* des abeilles avec la *cerinthe* dont Virgile parle, *Georg.* l. 4, v. 63; ni avec le *cerinthe*, ſorte de plante dont Pline traite au livre 21, ch. 12. Le Pere Hardouin définit très bien le *cerinthe* des ruches: *Medium quiddam inter mel & ceram: præſtantius cerâ quidem ad cibatum, idem melle inferius.*

(8) Le *noyer Grec* n'eſt autre que l'amandier, ſelon Columelle, l. 6, ch. 14. On l'appelloit auſſi l'*arbre de Thaſos*. Nous reparlerons des noix Grecques, l. 23, ch. 8, & ailleurs. Conſultez la Table des matieres.

(9) Il y a eu au moins deux Ménécrate, l'un d'Epheſe, & Poëte géorgique; l'autre de Syracuſe, & Médecin. Conſultez les notes alphabétiques ſur le premier livre de Pline, au mot *Ménécrate*.

(10) Il faudroit avoir les ouvrages de Ménécrate, pour pouvoir juger ſi Pline le reprend à tort ou juſtement. Peut-être cet Auteur, ſans aucune alluſion au cerinthe des ruches, a-t-il, comme Théophraſte, donné le nom de cerinthe à une fleur d'été (au lis fauve). Sur quoi conſultez la note 7. Peut-être auſſi a-t-il défini cette proviſion des abeilles *une fleur céracée*, *une fleur de cire*; & il ſe pourroit faire

Ex quibus floribus opera fiant.

CAPUT 8. CERAS ex omnium arborum ſatorumque floribus confingunt, exceptâ rumice & echinopode. Herbarum hæc genera. Falsò excipitur & ſpartum, quippe cùm in Hiſpaniâ multa in ſpartariis mella herbam eam ſapiant. Falsò & oleas excipi arbitror, quippe olivæ proventu plurima examina gigni certum eſt. Fructibus nullis nocetur. Mortuis ne floribus quidem, non modò corporibus inſidunt. Operantur intra ſexaginta paſſus: & ſubinde conſumptis in proximo floribus, ſpeculatores ad pabula ulteriora mittunt. Noctu deprehenſæ in expeditione excubant ſupinæ, ut alas à rore protegant.

De amatoribus earum.

CAPUT 9. NE quis miretur amore earum captos, Ariſtomachum Solenſem duodeſexaginta annis nihil aliud egiſſe: Philiſ-

que Pline, ou d'autres Auteurs copiés par Pline, euſſent mal compris cette définition, d'ailleurs aſſez plauſible, comme la même note 7 le fait voir.

(1) Nous traiterons du *rumex* ou *lapathum* au l. 19, ch. 12, & l. 20, ch. 21.

(2) L'élite des manuſcrits porte *echinopode*, & non pas *chenopode*. Turnebe cite une Epigramme tirée de Plutarque, qui fait mention de l'*echinopus*. Voyez le Lexicon de Conſtantin. Le Pere Hardouin croit que Pline, au l. 21, ch. 21, n'a entendu autre choſe, par le *tribulus* ou *chardon chauſſetrape*, que l'échinopode.

(3) Nous traiterons du genet au livre 19, ch. 2: *Deterrima nota mel habetur nemorenſe, quod ex ſparto atque arbuto provenit.* Columelle, l. 9, chapitre 4.

(4) Aſſertion réitérée au livre 19, à l'entrée du ch. 2.

(5) L'abeille ſait extraire du miel de l'olivier, ſelon Varron, *de re ruſt.* l. 3, ch. 16; ce qui eſt confirmé par Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 64, & réitéré par Pline, l. 21, chap. 12. Mais Ariſtote & Pline obſervent que c'eſt de la feuille, & non de la fleur de l'olivier, dont l'abeille exprime le ſuc. Albert le Grand, *de Anim.* livre 8, Traité 4, chap. 3, dit avoir vu ſou-

Quelles fleurs fourniſſent la matiere des ouvrages des abeilles.

Les abeilles recueillent la cire ſur les fleurs de toutes ſortes d'arbres ou de plantes, excepté le lapathum (1) & l'échinopode (2), qui ſont des genres d'herbes. Quelques-uns en exceptent auſſi le genet (3) : mais c'eſt à tort ; car en Eſpagne, où cette plante eſt commune (4), le miel en a ſouvent l'odeur. Je crois auſſi que c'eſt mal-à-propos qu'on en excepte l'olivier (5) ; car il eſt certain que, dans les lieux où cet arbre abonde, il ſe forme beaucoup d'eſſaims d'abeilles. Elles ne font de mal à aucun fruit : jamais elles ne ſe poſent ſur une fleur deſſéchée, & encore moins ſur un corps mort. Les ruches d'un même eſſaim, dans le travail qu'elles font, ne s'éloignent pas de la ruche plus loin qu'à la diſtance de ſoixante pas ; & quand elles ont conſumé les fleurs qui ſont dans cet eſpace, elles envoient des eſpions pour reconnoître s'il y a eſpérance de trouver plus loin de quoi fourrager. Surpriſes en campagne par la nuit, elle font le guet (6), couchées à la renverſe, pour garantir leurs ailes de la roſée.

Des amateurs d'abeilles.

Il ne faut pas s'étonner de l'affection qu'ont eu certains hommes pour les abeilles, comme Ariſtomaque (1) de Soles, dont l'unique occupation, pendant cinquante-huit ans, fut de les obſerver, & Philiſque (2) de Thaſos, qui paſſa ſa vie dans les déſerts, &

vent des abeilles aller à la picorée ſur cette ſorte d'arbre. Nous traiterons particuliérement de l'olivier au l. 15, ch. 5.

(6) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 19, p. 608.

(1) Ce perſonnage eſt appellé Ariſtodeme, & non pas Ariſtomaque, dans le quinzieme Diſcours *ad fratres in Eremo*, parmi les Œuvres de S. Auguſtin : *Philoſophus Ariſtodemus annis multis inſudavit ut naturam mellis inveſtigaret, nec finaliter potuit.* Voyez les notes alphabétiques ſur le premier livre de Pline, au mot *Ariſtomachus.*

(2) Nous en avons parlé dans les notes alphabétiques ſur le premier li-

cum verò Thaſium in deſertis apes colentem, Agrium cognominatum : qui ambo ſcripsêre de his.

Ratio operis.

CAPUT 10. RATIO operis : Interdiu ſtatio ad portas more caſtrorum, noctu quies in matutinum, donec una excitet gemino aut triplici bombo, ut buccino aliquo. Tunc univerſæ provolant, ſi dies mitis futurus eſt : prædivinant enim ventos imbreſque, & ſe continent tectis. Itaque temperie cœli (& hoc inter præſcita habent), cùm agmen ad opera proceſſit, aliæ flores aggerunt pedibus, aliæ aquam ore, guttaſque lanugine totius corporis. Quibus eſt earum adoleſcentia, ad opera exeunt, & ſupradicta convehunt : ſeniores intus operantur. Quæ flores comportant, prioribus pedibus femina onerant, propter id naturâ ſcabrâ, pedes priores roſtro : totæque onuſtæ remeant ſarcinâ pandatæ. Excipiunt

---

vre, & ailleurs. Conſultez la Table des matieres.

(1) Ce que Virgile exprime par ce vers, *Georg.* l. 4, v. 165 :

Sunt quibus ad portam cecidit cuſtodia ſorti.

(2) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, c. 64.

(3) *Bombos* eſt un mot Grec, dont les Latins ſe ſont emparés, & ont fait *bombus* & *bombitatio*. Cette expreſſion revient à notre mot *bourdonnement*. *Bombitatio*, dit Feſtus, *eſt ſonus apum ab ipſo ſonitu dictus : ſicut mugitus boum, hinnitus equorum*. Au teſte, dans cette phraſe de Feſtus, je penſe qu'il faudroit lire *bombilatio*, & non pas *bombitatio* ; car cela vient du verbe *bombilare*.

Bombilat ore legens munera me'lis apes,

écrit l'Auteur du Poëme *de Philomela*.

(4) Ariſtote, *ibid.*

(5) Ariſtote, *ibid.* p. 1136 ; Théophraſte, au livre *de Signis temp.* p. 125 ; Elien, *Hiſt. Anim.* ch. 11 ; & Virgile, *Georg.* l. 4, v. 191 :

Nec verò à ſtabulis pluviâ impendente recedunt
Longiùs, aut credunt cœlo adventantibus euris :
Sed circum tutæ ſub mœnibus urbis aquantur,
Excurſuſque breves tentant.

(6) Virgile, *ibid.* v. 178 :

Grandævis oppida curæ,
Et munire favos, & dædala fingere tecta.

(7) *Pandatæ* ſignifie également voûtées ou ployées. *Pandari trabs dicitur quæ cedit ponderi*, écrit Calepin : c'eſt-à-dire *PANDARI ſe dit d'une poûtre qui plie ſous le poids* ; & ce même Savant obſerve qu'ordinairement cette expreſſion eſt l'oppoſé de *fornicari*, qui,

qui, pour cette raiſon, fut ſurnommé le Sauvage. Tous deux ont écrit ſur les abeilles.

Conduite de l'ouvrage des abeilles.

VOICI l'ordre que ces mouches ſuivent dans leur travail. De jour, elles font la garde à l'entrée de (1) la ruche, comme on feroit dans un camp; de nuit, elles ſe repoſent (2) juſqu'à ce qu'au matin une d'entre elles les réveille par deux ou trois bourdonnements (3), comme on feroit dans une armée en ſonnant de la trompette: alors (4) toutes ſe mettent en devoir de ſortir, ſi elles jugent que la journée ſera belle; ce qu'elles ſavent très bien prévoir (5) & pronoſtiquer, de même que quand il doit y avoir du vent ou de la pluie; & dans ce dernier cas, elles ſe tiennent renfermées dans la ruche: mais ſi le tems eſt beau, la troupe ſe met en campagne. Les unes amaſſent des fleurs qu'elles s'entortillent aux pieds; les autres pompent de l'eau, s'en rempliſſent la gorge, ou s'en chargent tout le corps, en y faiſant adhérer une multitude de petites gouttes au moyen du duvet dont il eſt revêtu. Ce ſont les jeunes abeilles qui vont ainſi en campagne, & qui apportent des fleurs & de l'eau. Les vieilles (6) travaillent dans la ruche. Celles qui tranſportent les fleurs, les chargent, par le moyen des pieds de devant, ſur leurs cuiſſes, qui ſont à cet effet d'une ſtructure raboteuſe; enſuite elles ſe chargent auſſi les pieds de devant par le moyen de leur trompe. Ainſi fournies, elles reviennent au gîte ployées (7) ſous le poids du fardeau. Trois

qui ſignifie *ſe voûter*, quoiqu'on l'emploie auſſi dans ce dernier ſens mal-à-propos. C'eſt donc pour avoir pris *pandate* dans le ſens excluſif de *voûtées*, que Gaſſendi, ſur le dixieme livre de Diogene Laerce, a haſardé, au ſujet de ce paſſage de Pline, une critique injuſte, alléguant que ſi les abeilles étoient voûtées par le poids, elles ne pourroient voler. Cette objection s'évanouir ſi l'on interprete, avec Calepin, *pandate* dans le ſens de *ployées de maniere que le milieu du corps ſe trouve plus bas que les deux extrémités*; & c'eſt évidemment ce que Pline a voulu dire.

eas ternæ, quaternæque, & exonerant. Sunt enim intus quoque officia diviſa. Aliæ ſtruunt, aliæ poliunt, aliæ ſuggerunt, aliæ cibum comparant ex eo quod allatum eſt. Neque enim ſeparatim veſcuntur, ne inæqualitas operis & cibi fiat & temporis. Struunt orſæ à concameratione alvei, textumque vel iſtâ ſummâ telâ deducunt, limitibus binis circa ſingulos actis, ut aliis intrent, aliis exeant. Favi ſuperiore parte affixi, & paulùm etiam lateribus ſimul hærent, & pendent unà. Alveum non contingunt, nunc obliqui, nunc rotundi, qualiter popoſcit alveus : aliquando & duorum generum, cùm duo examina concordibus populis diſſimiles habuêre ritus. Ruentes ceras fulciunt, pilarum intergerinis ſic à ſolo fornicatis, ne deſit aditus ad ſarciendum. Primi ferè tres verſus inanes ſtruuntur, ne promptum ſit quod invitet furantem. Noviſſimi maximè implentur melle : ideoque aversâ alvo favi eximuntur. Gerulæ ſecundos fla-

(8) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 64, p. 1113.

Aut onera accipiunt venientum.
Virg. Georg l. 4.

(9) Tous les manuſcrits conſultés par le Pere Hardouin, & par d'autres Savants, portent : *Struunt orſæ à concameratione alvei, textumque vel iſtâ ſummâ telâ deducunt.* Le P. Hardouin, pour plus grande clarté, corrige, mais ſans aucun beſoin, *velut à ſumma tela, &c.* Le texte d'Ariſtote, que voici, fait voir qu'il n'y a rien à changer à celui de notre Auteur : *Ordiuntur ab alvei camera, tectoque telas ſuas, quas ad ima uſque contexunt, & pavimento tenus multas deducunt.* Ce même paſſage démontre auſſi qu'il faut rejetter les deux leçons ſuivantes, adoptées, l'une par Turnebe, l'autre par les Editeurs. Celle de ces derniers porte : *Struunt orſa ea concameratione alvei, textumque vel uſque ad ſumma tecta deducunt.* Celle de Turnebe eſt encore moins recevable ; il lit : *Textumque velis à ſumma tela deducunt.*

(10) C'eſt-à-dire autour de chaque rayon. Dans cette phraſe, *Circa ſingulos*, il faut ſous-entendre *favos.* Au reſte je lis au texte *limitibus binis circa ſingulos actis*, & non *circa ſingulos actus*, comme portent la pluparr des manuſcrits, ſans doute par la faute des copiſtes. J'approuve encore moins la leçon *circa ſingulos arcus*, adoptée par pluſieurs Editeurs.

(11) *Ne ſolum contingant, quoniam id præbet examinibus iter*, écrit Columelle, l. 9, ch. 15.

ou quatre (8) les reçoivent à l'entrée de la ruche, & les aident à dépoſer leurs charges. Au dedans les fonctions ſont pareillement diſtribuées. Les unes bâtiſſent, les autres poliſſent, d'autres ſervent les ouvrieres, d'autres apprêtent à manger à la commune, prenant, à cet effet, ſur la maſſe des proviſions amaſſées: car elles ne mangent jamais ſéparément; mais la répartition de la nourriture eſt toujours égale entre elles, comme auſſi la durée du repas eſt toujours la même pour tous les membres de la république. Quant à la ſtructure de leurs rayons, elles commencent par voûter (9) la ruche, & conduiſent l'ouvrage de haut en bas, comme ſi elles ourdiſſoient une toile, pratiquant autour de chaque (10) compartiment deux chemins, l'un pour entrer, & l'autre pour ſortir. Les rayons ſont attachés à la partie (11) ſupérieure de la ruche, & un peu aux divers côtés. Ils tiennent enſemble, & ſont tous également ſuſpendus, ſans toucher le bas. Ils ſont tantôt anguleux, & tantôt ronds, ſelon la forme de la ruche (12). Quelquefois auſſi il y a dans une même ruche deux ſortes de rayons. Par exemple, lorſque deux eſſaims s'accordent à demeurer enſemble, chacun donne à ſes rayons une forme différente. Pour empêcher que les rayons s'écroulent, les abeilles ont (13) ſoin de les étayer par des eſpeces de piliers placés de diſtance en diſtance ſur le bas de la ruche, & qui ſont faits en arcade, afin de laiſſer le paſſage libre pour les réparations néceſſaires. Dans les deux ou trois premiers rayons, elles ne mettent rien (14), afin de ne point tenter la cupidité du voleur. Ce ſont les derniers rangs qui ſont le plus remplis de miel; & c'eſt pourquoi, lorſqu'on veut ôter les rayons de miel, on ouvre le derriere de la ruche (15). Pour apporter des proviſions à la ruche, les abeilles choiſiſſent un tems favorable. S'il ſurvient un (16)

(12) *Figura cerarum talis, qualis & habitus domicilii.* Idem ibid.

(13) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 9, chap. 64.

(14) Ariſtote, *ibid.* p. 1111.

(15) Columelle, l. 9, ch. 15.

(16) Ariſtote, *ibid.* p. 1129.

tus captant. Si cooriatur procella, apprehenſi ponduſculo lapilli ſe librant. Quidam in humeros eum imponi tradunt. Juxta verò terram volant in adverſo flatu vepribus evitatis. Mira obſervatio operis. Ceſſantium inertiam notant, caſtigant mox, & puniunt morte. Mira munditia. Amoliuntur omnia è medio, nullæque inter opera ſpurcitiæ jacent. Quin & excrementa operantium intus, ne longiùs recedant, unum congeſta in locum, turbidis diebus & operis otio egerunt. Cùm adveſperaſcit, in alveo ſtrepunt minùs ac minùs, donec una circumvolet eodem, quo excitavit, bombo, ceu quietem capere imperans : & hoc caſtrorum more. Tunc repentè omnes conticeſcunt.

De fucis.

CAPUT II. DOMOS primùm plebei exædificant, deinde regibus. Si ſperatur largior proventus, adjiciuntur contubernia & fucis. Hæ cellarum minimæ, ſed ipſi majores apibus.

Sunt autem fuci, ſine aculeo, velut imperfectæ apes;

(17) Comme le dit Virgile dans ces vers, *Géorg.* l. 4 :

Et ſæpè lapillos,
Ut cymbæ inſtabiles fluctu jactante ſaburram,
Tollunt : his ſeſe per inania nubila librant.

(18) Ariſtote, *ibid.* p. 1133.

(19) Ariſtote, *ibid.* p. 1126.

(20) Ariſtote, *ibid.* p. 1132 ; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 11 ; Albert le Grand, *de Anim.* l. 8, Traité 4, ch. 4, p. 271.

(21) C'eſt ce que Virgile exprime dans ces vers, *Géorg.* l. 4 :

Veſper ubi è paſtu tandem decedere campis
Admonuit : tum tecta petunt, tum corpora curant :
Fit ſonitus, muſſantque oras & limina circum.
Poſt, ubi jam thalamis ſe compoſuêre, ſiletur
In noctem, feſſoſque ſopor ſuus occupat artus.

(1) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 64, p. 1109.

(2) Le bourdon, ou plutôt le *faux-bourdon*, autrement l'*abeille faux-bourdon*. C'eſt le mâle de l'abeille ; ce qu'ont ignoré les Anciens. Son nom eſt, en Grec, *képhén* ; en Allemand, *tran*, *hummel* ; en Belgique, *holm*, *vommel* ; en Eſpagnol, *zangano de la colmena* ; en Anglois, *drone*, *humble* ; en Italien, *calabrone* ; en Danois, *homle* ; en Suédois, *humla* : au teſte, cette nomenclature n'eſt pas bien exacte, la plupart des Nomenclateurs ayant confondu l'abeille faux-bourdon avec le bourdon propte, & même avec le frélon.

(3) Je lis au texte *ha cellarum mini-*

orage, elles prennent avec (17) les pieds de petites pierres afin de ſe rendre plus peſantes. Quelques-uns diſent qu'elles mettent ces pierres ſur leurs épaules. Etant ainſi chargées, elles volent plus près de terre, & luttent contre le vent, prenant ſoin toutefois d'éviter les buiſſons. Au reſte les abeilles ſont d'une merveilleuſe attention à leur ouvrage. Quand elles remarquent (18) des pareſſeuſes & des lâches, elles les châtient auſſi-tôt, & les puniſſent de mort. Leur propreté eſt extrême. Elles ont grand ſoin d'ôter (19) de leur ruche toutes les ſouillures, & de n'y rien laiſſer de malpropre. Pour ce qui eſt des (20) ordures que font les ouvrieres de l'intérieur, elles les accumulent dans un endroit particulier; &, choiſiſſant un jour qu'il fait mauvais tems, & qu'il n'y a pas moyen de courir la campagne, elles jettent ces immondices dehors: elles en uſent ainſi, pour que ces travailleuſes du dedans de la ruche ne ſoient point obligées de s'écarter de leur ouvrage. Sur le ſoir (21), elles font dans la ruche un bruit qui diminue peu-à-peu, juſqu'à ce qu'une d'entre elles, voltigeant de côté & d'autre, ſonne la retraite par un bourdonnement ſemblable à celui qu'elle a employé le matin pour les réveiller, & donne ainſi le ſignal du repos, comme il ſe pratique dans un camp: alors toutes ſe taiſent auſſi-tôt.

Des bourdons.

Elles bâtiſſent d'abord des logements pour la commune, enſuite pour les rois; & ſi elles eſperent (1) avoir une abondante proviſion de miel, elles en bâtiſſent auſſi pour les bourdons (2). Les cellules des bourdons (3) ſont les plus petites de toutes, quoiqu'ils ſoient eux-mêmes (4) plus gros que les abeilles.

Les bourdons n'ont point d'aiguillon. Ce ſont comme des abeilles imparfaites: c'eſt une derniere génération, une arriere produc-

ma avec les manuſcrits, & non pas *his cellarum minima* avec Frobenius. Voy. Ariſtote, *ibid.* p. 1110.

(4) Je lis au texte *ſed ipſi majores apibus* avec les manuſcrits, & non pas *ſed ipſis majores apibus* avec Dalechamp.

noviſſimæque, à feſſis & jam emeritis inchoatæ, ſerotinus fœtus, & quaſi ſervitia verarum apium : quamobrem imperant iis, primoſque in opere expellunt, tardantes ſine clementia puniunt. Neque in opere tantùm, ſed in fœtu quoque adjuvant eas, multum ad calorem conferente turbâ. Certè quo major eorum fuit multitudo, hoc major fiet examinum proventus. Cùm mella cœperunt matureſcere, abigunt eos : multæque ſingulos aggreſſæ trucidant. Nec id genus, niſi vere, conſpicitur. Fucus ademptis alis in alveum rejectus, ipſe cæteris adimit.

Regias imperatoribus futuris in ima parte alvei exſtruunt amplas, magnificas, ſeparatas, tuberculo eminentes : quod ſi exprimatur, non gignuntur ſoboles. Sexangulæ omnes cellæ, ſingulorum eæ pedum opere. Nihil horum ſtato tempore, ſed rapiunt diebus ſerenis munia. Et melle uno alterove ad ſummum die cellas replent.

(5) Elien, *Hiſt. Anim.* l. 1, ch. 9.

(6) *Verumtamen ad procreationem ſobolis conferre aliquid hi ſuci videntur, inſidentes ſeminibus quibus apes figurantur : itaque ad fovendam & educandam novam prolem familiariùs admittuntur. Excluſis deinde pullis, extra tecta proturbantur.* Columelle, l. 9, ch. 15.

(7) *Mellis maturitas intelligitur cùm animadvertimus fucos ab apibus expelli ac fugari, quod eſt genus amplioris incrementi, ſimillimum api; &, ut ait Virgilius,* ignavum fucos pecus, *& ſine induſtria favis aſſidens : nam neque alimenta congerit, & ab aliis invecta conſumit.* Columelle, ibid.

(8) Comme le dit Virgile, *Géorg.* liv. 4 :

Ignavum fucos pecus à præſepibus arcent.

(9) Je lis au texte *in ima parte* avec le Pere Hardouin & l'élite des manuſcrits, confirmés par Columelle, l. 9, ch. 11. Chez la plupart des Editeurs, on lit *in una parte.*

(10) Cette prominence eſt formée par la ſaillie de la tête de l'inſecte deſtiné à être roi, & qui ſe développe peu-à-peu. Si donc on preſſe cette éminence, on tue le futur monarque de la ruche. Cet endroit de Pline ſeroit un des plus obſcurs de ſon ouvrage, ſi ce paſſage de Palladius n'y apportoit un grand jour : *Eſt hoc futuri regis ſignum.*

tion des vieilles mouches à miel qui ont fait leur tems, & qui ſont hors d'âge & de ſervice. Auſſi les bourdons ſont-ils les eſclaves des véritables abeilles : c'eſt pourquoi elles leur commandent en maîtreſſes, & les envoient les premiers à l'ouvrage; & s'ils s'y montrent pareſſeux, elles les puniſſent (5) en toute rigueur. Mais ce n'eſt pas ſeulement au travail que les bourdons les aident, ils contribuent auſſi à (6) augmenter la propagation de l'eſpece ; ce qui eſt à deſirer pour la république, la multitude du peuple échauffant d'autant plus la ruche. Ce qui eſt certain, c'eſt que plus il y a de bourdons, plus auſſi les eſſaims ſeront riches & abondants. Mais lorſque le miel commence (7) à être dans ſa perfection, les abeilles chaſſent les bourdons (8), & même les tuent, ſe jettant pluſieurs ſur un ſeul. Auſſi ne voit-on ceux-ci qu'au printems. Si on arrache les ailes à un bourdon, & qu'on le rejette dans la ruche, il arrachera les ailes à tous ſes compagnons.

Les abeilles conſtruiſent au bas (9) de la ruche, pour leurs rois futurs, de grands & magnifiques palais qui ſont ſéparés des autres logements, & diſtingués par une éminence. Si l'on froiſſe cette éminence (10), on n'aura point de la race royale. Toutes les cellules des abeilles ſont à ſix angles (11), ſelon le nombre de leurs pieds, qui ſont les inſtruments de leur travail. Elles n'ont point de (12) tems réglé pour les ouvrages dont nous venons de parler ; mais elles profitent des jours ſereins pour avancer la beſogne. Elles ne mettent qu'un jour, où deux tout au plus, à remplir de miel leurs cellules.

Inter cætera foramina quæ pullos continent, unum majus ac longius velut tuber apparet. Sed tunc transferendi ſunt, quando eroſis cooperculis ad naſcendum maturi capita nituntur exerere, &c.

(11) *In favo ſex angulis cella, totidem quot habet apis ipſa pedes : quod geometræ ἑξάγωνον, &c.... Favus eſt quem fingunt apes multicavatum è cera, cùm ſingula cava ſena latera habeant, quot ſingulis pedes dedit natura.* Varron, *de re ruſt.* l. 3, ch. 16.

(12) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 9, ch. 64, p. 1122.

Quæ natura mellis.

CAPUT 12. VENIT hoc ex aere, & maximè ſiderum exortu, præcipuèque ipſo Sirio exſplendeſcente fit, nec omnino prius Vergiliarum exortu, ſublucanis temporibus. Itaque tum primâ aurorâ folia arborum melle roſcida inveniuntur : ac ſi qui matutino ſub dio fuêre, unctas liquore veſtes, capillumque concretum ſentiunt. Sive ille eſt cœli ſudor, ſive quædam ſiderum ſaliva, ſive purgantis ſe aeris ſuccus, utinamque eſſet & purus ac liquidus, & ſuæ naturæ, qualis defluit primò ! nunc verò è tanta cadens altitudine, multumque, dum venit, ſordeſcens, & obvio terræ halitu infectus, præterea è fronde ac pabulis potus, & in uterculos congeſtus apum (ore enim eum vomunt), ad hæc ſucco florum corruptus, & alveis maceratus, totieſque mutatus, magnam tamen cœleſtis naturæ voluptatem affert.

Quæ optima mella.

CAPUT 13. IBI optimus ſemper, ubi optimorum doliolis florum conditur. Atticæ regionis hoc, & Siculæ, Hymetto, &

(1) Séneque dit, Ep. 85 : *Quibuſdam placet non faciendi mellis ſcientiam apibus eſſe, ſed colligendi. Hinc mel aerium Virgilio, quod ex rore aeris factum :*

Protinus aerii mellis cœleſtia dona.

Au reſte, M. Valmont de Bomare, M. Linnæus, & d'autres Savants, nient que le miel ſoit une roſée du ciel. Ils prétendent que c'eſt un ſuc propre aux fleurs, & que l'abeille ſait en extraire.

(2) D'autres prétendent que les abeilles rendent le miel par la voie des excréments ; ce qu'il eſt difficile de vérifier, leurs opérations ne ſe faiſant pas à découvert. Sur quoi conſultez Gaſſendi, ſur le dixieme livre de Diogene Laerce, p. 1118. M. Valmont de Bomare paroît convaincu que l'abeille regorge le miel par la voie antérieure, & non par celle des excréments.

(3) Ce nom de lieu a ſa ſource tant dans le mot Germanique *ymme*, miel, que dans le mot Celtoſcythe ou Anglo-Saxon *humhel*, qui ſignifie le bourdon à miel, où l'abeille ſauvage ; & c'eſt de là, ſans doute, qu'eſt venu le

De

De la nature du miel.

Le miel vient de l'air (1) : il ſe forme ſur-tout au lever de certains aſtres, & principalement de la Canicule, mais jamais avant le lever des Pléiades ; & l'inſtant de ſa formation, c'eſt le point du jour. On trouve donc dans ces époques, dès la naiſſance de l'aurore, les feuilles des arbres chargées de miel ; & ſi quelqu'un ſe rencontre alors dans les champs, il ſent ſes habits & ſes cheveux enduits d'une liqueur onctueuſe. Or, ſoit que le miel ſoit une eſpece de ſueur du ciel, ou de ſalive des aſtres, ou un ſuc ſurabondant dont l'air ſe purge, il ſeroit à ſouhaiter que nous l'euſſions pur, liquide & naturel, tel qu'il vient de ſa premiere ſource. Mais comme il tombe d'une région fort élevée, qu'il contracte, chemin faiſant, beaucoup d'ordure, & qu'il eſt infecté par les vapeurs terreſtres qu'il rencontre ; que d'ailleurs les abeilles, après l'avoir recueilli ſur les feuilles des arbres & ſur les herbes, l'avalent, le digerent, puis le (2) regorgent ; qu'en outre il eſt altéré par le ſuc des fleurs, & macéré dans les ruches, il ſe trouve alors bien différent de ſon premier état ; & néanmoins, après tant d'altérations, il conſerve encore un goût délicieux qui décele ſon origine céleſte.

Du meilleur miel.

Le meilleur miel eſt toujours celui qui s'amaſſe dans les calices des fleurs les plus exquiſes ; telles que celles du mont (3)

mot *mel*. Les Perſans modernes appellent le houblon *hymel*, ſans doute métaphoriquement, & par alluſion au breuvage agréable qu'ils en tirent, & auquel nous avons, par une alluſion ſemblable, donné le nom de *bi-ere*, comme qui diroit liqueur mielleuſe ; car la racine de ce nom eſt *bi*, qui, comme on l'a obſervé plus haut, ſignifie une abeille dans une infinité d'idiômes. Peut-être auſſi le houblon étoit-il autrefois regardé comme ſinguliérement propre à la formation du miel ; tellement que, par cette raiſon, il ſe trouveroit avoir en pluſieurs langues une dénomination ſynonyme de miel & d'abeille : en effet, je lis, chez M. de Bomare, *qu'il y a une roſée farineuſe & mielleuſe qui tombe en été au lever du ſoleil, dans le tems que le hou-*

Hybla, ab locis, mox Calydna inſula. Eſt autem initio mel, ut aqua, dilutum, & primis diebus fervet, ut muſta, ſeque purgat : viceſimo die craſſeſcit, mox obducitur tenui membranâ, quæ fervoris ipſius ſpumâ concreſcit. Sorbetur optimum, & minimè fronde infectum, è quercûs, tiliæ, arundinum foliis.

Quæ genera mellis in ſingulis.

CAPUT 14. SUMMA quidem bonitatis natione conſtat (ut ſuprà diximus) pluribus modis : aliubi enim favi cerâ ſpectabiles gignuntur, ut in Pelignis, Sicilia : aliubi mellis copiâ, ut in Creta, Cypro, Africa : aliubi magnitudine, ut in ſeptentrionalibus, viſo jam in Germania octo pedum longitudinis favo, in cava parte nigro.

In quocumque tamen tractu terna ſunt mellis genera. Vernum, ex floribus conſtructo favo, quod ideo vocatur

blon eſt en fleur ; obſervation qui appuie fortement ma conjecture, à l'appui de laquelle vient encore la note ſuivante.

(4) *Hybla* eſt encore un autre nom barbare & Celtoſcythique. C'eſt manifeſtement la ſource de notre mot houblon, qui exprime une plante que les Perſans nomment *hymel*, ſource du mot *mel* & de la dénomination du mont *Hymette* dans l'Attique. Voyez la note précédente. Toutes ces recherches concourent à démontrer ce que j'ai avancé dans un autre ouvrage, que la langue Celte eſt la langue primitive, la langue mere par excellence, & dont toutes les autres ne ſont que les divers dialectes ; identité de langage qui prouve que les Celtes, comme je l'ai ſuffiſamment établi, ſont les plus anciens conquérants du globe, & ſont en droit de regarder les autres peuples de la terre comme leurs diverſes colonies : auſſi voyons-nous chez les anciens Auteurs, que la nation Celtique ſe croyoit iſſue directement de Dieu, au commencement des choſes, & qu'elle ſe regardoit comme la mere & la ſouveraine née de tous les autres peuples.

(5) Dont nous avons traité au l. 4, chap. 12, en parlant des iſles Calydnes, dont la plus célebre pour le miel étoit Calymna, dont Ovide a dit :

Fœcundaque melle Calymne.

Je ſoupçonne donc que Pline a écrit ici *mox Calymna inſula*, & non pas *mox*

Hymette dans l'Attique, ou du mont Hybla (4) en Sicile; ou telles encore que celles de l'iſle de Calydne (5). Au reſte, le miel eſt d'abord (6) liquide comme de l'eau, & les premiers jours il bout comme du vin en état d'émulſion, & ſe dépure. Le vingtieme jour il commence à s'épaiſſir; enſuite il ſe couvre d'une petite croûte formée de l'écume que produit le bouillonnement. Le meilleur miel que fourniſſent les arbres, le moins corrompu par le ſéjour qu'il fait ſur leurs feuilles, c'eſt celui qui ſe prend ſur le feuillage du chêne, du tilleul & des roſeaux.

Des différentes qualités du miel, ſelon la diverſité des terroirs.

L'EXCELLENCE du miel dépend du pays où il ſe trouve, comme nous venons (1) de l'obſerver. De plus, il n'eſt pas partout en même proportion. Dans quelques lieux les rayons ſont plus chargés de cire, comme dans l'Abruzze & en Sicile; dans quelques autres ils contiennent plus de miel, comme en Crete (2), en Chypre, en Afrique; dans d'autres ils ſont plus grands, comme dans les pays ſeptentrionaux. On a vu en Allemagne un rayon qui avoit huit pieds de longueur, & qui étoit noir dans ſa partie creuſe.

Mais en quelque pays que ce ſoit, il y a toujours trois ſortes de miel. La premiere eſt celle qu'on recueille au printems, dont les rayons ſont faits de la ſubſtance des fleurs (3): auſſi les Grecs

Calydna inſula; conjecture ſinguliérement fortifiée par ce paſſage du l. 10 de Strabon: *Totum quidem mel quod in inſulis Calydnis fit plerumque egregium, & Attico quod certare poſſit: excellit autem, & reliquis inſularibus* CALYMNIUM *anteit.*

(6) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 9, p. 612.

(1) Au chapitre précédent.

(2) Le miel de Crete eſt fameux chez les Poëtes. Virgile, *Géorg.* l. 4, dit, en parlant des abeilles:

Curetum ſonitus crepitantiaque æra ſecutæ,
Dictæo cœli regem pavêre ſub antro.

Nous avons fait obſerver, au chapitre premier du livre 4, l'inconcevable mépriſe du Pere Hardouin, qui cherche ces Curetes & ce mont Dictée, non dans la Crete, mais dans l'Acarnanie.

(3) Conſultons Hygin chez Colu-

anthinum. Hoc quidam attingi vetant, ut largo alimento valida exeat ſoboles. Alii ex nullo minùs apibus relinquunt, quoniam magna ſequatur ubertas, magnorum ſiderum exortu. Præterea ſolſtitio, cùm thymum & uva florere incipiunt, præcipua cellarum materia. Eſt autem in eximendis favis neceſſaria diſpenſatio, quoniam inopiâ cibi deſperant, moriunturque, aut diffugiunt: contra copia ignaviam affert; ac jam melle, non erithace paſcuntur. Ergo diligentiores ex hac vindemia duodecimam partem apibus relinquunt. Dies ſtatus inchoandæ, ut quâdam lege naturæ, ſi ſcire aut obſervare homines velint, triceſimus ab educto examine: ferèque Maio menſe includitur hæc vindemia.

Alterum genus eſt mellis æſtivi, quod ideo vocatur ὡραῖον, à tempeſtivitate præcipua, ipſo Sirio exſplendeſcente poſt ſolſtitium diebus tricenis ferè. Immenſa circa hoc ſubtilitas naturæ mortalibus patefacta eſt, niſi fraus hominum cuncta pernicie corrumperet: namque ab exortu ſideris cujuſcumque, ſed nobilium maximè, aut cœleſtis arcûs, ſi non ſequantur imbres, ſed ros tepeſcat ſolis radiis, medi-

---

melle, l. 9, ch. 14: *Ex floribus ceras fieri: ex matutino rore mella, quæ tanto meliorem qualitatem capiunt, quanto jucundiore ſit materiâ cera confecta.*

(4) Du Grec ἄνθινον, *floridum.*

(5) Des Pléiades, de l'Arcture & de la Canicule. Voyez Columelle, l. 9, ch. 14.

(6) La plupart des manuſcrits portent *ſoliti* au lieu de *ſolſtitio*; mais, comme l'obſerve le Pere Hardouin, c'eſt une leçon démontrée vicieuſe par ce paſſage de Pline, l. 21: *Floret autem thymum circa ſolſtitia, cùm & apes decerpunt, & augurium mellis eſt. Proventum enim ſperant apiarii, largè floreſcente eo.*

(7) Apportons ici le correctif de Columelle, l. 9, ch. 15: *Hic modus non eſt in omnibus regionibus certus: quoniam pro multitudine florum, & ubertate pabuli, apibus conſulendum.*

(8) Les manuſcrits portent *dies ſtatus inchoandæ*, & non pas *inchoandi*, comme liſent les Editeurs antérieurs au Pere Hardouin.

(9) Ceci eſt une ſuite de l'idée où étoient les Anciens, que la roſée de l'arc-en-ciel avoit de merveilleuſes pro-

appellent-ils ce miel *anthinon* (4), c'eſt-à-dire fleuri. Quelques-uns ne veulent pas qu'on touche à ce miel vernal, pour qu'il reſte davantage de quoi nourrir les jeunes mouches qui naîtront, & qu'elles ſoient plus vigoureuſes : d'autres, au contraire, laiſſent dans les ruches moins de ce miel que de tout autre, parce-qu'au lever des grandes conſtellations (5) il doit s'en former abondamment de nouveau. Le tems où y il en a le plus, c'eſt vers le ſolſtice d'été (6), lorſque le thym & la vigne commencent à fleurir. Du reſte, il faut uſer d'une ſage économie quand on châtre les ruches; car ſi les abeilles voient que la proviſion leur manque, elles ſe dépitent, & meurent de regret, ou déſertent : ſi, au contraire, on leur laiſſe une proviſion trop copieuſe, elles deviennent pareſſeuſes & lâches, dédaignent leur nourriture ordinaire, & mangent le miel pur. C'eſt pourquoi les gens les plus ſoigneux laiſſent aux abeilles la douzieme (7) partie des rayons, lorſqu'ils font cette récolte. Il ſemble que la Nature ait voulu marquer expreſſément le jour (8) où cette même récolte doit ſe commencer : le jour eſt facile à ſavoir ainſi qu'à remarquer; c'eſt le trentieme depuis que les abeilles ont jetté. Ainſi cette vendange du miel ſe fait preſque toujours dans le mois de Mai.

La ſeconde ſorte de miel, c'eſt le miel d'été, ainſi appellé, parce-qu'il ſe forme principalement au lever de la Canicule, trente jours environ après le ſolſtice. La Nature fait merveilleuſement éclater ſa puiſſance en cette occaſion, par une production qui n'auroit point de prix, ſi la tromperie des hommes ne gâtoit & ne corrompoit toutes choſes. Dès que les conſtellations aſſignées à cette époque, & ſur-tout les conſtellations majeures, ſe ſont levées, ou que (9) l'arc-en-ciel paroît, alors s'il ne tombe pas de pluie, mais qu'il faſſe ſeulement une roſée qui s'échauffe par les rayons

priétés. Conſultons ce qu'en dit Pline lui-même au livre 12 : *Tradunt in quocumque frutice curvetur arcus cœleſtis, eamdem quæ ſit aſpalatho ſuavitatem odoris exſiſtere : ſed in aſpalatho ineffabilem quamdam narrabilem quamdam.*

camenta, non mella, gignuntur, oculis, ulceribus, interniſque viſceribus, dona cœleſtia. Quod ſi ſervetur hoc Sirio exoriente, caſuque congruat in eumdem diem, ut ſæpè, Veneris, aut Jovis, Mercuriive exortus, non alia ſuavitas, viſque mortalium malis à morte vocandis, quàm divini nectaris, fiat.

Quomodo probentur mella.

CAPUT 15. MEL pleniluniо uberius capitur, ſerenâ die pinguius. In omni melle, quod per ſe fluxit, ut muſtum oleumque, appellatur acetum. Maximè laudabile eſt etiam omne rutilum, vel ſic auribus aptiſſimum. In æſtimatu eſt è thymo, coloris aurei, ſaporis gratiſſimi. Quod fit palam doliolis, pingue : marino è rore, ſpiſſum. Quod concreſcit autem, minimè laudatur. Thymoſum non coit, & tactu prætenuia fila mittit : quod primum gravitatis argumentum eſt. Abrumpi ſtatim & reſilire guttas, vilitatis indicium habetur. Sequens probatio, ut ſit odoratum, & ex dulci acre, glutinoſum, perlucidum. Æſtivâ mellatione decimam partem Caſſio Dionyſio apibus relinqui placet, ſi plenæ fuerint alvi : ſi minùs, pro rata portione : aut ſi inanes, om-

(1) *Nobilius mel erit quod, ante expreſſionem ſecundam, velut ſponte profluxerit.* Palladius in Junio, tit. 7.

(2) Ἄριστον, *optimum.* Au reſte, je ſuis ici, & dans la phraſe ſuivante, la leçon & la ponctuation introduites par le Pere Hardouin, avant qui tout ce paſſage étoit rempli de fautes, & dans une étrange confuſion.

(3) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 64; Galien, l. 1, *Antid.* ch. 2, p. 868, préferent, dans ce miel, la couleur d'ochre.

(4) Pline a dit plus haut : *Ibi optimus ſemper, ubi optimorum doliolis florum conditur;* c'eſt pourquoi il ſe permet de ſous-enrendre ici le mot *florum.* Cette explicarion, donnée par le Pere Hardouin, eſt des plus juſtes. C'eſt ſans fondement que Dalechamp, au lieu de *doliolis*, veut qu'on liſe *foliolis.*

du ſoleil, il ſe forme, au lieu de miel ordinaire, un préſent céleſte, un médicament ſingulier pour les yeux, pour les ulceres, & les parties intérieures. Que ſi ce miel eſtival eſt recueilli dans le tems du lever de la Canicule, & que Vénus, ou Jupiter, ou Mercure, viennent à ſe lever auſſi ce même jour-là, comme il arrive ſouvent, alors c'eſt une liqueur qui, par ſa douceur, & par la vertu qu'elle a de guérir les maladies les plus mortelles, ne ſauroit ſe comparer qu'au nectar des Dieux.

De l'épreuve du miel.

On recueille une plus grande quantité de miel dans la pleine lune, & un miel plus gras dans un jour ſerein. Le meilleur eſt celui qui coule (1) de lui-même, comme le moût ou l'huile: les Grecs l'appellent *aketon* (2). Le miel rouge eſt auſſi très bon; & c'eſt un excellent remede contre les maladies des oreilles. On fait cas du miel qui eſt tiré du thym; il eſt de couleur d'or (3), & d'un goût très agréable. Celui que nous voyons ſe former dans les calices (4) des fleurs eſt gras; celui que donne le romarin eſt condenſé; quant à celui qui ſe fige, on ne l'eſtime point. Le miel tiré du thym ne ſe coagule pas; & ſi l'on y touche, il file menu; ce qui eſt le principal ſigne de ſa peſanteur. Mais celui qui ne file point, & qui tombe goutte à goutte, eſt d'une qualité médiocre. Les autres conditions de la bonté du miel, c'eſt qu'il ſoit odoriférant, doux, piquant, gluant, tranſparent. Denys Caſſius (5) veut que, dans la récolte d'été, on laiſſe aux abeilles la dixieme partie de la proviſion des ruches, ſi elles ſont pleines; ou ſi elles ne le ſont pas, qu'on en laiſſe à proportion; & ſi elles ſont comme vuides, qu'on n'y touche point du tout. Les Athéniens ont fixé, pour cette récolte, le tems où l'on commence à

(5) Denys Caſſius, le Traducteur de Magon, & dont nous avons parlé dans les notes alphabétiques ſur le premier livre de Pline. C'eſt contre l'autorité des manuſcrits que quelques Editeurs liſent ici *Thaſio Dionyſio*.

nino non attingi. Huic vindemiæ Attici ſignum dedêre initium caprifici : alii diem Vulcano ſacrum.

De tertio genere mellis, & quomodo apes probentur.

CAPUT 16. TERTIUM genus mellis, minimè probatum, ſylveſtre, quod ericæum vocant. Convehitur poſt primos autumni imbres, cùm erice ſola floret in ſylvis, ob id arenoſo ſimile. Gignitur id maximè Arcturi exortu ex ante pridie Idus Septembris. Quidam æſtivam mellationem ad Arcturi exortum proferunt, quoniam ad æquinoctium autumni ab eo ſuperſint dies quatuordecim : & ab æquinoctio ad Vergiliarum occaſum diebus XLVIII plurima ſit erice. Athenienſes tetraoïcem appellant, Eubœa ſiſyram, quam putant apibus eſſe gratiſſimam, fortaſſis quia tunc nulla alia ſit copia.

(6) Les figuiers féconds, & non les figuiers ſauvages, comme ſe l'étoit figuré M. Jault, par une inſigne erreur, puiſque c'eſt au contraire par le moyen des figuiers ſauvages & ſtériles que les Anciens hâtoient la maturité des figuiers fertiles ; opération qu'on appelloit *caprification*, parcequ'on y faiſoit ſervir le moucheron, qui s'engendre ſur le figuier ſauvage, & que le figuier ſauvage ſe nomme *caprificus*, comme Pline l'obſerve au l. 15, ch. 19.

(7) Selon l'ancien Calendrier ruſtique cité par Gruter, p. 139, le jour conſacré à Vulcain étoit au mois d'Août, dix jours avant les Calendes de Septembre. Nous avons parlé des fêtes de Vulcain, page 8 du premier tome, dans la quatrieme note ſur la premiere des deux Epitres de Pline le jeune, au ſujet de Pline le Naturaliſte.

(1) *Ερείκη fruticoſa eſt arbor, myricæ ſimilis, at longè minor, cujus flore dum utuntur apes, minimè probatum mel efficiunt.* Ainſi s'exprime Dioſcoride, l. 1, chap. 117. Nous traiterons de la bruyere au l. 24, ch. 9.

(2) Je lis au texte *ex ante pridie* avec les manuſcrits. C'eſt un tour de phraſe familier aux Anciens. La plupart des Editeurs liſent *à pridie* ; mais le Pere Hardouin fait voir que Pline a voulu écrire, & a écrit, *ex ante pridie* pour *ante diem, qui pridie Idus eſt, finitum atque exactum.* Or, ajoute ce Critique, c'eſt ce jour-là même que l'Arcture ſe leve, ſelon notre Auteur, livre 18, ch. 31.

(3) C'eſt l'avis de Varron, *de re ruſt.* l. 3, ch. 16 ; & de Columelle, l. 9, ch. 14.

(4) Auſſi nommée la ſeconde récolte par Varron & Columelle, *ibid.*

(5) En comptant les trois derniers jours qui précedent les Ides, les Ides faire

faire mûrir les figuiers (6) par les procédés d'uſage; d'autres le jour de la fête de Vulcain (7).

Du miel de la troiſieme qualité; du choix des abeilles.

Il y a une troiſieme ſorte de miel, mais qui eſt ſauvage, & dont on ne fait aucun cas: il ſe nomme éricée, c'eſt-à-dire, miel de bruyere (1). On le recueille après les premieres pluies d'automne, lorſqu'il n'y a dans les forêts d'autre arbriſſeau en fleur que la bruyere: auſſi ce miel eſt-il comme graveleux. Il ſe forme principalement au lever de l'Arcture, c'eſt-à-dire vers le (2) douze de Septembre. Quelques uns (3) different la récolte (4) d'été juſqu'au lever de l'Arcture, parceque de là juſqu'à l'équinoxe d'automne il reſte quatorze (5) jours, & que depuis l'équinoxe juſqu'au coucher des Pléiades, c'eſt-à-dire pendant quarante-huit jours, il y a beaucoup de fleurs (6) ſur les bruyeres. Les Athéniens nomment cet arbriſſeau (7) *tetraoïce*, & les Eubéens (8) *ſiſyre*; & ils le croient très agréable aux abeilles, peut-être parcequ'alors il n'y a pas d'autre plante en fleur. Cette

elles-mêmes, & le huitieme jour avant les Calendes d'Octobre, auquel huitieme jour tombe l'équinoxe. Cette explication eſt due au Pere Hardouin.

(6) Ce que Pline dit ici de la bruyere, Columelle, l. 9, ch. 14, le dit de la *tamarix*, autre ſorte de bruyere, mais un peu plus haute que la bruyere nommée par les Grecs *erice*. Adrien Junius confond indifféremment, ſous le nom de bruyere, la *tamarix* & la *myrica* des Anciens.

(7) C'eſt-à-dire demeure des tétraons, ou coqs de bruyeres. Cette dénomination eſt compoſée de *tetraon*, mot barbare latiniſé, & du mot Grec *oikos* ou *oikê*, demeure, maiſon, &c. *Oikê* eſt, à la vérité, moins uſité que *oikos*; mais on le retrouve dans ſon compoſé *oikêïos*, domeſtique. Au lieu de *tetraoïcem*, certains manuſcrits portent *tetradicem*, par la négligence des copiſtes. D'autres liſent *terradicem*; d'autres *tetralicem*: leçons monſtrueuſes. Le Pere Hardouin & les autres Critiques n'avoient rien compris à ce paſſage de Pline. Conſultez la note ſuivante.

(8) L'élite des manuſcrits porte *ſyſyrum* ou *ſiſyram*, & non pas *ſiſaram*. Au ſurplus, ces trois leçons ſignifient *ſeſſio*, ſive *ſedes urorum*, id eſt *urogallorum*, la demeure des coqs de bruyere. Or un coq de bruyere ſe dit en Suédois moderne, *orre*; en ancien Gothique, *yr* & *ar*, ſelon l'Auteur du ſavant livre

Hæc ergo mellatio, fine vindemiæ & Vergiliarum occaſu, Idibus Novembris ferè includitur. Relinqui ex ea duas partes apibus ratio perſuadet, & ſemper eas partes favorum, quæ habeant erithacen. A bruma ad Arcturi exortum diebus LX ſomno aluntur ſine ullo cibo. Ab Arcturi exortu ad æquinoctium vernum tepidiore tractu jam vigilant : ſed etiam tunc alveo ſe continent, ſervatoſque in id tempus cibos repetunt. In Italia verò hoc idem à Vergiliarum exortu faciunt : in eum dormiunt.

Alvos quidam in eximendo melle expendunt, ita dirimentes quantum relinquant. Æquitas ſiquidem etiam in eis obſtringitur : feruntque ſocietate fraudatâ alvos mori. In primis ergo præcipitur ut loti purique eximant mella. Et furem mulierumque menſes odêre. Cùm eximuntur mella, apes abigi fumo utiliſſimum, ne iraſcantur, aut ipſæ avidè vorent. Fumo crebriore etiam ignavia earum excitatur ad opera : nam niſi incubavêre, favos lividos faciunt. Rurſus

intitulé *Gloſſarium Suio-Gothicum*. Ainſi *ſys-yrus*, ou *ſiſara*, ou *ſiſyra* eſt un mot barbare & Celtoſcythe adopté ou conſervé en Eubée, & qui y ſignifioit la même choſe que, chez les Athéniens, le mot *tetraoïkê*, c'eſt-à-dire, ſéjour des tétraons, ou demeure des coqs de bruyere. C'eſt faute de ces notions que S. Jérôme interprete, ſans aucune vraiſemblance, le nom propre *Siſara* par *hirundinem videns*. Ce qu'on vient de dire fait voir que ce nom propre barbare n'eſt autre que l'équivalent de notre nom propre *la Bruyere*.

(9) C'eſt-à-dire la troiſieme récolte du miel, la récolte d'automne, comme l'obſerve Varron.

(10) Je lis au texte *dirimentes* avec quatre des meilleurs manuſcrits, & non *diripientes* avec le ſecond manuſcrit royal, ou *d ribentes* avec le Pere Hardouin.

(11) *Maximè cuſtodiendum curatori qui apes nutrit, cùm alvos tractare debebit, ut pridie caſtus ſit ab rebus venereis, neve temulentus, nec niſi lotus ad eas accedat; abſtineatque ferè ab omnibus redolentibus eſculentis, ut ſunt ſalſamenta, &c.* Columelle, l. 9, ch. 14. Voyez auſſi Palladius, *in Martio*, tit. 15.

(12) Pline, au livre 19, dit que les abeilles dérobées ne profitent point. De là le Pere Hardouin ſe figure que Pline, dans le paſſage actuel, & *ſu-*

récolte (9) de miel ſe fait donc ordinairement depuis la fin des vendanges juſqu'au coucher des Pléiades, qui arrive vers le treize de Novembre. De cette récolte, il faut laiſſer les deux tiers aux abeilles, & toujours les rayons où elles ont mis leurs proviſions de bouche. Depuis le ſolſtice d'hiver juſqu'au lever de l'Arcture, c'eſt-à-dire pendant ſoixante jours, elles dorment ſans prendre aucune nourriture. Depuis le lever de l'Arcture juſqu'à l'équinoxe du printems, comme il fait un peu plus chaud, elles commencent à veiller; mais elles ne ſortent point encore de la ruche, & vivent des proviſions qu'elles ont gardées juſqu'à ce tems-là. En Italie elles commencent à manger dès le lever des Pléiades, & reſtent juſqu'alors dans l'aſſoupiſſement.

Quelques-uns, lorſqu'ils font la récolte du miel, diviſent, comme on dit, le différent (10), prenant une moitié pour eux & laiſſant l'autre aux abeilles; car il eſt prudent d'obſerver à leur égard une certaine équité; & il paſſe pour conſtant que ſi le tort qu'on leur fait dans ce partage eſt trop ſenſible, le dépit qu'elles en ont les fait mourir. On recommande (11) ſur toute choſe à ceux qui châtrent les ruches de ſe laver auparavant, & de ne s'en approcher qu'exactement nets. Si les abeilles prennent en haine ceux qui les fraudent (12), leur averſion n'eſt pas moindre à l'égard des femmes (13) qui ont leurs regles. Quand on veut faire la récolte du miel, il eſt très à propos de chaſſer les mouches par des fumigations, tant pour ſe préſerver de leur reſſentiment, qu'afin qu'elles ne ſe jettent point alors gloutonnement ſur le miel, & qu'elles ne le dévorent point. La fumée fréquente ſert auſſi à les exciter à l'ouvrage; car il faut éviter qu'elles ne ſoient pareſſeuſes, & les faire travailler aſſidument, ſans quoi leurs rayons deviennent d'une couleur noirâtre. D'un autre côté, trop de fumée leur eſt nuiſible, & le miel s'en reſſent bien-

rem odêre, veut dire que les eſſaims qu'on dérobe à leurs maîtres prennent en haine le voleur; mais cette interprétation m'a paru des plus forcées.

(13) Confirmé par Florentinus, *in Geoponic.* l. 15, ch. 2, p. 410.

nimio fumo inficiuntur : quarum injuriam celerrimè ſentiunt mella, vel minimo contactu roris aceſcentia. Et ob id inter generoſa ſervatur, quod acapnon vocant.

Fœtus quonam modo progenerent, magna inter eruditos & ſubtilis quæſtio fuit. Apium enim coitus viſus eſt nunquam. Plures exiſtimavêre oportere confici floribus compoſitis aptè atque utiliter. Aliqui coitu unius, qui rex in quoque appellatur examine. Hunc eſſe ſolum marem, præcipuâ magnitudine, ne fatiſcat. Ideo fœtum ſine eo non edi : apeſque reliquas, tamquam marem fœminas comitari, non tamquam ducem : quam probabilem aliàs ſententiam fucorum proventus coarguit. Quæ enim ratio, ut

(14) Pintianus veut qu'on liſe *oris* ; mais tous les manuſcrits conſultés par le Pere Hardouin portent *roris*. Ce dernier, ſans aucune vraiſemblance, interprete *roris* par les gouttes que forme la fumée en ſe condenſant. Il eſt évident que Pline ſe contrediroit, s'il diſoit, d'une part, que les fumigations ſont utiles dans le traitement des ruches ; & d'autre part, que le moindre contact de fumée aigrit le miel. Notre Auteur ne blâme ici que l'excès, & non l'uſage modéré de la fumigation. Ainſi *roris*, en cette occaſion, n'a aucun rapport à la fumée.

(15) Ce *c'eſt pourquoi* eſt une conſéquence de la phraſe précédente, *D'un autre côté, trop de fumée leur eſt nuiſible* ; & non une ſuite de ce que Pline dit au ſujet de la roſée.

(16) Je crois devoir lire au texte *generoſa*, & non *genera*.

(17) Ce mot Grec eſt formé de l'*a* privatif & de *kapnos*, fumée. Ce même miel, ſelon Strabon, l. 9, p. 400, étoit nommé *akapniſtos* dans l'Attique.

(18) Après le mot *acapnon*, on lit, chez la plupart des Editeurs, une phraſe omiſe ici dans le texte, cette phraſe ne ſe trouvant dans aucun des manuſcrits conſultés par le Pere Hardouin ; la voici : *Album mel non fit quod bithymum eſt, ſed oculis & hulceribus aptiſſimum exiſtimatur.* Au teſte, ce paſſage, ſoit qu'il appartienne à Pline, ſoit qu'il ait été ajouté par quelque Critique, eſt tiré de celui-ci : *Album mel non fit ex thymo ſincero : ſed commendatur ad oculos & hulcera.* Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 64.

(19) Cette génération n'eſt plus un myſtere pour les Modernes. On a reconnu trois ſortes d'abeilles dans toutes les ruches ; ſavoir les abeilles ouvrieres, qui n'ont point de ſexe, & qui ſont inhabiles à la génération ; les abeilles faux-bourdons, qui ſont les mâles ou étalons de l'eſpece ; & une ſeule femelle qui a à ſes ordres un ſerrail de mâles. Cette femelle, qui eſt

tôt, cette ſubſtance s'aigriſſant même par le moindre contact de la roſée (14). C'eſt (15) pourquoi, parmi l'élite (16) des différentes ſortes de miel, on compte l'*acapnon* (17), ou miel non fumé (18).

Il y a eu parmi les Savants une grande & célebre diſpute ſur la maniere dont ſe fait la génération (19) des abeilles; car on ne les a jamais vu parier. Pluſieurs on cru qu'elles ſont engendrées des fleurs que la Nature diſpoſe d'une maniere convenable à cette production : d'autres diſent qu'elles proviennent de l'accouplement du roi (20) de chaque eſſaim; qu'il n'y a que ce ſeul mâle dans toute la colonie; qu'il eſt plus gros que les autres mouches: cet avantage ſuppoſe auſſi celui d'une vie plus longue, & qui lui ſert à s'épuiſer moins promptement. Ainſi, ſelon ceux qui ſoutiennent cette derniere opinion, il n'y a point de génération dans les ruches s'il n'y a point de roi; & les abeilles le ſuivent, non comme une troupe ſuit ſon chef, mais comme des femelles ſuivent un mâle. Cette opinion, toute plauſible qu'elle eſt, ſe trouve cependant renverſée par la génération des bourdons (20*). Car par quelle raiſon arriveroit-il que, dans une même race d'inſectes, les uns fuſſent

ou qui reſte unique dans chaque eſſaim, c'eſt la reine ou mere des abeilles, que les Anciens ont, à tort, appellée le roi des abeilles, faute d'avoir connu ſon ſexe.

(20) Cette expreſſion eſt fauſſe. Il faut dire la reine ou la mere abeille, & non pas le roi. Voyez la note précédente. Le nom propre *Mero-wée* que portoit l'un des prédéceſſeurs de Clovis, ſignifie préciſément mere abeille; & Clovis (*Clodo-weus*) ſignifie avorton d'abeille : ce qui eſt auſſi le ſens du nom propre Clodoald, ou Cloud, que portoit un Prince du Sang de la premiere race. Or Pline va obſerver que les Latins appellent *clavus*, c'eſt-à-dire *clou*, qu'on écrivoit anciennement *cloud*, l'avorton de l'abeille. J'obſerverai auſſi qu'aſſez récemment, en ouvrant le tombeau d'un des Rois Mérowingiens, on y a trouvé, comme à titre de ſymbole, un grand nombre d'abeilles d'or. Les lis ne devinrent, je penſe, le blaſon de la race royale que lorſque le nom propre *Clowis* commença à ſe prononcer *Lowis*; car dès-lors ce nom propre parut dériver de *lowe*, amour, & ſignifier *beau, aimable, &c.* Or le *lis* a, de tout tems, été l'emblême de la beauté, de l'amabilité, &c.

(20*) Ou plutôt des faux-bourdons, qui ſont les mâles de l'abeille.

idem coitus alios perfectos, imperfectos generet alios? Propior verò prior existimatio fieret, ni rursus alia difficultas occurreret. Quippe nascuntur aliquando in extremis favis apes grandiores, quæ cæteras fugant. Œstrus vocatur hoc malum : quonam modo nascens, si ipsæ fingunt?

Quod certum est, gallinarum modo incubant. Id quod excluſum est, primùm vermiculus videtur candidus, jacens transversus, adhærensque ita ut pars ceræ videatur. Rex statim mellei colòris, ut electo flore ex omni copia factus; neque vermiculus, sed statim penniger. Cætera turba cùm formam capere cœpit, nymphæ vocantur : ut fuci, sirenes aut cephenes. Si quis alterutris capita demat priusquam pennas habeant, pro gratissimo sunt pabulo matribus. Tempore procedente instillant cibos, atque incubant, maximè murmurantes, caloris (ut putant) faciendi gratiâ, necessarii excludendis pullis, donec ruptis membranis, quæ singulos cingunt ovorum modo, universum agmen

(21) Le *taon* est ainsi nommé du mot Grec *tao*, qui signifie un *paon*. En effet, dans les plus belles especes de *taons*, les Naturalistes observent que les ailes sont joliment panachées de taches blanches & de bandes noires. La mouche *taon*, c'est donc à dire la mouche panachée & marquetée. Nous confondons abusivement, sous le nom de *taon*, deux especes essentiellement différentes; sur quoi il est à propos de transcrire ici la note du P. Hardouin : *Œstrus hic Plinianus idem est cum Asilo Virgiliano, quem, ut ait ille,*

Œstrum Græci vertêre vocantes.

Diversus est à tabano, origine, formâ, nomine. Œstrus enim in extremis favis nascitur; in ligno tabanus, ut dicetur postea : Œstrus rufus est & minor; tabanus niger majorque. Οἶστρος *Græcis est qui Latinis Asilus : tabanus Latinis qui Græcis* μύωψ. *Utrumque genus hominem rariùs petit, frequentiùs armenta.* Οἶστρον & μύωπα *secernit Aristoteles, Hist. Anim. l.* 1, *p.* 49. *Galli appellatione non distinguunt, sed communi insigniunt,* UN TAON, *sive, ut vulgò efferunt,* UN TON. Consultez l'article *Taon* chez M. Valmont de Bomare. Ce Naturaliste fait mention d'une sorte de *taon* qui s'attache aux rennes, & que les Lappons nomment *curbma*. Au reste, aucune espece de taon n'est de la race des abeilles. Ce sont des mouches vagabondes, qui vont quelquefois à la dérobée déposer leurs œufs à l'entrée des ruches. La larve de

parfaits & les autres imparfaits? La premiere opinion paroîtroit donc plus probable, s'il ne s'y rencontroit une autre difficulté; c'eſt qu'on trouve quelquefois, dans les derniers rayons, de groſſes mouches qui donnent la chaſſe aux autres, & qu'on appelle taons (21). Or comment ces mouches nuiſibles pourroient-elles naître dans la ruche, ſi elles ont la même origine que les autres, qu'on prétend être (22) engendrées des fleurs?

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les abeilles couvent comme les poules; ce qui éclôt ſemble d'abord être un petit ver blanc couché en travers, & tellement adhérent à l'alvéole, qu'on le prendroit pour une portion (23) de cire. Le roi eſt dès-lors de couleur de miel, comme ſi, entre toutes les autres abeilles, il étoit fait de la fleur la plus exquiſe; & au lieu d'être, comme elles, un ſimple vermiſſeau, il vient au monde ailé. Quand les petites abeilles commencent à prendre forme, on les appelle nymphes; & les petits bourdons ſe nomment ſirenes ou cephenes. Si on ôte la tête aux uns ou aux autres avant qu'ils aient des ailes, le reſte du corps eſt un friand morceau pour les meres. Celles-ci, quand leurs petits ont pris l'état de nymphes, leur verſent dans la bouche, au bout d'un certain tems, la nourriture goutte à goutte, & elles les couvent en bourdonnant beaucoup, afin, comme l'on croit, de produire une chaleur qui eſt néceſſaire pour les faire éclore, juſqu'à ce qu'enfin ces petits embryons aient rompu les pellicules dans leſquelles chacun d'eux eſt enfermé, comme un pouſſin dans l'œuf. Ils ſortent ainſi tous, & ſe

---

l'œſtre, ſelon M. Valmont de Bomare, prend communément naiſſance dans le nez des animaux ruminants, ou dans le fondement des chevaux, ou habite tout l'hiver ſur le dos des bœufs.

(22) Voici ce qu'en dit Virgile dans ces vers, *Géorg.* l. 4:

Illum adeo placuiſſe apibus mirabere morem,
Quod nec concubitu indulgent, nec corpora ſegnes
In Venerem ſolvunt, aut fœtus nixibus edunt:
Verùm ipſæ è foliis natos & ſuavibus herbis
Ore legunt, &c.

(23) Je lis, avec le Pere Petau & le Pere Hardouin, *ut pars ceræ videatur*, & non pas *ut paſcere videatur*, & cela d'après l'autorité d'Ariſtote, *Hiſtor. Anim.* l. 5, ch. 19.

emergat. Spectatum hoc Romæ Consularis cujusdam suburbano, alveis cornu laternæ transducido factis. Fœtus intra XLV diem peragitur. Fit in favis quibusdam, qui vocatur clavus, amaræ duritiâ ceræ, cùm fœtum inde non eduxêre morbo aut ignaviâ, aut infœcunditate naturali. Hic est abortus apium. Protinus autem educti operantur (quânam disciplinâ?) cum matribus: regemque juvenem æqualis turba comitatur.

Reges plures inchoantur, ne desint. Postea ex his soboles cùm adulta esse cœpit, concordi suffragio deterrimos necant, ne distrahant agmina. Duo autem genera eorum: melior niger variusque. Omnibus forma semper egregia,

(24) J'ai déja observé que les noms de la pluparr des Princes Mérowingiens, rels que *Mérowée*, *Cloud*, *Clodion*, *Clowis*, *&c.* avoient rapporr aux diverses dénominations des abeilles, & qu'en conséquence leur symbole de race étoir plusieurs abeilles d'or, comme on s'en est assuré en ouvrant le tombeau de l'un d'entre eux. En effet, si *Mérowée* signifie abeille majeure ou mere abeille, *Cloud*, d'autre part, signifie *avorton d'abeille*; car l'avorton de l'abeille ressemble, selon Pline, à une gale ou durillon de cire: Or, en Belgique, une gale, ou corpuscule encroûté, se dit *klod*, *klow* ou *klowd*, en Suédois *klaoda*, &c. & comme, dans un autre sens, *clou*, en vieux Gaulois, ainsi qu'en François moderne, signifie la même chose que *clavus* en Latin, c'est-à-dire une cheville de fer pointue & munie d'une tête, les Romains, qui, probablement, reçurent, ou des Celtiberes, ou des Gaulois propres, la plupart des noms annexés aux arts de premiere nécessité; les Romains, dis-je, par une fausse interprétation, traduisirent ce mot *klowd* ou *klow* dans le sens de *clou*; ce qu'ils rendirent abusivement par *clavus*. Je le répete, les abeilles furent l'emblême de race des Princes de la premiere race, & l'usage de substituer à cet emblême le blason national, qui étoit trois grenouilles, ne commença, je pense, que sous les derniers Rois de cette dynastie: & quant aux fleurs de lis, l'usage de ce dernier blason ne commença, selon toute apparence, que sous la seconde race, époque où d'ailleurs les Princes du nom de *Clowis* déposerent le *C* initial de leur nom, pour s'appeller *Louis*, nom dont le *lis* est le symbole parlant. Voyez la note 20. Au reste, tous les manuscrirs, en cet endroit de Pline, portent constamment *qui vocatur clavus*, & non pas *qui vocatur clerus*, leçon sans autorité connue, & sans vraisemblance, adoptée cependant par la plupart des Edireurs.

(25) Il ne faut pas prendre cette

trouvent

trouvent dans un état parfait. Tout ce manege a été obſervé dans la maiſon de campagne d'un perſonnage Conſulaire qui avoit fait faire les ruches de ſes abeilles avec de la corne de lanterne bien tranſparente. Les petits ſont quarante-cinq jours à parvenir à leur perfection. On trouve dans certains rayons un petit durillon, ou gale de cire, dont la ſaveur eſt amere. Les Latins lui donnent le nom de clou (24). C'eſt un avorton d'abeille (25). Ce clou n'a lieu que lorſque les mouches, ou par maladie, ou par pareſſe, ou par une ſtérilité naturelle, n'ont pas amené leur fruit à perfection. Au reſte, les petits ne ſont pas plutôt éclos (26), qu'ils ſe mettent (à quelle école formés, dira-t-on?) à travailler avec les meres. Chaque nouvelle génération a ſon roi particulier, qui eſt de même âge qu'elle, & qu'elle accompagne par-tout.

Il y a d'abord dans chaque génération pluſieurs de ces roitelets; ce qui empêche que l'eſpece ne manque. Mais lorſqu'ils commencent à être un peu grands, les abeilles font choix du meilleur, & tuent les autres d'un commun accord, de peur qu'ils ne diviſent l'empire en pluſieurs factions. Il naît deux ſortes de rois: les meilleurs ſont ceux qui ſont noirs (27) & bigarrés. Tous ſont d'une

définition à la lettre dans l'application du mot *clou* à un nom propre. Ainſi les noms propres *Cloud*, *Clodion*, *Clotaire*, *Clowis*, *Clotilde*, &c. expriment ſeulement que ces perſonnages étoient d'une race dont le nom, dans l'origine, ſignifioit abeille, ou production d'abeilles. En effet, indépendamment de *Mérowée*, dont le nom ſignifie *mere-abeille*, ou *abeille majeure*, Pharamond (*Waramundus*) paroît ſignifier, iſſu de la ruche. Sur quoi conſultez la note 4 du chapitre ſuivant. A l'égard de *Child-eric*, enterré à Tournai, & dans le combeau duquel on trouva pluſieurs abeilles d'or maſſif en l'année 1455, ce nom eſt compoſé de *child*, enfant, nourriſſon, & de *eric*, dérivé onomatique de *erice*, qui ſignifie bruyere: or nous avons vu plus haut que l'arbriſſeau *erice*, ou bruyere, étoit la pâture propre des abeilles, & que l'*erice* donnoit même ſon nom au miel le plus commun. Ainſi *Childeric*, ou élève des bruyeres, eſt un nom propre analogue aux précédents, & ſynonyme de mouche à miel.

(26) Je lis au texte *Protinus autem educti operantur* (*quânam diſciplinâ?*) *cum matribus*, & non pas *protinus autem educti operantur quâdam diſciplinâ cum matribus*; leçon défectueuſe, introduite par la négligence des copiſtes.

(27) Tous les manuſcrits portent *niger variuſque*. Hermolaüs corrige *melior rufus quàm niger variuſque*; & cette correction, quoique contraire

& duplo quàm cæteris major, pennæ breviores, crura recta, ingreſſus celſior, in fronte macula quodam diademate candicans. Multum etiam nitore à vulgo differunt.

Quæ regiminis ratio.

CAPUT 17. QUÆRAT nunc aliquis, unuſne Hercules fuerit, & quot Liberi Patres, & reliqua vetuſtatis ſitu obruta. Ecce in re parva, villiſque noſtris annexa, cujus aſſidua copia eſt, non conſtat inter auctores : rex nullumne ſolus habeat aculeum, majeſtate tantùm armatus; an dederit eum quidem natura, ſed uſum ejus illi tantùm negaverit. Illud conſtat, imperatorem aculeo non uti. Mira plebei circa eum obedientia. Cùm procedit, unà eſt totum examen,

aux leçons manuſcrites, s'appuie ſur ce paſſage formel d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chap. 19, p. 608; & l. 9, ch. 64, p. 1115 : *Duo ſunt regum genera : melior rufus, alter niger & varius.* Elle a auſſi pour elle les *Géoponiques* de Florentinus l. 15, chap. 2, p. 409; &, qui plus eſt, Columelle, l. 9, chapitre 10, qui lui-même s'appuie de ces vers de Virgile :

Namque duæ regum facies, duo corpora gentis :
Alter erit maculis auro ſqualentibus ardens,
Et rutilis clarus ſquamis, inſignis & ore, &c.

Tout en reconnoiſſant la juſteſſe de la correction d'Hermolaüs, nous avons ſuivi la leçon conſtante des manuſcrits.

(28) Ariſtote, l. 5, ch. 19, p. 608.

(29) Comme le dit Virgile, *Géorg.* liv. 4 :

Et rutilis clarus ſquamis, inſignis & ore.

(1) J'ai fait voir en mille endroits de cet ouvrage, ainſi que dans les *Origines Uriennes*, que le plus ancien Hercule fut l'Hercule Celtique qui ſépara Calpé d'Abyla, qui introduiſit par ce moyen l'Océan dans le vaſte baſſin de la Méditerranée, jadis aride, & qui érigea à Cadix les fameuſes colonnes de métal dont parle Philoſtrate, & dont l'inſcription déſignoit, ſelon Apollonius de Tyane, l'alliance des hommes avec l'Océan. Ce même Hercule a ſouvent été multiplié par lui-même, ſuivant la diverſité des lieux où il porta ſes travaux.

(2) J'ai fait voir en pluſieurs endroits de cet ouvrage, ainſi que dans les *Origines Uriennes*, que Bacchus & Hercule étoient un ſeul & même perſonnage ſouvent multiplié par lui-même au gré de la diverſité des noms que lui donnerent les différents peuples, & des diverſes épithetes honorables que lui mériterent ſes travaux; épithetes qui varierent à l'infini, ſelon la différence des idiômes, des pays, des traditions, &c. Voyez, ſur

beauté remarquable (28), & plus gros du double que les autres abeilles. Leurs ailes néanmoins ſont plus courtes ; mais ils ont les jambes droites, la démarche plus noble, & ſur le front une tache blanche qui leur tient lieu de diadême. Ils ont auſſi beaucoup plus d'éclat que (29) les autres mouches.

Du régime des abeilles.

QUI pourroit maintenant s'occuper à rechercher s'il y a eu plus d'un Hercule (1), ou d'un Bacchus (2), & à diſcuter pluſieurs autres queſtions ſemblables, enſevelies dans les ténebres de l'antiquité ? Voici une queſtion bien plus ſimple, & pourtant juſqu'ici inſoluble, qui concerne un petit animal dont nos métairies ſont pleines. Il s'agit de ſavoir ſi, entre les mouches à miel, le roi ſeul eſt privé d'aiguillon (3), & n'a d'autres armes que la majeſté de ſon rang ; ou ſi la Nature lui a donné un aiguillon, ſans (4) lui en accorder l'uſage. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ne ſe ſert point d'aiguillon, & néanmoins ſon peuple lui obéit admirablement. Quand il marche, l'eſſaim entier l'ac-

l'identité d'Hercule & de Bacchus, les notes 32 & 33 du ch. 22 du liv. 6 de Pline, tome 2, p. 747, ainſi que les notes 98 & 99 du ch. 56 du ſeptieme livre, tome 2, page 268. Au reſte, je lis ici au texte, avec le Pere Hardouin, *& quot Liberi Patres*, & non *& quod Liberi Patris ſepulcrum* ; car ce dernier mot *ſepulcrum* ne ſe trouve dans aucun manuſcrit.

(3) *Rex ipſe ſine aculeo eſt*, dit Sénèque, l. 1, *de Clem.* ch. 9, p. 627.

(4) Ceci nous rappelle l'anecdote ſuivante. Le Cardinal Barbarin, dont le nom, dans l'origine, étoit ſans doute Warwarin, avoit, en vertu du rapport de ſon nom avec le mot Celtique *al-vear*, que les Latins ont adopté, & qui ſignifie ruche, avoit, dis-je, pour ſymbole parlant, trois abeilles dans ſes armes. Etant donc devenu Pape ſous le nom d'Urbain VIII, un diſtique Latin, flatteur pour le S. Pere, & que nous rapporterons, note 16, (diſtique qui faiſoit alluſion à ces trois abeilles) donna lieu à un François d'afficher au Paſquin le vers ſuivant :

Gallis mella dabunt, Hiſpanis ſpicula figent.

Un Eſpagnol qui vit ce vers, ripoſta par celui-ci :

Spicula ſi figent, & vitâ & melle carebunt.

Sur quoi le Pape fit afficher lui-même au Paſquin les vers ſuivants, qui ſont fort ingénieux :

Cunctis mella dabunt, neve ulli ſpicula figent ;
Spicula nam princeps figere neſcit apum.

circaque eum globatur, cingit, protegit, cerni non patitur. Reliquo tempore, cùm populus in labore eſt, ipſe opera intus circuit, ſimilis exhortanti, ſolus immunis. Circa eum ſatellites quidam lictoreſque, aſſidui cuſtodes auctoritatis. Procedit foras non niſi migraturo examine. Id multò intelligitur ante, aliquot diebus murmure intus ſtrepente, apparatûs indice diem tempeſtivum eligentium. Si quis alam ei detruncet, non fugiet examen. Cùm proceſsêre, ſe quæque proximam illi cupit eſſe, & in officio conſpici gaudet. Feſſum humeris ſublevant: validiùs fatigatum ex toto portant. Si qua laſſata deficit, aut fortè aberravit, odore perſequitur. Ubicumque ille conſedit, ibi cunctarum caſtra ſunt.

Tunc oſtenta faciunt privata ac publica, uvâ dependente in domibus templiſve, ſæpè expiata magnis eventibus. Sedêre in ore infantis tum etiam Platonis, ſuavitatem illam prædulcis eloquii portendentes. Sedêre in caſtris

(5) C'eſt ce que Virgile a exprimé dans ces vers, *Géorg.* l. 4, v. 214:

Ille operis cuſtos, illum admirantur, & omnes
Circumſtant fremitu denſo, ſtipantque frequentes,
Et ſæpè attollunt humeris, & corpora bello
Objectant, pulchramque petunt per vulnera mortem.

(6) Ecourons Columelle: *Ferè ante triduum quàm eruptionem facturæ ſint, velut militaria ſigna moventium tumultus ac murmur exoritur: ex quo, ut veriſſimè dicit Virgilius,*

Corda licet vulgi præſciſcere; namque morantes
Martius ille æris raucì canor increpat, & vox
Auditur fractos ſonitus imitata tubarum.

(7) Comme le dit Virgile, *Géorg.* l. 4, v. 106:

Tu regibus alas
Eripe: non illis quiſquam cunctantibus altum
Ire iter, aut caſtris audebit vellere ſigna.

Voyez auſſi Columelle, l. 9, ch. 10; & Didyme, *in Geopon.* l. 15, ch. 4, p. 414.

(8) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 64, p. 1112; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 11.

(9) Dalechamp, fondé ſur l'autorité d'Ariſtote, *ibid.* p. 1112, lit au texte de Pline *laſſatus* au lieu de *laſſata*, rapportant cette fatigue au roi des abeilles. Mais tous les manuſcrits de Pline portent *laſſata*.

(10) Ariſtote, *ibid.* p. 1112; Elien, *ibid.* ch. 10.

(11) Juvénal, Satyre 13, v. 68,

compagne, & forme autour de lui un gros qui l'environne (5) de toutes parts, & le couvre ſans permettre qu'on le voie. Le reſte du tems, lorſque ſon peuple eſt occupé à l'ouvrage, il parcourt le dedans de la ruche, comme pour animer ſes gens, & viſite les travaux, étant lui ſeul exempt de travailler. Il a autour de lui des eſpeces de gardes & d'archers qui ne l'abandonnent point, & qui font exécuter ſes ordres. Il ne ſort jamais de la ruche qu'avec un eſſaim. On eſt inſtruit de ſon départ pluſieurs jours d'avance (6) par un bruit que les abeilles font dans la ruche, pour annoncer qu'elles ſe diſpoſent à partir, & n'attendent plus pour cela qu'un beau tems. Si on ôte une aile au roi (7), l'eſſaim ne partira point. Lorſque les abeilles ſont en marche, chacune veut être auprès du roi, étant bien aiſe qu'il voie qu'elle eſt à ſon devoir. Quand il eſt fatigué (8), elles le ſoutiennent avec l'épaule, ou le portent même tout-à-fait s'il arrive qu'il ſoit accablé de fatigue. Si quelque abeille trop laſſe (9) eſt obligée de demeurer en chemin, ou vient à s'égarer, elle rejoint le roi comme les autres, le ſuivant à ſa ſeule odeur (10). En quelque endroit qu'il s'arrête, toute l'armée campe.

Les abeilles ſervent alors pour les augures, tant publics que particuliers; ſavoir lorſqu'elles ſe poſent (11) dans les temples, ou dans les maiſons, & qu'étant accrochées enſemble, elles forment comme une grappe de raiſin pendante. On a ſouvent employé (12) les grandes expiations pour détourner les malheurs qu'on croyoit qu'elles pronoſtiquoient. Elles vinrent ſe poſer ſur la bouche de (13) Platon encore au berceau, préſageant dès-lors la douceur merveilleuſe de ſon éloquence. Elles ſe po-

---

met au nombre des prodiges,

Examen ſi apium longâ conſederit uvâ
Culmine delubri.

(12) Sur quoi conſultez Julius Obſequens, ch. 103, p. 54.

(13) Ce fait eſt pareillement rapporté par Cicéron, *de Divin.* l. 1, p. 189; par Valere Maxime, liv. 1, ch. 61, p. 30; par Elien, *Hiſt. var.* l. 10, ch. 21. Ce dernier, *ibid.* raconte la même choſe de Pindare; ainſi que Paulin, au ſujet de S. Ambroiſe.

Druſi Imperatoris, cùm proſperrimè pugnatum apud Arbalonem eſt, haud quâquam perpetuâ aruſpicum conjecturâ, qui dirum id oſtentum exiſtimant ſemper. Duce prehenſo totum tenetur agmen : amiſſo dilabitur, migratque ad alios ; eſſe utique ſine rege non poſſunt. Invitæ autem interimunt eos, cùm plures fuêre, potiuſque naſcentium domos diruunt, ſi proventus deſperatur : tunc & fucos abigunt. Quamquam de iis video dubitari, propriumque iis genus eſſe aliquos exiſtimare, ſicut furibus grandiſſimis inter illas, ſed nigris, latâque alvo ; ita appellatis,

(14) Nero Claudius Druſus, ſurnommé Germanicus, à cauſe de ſes victoires en Germanie ; il étoit frère de l'Empereur Tibere. Il fit avec ſuccès la guerre aux Sicambres, ſelon Dion, l. 54.

(15) C'eſt une queſtion des plus obſcures de la Géographie, que de ſavoir où prendre cette *Arbalon*. Je penſe avoir trouvé le mot de l'énigme. *Arbalon* eſt la traduction Grecque d'un nom de lieu Germanique, & vient du mot Grec *arbêlon*, un couteau, un tranchoir, chez Nicandre & d'autres Auteurs. Ainſi *Arbalon* eſt la traduction Grecque du nom de lieu *Hammincknel*, dénomination Germanique qui, à la lettre, ſignifie un tranche-gigot, c'eſt-à-dire un grand coutelas. Racines, *hamme*, un gigot, un jambon ; & *knel*, qui vient du Grec *knaô*, je coupe ; & qui d'ailleurs ne ſauroit paſſer ici que pour un équivalent onomatique du mot Allemand *kneipe*, un tranchoir. Cette ville de *Hammincknel* eſt en face de *Weſel*, ville fameuſe, qui, comme on ſait, eſt ſituée ſur la Lippe, en Latin *Lupia*. Or c'eſt aux environs de la *Lupia* des Anciens qu'Ortelius & d'autres Critiques, d'après les divers témoignages de l'Hiſtoire, cherchent l'*Arbalon* de Germanicus.

(16) Ils avoient tort, ſans doute, puiſqu'en général toute divination eſt illuſoire ; mais la preuve ſur laquelle Pline les condamne, n'eſt pas exempte d'objection, & ces Aruſpices étoient plus conſéquents qu'il ne le dit, ſelon ce qu'écrit Julius Obſequens, chapitre 132 : *Paulo Fabio, Quinto Ælio Conſulibus, in Germania, in caſtris Druſi examen apum in tabernaculo Hoſtilii Tutilii, Præfecti caſtrorum, conſedit... Multitudo Romanorum per inſidias ſubjecta eſt.* Ainſi, ſi le premier fait arrivé, ſelon Pline, au camp de Druſus devant Arbalon, fait voir que l'apparition d'un eſſaim d'abeilles dans un camp eſt d'heureux préſage, le ſecond fait, arrivé dans le camp du même Druſus, ſelon Julius Obſequens, prouve, au contraire, en faveur de ceux qui interprétoient ce prodige en mauvaiſe part. Voici un autre paſſage tiré du même Auteur, chap. 130, & qui vient encore à l'appui de l'objection qu'on peut faire à Pline : *In caſtris Caſſii examen apum conſedit : locus*

ſerent dans le camp de Druſus (14), Général de l'armée Romaine, lorſqu'il remporta une célebre victoire au territoire d'Arbalon (15); ce qui fait bien voir que les Aruſpices ont tort de (16) prétendre que les eſſaims d'abeilles ſont toujours d'un mauvais préſage. Lorſqu'on peut prendre le roi, on eſt aſſuré d'avoir tout l'eſſaim. Si le roi ſe trouve perdu, tout l'eſſaim ſe diſſipe (17) & ſe retire ailleurs; car les abeilles ne peuvent ſe paſſer d'un roi. Néanmoins quand il y en a pluſieurs, & qu'elles n'eſperent pas (18) avoir aſſez de miel, elles les tuent : mais c'eſt malgré (19) elles; & par cette raiſon elles aiment encore mieux ruiner les logements où ils naiſſent. Alors auſſi elles chaſſent les bourdons. Quant à ceux-ci, je vois qu'on doute de ce qu'ils ſont (20), & que quelques-uns (21) penſent que c'eſt un genre de mouche particulier, de même que ces mouches noires d'une extrême groſſeur, & à large ventre, qu'on trouve parmi les abeilles, & que l'on appelle (22) larrons, parcequ'elles dérobent

aruſpicum juſſu intercluſus, interiùs ducto vallo. Voyez auſſi d'autres exemples ſemblables, & tous pris en mauvaiſe part, chez Dion, l. 47, p. 328, & 351; & l. 74, p. 842; Appien, Guerres Civiles, l. 4, p. 668; Julius Obſequens lui-même, ch. 95 & 113; enfin Cicéron, *de Aruſp. reſponſ.* où il dit : *Si examen apum ludis in ſcenam veniſſet, Aruſpices acciendos ex Etruria putaremus : atque in apum fortaſſe examine nos ex Etruſcorum ſcriptis Aruſpices ut à ſervitio caveremus monerent.* Cependant l'opinion qui regarde l'arrivée des abeilles comme un pronoſtic heureux, a auſſi ſes partiſans; & c'eſt elle, ſelon le Pere Hardouin, qui a fourni à un Poète ces vers ſur le Pontificat d'Urbain VIII :

Urbani imperium vis dicam quale futurum?
Dum dominantur apes, copia mellis erit.

Leſquels vers donnerent lieu à ceux que j'ai rapportés plus haut, note 4. Voyez auſſi Virgile, *Géorg.* livre 4, v. 557.

(17) Virgile, *Géorg.* l. 4 :

Rege incolumi, mens omnibus una eſt;
Amiſſo, rupêre fidem, conſtructaque mella
Diripuêre ipſæ, & crates ſolvêre favorum.

(18) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 9, ch. 64, p. 1128.

(19) Albert le Grand, l. 8, *de Anim.* Traité 4, ch. 3, p. 268.

(20) Ce ſont les mâles, les étalons de l'eſpece, comme nos Modernes s'en ſont aſſurés, & comme on l'a déja dit plus haut.

(21) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 19, p. 610; & l. 9, ch. 64, p. 1116.

(22) Ariſtote, *ibid.* l'appelle κὼψ. Quelques-uns confondent l'abeille *fur* avec l'abeille *fucus*, c'eſt-à-dire le

quia furtim devorent mella. Certum eſt, ab apibus fucos interfici. Utique regem non habent. Sed quomodo ſine aculeo naſcantur, in quæſtione eſt.

Humido vere melior fœtus : ſicco, mel copioſius. Quod ſi defecerit aliquas alvos cibus, impetum in proximas faciunt rapinæ propoſito. At illæ contra dirigunt aciem : & ſi cuſtos adſit, alterutra pars, quæ ſibi favere ſentit, non appetit eum. Ex aliis quoque ſæpè dimicant cauſis, eaſque acies contrarias duo imperatores inſtruunt, maximè rixâ in convehendis floribus exortâ, & ſuos quibuſque evocantibus : quæ dimicatio injectu pulveris, aut fumo, tota diſcutitur. Reconciliatur verò lacte vel aquâ mulsâ.

---

bourdon larron avec le bourdon propre ; témoin Varron : *fur*, dit-il, *qui vocatur ab aliis fucus.*

(23) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 19, p. 609.

(24) Je lis, avec le Pere Hardouin & les manuſcrits, *quod ſi defecerit aliquas alvos cibus ;* car *alvus* eſt du genre féminin, quoique d'une terminaiſon maſculine : *latâque alvo*, vient de dire Pline dans l'une des phraſes précédentes.

Nota conduntur in alvo,

a dit Virgile, *Enéide*, l. 3. Les anciens Editeurs, ainſi que l'obſerve le Pere Hardouin, comme ſi, par une ſorte d'ignorance de cette loi grammaticale, ils euſſent eu quelque ſcrupule d'employer ce mot *alvus* au féminin, ont ſubſtitué au texte de Pline cette phraſe inélégante, *quod ſi defecerit alicujus alvei cibus*, ne faiſant pas réflexion que dans la phraſe ſuivante, *impetum in proximas faciunt*, le mot *proximas* ſe rapporte à *alvos*, & qu'ainſi il étoit néceſſaire de conſerver la leçon manuſcrite. Au reſte on a déja vu plus haut que le mot *alvus* ſe prend ſouvent dans le ſens d'*alveare*, c'eſt à-dire de ruche, encore que dans l'acception la plus ordinaire il ſignifie le ventre.

(25) Voyez la note précédente.

(26) Ceci eſt confirmé par Albert le Grand, l. 8, *de Animal.* Traité 4, ch. 4, p. 270.

(27) *Pugna quidem vel unius inter ſe diſſidentis, vel duorum examinum diſ-*

& mangent le miel. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les abeilles tuent les bourdons. Ceux-ci n'ont point de roi. On ignore pourquoi ils ſont ſans aiguillon.

Lorſque (23) le printems eſt humide, les abeilles multiplient davantage; & lorſqu'il eſt ſec, il y a une plus grande abondance de miel. Si la proviſion de bouche vient à manquer dans quelques (24) ruches, les abeilles ſe jettent ſur les ruches (25) voiſines pour les piller. Mais les mouches de ces dernieres ruches les repouſſent vigoureuſement: & ſi l'homme (26) qui a ſoin des abeilles ſe trouve préſent à ce conflit, le parti qui ſentira que cet homme le favoriſe, s'abſtiendra de toute hoſtilité à ſon égard. Ces inſectes ſe font auſſi la guerre pour d'autres ſujets; mais leurs querelles viennent principalement à l'occaſion du tranſport des fleurs, car alors chaque abeille chargée appelle ſes compagnes à ſon ſecours. Dans ces actions générales, les deux armées oppoſées ont chacune un chef qui les range en bataille. On fait ceſſer abſolument le combat en leur jettant quelque (27) pouſſiere, ou en les offuſquant avec de la (28) fumée: & on les réconcilie (29) enſemble en les arroſant de lait ou d'eau miellée.

---

cordantium, facilè compeſcitur: nam, ut Virgilius ait,

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compreſſa quieſcent,

aut mulſo, paſſove, aut aliquo ſimili liquore reſperſo, &c. Columelle, l. 9, ch. 9.

(28) Comme le dit Virgile dans ces vers, *Æneid.* l. 12:

Veſtigavit apes, fumoque implevit amaro:
Illæ intus trepidæ rerum, per cerea caſtra
Diſcurrunt, &c.

(29) Confirmé par Columelle. Voyez la note 26. Conſultons auſſi Varron, *de re ruſt.* l. 3, ch. 16: *Quæ crebriùs inter ſe pugnabunt, aſpergi eas oportet aquâ mulsâ: quo facto non modò deſiſtunt pugnâ, ſed etiam conferciunt ſe lingentes: eo magis ſi mulſo ſint aſperſæ, quo propter odorem avidiùs applicant ſe, atque obſtupeſcunt potantes.* Voyez auſſi Palladius, livre 7, *in Junio*, tit. 7, p. 125.

De genere apum, & quæ inimica apibus.

CAPUT 18.

APES ſunt & ruſticæ ſylveſtreſque, horridæ aſpectu, multo iracundiores, ſed opere ac labore præſtantes. Urbanarum duo genera : optimæ breves, variæque, & in rotunditatem compactiles : deteriores longæ, & quibus ſimilitudo veſparum : etiamnum deterrimæ ex iis piloſæ. In Ponto ſunt quædam albæ, quæ bis in menſe mella faciunt. Circa Thermodoontem autem fluvium duo genera : aliarum, quæ in arboribus mellificant : aliarum, quæ ſub terra, triplici cerarum ordine, uberrimi proventûs.

Aculeum apibus natura dedit ventri conſertum. Ad unum ictum hoc infixo, quidam eas ſtatim emori putant. Aliqui

(1) Ce ſont les *abeilles-bourdons*, comme les nomme M. Valmont de Bomare, chez qui il faut conſulter leur article. Il ne faut pas confondre ces *abeilles-bourdons* avec les faux-bourdons (*fuci*) dont nous avons parlé plus haut, & qui ſont les mâles, les étalons de l'abeille.

(2) Ariſtote les définit *hirſutiores*, *minores*, *operantiores*, *acerbiores*, Hiſt. Anim. l. 9, ch. 64, p. 1116.

(3) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 19, p. 610; Columelle, l. 9, ch. 3, p. 319; Varron, *de re ruſt.* l. 3, ch. 16, p. 110.

(4) *De reliquis apibus optima eſt parva, varia, rotunda, &c.* Varron, *ibid.*

(5) Nous trairerons des guêpes au chapitre 21.

(6) *Minùs valentium ſigna, ſi ſint piloſa & horrida.* Varron, *ibid.* Il ne faut pas confondre ces abeilles domeſtiques velues avec le *fur* & le *fucus*, comme a fait Dalechamp, repris en cela très judicieuſement par le Pere Hardouin.

(7) Ceci eſt confirmé par Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 19, p. 610.

(8) Ariſtote, *ibid.* p. 617.

(9) J'ai ſuivi la leçon *arboribus* que portent l'édition d'Elzévyre, celle du Pere Hardouin, & quelques autres plus anciennes, leſquelles avoient, ſans doute, pour elles l'autorité de quelques manuſcrits. Celles d'aujourd'hui portent, la plupart, *in alveis*; ce qui eſt auſſi plus conforme aux paroles dont ſe ſert Ariſtote, chez qui on lit ἐν τοῖς σμήνεσι. Mais on ſait, par les récits des voyageurs, que les creux des arbres des forêts Moſcovites ſont remplis de miel, & que ce miel eſt la nourriture ordinaire des ours; ce qui rend le paſſage de ces forêts très dangereux. Ainſi la leçon *arboribus* eſt, à tous égards, préférable. A propos de

D'une eſpece particuliere d'abeilles. Quelles ſont les choſes qui nuiſent à ces inſectes.

Il y a auſſi des abeilles (1) ſauvages. Elles ſont (2) hideuſes & beaucoup plus farouches que les autres, mais plus actives & plus laborieuſes. Quant aux abeilles (3) domeſtiques, il y en a de deux ſortes : les unes ont le corps plus court, plus ramaſſé en rond, & des couleurs différentes ; ce ſont les (4) meilleures : les autres ſont plus longues de corps, & reſſemblent à des (5) guêpes ; elles valent moins que les premieres. Mais les moins bonnes de toutes, ſont celles qui ſont (6) velues. Dans la province de Pont (7) il y en a de blanches, qui font du miel deux fois par mois. Le long du fleuve Thermodoon (8) il s'en trouve de deux ſortes, les unes qui font leur miel dans les creux des (9) arbres, les autres qui le font ſous terre avec trois (10) rangs de rayons. Ces dernieres ſont d'un très grand profit.

L'aiguillon dont la Nature a pourvu les abeilles, tient (11) à leur inteſtin. Quelques-uns croient qu'au premier coup qu'elles

ces ours mangeurs de miel, j'obſerverai qu'en Anglois, l'abeille ſe nomme *bee*, & l'ours *bear*, & que, d'autre part, une ruche, en Slawon, ſe dit *ul* ; ce qui pourroit bien être l'origine du mot *ul-ſus*, prononcé plus durement *ur-ſus*.

(10) Ariſtote, *ibid.*

(11) » L'aiguillon, écrit M. Valmont de Bomare, eſt ſitué à l'extrémité du ventre de l'abeille, long d'environ deux lignes ; il entre avec beaucoup de vîteſſe, par le moyen de certains muſcles placés fort près de l'aiguillon, qu'on apperçoit facilement en preſſant le derriere de l'abeille. Ce dard, qui paroît ſi délié à l'œil, eſt un petit tuyau creux, de matiere de corne ou d'écaille. Il contient un aiguillon compoſé lui-même de deux aiguillons accollés qui jouent en même tems, ou ſéparément, au gré de l'abeille. Leur extrémité eſt taillée en ſcie, dont les dents ſont tournées dans le ſens d'un fer de fleche, qui entre aiſément, & ne peut ſortir ſans faire de cruelles déchirures. Auſſi preſque toujours la piquure que fait une mouche à miel lui eſt-elle fatale, l'aiguillon entraînant avec lui la veſſie, & quelquefois une partie des inteſtins. Leur piquure eſt preſque toujours accompagnée de douleur, d'inflammation, de tumeur. Elles font la guerre à la maniere des ſauvages, avec des fleches empoiſonnées, &c.

non niſi in tantum adacto, ut inteſtini quidpiam ſequatur: ſed fucos poſtea eſſe, nec mella facere, velut caſtratis viribus, pariterque & nocere & prodeſſe deſinere. Eſt in exemplis, equos ab iis occiſos.

Odêre fœdos odores, proculque fugiunt, ſed & fictos. Itaque unguenta redolentes infeſtant, ipſæ plurimorum animalium injuriis obnoxiæ. Impugnant eas naturæ ejuſdem degeneres veſpæ, atque crabrones, etiam è culicum genere qui vocantur muliones: populantur hirundines, & quæ-

(12) Les Naturaliſtes modernes paroiſſent croire qu'elles ne peuvent guere piquer ſans laiſſer leur aiguillon & une partie de l'inteſtin dans la plaie. Voyez la note précédente. Séneque ſemble auſſi ſuppoſer que l'abeille, en piquant quelqu'un, n'en eſt pas quitte pour perdre ſon dard: *Utinam quidem eadem homini lex eſſet, quæ apibus, & ira cum telo frangeretur, nec ſæpiùs liceret nocere, quàm ſemel, nec alienis viribus exercere odia! Facilè enim laſſaretur furor, ſi per ſe ſibi ſatisfaceret, & mortis periculo ſi vim ſuam effunderet.* Virgile le dit auſſi expreſſément, *Géorg.* l. 4, v. 237:

Et ſpicula cæca relinquunt
Affixæ venis, animaſque in vulnere ponunt.

Et, plus anciennement, Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 3, ch. 10, p. 355, & l. 9, ch. 64, p. 1125.

(13) Ceci eſt tiré d'Ariſtote, *ibid.* p. 1126. Ecoutons auſſi Scaliger: *Ex patre audivi de tirunculo Gallo, in Calabria, bello Carolino, cùm mel ſurripuiſſet, injuriâ affectis apibus, atque everſis alveariis, ubi veſpere equum conſcendiſſet, potum vehens, eum pariter atque equum ab apibus interfectum.*

(14) *Sed ab apium caſtris longè ſint omnia odoris horrendi, balneæ, ſtabula, coquinæ fuſoria, &c.* Palladius, l. 1, ch. 37. Voyez auſſi Ariſtote, *ibid.* p. 1126; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 1, ch. 58; Didyme, *in Geoponic.* l. 15, ch. 3, p. 413.

(15) C'eſt à-dire les ſenteurs compoſées, qui ſont un réſultat artificiel de pluſieurs parfums naturels. Au reſte tous les manuſcrits portent *fictos*. C'eſt contre leur autorité, & contre celle d'Ariſtote, que quelques Editeurs ont ſubſtitué *infectos*. Voyez Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 64, p. 1126. Pline parlera des parfums compoſés, livre 13.

(16) Ceci eſt confirmé par Ariſtote, *ibid.* par Elien, *ibid.* par Théophraſte, *de cauſis*, l. 6, ch. 4, p. 357; par l'Auteur du livre *de Mirabil. Auſcult.* p. 115.

(17) Ariſtote, *ibid.* p. 1124; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 11; Columelle, l. 9, ch. 14, p. 338.

(18) Voici ce que Virgile en dit dans ce vers, *Géorg.* l. 4, v. 245:

Aut aſper crabro imparibus ſe immiſcuit armis.

Nous traiterons des guêpes & des frélons, ch. 21.

en donnent elles meurent (12) auſſi-tôt : d'autres penſent qu'elles ne meurent que quand elles l'ont enfoncé ſi avant, qu'il eſt ſuivi d'une portion d'inteſtin; & que quand elles perdent ſimplement leur aiguillon, ſans autre accident, elles en ſont quittes pour ſe trouver réduites à la condition des bourdons, c'eſt-à-dire qu'étant alors deſtituées de force, elles ne font plus de miel, & qu'elles ne peuvent plus ni nuire ni profiter. Il y a des exemples (13) que des chevaux même ont été tués par des abeilles.

Elles déteſtent (14) les mauvaiſes odeurs, & fuient le plus loin qu'elles peuvent pour les éviter; elles haïſſent même les aromates (15) factices : auſſi attaquent-elles les gens (16) parfumés. Mais elles ſont expoſées (17) elles-mêmes aux injures de pluſieurs ſortes d'animaux. Les guêpes, qui ſont des eſpeces d'abeilles bâtardes, & les (18) frélons, leur font la guerre; comme auſſi les mulions (19), qui ſont du genre des couſins. Les hiron-

(19) Je penſe, avec le P. Hardouin, que l'*empis* des Grecs eſt le *culex* de Pline, dont nous avons traité au chap. 2. Ainſi *culex* en Latin, & *empis* en Grec, ſont le nom générique du couſin. Quant aux *muliones* de Pline, qu'il dit être une claſſe de couſins, le Pere Hardouin penſe, mais à tort, comme je le ferai voir, qu'ils répondent aux *knipes* d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 4, ch. 8, p. 483. Quoi qu'il en ſoit, confondre, avec Dalechamp & d'autres Critiques, les *mulions* avec les *empides*, c'eſt confondre l'eſpece avec le genre. Pour en revenir au Pere Hardouin, ce Savant ſe trompe lorſque, par une analogie illuſoire de noms, il fait des *mulions* une ſorte de couſins qui s'attachent aux *mulets*. Les mulions ne ſont autres que les araignées d'eau, qui courent principalement ſur la ſuperficie des eaux dormantes, dans les endroits marécageux. C'eſt un nom Celtoſcythe adopté, comme une infinité d'autres, par les Latins; la racine, dis-je, de *mulio* eſt le mot Celtoſcythe *mul*, qui, encore aujourd'hui en langue Slawone, ſignifie *limon, fange, marécage*. Ce qui fait voir la juſteſſe de cette étymologie, c'eſt ce qu'écrit Albert le Grand, que les araignées d'eau & les grenouilles ſont les ennemies jurées des abeilles; par où il eſt aiſé de voir qu'il entend par araignées d'eau, les mulions de Pline. Voici ſes paroles, l. 8, *de Animal.* Traité 4, ch. 4, p. 27 : *Quando apes veniunt ad aquam, volentes bibere, ſuperveniunt eis ranæ, & araneæ aquaticæ, & interficiunt eas, & devorantur à ranis.* Les *mulions* des Latins ne ſont donc point les *knipes* des Grecs, puiſque les *knipes*, ſelon Théophraſte, *Hiſt. Plant.* l. 2, ch. 9, ſont cette ſotte d'inſecte qui s'engendre ſur les feuilles de l'orme; & tout démontre comme à l'envi que les *mulions* dont Pline parle ici ſont les araignées d'eau.

dam aliæ aves. Inſidiantur aquantibus ranæ, quæ maxima earum eſt operatio tum cùm ſobolem faciunt. Nec hæ tantùm, quæ ſtagna rivoſque obſident, verùm & rubetæ veniunt ultrò, adrepenteſque foribus per eas ſufflant : ad hoc provolant, confeſtimque abripiuntur. Nec ſentire ictus apum ranæ traduntur. Inimicæ & oves, difficilè ſe à lanis earum explicantibus. Cancrorum etiam odore, ſi quis juxtà coquat, exanimantur.

Quin & morbos ſuâpte naturâ ſentiunt. Index eorum triſtitia torpens, & cùm ante fores in teporem ſolis promotis aliæ cibos miniſtrant, cùm defunctas progerunt, funerantiumque more comitantur exſequias. Rege eâ peſte conſumpto mœret plebs ignavo dolore, non cibos convehens, non procedens, triſti tantùm murmure glomeratur circa corpus ejus. Subtrahitur itaque diductâ multitudine : aliàs ſpectantes exanimem, luctum non minuunt. Tunc quoque ni ſubveniatur, fame moriuntur. Hilaritate igitur & nitore ſanitas æſtimatur.

(20) Comme le dit Virgile dans ces vers, *Géorg.* l. 4, v. 13 :

Abſint & picti ſqualentia terga lacerti
Pinguibus à ſtabulis, meropeſque, aliæque volucres,
Et manibus Progne pectus ſignata cruentis.
Omnia nam latè vaſtant, &c.

(21) Tels que l'oiſeau *mérops*, comme l'obſerve Virgile, dans les vers qu'on vient de citer. A cet oiſeau *mérops*, Ariſtote, l. 9, p. 1124, & Elien, *Hiſt. Anim.* l. 1, p. 58, ajoutent l'oiſeau *ægythalus*. Nous avons traité de l'oiſeau mérops au chap. 33 du livre 10, note 14 ; & de l'ægithale, au chapitre 29, note 31, du même dixieme livre.

(22) Voyez la note 19. Voyez auſſi Ariſtote, *ibid.* p. 1124 ; Elien, *ibid.* &c.

(23) Ariſtote, *ibid.* p. 1127.

(24) Ariſtote, *ibid.*

(25) Ariſtote, *ibid.* p. 1135.

(26) *Vitetur odor cœni & cancer aduſtus*, écrit Palladius, l. 1, ch. 37.

Neve rubentes
Ure foco cancros,

écrit pareillement Virgile, *Géorg.* l. 4, v. 47.

(27) Ecoutons encore Virgile, *Géorg.* l. 4, v. 251 :

Si verò, quoniam caſus apibus quoque noſtros
Vita tulit, triſti languebunt corpora morbo,
Quod jam non dubiis poteris cognoſcere ſignis :
Continuò eſt ægris alius color : horrida vultum
Deformat macies, &c.

delles (20) & d'autres (21) oiſeaux les ravagent. Lorſqu'elles vont chercher de l'eau, ce qui eſt leur principale occupation dans le tems de la ponte, elles ſont ſujettes à tomber dans les embuſcades des (22) grenouilles; & non ſeulement les grenouilles des étangs & des rivieres, mais encore les grenouilles buiſſonnieres, viennent les aſſaillir juſqu'aux portes de leurs ruches (23), & ſouffient dedans; ce bruit les détermine à ſortir, & auſſi-tôt elles ſont priſes. On dit que les grenouilles ne ſentent (24) point la piquure de l'aiguillon des abeilles. Celles-ci n'ont guere moins à craindre des (25) moutons; car elles ont bien de la peine à ſe dépêtrer de leur laine. Si l'on fait cuire des écreviſſes auprès de leur ruche, cette (26) odeur les fait mourir.

Les abeilles ſont quelquefois malades (27), ce qui ſe reconnoît à la triſteſſe & à l'engourdiſſement qu'elles marquent, ou lorſqu'on en voit de couchées au ſoleil devant l'entrée de la ruche, & que les autres leur apportent à manger; ou lorſqu'on les voit jetter au dehors (28) celles qui ſont mortes, & accompagner les corps comme on fait aux funérailles. Si le (29) roi vient à mourir de quelque maladie, tout l'eſſaim, plongé dans le deuil & dans la douleur, ceſſe d'aller au travail, ne ſort plus de la ruche, & ſe tient continuellement autour du corps, en bourdonnant triſtement. C'eſt pourquoi on eſt obligé alors de faire ſortir les mouches, & de retirer le corps de leur roi, afin de leur ôter la vue d'un tel ſpectacle; autrement leur deuil ſeroit ſans terme. Il faut auſſi alors pourvoir à leur ſubſiſtance, ſans quoi elles mourroient de faim. On connoît qu'elles ſe portent bien lorſqu'on remarque qu'elles ſont (30) gaillardes & luiſantes.

(28) Ainſi le rapporte Virgile, *ibid.*

Aut corpora luce carentum
Exportant tectis, & triſtia funera ducunt.

(29) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 9, chap. 64, p. 1112.

(30) Varron, *de re ruſt.* l. 3, ch. 16, p. 110.

De morbis apum.

CAPUT 19. SUNT & operis morbi : cùm favos explent, claron vocant : item blapſigoniam, ſi fœtum non peragunt.

Inimica eſt & echo reſultanti ſono, qui pavidas alterno pulſet ictu : inimica & nebula. Aranei quoque vel maximè hoſtiles; cùm prævaluêre ut intexant, enecant alveos. Pa-

(1) L'élite des manuſcrits porte *cùm favos explent ;* ſur quoi il faut obſerver, avec Servius, que *explere* ſe prend quelquefois dans une acception privative, & dans le ſens de *non explere*. C'eſt ainſi que Virgile l'a expreſſément employé, *Enéide*, l. 6, dans ce vers :

Diſcedam, explebo numerum, reddarque tenebris.

C'eſt faute de cette notion que la plupart des Editeurs, avant le Pere Hardouin, ont cru devoir lire au texte *cùm favos non explent*.

(2) Ainſi portent tous les manuſcrits. Les Editeurs, avant le Pere Hardouin, liſent *cleron ;* & ce Savant veut, malgré les manuſcrits, que ce ſoit la véritable leçon, fondé ſur ce qu'Ariſtote donne le nom de *klêros* à un inſecte qui conſume les ruches. Mais le mot *claron* n'a ici aucun rapport à ce ver deſtructeur, & exprime, non un inſecte, mais un accident, un défaut dans le produit de la ruche. Ce mot *claron* n'eſt donc autre choſe qu'un mot barbare, & probablement Celtique, adopté par les Romains ; mot qui exprime la rareté, le vuide fréquent, la diſette de la choſe. C'eſt dans ce ſens que nous diſons encore un panier à *claire* voie, & que nous employons l'expreſſion de *clair-ſemé*. Nous diſons auſſi un œuf *clair*, pour un œuf vuide. Les Anglois, dont la langue eſt un reſte du Celtique, diſent *to clear the houſe*, pour dire vuider la maiſon. Les Danois emploient l'expreſſion de *klarlydende* dans le ſens d'amoindri, de diminué, d'aminci, de grêle. En voilà, je penſe, plus qu'il n'en faut pour juſtifier la leçon manuſcrite *claron*, & pour faire voir la véritable ſignification de ce mot. En ſuppoſant même qu'il fallût conſerver la leçon imprimée *cleron*, il me ſemble que cette autre leçon n'auroit ici aucun rapport avec le ver nommé *klêros*, mais plutôt avec le mot Germanique *kles* ou *gles*, qui, encore aujourd'hui en langue Suédoiſe, ſignifie clair-ſemé, interrompu de lacunes, & qui exprime ſur-tout le vuide & la diſette des récoltes. Ainſi, pour dire la moiſſon eſt grêle, on dit, en Suede, *ſaeden ſtaor gleſt ;* à la lettre, *ſeges ſtat rarior*, comme l'obſerve le docte Jean Ihre, au mot *Gles*. Columelle, l. 9, ch. 13, nous apprend que les Grecs appelloient ce même vice des ruches *phagedæna*, c'eſt-à-dire ulcere, attendu que les lacunes formées dans les rayons par le manque de miel, ſe moiſiſſent, & donnent

De

Des maladies des abeilles.

Il ſe rencontre auſſi des défauts dans leurs ouvrages, comme quand elles ne rempliſſent (1) pas leurs rayons, ou qu'elles n'amenent pas à perfection leurs petits. L'on nomme le premier défaut *claron* (2); l'on donne au ſecond le nom de *blapſigonie* (3).

L'écho (4) leur eſt nuiſible par ſon bruit retentiſſant & alternatif, qui les frappe & les épouvante. Le brouillard auſſi leur eſt contraire. Mais leur plus grand ennemi, c'eſt (5) l'araignée; car lorſqu'elle peut venir à bout d'entrer dans les ruches & d'y

---

lieu à une pourriture qui détruit la ruche : *Sapè etiam vitio quod Græci vocant φαγέδαιναν intereunt apes. Siquidem cùm ſit hæc apium conſuetudo, ut priùs tantum cerarum confingant, quantum putant explere ſe poſſe : non nunquam evenit, conſummatis operibus cereis, ut examen, conquirendi mellis causâ, longiùs evagatum ſubitis imbribus aut turbinibus in ſylvis opprimatur, & majorem partem plebis amittat : quod ubi factum eſt, reliqua paucitas favis complendis non ſufficiat, tuncque vacuæ cerarum partes computreſcant, & vitiis paulatim ſerpentibus corrupto melle ipſæ quoque apes intereant.*

(3) Ce mot eſt Grec ; il ſignifie *partûs læſio*, venant de ϛλάπτω, *lædo*, & de γονὴ, *partus, genitura*, &c. Columelle, l. 9, chap. 13, obſerve que ce qui fait manquer la progéniture, c'eſt ſouvent la trop grande abondance où vivent les abeilles : *Eſt & illa cauſa interitûs, quod interdum continuis annis plurimi flores proveniunt, & apes magis mellificiis quàm fœtibus ſtudent. Itaque nonnulli, quibus eſt minor harum rerum ſcientia, magnis fructibus delectantur, ignorantes exitium apibus imminere*, &c.

(4) Virgile recommande de ne point placer les ruches au voiſinage des échos :

Ubi concava pulſu
Saxa ſonant, vociſque offenſa reſultat imago.

C'eſt auſſi ce que recommande expreſſément Columelle, l. 9, ch. 5 ; & Palladius, l. 1, ch. 37. Le premier s'exprime ainſi : *Nec minùs vitentur cavæ rupes, aut valles argutæ quas Græci vocant* ἠχοὺς.

(5) Le Pere Hardouin prend cette araignée pour la ſorte de tigne ou de chenille fileuſe, nommée *kléros*, fondé ſur quelques paſſages d'Ariſtote favorables à cette interprétation. Mais toutes ces ſubtilités ne me perſuadent point, & je penſe que c'eſt de l'araignée ordinaire dont Pline a voulu parler, ſur-tout lorſque je conſidere que cette interprétation ſi ſimple & ſi naturelle a Virgile pour garant ; car ce Poète, en parlant des divers fléaux des ruches, écrit, *Géorg.* l. 4, v. 246 :

Aut inviſa Minervæ
In foribus laxos ſuſpendit aranea caſſes.

pilio etiam ignavus & inhonoratus, luminibus accensis advolitans, pestifer, nec uno modo : nam & ipse ceras depascitur, & relinquit excrementa, quibus teredines gignuntur : fila etiam araneosa, quacumque incessit, alarum maximè lanugine obtexit. Nascuntur & in ipso ligno teredines, quæ ceras præcipuè appetunt. Infestat & aviditas pastûs, nimiâ florum satietate, verno maximè tempore, alvo citâ. Oleo quidem non apes tantùm, sed omnia insecta exanimantur, præcipuè si capite uncto in sole ponantur. Aliquando & ipsæ contrahunt mortis sibi causas, cùm sensêre eximi mella, avidè vorantes. Cæterò præparcæ, & quæ alioqui prodigas atque edaces, non secus ac pigras atque ignavas, proturbent. Nocent & sua mella ipsis, illitæque ab adversa parte moriuntur. Tot hostibus, tot casibus (& quotam portionem eorum commemoro ?) tam munificum animal expositum est! Remedia dicemus suis locis : nunc enim sermo de natura est.

(6) Ou du moins une sorte de papillon assez semblable à celui-là, & qui vient pareillement voltiger autour d'une chandelle allumée. Voyez Aristote, *Hist. Anim.* l. 8, ch. 32, p. 978 ; & Columelle, l. 9, ch. 7.

(7) Les François les nomment *hardes*, selon Scaliger. Au reste, ceci est tiré d'Aristote, *ibid.* p. 979, où il nomme ces tignes τερηδόνες, & où il observe qu'elles s'engendrent dans la ruche même.

(8) *Initio veris quo tithymali floret frutex, & quo sameram ulmi promunt : sicut novis pomis, ita his primis vis floribus illecta avidè vescuntur post hibernam famem, nihil aliqui citra satietatem tali nocente cibo : quò cùm se affatim repleverint, profluvio alvi, nisi celeriter succurritur, intereunt. Nam & tithymalus majorum quoque animalium ventrem solvit, & propriè ulmus apium.* Columelle, l. 9, ch. 13. M. de Réaumur n'attribue point à cette cause la diarrhée des abeilles. Il pense que cette maladie provient de ce qu'elles ont été obligées de se nourrir de miel pur, & de ce qu'elles n'ont pu se nourrir en partie de cire brute. Selon ce Savant, le moyen le plus naturel de les guérir de cette maladie, c'est de leur donner un gâteau dont les alvéoles soient remplis de cire brute, puisque c'est l'aliment dont la disette a causé leur maladie. Si l'on n'a point de cire brute, on peut leur donner une

tendre ſa toile, elle les ruine entiérement. Ce foible & vil (6) papillon qui voltige autour d'une chandelle allumée, eſt encore un fléau redoutable pour les abeilles, & leur nuit de plus d'une maniere ; car il mange la cire, & laiſſe dans les rayons pluſieurs ordures qui y produiſent des tignes : de plus, il fortifie les toiles d'araignées qui ſe trouvent dans la ruche, en les recouvrant du duvet de ſes ailes. Il s'engendre auſſi dans le bois même des ruches certaines (7) tignes qui aiment particuliérement la cire. En outre, les abeilles ſont ſujettes à ſe rendre malades, en mangeant des fleurs avec (8) excès, ſur-tout au printems ; ce qui leur cauſe le flux de ventre. L'huile (9) les fait mourir, ainſi qu'elle fait mourir tous les autres inſectes, principalement lorſqu'on leur en oint la tête, & qu'on les expoſe au ſoleil. Les abeilles ſont quelquefois elles-mêmes la cauſe de leur mort, comme lorſque voyant qu'on leur ôte une partie de leur miel, elles ſe jettent ſur l'autre avec voracité. Au ſurplus, elles ſont naturellement très économes, de ſorte qu'elles chaſſent celles qui ſont prodigues & gourmandes, tout comme celles qui ſont lâches & pareſſeuſes. Enfin, leur propre miel leur eſt quelquefois nuiſible ; car ſi elles viennent à en être frottées par devant (10), elles meurent. Tant eſt multiplié le nombre des ennemis & des accidents où ſe trouve expoſé cet animal, dont l'homme tire un ſi grand profit! Encore n'en ai-je rapporté qu'une petite partie. Nous parlerons en tems & lieu (11) des remedes qui conviennent aux abeilles : pour le préſent, nous ne traiterons que de leur nature.

---

liqueur réduite à conſiſtance de ſyrop, faire avec une chopine de vin, une demi-livre de ſucre, & autant de miel. Conſultez, chez M. de Bomare, T. 1, p. 32, les détails de la diarrhée des abeilles, & la maniere dont cette contagion ſe communique.

(9) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 8, ch. 32 ; Sextus Empiricus, l. 1 ; Pyrrhon, *Hypotyp.* ch. 14, p. 12 ; Albert le Grand, l. 7, *de Anim.* Traité 2, ch. 3, p. 234.

(10) Tous les manuſcrits portent *ab adverſa parte.* C'eſt ſans autorité, ainſi que ſans fondement, que Pintianus ſubſtitue *ab averſa parte.*

(11) Au livre 21, ch. 12.

De continendis apibus, & quomodo reparentur.

CAPUT 20.

GAUDENT plauſu atque tinnitu æris, eoque convocantur : quo manifeſtum eſt, auditûs quoque ineſſe ſenſum. Effecto opere, educto fœtu, functo munere omni, exercitationem tum ſolemnem habent : ſpatiatæque in aperto, & in altum datæ, gyris volatu editis, tum demum ad cibum redeunt. Vita eis longiſſima, ut proſperè inimica ac fortuita cedant, ſeptenis annis univerſa. Alvos nunquam ultra decem annos duraſſe proditur. Sunt qui mortuas, ſi intra tectum hyeme ſerventur, deinde ſole verno torreantur, ac ficulneo cinere toto die foveantur, putent reviviſcere.

In totum verò amiſſas reparari ventribus bubulis recen-

(1) C'eſt ce que Virgile dit dans ces vers, *Géorg.* l. 4, v. 64 :

Tinnituſque cie, & Matris quate cymbala circum.
Ipſæ conſident medicatis ſedibus, ipſæ
Intima more ſuo ſeſe in cunabula condent.

Voyez auſſi Varron, *de re ruſt.* l. 3, ch. 16, p. 109.

(2) Ariſtote, plus réſervé que Pline, doute que les abeilles entendent ; &, dans le cas même où elles entendroient, il témoigne douter ſi ce ſeroit par terreur ou par attrait pour le bruit qu'elles ſe retiretoient dans leur ruche au bruit qu'on fait ſur des vaſes d'airain. M. Valmont de Bomare regarde auſſi comme un préjugé ruſtique cette opinion de Virgile & de Pline, que les abeilles ſe plaiſent au bruit. Quoi qu'il en ſoit, je ſoupçonne que les abeilles entendent, puiſqu'elles ſe donnent entre elles le ſignal du réveil, du départ, de la retraite & du ſommeil par des bourdonnements. Mais il reſte à ſavoir où eſt placé chez elles le ſiege de l'ouie.

(3) Je lis, avec tous les manuſcrits, *functo munere*. Il s'enſuit que *functus*, contre l'uſage ordinaire, eſt employé ici au paſſif. Les Editeurs, à qui il coûte peu d'altérer le texte des Anciens, ont ſubſtitué *functa munere*.

(4) Cela eſt confirmé par Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 19 ; ainſi que par ces vers de Virgile, *Géorg.* l. 4 :

Ergo, ipſas quamvis anguſtus terminus ævi
Excipiat, (neque enim plus) ſeptima ducitur æſtas :
At genus immortale manet, multoſque per annos
Stat fortuna domûs, & avi numerantur avorum.

Sur quoi je dois obſerver que tous les Editeurs de Virgile, même les plus habiles, font faire à ce Poète une énorme faute de quantité, de la ma-

Des moyens de prévenir la déſertion des abeilles, ou de réparer leur perte.

L'AIRAIN (1) frappé rend un ſon qui les flatte, & ce ſignal les rallie; ce qui démontre (2) qu'elles entendent. Lorſqu'elles ont achevé (3) leur beſogne & fait éclore leurs petits, alors, comme n'ayant plus rien à faire, elles ſe divertiſſent à prendre leurs ébats, courent dans la campagne, s'élevent en l'air, & tournoyent en volant; après quoi elles vont repaître. Leur plus longue vie eſt de ſept (4) ans, en ſuppoſant qu'il ne leur arrive aucun déſaſtre. On prétend que les ruches ne durent jamais plus de dix ans. Quelques-uns croient (5) que quand des abeilles ſont mortes, on peut les faire revivre en les gardant tout l'hiver dans la maiſon, les échauffant enſuite à la plus grande ardeur du ſoleil dans le printems, & les tenant tout le long du jour ſur un lit de cendres de figuier.

Les mêmes penſent auſſi que ſi la race en eſt perdue, on peut la recouvrer en enterrant (6) dans du fumier le ventre d'un bœuf

---

niere dont ils écrivent le ſecond des quatre vers que je viens de citer: ils l'écrivent, dis-je, ainſi :

Excipiat (neque enim plus ſeptima ducitur æſtas).

Auquel cas le mot *ſeptimâ*, étant gouverné par *plus*, ſeroit néceſſairement à l'ablatif, & ne pourroit par conſéquent former un dactyle. Je penſe avoir trouvé & indiqué la vraie maniere d'écrire ce vers, dont on avoit juſqu'ici indignement corrompu la pureté primitive. Le ſens eſt : *Le ſeptieme été (ſans plus) eſt le terme de leur vie.* Au reſte, M. l'Abbé de la Ferriere écrit qu'il meurt plus d'un tiers des mouches de chaque ruche en automne, & qu'il n'en meurt pas moins au printems; ce qui le fait douter qu'aucune abeille puiſſe vivre ſept ans.

(5) Cette opinion eſt auſſi rapportée par Varron, *de re ruſt.* l. 3, ch. 16; Columelle, l. 19, ch. 13, écrit qu'elle ſe trouve auſſi chez Hygin, d'après le témoignage d'anciens Aureurs; mais que, quant à lui, n'ayant jamais fait une telle épreuve, il n'oſe en garantir la certitude.

(6) Cette pratique, que nous regardons, à bon droit, comme ſuperſtitieuſe, eſt détaillée fort au long par Elien, *Hiſt. Anim.* livre 2, chapitre dernier; & par Florentinus, *Geopon.* l. 15, ch. 2, p. 410 & 411.

tibus cum fimo obrutis : Virgilius juvencorum corpore exanimato, ſicut equorum veſpas atque crabrones, ſicut aſinorum ſcarabæos, mutante naturâ ex aliis quædam in alia. Sed horum omnium coitus cernuntur. Et tamen in fœtu eadem prope natura, quæ apibus.

De veſpis & crabronibus.

CAPUT 21. VESPÆ in ſublimi è luto nidos faciunt, & in his ceras : crabrones in cavernis, aut ſub terra. Et horum omnium ſexangulæ cellæ. Cera autem corticea & araneoſa. Fœtus ipſe

(7) Dans ces veſs, *Géorg.* livre 4, v. 281 :

Sed ſi quem proles ſubitò defecerit omnis,
Nec genus unde novæ ſtirpis revocetur, habebit :
Tempus, & Arcadii memoranda inventa magiſtri
Pandere, quoque modo cæſis jam ſæpè juvencis
Inſincetus apes tulerit cruor. Altiùs omnem
Expediam, prima repetens ab origine, famam.
Nam qua Peilæi gens fortunata Canopi
Accolit effuſo ſtagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur ſua rura phaſelis ;
Quàque pharetratæ vicinia Perſidis urget,
Et viridem Ægyptum nigrâ fœcundat arenâ,
Et diverſa ruens ſeptem diſcurrit in ora
Uſque coloratis amnis devexus ab Indis ;
Omnis in hac certam regio jacit arte ſalutem.
Exiguus primùm, atque ipſos contractus ad uſus
Eligitur locus : hunc anguſtique imbricc tecti
Parietibuſque premunt arctis : & quattuor addunt
Quattuor à ventis obliquâ luce feneſtras.
Tum vitulus, bimâ curvans jam cornua fronte,
Quæritur : huic geminæ nares, & ſpiritus oris
Multa reluctanti obſtruitur ; plagiſque perempto
Tunſa per integram ſolvuntur viſcera pellem.
Sic poſitum in clauſo linquunt ; & ramea coſtis
Subjiciunt fragmenta, thymum, caſiaſque recentes.
Hoc geritur, Zephyris primùm impellentibus undas,
Ante novis tubeant quàm prata coloribus, ante
Garrula quàm tignis nidum ſuſpendat hirundo.
Interea teneris tepefactus in oſſibus humor
Æſtuat ; & viſenda modis animalia mirîs,
Trunca pedum primò, mox & ſtridentia pinnis
Miſcentur, tenuemque magis, magis aera carpunt :
Donec, ut æſtivis effuſus nubibus imber,
Erupêre : aut ut nervo pulſante ſagittæ,
Prima leves incunt ſi quando prælia Parthi.

Au reſte, au lieu de veaux, Nicandre dit qu'on peut employer des taureaux mêmes ; comme auſſi le reconnoît Virgile, qui même écrit, *Géorg.* livre 4, v. 538, qu'on peut y employer conjointement des geniſſes :

Quattuor eximios præſtanti corpore tauros,
Qui tibi nunc viridis depaſcunt ſumma Lycæi,
Delige, & intactâ totidem cervice juvencas.
Quattuor his aras alta ad delubra Dearum
Conſtitue, & ſacrum jugulis demitte cruorem ;
Corporaque ipſa boum frondoſo deſere luco.
. . . . . .
Quattuor eximios præſtanti corpore tauros
Ducit, & intactâ totidem cervice juvencas.
Poſt, ubi nona ſuos aurora induxerat ortus,
. . . . . lucumque reviſit.
Hic verò ſubitum, ac dictu mirabile, monſtrum
Aſpiciunt ; liquefacta boum per viſcera toto
Stridere apes utero, & ruptis effervere coſtis,
Immenſaſque trahi nubes ; jamque arbore ſummâ
Confluere, & lentis uvam demittere ramis.

tué récemment. Virgile (7) dit que ſi on garde le corps d'un veau que l'on aura fait expirer ſous les coups, il engendrera des abeilles, de même que celui d'un cheval engendre (8) des guêpes & des frélons, & que celui d'un âne engendre des (9) ſcarabées, la Nature métamorphoſant ainſi certains animaux en d'autres. Mais on voit les guêpes, les frélons & les ſcarabées s'accoupler; néanmoins ces trois genres d'inſectes élevent leurs petits preſque de la même maniere dont les abeilles élevent les leurs.

Des guêpes & des frélons.

Les (1) guêpes ſe nichent très haut: elles font leurs nids avec de la boue, & y compoſent la cire. Les frélons (2) font les leurs dans des cavernes, ou ſous terre. Les alvéoles des uns & des autres ſont à ſix angles. Leurs rayons ſont faits d'une matiere (3) qui reſſemble à de l'écorce, ou à de la toile d'araignée:

(8) Autre préjugé conſacré par ce vers d'Archelaüs, rapporté par Varron, l. 3, ch. 16:

Ἵππου μὲν σφηκὸς γένεα, μόσχοιο μέλισσαι;

& par ce vers de Nicandre, qui dit préciſément la même choſe:

Ἵππου δὲ σφηκῶν γένεες, ταυροῖο μέλισσαι.

Je traduis:

Fons crabroni equus, aſt apibus ſtat taurus origo.

Ovide a dit pareillement, *Métamorp.* l. 15, v. 358:

Preſſus humo bellator equus crabronis origo.

(9) Nous traiterons des ſcarabées (qui ſe diviſent en pluſieurs eſpeces) au chapitre 28. L'eſpece dont il eſt ici queſtion, eſt nommée *mélolonthès* par Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 18; auquel lieu Gaza traduit *ſcarabeus viridis*, & le Pere Hardouin *ſcarabeus rutilus*, c'eſt à-dire l'eſcarbot.

(1) La guêpe, en Grec, ἀνθρήνη; en Allemand & en Belgique, *weſpe*; en Anglois, *waſpe*; en Eſpagnol, *abiſpa*; en Italien, *veſpa*; en Danois, *geedehams*, ou plutôt *hveps*. Je dis que la guêpe ſe nomme en Grec ἀνθρήνη, & cela d'après le Pere Hardouin, qui fait de σφὴξ le frélon, contre l'avis d'Adrien Junius, qui fait de *ſphêx* la guêpe, & croit que notre mot *frélon*, qu'il écrit *froilon*, répond à l'*anthrene* des Grecs. Je dis auſſi que le *hveps* des Danois eſt notre guêpe, quoique leurs Nomenclateurs donnent le nom de *hveps* au frélon.

(2) Le frélon en Grec *ſphêx*, en Latin *crabro*, en Danois *hveps*, ou plutôt *geedehams*. Sur quoi conſultez la note précédente.

(3) Je lis au texte, avec le Pere Har-

inæqualis, ut barbarus, alius evolat, alius in nympha eſt, alius in vermiculo. Et autumno, non verno, omnia ea. Plenilunio maximè creſcunt. Veſpæ, quæ ichneumones vocantur (ſunt autem minores, quàm aliæ), unum genus ex araneis perimunt, phalangium appellatum, & in nidos ſuos ferunt, deinde illinunt, & ex iis incubando ſuum genus procreant. Præterea omnes carne veſcuntur, contrà quàm apes, quæ nullum corpus attingunt. Sed veſpæ muſcas grandiores venantur; & amputato iis capite, reliquum corpus auferunt. Crabronum ſylveſtres in arborum cavernis degunt: hyeme, ut cætera inſecta, conduntur: vita bimatum non tranſit. Ictus eorum haud temerè ſine febri eſt. Auctores ſunt, ter novenis punctis interfici hominem. Aliorum, qui mitiores videntur, duo genera: opifices, minores corpore, qui moriuntur hyeme: matres, quæ

douin: *Cera autem corticea & araneoſa.* Un manuſcrit porte: *Cera autem cortice araneoſæ;* un autre, *Cera autem cortice araneos.* Frobenius lit, ſans autorité comme ſans vraiſemblance: *Cætera autem è cortice & arena.* Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 1, p. 617, juſtifie la correction du Pere Hardouin.

(4) Tous les manuſcrits portent *ut barbarus.* C'eſt ſans néceſſité que le Pere Hardouin ſubſtitue *ut barbaris*, ces deux leçons préſentant à-peu-près le même ſens. Je me ſuis cependant conformé à ſa correction en traduiſant.

(5) M. Valmont de Bomare fait de l'ichneumon mouche, non une guêpe, mais une mouche à antennes vibrantes, & à longues tarieres, qui s'attache aux endroits où elle reconnoît des nids de guêpes ou d'abeilles maçonnes. Ailleurs cependant il reconnoît *pluſieurs eſpeces de guêpes ichneumones.*

(6) Ou plutôt emportent cette araignée toute en vie, comme l'obſerve M. Valmont de Bomare. Je me figure que c'eſt auſſi ce qu'Ariſtote a voulu dire; & que chez lui, devant le mot ἀποκτίνασις, *interficientes*, il faut une négation. Ce n'eſt pas la ſeule faute groſſiere qui ſe fût gliſſée dans le paſſage Grec en queſtion dès le tems de Pline. Il réſulte des obſervations des Modernes, que les guêpes ichneumons ou ichneumones apportent à leurs petits des proies vivantes qu'elles ſe contentent d'engluer. Chez Pline, *deinde illinunt*, ſignifie *deinde illinunt phalangia.* C'eſt auſſi ce qui réſulte des paroles d'Ariſtote, & ce que n'ont point compris ſes interpretes, chez qui on lit: *Abs ſe interfecta phalangia*

&

& comme ces inſectes ſont bien éloignés de la nobleſſe (4) des abeilles, auſſi leurs petits n'écloſent pas avec la même régularité que ceux des ruches ; car les uns s'envolent dès qu'ils ſont nés, tandis que les autres ſont encore dans l'état de nymphes, ou ſont de ſimples vermiſſeaux. Tous ces petits viennent en automne, & non pas au printems ; & ils croiſſent principalement lorſque la lune eſt pleine. Les guêpes appellées (5) ichneumons, & qui ſont plus petites que les autres, tuent (6) une ſorte d'araignée nommée phalange, la tranſportent dans leur nid pour leur proviſion, enſuite elles l'engluent ; & toutes ces préparations étant faites, elles ſe mettent à pondre dans le corps de ces phalanges, & font ainſi éclore leurs petits. En outre, toutes (7) ſe nourriſſent de chair, au lieu que les abeilles ne touchent jamais (8) à aucun corps mort. Les guêpes font la chaſſe aux groſſes mouches ; &, après leur avoir ôté la tête, elles emportent le reſte du corps. Les frélons ſauvages habitent les creux des arbres. En hiver, ils ſe tiennent cachés comme les autres inſectes, & ne vivent pas plus de (9) deux ans. Leur piquure cauſe ordinairement la fievre. Certains Auteurs penſent que le nombre de leurs piquures, porté juſqu'à vingt-ſept, eſt mortel. Il y a d'autres frélons moins dangereux, & dont on diſtingue deux eſpeces ; les uns, qui travaillent, ſont plus petits, & meurent en hiver ; les autres, qui ſont les meres, vivent deux ans. Ces meres ne ſont point du tout malfaiſantes :

ferunt ad parietinas, aut aliò ubi foramen ſit : lutoque oblito ibi pariunt, & ex iis rebus ſuum genus procreant. Je traduis ce même paſſage plus à la lettre, mais bien autrement : *Phalangia, (non) interficientes, ferunt ad parietinas, aut aliò ubi foramen ſit, luto etiam oblinentes. In his ipſis pariunt ova. Ac generant ex his (phalangiis) ichneumones crabrones.* Sur quoi conſultez ce que dit M. Valmont de Bomare, qu'une des particularités des mouches ichneumones eſt de dépoſer leurs œufs dans les corps d'autres inſectes.

(7) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 9, ch. 66.

(8) Le Pere Hardouin écrit que les abeilles ne mangent jamais de chair, ni les guêpes de fleurs, que les frélons mangent de l'une & de l'autre.

(9) *Crabrones annum tranſeunt.* Ariſtote, *ibid.*

biennio durant : ii & clementes. Nidos vere faciunt, ferè quadrifores, in quibus opifices generentur. Iis eductis, alios deinde nidos majores fingunt, in quibus matres futuras producant. Jam tum opifices funguntur munere, & paſcunt eas. Latior matrum ſpecies : dubiumque an habeant aculeos, quia non egrediuntur. Et his ſui fuci. Quidam opinantur omnibus his ad hyemem decidere aculeos. Nec crabronum autem, nec veſparum generi reges, aut examina : ſed ſubinde renovatur multitudo ſobole.

De bombycibus, & bombyli, & necydalo, & quis primus bombycinam veſtem invenerit.

CAPUT 22. QUARTUM inter hæc genus eſt bombycum, in Aſſyria proveniens, majus quàm ſupra dicta. Nidos luto fin-

(10) *Late, graves, craſſiores grandioreſve ſunt quàm alii crabrones* Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 65, p. 1141.

(11) Ce même doute eſt affecté par Ariſtote, *ibid.* Cependant Albert le Grand, le Pere Hardouin & d'autres Modernes ont cru leur remarquer un petit aiguillon. Ariſtote lui-même avoue, *ibid.* p. 1145, que celles de ces mêmes mouches qui fréquentent les lieux élevés ſont démontrées en avoir un.

(12) *Inter crabrones ſunt & qui carent aculeo, ut inter apes fuci; ſed ii minores & inferiores.* Ariſtote, *ibid.* p. 1142.

(13) Ariſtote, *ibid.*

(1) Le frélon *bombyx* eſt inconnu aux Européens. Il eſt cependant très poſſible qu'il exiſte, puiſque nous connoiſſons pluſieurs ſortes d'abeilles fileuſes, & qui s'enveloppent d'une coque de ſoie. Conſultez M. Valmont de Bomare, tome 1, p. 56. Au reſte ce Naturaliſte ne dit abſolument rien du *frélon bombyx* des Anciens. Le Pere Hardouin, qui pourtant n'aſſure point en avoir vu, en fait une ſorte de guêpe bourdonnante, & conſéquemment nommée *bombyx*, à cauſe du bruit qu'elle fait; lequel bruit ſe nomme en Grec *bombos*. Il nous renvoie, ſur la queſtion de cette guêpe fileuſe, à Tzetzès, *Commentaire de Lycophron*, p. 110; à Suidas, p. 563; à Harpocration, p. 603, & à divers paſſages d'Heſychius. Ce qu'il y a de très remarquable ſur cette même queſtion, c'eſt qu'en pluſieurs langues le nom de l'araignée & celui de l'abeille ont entre eux une ſinguliere analogie. Par exemple, l'abeille, d'une part, ſe

c'eſt au printems qu'elles font leurs nids, auxquels elles pratiquent, pour l'ordinaire, quatre entrées; & c'eſt dans ces premiers nids que ſont engendrés les frélons travailleurs. Quand ceux-ci ſont élevés, les meres font d'autres nids plus grands, pour y produire l'eſpece mere. Pendant cette autre incubation, les frélons ouvriers (& qui en effet travaillent déja) ont ſoin de les nourrir. Les meres ſont plus (10) groſſes que les autres: & l'on doute (11) ſi elles ont un aiguillon, parcequ'elles ne le font jamais voir. Les frélons ont auſſi leurs (12) bourdons. Quelques-uns croient (13) que tous ces inſectes perdent leurs aiguillons en hiver. Les frélons ni les guêpes n'ont point de rois, & ne jettent point d'eſſaims, mais procedent par degrés à la génération.

Du frélon bombyce ou fileur; du vrai bombyce (ou ver à ſoie des Anciens); du nom de bombylie & de nécydale qu'il porte dans ſes métamorphoſes. Par qui a été inventé le premier tiſſu de ſoie.

UNE quatrieme claſſe de mouches à comprendre dans le genre des guêpes, des guêpes ichneumons, & des frélons, c'eſt celle des (1) bombyces, qui viennent en Aſſyrie, & qui ſont plus gros que nos frélons & que nos guêpes. Ils font leurs nids

dit, en vieux Suédois, *kopp*, & un eſſaim, *koppoſund*; &, d'autre part, une toile d'araignée ſe nomme en Anglois *cobweb*; en Flamand, *kopwebbe*; en Gallois, *guer-coppyn*. L'araignée elle-même ſe nomme en Allemand *ſpinnekopp*, en Gallois *coppyn*, &c. Tout ſemble donc arreſter qu'autrefois on tiroit parti de la ſoie d'une abeille ou guêpe fileuſe, puiſqu'on lui donnoit le nom même de l'araignée. Servius obſerve que les Latins ont donné le nom de *veſca* à la toile d'araignée, ce dont il apporte une raiſon très ſuperficielle. Pour moi, d'après les recherches que je viens d'expoſer, il me ſemble que *veſca*, pris dans le ſens de toile d'araignée, vient du Celtique *gwe*, qui, encore aujourd'hui en langue Galloiſe, ſignifie toile, & qui a évidemment, avec notre mot guêpe, la même affinité que *veſca* avec *veſpa*.

gunt, ſalis ſpecie, applicatos lapidi, tantâ duritie, ut ſpiculis perforari vix poſſint. In iis & ceras largiùs, quàm apes, faciunt; deinde majorem vermiculum.

Et alia horum origo: è grandiore vermiculo, gemina protendente ſui generis cornua, primùm eruca fit: deinde qui vocatur bombylius: ex eo necydalus: ex hoc in ſex menſibus bombyx. Telas araneorum modo texunt ad veſtem luxumque fœminarum, quæ bombycina appellatur. Prima

(2) *Quædam ex bombycum genere ad lapidem, aut tale quid, conſtruunt è luto meta figuram, ſale quaſi quodam oblitam: craſſum hoc durumque, lanceâ enim vix dividi poteſt.* Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 19, p. 618.

(3) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote. Voyez la note précédente.

(4) Le Pere Hardouin obſerve que tous les manuſcrits qu'il a conſultés portent *ceras*, & non pas *cellas*, comme liſent quelques Critiques. La leçon *ceras*, indépendamment de l'autorité des manuſcrits, s'appuie d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 19, p. 618; de Tzetzès & de Suidas, cités plus haut; enfin d'un paſſage formel des guêpes d'Ariſtophane, que nous citerons, note 8, ſur lequel paſſage un ancien Scholiaſte écrit: *Bombylius, animal apiſimile, quod & ceram facit.*

(5) Et même différents de nos vers, en ce que leur ſoie ne forme pas une coque, mais un filet à rézeau, comme l'araignée; ce qui prouve qu'on s'eſt aviſé fort tard de dévider les coques des vrais vers à ſoie: ainſi il ne faut pas s'étonner du prix exceſſif de la ſoie chez les anciens. Je crois cependant que les Chinois, les Setes, & la majeure partie des Indiens, ont connu de tout tems l'art de dévider les coques ou cocons en queſtion; mais ils en faiſoient, ſans doute, un myſtere aux commerçants Européens. Quant aux bourres ou flocons filés par certaines chenilles autres que le vrai ver à ſoie, Ariſtote dit que certaines femmes ſavoient les dévider. Voyez la note 13.

(6) Pline obſerve que ce ne ſont point de vraies cornes ſolides & dures, mais deux cornes molles comme le reſte de cet animal, la nature du ver en général étant d'être mou. Au reſte, notre ver à ſoie moderne n'a point ces deux cornes: auſſi n'eſt-ce point de notre ver à ſoie que Pline & d'autres Anciens ont voulu parler. Voyez les notes 8, 10 & 11.

(7) Nymphe, chryſalide, aurélie, feve; toutes expreſſions ſynonymes pour exprimer la premiere métamorphoſe des chenilles. Conſultez M. Valmont de Bomare au mot *Nymphe*, & au mot *Ver à ſoie*.

(8) C'eſt-à-dire terminé en feve, parcequ'à la tête près, la chenille ſe métamorphoſe alors en un corps qui a à-peu-près la figure d'une feve: auſſi *feve* & *nymphe* ſont-ils ſynonymes. Or une feve ſe nomme en Allemand, en

avec (2) de la boue, & les appliquent contre les parois des pierres. On diroit que ces nids ſont enduits de (3) ſel; & ils ſont ſi durs, qu'à peine les peut-on percer avec un inſtrument de fer. Les bombyces font leur (4) cire en plus grande quantité que celle des abeilles; & le ver qu'ils produiſent eſt auſſi plus gros.

Il y a une autre ſorte de bombyces très différents (5) de ces premiers. Ils proviennent d'un gros ver qui a deux eſpeces de cornes (6) mollaſſes comme lui. Ce ver devient d'abord chenille, enſuite nymphe (7), ſous le nom de bombylius (8), puis nécydale (9), puis définitivement bombyce (10) au bout de ſix mois. Il ourdit une toile à la maniere des araignées, & que le luxe fait ſervir au vêtement des dames, ſous le nom de bombycin (11). La premiere perſonne qui trouva la maniere de (12) refiler ces

---

Belgique, & dans la plupart des autres idiômes Celtiques, *bone*, *bonen*, *boon*, &c. De ce mot *boon*, & de *ilia*, le ventre, la partie inférieure du corps, les Latins auront fait *bomb'ilius*, mot qu'on aura fini par écrire *bombylius*, par une confuſion palpable de noms; car *bombylius* par un *y* vient du Grec βλέω, je retentis, je réſonne, & de βόμβος, bruit, & exprime une ſorte de guêpe, de bourdon, ou d'abeille bourdonnante, qui file, & dont Ariſtophane a parlé dans ſa comédie des Guêpes, en cette ſorte:

Ωσπερ μελίττ' ἢ Βομβύλιος ὑπέρχεται,
Τὰ τοῖς ὄνυξι κηρὸν ἀναπεπλασμένος.

Tanquam apes aut bombylius ingreditur,
Sub unguibus cerâ impletus.

(9) C'eſt-à-dire en état de mort. Racine νέκυς, mort.

(10) C'eſt ici que ſon nom vient de *bombos*, bruit; car c'eſt alors qu'il a quelque reſſemblance avec le bourdon fileur, nommé par Ariſtophane *bombylios*, c'eſt-a-dire bruyant & bourdonnant. Au reſte, il y a lieu de croire que la ſoie du bombyx des Anciens étoit moins luiſante que la nôtre, & qu'elle avoit le coup d'œil mat & cotonneux. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'encore aujourd'hui en Allemand la toile de coton ſe nomme *bombaſin*. Voyez la note ſuivante.

(11) Ce *bombycin* des Anciens eſt évidemment le *bombaſin* des Allemands, qui chez eux ſignifie toile de coton; forte preuve que par l'étoffe du bombyx les Anciens entendoient plutôt une ſorte de coton ſoyeux qu'une vraie ſoie. Voyez la note 10 & la note 6. Cependant il paroît qu'ils diſtinguoient le coton Sérique d'avec le bombycin. Voyez le livre 6, ch. 17, notes 47, 49, & 50.

(12) J'ai déja fait obſerver que *redordiri* (du moins chez Pline) ne ſignifie point décompoſer un tiſſu, mais filer de nouveau ce qui a déja été filé. Voyez le liv. 6, note 51.

eas redordiri, rurſuſque texere invenit in Ceo mulier Pamphila, Latoi filia, non fraudanda gloriâ excogitatæ rationis, ut denudet fœminas veſtis.

De bombyce Coa.

CAPUT 23. BOMBYCAS & in Co inſula naſci tradunt, cupreſſi, terebinthi, fraxini, quercûs florem imbribus decuſſum terræ halitu animante. Fieri autem primò papiliones parvos, nudoſque : mox frigorum impatientiâ villis inhorreſcere, & adversùm hyemem tunicas ſibi inſtaurare denſas, pedum aſperitate radentes foliorum lanuginem vellere : hanc ab his cogi; unguium carminatione mox trahi; in tres ramos tenuari ceu pectine. Poſtea apprehenſam corpori involvi nido volubili. Tum ab homine tolli, fictilibuſque

(13) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 5, chapitre 18, obſerve que certaines femmes ſavoient l'art de débrouiller ces riſſus, d'en démêler la trame, en un mot d'en extraire le brin pour le filer de nouveau.

(14) Παμφίλη Λατόος θυγάτηρ. Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 18, p. 599.

(15) Les Anciens ont ſouvent confondu la dénomination de *Cos* avec celle de *Ceos* ou *Cea*. C'eſt de *Ceos*, autrement nommée *Cea*, qu'il s'agit ici; & non de *Cos*, dont Pline va parler quelques lignes plus loin. C'eſt notre Auteur lui-même qui, au livre 4, ch. 12, en parlant de *Cea*, iſle enlevée à l'Eubée par une uſurpation de la mer, obſerve que c'eſt dans cette iſle que l'habillement diaphane a été inventé, ſelon Varron : *Ex hac (inſula Cea) profectam delicatiorem fœminis veſtem auctor eſt Varro.* Cela n'empêche pas que, chez Ariſtote, à propos du même fait, on ne liſe ἐν Κῷ. Mais cela vient, comme l'obſerve le Pere Hardouin, de ce que l'iſle de *Ceos* ou *Cea*, étoit auſſi nommée abuſivement *Cos;* ce qu'il prouve ſans réplique, tant par l'autorité d'Euſtathe, *Iliad.* l. 2, p. 319, que par un paſſage de Diodore de Sicile, *Bibl.* l. 4, p. 281, comparé avec ces vers de Virgile, au ſujet d'Ariſtée :

Cultor nemorum, cui pinguia Ceæ
Ter centum nivei tondent dumeta juvenci.

Conſultez, ſur l'iſle de Ceos, Pline, l. 4, ch. 12, note 134.

(15*) C'eſt ici un tour ironique; ce que les Critiques n'avoient pas compris.

(16) Conſultez, ſur cette penſée ingénieuſe, la note 51 du chap. 17 du l. 6, p. 692, tome 2 de notre édition.

(1) Ces bombyces, quoi qu'en diſe Saumaiſe, ne ſont pas non plus nos

toiles natives, pour en compoſer de nouveaux tiſſus (13), fut Pamphile (14) de Céos (15), fille de Latoüs: car le moyen (15*) de paſſer ſous ſilence l'inventrice d'un habillement qui montre (16) une femme à nud ſous prétexte de la vêtir?

Du ver à ſoie de l'iſle de Côs, nommé bombyx.

DANS l'iſle de Côs, à ce qu'on raconte, il y a des bombyces (1) qui s'engendrent des fleurs de cyprès, de térébinthe, de chêne & de frêne, dont la dépouille abattue par les pluies eſt animée per les vapeurs de la terre. Il ſe forme d'abord de petits papillons tout nuds (2), mais qui enſuite ſe couvrent (3) de poil, pour ſe garantir du froid, & qui ſe compoſent une tunique épaiſſe pour ſe mettre à l'abri des rigueurs de l'hiver. Ils ont des pieds raboteux, avec leſquels ils raclent & arrachent le (4) coton des feuilles des arbres. Ils le mettent en tas, puis le font paſſer (5) par la filiere de leurs ongles, & en font un fil délié, qu'ils ramifient en trois comme avec un peigne; enſuite ils entortillent cet écheveau autour de leur corps, & s'en font une enveloppe de figure ovale. C'eſt le moment de les prendre. On les enferme

vers à ſoie modernes, mais une ſorte de chenille cardeuſe & tapiſſiere, qui s'enveloppe dans une feuille d'arbre roulée autour d'elle. Nous ne connoiſſons point en France ces bombyces, ou, ſi nous les connoiſſons, nous n'en tirons aucun uſage.

(2) C'eſt à-dire ſans aucun duvet, & même ſans ailes, comme Pline va l'expliquer plus loin.

(3) Nos vers à ſoie n'ont certainement pas de poil; ce qui auroit dû déſabuſer Saumaiſe. Il eſt vrai qu'à la Chine il y a un grand nombre de vers à ſoie velus: du moins le Pere Hardouin témoigne l'avoir oui dire.

(4) Je lis au texte, avec le Pere Hardouin, *lanuginem vellere*, & non *lanuginem in vellera*.

(5) Je lis au texte *hanc ab his cogi; unguium carminatione mox trahi; in tres ramos tenuari ceu pectine.* Au lieu de *in tres*, on liſoit auparavant *inter*, ce qui n'offroit aucun ſens raiſonnable: & d'ailleurs toute cette phraſe étoit ponctuée d'une maniere vicieuſe, en cette ſorte: *Hanc ab his cogi ſubigique unguium carminatione, mox trahi inter ramos, tenuari ceu pectine.* Ces mots *ſubigique* ne ſe trouvent dans aucun des manuſcrits, & n'avoient été ajoutés par les Editeurs que pour remédier au vice même qu'ils avoient introduit dans le paſſage actuel.

vaſis tepore & furfurum eſcâ nutriri : atque ita ſubnaſci ſui generis plumas, quibus veſtitos ad alia penſa dimitti. Quæ verò cœpta ſint lanificia, humore lenteſcere, mox in fila tenuari junceo fuſo. Nec puduit has veſtes uſurpare etiam viros, levitatem propter æſtivam. In tantum à lorica gerenda diſceſsêre mores, ut oneri ſit etiam veſtis. Aſſyriâ tamen bombyce adhuc fœminis cedimus.

De araneis, & generatione eorum.

CAPUT 24. ARANEORUM his non abſurdè jungatur natura, digna vel præcipuè admiratione. Plura autem ſunt genera, nec dictu neceſſaria in tanta notitia. Phalangia ex his appellantur, quorum noxii morſus, corpus exiguum, varium, acuminatum. Aſſultim ingredientium altera eorum ſpecies. Nigri prioribus cruribus longiſſimis. Omnibus internodia terna in cruribus. Luporum minimi, non

(6) C'eſt-à-dire pour recommencer de nouveau à filer. Mais cela n'eſt guere vraiſemblable. La ſeule fonction du ver changé en papillon, c'eſt de s'accoupler pour renouveller l'eſpece. Seroit-ce là ce que Pline auroit entendu par *ad alia penſa dimitti?* Je n'en crois rien. D'autre part, l'explication la plus naturelle de ſa phraſe ne s'accorde guere avec la ſaine phyſique. M. Jault avoit traduit *on les envoie à la beſogne*. Cela eſt bien obſcur, & bien vague.

(7) Deux manuſcrits, au lieu de *cœpta*, portent *capta* : c'eſt une leçon vicieuſe.

(8) Saumaiſe, au lieu de *junceo fuſo*, ſubſtitue *juncto foco* ; correction téméraire contre laquelle le Pere Hardouin s'éleve avec raiſon.

(9) Au lieu de *levitatem propter æſtivam*, la plupart des manuſcrits liſent *levitate propterea æſtivâ* ; leçon peu vraiſemblable.

(1) L'araignée, en Hébreu, *hachhabich, ſemmamith* ; en Grec, *arakhné* ; en Italien, *ragno, aragna* ; en Allemand, *ſpinn* ; en Eſpagnol, *aranna* ; en Anglois, *ſpider* ; en Danois, *ederkop* ; en Suédois, *ſpindel* ; en Belgique, *ſpinne-koppe* ; en Slawon, *paiak*. La plupart de ces dénominations ont une grande affinité avec les noms donnés à l'abeille dans les différentes langues. Témoin *hachhabich*, qui a un grand rapport avec *apis* ; *ederkop* & *ſpinne koppe*, avec *kopp*, dans

dans des pots de terre, on les y tient chaudement; & on les y nourrit avec du ſon, juſqu'à ce qu'il leur vienne des ailes: alors on leur donne congé, pour qu'ils puiſſent travailler ſur nouveaux frais à une ſeconde (6) tâche. Quant à l'ouvrage qu'ils ont déja (7) fait, après l'avoir mis tremper dans de l'eau tiede, on le file avec un (8) fuſeau de jonc pour en faire des étoffes très fines, dont les hommes n'ont pas eu honte de s'habiller en été, parcequ'elles (9) ſont extrêmement légeres. Ainſi nous avons tellement dégénéré, que, bien loin de vouloir endoſſer la cuiraſſe, nous trouvons même nos habits trop peſants. Toutefois nous laiſſons encore aux dames la ſoie d'Aſſyrie.

Des araignées, & de leur génération.

Après avoir traité des vers à ſoie, il eſt juſte de parler auſſi des (1) araignées; car leur nature eſt aſſurément digne d'admiration. Il y en a de pluſieurs eſpeces, qui ſont trop connues pour qu'il ſoit néceſſaire d'en parler ici. On nomme phalanges (2) certaines araignées dont la morſure eſt (3) venimeuſe, qui ont le corps petit, de diverſes couleurs & pointu. Il y a d'autres phalanges qui marchent en ſautant, qui (4) ſont noires, & qui ont les jambes de devant très longues. Toutes les araignées ont trois articulations aux jambes. Les araignées (5)

une abeille en Suédois, &c. *Hachhabich* a auſſi un grand rapport avec le nom de l'épervier, & paroît ſignifier l'inſecte épervier; car l'oiſeau épervier ſe dit en Allemand *habich*: &, d'autre part, une ſorte de filet de pêcheur ſe nomme épervier: or l'araignée paſſe pour l'inventrice de tous les tiſſus à rézeau.

(2) Pline reparlera des phalanges au l. 29, ch. 4. Quelques-uns mettent parmi les phalanges la tarentule. Le Pere Hardouin n'eſt pas de ce ſentiment. C'eſt au livre 29, chap. 4, que nous diſcuterons la nomenclature polyglotte des phalanges.

(3) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 63, p. 1101.

(4) Ariſtote, *ibid.* p. 1102.

(5) Nom ſous lequel les Anciens ont compris cette claſſe d'araignée qui ne tend point un grand & large filet, mais qui ſe contente, ou d'un trou tapiſſé, ou d'un trou tout ſimple. Quelques Grecs ont auſſi donné le nom de *phalangion* à cette ſorte d'araignée, ſelon Pline, l. 29, ch. 4.

texunt : majores interna & cavernis exigua veſtibula præpandunt. Tertium eorumdem genus eruditâ operatione conſpicuum. Orditur telas, tantique operis materiæ uterus ipſius ſufficit : ſive ita corrupta alvi natura ſtato tempore, ut Democrito placet ; ſive eſt quædam intus lanigera fertilitas : tam moderato ungue, tam teteti filo, & tam æquali, deducit ſtamina, ipſo ſe pondere uſus. Texere à medio incipit, circinato orbe ſubtemina annectens : maculaſque paribus ſemper intervallis, ſed ſubinde creſcentibus, ex anguſto dilatans, indiſſolubili nodo implicat. Quantâ arte celat pedicas, ſcutulato rete graſſantes! quàm non ad hoc videtur pertinere crebratæ pexitas telæ, & quâdam polituræ arte, ipſa per ſe tenax ratio tramæ! quàm laxus ad flatus, ac non reſpuenda quæ veniant, ſinus! Derelicta laſſo prætendi ſummâ parte arbitrêre licia : at illa difficilè cernuntur, atque, ut in plagis lineæ offenſæ, præcipitant in ſinum.

(6) C'eſt notre araignée ordinaire.

(7) Démocrite regardoit la matiere que file l'araignée comme l'excrément de cet animal ; ſentiment réprouvé par Ariſtote, *ibid.* p. 1105 ; & par Albert le Grand, *de Anim.* l. 8, T. 4, c. 1.

(8) Je lis au texte *ſubtemina* avec tous les manuſcrits, & non pas *ſubtegmina* avec les Editeurs.

(9) C'eſt de ce mot *macula*, pris dans le ſens de loſange, que s'eſt formé notre mot *macle* ; lequel ſubſiſte encore en ſtyle de blaſon : & c'eſt de ce mot *macle* que nous avons fait *maille* par adouciſſement, ou plutôt par corruption. *Macula* ſignifie auſſi *maille* chez Cicéron : *Reticulumque ad nares ſibi admovebat, tenuiſſimo lino, minutis maculis, plenum roſæ, &c.* Cicéron contre Verrès, 7.

(10) J'ai déja fait obſerver que *ſcutulatus textus* exprimoit, chez les Anciens, un tiſſu tricoté ; & j'ai trouvé depuis cette conjecture confirmée par le docte Jean Ihre, dans ſon *Gloſſarium Suio-Gothicum*, au mot *Sticka*, tricoter, qu'il traduit en Latin par *opus ſcutulatorium facere*. En effet, la premiere ſyllabe de *ſcutulatus* eſt breve dans ce vers de Juvénal, Satyr. 2 :

Cærulea indutus, ſcutulata, aut galbana raſa ;

ce qui prouve que *ſcutula* ne vient point, comme on l'a cru, de *ſcutum*, dont la premiere eſt longue ; mais qu'il en faut chercher la racine dans quelque langue barbare. Encore aujourd'hui en Anglo-Saxon *veer-skatig* ſignifie quadrangulaire ; ce que le docte Jean Ihre dérive du Suédois *skiuta*,

loups (car il y en a auxquelles on donne ce nom) ſont, les unes plus petites, & les autres plus groſſes : les petites ne font point de toiles : les groſſes tendent des toiles à l'entrée & au-dedans de leurs trous. Il y a une troiſieme ſorte (6) d'araignée qui ſe diſtingue par l'induſtrie de ſon travail ; elle ourdit de grandes toiles avec une ſubſtance qu'elle tire entiérement de ſon ventre, ſoit que cette matiere ne ſoit autre choſe qu'une altération (7) qui, avec le tems, fait dégénérer en liquéfaction la nourriture contenue dans les inteſtins de l'animal, comme le veut Démocrite ; ſoit qu'il y ait dans le ventre de l'araignée une matrice particuliere où ſe forme & ſe féconde le germe de la ſoie. Quoi qu'il en ſoit, elle file avec une merveilleuſe adreſſe, le poids de ſon corps lui ſervant de fuſeau. Son fil, qu'elle façonne avec les ongles, eſt parfaitement égal & uni. Après avoir poſé la chaîne de ſa toile, elle ſe met à ourdir, en commençant par le milieu, & conduit la trame (8) exactement en rond, faiſant les mailles (9) égales, mais de façon qu'elles deviennent toujours plus grandes & plus larges, & les retenant par certains nœuds indiſſolubles. Avec quel artifice ne cache-t-elle pas les pieges dont ſont ſemés ſes rézeaux (10)? Qui ſoupçonneroit le deſſein d'une embûche dans une courtine diaphane, dont l'aſpect ne préſente que l'aſſemblage régulier de deux toiles poſées ſimplement l'une ſur l'autre? Qui croiroit que ces deux mêmes toiles, qui paroiſſent ſeulement appliquées ſymmétriquement enſemble, le ſont d'une maniere tenace, & que leur juxtapoſition leur ſert de trame? Avec quelle facilité cet appareil ſe prête & cede au moindre vent, ſans jamais rejetter, par contre-choc, les choſes qui s'y heurtent! Quant aux fils qui ſont à la partie ſupérieure, on ſeroit tenté de les prendre pour des parties d'ouvrage abandonnées par l'ouvriere, & laiſſées par elle en état d'imperfection : mais comme ils s'apperçoivent difficilement,

qui ſignifie *concurrere*, *coincidere* : or une maille eſt formée par le concours & la coïncidence de pluſieurs lignes.

Specus ipſe quâ concameratur architecturâ ! & contra frigora quanto villoſior ! quàm remotus à medio, aliudque agentis ſimilis ! incluſus verò ſic, ut ſit, nec ne, intus aliquis, cerni non poſſit ! Age, firmitas : quando erumpentibus ventis ! quâ pulverum mole degravante ! Latitudo telæ ſæpè inter duas arbores, cùm exercet artem & diſcit texere : longitudo fili à culmine, ac rurſus à terra per illud ipſum velox reciprocatio : ſubitque pariter ac fila deducit. Cùm verò captura incidit, quàm vigilans & paratus ad curſum ! Licet extremâ hæreat plagâ, ſemper in medium currit, quia ſic maximè totum concutiendo implicat. Sciſſa protinus reficit, ad polituram farciens. Namque & lacertarum catulos venantur : os primum telâ involventes, & tunc demum labra utraque morſu apprehendentes, amphitheatrali ſpectaculo cùm contigit. Sunt ex eo & auguria. Quippe incremento amnium futuro telas ſuas altiùs tollunt. Iidem ſereno retexunt, nubilo texunt. Ideoque multa aranea imbrium

(11) Voyez Juſte Lipſe, ſur le premier livre de *la Clémence* de Sénéque, ch. 12.

(12) Pour jetter dehors quelque ordure ou quelque cadavre d'inſecte. Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 63, p. 1104.

(13) Ariſtote, *ibid.* 1106.

(14) Je lis au texte *os primùm* avec l'élite des manuſcrits & le Pere Hardouin, & non *hos primùm* avec la plupart des Editeurs. Ariſtote, *ibid.* p. 1106, vient à l'appui de la leçon manuſcrite.

(15) Tous les manuſcrits portent *ſereno texunt, nubilo texunt.* J'ai été d'abord tenté de lire, avec la plupart des Critiques, *iidem ſereno non texunt, nubilo texunt*, quoi qu'en diſe le P. Hardouin, & non pas *ſereno texunt, nubilo texunt;* leçon portée par les manuſcrits, mais incompatible avec le raiſonnement actuel de Pline. Mais à la réflexion je me ſuis déterminé à lire *iidem ſereno retexunt, nubilo texunt ;* c'eſt-à-dire, par le beau tems elles ſe contentent de ravaudet leur toile ; mais c'eſt pat un tems nubileux qu'elles la compoſent. En effet, Ariſtote confeſſe formellement, en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, & notamment dans ſes Problèmes, ſect. 26, p. 806, que les araignées travaillent par un beau tems.

(16) Ariſtote dit toute autre choſe. Selon lui, le mâle reſte toujours en repos. C'eſt la femelle qui fait tout, qui file, qui chaſſe, &c. mais cela n'eſt guere vraiſemblable.

ils ſervent à faire tomber dans le milieu de la toile les petits animaux qui les rencontrent, de même que les cordons tendus (11) par les chaſſeurs font tomber dans les filets les bêtes ſauvages qui donnent contre. Voyez avec quelle ſavante architecture eſt voûté le trou de l'araignée; comment il eſt plus garni de poil que le reſte de l'ouvrage, afin de la garantir du froid; comment elle ſe tient elle-même à l'écart, ſans donner aucun indice de ſon deſſein, & ſe cachant ſi bien qu'on ne ſauroit s'appercevoir ſi le gîte eſt vuide ou occupé. Conſidérez quelle eſt la fermeté de ſa toile, pour être ainſi expoſée à l'impétuoſité des vents, à la quantité de poudre qui tombe deſſus. Lorſqu'elle s'exerce à travailler, & qu'elle fait ſon apprentiſſage, on la voit ſouvent ourdir ſa toile entre deux arbres. A cet effet, elle étend ſon fil de la cime juſqu'à terre, où elle l'attache, puis remonte promptement, par ce même fil, à la cime, d'où elle répete encore la même manœuvre, en tirant de nouvelles lignes. Mais quelle vigilance, quelle promptitude à fondre ſur la premiere proie qui tombe dans ſes filets! Lors même qu'elle ſe trouve portée à l'extrémité (12) de ſes rets, c'eſt toujours au milieu qu'elle accourt, ſachant bien que par ce moyen elle ébranle la maſſe entiere, & qu'elle y embarraſſera plus de gibier. S'il y a quelque endroit déchiré dans ſa toile, elle la raccoûtre à l'inſtant, mais avec tant d'adreſſe, que la ſuture ne paroît point. Il n'y a pas juſqu'aux petits (13) lézards auxquels les araignées ne faſſent la guerre, leur enveloppant la (14) gueule avec leurs toiles, & leur mordant alors à loiſir les babines: c'eſt un ſpectacle digne d'être comparé à ceux du Cirque, & le plus curieux que le haſard puiſſe faire rencontrer. Les araignées ſervent auſſi aux préſages; car lorſqu'il doit ſurvenir un débordement des rivieres, elles élevent leurs toiles plus haut que de coutume. Ce n'eſt pas par un beau tems qu'elles travaillent le plus (15), mais quand le ciel eſt couvert. Auſſi lorſqu'on voit beaucoup de toiles d'araignées, c'eſt un ſigne de pluie. On croit (16) que c'eſt la femelle qui file, & le mâle qui

ſigna ſunt. Fœminam putant eſſe quæ texat, marem qui venetur : ita paria fieri merita conjugio.

• Aranei conveniunt clunibus : pariunt vermiculos ovis ſimiles. Nam nec horum differri poteſt genitura, quoniam inſectorum vix ulla alia narratio eſt. Pariunt autem ova ea in telas, ſed ſparſa, quia ſaliunt, atque ita emittunt. Phalangia tantùm in ipſo ſpecu incubant magnum numerum, qui, ut emerſit, matrem conſumit, ſæpè & patrem : adjuvat enim incubare. Pariunt autem & tricenos, cæteræ pauciores. Et incubant triduo. Conſummantur aranei quater ſeptenis diebus.

De ſcorpionibus.

CAPUT 25. SIMILITER his & ſcorpiones terreſtres, vermiculos

(17) Cela ſuppoſeroit que le mâle & la femelle habitent la même toile ; ce qu'on ſait n'avoir lieu tout au plus que dans l'époque de l'accouplement. Il eſt d'ailleurs notoire que la femelle chaſſe. Quant au mâle, je ſoupçonne qu'il ne file point, & que les toiles qu'il habite ſont celles dont il a contraint quelque femelle à déguerpir. Quelques Naturaliſtes, écrit M. Valmont de Bomare, ont cru que l'araignée étoit androgyne ou hermaphrodite ; cependant, ajoute-t-il, la diverſité du ſexe paroît manifeſtement dans ces inſectes : la femelle eſt quatre ou cinq fois au moins plus groſſe que le mâle.

(18) Quelques Modernes prétendent qu'elles s'accouplent ventre contre ventre ; d'autres, que le mâle a à l'extrémité de ſes deux antennes un nœud que n'a point la femelle, & que dans ce nœud réſide la faculté générative, à laquelle le mâle procede par attouchement. Conſultez ce détail curieux & preſque incroyable chez M. Valmont de Bomare, tome 1, p. 199.

(19) Ceci n'a été compris, ni par Dupinet, ni par Dalechamp, ni par le Pere Hardouin, ni par M. Jault. Ce dernier traduit, *parcequ'elles font leurs œufs en ſautant.*

(20) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 5, chap. 22, p. 620.

(21) Tous les manuſcrits, toutes les éditions portent *tricenos.* Peut-être faut-il lire, avec le Pere Hardouin, *trecentos* ; leçon garantie par Ariſtote ; *ibid.* Ce Philoſophe dit expreſſément : *Uni phalangio ad trecentos numero circumfuſi viſi ſunt.*

(22) C'eſt-à-dire, ont pris leur juſte accroiſſement, ou plutôt leur accroiſſement moyen ; car les araignées qu'on laiſſe vivre long-tems, parviennent quelquefois à une groſſeur monſtrueu-

chaſſe (17), l'un & l'autre ſe partageant ainſi les fonctions du ménage.

Comme il n'eſt preſque aucun inſecte dont la génération ſoit auſſi admirable que celle des araignées, je ne ſaurois me diſpenſer d'en traiter ici. Les araignées parient croupe (18) contre croupe : elles font de petits vers qui reſſemblent à des œufs, & elles poſent ces œufs en divers endroits de leurs toiles, pour que les divers ſauts que font ces (19) toiles ne les froiſſent point enſemble. Les araignées phalanges ne dépoſent leurs œufs que dans leurs trous, & elles en couvent un grand nombre. Lorſque les petits ſont éclos, ils tuent (20) leur mere, & ſouvent même leur pere ; car celui-ci aide la mere à couver. Les phalanges pondent juſqu'à trente (21) œufs. Les autres araignées en font moins. L'incubation dure trois jours. Au bout de vingt-huit jours les petits ſont (22) parfaits.

Des ſcorpions.

Les ſcorpions (1) terreſtres (2) ont cela de commun avec les araignées (3) phalanges, qu'ils font comme elles de petits (4) vers

ſe, ſelon l'abondance de la nourriture.

(1) Le ſcorpion, en Hébreu, *hakrrah* ; en Eſpagnol, *alacran*. (Ce rapport entre la dénominarion Hébraïque & l'Ibérienne eſt ſinguliérement remarquable, & juſtifie la remarque de Bodin, que la plupart des appellations Eſpagnoles n'ont de ſolution que dans la langue Hébraïque ; ce qui décele l'identité d'origine des deux nations. Sur quoi conſultez le quatrieme chapitre des *Origines Uriennes*.) Ce même inſecte ſe nomme en Slawon *krzacz-ek*, & *nieſwiad-ek* ; en Italien, *ſcorpione*, *ſcorpio* ; en Belgique, *ſcorpioen* ; en François, en Allemand, en Anglois, en Danois, *ſcorpion* ; en Arabe, *alhkhreb*.

(2) Cette épithete de terreſtres ſert à les diſtinguer des ſcorpions volants dont Pline va parler dans le cours de ce chapitre.

(3) C'eſt pourquoi cerrains Nomenclateurs mettent la tarentule, les uns dans la claſſe des araignées, les autres dans la claſſe des ſcorpions. Les Polonois, par exemple, nomment la tarentule *krzacz-ek*, & en font une ſotte de ſcorpion, ſans doute à cauſe de l'analogie du mot *krzacz* avec le mot *hakrrah*, qui ſignifie un ſcorpion en Hébreu.

(4) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 21, p. 619.

ovorum ſpecie pariunt, ſimiliterque pereunt : peſtis importuna, veneni ſerpentium, niſi quod graviore ſupplicio lentâ per triduum morte conficiunt, virginibus letali ſemper ictu, & fœminis ferè in totum ; viris autem matutino, exeuntes cavernis, priuſquam aliquo fortuito ictu jejunum egerant venenum. Semper cauda in ictu eſt : nulloque momento meditari ceſſat, ne quando deſit occaſioni. Ferit & obliquo ictu, & inflexu. Venenum ab iis candidum fundi Apollodorus auctor eſt, in novem genera deſcriptis, per colores maximè : ſupervacuò, quoniam non eſt ſcire,

(5) Quelques manuſcrits portent *perimunt* au lieu de *pereunt*. Mais le Pere Hardouin fait voir, par l'autorité expreſſe d'Ariſtote, *ibid.* que ceux des manuſcrits qui portent *pereunt* offrent la bonne leçon.

(6) Tous les manuſcrits portent *veneni*, & non pas *veneno* comme les éditions.

(7) M. de Mauperruis a fait mourir un chien au bout de cinq heures par la piquure du ſcorpion.

(8) Elle ne l'eſt pas toujours, & même il arrive quelquefois qu'elle n'eſt nullement dangereuſe, comme M. de Maupertuis s'en eſt aſſuré, en faiſant piquer à pluſieurs repriſes des poulets & des chiens par des ſcorpions, tant mâles que femelles. On ignore quelles ſont les circonſtances qui rendent la piquure de cet inſecte, tantôt mortelle, & tantôt exempte d'aucune ſuite fâcheuſe.

(9) Diſtinction puérile.

(10) J'ai vu un exemple d'une femme piquée à la cuiſſe par un ſcorpion ; elle en fut quitte pour une douleur très cuiſante, & pour une enflure locale, qui ſe diſſipa & ſe guérit au moyen d'une compreſſe imbibée d'huile de ſcorpion : peut-être la piquure n'étoit-elle pas mortelle par elle-même, puiſqu'il arrive quelquefois que la piquure du ſcorpion n'a point de ſuite fâcheuſe. Voyez la note 7.

(11) Quelques Modernes ſe ſont moqués de cette diſtinction de Pline ; mais c'eſt, je penſe, un peu trop légérement. S'il eſt vrai, comme M. de Mauperruis l'a fait voir, que la piquure des ſcorpions n'eſt pas mortelle en tout tems, ce que dit ici Pline ſert à faire concevoir comment cette diverſité d'effets peut avoir lieu.

(12) Scorpius elatæ metuendus acumine caudæ. *Ovide.*

Violentus acumine caudæ. *Hilaſius.*

Caudâque timendus aduncâ. *Euſthenius.*

Caudâ animal quod dirigit ictum. *Julianus.*

Caudâ venenifer uncâ. *Euphorbus.*

Chelæque minaces. *Aſclepiadius.*

Nigrumque gerens in acumine virus. *Vitalis.*

Et flagrante minax caudâ. *Lucanus.*

ſous

ſous la forme d'œufs, & qu'ils périſſent (5) de même par la cruauté de leurs propres enfants. Leur piquure eſt auſſi venimeuſe (6) que la morſure des ſerpents; mais elle cauſe une plus grande douleur, quoiqu'elle faſſe mourir plus lentement; c'eſt-à-dire au bout de trois (7) jours. Elle eſt (8) mortelle aux (9) filles, & preſque toujours aux (10) femmes. Quant aux hommes, elle leur eſt mortelle le matin (11); ſavoir, lorſqu'il arrive qu'un ſcorpion, ſortant de ſon trou, & n'ayant encore rien mangé, pique un homme avant d'avoir répandu ſon venin ſur aucune autre choſe. La queue des ſcorpions eſt toujours prête (12) à bleſſer; & ces cruels animaux ſont continuellement attentifs à profiter de toutes les occaſions qui s'en préſentent. Ils frappent de biais & en recoquillant (13) la queue. Apollodore (14) dit que leur venin eſt (15) blanc. Cet Auteur établit neuf eſpeces de ſcorpions, qu'il diſtingue principalement par leurs (16) cou-

(13) Tous les manuſcrits portent *& inflexu*, & non pas *& inflexo*, comme liſent quelques Editeurs.

(14) Nous avons parlé d'Apollodore dans les notes alphabétiques du premier livre, & ailleurs. Voyez la Table des matieres.

(15) Redi écrit avoir vu ſortir une goutte de liqueur blanche de l'aiguillon d'un ſcorpion.

(16) Ecoutons Tertullien, *in Scorpiace*, tout au commencement: *Tot venena quot ingenia, tot pernicies quot & ſpecies, tot dolores quot & colores: Nicander ſcribit & pingit.* Le paſſage précieux de Nicandre, indiqué par Tertullien, eſt celui-ci, *Theriaq.* v. 769. J'emploierai la traduction en vers Latins de Grevinus, à laquelle je changerai peu de choſe:

Inde dolorificâ cautandus ſcorpio caudâ,
Et tetricæ illius ſpecies. Qui primus eorum
Albicat, haud mala, nec mortalia vulnera figit.
Sed rutilis quem fortè genis ſplendere videbis,
Hic calidas flammas, flagrantemque incutit æſtum,
Quo derenti homines horrore & frigore quodam
Concutiuntur, uti qui febre ſtrique laborant.
Luridus apparens, trepidantes vulnere motus
Fert percuſſo homini, biparenti qui oris hiatu,
Ut ſoler attonitus, vel vanus morio, ridet.
Eſt viridans alius, qui, quem percuſſerit, illi
Mox tremulum horrorem ciet & penetrabile frigus,
Atque acri corpus ſe ſpergi grandine ſentit,
Supremus rapidâ quamvis ſol lampade flagret:
Tam gravis & tanta eſt factæ hoc afflictio noxæ,
Cujus nexa novem juncturis horrida ſpina
Extremo nocuum jaculatur acumine virus.
Lividus eſt alius, grandi qui cernitur alvo;
Nam roſeâ veſcens manet inſaturabilis herbâ.
Quem ferit infuſo depaſcitur ille veneno,
Et, licet exiguo, tamen inguina rumpitur ictu:
Tam malus huic generi vehemens & aculeus hæret!
Deprendes aliud genus affimilante figurâ
Octipedem cancrum, qui albentes incolit algas,
Extremuſque maris carpendo pabula fluctus.
Incurvis quidam ſimiles etiam eſſe paguris
Cernuntur, majore alios qui corpore vincunt;
Chelis furcipibuſque æquè ſolidi atque paguri,
Qui ſaxoſa tenent timidi cava. Quin etiam illi

quos minimè exitiales prædixerit. Geminos quibuſdam aculeos eſſe ; mareſque ſæviſſimos. Nam coitum iis tribuit. Intelligi autem gracilitate & longitudine. Venenum omnibus medio die, cùm incanduêre ſolis ardoribus : itemque cùm ſitiunt, inexplebiles potu. Conſtat & ſeptena caudæ internodia ſæviora eſſe : pluribus enim ſena ſunt. Hoc malum Africæ volucre etiam Auſtri faciunt, pandentibus brachia, ut remigia ſublevantes. Apollodorus idem, planè quibuſdam ineſſe pennas tradit. Sæpè Pſylli, qui reliquarum venena terrarum invehentes quæſtûs ſui causâ, peregrinis malis implevêre Italiam, hos quoque importare conati ſunt : ſed vivere intra Siculi cœli regionem non potuêre. Viſuntur tamen aliquando in Italia, ſed innocui, multiſque aliis in locis, ut circa Pharum in Ægypto. In

Hiſce ſuum ducunt, ſed non genitoribus, ortum :
Nam camuras quando, ſua nempe cubilia, rupes
Deſtituêre, nec algoſum prope littus oberrant,
Inſidioſus eos lentis piſcator ab undis
Extrahit ; hac ubi ſe ſenſeruut fraude teneri,
Heu ! fruſtrà, ſubfoſſa petunt à matribus antra,
In queis cum natis nutritur ſcorpio ; tumque
Evectis è corporibus damnata propago
Iſta pererumpit, formamque foramine ſumit.
Inde melichlori ſpecies venit ultima, cujus
Summum ventriculum multâ ſuſcedine nigret.
Fundit inextinctum in quos percutit ille venenum,
Exercitiſque viris longè infeſtiſſimus hoſtis,
At parvos natu pueros celeri nece perdit :
Alitibus ſimilis quæ roduut farta locuſtis,
Quæ ſuperi extremas ſolitæ ſe tollere ſpicas
Extritam illarum planè populantur ariſtam.

Avicene, l 4, Traité 5, ch. 2, p. 217, diſtingue les ſcorpions par d'autres couleurs que ne fait Nicandre.

(17) C'eſt un ſoin qu'a pris Nicandre dans les vers qu'on vient de citer.

(18) Les Grecs donnent à ceux-ci le nom de *dikentroi*, quaſi *bicuſpides*. Témoin Elien, qui fait de ces ſcorpions bi-fourchus une neuvieme claſſe, omiſe par Nicandre.

(19) Elien, *Hiſt. Anim.* l. 8, c. 20.

(20) Elien les ſoupçonnoit engendrés par la ſeule chaleur du ſoleil. L'Anatomie a appris aux Modernes que le ſcorpion parie. M. de Maupertuis, en diſſéquant un ſcorpion femelle, y a trouvé juſqu'à ſoixante-cinq petits, tous pendants à un long fil, & ſéparés par des cloiſons.

(21) *Maſculus extenuatus eſt, minutus ; & fœmina pinguis, magna.* Avicene, l. 4, Traité 6, chap. 2, p. 216.

(22) *Familiare periculi tempus eſtas.* Tertullien, au livre cité plus haut.

(23) Confirmé par Apollodore lui-même, cité ici par Pline. Conſultez le paſſage de cet Auteur chez le Scholiaſte de Nicandre, *Theriaq.* p. 36. Confirmé auſſi par Strabon, l. 17, p. 830, ainſi que par Elien, *Hiſt. Anim.* l. 6, c. 20. Quant à Nicandre, nous venons de voir dans les vers cités plus haut,

leurs; ce qui me ſemble inutile, puiſqu'il a négligé de nous apprendre (17), à cette occaſion, leſquels ſont le plus ou le moins nuiſibles. Il dit auſſi que quelques-uns ont un double aiguillon (18), & que les mâles (19) ſont les plus malfaiſants. Il prétend que ces inſectes parient (20), & qu'on connoît les mâles à ce qu'ils ſont plus (21) minces & plus longs que les femelles. Tous les ſcorpions ſont venimeux vers l'heure de midi, lorſqu'ils ſont le plus échauffés par l'ardeur (22) du ſoleil: & quand ils ſont altérés, ils ne peuvent ſe raſſaſier de boire. Il eſt certain que ceux qui ont ſept (23) nœuds à la queue (car la plupart n'en ont que ſix) ſont les plus pernicieux. Quelquefois ces redoutables fléaux ſont enlevés & portés en l'air par les vents du midi (24), comme ſi la Nature leur eût donné des ailes. Il eſt vrai que les ſcorpions étendent alors leurs jambes, & s'en ſervent comme d'ailes pour battre & agiter l'air. Le même Apollodore dit (25) qu'il y a des ſcorpions qui ſont vraiment (26) ailés. Les Pſylles (27), qui font métier & marchandiſe de tranſporter des bêtes venimeuſes de contrées en contrées, & qui ont rempli l'Italie de ces peſtes étrangeres, ont ſouvent eſſayé d'y apporter des ſcorpions volants; mais ces monſtres n'ont pas même pu vivre dans le climat de Sicile. On en trouve néanmoins quelquefois en Italie, mais qui ne font point de mal; & en pluſieurs autres pays, comme aux environs de Pharos (28) en Egypte. Dans la (29) Scythie, ils cauſent la mort aux cochons,

que, chez le ſcorpion verdâtre, le nombre des nœuds de la queue eſt porté, par cet ancien Poète, juſqu'à neuf.

(24) *Auſtro & Africo ſævitia ſcorpionum vellificat.* Tertullien, *ibid.*

(25) Cette aſſertion d'Apollodore eſt appuyée de celle de Pamménе, περὶ ὄφεων, chez Elien, *Hiſt. Anim.* l. 16, ch. 42; par Mégaſthene, chez Platon, l. 15, p. 703: & parmi les Modernes, par Ramuſius, livre 1. M. Valmont de Bomare, tome 5, p. 570, paroît auſſi admettre l'exiſtence de ces ſcorpions ailés.

(26) Des manuſcrits portent *plenè*, au lieu de *planè*.

(27) Nous avons traité des Pſylles, l. 7, ch. 2, note 17.

(28) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 8, c. 3.

(29) Ariſtote, de qui ceci paroît tiré, place la ſcene en Carie, & non

Scythia interimunt etiam ſues, alioqui vivaciores contra venena talia : nigras quidem celeriùs, ſi in aquam ſe immerſerint. Homini icto putatur eſſe remedio ipſorum cinis potus in vino. Magnam adverſitatem oleo merſis & ſtellionibus putant eſſe, innocuis dumtaxat iis, qui & ipſi carent ſanguine, lacertarum figurâ : atque ſcorpiones in totum nullis nocere, quibus non ſit ſanguis. Quidam & ab ipſis fœtum devorari arbitrantur. Unum modò relinqui ſolertiſſimum, & qui ſe ipſius matris clunibus imponendo, tutus & à cauda & à morſu loco fiat. Hunc eſſe reliquorum ultorem, qui poſtremò genitores ſupernè conficiat. Pariuntur autem undeni.

De ſtellionibus & cicadis.

CAPUT 26. CHAMÆLEONUM ſtelliones quodammodo naturam habent, rore tantùm viventes, præterque araneis.

Similis cicadis vita, quarum duo genera : minores, quæ

en Scythie. Albert le Grand, l. 7, *de Animal.* Traité 3, c. 5, p. 235, dit que cela arrive en Aſie & en pluſieurs autres lieux.

(30) Pline obſerve au liv. 8 & au l. 32, que lorſque les cochons ſont bleſſés par un ſerpent, ils ſe guériſſent en mangeant des cancres de riviere. Il aſſure même, au l. 29, qu'ils avalent impunément des ſalamandres. Enfin Ariſtote, l. 9, ch. 2, p. 1006, écrit que le cochon dévore habituellement les autres eſpeces de ſerpents.

(31) Parceque la fraîcheur de l'eau fait pénétrer le venin vers le cœur : du moins eſt-ce la raiſon qu'en apporte Albert le Grand, *ibid.*

(32) Pline répete encore ceci au livre 29, ch. 4.

(33) J'ai parlé du ſtellion au livre 8, chap. 31, note 6. Geſner, au livre des quadrupedes ovipares, écrit que le ſtellion, ne ſe trouvant ni en France, ni en Angleterre, ni en Allemagne, n'a point de nom dans la langue de ces contrées.

(34) Confirmé par l'obſervation des Modernes. Conſultez M. Valmont de Bomare, tome 5, p. 568.

(35) Ceci n'eſt pas également confirmé par les Modernes.

(36) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 5, chap. 21. Mais, en diſſéquant les ſcorpions, M. de Maupertuis ne leur a ja-

eſpece qui d'ailleurs réſiſte (30) très bien aux autres venins : & les cochons noirs étant piqués, meurent plus vîte que les autres, s'ils (31) ſe plongent dans l'eau. On croit que la cendre de ſcorpion, priſe dans du vin, eſt un remede (32) pour les hommes que cet animal a bleſſés. On croit auſſi qu'il ſurvient une grande inimitié entre un ſcorpion & un ſtellion plongés tous deux dans l'huile ; que d'ailleurs les ſtellions (33), leſquels, comme eux, n'ont point de ſang, & qui ſont de la figure des lézards, ſont auſſi les ſeuls animaux exempts d'être attaqués par les ſcorpions ; car (ajoute-t-on) ceux-ci ne font aucun mal à toutes les bêtes qui n'ont point de ſang. Quelques-uns prétendent que les ſcorpions mangent leurs (34) petits ; qu'il n'y a que (35) le plus adroit qui échappe, en ſe tenant attaché au croupion de la mere, & en ſe garantiſſant ainſi de ſa piquure & de ſa morſure ; que celui-là devient enſuite le vengeur de ſes freres, & qu'il donne la mort à ſon pere & à ſa mere, en montant ſur leur dos. Les ſcorpions ſont ordinairement onze (36) petits.

Des ſtellions & des cigales.

Les ſtellions (1) tiennent de la nature du (2) caméléon, ne vivant que de roſée & d'araignées.

La nourriture des cigales (3) eſt la même. Il y a deux ſortes de ciga-

mais trouvé moins de vingt-ſept petits, & dans quelques-uns il en a trouvé juſqu'à ſoixante-cinq.

(1) J'ai traité du ſtellion dans la note 33 du chapitre précédent, & au livre 8, chap. 31, note 6. Les Slawons nomment cette ſorte de lézard *krzaczek*, c'eſt-à-dire buiſſonnier ; mais ils donnent ce même nom au ſcorpion & à la tarentule.

(2) J'ai traité du caméléon & de ſa nourriture au livre 8, chap. 33, notes 4 & 6 ; & chap. 27, note 27. On en reparlera au livre 28, chapitre 8.

(3) La cigale eſt ſujette à être confondue par le peuple avec la ſauterelle. Les Anciens mangeoient l'une & l'autre. C'eſt par inadvertence que j'ai employé le mot de cigale au lieu de ſauterelle, tome 2, p. 859, en diſant que, ſelon Ariſtophane, les Athé-

primæ proveniunt, & noviſſimæ pereunt: ſunt autem mutæ. Sequens eſt volatu rara. Quæ canunt, vocantur achetæ; & quæ minores ex his ſunt, tettigoniæ: ſed illæ magis canoræ. Mares canunt in utroque genere, fœminæ ſilent: gentes veſcuntur iis ad Orientem, etiam Parthi opibus abundantibus. Ante coitum mares præferunt, à coitu fœminas, ovis earum correptis, quæ ſunt candida. Coitus ſupinis. Aſperitas præacuta in dorſo, quâ excavant fœturæ locum in terra. Fit primò vermiculus, dein ex eo, quæ vocatur tettigometra, cujus cortice rupto circa ſolſtitia evolant, noctu ſemper: primùm nigræ atque duræ. Unum hoc ex iis quæ vivunt, & ſine ore eſt. Pro eo quiddam aculeatarum linguis ſimile, & hoc in pectore, quo rorem lambunt. Pectus ipſum fiſtuloſum: hoc canunt achetæ, ut diximus. De cæ-

niens ont jadis mangé des cigales. C'eſt de ſauterelles dont cet Auteur a parlé. J'ai déja traité de la cigale, & de ce qui forme ſon chant, chap. 3, note 6. La cigale ſe nomme en Grec *tettix*, *æthalion*; en Eſpagnol, *cigarra*, *ciguatregas*, *chicharro*; en Belgique, *ſtapel*; en Allemand, *gril*, *heuſchrecke*; en Italien, *cicala*; en Anglois, *grashopper*; en Danois, *graeſhoppe*. Ces cinq dernieres dénominations lui ſont communes dans ces langues avec la ſauterelle. J'ai fait voir, l. 8, chap. 33, note 6, qu'il eſt faux que le caméléon vive ſans nourriture. Quant à la cigale, elle vit du ſuc des feuilles, & non de roſée, comme l'obſervent les Naturaliſtes modernes.

(4) Ce ſont probablement les procigales, inſectes qui preſque en tout reſſemblent à la cigale, ſi ce n'eſt qu'ils ſont muets. Conſultez M. Valmont de Bomare, au mot *Procigale*.

(5) C'eſt-à-dire vocales, ſonores, chanteuſes. Virgile a dit des cigales, Eglog. 2:

At mecum raucis, tua dum veſtigia luſtro,
Sole ſub ardenti reſonant arbuſta cicadis.

Et ailleurs:

Et cantu querulæ rumpent arbuſta cicadæ.

(6) Selon M. Valmont de Bomare, l'eſpece la plus grande égale en groſſeur un hanneton.

(7) Ceci eſt confirmé par nos Naturaliſtes.

(8) Elien, *Hiſt. Anim.* l. 12, ch. 6; Athénée, l. 4, p. 133.

(9) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, ch. 6, p. 626.

(10) C'eſt-à-dire la tête en bas, la croupe en l'air. Ariſtote s'exprime comme Pline, *ibid.* p. 614.

(11) Au croupion. Ariſtote ſe ſert du mot ὀπίσθιον, par derriere; expreſſion plus exacte que celle de Pline.

les, dont les unes, qui ſont plus petites, viennent les premieres, & meurent les dernieres. Celles-ci ne ſont (4) point vocales. L'eſpece ſuivante vole rarement. Celles qui chantent ſont en conſéquence appellées par les Grecs *akhetai* (5). Quant aux plus petites qui ſoient parmi ces dernieres, ils les nomment *tettigonia*, comme qui diroit cigalettes. Mais celles qui ſont les plus (6) groſſes, ſont auſſi celles qui chantent le mieux. Parmi ces deux ſortes de cigales, le mâle (7) ſeul eſt doué du chant; les femelles ſont muettes. Cet inſecte eſt un (8) mets en Orient, & même chez les Parthes, malgré l'opulence où vivent ces derniers. On fait plus (9) de cas des mâles avant qu'ils aient parié, & des femelles après qu'elles ont vu le mâle; mais on prend ſoin de leur ôter leurs œufs, qui ſont blancs. Les cigales parient le ventre (10) en haut. Elles ont au dos (11) une pointe avec laquelle elles creuſent la terre pour y inſérer leurs œufs, leſquels deviennent d'abord de petits vers, puis ſe changent en nymphes. Vers le ſolſtice d'été les petites cigales ſortent de ces nymphes, après avoir déchiré (12) la membrane qui les enveloppoit, & s'envolent auſſi-tôt; ce qui arrive toujours de nuit. Au commencement elles ſont noires & dures. La cigale eſt le (13) ſeul des animaux qui n'ait point de bouche; mais, en place, elle a quelque choſe de ſemblable à la langue des inſectes qui ſont armés d'un aiguillon. Ce ſuçoir eſt placé dans la poitrine, & ſa fonction eſt de pomper la roſée. La poitrine eſt garnie de petits tuyaux, par le moyen deſquels (14) ſe forme la voix des cigales chan-

(12) Cette circonſtance de la naiſſance faiſoit donner par les Grecs aux jeunes cigales le nom de *tettigometres*, comme qui diroit cigales meres d'elles-mêmes; & c'eſt peut-être pourquoi les Athéniens, qui ſe diſoient autochthones, ou engendrés d'eux-mêmes, avoient pour ſymbole de leur territoire une cigale, & mettoient des cigales d'or dans leurs cheveux.

(13) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, chapitre 6, p. 471. Ce ſeul caractere ſuffiroit pour la diſtinguer de la ſauterelle, avec laquelle pluſieurs Ecrivains l'ont confondue.

(14) Ceci eſt faux, comme nous l'avons fait voir, ch. 3, note 6.

tero in ventre nihil eſt. Excitatæ cùm ſubvolant, humorem reddunt, quod ſolum argumentum eſt rore eas ali. Iiſdem ſolis nullum ad excrementa corporis foramen. Oculi tam hebetes, ut ſi quis digitum contrahens ac remittens iis appropinquet, tranſeant velut in folia. Quidam duo alia genera faciunt earum : ſurculariam, quæ ſit grandior : frumentariam, quam alii avenariam vocant ; apparet enim ſimul cum frumentis areſcentibus.

Cicadæ ubi non ſint, & ubi mutæ.

CAPUT 27. CICADÆ non naſcuntur in raritate arborum ; idcirco non ſunt Cyrenæis (citra oppidum) in campis ; nec in frigidis aut umbroſis nemoribus. Eſt quædam & iis locorum differentia. In Mileſia regione paucis ſunt locis. Sed in Cephalenia amnis quidam penuriam earum & copiam dirimit. At in Rhegino agro ſilent omnes : ultra flumen in

(15) C'eſt-à-dire aucun viſcere.

(16) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 25, p. 626.

(17) Aldrovande, l. 2, *des inſectes*, p. 320, aſſure cependant avoir obſervé ce conduit ſtercotaire chez la cigale.

(18) Ariſtote, *ibid.*

(1) Cela eſt emprunté d'Ariſtote, dont il importe de rapporter le paſſage, parcequ'il nous ſervira à corriger les fautes qui ſe ſont gliſſées ici dans le texte de Pline, tant par la négligence des copiſtes, que par la témérité des Critiques. Voici, dis-je, les paroles d'Ariſtote : *Non gignuntur cicadæ ubi non ſunt arbores. Et ideò in Cyrene non gignuntur, in campo quidem, ſed circa urbem plurimæ.* C'eſt pourquoi je lis au texte de Pline : *Cicadæ non naſcuntur in raritate arborum ; idcirco non ſunt Cyrenæis (citra oppidum) in campis ; nec in frigidis aut umbroſis nemoribus.* Le ſens eſt : *C'eſt pourquoi, au territoire Cyrénéen, on ne voit point de cigales avant d'arriver à la ville même de Cyrene.* On liſoit auparavant, par la négligence des copiſtes, dans tous les manuſcrits : *Idcirco non ſunt Cyrenis circa oppidum ; nec in campis, nec in frigidis aut umbroſis nemoribus.* Pour remédier à cette leçon manifeſtement vicieuſe, Hermolaüs Barbarus lit *idcirco ſunt*, au lieu de *idcirco non ſunt*, contre l'autorité conſtante des manuſcrits. Dans la leçon que j'ai ſuivie, j'ai reſtitué ce *non* au texte, & je penſe avoir d'ailleurs ramené la phraſe entiere à tantes.

tantes. Au reſte, cette ſorte d'inſecte n'a (15) rien dans le ventre. Lorſqu'on les contraint (16) de voler, elles rendent ſeulement une certaine humeur qui montre aſſez que la roſée leur ſert de nourriture. Elles ſont auſſi les ſeuls animaux qui n'aient point (17) d'ouverture pour vuider leurs excréments. Leur vue eſt ſi (18) foible, que, ſi on leur préſente le doigt, en l'étendant & le reſſerrant, elles ſautent deſſus, le prenant pour quelque feuille que le vent agite. Quelques-uns établiſſent encore deux autres ſortes de cigales, dont les unes portent le nom de *furculaires*, & ſont les plus groſſes; & les autres ſont appellées *fromentieres*, & *avenieres*, parcequ'elles paroiſſent lorſque les bleds ſont prêts à être coupés.

Des lieux où il ne ſe trouve point de cigales; d'autres lieux où elles ſont muettes.

Les cigales ne naiſſent (1) point dans les lieux dépourvus d'arbres : c'eſt pourquoi, au territoire de Cyrene, on en voit autour de la ville, mais non dans la campagne. On n'en voit point non plus dans les forêts épaiſſes & froides. En outre, elles aiment mieux certains endroits que d'autres. Il s'en trouve dans peu de cantons au territoire de (2) Milet. Il y a (3) dans l'iſle de Céphalénie une riviere qui ſert de limites aux cigales, en ſorte que d'un côté on n'en voit point, & que de l'autre côté tout en eſt plein. Dans le territoire de Rhege (4) elles ſont toutes muettes; au delà du fleuve (5) de ce même territoire, c'eſt-à-dire dans

ſon ancienne pureté, en la faiſant parfaitement cadrer avec le texte d'Ariſtote; attention que n'a nullement eu le Pere Hardouin en reſtituant à la phraſe en queſtion cette même négative *non*; car il lit : *Idcirco non ſunt Cyrenis circa oppidum : nec in campis, &c.* faiſant contredire directement Ariſtote par Pline.

(2) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 8, chapitre 33, p. 980.

(3) Ariſtote, *ibid.* Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 9.

(4) Strabon, l. 6, ch. 260; Conon, chez Photius, Bibl. Cod. 186, p. 425.

(5) Du fleuve Sagra, comme je préſume, ſur la rive duquel étoit ſituée la ville de Locres, à l'extré-

Locrenſi canunt. Pennarum illis natura quæ apibus, ſed pro corpore amplior.

De pennis inſectorum, & ſcarabæis, & ſcarabæorum generibus.

CAPUT 28. INSECTORUM autem quædam binas gerunt pennas, ut muſcæ; quædam quaternas, ut apes. Membranis & cicadæ volant. Quaternas habent, quæ aculeis in alvo armantur. Nullum, cui telum in ore, pluribus quàm binis advolat pennis. Illis enim ultionis causâ datum eſt, his aviditatis. Nullis eorum pennæ reviviſcunt avulſæ. Nullum, cui aculeus in alvo, bipenne eſt.

Quibuſdam pennarum tutelæ cruſta ſupervenit, ut ſcarabæis, quorum tenuior fragiliorque penna. His negatus aculeus: ſed in quodam genere eorum grandi, cornua prælonga, biſulcis dentata forcipibus in cacumine, cùm libuit ad morſum coeuntibus, infantium etiam remediis ex cervice ſuſpenduntur. Lucanos vocat hos Nigidius. Aliud

mité du territoire de Rhege ou Calabre ſupérieure. Ainſi à Locres même les cigales ne chantoient pas; mais de l'autre côté du fleuve, où commençoit la *campagne Locrienne, au delà de la Sagre* à l'égard de Rhege, ces mêmes inſectes chantoient. Au reſte, ceci eſt une conjecture que je ne garantis pas; car le fleuve dont parle ici Pline eſt nommé *Alex* par Strabon, l. 6, & *Cacina* par Pauſanias, *Eliac.* l. 6, p. 354. Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, chap. 9, raconte ceci tout différemment. Selon lui, les cigales Locriennes perdent la voix, tranſportées dans la campagne de Rhege; & les cigales Rhégiennes deviennent pareillement muettes étant tranſportées dans le territoire de Locres.

(1) Toute cette premiere ſection eſt empruntée d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 1, chap. 6, p. 49; l. 3, ch. 10, p. 355; & l. 4, *de partibus animantis*, ch. 6.

(2) *Ut muſca, tabanus, aſilus, culex*, ajoute Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 1, chap. 6, p. 49.

(3) Telle que l'aile ſolide qui recouvre l'aile non ſolide du hanneton. Ces inſectes à ailes garanties par un bouclier de même forme, ſont nommés *coulèopteres* par Ariſtote, *ibid.* page 48.

(4) Le ſcarabée, en Grec, *kantha-*

la campagne de Locres, elles chantent. Les cigales ont des ailes ſemblables à celles des abeilles, mais plus grandes à proportion de leur corps.

Des ailes des inſectes ; des diverſes ſortes de ſcarabées.

PARMI (1) les inſectes, quelques-uns n'ont que deux ailes, comme les mouches ; & quelques-uns en ont quatre, comme les abeilles. Les ailes des cigales ne ſont que des membranes. Les inſectes qui ont l'aiguillon placé au ventre, ont quatre ailes. Ceux qui l'ont dans la bouche (2) n'en ont que deux. Les premiers l'ont pour ſe défendre, les ſeconds pour ſe nourrir. Il ne revient point d'ailes aux inſectes auxquels on les a arrachées. C'eſt une regle générale que tous ceux qui ont l'aiguillon ſitué au ventre ont plus de deux ailes.

Quelques-uns ont, en outre, une enveloppe cruſtacée (3) qui recouvre leurs ailes : tels ſont les (4) ſcarabées. Leurs ailes propres ſont minces & fragiles, & ils n'ont point d'aiguillon : mais il y a une autre ſorte de ſcarabées plus grands, qui ont de longues cornes (5) fourchues & dentelées à leur extrémité, dont ils ſe ſervent en guiſe de pinces pour ſerrer ce qu'ils veulent. On pend ces cornes au cou des enfants, comme un remede contre pluſieurs maladies. Nigidius appelle ces derniers des (6) lucains. Une troiſieme ſorte de ſcara-

---

ros ; en Allemand, *misk* ; en Flamand, *peertsvlieg*, *ſcaelbiiter*, *ſcaelbote* ; en François, *eſcarbot* ; en vieux François, *charbot* ; en Italien, *ſcarafagio*, *ſcavarazzo* ; en Eſpagnol, *eſcavajo* ; en Anglois, *beetle* ; en Slawon, *ſkarnbaſſe*.

(5) Cette autre ſorte de ſcarabée eſt nommée en Flamand *torre*, *wlieghendehert*, en Danois *torbiſt*. C'eſt notre cerf-volant. Voyez la note ſuivante.

(6) C'eſt-à-dire des *cornus*, des *animaux à cornes*. C'eſt une expreſſion Celtoſcythique qui avoit paſſé en Italie. Racine *luk*, un arc en langue Slawone. De ce mot *luk* les Latins avoient donné le nom de *luques* à la majeure eſpece de bœufs qui fût en Italie, & même aux premiers éléphants qu'ils virent ; & le nom de *Lucanie* au territoire qui produiſoit cette grande eſpece de bœufs ou animaux à cornes. C'eſt pourquoi le bœuf, en qualité d'animal armé de deux cornes faites en arc, eſt employé par les Peintres comme l'emblême de S. Luc. Par cette même raiſon, la dénominarion de *luca* & de *lucanus* convient auſſi au cerf à cauſe

rurſus eorum genus, qui è ſimo ingentes pilas averſi pedibus volutant, parvoſque in iis contra rigorem hyemis vermiculos fœtûs ſui nidulantur. Volitant alii magno cum murmure ac mugitu. Alii focos & prata crebris foraminibus excavant, nocturno ſtridore vocales. Lucent ignium modo noctu, laterum & clunium colore, lampyrides, nunc pennarum hiatu refulgentes, nunc verò compreſſu obumbratæ, non ante matura pabula, aut poſt defecta, conſpicuæ.

---

de ſon bois, & à l'éléphant à cauſe de la ſaillie arquée de ſes défenſes. Auſſi, ſelon les différents idiômes, la ſorte de ſcarabée ou de gros hanneron cornu décrit ici par Pline, eſt appellée d'un nom qui ſignifie l'inſecte bœuf, ou le cerf-volant. M. Jault n'avoir point compris le ſens de cette dénomination de *lucain* donnée par Nigidius au ſcarabée cerf-volant. Il avoir traduir, *Nigidius leur donne le nom de Lucaniens;* ce qui ſignifieroit un inſecte propre au rerritoire de Lucanie, interprétation dont notre remarque fait connoître la fauſſeté. Au reſte, l'application identique du mot *luque* ou *lucain*, appliquée au bœuf, à l'éléphant, au cerf, & à la plus groſſe eſpece de hanneron, eſt conſacrée, rant par les diverſes dénominations de cet inſecte, ſelon la diverſité des langues, que dans cette vieille chanſon triviale que nous ont tranſmis nos peres, & que nous apprenons encore à nos enfants:

Hanneton,
Vole, vole, vole;
Eléphant, vole,
Vole donc.

Dénominations & chanſon où l'on voit que le ſcarabée en queſtion eſt indifféremment nommé *éléphant*, *bœuf*, *cerf*, *&c.* à cauſe de ſes cornes. Voyez la note précédenre.

(7) Auſſi ce ſcarabée eſt-il nommé en Grec, par Hippocrate, *kopriôn*, c'eſt-à-dire ſtercoraire. Trallien le qualifie de canthare-héliaque, ou ſcarabée du ſoleil, *helio-cantharos*, ſelon l'obſervation d'Adrien Junius; mais il me ſemble que c'eſt confondre le *cantharus* réel avec la cantharide (*kantharis*) ou ſcarabée d'or, en Allemand *gold-kaeffer:* on ſair que *or* & *ſoleil* ſonr ſynonymes dans une infinité d'acceptions. Quoi qu'il en ſoit, le ſcarabée ſtercoraire ſe nomme en François *eſcarbot*, ſelon le Pere Hardouin; en Allemand, *kaat-kaeffer;* en Eſpagnol, *eſcaravajo pelotero.*

(8) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 18, p. 602. Voyez auſſi S. Epiphane, *Ancor. num.* 85, p. 89. Ce dernier écrir que des ſcarabées s'enveloppent eux-mêmes dans ces pelortes, qu'ils y meurent, & qu'ils y reſſuſcirenr. Il ne parle point de leurs œufs. Ariſtote, *ibid.* écrir qu'ils s'enveloppent eux & leurs œufs, & que ce ſont ces œufs qui renouvellenr la race.

(9) C'eſt le *hanneton* proprement dir, eſpece abuſivement appellée, dans les

bées eſt celle qui, marchant à reculons, roule de groſſes boules (7) de fiente, dans leſquelles ils enveloppent (8) les petits vers qui doivent perpétuer la race, afin de les garantir de la rigueur de l'hiver. La quatrieme ſorte de ſcarabées eſt celle qui vole (9) avec grand bruit. Il y en a d'autres qui (10) font quantité de trous dans les prés & dans les foyers, & qui crient pendant la nuit. Les lampyrides (11) brillent la nuit comme des feux par la couleur éclatante de leurs flancs & de leur croupe: mais il faut, pour produire cet effet, que leurs ailes ſoient déployées, ſans quoi on n'apperçoit point cet éclat. On ne les voit, ni avant que les bleds ſoient murs, ni après qu'ils ſont coupés. Les (12) blattes,

autres idiômes, du nom générique qui exprime un ſcarabée. Nous tombons auſſi nous-mêmes dans cette confuſion vicieuſe, en donnant indiſtinctement, ſur-tout en converſation, le nom de *hanneton* à toutes les claſſes de ſcarabées.

(10) C'eſt l'eſpece que nous nommons *grillon*, les Italiens & les Eſpagnols *grillo*, les Flamands *nachtkretel*, les Allemands *muheim*, *hauſzheim*, *hekmenmug*, *feldheim*.

(11) Le *lampyris* ſe nomme d'un autre nom, en Grec, *kyſolampis*, *pygolampis*, *phalaina*; en Latin, *cicindela*, *noctiluca* (Ce dernier nom ſignifie le *luque* ou *cerf-volant de nuit*, ne pouvant venir de *lucere*, mais bien du mot *luca*, donné par les Latins à pluſieurs animaux & inſectes cornus. Sur quoi voyez la note 6. Il eſt à remarquer que l'inſecte dont il s'agit ici eſt du genre des phalaines, ou papillons nocturnes, à deux cornes ou antennes, & que même il eſt nommé *phalaina* par quelques Auteurs Grecs); en Allemand, *liecht*, *nachtmuck*; en Belgique, *licht*, *nachtmugge*; en Italien, *lucio*, *lucciola*; en Eſpagnol, *luciernega*. Adrien Junius atteſte qu'on en exprime une encre phoſphorique, avec laquelle on peut écrire en caracteres lumineux: *Lampyris* muſcæ genus, *veſpere per arva lucens: cujus lucidus ille liquor, in chartis ſulco tractus, à me aliquando ad oſtentationem fuit, cùm in Bononienſi agro ruſticarer.* Pluſieurs confondent, mal-à-propos, cette ſorte de ſcarabée, auſſi commune en Italie, que peu commune en France, avec nos *vers luiſants* qui n'ont point d'ailes. Quelques Modernes ont prétendu, à mon grand étonnement, que le mâle du *ver luiſant* étoit une vraie mouche ſcarabée, munie d'ailes, & non luiſante. C'eſt, à coup sûr, une inſigne mépriſe. Au reſte, conſultez l'article *Ver luiſant* chez M. Valmont de Bomare. Voyez auſſi Pline, livre 18, ch. 26; & Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 4, ch. 1, p. 401.

(12) Le nom de la blatte, en François *caſard*, ſelon M. Jault, & ſelon Conſtantin, dans ſon *Supplément à la langue Latine*. Nous traiterons d'autres genres de blattes au livre 29, vers la

E contrario tenebrarum alumna blattis vita, lucemque fugiunt, in balineis maximè humido vapore prognatæ. Fodiunt ex eodem genere rutili atque prægrandes ſcarabæi tellurem aridam, favoſque parvæ ac fiſtuloſæ modo ſpongiæ medicato melle fingunt. In Thracia juxta Olynthum locus eſt parvus, in quo unum hoc animal exanimatur, ob hoc Cantharolethrus appellatus.

Pennæ inſectis omnibus ſine ſciſſura : nulli cauda niſi ſcorpioni. Hic eorum ſolus & brachia habet, & in cauda ſpiculum. Reliquorum quibuſdam aculeus in ore, ut aſilo, ſive tabanum dici placet; item culici, & quibuſdam muſcis. Omnibus autem his in ore & pro lingua ſunt hi aculei. Quibuſdam hebetes, neque ad punctum, ſed ad ſuctum, ut muſcarum generi, in quo lingua evidens fiſtula eſt. Nec ſunt talibus dentes. Aliis cornicula ante oculos prætenduntur ignava, ut papilionibus. Quædam inſecta carent pennis, ut ſcolopendra.

Inſectorum pedes quibus ſunt, in obliquum moventur. Quorumdam extremi longiores foris curvantur, ut locuſtis.

---

fin du dernier chapitre. Les Grecs donnent aux blattes le nom de *ſilphes*, σίλφαι.

(13) Circonſtance que Virgile n'a point omiſe :

Lucifugis conjecta cubilia blattis.

(14) C'eſt peut-être la cantharide rouge, en Belgique, *onſer-frouwen-haenken*; en Allemand, *unſer-frauwen-kule*.

(15) Conſultez, ſur les propriétés venimeuſes des cantharides, l'article de ce nom chez M. Valmont de Bomare.

(16) Ville qui donna ſon nom à celles des harangues de Démoſthene qu'il intitula *Olynthiennes*. Nous avons parlé de cette ville au l. 4, chap. 11. Au reſte, ceci eſt confirmé par Plutarque, au livre de la tranquillité de l'ame, p. 463; & par l'Auteur du livre *de Mirabil. Auſcult.* p. 1163.

(17) Chez le ſcorpion, toutes les pattes ſont autant de bras. On pourroit peut-être en dire à-peu-près autant de l'araignée; mais celle-ci n'a point de queue.

(18) *Tels ſont*, dit Ariſtote, *le myôps, l'œſtrus & l'empis*, Hiſt. Anim.

au contraire, vivent dans les (13) ténebres, & fuient la lumiere: ils s'engendrent dans les lieux humides, & principalement dans les bains. Il y a d'autres ſcarabées de grande eſpece, & de couleur (14) rouſſe. Ceux-ci font des trous dans des terres arides, & y fabriquent des rayons creux, qui reſſemblent à une petite éponge, & qu'ils rempliſſent d'un miel venimeux (15). Près d'Olynthe (16), en Thrace, il y a un petit territoire où les ſcarabées ne ſauroient vivre: c'eſt pourquoi on le nomme *Cantharolethros*, c'eſt-à-dire mort des eſcarbots.

Tous les inſectes ont les ailes d'une venue & ſans diviſion. Aucun n'a de queue, excepté le ſcorpion (17). C'eſt auſſi le ſeul inſecte armé de bras qui ait en même tems un dard à la queue. Parmi les autres, l'aiguillon, du moins chez ceux qui en ont un, eſt ſitué dans la bouche; tels ſont le (18) taon, le couſin, & certaines mouches, chez qui l'aiguillon tient lieu de langue. Il y en a dont l'aiguillon n'eſt point piquant & n'eſt qu'un ſimple ſuçoir, comme chez les mouches, dont la langue eſt manifeſtement faite en tuyau: auſſi n'ont-elles point de dents. D'autres inſectes ont au devant des yeux de petites cornes molles (19) & tendres: c'eſt ce qu'on remarque chez le papillon. Quelques-uns n'ont point d'ailes, comme la ſcolopendre (20).

Les inſectes qui ont des pieds, les meuvent de biais. Il y en a chez qui les pieds de derriere ſont plus longs que les autres, & courbés en dehors; telles ſont les ſauterelles (21).

---

l. 1, ch. 6, p. 49; ce qui fait voir que *tabanus*, chez Pline, répond ici à l'*oiſtros* d'Ariſtote. Cependant l'*oiſtros* des Grecs eſt proprement l'*aſilus* des Latins; mais pluſieurs les confondoient abuſivement l'un avec l'autre. Ecoutons Séneque, Epit. 58, p. 281: *Hunc quem Græci æſtrum vocant, pecora peragentem & totis ſaltibus diſſipantem, aſilum noſtri vocabant: hoc Virgilio licet credas, &c.* Nous avons traité du *taon*, au chap. 13; de l'*empis* ou couſin au chap. 2, & ailleurs.

(19) Nommées *antennes*.

(20) Nous avons déja traité de la ſcolopendre au l. 8, ch. 29, & au l. 9, ch. 43.

(21) La ſauterelle, en Hébreu, *arbeh*; en Grec, *akris*, *maſtax*, *kor-*

De locuſtis.

CAPUT 29. HÆ pariunt, in terram demiſſo ſpinæ caule, ova condenſa, autumni tempore. Ea durant hyeme ſub terra. Subſequente anno exitu veris emittunt parvas, nigrantes & ſine cruribus, penniſque reptantes. Itaque vernis aquis intereunt ova: ſiccoque vere major proventus. Alii duplicem earum fœtum, geminum exitium tradunt: Vergiliarum exortu parere, deinde ad Canis ortum obire, & alias renaſci. Quidam Arcturi occaſu renaſci. Mori matres cùm pepererint, certum eſt, vermiculo ſtatim circa fauces enaſcente, qui eas ſtrangulat. Eodem tempore mares obeunt. Tam frivolâ ratione morientes, ſerpentem, cùm libuit, ne-

nôps, parnôps, akarnos, molouris; en Allemand, *hewſchrek, inger*; en Belgique, *ſprinckhaen*; en Italien, *cavaletta, grillo*; en Eſpagnol, *lagoſta, gaſanhote*; en Anglois, *grashopper*; en Danois, *græshoppe, hø-skraekke*; en Suédois, *græshoppa*; en Anglo-Saxon, *græshupper* (ces trois derniers noms ſont auſſi ceux de la cigale); en Slawon, *ſzarancza, konik, skoczek-robac*. Voyez la premiere notê du chapitre ſuivant.

(1) Ajoutons à la nomenclature polyglotte de la ſauterelle cette note d'Adrien Junius: *Locuſtarum tria genera tradit Moſes Hebreâ linguâ: ARBEN, SALEAM & HAGAB. Primum doctiſſimus quiſque LOCUSTAM vertit, alterum ASTACUM, tertium BRUCHUM. Græci plures ſpecies agnoſcunt, inter quas prima occurrit ἀκρὶς Dioſcoridi & Ægineta dicta; ὄροϛ aliis, à motûs ſegnitie fortaſſis; & βιζαχόσκης, ab hiatu forte oris patentiore, niſi rectiùs ſcribendum ſit βιζοχόσκης: deinde μάντις, quaſi VATEM dicas, quod, ubicumque appareat, famem portendat; quæ viret, anterioribus pedibus oblongis ſed exilibus, & ſegetes depaſcitur. ATTELABUS Plinio eſt locuſtarum minima pennis carens. Hieronymus genimen locuſtarum pennis modicis reptantium potiùs quàm volantium eſſe dicit ἀτέλαβον.*

(2) *Impactâ fiſtulâ quàm ad caudam habent.* Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, c. 23, p. 623. C'eſt, en effet, par ce tuyau qu'elles pondent, comme l'obſerve le le Pere Hardouin.

(3) Ce n'eſt pas que chaque ſauterelle en faſſe un grand nombre; mais c'eſt que toutes les ſauterelles, ou du moins un grand nombre d'entre elles, viennent pondre au même endroit. Cette explicarion eſt du Pere Hardouin, d'après Ariſtote, *ibid.*

(4) Ariſtote, *ibid.* p. 622.

(5) Qui ne ſont pas plus groſſes

Des

Des ſauterelles.

CELLES-CI (1) font leurs œufs en automne, en enfonçant en terre le (2) tuyau qu'elles ont ſous la queue, & au ſortir duquel ces œufs, qui ſont en (3) grand nombre, reſtent ainſi enterrés tout l'hiver (4). Ce n'eſt qu'à la fin du printems de l'année ſuivante qu'il en ſort de petites (5) ſauterelles noirâtres (6), ſans jambes (7), & qui rampent (8) avec les ailes. Si le printems eſt pluvieux, les œufs ne profiteront pas; mais s'il eſt ſec, il y aura beaucoup de ſauterelles. Quelques Auteurs (9) diſent qu'elles font des petits deux fois l'année, & qu'elles meurent auſſi deux fois; qu'au lever (10) des Pléiades elles font des petits qui périſſent au lever (11) de la Canicule, après quoi il en renaît d'autres; ce qui arrive, ſelon quelques Naturaliſtes, au lever (12) de l'Arcture. Il eſt certain que les femelles meurent (13) dès qu'elles ont fait leurs petits, & cela par un ver qui leur vient à la gorge, & qui les étrangle (14). Les mâles meurent (15) auſſi dans le même tems. Or il y a ſujet de s'étonner que les ſauterelles ſoient détruites par une ſi petite cauſe, puiſqu'une ſeule tue un ſerpent (16)

qu'une puce, ſelon M. Valmont de Bomare.

(6) Blanchâtres d'abord; puis noirâtres au bout de trois jours, & enfin rouſſeâtres, ſelon le même Moderne.

(7) Elles ſont encore en état de nymphes.

(8) Elles commencent cependant dès-lors à ſauter, ſelon Swammerdam, qui écrit que, dans la ſauterelle en état de nymphe, les ailes ſont renfermées dans quatre boutons qui les tiennent pliées & entortillées enſemble. C'eſt là, dit-il, ce qui a fait dire à pluſieurs Naturaliſtes que les vers dont ſe forment les ſauterelles étoient des ſauterelles ſans ailes; & c'eſt ce qui leur a fait donner le nom d'*attelabus* lorſque leurs ailes commencent à pouſſer, & celui d'*aſellus* quand le corps prend plus d'accroiſſement.

(9) Contre le ſentiment d'Ariſtote.

(10) Vers les Nones de Mai.

(11) Vers la moitié de Juillet.

(12) Avant le cinquieme jour des Ides de Mai.

(13) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 23, p. 622. Voyez auſſi S. Epiphane, *in Ancarato, num.* 84, p. 891

(14) Ou plutôt qui leur mange la gorge.

(15) Ariſtote, *ibid.*

(16) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 3, ch. 3, p. 620, &

cant ſingulæ, faucibus ejus apprehenſis mordicùs. Non naſcuntur niſi rimoſis locis. In India ternûm pedum longitudinis eſſe traduntur, cruribus & feminibus ſerrarum uſum præbere, cùm inaruerint. Eſt & alius earum obitus. Gregatim ſublatæ vento in maria aut ſtagna decidunt. Fortè hoc caſuque evenit, non (ut priſci exiſtimavêre) madefactis nocturno humore alis. Iidem quippe nec volare eas noctibus propter frigora tradiderunt: ignari etiam longinqua maria ab iis tranſiri, continuatâ plurium dierum (quod maximè miremur) fame quoque, quam propter externa pabula petere ſciunt. Deorum iræ peſtis ea intelligitur. Namque & grandiores cernuntur, & tanto volant pennarum ſtridore, ut aliæ alites credantur: ſolemque obumbrant, ſolicitis ſuſpectantibus populis, ne ſuas operiant terras. Sufficiunt quippe vires: & tamquam parum ſit maria tranſiſſe, immenſos tractus permeant, dirâque meſſibus contegunt nube, multa contactu adurentes; omnia verò morſu erodentes, & fores quoque tectorum. Italiam ex

même atteſté par Majole, Diſcours 8, p. 123, où il dit que ſon jardinier, en revenant des champs, apperçut une ſauterelle qui ſauta au col d'un ſerpent, & qui le tua ainſi ſans que l'autre fit aucune réſiſtance. Cela paroît bien peu croyable. Je préfere de douter du récit de ce jardinier; & s'il y a quelque vérité dans celui de Pline & d'Ariſtote, il faut croire que les ſauterelles qui étranglent de la ſorte un ſerpent, ſont ces ſauterelles énormes de l'Inde, qui, ſelon Pline, ont juſqu'à trois pieds de longueur.

(17) La plupart des Editeurs liſent (ſans doute d'après Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 25, p. 624): *Niſi in planis & rimoſis locis*; mais ces mots *in planis* ne s'offrent point dans les manuſcrits de Pline.

(18) *Locuſtarum in Africa multitudinem prodigii ſimilem fuiſſe... litteris mandaverunt: conſumptis enim fructibus foliiſque lignorum, ingenti atque inæſtimabili nube in mare dicunt eſſe dejectam, &c.* S. Auguſtin, *Cité de Dieu*, l. 3, ch. 31. Voyez auſſi Théophraſte, dans le fragment *de animalibus quæ repentè apparent*. Conſultez, de plus, Otoſe, l. 4, ch. 11.

(19) *Locuſtarum tantæ nubes à mari vento repentè in Apuliam illatæ ſunt*,

en le prenant à la gorge & en le mordant. Ces inſectes ne naiſſent que dans les endroits (17) où il y a des crevaſſes. On dit que dans les Indes il s'en trouve qui ont trois pieds de longueur, & qu'on fait ſécher leurs jambes & leur cuiſſes pour s'en ſervir au lieu de ſcies. Elles périſſent encore d'une autre maniere. Le vent les enleve par troupes, & les précipite dans la mer (18) ou dans les lacs & les étangs; ce qui ne peut s'attribuer qu'au pur haſard, & non parcequ'elles auroient eu les ailes trempées de la roſée nocturne, comme ſe le ſont figuré quelques-uns, qui penſent auſſi qu'elles ne ſauroient voler de nuit, à cauſe du froid. Mais ces Auteurs ne ſavoient pas qu'elles traverſent ainſi une grande étendue de mer, &, ce qui eſt plus merveilleux encore, qu'elles ſupportent la faim pendant pluſieurs jours de ſuite, avant de parvenir à des pâturages lointains, qu'elles ſavent très bien aller chercher. On regarde leur venue comme un fléau, comme une marque de la colere divine. En effet, on en voit d'une groſſeur démeſurée; & d'ailleurs elles font, en volant, un ſi grand bruit avec leurs ailes, qu'on les prendroit pour des oiſeaux. En outre, leur nombre eſt ſi prodigieux, qu'il éclipſe le ſoleil. Auſſi chaque peuple les regarde avec étonnement, & tremble pour le territoire où elles viennent ſe poſer. Elles ont tant de force, que, comme ſi c'étoit peu pour elles d'avoir franchi les mers, elles traverſent encore des contrées immenſes, qu'elles couvrent comme une nuée, brûlant, ravageant les moiſſons partout où elles s'arrêtent, & rongeant exactement tout, juſqu'aux portes des maiſons. L'Italie (19) eſt ſouvent infeſtée de celles

ut examinibus ſuis agros latè operirent: ad quam peſtem frugum tollendam, &c. Tite Live, l. 42, p. 533. Majole cite pluſieurs exemples d'armées de ſauterelles qui ont ravagé les moiſſons de l'Allemagne & de la Pologne, Diſc. 5, p. 76. Tavernier, témoin oculaire, atteſte que la ville de l'Aſie que les Anciens nommoient Térédon, eſt quatre ou cinq fois l'an couverte de ſauterelles, qui ravagent cette ville & toute la campagne adjacente, & qui enſuite ſont emportées par les vents dans les déſerts, où elles périſſent. Voyez ſes Voyages, tom. 1, l. 2, p. 157.

Africa maximè coortæ infeſtant, ſæpè populo ad Sibyllina coacto remedia confugere, inopiæ metu. In Cyrenaica regione lex etiam eſt ter anno debellandi eas, primò ova obterendo, deinde fœtum, poſtremò adultas, deſertoris pœnâ in eum qui ceſſaverit. Et in Lemno inſula certa menſura præfinita eſt, quam ſinguli enecatarum ad magiſtratus referant. Gracculos quoque ob id colunt, adverſo volatu occurrentes earum exitio. Necare & in Syria militari imperio coguntur. Tot orbis partibus vagatur id malum. Parthis & hæ in cibo gratæ. Vox earum proficiſci ab occipitio videtur. Eo loco in commiſſura ſcapularum habere quaſi dentes exiſtimantur, eoſque inter ſe terendo ſtridorem edere, circa duo æquinoctia maximè, ſicut cicadæ circa ſolſtitium. Coitus locuſtarum, qui & inſectorum omnium quæ coeunt, marem portante fœminâ, in eum fœminarum

(20) Dans les grandes criſes dont on ne voyoit ni la cauſe ni l'iſſue, les Décemvirs étoient chargés à Rome de conſulter les livres Sibyllins. Sur quoi voyez Tite Live, l. 5, p. 91; l. 29, p. 341; & l'Epitome du l. 49 du même Hiſtorien.

(21) Principalement dans la crainte de la peſte; témoin le fait ſuivant: *Publio Plautio & Marco Fulvio Coſs. locuſtarum ingentia agmina in Africa, à vento in mare dejecta, fluctibuſque ejecta, odore intolerabili Cyrenis mortifero vapore gravem peſtilentiam fecêre pecori, hominumque* DCCC *millia conſumpta tabe.* Julius Obſequens, chapitre 90.

(22) Le Pere Hardouin prouve que pluſieurs ont mal-à-propos interprété le *gracculus* des Anciens par le *geai*; témoin la fable du *geai* paré des plumes du paon: car, dit-il, le *geai* a lui-même un beau plumage, & d'ailleurs l'oiſeau dont il s'agit dans cette fable ancienne, eſt du genre des corneilles, & eſt en conſéquence appellé *cornicula* par le Poète Horace, dans ces vers:

Ne ſi fortè ſuas repetitum venerit olim
Rex avium plumas, moveat cornicula riſum
Furtivis nudata coloribus.

En outre, Martial, l. 1, Epigr. 116, obſerve que le *gracculus* eſt de couleur noire; ce qui ne ſauroit convenir au geai:

Sed quamdam volo nigriorem
Formicâ, pice, gracculo, cicadâ.

Ainſi, pourſuit le Pere Hardouin, *gracculus* eſt le *choucas*, comme le ſoutient Bellon, l. 6, ch. 3 & 7. Voyez auſſi notre note 4 ſur le ch. 29 du dixieme livre de Pline.

qui viennent d'Afrique, en ſorte que le peuple, dans la crainte d'une famine, eſt réduit à interroger les livres (20) des Sibylles. Dans la Cyrénaïque il y a une loi qui ordonne (21) de faire la guerre aux ſauterelles trois fois l'année; la premiere fois, en détruiſant leurs œufs; la ſeconde, en tuant les petits; la troiſieme, en exterminant les grandes. Et celui qui manque à ce devoir, eſt puni comme un ſoldat déſerteur. Dans l'iſle de Lemnos il y a une certaine meſure établie, & chacun doit apporter aux Magiſtrats cette meſure pleine de ſauterelles tuées. Auſſi adore-t-on les choucas (22) dans cette iſle, parcequ'ils volent au devant des ſauterelles, & les détruiſent. En Syrie on leve des troupes (23) de gens de guerre pour les exterminer; car cette peſte eſt répandue dans preſque toutes les contrées du globe. Les Parthes en font un de leurs mets, comme ils font auſſi (24) à l'égard des cigales. Il ſemble que la voix des ſauterelles vient du derriere de la tête. En effet, on prétend que dans la jointure des épaules, elles ont des eſpeces de dents, par le moyen deſquelles elles produiſent ce ſon aigu qu'elles rendent; ce qui arrive principalement vers les deux équinoxes, au lieu que les cigales ne chantent que vers le ſolſtice d'été. L'accouplement (25) des ſauterelles ſe fait comme celui de la plupart des inſectes qui parient, c'eſt-à-dire le mâle étant deſſus, & la femelle (26) deſ-

(23) C'eſt auſſi le parti qu'on prit une fois en Italie même. Nous liſons chez Tite Live, l. 42, p. 533, que le Préteur Cnéus Sicinius, Conſul déſigné, fut envoyé avec des troupes dans la Pouille pour y détruire les ſauterelles.

(24) Pline a dit plus haut : *gentes veſcuntur cicadis ad orientem, etiam Parthi;* & c'eſt à quoi a rapport ici *Parthis & hæ* (*locuſtæ*) *in cibo gratæ.* Les Athéniens ont auſſi mangé des ſauterelles, comme le prouve la Comédie des Akharniens d'Ariſtophane, acte 4, ſcenes premiere & ſeptieme. Pline, au l. 6, auſſi bien qu'Agatharchide, nous fait voir des Acridophages ou mangeurs de ſauterelles parmi les Ethiopiens. Conſultez l'article *Sauterelle* chez M. Valmont de Bomare.

(25) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 23, p. 621.

(26) Par la raiſon, dit Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 18, que la femelle, étant ſenſiblement plus forte & plus groſſe, porte très facilement le mâle.

ultimo caudæ reflexo, tardoque digreſſu. Minores autem in omni hoc genere fœminis mares.

De formicis noſtratibus.

CAPUT 30. PLURIMA inſectorum vermiculum gignunt. Nam & formicæ ſimilem ovis, vere : & hæ communicantes laborem ; ſed apes utiles faciunt cibos, hæ condunt. Ac ſi quis comparet onera corporibus earum, fateatur nullis portione vires eſſe majores. Gerunt ea morſu. Majora averſæ poſtremis pedibus moliuntur, humeris obnixæ. Et iis reipublicæ ratio, memoria, cura. Semina arroſa condunt, ne rurſus in fruges exeant è terra. Majora ad introitum dividunt. Madefacta imbre proferunt atque ſiccant. Operantur & noctu plenâ lunâ : eædem interlunio ceſſant. Jam in opere qui la-

(27) Ecoutons Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 8, p. 536 : *In marem inſerente fœminâ ſurrectum ſurſum meatum ſuum : non, quemadmodum in aliis animalibus, in fœminam mare.* C'eſt la femelle qui introduit ſa gaîne chez le mâle ; ce qui eſt le rebours de ce qu'on remarque dans la plupart des autres animaux, chez qui l'intromiſſion ſe fait toujours de la part du mâle.

(28) Ariſtote, *ibid.*

(29) *Idem, ibidem.*

(1) La fourmi, en Hébreu, *nemaldh* ; en Grec, *myrmex* ; en Allemand, *ameyſz* ; en Eſpagnol, *hormiga* ; en Anglois, *ant, emmet* (*emote*, ſelon Calepin), *piſmire* ; en Belgique, *miere, mierſeick* ; en Slawon, *morowka*, ou par contraction *mrowka* ; en Danois, *myre* ; en Suédois & en Anglo-Saxon, *myra* ; en Armorique, *merien* ; en Crimée, *miera* ; en Perſe, *mur* ; en langue Galloiſe, *mor, myr* ; en Iſlandois, *maura.*

(2) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, chapitre 20, p. 619.

(3) Je lis au texte, *ſed apes utiles faciunt cibos, hæ condunt*, avec l'élite des manuſcrits, & non *ut apes : ſed illæ, &c.* leçon téméraire introduite par Frobenius. Je lis auſſi, d'après ces mêmes manuſcrits & l'autorité d'Ariſtote, *formicæ ſimilem ovis*, & non *formicæ ſimilem apibus*, comme Pintianus a cru devoir lire. M. de Buffon obſerve que les fourmis reſtent engourdies tout l'hiver, qu'ainſi leurs proviſions ſont des amas ſuperflus. Il juge qu'elles amaſſent plus qu'il ne leur faut, par un ſentiment d'avarice, & ſans aucun beſoin.

(4) Sur quoi voyez Elien, *Hiſt. Anim.* l. 6, ch. 43.

ſous. Celle-ci replie (27) à cet effet le bout de la queue contre le mâle. Ils reſtent long-tems accouplés (28). Les mâles de toutes ſortes de ſauterelles ſont plus petits (29) que les femelles.

Des fourmis de nos contrées.

La plupart des inſectes engendrent un petit ver. Les fourmis (1), par exemple, en produiſent un qui reſſemble (2) à un œuf, & elles le produiſent au printems. Ces animaux travaillent en commun, de même que les abeilles; avec cette différence, que celles-ci compoſent elles-mêmes leur nourriture (3), au lieu que les fourmis mettent ſeulement la leur en réſerve. Quant à la force des fourmis, ſi l'on compare avec le volume de leur corps les fardeaux qu'elles portent, on conviendra qu'il n'y a aucun animal qui ſoit plus fort, proportions gardées. Elles tranſportent ces charges avec la bouche; mais quand le volume eſt trop conſidérable, elles s'adoſſent contre le fardeau, faiſant effort avec leurs épaules contre quelque point d'appui, & pouſſant le fardeau avec les pieds de derriere. Les fourmis ſe gouvernent auſſi en république (4). Elles ont du ſoin & de la mémoire. Elles rongent (5) en partie les grains qu'elles mettent en réſerve dans la terre, de peur qu'ils ne germent. Lorſque les grains ſont trop gros, elles les coupent & les diviſent à l'entrée du logement; & quand ils ſont mouillés par la pluie ou autrement, elles les tirent dehors, & les font ſécher. Dans la pleine lune elles travaillent (6) jour & nuit; elles reſtent oiſives quand la lune eſt en conjonction (7). Mais durant tout le tems qu'elles operent, quelle

(5) Conſultez, ſur cette précaution des fourmis, Plutarque, *de Solert. Animal.* p. 968, & S. Baſile, Hexaem. Hom. 9, p. 116.

(6) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, Elien, *ibid.* l. 4, ch. 45.

(7) S'il en faut croire Elien, *Hiſt. Anim.* l. 1, ch. 22, les fourmis ſe repoſent réguliérement chaque premier jour du mois; & s'il en faut croire Tzetzès, elles ſe repoſent chaque Samedi, obſervant le Sabbat à la maniere des Juifs. Voyez Tzetzès, ſur Héſiode.

bor! quæ ſedulitas! Et quoniam ex diverſo convehunt, altera alterius ignara, certi dies ad recognitionem mutuam nundinis dantur. Quæ tunc earum concurſatio! quàm diligens cum obviis quædam collocutio atque percontatio! Silices itinere earum attritos videmus, & in opere ſemitam factam, ne quis dubitet qualibet in re quid poſſit quantulacumque aſſiduitas. Sepeliunt inter ſe viventium ſolæ, præter hominem. Non ſunt in Sicilia pennatæ.

De Indicis.

CAPUT 31. INDICÆ formicæ cornua, Erythris in æde Herculis fixa, miraculo fuêre. Aurum ex cavernis egerunt terræ, in

(8) *Cleanthes, quamquam prædita eſſe ratione animalia minimè ſentiret, hujuſmodi tamen ſe ſpectaculo interveniſſe fatetur. Formicas quaſdam ad myrmeciam adiiſſe, mortuam formicam ferentes: ex ea egreſſas quaſdam iis veniſſe obviam: ibi tum velut collocutas intrò rursùs rediiſſe: hoc factum iterùm iterumque: poſtremò vermem has, redimendæ, ut videbatur, mortuæ pretium, deſuper extuliſſe: eum advenas, traditâ mortuâ, levaſſe ac diſceſſiſſe, &c.* Plutarque, *de Solert. Anim.* p. 967. Conſultez auſſi Paxame, *in Geopon.* l. 13, ch. 10, p. 370; ainſi qu'Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 49.

(9) Elien *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 49, prête ce même ſoin à l'éléphant; & Tzetzès, *Chiliad.* 4, *Hiſt.* 127, v. 153, le prête à l'éléphant, au dauphin, à l'abeille, & à l'ours.

(1) Il y a eu pluſieurs villes de ce nom. Le Pere Hardouin croit que celle dont il s'agit, eſt celle qui étoit ſituée en Ionie, & dont on a parlé livre 5, ch. 29.

(2) Une fourmi, & tout autre animal deſtiné à vivre ſous terre, dans des trous qu'il y pratique, ne ſauroit avoir de cornes. C'eſt comme ſi l'on ſuppoſoit des taupes cornues. Ceux donc qui donnerent aux Erythréens les cornes en queſtion pour des cornes de fourmis, étoient d'effrontés charlatans, qui comptoient beaucoup ſur l'ignorance & la crédulité de leur ſiecle.

(3) Ceux de *Tara*, dans la partie orientale du royaume de Sibérie, au voiſinage de *Gruſtina*, & de la riviere d'Oby, au nord, & fort au deſſus des ſources de l'Indus, parmi les monts Emodes. Il paroît que la domination des Dardes s'étendoit autrefois au delà même de l'Oby, auſſi-bien que des monts Emodes; car je trouve de l'autre côté de cette riviere un lieu nommé *Iémode*. Voyez la Carte de

aſſiduité,

aſſiduité, quelle ardeur au travail! Comme elles apportent de différents endroits la proviſion, ſans que l'une ſache ce que fait l'autre, elles ont certains jours de marché public pour ſe voir & ſe reconnoître mutuellement. Alors quel concours de fourmis! On diroit, par l'empreſſement qu'elles témoignent en ſe rencontrant l'une l'autre, qu'elles ſe parlent & ſe demandent réciproquement de leurs nouvelles. On voit qu'elles uſent juſqu'aux cailloux à force de marcher deſſus, & qu'elles vont & viennent ſi ſouvent par le même chemin, pour leur ouvrage, que la route en reſte tracée; exemple qui montre clairement ce que peut en toutes choſes le plus léger travail, quand il eſt aſſidu & continuel. Les fourmis enterrent (8) celles des leurs qui ſont mortes; ce qui n'arrive à aucun autre animal, excepté à l'homme (9). Il n'y a point en Sicile de fourmis volantes.

Des fourmis Indiennes.

DANS le temple d'Hercule, à Erythres (1), on mit, comme une choſe merveilleuſe, les cornes (2) d'une fourmi des Indes. Au pays des Indiens ſeptentrionaux appellés Dardes (3), les

la Moſcovie par Sanſon); lequel lieu *Iémode* me paroît un reſte de la dénomination d'Emodes donnée par les Anciens aux montagnes de la contrée où Ortelius & les autres Géographes placent les Dardes de Pline. Or *emode*, en langue Celtoſcythe, ſignifie fourmi; & les Anglois, qui ſont dans l'origine une colonie Celtique, appellent une fourmi *emote*, ſelon Calepin. Ce mot a vieilli, & les Anglois lui ont ſubſtitué celui d'*emmet*. Cette ville d'*Iémode* des Indo-Scythes eſt voiſine de la contrée de Lucomorie, dont le nom peut s'interpréter pays des fourmis cornues : racines *luk*, mot Slawon qui ſignifie un arc, & tout ce qui eſt arqué, comme un aſſemblage de deux cornes; d'où l'on a fait *luca*, un bœuf, une bête à grandes cornes faites en arc; & *mor*, qui, en ancien Celtique, & encore aujourd'hui en langue Galloiſe, ſignifie une fourmi. C'eſt donc cette interprétation abuſive du mot *luko-morie* qui aura donné lieu aux Anciens de croire que les fourmis des Dardes étoient des fourmis cornues, & c'eſt ce qui aura donné à quelques voyageurs la ſécurité de trafiquer, ſous le nom de cornes de fourmis Indiennes, certaines ſubſtances peu connues alors. Pline, à l'entrée de ce chapitre, a fait mention de ces prétendues cornes.

regione ſeptentrionalium Indorum, qui Dardæ vocantur. Ipſis color felium, magnitudo Ægypti luporum. Erutum hoc ab iis tempore hyberno, Indi furantur æſtivo fervore, conditis propter vaporem in cuniculos formicis: quæ tamen odore ſolicitatæ provolant, crebròque lacerant, quamvis prævelocibus camelis fugientes. Tanta pernicitas feritaſque eſt cum amore auri.

De diverſitate inſectorum.

CAPUT 32. MULTA autem inſecta & aliter naſcuntur, atque in primis ex rore. Inſidet hic raphani folio primo vere, & ſpiſſatus ſole in magnitudinem milii cogitur. Inde porrigitur vermiculus parvus, & triduo eruca, quæ adjectis diebus accreſcit, immobilis, duro cortice: ad tactum tantùm movetur, araneo accreta, quam chryſallidem appellant: rupto deinde cortice volat papilio.

(4) Ou plutôt ces animaux, qui probablement ſont une ſorte de fouine ou de marmotte, déterrent les mines & les décelent en creuſant la terre & en rejettant hors de leur terrier des parcelles d'or en minerai.

(5) Ce qui ſuit eſt emprunté d'Hérodote, l. 3, p. 203, ou de Néatque & de Mégaſthene, cité par Strabon, l. 15, page 506.

(6) De la groſſeur d'un chien, ſelon Pomponius Méla, l. 3, ch. 7; ou de la groſſeur d'un renard, ſelon Strabon, l. 15, p. 506.

(7) Ceci, & tout le reſte de ce récit menſonger, eſt emprunté d'Hérodote, l. 3.

(8) Je doute qu'il y ait de vrais chameaux dans la contrée en queſtion; mais on trouve des dromadaires, ſelon M. de Buffon, dans les terres ſeptentrionales de l'Inde; ainſi, par les chameaux en queſtion, il faut entendre des dromadaires.

fourmis tirent (4) l'or des mines. Elles ſont (5) de la groſſeur (6) des loups d'Egypte, & de la couleur des chats. C'eſt en hiver (7) qu'elles tirent l'or, & les Indiens vont l'enlever ſecrètement en été, lorſque l'ardeur du ſoleil oblige les fourmis à ſe tenir dans leur taniere. Mais ſi elles ſentent les voleurs, car elles les connoiſſent à l'odorat, elles ſe jettent ſur eux, & ſouvent les mettent en pieces, ſans que l'extrême vîteſſe des chameaux (8), ſur leſquels ils s'enfuient, puiſſe les dérober à la diligence & à la cruauté des fourmis, paſſionnées pour leur or.

De différents genres d'inſectes.

Beaucoup d'inſectes (1) s'engendrent d'une autre maniere que les précédents; & quelques-uns en particulier proviennent (2) de la roſée qui ſe trouve ſur les feuilles de chou (3) au commencement du printems, & qui, étant épaiſſie par la chaleur du ſoleil, forme de petits grains dont la groſſeur n'excede pas celle d'un grain de millet. De là ſort un petit ver qui, au bout de trois jours, devient chenille (4). Celle-ci eſt quelques jours à prendre ſa croiſſance, enſuite elle ſe revêt d'une pellicule dure, & s'enveloppe d'un tiſſu qui reſſemble à la toile des araignées. Dans cet état on la nomme chryſalide. Elle eſt alors immobile, & ne remue que quand on la touche. Enfin la pellicule ſe rompt, & il en ſort un papillon qui vole.

(1) Tout ce chapitre eſt calqué d'après Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 18, p. 597.

(2) Préjugé puérile.

(3) Ce ſont des choux que Pline a entendu par l'expreſſion qu'il a employée, du moins à en juger par l'expreſſion ῥάμνη qu'emploie Ariſtote.

(4) Au lieu de *eruca*, le premier manuſcrit royal, & l'édition de Parme, portent *urica*. La premiere leçon eſt la plus employée.

De animalibus in ligno, & ex ligno naſcentibus.

CAPUT 33. SIC quædam ex imbre generantur in terra : quædam & in ligno. Nec enim coſſi tantùm in eo, ſed etiam tabani ex eo naſcuntur : & alia, ubicumque humor eſt nimius : ſicut intra hominem tæniæ tricenûm pedum, aliquando & plurium, longitudine.

Jam in carne exanimi, & viventium quoque hominum capillo : quâ fœditate & Sylla Dictator, & Alcman ex clariſſimis Græcis Poetis, obiêre. Hoc quidem & aves infeſ-

(1) La ſaine phyſique n'admet plus de ces productions purement élémentaires. Aujourd'hui nulle génération ſans germe. La pluie eſt, ſi l'on veut, l'accoucheuſe, mais non la mere de certains inſectes.

(2) Le *coſſon*, ſelon Adrien Junius, eſt le même inſecte que Pline appelle auſſi *teredo*, & que Servius nomme *termes*. Il le définit *vermis qui ligna pinguiora & picei generis erodit, & oſſa*. On le nomme, dit-il, en Grec, *terêdôn, thrips, xylophagos;* en Allemand, *holtzvurm, holtzmade;* en Belgique, *houtworm;* en François, *ver de bois;* en Italien, *tardo, verme di legno;* en Eſpagnol, *tarma;* en Anglois, *timber-worm*. Je penſe que le *coſſus* eſt un ver blanc qui s'attache entre l'écorce & le corps de certains arbres; & que le *teredo* eſt un ver qui pénetre dans la capacité de l'arbre même. Pline reparleta du *coſſus* au livre 17, chap. 24.

(3) Préjugé que nous avons combattu dans la premiere note.

(4) Le texte eſt cortompu en cet endroit. Trois manuſcrits portent *& alibi ubicumque;* le premier manuſcrit royal *aliubicumque;* le manuſcrit de Chiffler *& aliàs;* d'où les Editeurs, pour la plupart, ont fait *& alia;* leçon que j'ai cru devoir adopter, contre le ſentiment du Pere Hardouin.

(5) C'eſt le *lumbricus* de Celſus, & la *colubra cæca* de Columelle. Ecoutons Adrien Junius : *LUMRRICUS CELSO, COLUBRA CÆCA Columellæ, pro verme alvum humanum infeſtante;* Gr. ἕλμις; Al. *SPULWURM;* Belg. *VUYCKWORM;* Hiſp. *LOMBRIZ*. Peut-être auſſi s'agit-il ici du ver ſolitaire, appellé *tænia* par les Latiniſtes modernes. Voyez la note ſuivante.

(6) M. Jault avoit lu au texte *trecentorum pedum* au lieu de *tricenûm*, puiſqu'il traduit *trois cents pieds*. J'ignore ſur quelle autorité il ſe fondoit. Peut-être a-t-il été induit en erreur par le mot *tænia*, qui, chez les Latiniſtes modernes, ſignifie le ver ſolitaire, l'un de ceux qui tongent quelquefois l'homme, & qui eſt quelquefois d'une telle longueur, que Boheraave aſſure en avoir vu de trente aunes. Conſul-

D'animaux qui vivent dans le bois, & qui ſont engendrés de la matiere ligneuſe.

Il y a auſſi des inſectes que la pluie (1) engendre dans la terre. Il y en a d'autres qui naiſſent dans la matiere ligneuſe, comme les coſſons (2); & même qui naiſſent (3) de la matiere ligneuſe, comme les taons. D'autres (4) naiſſent par-tout où il y a ſurabondance d'humeur. L'homme engendre auſſi des vers dans l'intérieur de ſon corps, & il s'en trouve de ceux qu'on nomme *tæniæ* (5) qui ont juſqu'à trente (6) pieds de longueur, & quelquefois davantage.

Sans parler des inſectes que la chair de l'homme engendre après ſa mort, il s'en trouve auſſi qui vivent dans la chevelure (7) de l'homme vivant. C'eſt cette dégoûtante vermine qui donna la mort au Dictateur (8) Sylla, ainſi qu'au Poète (9) Alcman (10), l'un des plus célebres (11) génies de la Grece. Ils attaquent auſſi

---

tez l'article *Ver ſolitaire* chez M. Valmont de Bomare.

(7) Le *pou* ou *poux*; en Grec, *phtheir*, *egkar*, *ſath*; en Allemand, *lauſz*; en Belgique, *luys*; en Italien, *pedocchio*; en Eſpagnol, *peojo*; en Anglois, *louſe*; en Slawon, *weſz*; en Suédois & en Anglo-Saxon, *lus*; en Armorique, *laou*.

(8) Voyez la note 23 du chap. 43, l. 7, tome 3, p. 156.

(9) Voyez la note précédente, & la note 10.

(10) Conſultez les fragments précieux qui nous reſtent de ce Poète chez Henri Etienne, à la ſuite de ſon Pindare Grec & Latin, édition d'Embrun, 1623, pages 625, 626, 627, 628, 629, & page 683. Conſultez auſſi le troiſieme paſſage de vers cité par Plutarque, dans ſon Traité *de l'Exil*. Ce Poète étoit né à Sardes, & floriſſoit dans la vingt-ſeptieme Olympiade, ſous le regne d'Ardis, Roi de Lydie. Il paſſe pour l'inventeur des poéſies érotiques.

(11) Antigonus de Caryſte, ch. 65, attribue le genre de mort dont il eſt ici queſtion, non au Poète Alcman, mais au Phyſicien Alcméon. C'eſt une erreur de ſa part; car chez Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 26, p. 628, à propos de ce genre de mort, on lit expreſſément: *Le Poète Alcman*, Ἀλκμᾶνα τον Ποιητὴν. C'eſt auſſi d'*Alcman*, & non d'Alcméon, que fait mention Plutarque, en paſſant en revue les perſonnages qui ont péri par le même genre de mort que Sylla; tels que Phérécydes, le Juriſconſulte Mucius, &c.

tat : phaſianas verò interimit, niſi pulverantes ſeſe. Pilos habentium aſinum tantùm immunem hoc malo credunt, & oves. Gignuntur autem & veſtis genere, præcipuè lanicio interemptarum à lupis ovium. Aquas quoque quaſdam, quibus lavamur, fertiliores ejus generis, invenio apud auctores. Quippe cùm etiam ceræ id gignant, quod animalium minimum exiſtimatur. Alia rurſus generantur ſordibus à radio ſolis, poſteriorum laſciviâ crurum petauris. Alia pulvere humido in cavernis, volucria.

On trouve chez Quintus Serenus Sammonicus, chap. 6, p. 128; des vers remarquables qui ont rapport à l'effrayante maladie dont nous parlons. Les voici :

Noxia corporibus quædam de corpore noſtro
Progenuit Natura, volens abrampere ſomnos
Senſibus, & monitis vigiles intendere curas.
Sed quis non paveat Pherecydis fata tragœdi,
Qui nimio ſudore fluens animalia tetra
Eduxit, turpi miſeruit quæ morte tulerunt?
Sylla quoque infelix tali languore peteſus
Corruit, & fœdo ſe vidit ab agmine vinci.

(12) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 5, chap. 26, p. 628. Au reſte, ces poux des oiſeaux & des volailles privées ſont de différentes ſortes, ſelon la diverſité même des animaux auxquels ils s'attachent. Ils ſont très différents du pou humain. La pouſſiere & l'eau ſuffiſent pour les faire périr; car ils ont très peu de conſiſtance.

(13) Ariſtote, *ibid.*

(14) Au lieu de *& oves*, qui eſt la leçon conſtante des manuſcrits, Dalechamp veut qu'on liſe au texte *& boves;* mais la leçon manuſcrite *oves* eſt encore confirmée par Ariſtote, *ibid.* p. 629, où il dit que les brebis & les chevres ne ſont pas ſujettes aux poux, mais aux tiques, & que ces deux vermines ſe trouvent enſemble chez le bœuf.

(15) Conſultez, chez Plutarque, la queſtion *Quare ovis à lupo adeſa caro ſuavior eſt : lana autem pediculos generat?* Plutarq. Propos de Table queſt. 9, p. 642. Conſultez auſſi les *Géoponiques*, l. 15, chap. 1, p. 403; Manuel Phile, p. 102; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 1, ch. 38; Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 13, p. 911.

(16) Il y a lieu de croire que Pline a mal compris Ariſtote en cet endroit. Voici ce que dit cet Auteur Grec : *Quæ animalia & lavantur, & ſolent pediculos generare, ea tum pluribus infeſtantur, cùm aquas, quibus ſeſe lavant, mutant.*

(17) Le ciron, en Grec *akari*, en Latin *acarus*. Il y en a de diverſes ſortes. Outre le ciron proprement dit, & qui doit ſa naiſſance à la cire, il y en a auſſi une eſpece qui s'attache à l'homme, & qui excite une grande démangeaiſon, tant aux pieds qu'aux mains, s'introduiſant dans les pores de la peau, entre cuir & chair. Le Pere Hardouin veut même que le ciron ſoit l'inſecte imperceptible dont la grande multiplicité forme la maladie de la

les oiſeaux (12); tellement que les faiſands en meurent, à moins qu'ils ne ſe roulent dans la pouſſiere. Parmi les animaux à poil (13), on croit que les ânes & les moutons (14) ſont les ſeuls exempts de ces inſectes deſtructeurs. Ils s'en engendrent cependant dans les étoffes de laine, & ſur-tout dans celles qui ſont faites de la laine des moutons tués (15) par le loup. Je trouve même chez quelques Auteurs que certaines eaux (16) (& pourtant c'eſt l'eau qui nous purifie) engendrent quantité de vermine. Au reſte, cela ne doit pas ſurprendre, puiſque la cire produit le ciron (17), qu'on croit être le plus petit des animaux. Il y a une autre (18) vermine, qui naît des ordures par la chaleur du ſoleil, & qui ſaute des deux pieds de derriere comme un voltigeur (19), & une autre encore qui s'engendre de l'humidité de la pouſſiere dans les trous de la terre, & qui a des ailes (20).

---

gale & de la carie. Adrien Junius eſt du même avis. *Acarus*, dit-il, *teredo eſt, ſive exiguus vermiculus qui ſubter cutim erodit, agitque cuniculos in pruriginoſis manibus, &c.* Il ajoute que cet inſecte ſe nomme en François *ciron*, en Italien *pedicello*, & plus vulgairement *pidocchietto*; en Eſpagnol *arador*.

(18) Cette autre vermine n'eſt autre que la puce, qui, en s'écartant quelquefois des animaux, ou ſe trouvant engagée dans les vieilles hardes des pauvres, ſe maintient dans ces dépouilles, & pullule dans l'ordure. On prétend que le renard a l'art de forcer toutes ſes puces à venir ſe rendre dans un rapon de laine qu'il tient au bout de ſon muſeau; & que ſa ruſe conſiſte à entrer dans l'eau inſenſiblement, & à reculons; ce qui force les puces à venir toutes ſe rendre dans le rapon, qu'alors il abandonne: ce qui donne lieu à une génération de puces vagabondes, mais qui ne ſont rien moins qu'engendrées par la pouſſiere. La puce ſe nomme, en Grec, *phylla*; en Allemand, *floch*, *floh*; en Belgique, *vlo*, *vloye*; en Italien, *pulce*; en Eſpagnol, *pulga*; en Anglois, *flee*; en Suédois, *loppa*; en Danois, *loppe*; en Slawon, *pchla*.

(19) Tous les manuſcrits portent *petauris*, & non *petauriſtæ*, ni *petauriſtarum*, comme d'autres liſent ſans néceſſité. Il ne s'agit que de ſous-entendre *ſimilia*. Il eſt évident, par l'accord conſtant des manuſcrits de Pline, que, chez notre Auteur, *petaurus*, qui ſignifie un volrigeur, équivaut au *petauriſta* des autres Ecrivains. *Petauriſtæ*, écrit Nonius Marcellus, *veteribus dicebantur qui ſaltibus moverentur.* Je lis auſſi au texte, avec deux manuſcrits, *à radio ſolis*, & non pas *aridi ſolis*, comme certains Editeurs.

(20) C'eſt le ſautereau ou ſautriau, c'eſt-à-dire la moindre eſpece de ſau-

De animali, cui cibi exitus non eſt.

CAPUT 34. EST animal ejuſdem temporis, infixo ſemper ſanguini capite vivens, atque ita intumeſcens, unum animalium cui cibi non ſit exitus : dehiſcitque nimiâ ſatietate, alimento ipſo moriens. Nunquam hoc in jumentis gignitur, in bubus frequens, in canibus aliquando, in quibus omnia. In ovibus & in capris hoc ſolum. Æquè mira ſanguinis & hirudinum generi in paluſtri aqua ſitis : namque & hæ toto capite conduntur. Eſt & volucre canibus peculiare ſuum malum, aures maximè lancinans, quæ defendi morſu non queunt.

De tineis & culicibus.

CAPUT 35. IDEM pulvis in lanis & veſte tineas creat, præcipuè ſi

terelle. Swammerdam reconnoît une *ſauterelle-puce*. Conſultez ce mot chez M. Valmont de Bomare.

(1) Le Pere Hardouin obſerve que Pline déſigne ici le *ricinus* des autres Auteurs, appellé en Grec κρότων, & en François *tique*. Il ajoute que le *morpion* eſt la *tique* de l'homme. Ecoutons, d'autre part, Adrien Junius : *RICINUS Varroni, Columellæ, vermis canibus infectus, fœdus, lividus, & ſanguine plenus.* Gr. *kynomyia, krotôn, kynoraiſtês.* All. *hundſlauſz* (c'eſt-à-dire puce de chien), *zack, holtzbock*; en François, *mouche de chien* (liſez *puce de chien*); en Italien, *zecca*; en Eſpagnol, *garapata, rezno.* Mais voyez la note 6.

(2) Cependant Pline, plus haut, chap. 26, a dit la même choſe de la cigale.

(3) Aux poux, aux puces, aux couſins, aux tiques. Voyez Columelle, l. 7, ch. 16.

(4) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 5, ch. 26, p. 629.

(5) La ſangſue, en Latin, *hirudo, ſanguiſuga*; en Grec, *bdella, limnatis*; en Allemand, *agle*; en Belgique, *egel, lack, lyckelake*; en Italien, *ſanguettola, ſanguiſuca, magnate*; en Eſpagnol, *ſanguiſuela*; en Anglois, *bloud-ſucker, horſe-leech*; en Danois, *egel, jle, blood-jle*; en Suédois, *igel*; en Iſlandois, *blodſuga.* J'ai déja parlé de la ſangſue, livre 8, chapitre 10, note 6.

(6) C'eſt la *mouche de chien*, ſelon le Pere Hardouin, nommée en Grec *kynomyia.* Nous avons vu, note 1, qu'Adrien Junius la confond avec la tique, mal-à-propos ſans doute. C'eſt

D'un

D'un animal qui n'a point d'iſſue pour les excréments.

Il y a un autre inſecte (1), produit de même par la chaleur du ſoleil, & qui a toujours la tête enfoncée dans la chair pour ſucer le ſang dont il ſe nourrit, & dont il ſe gonfle. C'eſt le ſeul animal (2) qui n'ait point d'ouverture pour vuider ſes excréments; de ſorte qu'il creve de réplétion, & ſe donne la mort en ſe nourriſſant. Cette vermine ne vient jamais aux bêtes de charge; mais les bœufs en ont très ſouvent; elle ſe rencontre auſſi quelquefois chez les chiens, qui d'ailleurs ſont ſujets à toute (3) ſorte de vermine. Les moutons & les chevres ne ſont ſujets qu'à celle-là (4). Les ſangſues (5), qui vivent dans les marais, ne ſont pas moins avides de ſang; & pour mieux le tirer, elles enfoncent entiérement la tête dans la chair. Il y a une ſorte de mouche (6) qui en veut particuliérement au chien, & qui brave ſon adreſſe à happer & à mordre, en s'attachant à ſes oreilles, qu'elle lui met en lambeaux.

Des teignes & des couſins.

La pouſſiere produit auſſi des teignes (1) dans la laine & dans

---

de ces mouches dont on croit que parle Columelle, l. 7, ch. 13 : *Ferè per æſtatem ſic muſcis aures canum exhulcerantur, ſæpè ut totas amittant.* Cependant cet Auteur ſemble ici parler des mouches en général, & ne point ſpécifier une eſpece particuliere affectée au chien. M. Antonini définit le *zecca* des Italiens ou *ricinus* des Latins, un inſecte fort eſtier, ſemblable à une punaiſe. Quoi qu'il en ſoit, il paroît par ce paſſage de Pline, que la *mouche de chien* eſt différente de la *puce de chien*; que Junius a eu tort de dire que la *puce de chien* ou *tique* ſe nomme en Grec *cynomyia*, puiſque ce mot ſignifie mouche de chien; qu'il a eu principalement tort de dire qu'en François, *mouche de chien* répond au *ricinus* des Latins; & que ſur-tout il eſt blâmable d'avoir interprété *ricinus* par le mot Allemand *holtzbock*, qui déſigne cette ſorte de ver qui ronge le bois, & qui n'eſt point une *tique*, mais une *tigne*, autrement une *teigne*.

(1) La teigne ou tigne des habits & des meubles, *tinea*, eſt auſſi nommée par quelques Auteurs Latins *blatta*; mais alors il ne faut pas confondre cette blatte particuliere avec la blatte des

araneus unà includatur : ſitit enim, & omnem humorem abſorbens, ariditatem ampliat. Hoc & in chartis naſcitur. Eſt earum genus tunicas ſuas trahentium, quo cochleæ modo : ſed harum pedes cernuntur. Spoliatæ exſpirant. Si accrevêre, faciunt chryſallidem. Ficarios culices caprificus generat. Cantharidas vermiculi ficorum, & piri, & peuces, & cynacanthæ, & roſæ. Venenum hoc alæ medicantur : quibus demptis, letale eſt. Rurſus alia genera culicum aceſcens natura gignit. Quippe cùm & in nive candidi inveniantur, & vetuſtiore vermiculi : in media quidem altitudine rutili (nam & ipſa nix vetuſtate rubeſcit), hirti pilis, grandiores, torpenteſque.

moulins, qui eſt le *cafard*, & dont nous avons parlé vers la fin de l'avant-derniere ſection du ch. 28. Quoi qu'il en ſoit, la teigne ſe nomme en Grec *ſilphé*, *tilphê*, *sés* ; en Allemand, *ſchaabenmatt*, *ſchaben* ; en Belgique, *motte*, *ſchieter* ; en Italien, *blatta*, *tignuola*, *tarma* ; en Eſpagnol, *polilla*, *rapacoua*, *tina* ; en Danois, *mid*, *midder*, *moel* ; en Slawon, *mol*, *wzatach*. Au reſte ce que dit ici Pline eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 27, p. 631.

(2) Ce raiſonnement n'eſt guere admiſſible ; car la teigne des étoffes s'engendre, non de la ſéchereſſe, mais, au contraire, de l'humidité. Pline nous paroît avoir été ici dans une notable erreur.

(3) Nous donnons plus volontiers à cette eſpece de vermine qui ronge les livres, le nom *mite*. Mais le papier des Anciens étoit peut-être rongé par une ſorte de teigne. On demande quel ſeroit le papier ou la toile propre à écrire, & qui ſeroit à la fois incorruptible à la moiſiſſure, & indeſtructible au feu. Ce ſeroit peut-être un tiſſu d'amiante, dont les caracteres ſeroient brodés en boſſe avec un fil de même matiere. Un tel codicille ſeroit probablement auſſi indeſtructible qu'aucune choſe puiſſe l'être. Il pourroit ſubſiſter intact pluſieurs milliers d'années, à moins que les hommes n'employaſſent le tranchant du fer pour le détruire.

(4) Ce ſont là, à proprement parler, les *vraies teignes*, ſelon nos Naturaliſtes. Celles qui quittent leur fourreau ſont de fauſſes teignes, ſelon M. de Réaumur. Ariſtote, *ibid.* p. 632, fait de la teigne à tunique un ver rongebois, l'appellant *xylophthore*. Cette teigne, ſelon M. Valmont de Bomare, ne mérite point ce nom ; elle ne gâte point le bois, elle ſe ſert ſeulement de celui qui ſe perd, pour en couvrir ſes habits.

les étoffes, principalement s'il s'y rencontre en même tems une araignée; car celle-ci, qui eſt toujours altérée, ſuce toute l'humidité, & par ce moyen augmente la ſéchereſſe (2). Les teignes s'engendrent pareillement dans les livres (3). Il y a une ſorte de teignes qui traînent (4) leurs tuniques de la même maniere que les colimaçons traînent leur coquilles; avec cette différence, que dans les teignes les pieds paroiſſent. Si on leur ôte leur tunique, elles meurent (5) auſſi-tôt; & ſi on les laiſſe croître, elles deviennent chryſalides (6). Le figuier ſauvage produit des moucherons (7) qu'on trouve dans ſon fruit. Les petits vers (8) du figuier, du poirier, du pin, de la cynacanthe (9), du cynorrhodon (10), produiſent (11) des cantharides. Cette mouche eſt un (12) poiſon, dont néanmoins les ailes ſont (13) le remede: mais ſi on les lui ôte, ſon poiſon eſt mortel. Les acides (14) engendrent d'autres ſortes de moucherons. On trouve même (15) dans la neige de petits vers blancs. Dans la vieille neige, à une profondeur moyenne, ils ſont rouges, c'eſt à dire de la couleur même de la vieille neige: de plus ils ſont velus, aſſez grands; mais ils ſe remuent avec peine.

(5) Ariſtote, *ibid.*

(6) Après quoi, ſelon M. Valmont de Bomare, toutes les teignes de ce genre ſe changent en petits papillons. Ces papillons obſervés par les Modernes, n'étoient pas encore bien connus du tems d'Ariſtote, comme cet Ancien l'avoue lui-même, *ibid.*

(7) Appellés ψῆνες, par Ariſtote, *ibid.* p. 633. Pline en reparlera plus au long, l. 15, ch. 19.

(8) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 18, p. 603.

(9) Nous traiterons de la cynacanthe, l. 29, fin du ch. 4.

(10) C'eſt de la roſe ſauvage ou cynorrhodon dont il s'agit ici, comme on le peut voir chez Pline lui-même, au l. 29, fin du ch. 4. Nous traiterons de cette ſorte de roſier, l. 21, ſur la fin du ch. 1.

(11) Voyez Pline, l. 29, ſur la fin du ch. 4.

(12) Voyez Pline, *ibid.* & M. Valmont de Bomare, au mot *Mouche cantharide.*

(13) Ce remede a bien l'air d'un préjugé.

(14) Et le vinaigre entre autres. Voyez Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, c. 18, p. 604.

(15) Tout ce qui ſuit eſt emprunté

De pyrali ſive pyrauſta.

CAPUT 36. GIGNIT aliqua & contrarium naturæ elementum : ſiquidem in Cypri ærariis fornacibus, & medio igni, majoris muſcæ magnitudinis volat pennatum quadrupes : appellatur pyralis, à quibuſdam pyrauſta. Quamdiu eſt in igne, vivit : cùm evaſit longiore paulo volatu, emoritur.

Hypanis fluvius in Ponto circa ſolſtitium defert acinorum effigie tenues membranas : quibus erumpit volucre quadrupes ſupradicti modo, nec ultra unum diem vivit, unde hemerobion vocatur. Reliquis talium ab initio ad finem ſeptenarii ſunt numeri : culici & vermiculo ter ſepteni : corpus parientibus, quater ſepteni. Mutationes, & in alias figuras tranſitus, trinis aut quadrinis diebus. Cætera ex his pennata autumno ferè moriuntur : tabani quidem

---

d'Ariſtote, *ibid.* chez qui on lit : *In vetuſta nive vermes qui propterea & rubri ſunt & hirſuti, quia nix vetus quoque rubra eſt : at cælo tepido, in nive ſunt candidi & grandes ; omnes autem ægrè ſe moventes.* Conſultez, ſur cette production d'animaux dans la neige, *les Commentaires des Savants de Coimbre* ſur Ariſtote, *Météorol.* tr. 7, chapitre 5.

(1) Ce qui fait dire à Ovide :

Nataque de flammâ corpora nulla vides.

(2) C'eſt un préjugé des Anciens, qui ne s'appuie que ſur quelques récits controuvés & peu dignes de foi, auxquels Pline ici, & Séneque, *Quæſt. Natur.* l. 5, ch. 6, déferent trop facilement. Ecoutons ce dernier : *Eſt ergo aliquid in aqua vitale. De aqua dico ? Ignis qui omnia conſumit, quædam etiam creat : & quod videri non poteſt ſimile veri, ſed tamen verum eſt, animalia igne generantur.*

(3) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 18, p. 604.

(4) On ſait que *pyr* en Grec ſignifie feu. Elien qualifie cette prétendue mouche de *pyrigonos*, c'eſt-à-dire engendrée du feu. Je dis prétendue, car nul Phyſicien éclairé n'admettra ſon exiſtence.

(5) Ceci a été emprunté d'Ariſtote, tant par Pline en cet endroit, que par Cicéron, *Quæſt. Tuſcul.* livre 1, p. 327. Voici le paſſage remarquable de ce dernier : *Apud Hypanim fluvium, qui ab Europæ parte in Pontum influit, Ariſtoteles ait beſtiolas quaſdam naſci, quæ unum diem vivant. Ex his igitur horâ*

De la mouche pyrale ou pyrauſte.

Le feu, qui eſt un élément contraire à la nature (1), ne laiſſe pas de produire (2) certains animaux. En Chypre (3), dans les fourneaux à fondre le bronze, on voit voltiger au milieu du feu une ſorte de groſſe mouche à quatre pieds, qui, de cet élément, eſt appellée *pyrale* (4), & par quelques-uns *pyrauſte*. Tant qu'elle ſe tient dans le feu, elle vit; mais pour peu qu'elle s'en éloigne, elle meurt.

Le fleuve Hypanis (5), dans la province de Pont, entraîne certaines pellicules (6) minces qui ont la figure de grains: de ces pellicules ſort une mouche à quatre pieds, ſemblable à la précédente, & qui ne vit qu'un jour; c'eſt pourquoi on l'appelle *hémérobie* (7). Les autres inſectes vivent (8), en tout, pluſieurs ſemaines complettes; ſavoir, les moucherons & les vermiſſeaux, trois ſemaines; & ceux qui ſont vivipares, quatre ſemaines. Les métamorphoſes ou transformations s'operent (9) en trois ou quatre jours. Les autres inſectes qui volent, meurent ordinairement en automne (10); & même les taons meurent quelque-

octavâ quæ mortua eſt, provectâ ætate mortua eſt: quæ verò occidente ſole, decrepita: eo magis ſi etiam ſolſtitiali die.

(6) Qui ſont plus groſſes que des grains de raiſin, ſelon Ariſtote; ce qui ſemble déſigner des cocons de chenilles, où elles ſont en état de nymphes, & d'où elles ſortent en état de papillon. Le papillon du ver à ſoie, en ſortant de ſa coque, n'a de même qu'une exiſtence preſque éphémere.

(7) Nos Phyſiciens modernes ont obſervé pluſieurs eſpeces, & même pluſieurs genres de mouches éphémeres, ou dont la vie eſt bornée à la durée d'un ſeul jour. Cette expreſſion *hémérobie*, dont s'eſt ſervi Ariſtote, ou *éphémere*, dont on ſe ſert aujourd'hui plus volontiers, vient du Grec, & ſignifie un animal dont la vie n'excede pas une journée. Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 43, appelle la mouche éphémere μονήμερον, comme qui diroit *unius diei*.

(8) Emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 18, p. 606.

(9) Ariſtote, *ibid.* p. 607.

(10) Ariſtote, *ibid.*

etiam cæcitate. Muſcis humore exanimatis, ſi cinere condantur, redit vita.

Hiſtoria naturæ animalium per ſingula membra.

CAPUT 37. NUNC per ſingulas corporis partes, præter jam dicta, membratim tractetur hiſtoria.

Caput habent cuncta, quæ ſanguinem. In capite paucis animalium, nec niſi volucribus, apices, diverſi quidem generis: phœnici plumarum ſerie, è medio eo exeunte alio: pavonibus, crinitis arbuſculis: ſtymphalidi, cirro: phaſianæ, corniculis: præterea parvæ avi, quæ ab illo galerita appellata quondam, poſtea Gallico vocabulo etiam legioni nomen dederat alaudæ. Diximus & cui plicatilem criſtam

(11) *Oculis aquâ ſuffusâ perturbatis*, ſelon Ariſtote, *ibid.* c'eſt-à-dire les yeux travaillés de cette maladie que nous nommons *aquila*, & dont j'ai parlé, tome 3, l. 8, ch. 48, note 29, p. 513.

(12) Manuel Phile confirme ceci, au livre *de Propriet. Animal.* p. 76. Elien, *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 29, ajoute qu'il faut expoſer cette mouche au ſoleil pour la reſſuſciter. Au reſte, ceci eſt une mépriſe de mots. Si la mouche eſt une fois morte, elle n'en reviendra plus; mais ſi elle n'eſt pas exactement noyée, elle en reviendra par ce ſecours, qui a reuſſi, dit-on, même ſur des perſonnes que l'on croyoit noyées. M. l'Abbé Nollet obſerve à ce ſujet qu'il faut bien ſe garder, en pareil cas, de ſuſpendre ces perſonnes par les pieds, comme on a coutume de faire; ce qui acheve de les étouffer. Il faut ſeulement les pencher pour les mettre à portée de rendre le très petit volume d'eau qu'elles ont pu avaler, & qui n'eſt pas, ſelon lui, la vraie cauſe de la mort des gens qui ſe noient. L'eſſentiel, ſelon ce Savant, eſt de leur faire reſpirer, s'il eſt poſſible, des eſprits bien volatils, & de les faire tranſpirer, en les réchauffant au dehors le plus que l'on peut.

(1) Ariſtote, *de part. Anim.* l. 4, ch. 10, p. 132.

(2) J'ai traité du phénix, l. 10, ch. 2, notes 1, 3, 4, 5, 6, & 7. J'ai dit que cet oiſeau fabuleux & ſymbolique avoit le même nom dans toutes les langues; ſavoir, *phœnix* en Grec, en Latin, en François, en Anglois; *fenice* en Italien, *feniz* en Eſpagnol, &c. Je dois cependant obſerver que les Slawons, outre le nom d'*ogniwaczek*, lui donnent celui de *wyczyneic*.

(3) Oiſeaux fabuleux d'une grandeur

fois aveugles (11). On peut rendre la vie à une mouche qu'on a noyée, en la couvrant de cendres (12).

Recherches ſur la nature des différents animaux, conſidérés membre par membre.

NOUS allons préſentement conſidérer les animaux ſelon chacune de leurs parties; détail auquel il faut rapporter ce que nous en avons déja dit plus haut.

Tous (1) les animaux qui ont du ſang ont auſſi une tête. Il y en a peu qui aient la tête huppée, ou plutôt c'eſt une particularité propre aux oiſeaux. Ces huppes ou crêtes ſont de différentes ſortes. Celle du phénix (2) eſt un panache, du milieu duquel il s'en éleve un autre; celle des paons eſt un petit arbre de poils; celle des oiſeaux (3) ſtymphalides eſt une touffe (4). Les faiſands ont de petites (5) cornes de plumes. L'alouette (6), en Gaulois (7) *alauda*, d'où ce nom a été donné à une légion

prodigieuſe, qui obſcurciſſoient le ciel, & qu'Hercule chaſſa du lac Stymphale en Arcadie. Ce fut le cinquieme de ſes travaux; ce qui fait dire à Virgile :

Stymphalidas pepulit volucres diſcrimine quinto.

Le Poète Lucrece en fait des animaux de proie à ongles crochus, l. 5 :

Unciſque timendæ
Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala colentes.

Pauſanias, *in Arcadic.* en fait de grands oiſeaux du volume des grues.

(4) C'eſt-dire un toupet de poils.

(5) C'eſt-à dire deux proéminences de plumes qu'ils abaiſſent & dreſſent à volonté. Voyez ce que Pline a déja dit, l. 10, au commencement du chapitre 48.

(6) L'alouette, en Latin, *alauda*, *galerita*, *caſſita*; en Grec, *korydos*, *korydalis*, *epitombis*; en Allemand, *lerch*, *weglerch*, *himmellerch*, *laurice*; en Belgique, *leewercke*, *larck*; en Italien, *lodola*, *allodola*, *capelina a galero*, *covarella*; en Eſpagnol, *cuguiada*; en Anglois & en Danois, *lark*; en Suédois, *laerka*; en Anglo Saxon, *laſerce*, *laverce*; en Saxe, *lewerken*. Conſultez ſur la légion Romaine nommée *Legio Alaudarum*, Cicéron à Atticus, l. 16, Ep. 8; Suétone, Vie de Jules Céſar, ch. 24, &c.

(7) C'eſt-à-dire en Gaulois ciſalpin à l'égard de Pline, & en Gaulois tranſalpin à notre égard. L'alouette, au territoire des anciens Gaulois Italiens, ſe nomme encore du même nom que du tems de Pline; mais ce

dediſſet natura : per medium caput à roſtro reſidentem & fulicarum generi dedit : cirros pico quoque Martio, & grui Baleaticæ. Sed ſpectatiſſimum inſigne gallinaceis, corporeum, ſerratum : nec carnem id eſſe, nec cartilaginem, nec callum jure dixerimus, verùm peculiare. Draconum enim criſtas qui viderit, non reperitur.

Cornua multis quidem & aquatilium, & marinorum, & ſerpentum, variis data ſunt modis : ſed quæ jure cornua intelligantur, quadrupedum generi tantùm. Actæonem enim, & Cipum etiam in Latina hiſtoria, fabuloſos reor. Nec

nom a contracté le diminutif, c'eſt-à-dire qu'au lieu d'*alauda*, l'alouette y eſt nommée *allodola*. Voyez la note précédente.

(8) C'eſt-à-dire l'oiſeau huppé.

(9) *Upupa, criſtâ viſenda plicatili, contrahens eam, ſubrigenſque, per longitudinem capitis*, a dit Pline, l. 10, à la fin du ch. 29.

(10) La foulque, ou poule d'eau dont nous avons déja parlé, l. 10, ch. 44, note 4, s'appelle en Latin *fulix*, *fulica* ; en Grec, *laros*, ſelon Soſipater, repris en cela par Adrien Junius. Calepin la nomme, en Grec, *kepphos* ; en Allemand, *taucher*, *hagelganſz* ; en Eſpagnol, *cervera* ; en Anglois, *coote*. Adrien Junius écrit que la foulque, poule d'eau, autrement appellée diable, ſe nomme en Allemand, *waſſerhun*, *korhenlin*, *pſaf* ; en Belgique, *meercoete* ; en Italien, *folega*, *pullon* ; en Eſpagnol, *cerceta*. M. Valmont de Bomare diſtingue la foulque en cinq eſpeces principales ; la *foulque* proprement dite, le *diable de mer* ou *macrelle*, la *macreuſe* de la baie d'Hudſon, la *poule d'eau* du Mexique, & la *mouette*.

(11) Le devant de la tête de la foulque, écrit M. Valmont de Bomare, eſt ſans plumes, mais couverr d'une pellicule blanche incarnate, repréſentant en quelque ſorte la crête d'une poule.

(11*) J'ai parlé du pivert, l. 10, ch. 18, note 4.

(12) La plupart des manuſcrits portent *& gruibus arica*. Le Pere Hatdouin ſupçonne qu'il faut lire *& gruibus Africæ* ; mais ſa conjecture eſt détruite par le manuſcrit de Lyon, qui porte *& grui Balearicæ* ; leçon que nous avons cru devoir ſuivre. Pline, l. 10, ch. 49, a parlé des grues des iſles Baléares, ou du moins des porphyrions, dont, au chapitre 46 du même dixieme livre, il a fait une ſorte de grues, les repréſentant montés ſur de très hautes jambes. Au reſte Bellon & Aldrovande nous repréſentent une ſorte de grue Baléarique qui ne ſauroit être celle de Pline, puiſqu'elle n'a point de touffe ſur la tête. Busbeq. Epit. 3, p. 64, en décrit une qui eſt plus conforme à la deſcriprion de Pline. Voici ſes paroles : *Eſt mihi grus Balearica : id genus à vulgatis diſtat candido plu-*

Romaine,

Romaine, s'appelloit anciennement *galerita* (8), à cauſe de ſa crête. Nous avons parlé ci-devant de l'oiſeau à qui la Nature a donné une crête pliante (9). Celle des poules d'eau (10) eſt couchée (11) ſur le milieu de la tête, & prend depuis le bec; celle du pivert (11*) & de la grue Baléarique (12) eſt une touffe. Mais la plus ſinguliere de toutes eſt celle des coqs; elle eſt maſſive & dentelée: on ne ſauroit dire néanmoins que ce ſoit proprement de la chair, ou un cartilage, ou une calloſité; c'eſt plutôt une matiere particuliere. Quant aux crêtes des dragons, il ne ſe trouve perſonne (13) qui en ait vu.

Pluſieurs poiſſons, tant de mer que d'eau douce, ont des cornes, qui ſont faites de différentes manieres. Il en faut dire autant de pluſieurs ſerpents (14). Cependant les cornes, à proprement parler, appartiennent aux quadrupedes. Car je regarde comme fabuleuſe l'aventure d'Actéon (15) chez les Poëtes Grecs, & même celle de Cipus (16) chez les Hiſtoriens (17) Latins. Il

marum cirro ab utriuſque auris ſede demiſſo, deinde nigritie totius partis colli anterioris... Nec magnitudine communibus gruibus par eſt. Conſultez, chez ce même Ecrivain, ce qu'il dit de la docilité de cet animal, & de ſon attachement pour l'homme.

(13) Si ce n'eſt Apollonius de Tyane, chez Philoſtrate, liv. 3, ch. 2; mais l'autorité eſt auſſi ſuſpecte que le fait.

(14) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 7, p. 174, écrit qu'autour de Thebes, en Egypte, on voit des ſerpents qui ont à la tête je ne ſais quelles ſaillies en forme de cornes. Albert le Grand, *de Anim.* l. 2, tr. 1, ch. 3, p. 101, décrit, d'après Avicenne, ces ſerpents cornus, & la maniere dont ils naiſſent.

(15) Conſultez, ſur la fable d'Actéon changé en cerf par la colere de Diane, Palephat, *de incredibil.* p. 93; Hygin, fable 180; Fulgence, *Mythолog.* l. 3, ch. d'Actéon; *les Commentaires d'Apollonius*, l. 4; *les Métamorphoſes d'Ovide*, l. 3, &c. Au reſte, Jean Schenckius, *Obſerv. Medic.* p. 14, a recueilli pluſieurs exemples d'hommes auxquels il étoit venu des cornes. M. Valmont de Bomare, T. 2, p. 309, fait auſſi mention d'un homme du pays du Maine, à qui, du tems de Henri IV, on trouva qu'il étoit pouſſé une corne cannelée au côté droit de la tête; ce qui l'avoit réduit à ſe cacher dans une forêt.

(16) Ecoutons Valere Maxime, l. 5, ch. 6: *Genucio Cipo Prætori paludato portam egredienti, novi & inauditi generis prodigium incidit; namque in capite ejus ſubitò quaſi cornua emerſerunt: reſponſumque eſt regem eum fore ſi in urbem revertiſſet; quod ne accideret, voluntarium ſibimet ac perpetuum indixit exilium.*

(17) Les manuſcrits portent *in La-*

alibi major naturæ laſcivia. Luſit animalium armis. Sparſit hæc in ramos, ut cervorum. Aliis ſimplicia tribuit, ut in eodem genere ſubulonibus ex argumento dictis. Aliorum finxit in palmas, digitoſque emiſit ex iis : unde platycerotas vocant. Dedit ramoſa capreis, ſed parva : nec fecit decidua. Convoluta in anfractum arietum generi, ceu cæſtus daret : infeſta, tauris. In hoc quidem genere, & fœminis tribuit : in multis, tantùm maribus. Rupicapris in dorſum adunca, damis in adverſum. Erecta autem, rugarumque ambitu contorta, & in leve faſtigium exacuta, ut liras diceres, ſtrepſiceroti, quem addacem Africa appellat.

tia hiſtoria, & non *in Latina*, comme les éditions.

(18) C'eſt un nom Toſcan qui ſignifie flûteur, ſelon Feſtus ; & ce nom fut donné à une ſorte de cerf ou plutôt d'élan qui a le bois ſans rameaux, & d'une ſeule venue, comme une flûte.

(19) Le *platyceros*, ou animal à cornes plates ; c'eſt le *daim* ſelon le Pere Hardouin, & M. de Buffon, volume 10, p. 362. J'ai traité du daim, l. 8, ch. 53, note 7.

(20) J'ai traité du chevreuil, l. 8, ch. 53, note 3.

(21) Cette aſſertion eſt démentie par Albert le Grand, *de Anim.* tr. 2, ch. 1, p. 133, & par M. de Buffon, tom. 7, p. 83.

(22) J'ai traité du beliet & de la brebis, l. 8, ch. 47, & dans les additions du tom. 3, p. 760. Le beliet ſe dit en Hébreu, *ajil* ; en Grec, *krios* ; en Anglois, *ram* ; en Eſpagnol, *carnero* ; en Allemand, *wider*.

(23) Ce qui fait dire à Virgile, Enéid. l. 5 :

Vinclorum immenſa volumina,

en parlant de ces mêmes courroies.

(24) J'ai fait voir, contre le ſentiment du Pere Hardouin, de M. de Buffon, & de M. Jault, que *rupicapra* eſt le *bouquetin*, & non pas le *chamois*. Voyez la note 4 ſur le chapitre cinquante-troiſieme du huitieme livre de Pline, tome 3, p. 536.

(25) Les cornes du chamois ſont recourbées par la pointe, où elles ſe terminent en un petit crochet. Mais ce crochet eſt perpendiculaire au ſommet de la tête de l'animal, au lieu que chez le bouquetin les cornes ſont réellement renverſées en arriere & vers le dos, au moyen d'une projection arquée, dont la courbe, au ſurplus, ne ſe termine point en crochet. Ainſi l'animal décrit ici par Pline ne ſauroit être que le bouquetin ; ce qui confirme ma critique au ſujet de l'interprétation que M. de Buffon & quelques autres Savants ont faite de *rupicapra* par chamois. Voyez la note précédente.

(26) J'ai traité du daim, l. 8, cha-

n'y a aucune production où la Nature ſe ſoit autant jouée que dans la configuration des cornes des animaux : on diroit qu'elle a pris plaiſir à leur fabriquer ces armes. Aux uns elle les a fait branchues, comme celles des cerfs ordinaires ; aux autres elle les a fait toutes ſimples & unies, comme celles du cerf appellé *ſubulo* (18) pour cette raiſon même. D'autres les ont en forme de mains & de doigts ; tel eſt l'animal appellé par les Grecs *platyceros* (19), c'eſt-à-dire à larges cornes. Celles des chevreuils (20) ſont branchues ; mais elles ſont petites, & ne tombent point (21). Celles des beliers (22) ſont recoquillées comme les courroies (23) du gantelet d'un athlete. Celles des taureaux ſont tournées en avant, comme toujours prêtes à frapper. Les vaches ont auſſi des cornes : mais, parmi pluſieurs ſortes d'animaux, il n'y a que les mâles qui en aient. Celles des bouquetins (24) ſont recourbées vers le dos (25), & celles des daims (26) le ſont en devant. Le chevreuil ſtrepſiceros (26*) des Grecs, nommé addax en Afrique, a les ſiennes droites & terminées en pointe, mais contournées en ſpirale & cannelées tout autour.

---

pitre 53, note 7, tome 3, p. 538. Au reſte, notre daim de France n'eſt pas le daim des Anciens. Le vrai *dama* décrit ici par Pline, & qui a les cornes recourbées en devant, ne ſauroit être que le *nanguer*, comme l'obſerve M. de Buffon, tome 10, p. 348 & p. 349, rangeant au ſurplus le *nanguer* dans les diverſes claſſes de *gazelles*. Le Pere Hardouin, qui ne connoiſſoit qu'une ſorte de gazelle, critique à tort ceux qui ont cherché dans l'une des douze eſpeces de ce genre le *dama* des Anciens. Voyez la repréſentation gravée du *nanguer* chez M. de Buffon, tome 10, p. 390.

(26*) Le ſtrepſiceros, ou animal à cornes droites & cannelées, c'eſt-à-dire dont la ciſelure forme une ſpirale autour d'un pal droit, ne ſauroit être aucune des eſpeces d'antilopes dont M. de Buffon compoſe la douzieme claſſe des gazelles, tome 10, p. 348 & 349. Ce Savant, dis-je, paroît s'être entiérement mépris au caractere diſtinctif des cornes du *ſtrepſiceros*. *Les antilopes*, écrit-il, *different de toutes les autres ſortes de gazelles par la double flexion de leurs cornes.* Il ne s'agit point ici d'une double flexion dans la corne, caractere applicable à la gazelle propre, dont la corne ſe recourbe par le bas vers le dos, & par le haut en ſens contraire ; il s'agit, chez le ſtrepſiceros, d'une corne droite, mais cannelée en ſpirale.

Mobilia eadem, ut aures, Phrygiæ armentis: Troglodytarum, in terram directa: qua de cauſa obliquâ cervice paſcuntur. Aliis ſingula, & hæc medio capite, aut naribus, ut diximus. Jam quidem aliis ad incurſum robuſta, aliis ad ictum: aliis adunca, aliis reduncа: aliis ad jactum, pluribus modis; ſupina, convexa, converſa, omnia in mucronem migrantia. In quodam genere pro manibus ad ſcabendum corpus. Cochleis ad prætentandum iter: corporea hæc, ſicut ceraſtis: aliquando & ſingula. Cochleis ſemper bina, & ut prætendantur, ac reſiliant. Urorum cornibus barbari ſeptentrionales potant; urniſque bina capitis unius cornua implent: alii præfixa his pila cuſpidant. Apud nos in laminas ſecta tranſlucent, atque etiam lumen incluſum latiùs fun-

(27) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 3, chap. 9, p. 354, écrit qu'il ſe trouve de ces bœufs en Phrygie & ailleurs. Elien, *Hiſt. Anim.* l. 2, chap. 8, dit la même choſe des bœufs Erythréens.

(28) Elien, *Hiſt. Anim.* l. 16, chapitre 33, place cette eſpece dans la Libye voiſine des Indes, c'eſt-à-dire chez les Ethiopiens nommés Indiens par les Anciens, parcequ'ils étoient les plus proches Ethiopiens à l'égard de l'Inde; ils habitoient cette Troglodytique qui étoit ſituée le long de la rive orientale du Nil. Pline, au livre 8, chap. 45, a parlé de ces bœufs qui paiſſent à reculons.

(29) Comme le monoceros & le rhinoceros, dont on a parlé, l. 8, chapitre 20 & chap. 21.

(30) Comme fait le belier.

(31) Comme chez le bœuf.

(32) Comme la gazelle propre & le *keyel*, ainſi que le *nanguer*, qui ſont deux ſortes de gazelles. Conſultez, chez M. de Buffon, au tome 10, p. 390, les planches 21, 22 & 24. Au reſte, pluſieurs manuſcrits portent ici *reunca*, au lieu de *redunca*.

(33) Comme le bœuf; ce qui fait dire à Martial:

Jactat ut impoſitas taurus in aſtra pilas.

(34) Ce qu'on peut remarquer chez la chevre & chez quelques beliers.

(35) J'ai traité des colimaçons, l. 8, chap. 39.

(36) Ceci doit s'entendre de la vipere cornue d'Eſclavonie, dépeinte chez Aldrovande, dans ſon livre des ſerpents, p. 169.

(37) Animaux dont nous avons traité, l. 8, ch. 15.

(38) L'urne eſt une meſure ancienne qui revient à la ſeizieme partie du muid ordinaire de France. Voyez le livre 9, chap. 30, note 13. Ecoutons

Les bœufs de Phrygie (27) ont les cornes mobiles comme les oreilles. Ceux du pays des (28) Troglodytes ont les leurs tournées vers la terre; c'eſt pourquoi ils ſont obligés de paître de biais. D'autres animaux, comme nous l'avons déja obſervé, n'ont qu'une corne (29); les uns au front, les autres au muſle. Quelques-uns ne ſe ſervent avec avantage de leurs cornes qu'en y joignant l'aſſaut (30) de tout le corps : chez d'autres la force de cette arme réſide dans la ſeule impulſion (31) du coup. Certains animaux les ont crochues en devant (32); chez d'autres la pointe ſe replie en arriere. Quelques animaux s'en ſervent pour jetter (33) quelque choſe en l'air : & ceux-ci les ont encore de diverſes ſortes; car ou elles ſont un peu inclinées vers le dos, ou recourbées en dedans, ou recourbées en dehors, & toutes ſont terminées en pointe. Elles ſervent à quelques animaux (34) comme de mains pour ſe gratter, & aux colimaçons (35) pour ſonder le chemin. Quelques-uns ont deux éminences maſſives au lieu de cornes, comme le ſerpent cornu, appellé *ceraſtes ;* quelques autres (36) n'en ont qu'une. Les colimaçons en ont toujours deux, & ils s'en ſervent, tant pour s'avancer, que pour reculer. Les Barbares du ſeptentrion boivent dans des cornes de taureaux (37) ſauvages, qui ſont ſi groſſes, que deux de ces cornes tiennent la quantité d'une urne (38). D'autres emploient la matiere de ces cornes à faire la pointe (39) de leurs piques. En Italie (40) on en fait des lanternes; car cette corne rend beaucoup plus de clarté que les autres. On s'en ſert auſſi pour différents jolis ouvrages, ſoit en

Jules Céſar, *Guerres des Gaules*, l. 6 : *Amplitudo cornuum, & figura, & ſpecies, multum à noſtrorum boum cornibus differt. Hæc ſtudioſè conquiſita à labris argento circumcludunt, atque in ampliſſimis epulis pro poculis utuntur.* Paſſage auquel Aimoin, *Hiſt. de Fr.* livre 1, chap. 2, fait ainſi alluſion :

Uris cornua ſunt immenſæ concavitatis :
Ex quibus ampla ſatis & lævia pocula fiunt,
Vitibus & menſis & honora & commoda præſunt :
Seu docti artifices ea quadrificata rotundent,
Integra ſive ſinant, & fiſſa caloribus aptent.

(39) Je lis *præfixa his pila* avec deux manuſcrits, & l'édition de Parme. Un manuſcrit porte *alii præfixa haſtilia.*

(40) Ainſi qu'en France.

dunt : multaſque alias ad delicias conferuntur, nunc tincta, nunc ſublita, nunc quæ ceſtrota picturæ genere dicuntur. Omnibus autem cava, & in mucrone demum concreta ſunt. Cervis autem tota ſolida, & omnibus annis decidua. Boum attritis ungulis, cornua unguendo arvinâ, medentur agricolæ. Adeoque ſequax natura eſt, ut in ipſis viventium corporibus ferventi cerâ flectantur, atque inciſa naſcentium in diverſas partes torqueantur, ut ſingulis capitibus quaterna fiant. Tenuiora fœminis plerumque ſunt, ut in pecore mutilis : ovium nulla, nec cervarum, nec quibus multifidi pedes, nec ſolidipedum ulli, excepto aſino Indico, qui uno armatus eſt cornu. Biſulcis bina tribuit : nulli ſupernè primores habenti dentes. Qui putant eos in cornua abſumi, facilè coarguuntur cervarum naturâ, quæ neque dentes habent, ut neque mares, nec tamen cornua. Cæte-

(41) La plupart des Editeurs liſent *ceroſtrota*. Turnebe & le Pere Hardouin font voir, d'après Pline lui-même, l. 35, ch. 7, qu'il faut lire *ceſtrota*. Ecoutons le P. Hardouin : *Ceſtrota, κέστρωλα, ſunt quæ ceſtro, id eſt, vericulo, in ebore cornuve, per inuſtionem picta ſunt : quo de picturæ genere Plinius, l.* 35.

(42) Ariſtote, *de part. anim.* l. 3, chap. 2, p. 1001 ; & *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 7, p. 114.

(43) Nieremberg, *Hiſt. Nat.* l. 7, chap. 2, p. 110, joint au cerf, dans cette exception de Pline & d'Ariſtote, l'*oryge*, le *platyceros*, le *chevreuil*, & l'*alce* des Anciens. Nous avons traité du cerf au l. 8, chap. 32.

(44) Elles tombent auſſi chaque année aux *daims*, aux *chevreuils* & aux *élans*, ſelon Albert le Grand, l. 2, *de Anim.* Traité 2, p. 101.

(45) Pline auroit dû obſerver, comme fait Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 3, chap. 9, que cette chûte annuelle du bois n'a point lieu chez le cerf châtré. La caſtration des cerfs, écrit M. de Buffon, empêche la chûte & la renaiſſance du bois.

(46) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 8, chap. 10, p. 905 ; Columelle, l. 6, chap. 14 ; Caton, *de re ruſt.* chapitre 72.

(47) De la poix liquide, ſelon Caton, *de re ruſt.* chap. 72.

(48) Ariſtote, *ibid.*

(49) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 4, chap. 11, p. 512.

la teignant, ou en la verniſſant, ou en la burinant (41) à chaud. Tous (42) les animaux ont les cornes creuſes par le bas, & ſolides vers la pointe, excepté le cerf (43), qui les a entiérement maſſives, & à qui elles (44) tombent chaque année (45). Lorſque les ongles des pieds des bœufs ſont uſés par le travail, les laboureurs y remédient (46) en leur oignant les cornes avec du ſaindoux (47). Au reſte les cornes des bœufs ſont ſi (48) flexibles, qu'avec de la cire bouillante on les tourne comme on veut, même ſur la tête de l'animal vivant; & que, quand il eſt jeune, on peut les plier en différents ſens après les avoir fendues, de ſorte qu'il ſemble que chaque bœuf ait quatre cornes. Les vaches (49) ont ordinairement les cornes plus tendres, ainſi que les mâles du même bétail qui ſont coupés. Les brebis n'en ont point (50), non plus que les biches (51), ni que les animaux qui ont pluſieurs doigts (52) au pied, ni que ceux qui ont le pied d'une (53) ſeule piece, excepté l'âne (54) des Indes, qui n'a qu'une corne. Ceux (55) dont le pied eſt fourchu ont deux cornes. Ceux qui ont des dents de devant à la mâchoire ſupérieure n'en ont point. Les perſonnes qui penſent (56) que la matiere de ces dents eſt employée à la formation des cornes, ſe déſabuſeront en réfléchiſſant que les biches, qui, de même que les cerfs, ont la mâchoire dégarnie, n'ont pourtant point de cornes. Cette

(50) Quelques-unes en ont.

(51) Conſultez, chez M. de Buffon, tome 7, p. 41, la raiſon phyſique pour laquelle les biches n'ont point de bois.

(52) Excepté, dit-on, le lievre cornu de Norwege.

(53) Ariſtote, *de part. anim.* ch. 2, p. 1000, écrit que les animaux ſolidipedes & digités n'ont point de cornes, par la raiſon qu'ils peuvent ſe paſſer de cette arme, ayant, pour la plupart, ſuffiſamment d'autres reſſources pour attaquer ou pour ſe défendre.

(54) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, chapitre 7, p. 168; Elien, *Hiſt. Anim.* l. 3, p. 41.

(55) Ariſtote, *de part. anim.* liv. 3, chap. 2, p. 1000.

(56) Ariſtote eſt de ce nombre; *ibid.* p. 1002.

rorum oſſibus adhærent, cervorum tantùm cutibus enaſcuntur.

Capita piſcibus portione corporum maxima, fortaſſis ut mergantur. Oſtrearum generi nulla, nec ſpongiis, nec aliis ferè quibus ſolus ex ſenſibus tactus eſt. Quibuſdam indiſcretum caput eſt, ut cancris.

In capite cunctorum animalium homini plurimus pilus, jam quidem promiſcuè maribus ac fœminis, apud intonſas utique gentes. Atque etiam nomina ex eo Capillatis Alpium incolis, Galliæ Comatæ: ut tamen ſit aliqua in hoc terrarum differentia; quippe Myconii carentes eo gignuntur, ſicut in Cauno lienoſi. Et quædam animalium naturaliter calvent, ſicut ſtruthiocameli, & corvi aquatici, quibus apud Græcos nomen eſt inde. Defluvium eorum in muliere rarum, in ſpadonibus non viſum, nec in ullo ante

(57) Pline s'écarte ici, avec raiſon, d'Ariſtote, ſelon qui (*Hiſt. Anim.* l. 3, chap. 8, p. 334) les cornes des animaux tiennent moins aux os qu'à la peau.

(58) Nous avons traité des poiſſons au livre 9.

(59) Cependant, obſerve le P. Hardouin, les ſoles, & pluſieurs autres eſpeces qui ſe riennent volontiers au fond de l'eau, ont une très petite tête.

(60) Pline a traité des huîtres au chap. 35 & au chap. 54 du neuvieme livre.

(61) J'ai traité de l'éponge, l. 9, chap. 45, note 2.

(62) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *de partib. anim.* l. 4, ch. 10, p. 1032; & confirmé par Galien, tome 2, l. 8, *de uſu part.* ch. 5, p. 487. Cependant Jach Sachs, dans ſa *Gammarologie*, prétend que la ſorte de cancre nommée *gammarus* ou *aſtacus* a la tête tant ſoit peu diſtincte du tronc.

(63) Ariſtote (de qui ceci eſt emprunté), *Hiſt. Anim.* liv. 1, chap. 5, p. 159, & l. 5, *de gener. anim.* ch. 3, p. 1142, attribue la cauſe de cette abondance de criniere, chez l'homme, à l'humidité du cerveau, qui ſe trouve plus grande chez l'homme que chez aucun autre animal.

(64) Dont on a parlé, l. 3, ch. 5.

(65) Ce nom de Chevelue fut jadis donné à toute l'étendue des Gaules, excepté la province Romaine nommée Gaule Narbonnoiſe.

(66) Auſſi Strabon, l. 10, p. 487, obſerve-t-il qu'on donnoit aux Myconiens le ſobriquet de chauves.

(67) Nous apprenons de Stratonicus, chez Strabon, l. 14, p. 651, arme,

arme, chez tous les animaux qui l'ont, tient aux os (57), excepté chez les cerfs, dont le bois ne tient qu'à la peau.

La Nature a donné aux poiſſons (58) une tête fort groſſe à proportion de leur corps, peut-être afin qu'ils puſſent plus aiſément gagner (59) le fond. Les huîtres (60) n'ont point de tête, non plus que les éponges (61), & preſque tous les animaux qui n'ont d'autre ſens que le toucher. Quelques-uns, comme le cancre, n'ont aucune articulation (62) qui ſépare la tête du corps.

De tous les animaux, l'homme (63), tant mâle que femelle, eſt celui qui a le plus de poils à la tête, comme on peut le remarquer chez les peuples qui laiſſent croître leur chevelure. C'eſt de là que les habitants (64) des Alpes ont été nommés Chevelus: la Gaule (65) Chevelue tire auſſi de là ſa dénomination. Il y a néanmoins quelque différence dans la crue du poil, ſelon les pays; & même les habitants de l'iſle Mycone naiſſent ſans cheveux (66), comme ceux de la ville de Caune naiſſent affectés de la rate (67). Il y a auſſi des animaux qui ont naturellement la tête chauve; de ce nombre ſont les autruches (68) & les cormorans (69). Ces derniers tirent de là le nom phalacrocorace, ou corbeaux chauves, que les Grecs leur donnent. Il eſt rare que les femmes (70) deviennent chauves: on n'a jamais vu (71)

qu'à Caune, ville de Carie, regnoit un air mal-ſain, ce qui la faiſoit nommer *la ville mal-ſaine;* & qu'on diſoit communément que les morts s'y promenoient, parcequ'on y rencontroit des gens haves & pâles, qu'on auroit pu prendre pour des déterrés; ce qui eſt la couleur des perſonnes affectées de la rate: autorité qui fait voir qu'il n'y a rien à changer à la leçon *in Cauno lienoſi*, que préſentent tous les manuſcrits de Pline, & en place de laquelle quelques Critiques ont ſubſtitué témérairement *in Cauno piloſi.*

(68) J'ai traité de l'autruche à l'entrée du dixieme livre, note 1.

(69) J'ai traité de ces oiſeaux, livre 10, ch. 48, note 8.

(70) Albert le Grand, l. 19, *de Anim.* Traité 2, ch. 6, p. 533, dit n'avoir rencontré, dans toute ſa vie, que deux femmes chauves. Pline, au ſurplus, va convenir lui-même, vers la fin du chap. 39, qu'il ſe trouve des femmes à qui les cheveux tombent. Conſultez Ariſtote, *de gener. anim.* livre 5, ch. 3, p. 1142.

(71) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 3, chapitre 10, p. 344. Ce même Auteur en

Veneris uſum : nec infra cerebrum, aut infra verticem, aut circa tempora, atque aures. Calvitium uni tantùm animalium homini, præterquam innatum. Canities homini tantùm & equis : ſed homini ſemper à priori parte capitis ; tum deinde ab averſa.

Vertices bini hominum tantùm aliquibus. Capitis oſſa plana, tenuia, ſine medullis, ſerratis pectinatim ducta compagibus. Perfracta non queunt ſolidari : ſed exempta modicè non ſunt letalia, in vicem eorum ſuccedente corporeâ cicatrice. Infirmiſſima eſſe urſis, duriſſima pſittacis, ſuo diximus loco.

Cerebrum omnia habent animalia quæ ſanguinem : etiam in mari, quæ mollia appellavimus, quamvis careant ſanguine, ut polypi. Sed homo portione maximum & hu-

donne la raiſon au l. 5, *de gener. anim.* ch. 3, p. 1142.

(72) Conſultez-en la raiſon chez Ariſtote, *ibid.*

(73) Ariſtote écrit que le derriere de la tête ne devient jamais chauve. Cependant Albert le Grand atteſte avoir vu un homme qui étoit devenu abſolument chauve, à la ſuite d'une fievre aiguë.

(74) Ariſtote, *de gener. anim.* l. 5, ch. 3, p. 1140.

(75) Conſultez Ariſtote, de qui ceci eſt tiré, *Hiſt. Anim.* l. 3, ch. 10, p. 341, & l. 5, *de gener. anim.* ch. 5, p. 1146.

(76) Macrobe en recherche la cauſe, *Saturn.* l. 7, ch. 10, p. 611. Voyez auſſi Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 3, ch. 10, p. 343 ; & Albert le Grand, au lieu cité plus haut, note 70.

(77) Ces ſutures ſont au nombre de trois chez les hommes. Les femmes n'en ont qu'une. Voyez Hippocrate, à l'entrée du livre *de capitis vulneribus.* Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 7, p. 325, atteſte avoir vu un homme dont le crâne étoit ſans ſuture. Tel étoit auſſi celui d'Albert, Marquis de Brandebourg, ſurnommé l'Achille Germanique. Ce crâne ſe conſerve à Heilbron, ſelon Reinerus Reineccius, dans ſa *Chronique de Brandebourg*, citée pat Jean Schenckius, l. 1, *Obſerv. Medic.* p. 33, où l'on trouve pluſieurs autres exemples curieux de ſemblables conformations.

(78) Nous en avons traité au l. 8, chap. 36.

(79) Nous avons examiné cette queſtion au l. 10, ch. 42.

(80) Voyez les deux notes précédentes.

d'eunuque le devenir, ni aucun autre homme avant (72) le commerce de la femme. Le poil qui eſt au deſſous du cerveau ou du ſommet de la tête, ne tombe point (73), non plus que celui qui eſt vers les tempes (74) & les oreilles. Enfin, ſi quelques animaux ſont naturellement chauves, l'homme ſeul le devient. L'homme & le cheval ſont auſſi les ſeuls (75) à qui le poil blanchiſſe. Dans l'homme, c'eſt (76) d'abord le devant de la tête qui devient blanc : les cheveux de derriere ſont les derniers à blanchir.

Il y a quelques hommes dont le crâne ſe partage en deux éminences ſur le ſommet de la tête. Les os du crâne ſont plats, minces, ſans moëlle, & joints enſemble par des ſutures (77) faites en forme de dents de peigne ou de ſcie. Leurs fractures ne peuvent ſe conſolider. Toutefois on peut enlever une petite portion de la partie oſſeuſe du crâne ſans que cela ſoit mortel ; car à la place de l'os il vient de la chair qui cicatriſe l'ouverture. Les ours (78) ont les os du crâne très foibles, & les perroquets (79) les ont très durs, comme nous avons dit ailleurs (80) en parlant de ces animaux.

Tous les (81) animaux qui ont du ſang, ont auſſi (82) une cervelle; & même les poiſſons de mer qui ſont mous, tels que les polypes, ne laiſſent pas (83) d'en avoir, quoiqu'ils n'aient point de ſang. Mais le cerveau de l'homme eſt le plus gros (84)

(81) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 1, ch. 17, p. 118.

(82) Ariſtote en apporte la raiſon au ſecond livre *de part. anim.* chapitre 7, p. 986.

(83) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 1, ch. 17, p. 118.

(84) En proportion de la groſſeur du corps, comme s'explique Ariſtote, *ibid.* Il obſerve auſſi (l. 2, *de gener. anim.* ch. 6, p. 1088), que c'eſt par cette raiſon que l'homme, dans ſon enfance, a long-tems de la peine à ſoutenir ſa tête, à cauſe du poids de ſon cerveau. Rufus d'Epheſe penſe que l'homme, proportion gardée, a deux fois plus de cervelle qu'un bœuf. D'autres penſent même qu'il en a quatre fois plus. Voyez Riolan, au premier livre de ſa *Deſcription de l'homme*, page 10. Mais écoutons M. de Buffon, tome 7, p. 153 : » L'homme » n'a pas, dit-il, comme on l'a pré» tendu, le cerveau plus grand qu'au-

midiſſimum, omniumque viſcerum frigidiſſimum, duabus ſupra ſubterque membranis velatum, quarum alterutram rumpi mortiferum eſt. Cæterò viri, quàm feminæ, majus. Hominibus hoc ſine ſanguine: ſine venis & reliquis: ſui pingue. Aliud eſſe quàm medullam eruditi docent, quoniam coquendo dureſcat. Omnium cerebro medio inſunt oſſicula parva. Uni homini in infantia palpitat, nec corroboratur ante primum ſermonis exordium. Hoc eſt viſcerum excelſiſſimum, proximumque cœlo capitis, ſine carne, ſine cruore, ſine ſordibus. Hanc habent ſenſus arcem: huc venarum omnis à corde vis tendit, hîc deſinit: hîc culmen altiſſimum, hîc mentis eſt regimen. Omnium autem ani-

» cun des animaux; il y a des eſpeces » de ſinges & de cétacées, qui, proportionnellement au volume de leur » corps, ont plus de cerveau que » l'homme ». Ce même Naturaliſte penſe, *ibid.* » que le cerveau eſt nourri » par les arteres lymphatiques; qu'il » fournit à ſon tour la nourriture aux » nerfs, que l'on doit conſidérer comme une eſpece de végétation qui » part du cerveau par troncs & par » branches, leſquelles ſe diviſent enſuite en une infinité de rameaux; » que le cerveau eſt aux nerfs ce que » la terre eſt aux plantes; que les dernieres extrémités des nerfs ſont les » racines qui, dans tout végétal, ſont » plus tendres & plus molles que le » tronc & les branches; qu'elles contiennent une matiere ductile propre » à faire croître & à nourrir l'arbre des » nerfs; que le cerveau, au lieu d'être » le ſiege des ſenſations, le principe » du ſentiment, n'eſt qu'un organe » de ſécrétion & de nutrition, mais » un organe très eſſentiel, ſans lequel les nerfs ne pourroient ni croître ni s'entretenir; que la cervelle » eſt inſenſible, étant une ſubſtance » molle & ſans élaſticité, incapable » de produire, de propager, ou de » rendre le mouvement, les vibrations ou les ébranlements du ſentiment ».

(85) Il eſt plus humide chez les poiſſons, comme l'obſerve le Pere Hardouin.

(86) L'Ecole Arabe leur a donné le nom de *dure-mere* & de *pie-mere*. Nos Médecins les nomment les *meninges*.

(87) Ceci eſt confirmé par Ariſtote, l. 2, *de part. anim.* chap. 17, p. 121; mais formellement nié par Riolan, *Anthropogr.* l. 1, p. 10.

(88) Le cerveau humain n'a point de veines dans l'intérieur; mais il eſt comme enveloppé d'un grand nombre de veines, comme d'autant de rigoles deſtinées à le rafraîchir, ſelon l'obſer-

& le plus humide de tous (85); il eſt auſſi le plus froid de tous les viſceres : il eſt enveloppé par-deſſus & par-deſſous de deux membranes (86), dont l'une ni l'autre ne ſauroit être bleſſée ſans que la mort ne ſuive. Au reſte, les hommes ont le cerveau plus gros (87) que les femmes. Le cerveau humain n'a (88) point de ſang. On ne remarque point non plus de veines dans celui des autres animaux. Le porc (89) a le cerveau gras. D'habiles Naturaliſtes diſent que cette ſubſtance differe de la moëlle, d'autant que la premiere ſe durcit (90) par la cuiſſon. Tous les animaux ont de petits os (91) au milieu du cerveau. L'homme (92) eſt le ſeul à qui le cerveau bat dans l'enfance (93). Le cerveau ne s'affermit, chez l'enfant, que lorſqu'il commence à parler. Ce viſcere eſt placé dans la partie du corps humain la plus haute & la plus voiſine du ciel : il n'a ni chair, ni ſang, ni ſouillures. C'eſt le donjon de tous les ſens. C'eſt là que ſe portent & qu'aboutiſſent toutes les veines (94) qui ſortent du cœur. Enfin c'eſt la plus noble partie de l'homme, puiſque c'eſt le ſiege de l'entendement. Chez tous

vation d'Ariſtote, *de part. anim.* l. 8, ch. 7, p. 986.

(89) Emprunté d'Ariſtote, *Hiſtor. Anim.* l. 3, ch. 13, où il dit que les animaux adipeux ont le cerveau gras. C'eſt pourquoi je lis au texte *hominibus ſine ſanguine : ſine venis & reliquis : ſui pingue.* On liſoit auparavant *hominibus hoc ſine ſanguine, ſine venis, & reliquis ſine pingui.* Pintianus s'eſt apperçu le premier qu'il falloit lire *ſui pingue* au lieu de *ſine pingui ;* mais, au reſte, il ponctuoit fort mal cette phraſe, rapportant *& reliquis* à *hominibus*, au lieu de le rapporter, comme je fais, aux animaux. Je dois toutefois obſerver que tous les manuſcrits portent *ſine pingui*, ſans doute par la faute des copiſtes.

(90) Ce qui arrive auſſi à la moëlle, ſelon l'obſervation du Pere Hardouin, qui en conclut que la diſtinction de Pline n'eſt pas juſte. Il préfere celle d'Ariſtote, qui dit que la cervelle eſt froide, au lieu que la moëlle eſt chaude.

(91) On en trouve volontiers dans le cerveau des chiens. Riolan, dans ſon *Commentaire ſur les os*, page 522, aſſure même en avoir trouvé dans des cerveaux humains.

(92) Pline a dit au liv. 7, chap. 1 : *Quamdiu homini palpitans vertex, ſummæ inter cuncta animalia imbecillitatis indicium.*

(93) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 7, chap. 13, p. 846.

(94) Les arteres.

malium in priora pronum, quia & ſenſus ante nos tendunt. Ab eo proficiſcitur ſomnus : hinc capitis nutatio. Quæ cerebrum non habent, non dormiunt. Cervis in capite ineſſe vermiculi ſub linguæ inanitate, & circa articulum, quà caput jungitur, numero viginti produntur.

Aures homini tantùm immobiles. Ab aliis Flaccorum cognomina. Nec in alia parte fœminis majus impendium, margaritis dependentibus. In Oriente quidem & viris, aurum geſtare eo loci, decus exiſtimatur. Animalium aliis majores, aliis minores. Cervis tantùm ſciſſæ, ac velut diviſæ : ſorici piloſæ. Sed auriculæ omnibus animal duntaxat generantibus, excepto vitulo marino, atque delphino,

(95) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 1, ch. 17, p. 118.

(96) Emprunté d'Ariſtote, *de part. anim.* l. 2, ch. 10, p. 991 ; & liv. 3, chap. 3, p. 1003. Voyez auſſi Albert le Grand, l. 12, *de Animal.* Traité 3, chap. 1, p. 363.

(97) J'ai ſuivi la leçon du ſecond manuſcrit royal, qui porte *ante nos tendunt.* Le premier manuſcrit royal porte *ante os tendunt ;* leçon moins bonne que la premiere, mais au ſurplus corrompue étrangement par le Pere Hardouin, ou par ſon Imprimeur, car on lit chez lui *oſtendunt* en un ſeul mot.

(98) Conſultez-en la cauſe chez Ariſtote, tant au livre 2 *de part. anim.* chap. 7, p. 986, qu'au livre de la ſenſation & du ſommeil, chap. 3, p. 689. Mais ſur-tout conſultez le ſentiment de M. de Buffon ſur la cauſe premiere du ſommeil & de la veille, tome 9, p. 27.

(99) Ou du moins quelque choſe d'analogue, comme dit Ariſtote aux deux endroits cités dans la note précédente.

(100) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, chap. 18, p. 261.

(101) Je me ſers de l'expreſſion d'Ariſtote, qui eſt plus intelligible que celle de Pline.

(102) Cependant il y a pluſieurs exemples modernes d'hommes à oreilles mobiles, comme l'obſerve le Pere Hardouin. S. Auguſtin, *Cité de Dieu*, l. 14, chap. 24, écrit qu'il a vu quelques perſonnes qui remuoient à volonté l'une ou l'autre oreille, ou toutes deux enſemble. L'Abbé de Marolles, dans ſes Commentaires, cite la même choſe d'un Profeſſeur Pariſien nommé *Craſſot.* Conſultez auſſi d'autres exemples ſemblables chez André Veſalius, l. 2, *de la Fabrique du corps humain*, chap. 13 ; & Andrèz de S. Laurent, *Hiſt. Anim.* l. 11, chap. 12. Au reſte, je lis au texte *ab aliis*, en ſous-entendant *aurium ſpeciebus.* On liſoit aupa-

les animaux, il eſt placé ſur le devant (95) de la tête, parceque (96) les ſens tendent toujours devant (97) nous. C'eſt du cerveau que provient le ſommeil (98) & cette torpeur qui fait fléchir la tête; auſſi les animaux qui n'ont point de cerveau (99) ne dorment point. On dit que les cerfs (100) ont vingt vers dans la tête; ſavoir, dans la cavité (101) qui eſt ſous la langue, & vers l'articulation de la premiere vertebre du cou avec la tête.

L'homme a les oreilles immobiles (102). Quelques-uns cependant les ont pendantes; de là le ſurnom de *Flaccus* commun à pluſieurs familles (103). Il n'eſt point de partie du corps pour laquelle les dames faſſent plus de dépenſe, y attachant des pendants de perles. En Orient (104), il n'eſt pas meſſéant aux hommes de porter des pendants d'oreilles d'or. Au reſte, certains animaux paroiſſent avoir les oreilles trop grandes, & d'autres trop petites. Celles des cerfs (105) ſont fendues & comme partagées; celles des ſouris ſont velues. Il n'y a que (106) les animaux vivipares qui aient des oreilles; & tous en ont, excepté le veau marin (107), le dauphin (108), les poiſſons que

---

ravant *ab iis*; ce qui n'offroit qu'un contreſens.

(103) Témoin la famille *Cornelia*, la famille *Horatia*, la famille *Pompeia*, la famille *Rutilia*, la famille *Valeria*, la famille *Verria*, &c.

(104) Sur-tout vers l'Euphrate, ſelon Juvénal, Satyre 1, v. 89:

Natus ad Euphratem, molles quod in aure feneſtræ
Arguerint.

(105) Pline auroit dû dire *celles de certains cerfs*, & ſpécifier, comme Ariſtote, la patrie des cerfs. Ce dernier écrit, *Hiſt. Anim.* l. 6, chap. 29, p. 771, qu'en Aſie, proche d'Arginuſſe, où mourut Alcibiade, ſur la montagne *Elaphonte*, ou montagne des cerfs, toutes les biches ont les oreilles fendues; ce qui ſert à les reconnoître quand elles s'écartent & paſſent de là dans d'autres cantons.

(106) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 1, chap. 9, p. 74.

(107) Il a des trous auditifs ſans oreille extérieure, ſelon l'obſervation d'Ariſtote, *ibid.* & l. 2, *Hiſt. Anim.* ch. 14, p. 203.

(108) Le dauphin, outre qu'il n'a point d'oreilles, n'a pas même de trous auditifs, ſelon le même Ariſtote, *ibid.* Nous avons traité du dauphin au l. 9, chap. 8; & du veau marin, l. 9, chapitre 13.

& quæ cartilaginea appellavimus, & viperis. Hæc cavernas tantùm habent aurium loco, præter cartilaginea, & delphinum, quem tamen audire manifeſtum eſt : nam & cantu mulcentur, & capiuntur attoniti ſono. Quânam audiant, mirum. Iidem nec olfactûs veſtigia habent, cùm olfaciant ſagaciſſimè. Pennatorum animalium buboni tantùm & oto plumæ, velut aures : cæteris cavernæ ad auditum. Simili modo ſquamigeris, atque ſerpentibus. In equis & omnium jumentorum genere indicia animi præferunt : feſſis marcidæ, micantes pavidis, ſubrectæ furentibus, reſolutæ ægris.

Facies homini tantùm ; cæteris os, aut roſtra. Frons & aliis, ſed homini tantùm triſtitiæ, hilaritatis, clementiæ, ſeveritatis index. In animo ſenſus ejus. Supercilia homini, & pariter & alternè mobilia, & in iis pars animi. Negamus, an annuimus ? hæc maximè indicant factum. Superbia aliubi conceptaculum, ſed hîc ſedem habet. In corde naſ-

(109) Au livre 9, chap. 24.

(110) Nous avons traité de l'ouie & de l'odorat des poiſſons au livre 10, chap. 70, note 1 ; & livre 9, chap. 7, note 4.

(111) Voyez la note précédente.

(112) Nous avons traité de l'*otus* & du *bubo* au l. 10, ch. 12, note 22 ; & ch. 23, note 29.

(113) Voyez la note 112.

(114) Le Pere Hardouin fait obſerver que *pavidus* n'indique point ici un ſentiment de peur, mais cette trépidation généreuſe que peint Virgile, lorſqu'il dit :

Micat auribus, & tremit artus.

(115) Elles ſe dreſſent auſſi dans l'horreur & dans l'épouvante, comme l'obſerve le Pere Hardouin.

(116) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 1, ch. 9, p. 63. Ecoutons auſſi Cicéron, *de Legib.* l. 1 : *Et is qui appellatur vultus, qui nullo in animanti eſſe, præter hominem, poteſt, indicat mores : cujus vim Græci norunt, nomen omnino non habent* Cependant ils expriment le viſage par le mot de πρόσωπον. Conſultez les notes de Turnebe ſur ce livre de Cicéron.

(117) Ce mot manque à notre langue. Il exprime indiſtinctement toute face avancée, & dont l'orifice eſt ſaillant, & déſigne indifféremment un muſeau, un muſle, un bec. M. Jault avoit traduit ici *roſtrum* par *bec*, ſans ſonger

nous

nous avons appellé (109) cartilagineux, & la vipere. Le veau marin & la vipere ont des trous au lieu d'oreilles; mais les poiſſons cartilagineux & le dauphin n'en ont point. Toutefois il eſt démontré que le dauphin entend; car il ſe plaît à la muſique, & il ſe laiſſe aiſément prendre quand il eſt effrayé par quelque bruit. Mais par où entend-il (110)? C'eſt ce qu'on a peine à comprendre. On ne voit pas non plus par où il flaire (111); & néanmoins il a l'odorat très fin. Entre les oiſeaux, il n'y a que le duc (112) & le hibou (113) qui aient des plumes en façon d'oreilles : les autres n'ont que des trous qui leur ſervent pour entendre. Il en eſt de même des animaux à écailles & des ſerpents. Dans les chevaux & dans toutes les bêtes de charge, les oreilles font connoître la diſpoſition actuelle de ces animaux. Sont-ils fatigués? elles ſont flaſques : ſont-il effarés (114)? elles ſont ſémillantes : ſont-ils en fureur? elles ſe dreſſent (115) : ſont-ils malades? elles ſont pendantes.

L'homme ſeul a un viſage (116), les autres animaux n'ont qu'une bouche ou un roſtre (117). Pluſieurs ont un front; mais il n'y a que l'homme en qui il annonce la triſteſſe ou la joie, l'aménité ou la colere; en un mot, c'eſt l'ame (118) qui lui imprime en quelque ſorte ſes moindres mouvements. Les ſourcils, en ſe fronçant tous deux enſemble ou alternativement, les font connoître en partie. De plus, ils marquent très bien ſi nous accordons ce qu'on nous demande, ou ſi nous (119) le refuſons. L'orgueil a ſa ſource ailleurs; mais ſon ſiege eſt dans les ſourcils : il prend

que Pline donne ſouvent le nom de *roſtrum* à l'avant-face des quadrupedes & des poiſſons; témoin *roſtra cervorum*, l. 9, au commencement du chapitre 32; *& roſtra turſionum & canicularum*, livre 9, derniere phraſe du ch. 9.

(118) Je lis au texte, avec la plupart des manuſcrits, *in animo ſenſus ejus*, & non pas *in aſcenſu ejus ſupercilia* avec les Editeurs. Cependant le ſecond manuſcrit royal porte *ſeveritatis index in aſcenſu ejus*; ce qui offre auſſi un ſens très raiſonnable.

(119) Je lis, avec les manuſcrits, *negamus an annuimus?* c'eſt contre leur autorité que Frobenius retranche le mot *an*.

citur; huc ſubit, hîc pendet. Nihil altius ſimul abruptiuſque invenit in corpore, ubi ſolitaria eſſet.

Subjacent oculi, pars corporis pretioſiſſima, & qui lucis uſu vitam diſtinguant à morte. Non omnibus animalium hi : oſtreis nulli : quibuſdam concharum dubii. Pectines enim, ſi quis digitos adverſum hiantes eos moveat, contrahuntur, ut videntes. Et ſolenes fugiunt admota ferramenta. Quadrupedum talpis viſus non eſt : oculorum effigies ineſt, ſi quis prætentam detrahat membranam. Et inter aves ardeolarum genere, quos leucos vocant, altero oculo carere tradunt. Optimi augurii, cùm ad auſtrum volant, ſeptentrionemve : ſolvi enim pericula & metus narrant. Nigidius nec locuſtis nec cicadis eſſe dicit. Cochleis oculorum vicem cornicula bina prætentatu implent. Nec lumbricis ulli ſunt, vermiumve generi.

Oculi homini tantùm diverſo colore : cæteris in ſuo cuique genere ſimiles. Et equorum quibuſdam glauci. Sed in homine numeroſiſſimæ varietatis atque differentiæ : grandio-

(120) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 1, ch. 9, p. 69.

(121) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 4, ch. 8, p. 485.

(122) Dont nous avons parlé, l. 10, ch. 69.

(123) La taupe a les yeux très petits & très couverts; mais elle n'eſt point aveugle, à ce qu'atteſte M. de Buffon, tom. 7, p. 322.

(124) Cette formule *on dit*, fait voir que Pline ne prétend point garantir ce conte populaire, & que c'eſt à tort qu'il a été ſi ſévérement tancé par Albert le Grand à ce ſujet, *de Anim.* l. 23, p. 614.

(125) Cela eſt faux, tant à l'égard de la cigale que de la ſauterelle. Conſultez ces articles chez M. Valmont de Bomare.

(126) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 1, ch. 9, p. 71.

(127) Les uns les ayant verds, les autres bruns, les autres noirs, les autres bleus. Ariſtote dit même qu'il y a des perſonnes qui ont un œil bleu, & l'autre d'une couleur différente. Cela ſe rencontre auſſi chez quelques animaux. J'ai vu un chat d'Angora qui avoit un œil bleu, & l'autre œil verd.

(128) Il y a de fréquentes exceptions à cette regle. Il ſe trouve des perroquets dont les yeux ſont d'une

naiſſance dans le cœur; mais il monte aux ſourcils, & s'y fixe. Auſſi ne pouvoit-il trouver dans le corps humain un lieu plus élevé & plus eſcarpé pour y regner ſeul.

Au deſſous des ſourcils ſont les yeux, c'eſt-à-dire la partie la plus précieuſe du corps, & qui, en procurant l'uſage de la lumiere, met de la différence entre la vie & la mort. Cependant ils n'ont (120) pas été accordés à tous les animaux. Les huîtres n'en ont point, & l'on n'eſt pas bien sûr que certains poiſſons à coquille en aient. Par exemple, ſi l'on (121) remue les doigts devant un petoncle ouvert, il ſe reſſerre comme s'il voyoit : & les ſolenes, ou (122) doigts marins, s'enfuient quand on approche d'eux quelque outil de fer. Parmi les quadrupedes, les taupes (123) ne voient point : néanmoins, ſi on leur leve une certaine membrane qui eſt tendue devant la place des yeux, on leur trouvera quelque choſe qui reſſemble à ces organes. Entre les oiſeaux on dit (124) que les hérons blancs n'ont qu'un œil. Ils ſont d'un très bon augure lorſqu'ils volent du côté du ſeptentrion ou du midi; car alors, à ce qu'on prétend, ils annoncent la ceſſation du danger que l'on craignoit. Nigidius dit que les ſauterelles & les cigales n'ont point (125) d'yeux. A la place de ces organes, les colimaçons ont deux petites cornes qui leur ſervent pour ſonder le chemin. Les vers de terre, ainſi que les autres vers, n'en ont point non plus.

L'homme ſeul (126) a les yeux de couleur (127) différente. Chaque genre des autres animaux les a de la même (128) couleur : il ſe trouve néanmoins des chevaux qui les ont verdâtres (129). Mais dans ceux des hommes, il y a des variétés infinies; car il s'en trouve de grands, de moyens, de petits, de

vive couleur de ſafran; ce qui ne ſe remarque point dans les autres. J'ai vu des épagneuls qui avoient de très beaux yeux noirs, preſque humains; ce qui n'eſt pas la couleur ordinaire de l'œil des chiens, ſur-tout des chiens de chaſſe, qui la plupart les ont d'un gris verdâtre.

(129) Emprunté d'Ariſtote, *ibid.* p. 70, où il ajoute que cette couleur des yeux eſt auſſi un préjugé pour les bonnes mœurs de la perſonne.

res, modici, parvi, prominentes, quos hebetiores putant: conditi, quosclariſſimè cernere, ſicut in colore caprinos.

Præterea alii contuentur longinqua; alii, niſi propè admota, non cernunt. Multorum viſus fulgore ſolis conſtat, nubilo die non cernentium, nec poſt occaſus. Alii interdiu hebetiores, noctu præter cæteros cernunt. De geminis pupillis, aut quibus noxii viſus eſſent, ſatis diximus. Cæſii in tenebris clariores.

Ferunt Tiberio Cæſari, nec alii genitorum mortalium, fuiſſe naturam, ut expergefactus noctu pauliſper, haud alio modo quàm luce clarâ, contueretur omnia, paulatim tenebris ſeſe obducentibus. Divo Auguſto equorum modo glauci fuêre, ſuperque, hominem abdicantis magnitudinis: quam ob cauſam diligentiùs ſpectari eos, iracundè ferebat. Clau-

(130) Pline a déja traité de l'excellence de la vue, l. 7, ch. 21, tome 3, p. 92 & ſuivantes.

(131) Les Grecs les nomment *nyctalôpes*; dénomination dont nous aurons occaſion de parlet au l. 28, ch. 11.

(132) A l'inſtat des chats, des ſouris, des chauves-ſouris, & des oiſeaux nocturnes.

(133) Au livre 7, chap. 2, tome 3, p. 18.

(134) Solin, en parlant des Albaniens du Caucaſe, écrit: *glauca eorum oculis ineſt pupula: ideò nocte plus quàm die cernunt.* Sur quoi écoutons M. Pelloutier, *Hiſtoire des Celtes*, livre 2, p. 203: » Ariſtote, *Problem.* ſect. 14, » n. 14, prétend que les peuples ſeptentrionaux ont les yeux bleus, » γλαυκὰ, parceque le froid exceſſif » qui regne dans ces contrées empêche la chaleur naturelle de tranſpirer & de s'évaporer auſſi facilement » que dans les pays chauds. Il autoit » peut-être mieux valu laiſſer le problême indécis que de le décider » d'une maniere ſi peu ſatisfaiſante. » Solin fait ſur cet article une réflexion qui n'eſt pas plus ſolide que » celle d'Ariſtote. Il dit que les Albaniens, qui étoient un peuple Scythe » de l'Aſie, voyoient mieux de nuit » que de jour, parcequ'ils ont les » yeux bleus. Je ne ſais où Mézetay » avoit pris que les anciens Germains » avoient les yeux verds: γλαυκὸς, » *caſius*, c'eſt le bleu». N'en déplaiſe à M. Pelloutier, γλαυκὸς, *caſius*, c'eſt le *verd de mer*, couleur ſouvent confondue avec le bleu par les Anciens, qui tantôt ſe ſervent du mot *cæruleus*, & tantôt du mot *caſius*, pour exprimer la couleur des yeux des nations Scythiques, ou Celtoſcythiques. Exemples: *Germanis truces & cærulei oculi.* Amm. Marcel. l. 15, chap. 12, p. 106. *Nec*

ſaillants hors de la tête, & qu'on regarde comme les plus foibles; d'autres qui ſont enfoncés, & qui paſſent pour les meilleurs. C'eſt auſſi un indice (130) d'une excellente vue que d'avoir des yeux de la couleur de ceux des chevres.

En outre il y a des gens qui apperçoivent les objets de fort loin, & d'autres qui ne les diſtinguent que de fort près. Pluſieurs ne voient que quand le ſoleil luit, & ne voient rien quand le tems eſt couvert, ni après que le ſoleil eſt couché. D'autres ont la vue (131) foible pendant le jour, mais voient mieux que les autres pendant la nuit (132). Quant à ceux qui ont double prunelle, ou dont la vue eſt nuiſible, nous nous en tenons à ce que nous en avons dit ailleurs (133). Les yeux dont la couleur approche du verd de mer voient mieux dans l'obſcurité (134).

On dit que (135) l'Empereur Tibere avoit cela de particulier, excluſivement à tout autre homme, que, lorſqu'il s'éveilloit de nuit, il voyoit pendant quelque tems auſſi clair qu'en plein jour, & qu'enſuite cette clarté ceſſoit peu-à-peu. Auguſte de divine mémoire avoit les yeux verdâtres comme ceux des chevaux: en outre (136), leur grandeur étoit plus qu'humaine; auſſi s'irritoit-il quand on oſoit le regarder trop attentivement (137). L'Empe-

fera cæruleâ domuit Germania pube. Horat. Epod. 16, v. 7. *Cærula quis ſtupuit Germani lumina.* Juvenal. Sat. 13, v. 164. *Germana maneret, ut facies, oculos cærula.* Auſon. idyll. 7. *Sub ſeptentrionibus nutriuntur gentes immanibus corporibus, cæſiis oculis.* Vittuv. l. 6, ch. 1, p. 104. *Saxona cærulum.* Sidon. Apollin. l. 8, Ep. 9, &c. &c.

(135) Confirmé pat Suétone, vie de Tibere, ch. 68. Cælius Rhodiginus en dit autant de lui-même, l. 15, chap. 2. Voyez auſſi Sextus Empiricus, l. 1, *Pyrrhon. Hypoth.* ch. 14, p. 17.

(136) Je lis, avec les manuſcrits, *ſuperque, hominem abdicantis magnitudinis:* c'eſt la vraie leçon. Je ne ſais pourquoi on s'eſt aviſé de lui ſubſtituer *ſupraque hominem albicantis magnitudinis;* leçon intolétable.

(137) Ses yeux étoient défectueux à force d'être grands. C'etoit donc le déſobliger que de paroître remarquer ce défaut. Au ſurplus, les Courtiſans qui prévenoient les étrangers de ne point regardet l'Empeteur en face, ſe gardoient bien d'en appottet cette raiſon. Ils diſoient que les yeux d'Auguſte étoient pleins d'un éclat céleſte, qui exigeoit qu'on baiſsât les regards en l'abordant. Virgile lui-même avoit

dio Cæſari ab angulis candore carnoſo ſanguineis venis ſubinde ſuffuſi : Caio principi rigentes : Neroni, niſi cùm conniveret, ad propè admota hebetes. Viginti gladiatorum paria in Caii principis ludo fuêre : in iis duo omnino, qui contra comminationem aliquam non conniverent, & ob id invicti. Tantæ hoc difficultatis eſt hoïmini. Pleriſque verò naturale, ut nictari non ceſſent, quos pavidiores accepimus.

Oculus unicolor nulli : cum candore omnibus medius color differens. Neque ulla ex parte majora animi indicia cunctis animalibus : ſed homini maximè, id eſt, moderationis, clementiæ, miſericordiæ, odii, amoris, triſtitiæ, lætitiæ. Contuitu quoque multiformes, truces, torvi, flagrantes, graves, tranſverſi, limi, ſummiſſi, blandi. Profectò in oculis animus habitat. Ardent, intenduntur, humectant, connivent. Hinc illa miſericordiæ lacryma. Hos cùm oſculamur, animum ipſum videmur attingere. Hinc fletus & rigantes ora rivi. Quis ille humor eſt, in dolore tam fœcundus & paratus? aut ubi reliquo tempore? Animo au-

conſacré cette flatterie, en diſant de lui :

Geminas cui tempora flammas
Læta vomunt.

Suétone donne auſſi dans ce préjugé ſuperſtitieux, ou dans cette flatterie puérile, vie d'Auguſte, chapitre 79. Mais Pline, plus éclairé, & moins flatteur, dit ſans déguiſement que les yeux d'Auguſte étoient défectueux par leur exceſſive grandeur. C'eſt ce que n'ont point compris les Critiques.

(138) Pline, d'après Trogue Pompée & Ariſtote, fait de cette marque un ſigne de malice, au livre actuel, ch. 52.

(139) Suétone, vie de Caligula, ch. 50, écrit ſeulement que ce Prince avoit les yeux creux auſſi-bien que les tempes.

(140) C'eſt ce qui s'appelle vulgairement *bigler*.

(141) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 1, chap. 9, en fait un ſigne d'inconſtance.

(142) Il ſera à propos de comparer ceci avec un beau paſſage de Quintilien ſur le même ſujet, *Inſtit. orat.* l. 11, ch. 3. Conſultez auſſi le *Traité des paſſions* du Médecin Lachambre,

reur Claude avoit au coin des yeux une blancheur (138) charnue qui étoit quelquefois couverte de petites veines ſanguines. L'Empereur Caligula avoit les yeux immobiles (139). Néron ne voyoit pas les objets les plus proches, à moins qu'il ne clignât (140) les yeux. Dans les jeux que donna Caligula, où combattirent quarante gladiateurs, il s'en trouva deux qui ne clignoient point l'œil, quelque mine qu'on fît de les frapper; auſſi furent-ils invincibles. Or il eſt extrêmement difficile d'avoir la vue imperturbable en pareille occaſion. La plupart des gens clignent les yeux ſans diſcontinuer, & l'on prétend que c'eſt un indice de timidité (141).

Perſonne n'a l'œil entier de la même couleur, la prunelle tranchant toujours avec le blanc qui l'environne. Il n'y a aucune partie qui dénote mieux les paſſions de l'ame, ſur-tout dans l'homme; car on y apperçoit la modeſtie, la clémence, la pitié, la haine, l'amour, la triſteſſe, la joie. Les hommes ont auſſi le regard différent les uns des autres; tantôt le regard eſt farouche, tantôt enflammé, quelquefois ſérieux; on diſtingue auſſi le regard de travers, celui du coin de l'œil, celui qui regarde la terre, celui qui eſt affable: enfin on peut dire que les yeux ſont le véritable ſiege de l'ame (142); auſſi ſont-ils, ſelon nos affections diverſes, paſſionnés, ou fixes, ou pleins d'une humeur ſurabondante (143), ou clignotants de crainte. Ce ſont les yeux qui fourniſſent des larmes à la compaſſion. Quand nous baiſons les yeux d'une perſonne chérie, c'eſt ſon ame même que nous croyons baiſer. Des yeux auſſi viennent les pleurs dont notre viſage eſt baigné dans l'affliction. Mais quelle eſt cette humeur qui ſort alors ſi abondamment? comment s'eſt-elle trouvée toute prête? où ſe tenoit-elle en réſerve? C'eſt par l'ame (144) que nous voyons;

& Andrèz de S. Laurent, *Anatom.* liv. 11, chap. 3.

(143) Je lis *humectant* avec tous les manuſcrits, & non pas *nictant* avec Pintianus.

(144) L'œil, écrit M. de Buffon, appartient à l'ame plus qu'aucun autre

tem videmus : animo cernimus : oculi, ceu vaſa quædam, viſibilem ejus partem accipiunt, atque tranſmittunt. Sic magna cogitatio obcæcat, abducto intus viſu. Sic in morbo comitiali aperti nihil cernunt, animo caligante. Quin & patentibus dormiunt lepores, multique hominum, quos κορυβαντιᾶν Græci dicunt. Tenuibus multiſque membranis eos natura compoſuit, calloſis contra frigora caloreſque in extimo tunicis, quas ſubinde purificant lacrymationum ſalivis, lubricos propter incurſantia, & mobiles.

Media eorum cornua feneſtravit pupilla, cujus anguſtiæ non ſinunt vagari incertam aciem, & velut canali dirigunt, obiterque incidentia facilè declinant: aliis nigri, aliis ravi, aliis glauci coloris orbibus circumdatis : ut habili mixturâ & accipiatur circumjecto candore lux, & temperato repercuſſu non obſtrepat. Adeoque iis abſoluta vis ſpeculi, ut

---

organe. C'eſt le ſens de l'eſprit, & la langue de l'intelligence. L'œil peut être regardé comme une continuation du ſens intérieur. C'eſt un nerf épanoui, un prolongement de l'organe dans lequel réſide le ſens intérieur de l'animal; & il n'eſt pas douteux qu'il n'approche plus qu'aucun autre ſens de la nature de ce ſens intérieur.

(145) Le P. Hardouin obſerve que *viſibilis* ſe prend ici dans le ſens actif, & que Pline a écrit *viſibilem partem* pour *viſivam partem*; de même qu'on trouve, chez nombre d'Auteurs, *penetrabile telum*, *penetrabile fulmen*, *penetrabile frigus*, au lieu de *penetrans fulmen*, *penetrans telum*, *penetrans frigus*; que Plaure, *in Moſtell.* acte 5, ſc. 2, vers 40, s'eſt pareillement ſervi de l'expreſſion *impetrabilis orator*, pour *orator qui facilè impetrat*; & que Pline lui-même, livre 9, chapitre 7, a écrit *viſcera ſpirabilia* pour *viſcera quibus ſpiramus*.

(146) Conſultez Sennert, l. 1, *Pract.* part. 3, ſect. 2, ch. 37, p. 222.

(147) Manuel Phile, p. 104, écrit que le lievre ne dort point les yeux ouverts, mais couverts d'une membrane diaphane.

(148) Je lis *quos* κορυβαντιᾶν avec la vieille édition de Parme & le Pere Hardouin. Les éditions vulgaires portent *quod corybantian*. La plupart des manuſcrits portent *quos corybantia regrediunt*; ce qui ſembleroit inviter à lire *quos corybantiare Græci dicunt*: car dans ce mot monſtrueux *regrediunt*, *re* appartient au mot précédent, & *grediunt* peut paſſer pour être l'abrégé de *Græci dicunt*, écrit en cette

c'eſt

c'eſt par elle que nous diſcernons : c'eſt l'ame qui communique & qui tranſmet aux yeux la faculté viſuelle (145). C'eſt pourquoi nous ceſſons de voir les objets qui nous environnent, quand nous ſommes plongés dans une méditation profonde, la faculté diſcernante étant alors retirée au dedans. Dans les attaques de l'épilepſie, on ne voit rien non plus, encore (146) que les yeux ſoient ouverts, parceque l'ame eſt alors enveloppée de ténebres. Les lievres dorment les yeux ouverts (147), comme font auſſi pluſieurs hommes ; ce que les Grecs appellent imiter les (148) Corybantes. Le globe de l'œil eſt compoſé de pluſieurs membranes minces, dont les plus extérieures ſont dures, afin de réſiſter au froid & à la chaleur, & ſont arroſées & tenues nettes par l'humeur lacrymale. Les yeux ſont gliſſants, & doués, au beſoin, d'une grande mobilité (149), afin d'éviter ce qui pourroit leur nuire.

Le milieu de l'œil eſt diaphane, ainſi que la cornée, ſous laquelle il eſt placé. Ce milieu, qui eſt comme la fenêtre du corps, eſt ce qu'on nomme la prunelle : les limites de celle-ci ſont étroites, & ne permettent pas à la vue de s'égarer çà & là ; elle ſert comme de conduit pour diriger les rayons viſuels, & ne manque pas de ſoupleſſe pour éluder la rencontre des corps étrangers, dont la chûte pourroit bleſſer l'œil. Ce même conduit eſt environné de pluſieurs cercles (150) qui, dans les uns, ſont noirs ; dans les autres, jaunâtres ; dans d'autres, d'un verd tranſparent : mais habilement aſſociés à d'autres couleurs, afin que la lumiere, fortifiée encore par le blanc qui entoure l'œil, arrive à la prunelle moins bruſquement, & plus tempérée par ce mélange. Les yeux ſont un véritable miroir, puiſque dans la prunelle, toute petite qu'elle eſt,

ſorte *Grc: diūnt.* Saumaiſe, dans ſes *Commentaires ſur Solin*, p. 1086, ſe moque des conjectures de Turnebe & de Scaliger ſur ce paſſage de Pline.

(149) Au moyen d'un certain nombre de nerfs ſitués dans les angles de l'œil.

(150) C'eſt ce qu'on nomme l'iris de l'œil, parcequ'on y diſtingue pluſieurs arcs de couleurs, comme dans l'arc-en-ciel.

tam parva illa pupilla totam imaginem reddat hominis. Ea cauſa eſt, ut pleræque alitum è manibus hominum oculos potiſſimum appetant, quod effigiem ſuam in iis cernentes, velut ad cognata deſideria ſua tendunt.

Veterina tantùm quædam, ad crementa lunæ morbos ſentiunt. Sed homo ſolus emiſſo humore cæcitate liberatur. Poſt viceſimum annum multis reſtitutus eſt viſus. Quibuſdam ſtatim naſcentibus negatus, nullo oculorum vitio: multis repentè ablatus ſimili modo, nullâ præcedente injuriâ. Venas ab iis pertinere ad cerebrum, peritiſſimi auctores tradunt: ego & ad ſtomachum crediderim; certè nulli ſine redundatione ejus eruitur oculus. Morientibus operire, rurſuſque in rogo patefacere, Quiritium ritu ſacrum eſt: ita more condito, ut neque ab homine ſupremùm eos

(151) Le P. Hardouin rejette cette explication donnée par Pline, par la raiſon qu'on leur voit béqueter les yeux d'un mort, où nulle image ne ſe peint plus. Il croit que les oiſeaux ne cherchent à béqueter les yeux que parcequ'ils les regardent comme un mets friand, & qui les tente.

(152) Qui forme la maladie que nous nommons la cataracte. C'eſt une lymphe extravaſée ſous la ſuperficie de la prunelle. Il ne faut pas confondre cet accident avec la maladie *aquila*, qui eſt une lymphe extravaſée dans les paupieres. Le Pere Hardouin interprete ce paſſage de Pline d'une maniere très bizarre. Selon lui, notre Auteur a voulu dire que l'homme eſt le ſeul qui, en s'exprimant des larmes des yeux, ſe garantiſſe de l'aveuglement.

(153) Pauſanias, dans ſes *Meſſéniaques*, raconte que le Poëte Ophionée de Meſſene, qui étoit aveugle de naiſſance, eut un violent mal de tête, au moyen duquel la vue lui vint tout-à-coup. Cromere, livre ſecond, écrit qu'un jeune Prince Polonois (Miciſlas), pareillement né aveugle, vint tout-à-coup à voir clair à l'âge de ſept ans, ſans l'aide d'aucune opération, ni d'aucun médicament.

(154) Cette ſorte de cécité eſt occaſionnée par une obſtruction intérieure qui offuſque les nerfs optiques, & qui eſt formée par une vapeur épaiſſe, laquelle émane du cerveau. Voyez divers exemples de cet accident chez Sennert, *Pract.* l. 1, part. 3, ſect. 2, chap. 44, p. 226.

(155) Ariſtote, entre autres, *Hiſt. Anim.* l. 1, ch. 9, p. 74; & Hippocrate, au livre *de locis in homine*, tex. 5, p. 365. L'un & l'autre ſe ſer-

on ſe voit repréſenté en raccourci, mais en entier. De là vient que la plupart des oiſeaux qu'on tient ſur le poing, cherchent principalement à ſe jetter aux yeux des perſonnes qui les tiennent, parcequ'en voyant leur image, ils y trouvent un attrait qui les invite (151) à s'en rapprocher.

Certaines bêtes de charge ont mal aux yeux dans l'accroiſſement de la lune. L'homme ſeul recouvre la vue en évacuant l'humeur (152) qui l'avoit rendu aveugle. Il y a eu pluſieurs perſonnages à qui la vue eſt revenue (153) au bout de vingt ans. Quelques-uns naiſſent aveugles, ſans qu'on apperçoive aucun vice dans leurs yeux; & pluſieurs le deviennent tout-à-coup, ſans qu'il paroiſſe (154) que leurs yeux aient été aucunement offenſés. De très ſavants Auteurs diſent qu'il y a des (155) veines qui vont des yeux au cerveau: pour moi, je penſe qu'elles vont auſſi à l'eſtomac (155*); du moins l'accident d'un œil arraché eſt-il toujours ſuivi d'un vomiſſement. C'eſt une (156) pratique ſacrée chez les Romains (157) de fermer les yeux aux mourants, & de les leur ouvrir enſuite quand ils ſont ſur le (158) bûcher. Cette coutume eſt fondée ſur ce qu'il n'eſt pas permis à un homme

vent du mot φλέβια, comme Pline du mot *vena*, qui répond ſtrictement au φλέβια des Grecs. Malgré cela le Pere Hardouin eſt tenté de croire que ces trois Auteurs ſe ſont ſervis d'une expreſſion impropre, & qu'il faut entendre par ces veines les nerfs optiques.

(155*) C'eſt ſur-tout ici qu'il importe d'entendre par *vena* les nerfs optiques, leſquels ſortent de la ſubſtance médulleuſe du cerveau & des meninges, par le moyen deſquelles leur correſpondance s'étend juſqu'au ventricule. Voyez Galien, *in Comment. 6*, Aphor. 50, p. 283. C'eſt ce rapport de l'eſtomac avec les nerfs optiques qui fait que, dans le mal de tête nommé migraine, & dont la ſource eſt dans le mal-aiſe de l'eſtomac, on ſent d'ordinaire une grande douleur dans l'un des yeux.

(156) C'eſt ce que Valere Maxime, l. 2, ch. 6, n°. 8, p. 107, appelle *ſupremum opprimendorum oculorum officium.*

(157) Et chez les Grecs; témoin ce vœu de Pénélope:

Di, precor, hoc jubeant, ut, contibus ordine fatis,
Ille meos oculos comprimat, ille tuos.

(158) C'eſt à quoi, ſelon Turnebe, l. 26, *Adverſ.* chap. 5, p. 909, fait alluſion ce vers de Virgile:

Dat ſomnos, adimitque, & lumina morte reſignat.

ſpectari fas ſit, & cœlo non oſtendi nefas. Uni animalium homini depravantur : unde cognomina Strabonum & Pætorum. Ab iiſdem qui altero lumine orbi naſcerentur, Coclites vocabantur : qui parvis utriſque, Ocellæ : Luſcini injuriæ cognomen habuerunt.

Nocturnorum animalium, veluti felium, in tenebris fulgent radiantque oculi, ut contueri non ſit : & capræ lupoque ſplendent, lucemque jaculantur. Vituli marini, & hyænæ, in mille colores tranſeunt ſubinde. Quin & in tenebris multorum piſcium refulgent aridi, ſicut robuſti caudices vetuſtate putres. Non connivere diximus, quæ non obliquis oculis, ſed circumacto capite cernerent. Chamæleonis oculos ipſos circumagi totos tradunt. Cancri in obliquum aſpiciunt. Cruſtâ fragili incluſis, rigentes. Locuſtis ſquilliſque magna ex parte ſub eodem munimento

(159) Conſultez Ariſtote, ſect. 10, problem. 49, p. 731, queſtion *Cur animantium homini, vel uni, vel maximè oculi depravantur?* Voyez auſſi les problêmes 27 & 28, p. 828, ſect. 31.

(160) Sobriquet donné à pluſieurs perſonnages Romains. La famille *Fannia* & la famille *Pompeia* en fourniſſent des exemples. Le pere du grand Pompée étoit ſurnommé *Strabo*. *Strabo dicitur*, écrit Porphyre, *qui eſt detortis oculis.*

(161) *Patus*, ſelon Porphyre, *is dicitur qui eſt oculis leviter declinatis.* Acron en donne une définition différente : *Pati*, écrit-il, *dicuntur, quorum huc atque illuc oculi velociter vertuntur.* On trouve des exemples du ſurnom de *Patus* dans la famille *Ælia*, dans la famille *Papiria*, &c.

(162) Témoin le fameux Horatius Coclès, vainqueur des Curiaces.

(163) On trouve un exemple de ce ſurnom dans la famille *Servia*; témoin ce *Servius Ocella* qui, dans l'eſpace de trois jours, fut ſurpris deux fois en adultere, comme l'écrit Cælius à Cicéron, l. 8, ep. 7.

(164) Luſcinus ſignifie louche par force, & peut-être, dans le principe, aveugle par force. Car c'eſt un ancien uſage d'aveugler les roſſignols pour qu'ils chantent mieux; & c'eſt là, peut-être, l'origine du nom de *luſcinia* que les Latins donnoient à cet oiſeau. Les faſtes font mention d'un *Fabricius Luſcinus*, Conſul pour la ſeconde fois.

(165) Quelques-uns liſent ici *capreæ* au lieu de *capræ*; mais cette derniere leçon eſt celle de tous les manuſcrirs. Pline a déja dit au livre 8, en parlant des chevres, *tradunt & noctu*

d'avoir la derniere vue des yeux d'un homme mourant, & que ce ſeroit un crime d'en priver le ciel. Entre tous les animaux, l'homme eſt le ſeul dont les yeux ſe dépravent (159). De là les ſurnoms de *Strabon* (160) & de *Paetus* (161) que donnoient les Romains à ceux qui étoient plus ou moins louches. Ils appelloient Coclites (162) ceux qui naiſſoient borgnes, Ocelles (163) ceux qui avoient les yeux petits, Luſcins (164) ceux qui avoient été éborgnés par violence.

Les animaux qui cheminent de nuit, comme les chats, ont les yeux ſi brillants & ſi étincelants dans l'obſcurité, qu'il n'eſt pas poſſible d'en ſoutenir l'éclat. Ceux des chevres (165) & des loups (166) reluiſent pareillement, & jettent des rayons. Ceux des veaux marins & des hyenes (167) changent à tout moment de couleur. Il y a auſſi pluſieurs poiſſons dont les yeux, étant ſecs, brillent dans l'obſcurité, comme fait le bois pourri de quelques vieux troncs d'arbre. Nous avons déja dit (168) que les animaux qui ne peuvent tourner les yeux pour regarder, ſans tourner en même tems toute la tête, ne clignent point les yeux. On dit que les caméléons (169) tournent entiérement les leurs. Les cancres regardent obliquement. Tous les poiſſons cruſtacées (170) ont les yeux inflexibles. Les langouſtes (171) & les ſquilles (172), qui, pour (173) la plupart, ſont pareillement

non minùs cernere quàm interdiu.

(166) Sur l'acuité de la vue du loup, conſultez Elien, Manuel Phile, & d'autres cités par Bochart, *de anim.* part. 1, l. 3, ch. 10, p. 826.

(167) Pline, au l. 8, chap. 30, en parlant de l'hyene, a déja dit : *Oculis mille eſſe varietates tradunt, &c.*

(168) Au l. 8, ch. 30, t. 3, p. 416, ligne 9, où Pline, en parlant de l'hyene, ou de la crocote qui eſt le produit de l'hyene & du lion, a dit : *Acies ei perpetua.*

(169) Pline, au livre 8, chap. 33, a dit, en parlant du caméléon, *non pupilla motu ſed totius oculi verſatione circumſpicit.*

(170) Nous en avons traité au l. 9, chap. 28, & ſur la fin du ch. 30.

(171) Voyez, ſur la langouſte, le chap. 31 du neuvieme livre, notes 1 & 9.

(172) Pline a parlé des ſquilles au l. 9, ch. 51.

(173) Au l. 9, ch. 51, p. 716, à l'avant-derniere ligne du texte, Pline paroît faire mention d'une ſorte de langouſtes & de ſquilles molles.

præduri eminent. Quorum duri ſunt, minùs cernunt, quàm quorum humidi. Serpentium catulis, & hirundinum pullis, ſi quis eruat, renaſci tradunt. Inſectorum omnium, & teſtacei operimenti, oculi moventur, ſicut quadrupedum aures. Quibus fragilia operimenta, iis oculi duri. Omnia talia, & piſces, & inſecta, non habent genas, nec integunt oculos. Omnibus membrana vitri modo tranſlucida obtenditur.

Palpebræ in genis homini utrinque. Mulieribus verò etiam infectæ quotidianò. Tanta eſt decoris affectatio, ut tingantur oculi quoque. Alia de cauſa hoc natura dederat, ceu vallum quoddam visûs, & prominens munimentum contra occurſantia animalia, aut alia fortuitu incidentia. Defluere eas haud immeritò venere abundantibus tradunt. Ex cæteris nulli ſunt, niſi quibus & in reliquo corpore pili. Sed quadrupedibus in ſuperiore tantùm gena, volucribus in inferiore; & quibus molle tergus, ut ſerpentibus; & quadrupedum quæ ova pariunt, ut lacertæ.

(174) C'eſt à quoi fait alluſion ce paſſage de Plaute, *Menechm.* act. 5, ſc. 5:

M E N.

Dic mihi hoc; ſolent tibi unquam oculi duri fieri?

M E N.

Quid! tu me locuſtam cenſes eſſe, homo ignariſſime?

(175) Ariſtote, *de part. anim.* l. 2, ch. 13, p. 913.

(176) Pline ne garantit point ce conte populaire, ni ici, ni au liv. 25, chap. 7.

(177) Comme la tortue.

(178) Ariſtote, *ibid.*

(179) Conſultez la raiſon qu'en donne Ariſtote, *ibid.*

(180) Ariſtote, *ibid.*

(181) Pline ſe ſert du mot *palpebra* pour exprimer, non la paupiere, comme fait Cicéron, mais le cil de poil qui accompagne la paupiere. *Palpebra* en général ſignifie ce qui ſert à tâter en avant, ou à recevoir la premiere inſulte du dehors; ce mot ſignifiant *ce qui palpe en dehors*, comme qui diroit *tentamina extranea*, les gardes avancées. Auſſi Cicéron définit-il les cils *pilorum vallum*, un retranchement formé de poils: *Munitâ ſunt palpebræ tamquam vallo pilorum, quibus & aper-*

cruſtacées, les ont très durs (174). On remarque que les animaux (175) qui ont les yeux durs ne voient pas ſi bien que ceux qui les ont humides. On dit que (176) ſi l'on arrache les yeux aux petits des ſerpents & des hirondelles, il leur en revient d'autres. Tous les inſectes & les teſtacées (177) ont les (178) yeux mobiles. La mobilité eſt auſſi le caractere des oreilles de tous les quadrupedes, comme la dureté eſt celui des yeux de tous les cruſtacées. Ces derniers, ainſi que les poiſſons & les inſectes, n'ont point de paupieres (179); auſſi ne ferment-ils jamais les yeux. Tous néanmoins (180) les ont couverts d'une membrane tranſparente comme le verre.

L'homme a les yeux garnis de poil (181) aux paupieres ſupérieures & inférieures. Les dames ont ſoin de farder ces cils chaque jour, portant l'envie de plaire juſqu'à ſe teindre les yeux. Cependant ces cils ne ſont pas un luxe de la Nature; c'eſt un rempart qu'elle a voulu donner à la vue; c'eſt un baſtion avancé qui (182) défend la place de l'aſſaut des inſectes, ou de tout ce qui pourroit tomber dans les yeux. On dit que les poils des paupieres ne tombent pas ſans cauſe, & que c'eſt une marque que les perſonnes à qui cela arrive ſe ſont livrées (183) avec excès aux plaiſirs de l'amour. Entre les autres animaux, il n'y en a point qui aient des cils aux paupieres, ſinon ceux (184) qui ont du poil ſur le reſte du corps: mais les (185) quadrupedes n'en ont qu'à la paupiere ſupérieure, & les oiſeaux n'en ont qu'à l'inférieure; de même que les animaux qui ont la peau ſouple, comme les ſerpents; & que les quadrupedes ovipares, comme

tis oculis, ſi quid incideret, repelleretur. Lib. 2, *de Nat. Deor.* p. 108.

(182) Comparez ce paſſage avec celui de Cicéron, cité dans la note précédente.

(183) Conſultez, chez Ariſtote, ſect. 4, probl. 19, pag. 705, la queſtion *Cur ſalaces hi ſunt quibus pili palpebrarum defluunt?* Conſultez auſſi le même Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 3, chap. 10, p. 348; & Pline lui-même, chap. 39.

(184) Ariſtote, l. 2, *de part. anim.* chap. 14, p. 994.

(185) Excepté le ſinge, comme Pline l'obſervera, ch. 44.

Struthiocamelus alitum ſola, ut homo, utrinque palpebras habet.

Nec genæ quidem omnibus : ideò neque nictationes iis quæ animal generant. Graviores alitum inferiore genâ connivent : eædem nictantur, ab angulis membranâ obeunte. Columbæ & ſimilia utrâque connivent. At quadrupedes quæ ova pariunt, ut teſtudines, crocodili, inferiore tantùm, ſine ulla nictatione, propter præduros oculos. Extremum ambitum genæ ſuperioris, antiqui cilium vocavêre : unde & ſupercilia. Hoc vulnere aliquo diductum non coaleſcit, ut in paucis humani corporis membris.

Infra oculos malæ homini tantùm, quas priſci genas vocabant, XII tabularum interdicto radi à fœminis eas vetantes. Pudoris hæc ſedes. Ibi maximè oſtenditur rubor.

Intra eas hilaritatem riſumque indicantes buccæ. Et altior homini tantùm, quem novi mores ſubdolæ irriſioni dicavêre, naſus. Non alii animalium nares eminent : avibus, ſerpentibus, piſcibus foramina tantùm ad olfactus,

(186) Comme les chauves-ſouris.

(187) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, chap. 15, p. 211; & l. 2, *de part. anim.* ch. 13, p. 993. Au reſte, cela s'obſerve auſſi dans quelques unes des moindres eſpeces d'oiſeaux.

(188) Ariſtote, *ibid.*

(189) Ariſtote, l. 2, *de part. anim.* ch. 13, p. 993.

(190) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 1, chap. 11, p. 95, en dit autant du prépuce. Hippocrate, ſect. 6, Aphor. 19 & Aphor. 24, y joint les petits boyaux.

(191) *Mulieres genas ne radunto : neve leſſum funeris ergo habento.* Ce ſont les paroles mêmes de la loi des Douze Tables, citée ici par Pline. Voyez Cicéron, au ſecond livre, tant des Loix, que des Tuſculanes. Voyez auſſi Feſtus, au mot *Radere.*

(192) Je lis, avec tous les manuſcrits, *intra eas*, & non *infra eas* avec quelques Editeurs.

(193) *Buccæ*, c'eſt la partie creuſe des joues, les creux, les foſſettes. Ce mot ſe prend auſſi pour les joues entieres. On trouve chez Plaute, *Trucul.* act. 2, ſc. 2, v. 45 : *Buccas belle purpuriſſatas*; chez Cicéron, *Fluentes ceruſ-*

les

les lézards. L'autruche eſt le ſeul des oiſeaux qui ait des poils aux deux paupieres, comme l'homme.

Il ſe trouve des oiſeaux qui n'ont même aucun cil aux paupieres. Ceux d'entre eux qui ſont vivipares (186) ne clignent point les yeux. Les plus gros oiſeaux ferment (187) les yeux en élevant la paupiere inférieure ; & ils les clignent ou (188) moderent leur ouverture avec une membrane qui leur ſort du coin de l'œil. Les pigeons, & autres eſpeces ſemblables, ferment l'œil en rapprochant de part & d'autre les deux paupieres. Les quadrupedes (189) ovipares, comme la tortue & le crocodile, ne ferment les yeux qu'avec la paupiere inférieure, & ils ne les clignent point, étant diſpenſés de cette précaution par la dureté extrême de la ſubſtance de leurs yeux. Les anciens Latins appelloient *cilium* le bord extérieur de la paupiere ſupérieure : de là le nom de *ſupercilium*, c'eſt-à-dire de ſur-cils. Ce bord (190), étant bleſſé (190), ne ſe réunit point non plus que quelques autres parties du corps.

Au deſſous des yeux ſont les joues, du moins chez l'homme ; car lui ſeul en eſt pourvu. Il étoit défendu aux femmes, par la loi des Douze Tables (191), de ſe les déchirer dans le deuil. Les joues ſont le ſiege de la pudeur, & c'eſt là principalement que la rougeur ſe montre.

Entre (192) les joues ſont ſituées les foſſettes (193), ce ſiege des ris & de la joie. L'homme ſeul a le nez élevé ; & lorſque cette élévation eſt plus articulée, elle devient l'expreſſion de la moquerie (194). Il n'y a, excepté l'homme, aucun animal qui ait les narines hautes. Les oiſeaux, les ſerpents (195), les poiſſons, ont ſeulement certains trous pour ſentir, & n'ont point

ſataſque buccas. On lit auſſi chez Horace, l. 1, Satyr. 1 :

Quid cauſæ eſt meritò quin illis Juppiter ambas
Iratus buccas inflet ?

(194) De là le proverbe Latin : *Naſo ſuſpendere adunco*. Conſultez Martial, l. 13, Epigr. 2.

(195) Ariſtote, *de part. anim.* l. 2, ch. 16, p. 996.

ſine naribus. Et hinc cognomina Simorum, Silonum. Septimo menſe genitis ſæpenumerò foramina aurium & narium defuêre.

Labra, à quibus Bochi, Labeones dicti. Et os probum duriuſve, animal generantibus : pro iis cornea & acuta volucribus roſtra. Eadem rapto viventibus, adunca; collecto, recta; herbas eruentibus limumque, lata, ut ſuum generi. Jumentis vice manûs ad colligenda pabula ora : apertiora laniatu viventibus. Mentum nulli præter hominem, nec malæ. Maxillas crocodilus tantùm ſuperiores movet : terreſtres quadrupedes, eodem, quo cætera, more, præterque in obliquum.

Dentium tria genera : ſerrati, aut continui, aut exerti. Serrati pectinatim coeuntes, ne contrario occurſu atterantur : ut ſerpentibus, piſcibus, canibus. Continui, ut homini, equo. Exerti, ut apro, hippopotamo, elephanto. Continuorum, qui digerunt cibum, lati & acuti : qui con-

(196) C'eſt-à-dire camus.

(197) C'eſt-à-dire nez retrouſſé d'une maniere défectueuſe, nez de doguin.

(198) Je lis au texte *d'quibus Bochi, Labeones dicti*, & non pas *Brocci*, ni *Brocchi* avec les divers Editeurs. *Bochus* eſt un ſurnom d'une branche des Cornéliens; témoin *Cornelius Bochus*, ou *Bocchus*, cité, tant par Solin, que par l'indice des livres de Pline. *Bochus*, au ſurplus, paroît être un ſynonyme du ſobriquet *Labeo*, & exprimer une bouche défectueuſe, ce nom étant compoſé de *bocca*, joint à l'aſpiration Grecque χ, que nous avons déja obſervé déſigner, dans la compoſition des mots, un vice de naiſſance. Voyez ce que nous avons dit ſur le mot *chordi*, au l. 8, ch. 47, tome 3, p. 504, note 2.

(199) Tout le reſte de cette ſection eſt emprunté d'Ariſtote, *de part. anim.* l. 3, ch. 1, p. 1000; & l. 4, chap. 12, p. 1041.

(200) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 1, chap. 9, p. 80; & livre 3, chap. 7, p. 326. J'ai traité du crocodile, l. 8, chap. 24, note 3.

(201) Excepté le perroquet.

(202) Ariſtote, *de part. anim.* l. 3, chap. 1, p. 999.

(203) Schenckius en cite un exemple obſervé dans la perſonne d'un Negre, par Antoine Benoît. Voyez ſes *Obſerv. Médic.* l. 1, p. 217.

de narines. De là les ſurnoms de *Simus* (196) & de *Silo* (197) donnés à quelques familles Romaines. On a ſouvent vu les enfants nés à ſept mois avoir les trous des oreilles & des narines fermés.

Les groſſes levres ont produit le ſurnom de *Labeo*, donné à à la famille des Boques (198). Les animaux vivipares ont la bouche ferme & oſſeuſe. Les oiſeaux ont un bec pointu & dur comme de la corne : les oiſeaux de proie l'ont crochu & aigu par le bout : ceux qui vivent de ce qu'ils ramaſſent (199) en béquetant, l'ont tout droit. Les animaux qui fourrent le nez dans la boue, & qui arrachent les herbes, ont le muſeau large ; tels ſont les pourceaux. Les bêtes de charge ſe ſervent de leur bouche comme d'une main, pour ramaſſer leur pâture : les animaux carnaſſiers ont la bouche plus fendue. Il n'y a que l'homme qui ait un menton & des joues. Le crocodile (200) eſt le ſeul (201) animal qui remue la mâchoire ſupérieure ; les animaux terreſtres, tels que les quadrupedes, ne remuent que la mâchoire inférieure, & la remuent, outre cela, de biais.

Les dents (202) ſont de trois façons ; car, ou elles ſont faites en forme de ſcie, ou elles ſont continues, ou elles ſortent de la bouche. Celles qui ſont faites en forme de ſcie (203) s'emboîtent les unes dans les autres, ainſi que feroient les dents de deux peignes, comme pour éviter de ſe rencontrer directement, & de s'uſer par le frottement ; telles ſont les dents des ſerpents, des poiſſons, des chiens. Celles qui ſont continues (204) ſont celles de l'homme & du cheval. Celles qui ſortent de la bouche, ſe voient dans le ſanglier, l'hippopotame, l'éléphant. Celles des dents

(204) *Dens continuus*, au ſingulier, ne ſignifie pas la même choſe que *dentes continui*, au pluriel. *Dens continuus* ſignifie une denture d'un ſeul os, ſans ſéparations, comme on le peut voir au livre 8, vers la fin du ch. 30 ; au lieu que *dentes continui* ſignifie une rangée de dents paralleles, dont la ſéparation ne fait point d'*hiatus* trop ſenſible, & qui ſont à-peu-près auſſi larges par le bas que par le haut. Conſulrez, ſur la denture de l'homme, M. de Buffon, tome 4, pages 202, 203, 205, 208, &c.

ficiunt, duplices : qui diſcriminant eos, canini appellantur. Hi ſunt ferratis longiſſimi. Continui, aut utrâque parte oris ſunt, ut equo ; aut ſuperiore primores non ſunt, ut bubus, ovibus, omnibuſque quæ ruminant. Capræ ſuperiores non ſunt, præter primores geminos. Nulli exerti, quibus ferrati. Rarò fœminæ, & tamen ſine uſu. Itaque cùm apri percutiant, fœminæ ſues mordent. Nulli, cui cornua, exerti : ſed omnibus concavi, cæteris dentes ſolidi. Piſcium omnibus ferrati, præter ſcarum : huic uni aquatilium plani. Cæterò multis eorum in lingua & toto ore, ut turbâ vulnerum molliant, quæ attritu ſubigere non queunt. Multis & in palato, atque etiam in cauda. Præterea in os vergentes, ne excidant cibi, nullum habentibus retinendi adminiculum.

Similes aſpidi, & ſerpentibus : ſed duo in ſupera parte, dexterâ lævâque longiſſimi, tenui fiſtulâ perforati, ut ſcor-

(205) Les dents œilleres, comme le peuple les appelle. Ce ſont celles de toutes les dents dont les racines ſont les plus profondes. Ceux à qui on les arrache ſe figurent qu'on leur arrache l'œil.

(206) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, ch. 11, p. 188 ; & l. 3, *de part. anim.* ch. 1, p. 999.

(207) Pline paroît admettre que quelques laies ou femelles de ſanglier ont des défenſes, contre l'expérience journaliere, & contre la déciſion formelle d'Ariſtote : *Sulbus fœminis exſerti nulli ſunt dentes.* Hiſt. Anim. l. 4, p. 512.

(208) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, ch. 11, p. 188.

(209) Cette aſſertion eſt d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, chap. 16, p. 228 ; & l. 3, *de part. anim.* ch. 1, p. 999 : mais il eſt repris à ce ſujet par Scaliger, dans ſes *Commentaires ſur l'hiſtoire des animaux* de cet Auteur Grec, liv. 2, chapitre 16.

(210) Ceci eſt encore un abrégé de ce qu'écrit plus au long Ariſtote, *de part. anim.* l. 3, ch. 1, p. 999. Voyez auſſi Albert le Grand, l. 12, *de Anim.* Traité 3, ch. 6, p. 371.

(211) Tous les manuſcrits portent *in cauda.* Rondelet veut, mais à tort, qu'à cette leçon on ſubſtitue *in gula.*

(212) C'eſt auſſi la raiſon qu'en apporte Albert le Grand, *ibid.*

(213) On trouve à-peu-près le mê-

continues qui ſervent à briſer la nourriture, & qu'on nomme inciſives, ſont larges & tranchantes: celles qui ſervent à broyer, & qu'on nomme mâchelieres, ſont doubles : enfin celles qui ſont placées (205) entre les unes & les autres, ſe nomment canines. Ces dernieres ſont les plus longues dans les animaux qui ont les dents diſpoſées en forme de ſcie. Quant à ceux qui les ont continues, ou ils en ont deſſus & deſſous, comme les chevaux ; ou ils n'en ont point en devant à la mâchoire ſupérieure, comme les bœufs, les moutons, & tous les ruminants. Les chevres n'en ont point à la mâchoire ſupérieure, excepté deux en devant. Les animaux dont les dents ſont faites en forme de ſcie, n'en ont point (206) qui leur ſortent de la bouche. Les femelles des animaux qui ſont munis de ces dernieres, en ont rarement elles-mêmes, encore ne s'en ſervent-elles point (207). Ainſi, au lieu que les ſangliers mettent en uſage leurs défenſes, leurs femelles ſe contentent de mordre. Aucun animal (208) à corne n'a de dents qui lui ſortent de la bouche. Tous ceux qui en ont de telles, les ont creuſes, & les autres les ont ſolides. Tous les poiſſons (209) ont les dents faites en forme de ſcie, excepté le ſcare, qui ſeul, entre les animaux aquatiques, les a uniformes. Au reſte, beaucoup (210) de poiſſons ont toute la bouche, & même la langue, garnies de dents, afin de pouvoir cribler de morſures les aliments qu'ils ne peuvent broyer. Il s'en trouve auſſi pluſieurs qui ont des dents au palais, & même à la (211) queue. Chez d'autres eſpeces de poiſſons, les dents ſont recourbées en dedans, & ils n'ont pas d'autre reſſource pour retenir la pâture (212) qu'ils ont ſaiſie, & qui, ſans cette diſpoſition de leur denture, leur échapperoit.

Les aſpics n'ont point les dents différentes des autres ſerpents. A la mâchoire ſupérieure ils en ont (213) deux très longues,

---

me détail chez Nicandre, qui dit, en parlant de l'aſpic :

Quattuor illi intus dentes curvique cavique,
Et longi, maxillæ altis radicibus hærent :
Hi vitus capiunt tunicâ ſuper undique tecti, &c.
Nicandre, traduct. de Gorræus.

pionum aculei, venenum infundentes. Non aliud hoc eſſe quàm fel ſerpentium, & inde venis ſub ſpina ad os pervenire, diligentiſſimi auctores ſcribunt. Quidam unum eſſe eum; & quia ſit aduncus, reſupinari, cùm momorderit. Aliqui, tunc decidere eum, rurſuſque recreſcere, facilem decuſſu: & ſine eo eſſe, quas tractari cernamus. Scorpionis caudæ ineſſe eum, & pleriſque ternos. Viperæ dentes gingivis conduntur. Hæc eodem prægnans veneno, impreſſo dentium repulſu virus fundit in morſus. Volucrum nulli dentes, præter veſpertilionem. Camelus una, ex iis quæ non ſunt cornigera, in ſuperiori maxilla primores non habet. Cornua habentium nulli ſerrati. Et cochleæ dentes habent: indicio eſt etiam à minimis earum deroſa vitis. At in marinis cruſtata & cartilaginea primores habere, item echinis quinos eſſe, unde intelligi potuerit, miror. Dentium vice aculeus inſectis. Simiæ dentes, ut homini. Elephanto intus ad mandendum quatuor: præterque eos, qui prominent, maſculis reflexi, fœminis recti atque proni. Muſcu-

(214) Ecoutons Tertullien : *Scorpii ſeries illa nodorum venenata, intrinſecus venula ſubtilis; arcuato impetu ſurgens, hamatile ſpiculum in ſummo tormenti ratione ſtringit... Id ſpiculum & fiſtula eſt, patulâ tenuitate in vulnus & virus, quâ figit, effundit.* Tertullien, *in Scorp.* Voyez auſſi Saint Baſile, *in Hexaem. Homil.* 9.

(215) L'Anatomie moderne a fait voir la fauſſeté de cette explication. Le venin des ſerpents réſide dans une petite poche ſalivaire, ou, ſelon d'autres, dans les eſprits ardents que la colere leur porte dans la tête, au moment où ils mordent.

(216) Voyez Nicandre, p. 16.

(217) Celle-ci en eſt même très bien fournie, en ayant, pour le moins, vingt-quatre; ſavoir, douze à chaque mâchoire. Parmi les oiſeaux réels, les canards & les oies ont le bec dentelé, comme Juba l'écrit des oiſeaux de Diomede, dont nous avons traité au livre précédent, ch. 44.

(218) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, ch. 11, p. 186.

(219) Ariſtote, *ibid.*

(220) C'eſt-à-dire *quatre de part & d'autre*, ſelon le Pere Hardouin.

(221) Ceci ne paroît pas conforme aux relations. Ariſtote ne dit rien qui ſpécifie cette différence des défenſes

l'une à droite, & l'autre à gauche, qui ſont percées d'un petit trou longitudinal, par lequel ces animaux injectent leur venin, comme le ſcorpion fait avec ſon aiguillon (214). Ceux des Ecrivains qui ont fait le plus de recherches ſur ces matieres, diſent que ce venin des ſerpents n'eſt autre choſe que leur fiel (215), qui, du foie, eſt conduit dans la bouche par de petites veines ſituées ſous l'épine. Quelques-uns prétendent que, des dents du ſerpent, une ſeule eſt venimeuſe, & que, comme elle eſt crochue, elle ſe renverſe quand l'animal imprime ſa morſure. D'autres penſent même qu'alors elle tombe; mais ils ſe figurent qu'elle revient enſuite: ils prétendent qu'elle eſt facile à arracher, & que les ſerpents que nous voyons manier aux bateleurs n'ont point cette dent. Ils diſent auſſi que les ſcorpions ont une ſemblable dent à la queue, & même que la plupart en ont trois. Les dents de la vipere ſont enfoncées dans ſes gencives, & elle répand ſon venin (216) dans les morſures, au moyen de la preſſion de ſes dents contre leurs alvéoles. Les oiſeaux n'ont point de dents, excepté la chauve-ſouris (217). Entre les animaux ſans cornes, le chameau eſt le ſeul (218) qui n'ait point de dents de devant à la mâchoire ſupérieure. Aucun des animaux (219) cornus n'a les dents faites en forme de ſcie. Les colimaçons ont des dents; &, ce qui le prouve, c'eſt que même les plus petits d'entre eux rongent la vigne. A l'égard des poiſſons marins, je ne conçois pas ſur quoi on a pu juger que les cruſtacées & les cartilagineux en ont en devant, & que les hériſſons en ont cinq. L'aiguillon des inſectes leur tient lieu de dents. La denture du ſinge reſſemble à celle de l'homme. L'éléphant a dans la bouche quatre dents (220) qui lui ſervent à mâcher; en outre il en a deux autres qui lui ſortent hors de la bouche, leſquelles, dans le mâle, ſont recourbées vers le haut, &, dans la femelle, ſont (221)

---

de l'éléphant femelle avec celles de l'éléphant mâle. Il dit ſeulement que ces défenſes, chez la femelle, ſont dirigées de haut en bas: Κάτω δὲ οἱ ὀδόντες βλέπουσιν, *deorſum autem dentes vergunt.*

lus marinus, qui balænam antecedit, nullos habet: ſed pro iis, ſetis intus os hirtum, & linguam etiam ac palatum. Terreſtrium minutis quadrupedibus, primores bini utrinque longiſſimi.

Cæteris cum ipſis naſcuntur: homini, poſtquam natus eſt, ſeptimo menſe. Reliquis perpetuò manent. Mutantur homini, leoni, jumento, cani, & ruminantibus: ſed leoni & cani, non niſi canini appellati. Lupi dexter caninus in magnis habetur operibus. Maxillares, qui ſunt à caninis, nullum animal mutat. Homini noviſſimi, qui genuini vocantur, circiter viceſimum annum gignuntur: multis & octogeſimo, fœminis quoque; ſed quibus in juventa non fuêre nati. Decidere in ſenecta, & mox renaſci certum eſt. Zanclen Samothracenum, cui renati eſſent poſt centum & quatuor annos, Mucianus viſum à ſe prodidit. Cæterò

(222) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, chez qui on lit, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 10: *Muſculus marinus dentium loco pilos habet ſuillis ſetis ſimiles.* Nous avons traité du muſcule tout à la fin du derniet chapitre du l. 9, tome 3.

(223) Tels que les chieus, les chats, les rats, &c.

(224) A ſept, huit ou dix mois, & quelquefois à la fin ſeulement de la premiere année, ſelon M. de Buffon, tome 4, p. 202.

(225) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, ch. 11, p. 190.

(226) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 6, ch. 31, p. 777.

(227) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 6, ch. 20, p. 741.

(228) Pour polir l'or.

(229) Cette diſtinction de droite & de gauche nous paroît être un préjugé.

(230) La dent du loup eſt auſſi employée comme remede, comme préſervatif, & comme amulette myſtérieux. Voyez le liv. 28, vers la fin du chapitre 19.

(231) C'eſt ce qu'avance Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, chap. 11, p. 190; mais Scaliger le reprend ſur cette aſſertion, & atteſte qu'un de ſes enfants, que ſa mere, & que lui-même avoient perdu des dents molaires, à la place deſquelles il en étoit revenu d'autres. Il avoue cependant que les vraies dents molaires, c'eſt-à-dire les dernieres de ce nom de chaque côté, ne repouſſent jamais ſi une fois on les arrache, ou qu'elles viennent à tomber.

(232) Nous appellons ces dents, droites,

droites, & penchées vers le bas. Le muſcule marin (222), qui marche devant la baleine, n'a point de dents; mais en revanche il a la gueule, la langue, & le palais hériſſés de poils ſemblables aux ſoies des cochons. Parmi les animaux terreſtres, on remarque que les quadrupedes de la petite (223) eſpece ont à chaque mâchoire deux dents de devant très longues.

Tous les animaux naiſſent avec des dents, excepté l'homme, à qui elles viennent à ſept mois (224). L'homme, le lion, les bêtes de charge, le chien, & les animaux qui ruminent, changent (225) de dents; mais le lion (226) & le chien (227) ne changent que de dents canines : les autres animaux conſervent toujours les leurs. On emploie pour des ouvrages (228) importants la dent canine droite (229) d'un loup (230). Les dents molaires, qui ſont après les canines, ne tombent à aucun (231) animal. Celles que les Latins nomment *dentes genuini* (232), viennent à l'homme vers l'âge de vingt ans : elles viennent auſſi à quatre-vingts ans (233) aux hommes & aux femmes, mais ſeulement quand elles ne leur ſont pas venues dans la jeuneſſe. Il eſt certain (234) qu'elles reviennent aux vieillards même à qui elles tombent. Mucianus raconte avoir vu un nommé (235) Zanclès de Samothrace, à qui elles étoient revenues à l'âge de plus de

dents de ſageſſe, du nom que leur a donné Hippocrate. Ariſtote les nomme les *cranteres*, c'eſt-à-dire les dents de perfection, ou celles par qui le nombre des dents eſt rendu parfait. Les Latins les nommoient de même, *genuini*, non pas *à genis*, comme le veulent Feſtus & un Interprete de Perſe; mais d'un mot barbare, c'eſt-à-dire Celtoſcythe, qu'ils avoient adopté & latiniſé. Ce mot eſt *gen*, qui, encore aujourd'hui en Suédois, en Anglo-Saxon, &c. ſignifie, ſelon le docte Jean Ihre, *id quod in re quavis reſiduum*. Ainſi *dentes genuini*, c'eſt le réſidu des dents à croître, le reſtant des dents qui doivent pouſſer; celles qui ferment la marche de la dentition.

(233) Ariſtote, *ibid.* Ceci eſt pareillement atteſté par Albert le Grand, liv. 2, *de Anim.* Traité 3, chap. 6, p. 372. Conſultez Sennert, liv. 2, part. 1, ch. 10, p. 261.

(234) Confirmé par Schenckius, *Obſerv. Medic.* l. 1, p. 218.

(235) La plupart des manuſcrits portent *Zoclen* au lieu de *Zanclen*.

maribus plures, quàm fœminis, in homine, pecude, capris, ſue. Timarchus Nicoclis illius pater duos ordines habuit maxillarum. Frater ejus non mutavit primores, ideoque prætrivit. Eſt exemplum dentis homini & in palato geniti. At canini amiſſi caſu aliquo nunquam renaſcuntur. Cæteris ſenectâ rubeſcunt, equo tantùm candidiores fiunt.

Ætas veterinorum dentibus indicatur. Equo ſunt numero XL. Amittit triceſimo menſe primores utrinque binos: ſequenti anno totidem proximos. Cùm ſubeunt dicti columellares, quinto anno incipiente, binos amittit, qui ſexto anno renaſcuntur. Septimo omnes habet, & renatos, & immutabiles. Equo caſtrato priùs, non decidunt dentes. Aſi-

(236) Schenckius, *Obſerv. Med.* l. 1, p. 217, rapporte pluſieurs exemples ſemblables.

(237) C'eſt ce que Pline a déja dit au l. 7, chap. 16, d'après Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, chap. 10, p. 193. Cette aſſertion eſt auſſi confirmée par Alberr le Grand, l. 2, *de Anim.* Tr. 1, chap. 4, p. 105. Voyez auſſi Scaliger, ſur le paſſage d'Ariſtote en queſtion. Au reſte, comme l'obſerve le Pere Hardouin, c'eſt une regle qui ſouffre des exceptions.

(238) On liſoit auparavant *capriſve*. Le Pere Hardouin prouve, par le texte d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 11, p. 193, qu'il faut lire *capris, ſue*. Voyez auſſi Albert le Grand, l. 2, *de Anim.* traité 1, chap. 4, p. 105.

(239) Les manuſcrits ſont ici corrompus. Ils portent *Nicoclis filius Paphii*, au lieu de *Nicoclis illius pater*, comme Pintianus lit, & comme il prouve qu'on doit lire, tant d'après Ariſtote, que d'après Pollux, ch. 4, l. 2, p. 92.

(240) On raconte la même choſe de Dryperine, fille du grand Mithridate; ainſi que d'Hercule, & même de pluſieurs perſonnages modernes. Voyez Valere Maxime, l. 1, ch. 8; Pollux, l. 2, ch. 4, p. 92; & Schenckius, *Obſerv. Médic.* l. 1, ch. 216.

(241) La plupart des manuſcrits portent *præterivit*; leçon inſoutenable. Il faut *prætrivit*, comme liſent les Editeurs. C'eſt ſans raiſon que le Pere Hardouin propoſe de lire *pertrivit*. Pline a dit, & a voulu dire, que le perſonnage en queſtion ne perdit point la premiere rangée quand il lui en vint une ſeconde; ce qui l'obligea de limer l'avance & la ſaillie défectueuſe de cette premiere rangée.

(242) Schenckius raconte un fait tout ſemblable, *Obſerv. Médic.* l. 1, p. 217.

cent quatre ans (236). Au reſte, les mâles (237) ont plus de dents que les femelles, dans les hommes, les moutons, les chevres (238), les cochons. Timarque, pere du fameux (239) Nicoclès, avoit deux rangées (240) de dents à chaque mâchoire. Son frere conſerva toujours ſes premieres (241) dents de devant lorſqu'il lui en repouſſa d'autres; auſſi fut-il obligé de corriger cette proéminence défectueuſe avec une lime. On a vu un homme (242) à qui il étoit venu une dent au palais. Mais ſi les canines tombent par quelque accident, elles ne (243) reviennent jamais. Le cheval eſt le ſeul animal à qui elles deviennent plus blanches dans la vieilleſſe; car, à tous les animaux, elles deviennent (244) rouſſes.

On connoît (245) à la dent l'âge des bêtes de charge. Le cheval (246) a quarante dents. A deux ans & demi il en perd deux de devant, tant deſſus que deſſous. Dans le cours de l'année ſuivante, il en perd deux autres, voiſines des précédentes. A l'époque où celles qu'on nomme les crochets (247) lui viennent, c'eſt-à-dire au commencement de la cinquieme année, il en perd deux autres, qui reviennent pendant la ſixieme année. A ſept ans il a toutes ſes dents, tant celles qui ſont revenues, que celles qui ne tombent point. Les dents ne tombent point à un cheval qui a été coupé (248). Les

(243) Conſultez Sennert, livre ſecond, part. 1, ch. 10, p. 263.

(244) Au lieu de *rubeſcunt*, quelques-uns liſent ici *rufeſcunt*. Ariſtote écrit que les dents des autres animaux deviennent noires dans la vieilleſſe. Selon Albert le Grand, l. 2, *de Anim.* ch. 4, p. 105, elles deviennent noirâtres & ſafranées chez les vieux chiens.

(245) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, ch. 22, p. 753.

(246) Ariſtote, *ibid.* p. 749.

(247) *Ætas cognoſcitur equorum & ferè omnium quæ ungulas indiviſas habent, & etiam cornutorum, quod equus triginta menſium primùm dentes medios dicitur amittere, duos ſuperiores & totidem inferiores. Incipientes quartum agere annum itidem ejiciunt, & totidem proximos eorum quos amiſerunt, & incipiunt naſci quos vocant columellares. Quinto anno incipiente item eodem modo amittere binos, quos caninos habent, &c.* Varron. *de re ruſt.* l. 2, ch. 7.

(248) Ni le bois à un cerf qui a été châtré, ſelon l'obſervation d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 9, ch. 79, p. 1174.

norum genus triceſimo menſe ſimiliter amittit, deinde ſenis menſibus. Quod ſi non priùs peperêre, quàm decidant poſtremi, ſterilitas certa. Boves bimi mutant. Suibus decidunt nunquam. Abſumtâ hac obſervatione, ſenectus in equis & cæteris veterinis intelligitur dentium brochitate, ſuperciliorum canitie, & circa ea lacunis, cùm ferè ſedecim annorum exiſtimantur. Hominum dentibus quoddam ineſt virus: namque & ſpeculi nitorem ex adverſo nudati hebetant, & columbarum fœtus implumes necant. Reliqua de iis in generatione hominum dicta ſunt. Erumpentibus morbi corpora infantium accipiunt. Reliqua animalia, quæ ſerratos habent, ſæviſſima dentibus.

Linguæ non omnibus eodem modo. Tenuiſſima ſerpentibus & triſulca, vibrans, atri coloris, &, ſi extrahas, prælonga; lacertis biſida & piloſa; vitulis quoque marinis duplex: ſed ſupra dictis capillamenti tenuitate: cæteris ad cir-

(249) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, ch. 23, p. 757.

(250) Ariſtote, *ibid.* p. 759.

(251) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, ch. 20, p. 745.

(252) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 11, p. 190; Albert le Grand, l. 2, *de Anim* ch. 4, p. 105.

(253) *Supercilia cana & ſub ea lacunæ, ex obſervatu dicunt eum equum habere annos ſexdecim.* Varron, *ibid.*

(254) Du moins dans la colere, ſelon Riolan, qui atteſte avoir ſouvent vu venir la gangrene aux plaies faites par la morſure de l'homme.

(255) *Nudati* a rapport à *ſpeculi*, & non à *dentes*; ce que n'a point compris le Pere Hardouin. Les miroirs des Anciens étoient de métal, & ſur-tout d'argent. Une dent gâtée, fraîchement arrachée, & ſuſpendue à la proximité de ces miroirs, devoit effectivement les ternir.

(256) Le Pere Hardouin, faute d'avoir compris qu'il s'agit ici d'un préjugé des Anciens ſur les propriétés des dents détachées de la mâchoire, critique Pline fort injuſtement, en diſant: *Quâ vi, porro? halitune, an morſu? Si halitu, non ea vis dentium eſt; ſi morſu, continui ſolutione, non id aliâ occultâ vi peragunt.*

(257) Au l. 7, ch. 16, tome 3.

(258) Conſultez le livre d'Hippocrate ſur la dentition, à la ſuite du ſeprieme tome des Œuvres de Galien.

(259) Ariſtote, ſect. 10, probl. 21, p. 725.

ânes (249), de même que les chevaux, commencent à perdre leurs dents à trente mois; enſuite ils les perdent de ſix mois en ſix mois. S'ils n'engendrent point avant la chûte de leurs dernieres dents, on doit (250) les tenir pour ſtériles. Les bœufs (251) font de nouvelles dents à deux ans. Celles des cochons ne (252) tombent jamais. Quand on ne peut plus connoître à la dent l'âge des chevaux & des autres bêtes de charge, on connoît du moins qu'ils ſont vieux lorſqu'ils ont les dents longues & ſaillantes, les ſourcils blancs & des creux auprès des ſourcils, & on eſtime (253) qu'ils ont alors environ ſeize ans. Les dents de l'homme ont un certain venin (254); car ſi on les expoſe devant un miroir dépouillé de ſon rideau (255), elles en terniſſent l'éclat; & ſi on met des dents (256) humaines dans un nid de pigeons, elles auront la propriété malfaiſante de faire mourir les pigeonneaux qui n'ont point encore de plumes. Ce qu'il y a de plus à dire ſur la dentition de l'homme, ſe trouve au livre où nous (257) avons traité de la génération de l'homme. Quand elles viennent aux enfants, ils en ſont malades (258). Les animaux qui ont les dents faites en forme de ſcie, ſont très redoutables par leurs morſures.

Tous les animaux (259) n'ont pas la langue faite de la même façon. Celle des ſerpents eſt à trois pointes : elle eſt (260) très déliée, animée de vibrations, & de couleur noire. Quand elle eſt arrachée, on la trouve très longue. Celle des lézards (261) eſt fendue en deux, & velue. Celle des veaux (262) marins eſt auſſi fendue en deux; mais celle des ſerpents eſt menue par le bout,

(260) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, chap. 20, p. 277; & l. 4, *de partib. anim* ch. 17, p. 898. Au reſte, la langue des ſerpents n'eſt qu'à deux pointes, ſelon Ariſtote, *ibid.* & ces pointes, ſoit qu'il en faille admettre trois, avec Pline, ou deux ſeulement avec Ariſtote, ſont réelles, & non l'effet de la double ou de la triple vibration de ce membre chez le ſerpent, comme ſe l'eſt figuré Saumaiſe. Voyez, ſur la langue des ſerpents & des lézards, Galien, l. 11, *de uſu partium*, ch. 10, p. 569; & Albert le Grand, *de Anim.* l. 12, Traité 3, ch. 5, p. 369.

(261) Ariſtote, *ibid.*

(262) Ariſtote, *ibid.*

cumlambenda ora. Piſcibus paulò minùs tota adhærens, crocodilis tota. Sed in guſtatu, linguæ vice carnoſum aquatilibus palatum. Leonibus, pardis, omnibuſque generis ejus, etiam felibus, imbricatæ aſperitatis, ac limæ ſimilis, attenuanſque lambendo cutem hominis. Quæ cauſa etiam manſuefacta, ubi ad vicinum ſanguinem pervenit ſaliva, invitat ad rabiem. De purpurarum linguis diximus. Ranis prima cohæret, intima abſoluta à gutture, quâ vocem mittunt mares, cùm vocantur ololygones. Stato id tempore evenit, cientibus ad coïtum fœminas. Tum ſiquidem inferiore labro demiſſo, ad libramentum modicæ aquæ receptæ in fauces, palpitante ibi linguâ ululatus elicitur. Tunc extenti buccarum ſinus perlucent, oculi flagrant labore propulſi. Quibus in poſteriori parte aculei, & iis dentes & lingua. Apibus etiam prælonga, eminens & cicadis. Quibus aculeus in ore fiſtuloſus, iis nec lingua, nec dentes. Quibuſdam inſectis intus lingua, ut formicis. Cæterùm lata elephanto præcipuè. Reliquis in ſuo genere ſemper

(263) Ariſtote, *ibid.*

(264) Au livre 9, chapitre 36, tome troiſieme.

(265) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 4, ch. 9, p. 491.

(266) Comme qui diroit hurleurs. C'eſt un mot Grec dont la racine eſt ὀλολυγή, *ululatus, ejulatus, &c.* Chez Aratus ὀλολυγών eſt auſſi le nom d'un oiſeau ſolitaire. Heſychius, page 689, en fait auſſi le nom d'une ſorte de ver de terre.

(267) Ces détails empruntés d'Ariſtote, *ibid.* p. 492, ſont confirmés par Albert le Grand, *de Anim.* livre 5, Traité 2, ch. 2, p. 171.

(268) Ariſtote, *de part. anim.* l. 4, chap. 6, p. 1028.

(269) Comme l'abeille, la fourmi, &c.

(270) Pline en a déja parlé plus haut, chap. 26.

(271) Comme les mouches, les couſins, &c. à qui la Nature a donné, dans le même membre, une trompette & une lance, comme dit Tertullien au livre de l'ame, & contre Marcion.

(272) Ariſtote, *de part. anim.* l. 2, chap. 17, p. 998.

(273) Tous les manuſcrits portent *cæterùm lata elephanto præcipuè.* C'eſt ſans fondement que Pintianus veut qu'on liſe, *Veterinis lata, elephanto*

comme un cheveu. Les lézards & les veaux marins ſe ſervent de la leur pour ſe lécher les babines. Celle des poiſſons (263) eſt preſque toute entiere adhérente; celle des crocodiles l'eſt entiérement. Les animaux aquatiques ont le palais charnu, & il leur ſert de langue pour goûter la nourriture. Les lions, les léopards, & autres animaux de cette eſpece, & même les chats, ont la langue âpre & raboteuſe, ſemblable à une lime, & elle ſemble ronger la peau de l'homme en la léchant. C'eſt pourquoi ſi la ſalive de ces animaux, même de ceux qui ſont apprivoiſés, vient à pénétrer trop avant lorſqu'ils lechent ainſi la peau, le voiſinage du ſang les tente, & réveille en eux la fureur carnaſſiere. Nous avons parlé ailleurs (264) de la langue des pourpres. Les (265) grenouilles ont la leur attachée par le bout, & le reſte libre vers le goſier: c'eſt par cette méchanique qu'elles forment ces ſons aigus, par leſquels, en certain tems, les mâles, appellés alors (266) ololygons, invitent les femelles à l'accouplement. Pour cet effet la grenouille (267) mâle prend dans ſon goſier un peu d'eau, qu'elle agite en remuant la mâchoire inférieure, & en ſecouant en même tems la langue; car c'eſt ainſi que ſe forme ce cri dont nous parlons: alors les environs de leur bouche ſont gonflés & luiſants; & leurs yeux, pouſſés en dehors par les efforts qu'elles font, paroiſſent enflammés & ardents. Les animaux (268) qui ont un aiguillon (269) à la partie poſtérieure du corps, ont auſſi des dents & une langue. Celle des abeilles eſt fort longue. Celle des cigales (270) paroît en dehors. Les animaux qui ont dans la bouche un aiguillon (271) creux, n'ont ni langue ni dents. Quelques inſectes (272) ont la langue dans la bouche, comme les fourmis. Celle de l'éléphant (273) eſt preſque toute en largeur.

perexigua, ſut ce qu'on lit chez Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, chap. 11, p. 195, que la langue de l'éléphant eſt tellement reculée dans ſa bouche, & ſi petite, qu'à peine l'apperçoit-on. Pline a voulu exprimer plus énergiquement la même choſe, en diſant que la langue de l'éléphant étoit plus large que longue; ce qui eſt dire qu'elle eſt courte à l'excès.

abſoluta : homini tantùm ita ſæpè conſtricta venis, ut intercidi eas neceſſe ſit. Metellum Pontificem adeo inexplanatæ fuiſſe accepimus, ut multis menſibus tortus credatur, dum meditatur in dedicanda æde opiparè dicere. Cæteris ſeptimo fermè anno ſermonem exprimit. Multis verò talis ejus ars contingit, ut avium & animalium vocis indiſcretè edatur imitatio. Intellectus ſaporum & cæteris in prima lingua, homini & in palato.

Tonſillæ in homine, in ſue glandulæ. Quod inter eas, uvæ nomine, ultimo dependet palato, homini tantùm eſt. Sub ea minor lingua, epigloſſis appellata, nulli ova generantium. Opera ejus gemina, duabus interpoſita fiſtulis. Interior earum appellatur arteria, ad pulmonem atque cor pertinens : hanc operit in epulando, ne ſpiritu ac voce illac meante, ſi potus cibuſve in alienum deerravit tramitem, torqueat. Altera exterior appelletur ſanè gula, quâ cibus atque potus devoratur. Tendit hæc ad ſtomachum, is ad ventrem. Hanc per vices operit, cùm ſpiritus tantùm aut

(274) Voyez Sennert, *Pract.* l. 1, part. 3, ſect. 5, ch. 2, p. 251.

(275) Lucius Metellus, Souverain Pontife, dont nous avons parlé au livre 7, ch. 43, tome 3.

(276) Je lis au texte *opiparè dicere*, & non pas *Opi verè dicere* avec le Pere Hardouin, ni *Opifera* avec les manuſcrits, qui ſont ici en faute. *Opiparè dicere*, c'eſt *lautè, abundanter, & cum apparatu dicere.* Il eſt évident que c'eſt là la véritable leçon.

(277) Au plus tard.

(278) Confirmé par Albert le Grand, *ibid.*

(279) Et à la totalité preſque entiere de la langue, comme l'obſerve le Pere Hardouin.

(280) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, ch. 15, p. 213.

(281) Ariſtote, *ibid.*

(282) Sur leſquelles conſultez Eraſiſtrate, chez Plutarque, l. 7, *Sympoſ.* p. 698, où elle eſt appellée μεσάυλος, *quaſi medianum oſtium inter duos αὐλὰς.* Au reſte, ces fonctions attribuées à l'épiglotte par Eraſiſtrate, ſont contredites par l'Anatomie moderne.

(283) Dont l'office eſt d'aſpirer & de reſpirer, & de fournir par ce moyen de l'air au poumon & au cœur. Voyez Tous

Tous les animaux, chacun dans leur genre, ont toujours la langue libre & dégagée; excepté l'homme, à qui elle ſe trouve ſouvent embarraſſée par des veines ou filets qu'il eſt néceſſaire de couper (274). On raconte que le Pontife Metellus (275) avoit la langue ſi peu libre, qu'il fut comme à la queſtion durant pluſieurs mois lorſqu'il voulut s'exercer à prononcer (276) un diſcours d'appareil pour la dédicace d'un temple. Pour l'ordinaire les enfants parlent diſtinctement à (277) ſept ans. Il y a des hommes qui ſavent contrefaire parfaitement la voix des oiſeaux & des autres animaux. Les animaux ont au bout (278) de la langue le ſentiment du goût; mais l'homme l'a auſſi au palais (279).

Ce qu'on appelle dans l'homme les *amygdales*, prend le nom de *glandes* dans le cochon. Ce qui eſt entre les amygdales, qui pend de l'extrémité du palais, & qu'on nomme la luette, ne ſe trouve que dans l'homme. Au deſſous (280) de la luette eſt l'épiglotte, qui ne ſe trouve dans aucun animal (281) ovipare. Elle ſert à deux (282) fonctions; c'eſt pourquoi elle eſt placée entre deux conduits. L'antérieur s'appelle la trachée-artere (283), & il va juſqu'au poumon & au cœur; il eſt couvert de l'épiglotte lorſque nous mangeons : car comme il ſert de paſſage à la reſpiration & à la voix, ſi la nourriture ou la boiſſon (284) venoit à y tomber (285), en s'égarant de ſa route naturelle, il en ſeroit léſé. Le conduit ultérieur s'appelle l'œſophage, par où paſſent le boire & le manger; il aboutit à l'orifice ſupérieur du ventricule; après quoi ſuit le ventricule même. L'entrée de l'œſophage eſt couverte alternativement de l'épiglotte, ſoit qu'on ne faſſe que

Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 1, chap. 18, p. 127 & 128.

(284) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *ibid.* p. 128.

(285) Rien ne ſauroit tomber dans la trachée-artere, au moins directement, & comme les Anciens le ſuppoſoient; tout paſſe en droiture dans l'œſophage : mais celui-ci tient à la trachée-artere par des anneaux, au moyen deſquels il peut accidentellement entrer quelque choſe dans ce conduit intérieur

vox commeat, ne reſtagnatio intempeſtiva alvi obſtrepat. Ex cartilagine & carne arteria, gula nervo & carne conſtat.

Cervix nulli, niſi quibus utraque hæc. Cæteris collum, quibus tantùm gula. Sed quibus cervix, è multis vertebratiſque orbiculatim oſſibus flexilis, ad circumſpectum, articulorum nodis jungitur. Leoni tantùm, & lupo, & hyænæ, ex ſingulis rectiſque oſſibus rigens. Cæterò ſpinæ annectitur : ſpina lumbis ; oſſea, ſed tereti ſtructurâ, per media foramina à cerebro medullâ deſcendente. Eamdem eſſe ei naturam, quam cerebro, colligunt : quoniam prætenui ejus membranâ modò incisâ ſtatim exſpiretur. Quibus longa crura, iis longa & colla. Item aquaticis, quamvis brevia crura habentibus : ſimili modo uncos ungues.

(286) Ariſtote, *de part. anim.* l. 3, ch. 3, p. 1002.

(287) Ariſtote, *ibid.*

(288) Ariſtote, *de part. anim.* l. 4, ch. 10, p. 1132.

(289) Ou *chignon du cou.*

(290) C'eſt-à-dire un cou ſans nuque ; car ce ſont des expreſſions très diſtinctes, tant chez les Modernes que chez les Anciens ; témoin Varron, lorſqu'en parlant des vaches, il recommande de les choiſir *cervicibus craſſis ac longis, à collo palearibus demiſſis.* Varron, *de re ruſt.* l. 2, chap. 5.

(291) Conſultez, ſur le jeu & la ſtructure de ces articulations, l'*Oſtéologie* d'Andrèz de S. Laurent, liv. 2, chap. 24, p. 89.

(292) Ariſtote, *ibid.*

(293) Confirmé par Elien, *Hiſt. Anim.* l. 4, ch. 34 ; démenti par l'Anatomie moderne. Voyez le *Journal des Savants*, Juin 1667.

(294) Confirmé par Elien, *Hiſt. Anim.* ch. 26 ; mais démenti par M. de Buffon, tome 7, p. 192, où il dit : » Ariſtote a écrit mal-à-propos que le » loup avoit dans le cou un ſeul os » continu ; le loup a, comme le chien, » & comme les autres animaux qua- » drupedes, pluſieurs vertebres dans » le cou, & il peut le fléchir & le » plier de la même façon : on trouve » ſeulement quelquefois une des ver- » tebres lombaires adhérente à la ver- » tebre voiſine ».

(295) Le *dubbah* de Barbarie, qui eſt le même animal que l'hyene (& qui, ſelon la deſcription qu'en donne le Docteur Shaw, tome 1, p. 320, eſt de la grandeur du loup, du moins aux

reſpirer, ſoit que l'on parle, afin d'empêcher que les aliments ne regorgent dans la bouche & ne gênent ces deux fonctions. La trachée-artere eſt (286) compoſée de chair & de cartilages : l'œſophage l'eſt de nerfs (287) & de chair.

Les ſeuls animaux qui ont une trachée-artere & un (288) œſophage ont auſſi une nuque (289). Ceux qui n'ont que l'œſophage n'ont auſſi qu'un ſimple cou (290). Mais ceux qui ſont pourvus d'une nuque, peuvent aiſément la tourner pour regarder de côté & d'autre; car elle eſt compoſée de pluſieurs os ronds, autrement vertebres, qui ſont joints enſemble par des (291) articulations particulieres. Il n'y a que (292) le lion (293), le (294) loup & l'hyene (295), qui aient la nuque roide, droite, & faite d'un ſeul os. Au reſte la nuque eſt attachée à l'échine ou épine du dos, & l'échine aux lombes. Celle-ci eſt compoſée auſſi de pluſieurs os ronds ou vertebres percées dans le milieu, pour donner paſſage à la moëlle qui deſcend du cerveau, & qu'on nomme moëlle allongée. On juge que cette moëlle eſt de même nature (296) que le cerveau, parceque, ſi la tunique très mince dont elle eſt revêtue vient à être entamée, l'animal (297) meurt auſſi-tôt. Les oiſeaux (298) qui ont de longues jambes, ont auſſi un long cou; & cette longue encolure ſe remarque pareillement dans les oiſeaux (299) aquatiques, quoiqu'ils aient les jambes courtes, & dans les oiſeaux (300) à ongles crochus.

---

royaumes de Tunis & d'Alger); le *dubbah*, dis-je, a le cou ſi exceſſivement roide, que lorſqu'il veut regarder derriere lui, ou ſeulement de côté, il eſt obligé de tourner tout le corps, comme les cochons, les taiſſons & les crocodiles.

(296) Ariſtote, *de part. anim.* l. 2, chap. 7, p. 985, les juge d'une nature différente, & même oppoſée. La cervelle eſt très froide de ſa nature, dit-il, au lieu que la moëlle allongée eſt très chaude. Albert le Grand ſe range du parti d'Ariſtote, l. 12, *de anim.* Traité 2, chap. 3, p. 353.

(297) Conſultez-en la cauſe chez Andrèz de S. Laurent, l. 4, p. 164.

(298) Tels que les grues.

(299) Tels que les cygnes, les oies, &c.

(300) Tels que le *butor*, &c. Au reſte tous les manuſcrits portent *ſimili modo*, & non pas *diſſimili modo*, comme on lit dans l'édition d'Elzévyre.

Guttur homini tantùm & ſuibus intumeſcit, aquarum quæ potantur plerumque vitio. Summum gulæ fauces vocantur, extremum ſtomachus. Hoc nomine eſt ſub arteria jam carnoſa inanitas annexa ſpinæ, & latitudine ac longitudine lacunæ modo fuſa. Quibus fauces non ſunt, ne ſtomachus quidem eſt, nec colla, nec guttur, ut piſcibus; & ora ventribus junguntur. Teſtudini marinæ lingua nulla, nec dentes: roſtri acie comminuit omnia. Poſtea arteria & ſtomachus denticulatus callo, in modum rubi, ad conficiendos cibos, decreſcentibus crenis, quidquid appropinquat ventri. Noviſſima aſperitas, ut ſcobina fabri.

Cor animalibus cæteris in medio pectore eſt, homini tantùm infra lævam papillam, turbinato mucrone in priora eminens. Piſcibus ſolis ad os ſpectat. Hoc primum naſcentibus formari in utero tradunt, deinde cerebrum, ſicut tardiſſimè oculos; ſed hos primùm emori, cor noviſſimè. Huic præcipuus calor. Palpitat certè, & quaſi alterum movetur intra animal, præmolli firmoque opertum membranæ

(301) Conſultez la deſcription de cette maladie chez Sennert, l. 2, *Pract.* part. 1, ch. 25, p. 289. Ce ſont certaines eaux qui la donnent. Elle eſt commune dans les Alpes, au voiſinage de Turin, ainſi que dans les Alpes Germaniques, ſelon Scaliger, *Comment. d'Ariſt.* p. 90. On lit chez un ancien Commentateur de Juvénal ſur la treizieme Satyre: *Tanquam ſi in Alpibus homines gutturoſos admireris, ubi tales ſunt plurimi: nam lata & inflata colla habent.*

(302) Je lis au texte *lacunæ* avec les manuſcrits, & non *lagenæ* avec quelques Editeurs.

(303) Le manuſcrit de Lyon porte *decreſcentibus venis*; les autres, *renis*; les Editeurs, *crenis*. On doute ſi ce mot eſt Latin, & ſi c'eſt celui que Pline a employé. Quoi qu'il en ſoit, il paroît être la ſource de nos expreſſions Françoiſes *crenelé, creneaux, cran, &c.*

(304) Excepté le porc, & même pluſieurs autres animaux qui ont le cœur placé comme celui de l'homme. Au reſte, l'aſſertion de Pline eſt empruntée d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 1, chapitre 20, p. 133. Elien, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 20, écrit que l'ânon marin a le cœur dans le ventre.

(305) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 18, p. 253.

Le goître (301) ne vient qu'à l'homme & au porc : ce ſont le plus ſouvent les mauvaiſes eaux qui l'engendrent. On donne à la partie ſupérieure de l'œſophage le nom de goſier : l'inférieure ſe nomme l'eſtomac, par lequel mot j'entends cette (302) poche charnue, longue & large, qui eſt placée ſous la trachée-artere, & qui eſt attachée à l'épine du dos. Les animaux qui n'ont point de goſier, n'ont point cette poche; ils n'ont auſſi ni cou ni gorge : mais la bouche, chez eux, eſt jointe au ventricule, comme on peut le voir chez les poiſſons. La tortue de mer n'a ni langue ni dents, & elle briſe ſa nourriture avec la pointe de ſon muſeau. Après le muſeau ſe trouvent la trachée-artere & l'œſophage : celui-ci eſt cartilagineux & dentelé comme une ronce, afin de mieux briſer les aliments; &, à meſure qu'il approche du ventricule, ſes dentelures diminuent (303), de ſorte qu'à la fin elles ſont faites comme une lime.

Les autres animaux (304) ont le cœur au milieu de la poitrine : l'homme ſeul l'a au deſſous du mamelon gauche. Il eſt d'une figure conique, & ſa pointe s'avance en devant. Les (305) poiſſons ſeuls (306) ont la pointe du cœur tournée (307) vers la bouche. On dit (308) que le cœur eſt la premiere partie qui ſe forme dans le ſein de la mere, enſuite le cerveau, & les yeux les derniers; mais que les yeux meurent les premiers, & le cœur le dernier. La principale chaleur eſt dans le cœur. Il remue (309) & bat ſans ceſſe, comme ſi c'étoit un animal à part, & renfermé dans un autre. Il eſt enveloppé d'une membrane (310) forte,

(306) Elien y joint les ſerpents, *Hiſt. Anim.* l. 5, ch. 31.

(307) Ariſtote en apporte la raiſon, livre 3, *de partib. anim.* chapitre 4, page 1005.

(308) C'eſt l'aſſertion expreſſe d'Ariſtote, *ibid.* Galien, au livre de la formation du fétus, penſe que c'eſt le foie qui ſe forme le premier; d'autres donnent cet avantage au cerveau; d'autres aux côtes; d'autres au nombril; d'autres au gros pouce du pied. Voyez Plutarque, *de Placitis Philoſoph.* l. 5, ch. 17, p. 907.

(309) Ariſtote, *ibid.*

(310) Nommée par les Anatomiſtes, le *péricarde.*

involucro, munitum coſtarum & pectoris muro, ut par erat præcipuam vitæ cauſam & originem. Prima domicilia intra ſe animo & ſanguini præbet, ſinuoſo ſpecu, & in magnis animalibus triplici, in nullo non gemino : ibi mens habitat. Ex hoc fonte duæ grandes venæ in prorſa & terga diſcurrunt, ſparsâque ramorum ſerie, per alias minores omnibus membris vitalem ſanguinem rigant. Solum hoc viſcerum vitiis non maceratur, nec ſupplicia vitæ trahit : læſumque mortem illicò affert. Cæteris corruptis, vitalitas in corde durat.

Bruta exiſtimantur animalium, quibus durum riget : audacia, quibus parvum eſt : pavida, quibus prægrande. Maximum autem eſt portione muribus, lepori, aſino, cervo, pantheræ, muſtelis, hyænis, & omnibus timidis, aut propter metum maleficis. In Paphlagonia bina perdicibus corda.

(311) Je lis au texte *ut par erat*, & non pas *ut pariat*, ni *ut pareat*, comme on lit dans les manuſcrits, par la négligence des copiſtes.

(312) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 3, ch. 4.

(313) On en trouve auſſi trois dans le cœur des poiſſons & des oiſeaux, ſelon Cæſalpin, cité à ce ſujet par Riolan, l. 3, *Anthropogr.* p. 236.

(314) La veine cave & la veine artérielle. Au reſte ceci eſt emprunté d'Ariſtote, l. 3, *de part. anim.* ch. 4, p. 1006.

(315) Je lis, avec tous les manuſcrits, *in prorſa* ; c'eſt un équivalent de *in anteriora*. C'eſt ſans beſoin que les Editeurs ſubſtituent *in priora*.

(316) Aſſertion empruntée d'Ariſtote, *ibid.* Cependant il eſt conſtant que le cœur eſt ſujet à diverſes maladies, à l'inflammation, aux ulceres, aux tumeurs, aux polypes, &c. Voyez Bartholin, *Anatom. reform.* livre 2, p. 232 ; Schenckius, liv. 2, *Obſerv. Medic.* p. 296 ; & Pline lui-même, l. 19, ch. 5.

(317) Ariſtote, *ibid.* Cependant Bartholin, *ibid.* écrit que le cœur peut ſupporter une bleſſure quelque tems, pourvu que la bleſſure n'aille pas juſqu'au ventricule du cœur, ſelon l'obſervation de Galien. Schenckius, *Obſerv. Medic.* l. 2, p. 393, écrit qu'on a vu un lievre courir encore avec ſa vîteſſe ordinaire, une bonne portée de trait, quoiqu'il eût le cœur traverſé d'une balle de fuſil. Il obſerve auſſi qu'on a vu des chiens, le cœur arraché du corps, faire encore quelques pas, aboyer, &c.

(318) Ariſtote, *ibid.*

quoique très molle; & il eſt d'ailleurs entouré par les côtes & le ſternum, qui lui ſervent de rempart, comme étant (311) la ſource & la principale cauſe de la vie. Son intérieur comprend des ventricules ou cavités tortueuſes, qui ſont les premiers domiciles de la chaleur animale & du ſang. Ces cavités ſont au nombre de (312) trois dans les grands animaux (313); & il n'eſt point d'animal qui n'en ait au moins deux. Elles ſont le véritable ſiege de l'ame. De cette ſource partent deux gros (314) vaiſſeaux qui ſe répandent en devant (315) & en arriere, & qui ſe partagent en une infinité de branches, leſquelles ſe portent de tous côtés, & diſtribuent, par d'autres branches plus petites, le ſang vital à tous les membres. Le cœur eſt le ſeul viſcere qui ne ſoit point ſujet (316) à des maladies, & qui ne languiſſe point dans les douleurs; car pour peu qu'il ſoit offenſé, la mort ſuit auſſi-tôt (317). Quoique les autres parties ſoient gâtées, le mouvement vital ne laiſſe pas de ſubſiſter dans le cœur.

On eſtime brutes (318) & ſtupides les animaux qui ont le cœur dur & roide; hardis & courageux, ceux qui l'ont (319) petit; timides & craintifs, ceux qui l'ont fort gros (320). Les rats, les lievres, les ânes, les cerfs, les pantheres, les belettes, les hyenes, & tous les animaux timides, ou ceux qui ſont malfaiſants par crainte, ont le cœur (321) très gros à proportion de leur corps. En Paphlagonie les perdrix ont deux (322) cœurs.

(319) Il faut donc regarder comme une exception à la regle, le lion diſſéqué par nos Anatomiſtes, au mois de Juin 1667, à la Bibliotheque du Roi; car le cœur de cet animal, à proportion du corps, étoit plus ample que celui d'aucun autre animal connu.

(320) C'eſt un préjugé que ſemble confirmer l'anatomie qui a été faite en France d'un jeune homme ſinguliérement peureux. Voyez le livre intitulé *Mélanges d'Hiſtoire & de Littérature*, tome 1, p. 61.

(321) Ariſtote, *ibid.*

(322) Ceci eſt emprunté de Théophraſte, cité à ce ſujet par Elien, *Hiſt. Anim.* l. 10, p. 35; & par Aulugelle, l. 16, ch. 15, p. 906; ainſi que par Athénée, l. 9, p. 390. Galien, *Admin. Anatom.* ch. 11, l. 7, obſerve que, par ce double cœur, il faut entendre un cœur à double pointe; conforma-

In equorum corde & boum oſſa reperiuntur interdum. Augeri id per ſingulos annos in homine, ac binas drachmas ponderis ad quinquageſimum accedere : ab eo detrahi tantumdem, & ideo non vivere hominem ultra centeſimum annum defectu cordis, Ægyptii exiſtimant, quibus mos eſt cadavera aſſervare medicata. Hirto corde gigni quoſdam homines proditur, neque alios fortiores eſſe induſtriâ, ſicut Ariſtomenem Meſſenium, qui CCC occidit Lacedæmonios. Ipſe convulneratus & captus, ſemel per cavernam lautumiarum evaſit, anguſtos vulpium aditus ſecutus. Iterum captus, ſopitis cuſtodibus ſomno, ad ignem advolutus lora cum corpore exuſſit. Tertiò capto Lacedæmonii pectus diſſecuêre viventi, hirſutumque cor repertum eſt.

In corde ſummo pinguitudo eſt quædam, lætis extis. Non ſemper autem in parte extorum habitum eſt : L. Poſtumio Albino Rege ſacrorum poſt centeſimam viceſimam

tion dont il y a auſſi des exemples dans l'homme. Sur quoi conſultez Riolan l. 3, *Anthropogr.* p. 236.

(323) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 18, p. 246; & l. 3, *de part. anim.* ch. 4, p. 1004. Voyez auſſi Galien, livre 6, *de uſu partium*, chapitre 19, p. 445.

(324) Et même dans des cœurs humains. Riolan atteſte en avoir vu dans le cœur du Préſident de Nicolaï, & dans celui de la Reine Marie de Médicis, mere de Louis XIII. Voyez ſon *Anthropographie*, l. 3, p. 236. Jean Trulle atteſte auſſi en avoir vu dans le cœur du Pape Urbain VIII. Au reſte ces exemples ſont fort rares.

(325) Voyez Hérodote, l. 2, n. 87, p. 121.

(326) Schenckius, *Obſerv. Medic.* examine avec ſoin cette queſtion, livre 2, p. 294. Au reſte, cette opinion eſt particuliérement attribuée, par Cœlius Rhodiginus, l. 19, *Antiq. Lect.* ch. 21, p. 911, à un Dioſcoride Aſtronome, que le Pere Hardouin témoigne regarder comme étant le même que Dioſcoride l'Egyptien, dont parle Philoſtrate, vie d'Apollonius de Tyane, l. 4, ch. 12, p. 196. Quoi qu'il en ſoit, voici le paſſage de Cœlius : *Aſtrorum peritus Dioſcorides anno centeſimo vitam circumſcripſit, cordis ratione, quod in anniculo menſum habeat drachmarum duarum, in bimo quatuor, inde procurſu pari in annum quinquageſimum : à quo decrementa ſupputentur ad æquilibrium, quæ ambitu peracto ad me-*

On

On trouve quelquefois des os (323) dans les cœurs des chevaux & des bœufs (324). Les Egyptiens, dont la coutume eſt d'embaumer (325) les corps pour les conſerver, croient (326) que le cœur, dans l'homme, augmente chaque année du poids de deux drachmes juſqu'à cinquante ans; qu'enſuite il diminue de même à proportion, & que par cette raiſon un homme ne ſauroit vivre au delà de cent ans, parcequ'alors il n'a plus de cœur. On dit que certains hommes naiſſent avec un cœur velu (327), & qu'ils ont une intrépidité & une adreſſe merveilleuſe. Tel fut Ariſtomene de Meſſene (328), qui tua trois cents Lacédémoniens. Une fois, ayant été bleſſé & fait priſonnier, il ſe ſauva par une carriere (329) en ſuivant des trous pratiqués par les renards. Etant pris une ſeconde fois, & voyant ſes gardes endormis auprès du feu, il eut le courage de brûler ſes liens, non ſans ſe brûler en partie lui-même, & échappa par ce moyen. Enfin il fut repris une troiſieme fois, & pour lors les Lacédémoniens le fendirent tout vivant, & trouverent qu'il avoit le cœur velu.

Pour que les entrailles ſoient d'un bon augure, & dans le meilleur état requis, il faut qu'il y ait une certaine graiſſe à la pointe (330) du cœur. Cependant le cœur n'a pas toujours été regardé comme faiſant partie des entrailles : ce ne fut que lorſque Lucius Poſtumius Albinus fut Roi des Sacrifices (c'eſt-à-

iam redeant eamdem : proinde non ſupereſſe ſpatia, viſceris ejus dilapſu.

(327) On l'a trouvé tel à pluſieurs voleurs, ſelon Muret, l. 12, *Variar.* chap. 10.

(328) *Admirabilius Ariſtomenis Meſſenii cor : quod Athenienſes ob eximiam calliditatem exſectum, pilis refertum invenerunt, cùm eum aliquoties captum, & aſtutiâ elapſum, cepiſſent.* Valere Maxime, l. 1, chap. 8. Au reſte cet Auteur eſt le ſeul qui attribue cette cruauté aux Athéniens. Conſultez la même Hiſtoire chez Pauſanias, dans ſes *Meſſéniaques*; chez Euſebe, l. 4, *Præparat. Evang.* pag. 157; & chez Stephanus, au mot *Andania*, d'après Hérodote, Plutarque & Rhian.

(329) Tous les manuſcrits portent *lautumiarum.* On conjecture qu'il faut lire *latomiarum.*

(330) Sur quoi conſultez Bartholin, *Anatom. réform.* l. 2, ch. 6, p. 235; & Riolan, *Anthropogr.* livre 2, ch. 6, p. 80.

ſextam olympiadem, cùm Rex Pyrrhus ex Italia diſceſſiſſet, cor in extis aruſpices inſpicere cœperunt. Cæſari Dictatori, quo die primùm veſte purpureâ proceſſit, atque in ſella aurea ſedit, ſacrificanti bis in extis defuit: unde quæſtio magna de divinatione argumentantibus, potueritne ſine ullo viſcere hoſtia vivere, an ad tempus amiſerit. Negatur cremari poſſe in iis, qui cardiaco morbo obierint: negatur & veneno interemptis. Certè extat oratio Vitellii, quâ reum Piſonem ejus ſceleris coarguit, hoc uſus argumento: palàmque teſtatus, non potuiſſe ob venenum cor Germanici Cæſaris cremari. Contra genere morbi defenſus eſt Piſo.

Sub eo pulmo eſt, ſpirandique officina, attrahens ac reddens animam, idcircò ſpongioſus, ac fiſtulis inanibus cavus. Pauca eum (ut dictum eſt) habent aquatilia. At cætera ova parientia exiguum, ſpumoſum, nec ſangui-

(331) C'eſt le nombre porté par les manuſcrits. Mais, d'après la maniere dont Pline compte ordinairement les olympiades, le Pere Hardouin juge qu'il faut lire *poſt* CXXIX. Chez les Editeurs on lit ſeulement CXXIII.

(332) Ce prodige eſt raconté par Suétone, vie de Céſar, ch. 77; par Plutarque, vie du même Céſar; par Appien, *Guerr. civil.* p. 501; & par Julius Obſequens, ch. 127.

(333) Cette diſpute étoit de pure gtimace. Arhénée obſerve fort bien que les Aruſpices ſavoient à quoi s'en tenir ſur la diſparition du cœur des victimes; que c'étoient eux qui eſcamotoient cette partie à deſſein, ſoit pour ſe procurer double victime, ſoit pour détourner, par des préſages ſiniſtres, certains grands perſonnages de leurs deſſeins. Au reſte Cicéron touche à cette queſtion au livre 2 de la Divination, en ces termes: *Affers in tauri opimi extis immolante Cæſare cor non fuiſſe: id, quia non potuerit accidere ut ſine corde victima illa viveret, judicandum eſſe tum interiiſſe cor.* Voy. auſſi le livre 1 de la Divination, p. 205.

(334) Celſus parle ainſi de cette maladie: *Morbi genus quod καρδιακὸν à Græcis nominatur.... nihil aliud eſt quàm nimia imbecillitas corporis, quod, ſtomacho languente, immodico ſudore digeritur. Licetque protinus ſcire id eſſe, ubi venarum exigui imbecillique pulſus ſunt.*

(335) Publius Vitellius avoit épouſé la fille de Germanicus, duquel mariage naquit l'Empereur Vitellius. Conſultez, ſur l'accuſation intentée par Vi-

dire après la cent vingt-ſixieme olympiade (331), & la retraite de Pyrrhus hors de l'Italie), que les Aruſpices comprirent le cœur dans les entrailles, & s'attacherent à ſon inſpection. Le jour que le Dictateur Céſar parut, pour la premiere fois, en robe de pourpre, & s'aſſit dans une chaiſe d'or, il arriva juſqu'à deux fois qu'on ne trouva point de cœur (332) dans les entrailles qu'on ſacrifioit : ce qui donna lieu à une grande (333) diſpute parmi les Aruſpices ; ſavoir, ſi une bête deſtinée au ſacrifice avoit pu vivre ſans cœur, ou ſi elle l'avoit perdu depuis quelque tems. On prétend qu'il n'eſt pas poſſible de brûler le cœur de ceux qui ſont morts d'une maladie de l'orifice (334) ſupérieur du ventricule, ou par le poiſon. Du moins avons-nous un Diſcours de Vitellius (335), dans lequel, pour montrer que Piſon étoit véritablement coupable d'avoir empoiſonné Céſar Germanicus, il obſerve expreſſément qu'on ne put jamais (336) brûler le cœur de ce Prince, la force du poiſon s'y oppoſant. Et Piſon ſe défendit, en ſoutenant que Germanicus étoit mort d'une maladie de l'orifice ſupérieur du ventricule.

Au deſſous du cœur eſt le poumon, qui eſt l'organe de la reſpiration. C'eſt lui (337) qui attire & qui exprime l'air : par cette raiſon il eſt ſpongieux, comprenant une infinité de cavités & de conduits vuides. Peu de poiſſons ont un poumon, comme nous l'avons déja obſervé ailleurs (338). Les animaux ovipares en ont un qui eſt petit, fongueux, & qui ne contient point de ſang ; c'eſt pourquoi ils n'ont jamais ſoif. C'eſt auſſi la raiſon

tellius contre Piſon, Tacite, *Annal.* l. 3, p. 73.

(336) *Germanicus Antiochiæ obiit non ſine veneni ſuſpicione : nam præter livores qui toto corpore erant, & ſpumas quæ per os fluebant cremati quoque cor inter oſſa incorruptum repertum eſt, cujus ea natura exiſtimatur, ut tinctum veneno igne confici nequeat.* Suétone, vie de Caligula. Conſultez un fait à-peu-près ſemblable dans le premier livre de l'Hiſtoire de De Thou.

(337) Tout le reſte de cette ſection eſt emprunté d'Ariſtote, *de part. anim.* l. 3, ch. 6, p. 1009.

(338) Au l. 9, ch. 7.

neum : ideo non ſitiunt. Eadem eſt cauſa, quare ſub aqua diu ranæ & phocæ urinentur. Teſtudo quoque, quamvis prægrandem & ſub toto tegumento habeat, ſine ſanguine tamen habet. Quanto minor hic corporibus, tanto velocitas major. Chamæleoni portione maximus, & nihil aliud intus.

Jecur in dextra parte eſt. In eo quod caput extorum vocant, magnæ varietatis. M. Marcello circa mortem, cùm periit ab Hannibale, defuit in extis : ſequenti deinde die geminum repertum eſt. Defuit & C. Mario, cùm immolaret Uticæ : item Caio principi Kalend. Januariis, cùm iniret Conſulatum, quo anno interfectus eſt : Claudio ſucceſſori ejus, quo menſe interemptus eſt veneno. Divo Auguſto Spoleti ſacrificanti, primo poteſtatis ſuæ die, ſex victimarum jecinora replicata intrinſecus ab ima fibra reperta ſunt : reſponſumque duplicaturum intra annum imperium. Caput extorum triſtis oſtenti cæſum quoque eſt, præterquam in ſolicitudine ac metu : tunc enim perimit

(339) Plutarque, au livre *de ſolert. anim.* obſerve, d'après Théophraſte, que l'intérieur du corps du caméléon eſt preſque tout en poumon. J'ai traité du caméléon, au l. 8, ch. 33.

(340) Cependant Pline lui-même, au l. 8, ch. 33, lui reconnoît un cœur & les autres viſceres, excepté la rate; & au l. 28, vers la fin du chapitre 4, il préconiſera les propriétés médicinales du foie du caméléon.

(341) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, ch. 19, p. 269.

(342) Cependant il s'eſt vu des exemples de quelques perſonnes qui avoient le foie à gauche, & la rate à droite. Voyez Schenckius, *Obſerv. Médic.* l. 3, p. 447.

(343) Conſultez, ſur cette attention ſuperſtitieuſe des Aruſpices à examiner la tête du foie des victimes, Cicéron, *de Divinat.* l. 2, p. 224; Plutarque, vie de Marcellus, p. 315.

(344) Ce même fait eſt rapporté par Plutarque, vie de Marcellus; par Tite Live, l. 27, p. 309; par Valere Maxime, l. 1, ch. 6, n°. 9. Cicéron ſe moque évidemment de toutes ces ſuperſtitions au livre ſecond de la Divination, p. 226.

(345) Voyez le même fait chez Suétone, vie d'Auguſte, ch. 95.

(346) Par la défaite d'Antoine, ſont

pour laquelle les grenouilles & les veaux marins peuvent demeurer long-tems ſous l'eau. Le poumon de la tortue eſt auſſi du nombre de ceux qui ne contiennent point de ſang, quoiqu'il ſoit très gros, & qu'il occupe toute l'étendue de l'écaille ſupérieure de l'amphibie. Plus le poumon d'un animal eſt petit, plus l'animal eſt léger. Le caméléon a un poumon très gros (339) à proportion de ſon volume propre ; & c'eſt à-peu-près tout (340) ce qu'on lui trouve dans l'intérieur du corps.

Le foie (341) eſt ſitué au côté droit (342). Ce que les Aruſpices (343) appellent la tête des entrailles, c'eſt-à-dire la partie ſupérieure du foie, varie beaucoup. Lorſque Marcus Marcellus offroit un ſacrifice, peu de tems avant d'être tué par les troupes d'Annibal, il y eut une victime dans les entrailles de laquelle on ne trouva point (344) cette partie ſupérieure du foie ; & le lendemain il s'en trouva deux dans une autre victime. Elle ne ſe trouva point non plus dans un autre ſacrifice que Caius Marius offroit dans Utique. La même choſe arriva à l'Empereur Caligula, le premier de Janvier, lorſqu'il ſacrifioit pour ſon Conſulat ; & ce fut cette même année-là qu'il fut tué. La même choſe arriva auſſi à l'Empereur Claude, ſon ſucceſſeur, dans le mois où il périt par le poiſon. Auguſte (345) de divine mémoire ſacrifiant dans la ville de Spolete, le premier jour qu'il fut revêtu de la puiſſance Prétorienne, il y eut ſix victimes dans leſquelles les extrémités du foie ſe trouverent repliées en dedans ; & les Aruſpices prédirent qu'avant qu'il fût un an ſon autorité croîtroit du double (346). Lorſque, dans un ſacrifice, la partie ſupérieure du foie a été bleſſée (347), cela eſt d'un mauvais augure, excepté en cas de perplexité ; car alors

concurrent, qui fut vaincu l'an de Rome 724.

(347) Par la mal-adreſſe du Sacrificateur. Tite Live, l. 8, p. 139, obſerve que, dans un ſacrifice que faiſoit Decius, la tête du foie de la victime ſe trouva coupée. Ecoutons auſſi Ovide, *Métam.* l. 15, v. 794 :

Magnoſque inſtare tumultus
Fibra monet, cæſumque caput reperitur in extis.

curas. Bina jecinora leporibus circa Briletum & Tharnen, & in Cherroneſo ad Propontidem. Mirumque, tranſlatis aliò, interit alterum.

In eodem eſt fel, non omnibus datum animalibus. In Eubœæ Chalcide nullum pecori. In Naxo prægrande geminumque, ut prodigii loco utrumque advenæ. Equi, muli, aſini, cervi, capreæ, apri, cameli, delphini, non habent. Murium aliqui habent. Hominum paucis non eſt, quorum valetudo firmior, & vita longior. Sunt qui equo non quidem in jecore eſſe, ſed in alvo putent; & cervo in cauda, aut inteſtinis: ideò tantam habent amaritudinem, ut à canibus non attingantur. Eſt autem nihil aliud, quàm purgamentum peſſimumque ſanguinis, & ideò amarum eſt. Certè jecur nulli eſt, niſi ſanguinem habentibus. Accipit hoc à corde, cui jungitur; funditque in venas.

Sed in felle nigro inſaniæ cauſa homini, morſque toto

(348) Les manuſcrits ſont corrompus en cet endroit. Les uns portent la leçon que nous avons adoptée; d'autre portent *circa Prilietum & Tharnem.* Le Pere Hardouin obſerve qu'Aulugelle, l. 16, chap. 15, écrit que cela a lieu dans la Biſaltie, contrée voiſine de la Thrace, & qu'au reſte il y a lieu de croire qu'il faut lire ici *circa Brilettum & Parnetha*, qui ſont des noms de montagnes dans l'Attique, tant chez Thucydide, que chez Pauſanias. Pline lui-même a parlé du mont Brilette au l. 4.

(349) C'eſt-à-dire un ſeul foie ſéparé en deux lobes, comme s'explique Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, chap. 19, p. 269. Voyez auſſi Bartholin, liv. 1, *Anatom.* ch. 14, p. 83.

(350) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 1, ch. 22, p. 139; & liv. 4, *de partib. anim* ch. 2, p. 1020.

(351) Ariſtote, *ibid.* Ctéſias aſſure la même choſe des moutons de l'Inde, chez Hérodote, p. 667.

(352) Ariſtote, *ibid.* p. 140.

(353) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 18, p. 253; & l. 4, *de part. anim.* ch. 2, p. 1020.

(354) Ariſtote, *ibid.*

(355) Ariſtote, *ibid.* reconnoît un fiel chez le cerf, mais beaucoup plus concret que chez les autres animaux.

(356) Ctéſias, chez Photius, Cod. 73, p. 154, prétend qu'aucun animal ſolidipede n'a de fiel. Ariſtote, *ibid.* écrit que le chameau & le dauphin ont un fiel, encore que quelques uns le nient. Un Auteur Arabe, cité par Bochart, *de Animal.* livre 2,

cela annonce une heureuſe iſſue. Aux environs du (348) Brilet & de la Tharne, montagnes de l'Attique, ainſi que dans la Cherſoneſe de Thrace, vers la Propontide, les lievres ont deux foies (349); & ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que ſi l'on tranſporte ailleurs ces lievres, ils perdent un de leurs foies.

C'eſt dans cette partie du corps que réſide le fiel, lequel cependant manque à certains (350) animaux. A Chalcis, dans l'iſle d'Eubée, les moutons n'en ont point (351). Dans l'iſle (352) de Naxe, ils l'ont très gros, & double; deux circonſtances que les étrangers croient être de mauvais augure dans les ſacrifices. Les chevaux (353), les mulets (354), les ânes, les cerfs (355), les chevreuils, les ſangliers, les chameaux, les dauphins, n'ont point (356) de fiel. Quelques rats (356*) en ont. Il ſe trouve des hommes qui n'en ont point. Ces hommes ſans fiel, qu'on remarque être en petit nombre, jouiſſent d'une meilleure ſanté que les autres, & ils vivent plus (357) long-tems. Quelques-uns penſent que le cheval a un fiel; qu'à la vérité ce fiel n'eſt point dans le foie, mais dans le ventre de l'animal; & que le cerf l'a dans la queue, ou dans les boyaux (358): auſſi les tripes de cerfs ſont-elles ſi ameres que les chiens n'y touchent point. Le fiel n'eſt autre choſe qu'une ſécrétion, une ordure du ſang; c'eſt pourquoi il eſt amer. Du moins, il n'y a d'animaux (358*) pourvus du foie que ceux qui ont du ſang. En effet, le foie eſt attaché au cœur, & il en reçoit le ſang, qu'il diſtribue enſuite aux veines.

Lorſque le fiel eſt noir, il cauſe la fureur (359) à l'homme;

---

part. 1, ch. 1, p. 77, écrit auſſi que le chameau a quelque choſe d'analogue au fiel, & qui en prend le nom.

(356*) Ariſtote, *ibid.*

(357) C'étoit une opinion accréditée du tems d'Ariſtote. Voyez cet Auteur, *ibid.*

(358) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, chap. 18, p. 253, paroît ne dire cela que des cerfs d'Achaïe, ou, comme le veut le Pere Hardouin, que des cerfs *akhenes*, c'eſt-à-dire des jeunes cerfs.

(358*) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, chap. 18, p. 247.

(359) Sur quoi conſultez Galien,

reddito. Hinc & in mores crimen bilis nomine : adeo magnum eſt in hac parte virus, cùm ſe fundit in animum. Quin & toto corpore vagum, colorem quoque oculis aufert : illud quidem redditum, etiam ahenis ; nigreſcuntque contacta eo : ne quis miretur id venenum eſſe ſerpentium. Carent eo, qui abſinthium veſcuntur in Ponto. Sed renibus & parte tantùm alterâ inteſtino jungitur, in corvis, coturnicibus, phaſianis : quibuſdam inteſtino tantùm, ut columbis, accipitri, murænis. Paucis avium in jecore. Serpentibus portione maximè copioſum, & piſcibus. Eſt autem pleriſque toto inteſtino, ſicut accipitri, milvo. Præterea in jecore eſt & cetis omnibus : vitulis quidem marinis ad multa quoque nobile. Taurorum felle aureus ducitur color. Aruſpices id Neptuno & humoris Potentiæ dicavêre : geminumque fuit Divo Auguſto, quo die apud Actium vicit.

Murium jecuſculis fibræ ad numerum lunæ in menſe congruere dicuntur, totidemque inveniri, quotum lumen ejus ſit : præterea brumâ increſcere. Cuniculorum in Bætica ſæpè geminæ reperiuntur. Ranarum rubetarum altera fibra à formicis non attingitur, propter venenum, ut arbitrantur. Jecur maximè vetuſtatis patiens, ſeptenis durare annis, obſidionum exempla prodidêre.

Comment. 6 ſur les Aphoriſmes d'Hippocrate, Aphor. 2, p. 260.

(360) Conſultez Galien, *Comment.* 4 ſur l'Aphoriſme 24 d'Hippocrate, p. 147.

(361) Confirmé par Elien, *Hiſt. Anim.* l. 11, chap. 29 ; & par Stephanus, au mot *Abſinthe*, tous deux d'après Théophraſte, *Hiſtoire des Plantes*, l. 9, ch. 18. Voyez auſſi Apollonius, *Hiſt. Comment.* chapitre 13.

(362) Deux manuſcrits portent *& humoris potentiæ* ; quelques autres *& Junonis*. Le Pere Hardouin ſoupçonne qu'il faut lire *Neptuno, ut humoris potentiæ.*

(363) Elien, *Hiſt. Anim.* livre 2, chap. 56 ; & Pline lui-même, au l. 2. Sur quoi voyez la note 6 du livre 2, chap. 43.

&

& s'il devient entiérement noir, il lui cauſe la mort (360). De là vient qu'on appelle bilieux ceux qui ſont ſujets à la fureur; car le fiel peut devenir pernicieux, au point de troubler l'entendement. Quand il s'épanche par tout le corps, il change la couleur des yeux. Etant rejetté, ſoit par haut, ſoit par bas, il noircit même les vaiſſeaux de cuivre; de ſorte qu'on ne doit pas s'étonner ſi le venin des ſerpents conſiſte dans leur fiel. Les animaux (361) qui ſe nourriſſent d'abſinthe, dans la province de Pont, n'ont point de fiel. Dans les corbeaux, les cailles, les faiſands, il eſt attaché aux lombes, &, ſeulement d'un côté, à l'inteſtin. Dans quelques autres animaux, tels que les colombes, les éperviers & les murenes, il eſt attaché à l'inteſtin ſeulement. Quelques oiſeaux, en petit nombre, l'ont dans le foie. Les ſerpents & les poiſſons l'ont très grand à proportion de leur corps. Dans la plupart des oiſeaux, il s'étend tout le long de l'inteſtin, comme dans l'épervier & le milan. Tous les poiſſons cétacées l'ont dans le foie. Celui des veaux marins ſert pour pluſieurs beaux ouvrages. On emploie celui des taureaux pour peindre en couleur d'or. Les Aruſpices ont conſacré le fiel à Neptune & à la Puiſſance (362) humide. Le jour qu'Auguſte de divine mémoire vainquit Antoine près d'Actium, il s'en trouva deux dans une victime.

On dit (363) que, dans le foie des rats, le nombre des lobes répond chaque mois au nombre de jours de la lune, & qu'il s'en trouve autant que la lune a de jours; qu'outre cela ils ſont plus gros vers le ſolſtice d'hiver. On en trouve ſouvent deux dans le foie des lapins de la Bétique. Les fourmis ne touchent jamais à l'un des deux lobes du foie des grenouilles venimeuſes, parceque c'eſt dans ce lobe, comme on croir, que réſide leur poiſon. Le foie ſe garde très long-tems : on voit, par des exemples rapportés dans des hiſtoires de villes aſſiégées, qu'il ſe conſerve juſqu'à ſept ans (364).

(364) Je lis au texte *ſeptenis* avec le troiſieme manuſcrit Colbertin, & non pas *centenis* avec les autres.

Exta ſerpentibus & lacertis longa. Cæcinæ Volaterrano dracones emicuiſſe de extis læto prodigio traditur: & profectò nihil incredibile ſit, exiſtimantibus, Pyrrho regi, quo die periit, præciſa hoſtiarum capita repſiſſe, ſanguinem ſuum lambentia. Exta homini ab inferiore viſcerum parte ſeparantur membranâ, quæ præcordia appellant, quia cordi prætenditur, quod Græci appellaverunt φρένας. Omnia quidem principalia viſcera, membranis propriis, ac velut vaginis incluſit providens natura: in hac fuit & peculiaris cauſa vicinitas alvi, ne cibo ſupprimeretur animus. Huic certè refertur accepta ſubtilitas mentis: ideò nulla eſt ei caro, ſed nervoſa exilitas. In eâdem præcipua hilaritatis ſedes, quod titillatu maximè intelligitur alarum, ad quas ſubit, non alibi tenuiore cute humanâ, ideò ſcabendi dul-

(365) Parmi leſquelles Ariſtote, de qui ceci eſt tiré, comprend le cœur & le poumon. *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 20, p. 278.

(366) Voyez Plutarque, vie de Pyrrhus, p. 404.

(367) Ariſtote, *de part. anim.* liv. 3, chap. 10, p. 1014.

(368) C'eſt celle que nous nommons le diaphragme.

(369) Le cœur, la cervelle, &c. comme l'explique Ariſtote, l. 3, *de part. anim.* ch. 11, p. 1015.

(370) Voyez quelles ſont ces membranes, chez Ariſtote, *ibid.*

(371) Ariſtote, *ibid.* chapitre 10, p. 1014.

(372) *Sedes animi in diaphragmate*, dit un Philoſophe chez Plutarque, *de placit. Philoſ.* liv. 4, ch. 5, p. 899. Voyez auſſi Hippocrate, tome 10, au livre *de morbo ſacro*, ch. 9, p. 485.

(373) Il eſt un peu moins dénué de chair vers les côtés, comme le reconnoît Ariſtote, *ibid.*

(374) Ariſtote, *ibid.* Il convient auſſi de rapporter ici ce que j'ai dit à ce ſujet dans le *Traité des cauſes phyſiques & morales du rire*, imprimé à Amſterdam, chez Marc Michel Rey, en 1768: *Ceux qui paroiſſent avoir le mieux raiſonné ſur cette matiere, s'accordent tous à dire que le ſiege phyſique du rire eſt dans le diaphragme. On appelle ainſi un tiſſu membraneux, très facile à déranger; ce qui peut ſe faire de pluſieurs manieres. Premiérement, ce peut être l'effet d'un déplacement momentané du cœur, à l'étui duquel cette membrane eſt attachée. Quand le cœur eſt dans ſon mouvement naturel, on remarque qu'il a coutume d'épargner ſon enveloppe; qu'il craint, pour ainſi dire,*

Les entrailles (365) des ſerpents & des lézards ſont oblongues. On rapporte que, dans un ſacrifice qu'offrit Cæcina Volaterranus, lorſqu'on vint à examiner les entrailles des victimes, il en ſortit des ſerpents; ce qui fut un heureux préſage: & aſſurément on ne trouvera rien d'incroyable dans un pareil événement, ſi l'on fait réflexion que le jour de la mort du Roi (366) Pyrrhus les têtes des victimes qui avoient été égorgées ſe traînerent à terre, quoique ſéparées du corps, & lécherent leur propre ſang. Les parties vitales de l'homme, c'eſt-à-dire le poumon & le cœur, ſont ſéparées (367) du ventre par une membrane (368) que les Grecs appellent *phrenes*, & les Latins *præcordia*, parcequ'elle eſt tendue au devant du cœur. La Nature, toujours prévoyante, a renfermé tous les principaux viſceres (369) dans des membranes particulieres (370), comme dans autant d'étuis; mais il y avoit une raiſon ſpéciale de donner aux parties vitales une membrane telle que le diaphragme; c'eſt qu'il (371) falloit empêcher que (vu le voiſinage du ventre) la reſpiration ne fût étouffée par les nourritures. On attribue au (372) diaphragme la ſubtilité de notre entendement: c'eſt pour cela qu'il eſt dénué de chair (373), & qu'il eſt mince & nerveux. Le diaphragme eſt auſſi le ſiege (374) principal de la joie, comme on le peut voir, ſur-tout, par ce qui arrive quand on chatouille les côtés de quelqu'un; car comme ils tiennent au diaphragme, & qu'ils ſoit revêtus d'une peau très mince, ils ſont extrêmement ſenſibles au

d'y toucher, & qu'il ſe remue ſans y exciter une commotion bien ſenſible. Mais, dans l'action du rire, cette équilibre ſe dérange; tout eſt en branle alors, & le cœur, & ſon étui. Celui-ci tient de fort près au diaphragme par des muſcles beaucoup plus larges chez l'homme que chez les animaux. On conçoit donc qu'il n'a pas beaucoup de peine à y porter une prompte agitation: & comme rien n'eſt plus facile à ébranler que le diaphragme, il ſe dérange auſſi-tôt avec une convulſion plus ou moins violente, laquelle ſe communique à la poitrine, par le moyen d'autres muſcles qui, de proche en proche, ont d'étroites correſpondances avec ceux des levres, des joues, du nez, du front, & de tout le viſage. De là tous les ſymptomes qu'on obſerve dans le rire, &c.

cedine ibi proximâ. Ob hoc in prœliis gladiatorumque ſpectaculis mortem cum riſu trajecta præcordia attulerunt.

Subeſt venter ſtomachum habentibus, cæteris ſimplex, ruminantibus geminus, ſanguine carentibus nullus. Inteſtinus enim ab ore incipit, & quibuſdam eodem reflectitur, ut ſepiæ, polypo. In homine annexus infimo ſtomacho, ſimilis canino. His ſolis animalium inferiori parte anguſtior : itaque & ſola vomunt, quia repleto propter anguſtias ſupprimitur cibus : quod accidere non poteſt iis, quorum ſpatioſa laxitas eum in inferiora tranſmittit.

Ab hoc ventriculo lactes in homine & ove, per quas labitur cibus, in cæteris hillæ : à quibus capaciora inteſtina ad alvum, hominique flexuoſiſſimis orbibus : idcircò magis avidi ciborum, quibus ab alvo longius ſpatium. Iidem minùs ſolertes, quibus obeſiſſimus venter. Aves quoque geminos ſinus habent quædam : unum, quo merguntur recentia, ut guttur : alterum, in quem ex eo demittunt concoctione maturatâ, ut gallinæ, palumbes, columbæ, perdices. Cæteræ ferè carent eo, ſed gulâ patentiore utuntur, ut gracculi, corvi, cornices. Quædam neutro modo, ſed ventrem proximum habent, quibus prælonga colla & an-

(375) Ariſtote, *ibid.*

(376) Ariſtote, *de part. anim.* l. 3, chap. 14, p. 1006.

(377) Et même quadruple, ſur-tout dans les animaux à cornes. Voyez Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, chap. 19, p. 271.

(378) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 1, chap. 19, p. 129.

(379) *Lactes dicuntur inteſtina*, écrit Nonius. Au reſte tous les manuſcrits de Pline portent ici *lactis* au ſingulier, & non pas *lactes*.

(380) Voyez Ariſtote, l. 3, *de part. anim.* ch. 14, p. 1018.

(381) Celſus, l. 2, chap. 1.

(382) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, chap. 22, p. 281.

(383) Ariſtote, *ibid.* lui donne le nom de *prolobe*.

(384) Ariſtote, *ibid.* p. 282.

(385) Ariſtote, *ibid.* p. 283.

chatouillement. Auſſi dans les batailles, & dans les ſpectacles de gladiateurs, a-t-on vu quelquefois mourir en riant (375) ceux qui avoient le diaphragme percé.

Au deſſous du diaphragme (376) eſt ſitué le ventricule dans les animaux qui ont au ventricule l'orifice ſupérieur nommé proprement l'eſtomac. Le ventricule eſt double (377) dans ceux qui ruminent, ſimple dans les autres; & il n'y en a point dans ceux qui n'ont point de ſang. Dans ces derniers, l'inteſtin commence à la bouche; &, dans quelques-uns, il ſe replie & y retourne par un autre chemin, comme dans la ſeche & le polype. Dans l'homme, le ventricule eſt attaché à l'orifice inférieur de l'œſophage, & il eſt ſemblable (378) à celui du chien. L'homme & le chien ſont les ſeuls dont le ventricule ſoit plus étroit à la partie inférieure: auſſi ſont-ils les ſeuls qui ſoient ſujets à vomir, parceque le rétreciſſement de ce viſcere arrête la nourriture: ce qui ne ſauroit arriver aux animaux dont le ventricule, étant large inféricurement, la laiſſe aiſément paſſer par en bas.

Enſuite du ventricule, on trouve, dans l'homme & dans les moutons, les menus (379) inteſtins, ou inteſtins grêles, appellés *lactes*, & dans les autres animaux *ilia*, par où paſſe la nourriture; enſuite deſquels ſont les gros inteſtins, qui vont juſqu'à l'anus, & qui, dans l'homme, ſont beaucoup de circuits & de détours: c'eſt pourquoi ceux qui les ont les plus longs, ſont auſſi (380) réputés les plus grands mangeurs. Ceux qui ont le ventre chargé de graiſſe, ſont auſſi (381) d'un eſprit plus lourd. Quant aux oiſeaux (382), quelques-uns ont deux poches ou réſervoirs; l'un nommé le jabot (383), où ils mettent d'abord les aliments réccmment avalés; & l'autre, que nous nommons le géſier, où deſcendent les aliments déja digérés. L'un & l'autre ſe trouvent dans les poules, les perdrix, les pigeons ramiers, & les pigeons domeſtiques. Les autres n'ont point de géſier (384), mais un œſophage plus large, comme les choucas, les corbeaux, les corneilles. D'autres (385) n'ont ni géſier, ni œſophage large, mais ont le ventricule près de la gorge, & le cou long & étroit,

guſta, ut porphyrioni. Venter ſolidipedum aſper & durus. Terreſtrium aliis denticulatæ aſperitatis, aliis cancellatim mordacis. Quibus neque dentes utrinque, nec ruminatio, hîc conficiuntur cibi, hinc in alvum delabuntur. Media hæc umbilico annexa in omnibus, in homine ſuillæ infimâ parte ſimilis, à Græcis appellatur colon, ubi dolorum magna cauſa eſt. Anguſtiſſima canibus, qua de cauſa vehementi niſu, nec ſine cruciatu, levant eam. Inſatiabilia animalium, quibus à ventre protinus recto inteſtino transeunt cibi, ut lupis cervariis, & inter aves mergis. Ventres elephanto quatuor, cætera ſuibus ſimilia : pulmo quadruplo major bubulo. Avibus venter carnoſus calloſuſque. In ventre hirundinum pullis lapilli candido aut rubenti colore, qui chelidonii vocantur, magicis narrati artibus, reperiuntur. Et in juvencarum ſecundo ventre pilæ rotunditate nigricans tofus, nullo pondere : ſingulare, ut putant, remedium ægrè parientibus, ſi tellurem non attigerit.

Ventriculus atque inteſtina pingui ac tenui omento integuntur, præterquam ova gignentibus. Huic annectitur lien in ſiniſtra parte adverſus jecori, cum quo locum ali-

(386) Emprunté mot pour mot d'Ariſtote, l. 3, *de part. anim.* chap. 14, p. 1017.

(387) Ariſtote, *ibid.*

(388) Ariſtote, *ibid.*

(389) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, chap. 19, p. 275.

(390) Tous les manuſcrits portent *ſubus*; les éditions *ſuibus* ou *ſuillis*.

(391) Obſervées par Aldrovande, *Ornithol.* l. 17, ch. 6, p. 663.

(392) Dont on reparlera au livre 28, chap. 19.

(393) Ceci doit s'entendre des animaux ovipares non volatiles, comme le veut le Pere Hardouin. En effet, la *coeffe* ſe trouve dans l'aigle & dans pluſieurs autres oiſeaux, ſelon nos Anatomiſtes.

(394) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, chap. 19, p. 270.

(395) Cela eſt très fréquent chez les oiſeaux, ſelon Albert le Grand, l. 3, *de Anim.* Traité 2, chapitre 5, p. 145. Le Médecin Hérophile, en diſſéquant un homme, le trouva conformé de cette façon, ſelon Galien,

comme le porphyrion. Les animaux dont le pied eſt d'une ſeule piece, ont le ventricule dur & raboteux. Entre les animaux terreſtres, les uns l'ont raboteux & dentelé, les autres l'ont raboteux & en façon de rape. Ceux qui (386) n'ont pas de dents aux mâchoires ſupérieure & inférieure, & qui ne ruminent pas, digerent la nourriture dans le ventricule; enſuite elle paſſe dans le ventre, c'eſt-à-dire dans les inteſtins, dont l'un, qui, dans tous les animaux, eſt attaché au nombril, & qui, dans l'homme, reſſemble, par la partie inférieure, à celui du porc, eſt appellé *côlon* par les Grecs. C'eſt le ſiege principal des douleurs de colique. Il eſt très étroit (387) dans le chien: de là vient qu'ils ne peuvent ſe vuider ſans de grands efforts, & ſans douleur. Les animaux à qui la nourriture paſſe immédiatement du ventricule dans l'inteſtin droit, ſont inſatiables (388); comme les loups-cerviers entre les quadrupedes, & les plongeons entre les oiſeaux. L'éléphant (389) a quatre ventricules; ſes autres viſceres ſont ſemblables à ceux du (390) cochon: mais il a le poumon quatre fois plus gros que celui du bœuf. Le ventricule ou géſier des oiſeaux eſt charnu & calleux. Dans celui des petits d'hirondelles, on trouve de menues pierres blanches (391) ou rougeâtres, qu'on appelle chélidoines, & qui ſont célebres pour les opérations magiques. Dans le ſecond ventricule des geniſſes, on trouve un tuf (392) noirâtre, rond comme une boule, & extrêmement léger. On prétend que c'eſt un remede ſouverain dans les accouchements difficiles, pourvu qu'il n'ait pas touché à terre.

Le ventricule & les inteſtins, excepté dans les (393) ovipares, ſont couverts de l'épiploon (ou la coeffe), qui eſt une membrane mince chargée de graiſſe, & attachée à la rate (394): celle-ci eſt placée du côté gauche, à l'oppoſite du foie: néanmoins elle occupe quelquefois (395) la place du foie; mais alors c'eſt

l. 6, *Adminiſtr. Anatom.* chap. 8; & cette ſingularité ſe trouve confirmée par nombre d'exemples plus récents; ſur leſquels conſultez, entre autres, Schenckius, *Obſerv. Medic.* livre 3, page 447.

quando permutat, ſed prodigiosè. Quidam eum putant ineſſe ova parientibus, item ſerpentibus admodum exiguum: ita certè apparet in teſtudine, & crocodilo, & lacertis, & ranis. Ægocephalo avi non eſſe conſtat, neque iis quæ careant ſanguine. Peculiare cursûs impedimentum aliquando in eo: quamobrem inuritur curſorum laborantibus. Et per vulnus etiam exempto, vivere animalia tradunt. Sunt qui putent adimi ſimul riſum homini; intemperantiamque ejus conſtare lienis magnitudine. Aſiæ regio Scepſis appellatur, in qua minimos eſſe pecori tradunt, & inde ad lienem inventa remedia.

At in Brileto & Tharne quaterni renes cervis: contrà pennatis ſquamoſiſque nulli. Cæterò ſummis adhærent lumbis. Dexter omnibus elatior, & minùs pinguis, ſiccior-que. Utrique autem pinguitudo è medio exit, præterquam in vitulo marino. Animalia in renibus pinguiſſima: oves quidem letaliter circum eos concreto pingui. Aliquando in eis inveniuntur lapilli. Renes habent omnia quadrupe-

(396) Ce ſont les paroles d'Ariſtote, *ibid.* Mais conſultez la note précédente.

(397) Ceci eſt encore emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, ch. 18, p. 247.

(398) Charaſius, dans ſon anatomie de la vipere, croit devoir donner chez elle à ce viſcere le nom de *pancréas*, plutôt que celui de *rate*, ſect. 4, p. 63.

(399) C'eſt le nom que lui donne Ariſtote, *ibid.* Gaza traduit *capriceps*. Le Pere Hardouin conjecture que cet oiſeau eſt le même que l'*agôlios*, dont on a parlé au liv. 10, ch. 60.

(400) C'eſt la coutume des Turcs, ſelon Roſſete, cité par Riolan, l. 2, *Anthropogr.* p. 132. Il ſera encore fait mention de l'extirpation de la rate au l. 26, chap. 13.

(401) Ecoutons Quintus Serenus, chapitre de la Rate:

Splen tumidus nocet, & riſum tamen addit ineptum.
Dicitur exſectus faciles auferre cachinnos,
Perpetuoque ævo frontem præſtare ſeveram.

(402) Dont on a déja parlé, huit ſections plus haut.

(403) Ceci a été avancé auſſi par Apion le Grammairien, ſelon Elien, *Hiſt. Anim.* l. 11, ch. 40.

(404) Ils ont, en place, des caruncules, ſelon Ariſtote, *de part. anim.*

un

un prodige (396). Quelques-uns penſent (397) que les ovipares, & même les ſerpents, ont une rate (398), qui eſt extrêmement petite : du moins on la trouve telle dans la tortue, le crocodile, les lézards & les grenouilles. Il eſt certain que l'oiſeau appellé *ægocephale* (399), c'eſt-à-dire tête de chevre, n'en a point, non plus que les animaux deſtitués de ſang. Elle empêche quelquefois de courir : c'eſt pourquoi on la brûle (400) aux coureurs qui en ſont incommodés. On dit même qu'on peut l'ôter, par inciſion, à un animal ſans qu'il meure. Quelques-uns croient que ſi on enleve ce viſcere à un homme, il perd (401) dès-lors la faculté de rire ; & que les grands rieurs ont la rate groſſe. Il y a en Aſie une contrée nommée Scepſis, où le menu bétail a, dit-on, la rate fort petite, & d'où ſont venus les remedes qu'on a inventés pour la diminuer.

Sur la montagne de Brilet (402), & ſur celle de Tharne, les cerfs ont quatre reins ou rognons (403) : au contraire, les oiſeaux & les animaux à écailles n'en ont point (404). Les reins ſont attachés à l'extrémité des lombes. Le rein droit eſt plus haut (405), plus maigre, & plus ſec dans tous les animaux. Néanmoins les deux reins ont une certaine graiſſe (406) qui leur ſort du milieu, excepté dans le veau marin. Les animaux, en général, (407) ont beaucoup de graiſſe aux reins ; & quelquefois les moutons y en ont tant, qu'ils en meurent (408). Il ſe trouve quelquefois de petites (409) pierres dans les reins. Tous les quadrupedes vivipares ont des

l. 3, chap. 9, p. 1012. Mais nos Anatomiſtes n'ont point eu égard à cette diſtinction, & donnent à ces caruncules, chez les oiſeaux, le nom de reins.

(405) C'eſt la déciſion d'Ariſtote. Cependant, chez l'homme, le rein droit ſe trouve ſouvent inférieur au rein gauche, ſelon l'obſervation du Pere Hardouin ; & cela, dit-il, pour faire place au foie.

(406) Ariſtote, *de part. anim.* l. 3, chap. 9, p. 1012.

(407) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 13, p. 364.

(408) Ariſtote, *ibid.* p. 365, en fournit des exemples.

(409) C'eſt la maladie nommée la *gravelle*. Les reins ſont auſſi ſujets aux vers. Conſultez, ſur l'une & l'autre maladie des reins, Schenckius, *Obſerv. Medic.* l. 3, p. 509.

dum, quæ animal generant : ova parientium teſtudo ſola, quæ & alia omnia viſcera ; ſed, ut homo, bubulis ſimiles, velut è multis renibus compoſitos.

Pectus, hoc eſt, oſſa, præcordiis & vitalibus natura circumdedit : at ventri, quem neceſſe erat increſcere, ademit. Nulli animalium circa ventrem oſſa. Pectus homini tantùm latum, reliquis carinatum, volucribus magis, & inter eas aquaticis maximè. Coſtæ homini tantùm octonæ, ſuibus denæ, cornigeris tredecim, ſerpentibus triginta.

Infra alvum eſt à priore parte veſica, quæ nulli ova gignentium, præter teſtudinem ; nulli niſi ſanguineum pulmonem habenti ; nulli pedibus carentium. Inter eam & alvum, arteriæ, ad pubem tendentes, quæ ilia appellantur. In veſica lupi lapillus, qui ſyrites vocatur. Sed in hominum quibuſdam diro cruciatu ſubinde naſcentes calculi, &

(410) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, chap. 18, p. 267 ; & liv. 3, *de part. anim.* chap. 9, p. 1012. On lit dans les *Mélanges d'Hiſtoire & de Littérature*, tome 1, p. 60, que le Chirurgien qui fit l'ouverture du corps du grand Turenne, ne lui trouva qu'un ſeul rein.

(411) La tortue marine, ſelon Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, chap. 18, p. 267. A l'égard de la tortue terreſtre, elle n'en a point, ſelon le même Ariſtote, liv. 3, *de partib. anim.* ch. 9, p. 1012.

(412) Ariſtote, aux deux livres cités plus haut. Voyez auſſi Rondelet, liv. 1 *des poiſſons*, chapitre *des reins.*

(413) Ariſtote, liv. 2, *de partib. anim.* chap. 9, p. 989.

(414) Ariſtote, livre 4, *de partib. anim.* chap. 10, p. 1035.

(415) Outre les *fauſſes côtes*, dont Pline néglige ici de faire mention, & qui ſont au nombre de quatre. Il eſt auſſi à obſerver que quelques-uns comptent ſept *côtes* proprement dites, & cinq *fauſſes côtes.*

(416) Autant, dit Ariſtote, qu'il y a de jours dans le mois, c'eſt-à-dire trente, ajoute-t-il, *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 12, p. 100.

(417) Ces notions qui concernent la veſſie, ſont empruntées d'Ariſtote, mot pour mot, *de partib. anim.* liv. 3, chap. 8, p. 1011 ; & l. 3, *Hiſt. Anim.* ch. 11, p. 358.

(418) Je traduis ainſi, ſoit qu'il faille lire au texte *iliaca*, ſoit que Pline ait écrit ſeulement *ilia*, comme le ſoutient le Pere Hardouin, qui veut même qu'on liſe en cet endroit *quà ilia* pour *quà ſunt ilia*, au lieu de *quæ iliaca appellantur.* Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ces branches ou arteres

reins (410). Entre les ovipares, il n'y a que la tortue (411) qui en ait : auſſi ne manque-t-elle point des autres viſceres ; & ſes reins, de même que ceux de l'homme, reſſemblent aux reins (412) du bœuf, c'eſt-à-dire qu'ils ſemblent être formés de la réunion de pluſieurs reins.

La Nature a environné de la poitrine, c'eſt-à-dire d'un étui oſſeux, le diaphragme & les parties vitales ; mais elle n'a point pris la même précaution pour le ventre, parcequ'il étoit néceſſaire qu'il eût la liberté de groſſir & de s'étendre. Auſſi ne trouve-t on aucun animal (413) qui ait des os autour du ventre. L'homme ſeul a la poitrine (414) large & plate : les autres animaux l'ont voûtée, principalement les oiſeaux, & encore plus les oiſeaux aquatiques. L'homme n'a que huit côtes (415), le cochon dix, les bêtes à cornes treize, les ſerpents trente (416).

Au deſſous du ventre, & ſur le devant (417), eſt ſituée la veſſie. Elle ne ſe trouve dans aucun ovipare (excepté la tortue), mais ſeulement dans les animaux qui ont un poumon ſanguin. On n'en trouve point non plus dans aucun animal manquant de pieds. Entre la veſſie & le ventre ſont des arteres qui portent vers le pubis : on les nomme iliaques (418). C'eſt dans la veſſie des loups que ſe trouve la pierre nommée ſyrite (419). Il ſe forme quelquefois dans celle de l'homme des calculs (420), & certains filaments (421) qui cauſent de cruelles douleurs. La veſſie eſt

portent encore aujourd'hui le nom d'*iliaques*. Au reſte, je ne vois aucune néceſſité de changer au texte Latin la leçon manuſcrite *ilia*.

(419) C'eſt-à-dire la *pierre de la taille*, la pierre qui occaſionne l'opération de ce nom. *Syrites* eſt un mot barbare latiniſé, venant de *shire*, mot Anglo-Saxon, qui ſignifie *partager*, *couper*, &c. & qui paroît avoir ſa ſource dans le mot Syrien *ſyr* ou *ſur*, ou dans l'Hébreu *ſour* ; tous mots qui ſignifient entailler, couper, amputer. Voyez ce que nous avons dit au ſujet du nom propre *Surus*, liv. 8, chap. 5, note 2, tome 3, p. 310.

(420) Ariſtote, ſect. 10, probl. 42, décide qu'il n'y a que l'homme dont la veſſie ſoit ſujette au calcul. Mais le Pere Hardouin obſerve que, de ſon tems, on en a trouvé un aſſez conſidérable dans la veſſie d'un cheval.

(421) De là, écrit le P. Hardouin, ces poils que nous rendons quelque-

ſetarum capillamenta. Veſica membranâ conſtat, quæ vulnerata cicatrice non ſolideſcit : neque quâ cerebrum, aut cor involvitur : plura enim membranarum genera.

Fœminis eadem omnia : præterque veſicæ junctus utriculus, unde dictus uterus : quod alio nomine locos appellant : hoc in reliquis animalibus vulvam. Hæc viperæ, & intra ſe parientibus, duplex : ova generantium annexa præcordiis : & in muliere geminos ſinus ab utraque parte laterum habet : funeſta, quoties verſa ſpiritum incluſit. Boves gravidas negant præterquam dextero vulvæ ſinu ferre, etiam cùm geminos ferant. Vulva ejecto partu melior, quàm edito : ejectitia vocatur illa, hæc porcaria. Primiparæ ſuis optima : contrà effœtis. A partu, præterquam eodem die ſuis occiſæ, livida ac macra. Nec novellarum ſuum, præter primiparas, probatur : potiuſque veterum, dum ne effœtarum, nec biduo ante partum, aut poſt partum, aut

fois en urinant. Ces filaments dont parle Pline, peuvent auſſi s'entendre de cerrains vers capillaires, c'eſt-à-dire déliés comme des cheveux, qui s'engendrent dans la veſſie, & dont traite Sennert, liv. 3, *Pract.* part. 7, ch. 3. p. 582; & part. 8, ſect. 2, chapitre 8, p. 597.

(422) Ou plutôt d'une ſubſtance qui reſſemble à une membrane (comme s'explique Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 3, chap. 11, p. 358), mais qui n'en eſt point une, puiſqu'elle eſt ſuſceptible de diſtention. Mais l'intérieur de la veſſie eſt une vraie membrane : auſſi eſt-il pliſſé & ridé, pour ſe pouvoir prêter à la diſtention de la fauſſe membrane, comme l'obſerve judicieuſement le Pere Hardouin.

(423) Si ce n'eſt très rarement, écrit Ariſtote, *ibid.*

(424) Ariſtote, *ibid.* p. 357. Voyez auſſi Hippocrate, ſect. 6, *Aphor.* 18.

(425) Dans la vulve la plus intérieure, ſe forment les œufs de la vipere, qui ſe débarraſſe de ces œufs dans la ſeconde vulve, où elle les fomente & les garde juſqu'à ce qu'ils ſoient éclos; & c'eſt ainſi qu'elle met bas des petits vivants, quoiqu'ils ſortent réellement d'un œuf. Sur quoi voyez Ariſtote, *de gener. anim.* chapitres 10 & 11, p. 1053.

(426) Ariſtote, *ibid.* & au livre 3 de l'*Hiſtoire des Animaux*, chapitre 2, p. 295; où cependant il obſerve que les poiſſons ont le ventre au-deſſous, & détaché du diaphragme.

(427) Je lis au texte *funeſta* d'après un manuſcrit, & non pas *funebris* avec les Editeurs. Voyez, ſur cette cauſe

compoſée d'une membrane (422), laquelle, étant bleſſée, ne ſe cicatriſe point (423); non plus que celle (424) qui enveloppe le cerveau, & celle qui enveloppe le cœur; car il y a d'différentes ſortes de membranes.

L'intérieur de la femme eſt le même que chez l'homme, ſi ce n'eſt qu'elles ont de plus un viſcere qui eſt joint à la veſſie, & qu'on nomme l'*uterus*, comme qui diroit l'utricule, ou la petite outre. On lui donne auſſi le nom de matrice; &, dans les animaux, cette même partie du corps prend le nom de vulve, ou de portiere. Cette vulve eſt double dans la vipere (425) & dans les animaux qui portent leurs petits dans leur ventre. Dans les ovipares, elle eſt attachée au diaphragme (426); & dans la femme, elle a deux ſinus ou concavités, une de chaque côté. Lorſqu'elle ſe renverſe de maniere à empêcher la reſpiration, elle cauſe la mort (427). On dit que les vaches ne portent jamais leurs veaux que du côté droit de la vulve, lors même qu'elles en portent deux. La vulve d'une truie eſt de meilleur goût quand on ouvre la mere pour en tirer les petits, que lorſqu'on la laiſſe mettre bas avant de la tuer. Dans le premier cas, cette vulve prend, ſur nos tables, le nom d'*ejectitia*, & dans le ſecond, celui de *porcaria*. Celle d'une truie qui n'a encore mis bas qu'une fois, eſt la meilleure: au contraire, celle des truies épuiſées n'eſt pas bonne. En général, la vulve des truies qui ont mis bas, eſt maigre & d'une couleur livide, à moins qu'on ne les tue le jour même qu'elles ont fait leurs petits. On n'eſtime pas même cette partie chez les jeunes truies, à moins qu'elles n'aient mis bas une fois (428); & l'on préfere celle des vieilles truies, pourvu qu'elles ne ſoient pas épuiſées, & qu'on ne les tue pas deux jours avant qu'elles ne mettent bas, ni deux jours après, ni le jour même qu'elles ont mis bas. Après la vulve

de mort, Hippocrate, liv. 1 *des Maladies des Femmes*, c. 10, p. 735. Sennert, l. 4, *Pract.* part. 1, ſect. 2, c. 15, p. 649, met en queſtion ſi la matrice remonte réellement aux femmes.

(428) Comme le dit Martial, l. 13, Epigr. 56:

Te fortaſſe magis capiet de virgine porca,
Me materna gravi de ſue vulva capit.

quo ejecerint die. Proxima ejectitiæ eſt, occiſæ uno die poſt partum. Hujus & ſumen optimum, ſi modò fœtus non hauſerit : ejectitiæ deterrimum. Antiqui abdomen vocabant : priuſquam calleret, incientes occidere non aſſueti.

Cornigera unâ parte dentata, & quæ in pedibus talos habent, ſevo pingueſcunt : biſulca, ſciſſiſve in digitos pedibus, & non cornigera, adipe. Concretus hic, &, cùm refrixit, fragilis ; ſemperque in fine carnis : contrà pingue inter carnem cutemque, ſucco liquidum. Quædam non pingueſcunt, ut lepus, perdix. Steriliora cuncta pinguia, & in maribus, & in fœminis. Seneſcunt celeriùs præpinguia. Omnibus animalibus eſt quoddam in oculis pingue. Adeps cunctis ſine ſenſu, quia nec arterias habet, nec venas. Pleriſque animalium eſt pinguitudo ſine ſenſu : quam ob cauſam ſues ſpirantes à muribus tradunt arroſas. Quin & L. Apronii Conſularis viri filio detractos adipes, levatumque corpus immobili onere.

Et medulla ex eodem videtur eſſe, in juventa rubens, &

(429) Les manuſcrits, même les meilleurs, portent *inicientes*. Mais Turnèbe, *Adverſ.* liv. 20, chap. 23, p. 645, fait voir qu'il faut lire *incientes*. Feſtus nous apprend ce que c'eſt que *ſus inciens*. Voici ſes paroles : *Gravida eſt quæ jam gravatur conceptu : prægnans, velut occupata in generando quod conceperit : inciens, propinqua partui, quod incitatus ſit partus.*

(430) Ariſtote, *de part. anim.* liv. 2, chap. 5, p. 984.

(431) Ariſtote, *ibid.*

(432) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 3, chap. 13, p. 362. Voyez auſſi Bartholin, *Anatom.* liv. 1, ch. 3, p. 17.

(433) Quelques Modernes prétendent que la perdrix s'engraiſſe. Voyez Busbeq. Ep. 3, p. 67.

(434) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 10, chap. 13, p. 366.

(435) Le même Ariſtote en recherche la raiſon, *Hiſt. Anim.* liv. 2, chapitre 5, p. 984.

(436) Ces paroles du texte, *& in maribus, & in fœminis. Seneſcunt celeriùs præpinguia*, ne ſe trouvent dans aucun manuſcrit. Le Pere Hardouin les juge ſuppoſées.

(437) Cela étoit arrivé en Arcadie, ſelon Varron, *de re ruſt.* liv. 2, ch. 4 : *In Arcadia ſcio eſſe ſpectatam ſuem, quæ pinguedine carnis non modò ſurgere*

d'une truie à qui on a tiré ſes petits, la meilleure eſt celle d'une truie qu'on a tuée un jour après qu'elle a mis au monde ſa portée. Les tettines de cette derniere ſont excellentes, pourvu que les petits n'aient point tetté : celles de la premiere ne valent rien. Les Anciens donnoient aux tettines le nom d'*abdomen ;* car ils n'avoient pas coutume de tuer des truies prêtes à mettre bas (429), & avant que les tettines fuſſent deſſéchées.

Les animaux à cornes (430) qui n'ont des dents inciſives qu'à la mâchoire inférieure, & ceux qui ont des talons aux pieds, ont du ſuif : ceux qui ont le pied (431) fourchu, ou partagé en pluſieurs doigts, ont de la graiſſe. Celle ci eſt toujours concrete, & placée aux extrémités de la chair ; étant refroidie, elle ſe coagule (432) au point qu'elle devient caſſante : au contraire, le ſuif eſt entre la chair & la peau, & conſerve ſa liquidité. Il y a des animaux qui ne s'engraiſſent jamais ; par exemple, le lievre & la perdrix (433). Tous les animaux gras (434), tant mâles que femelles, ſont moins (435) féconds que les autres. Ceux qui ſont fort gras vieilliſſent plutôt (436). Tous les animaux ont une certaine graiſſe dans les yeux. La graiſſe, chez aucun animal, n'a de ſentiment, parcequ'elle n'a ni arteres ni veines. La plupart des animaux trop gras n'ont point non plus de ſentiment : auſſi raconte-t-on que des cochons en vie ont été rongés par des rats (437) ſans rien ſentir. On dit même que le fils de Lucius Apronius, homme Conſulaire, étant trop chargé de graiſſe, on lui en ôta une partie ; & que, de cette maniere, on le débarraſſa de ce poids inutile.

La moëlle ſemble être faite de la même matiere (438) que la graiſſe : elle eſt rouge dans la jeuneſſe (439), & blanchâtre dans

non poſſet, ſed etiam in ejus corpore ſorex, exesâ carne, nidum feciſſet, & peperiſſet mures. Hoc etiam in juvenca factum accepi. Le Pere Hardouin écrit qu'on remarque la même inſenſibilité dans la graiſſe des baleines vivantes, & qu'on peut leur trancher des morceaux entiers de graiſſe ſans qu'elles le ſentent.

(438) C'eſt-à-dire de ſang. Voyez Ariſtote, *de part. anim.* liv. 2, chapitre 9.

(439) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 15, p. 380.

ſenecta albeſcens. Non niſi cavis hæc oſſibus : nec cruribus jumentorum, aut canum : quare fracta non ferruminantur, quod defluente evenit medullâ. Eſt autem pinguis iis quibus adeps : ſevoſa, cornigeris : nervoſa, & in ſpina tantùm dorſi, oſſa non habentibus, ut piſcium generi : urſis nulla : leoni in feminum & brachiorum oſſibus paucis exigua admodum ; ſed iis in tanta duritia, ut ignis elidatur, velut è ſilice.

Et iis dura, quæ non pinguescunt : aſinorum ad tibias canora. Delphinis oſſa, non ſpinæ ; animal enim pariunt : ſerpentibus ſpinæ. Aquatilium mollibus, nulla : ſed corpus circulis carnis vinctum, ut ſepiæ, atque loligini. Et inſectis negatur æquè eſſe ulla. Cartilaginea aquatilium habent medullam in ſpina. Vituli marini cartilaginem, non oſſa. Item omnium auriculæ, ac nares, quæ modò eminent, flexili mollitiâ, naturæ providentiâ, ne frangerentur. Cartilago rupta non ſolideſcit. Nec præciſa oſſa recreſcunt, præterquam veterinis ab ungulâ ad ſuffraginem. Homo creſcit in longitudinem ad annos uſque ter ſeptenos : tùm

(440) Ariſtote, *ibid.* p. 381.

(441) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *ibid.* p. 380 ; & liv. 2, *de part. anim.* ch. 6, p. 985.

(442) Ariſtote, *ibid.*

(443) Ariſtote, *ibid.* p. 381, Galien, *de uſu part.* l. 11, ch. 18, p. 582, écrit que les lions n'ont que très peu de moëlle dans les os des bras & des cuiſſes. Au lieu de *paucis exigua admodum*, Albert le Grand lit *porcis exigua admodum.*

(444) Et la plupart des autres os du lion, ſelon Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 3, ch. 7, p. 328. Au lieu de *ſed iis*, qui eſt la leçon manuſcrite, la plupart des Editeurs ont lu *cæteris*, *cætera*, ou *cetiis*, &c.

(445) Ces animaux qui ne prennent point de graiſſe, ſont, entre autres, le lievre & la perdrix, ſelon Pline & Ariſtote. Mais conſultez notre note 433.

(446) Athénée, l. 4, p. 182, écrit qu'on en faiſoit avec des os de faons de biche.

(447) Ariſtote, *de part. anim.* l. 2, chap. 9, p. 989. Albert le Grand y joint la baleine, & tous les autres cé-

la

la vieilleſſe; & il n'y en a que dans les os creux (440). Cependant les chevaux & les chiens n'en ont point dans les os des jambes : c'eſt pourquoi, quand elles ſont caſſées, elles ne ſe raccommodent point; d'autant que les os fracturés ne ſe réuniſſent que par le moyen de la moëlle, qui, en s'épanchant, forme le calus. La moëlle (441) reſſemble à la graiſſe dans les animaux qui ont de la graiſſe; & au ſuif, dans les animaux à cornes. Dans ceux qui n'ont point d'os, par exemple, dans les poiſſons, elle reſſemble à des nerfs, & ne ſe trouve (442) que dans l'épine du dos. Les ours n'ont point de moëlle. Les lions (443) en ont dans quelques os des jambes de devant & de derriere, mais en très petite quantité; encore ces os-là (444) ſont-ils ſi durs qu'on peut en tirer du feu comme d'un caillou.

Les os ſont durs dans les animaux qui n'engraiſſent (445) point; ceux des ânes le ſont tellement, qu'on pourroit en faire des flûtes (446) qui auroient du ſon. Les dauphins (447) ont des os, & n'ont point d'arêtes; car ils ſont vivipares. Les ſerpents ont des arêtes. La moëlle manque aux poiſſons mous (448); mais ils ont le corps entouré de certains cercles de chair, comme la ſeche & le calmar. Elle manque auſſi aux inſectes. Les poiſſons cartilagineux (449) ont de la moëlle (450) dans l'épine du dos. Les veaux marins ont des cartilages, & n'ont point d'os. Dans tous les animaux, les oreilles & les narines qui débordent en dehors, ſont molles & flexibles; ce que la Nature a fait ſagement, de peur qu'elles ne ſe caſſaſſent. Les cartilages rompus ne ſe réuniſſent point (451). Les os coupés ne recroiſſent point (452), excepté ceux des bêtes de charge, depuis la corne du pied juſqu'au jarret. L'homme (453) croît en hauteur

tacées, livre 3, *de Anim.* Traité 2, chap. 1, p. 133.

(448) Tels que la ſeche, le polype, &c.

(449) Tels que la raie, la torpille, &c.

(450) Ariſtote, *ibid.* & liv. 5, *Hiſt. Anim.* ch. 8, p. 332.

(451) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, ch. 8, p. 331.

(452) Ariſtote, *ibid.*

(453) Ecoutons Macrobe, ſur le

deinde ad plenitudinem. Maximè autem pubeſcens nodum quemdam ſolvere, & præcipuè ægritudine, ſentitur.

Nervi orſi à corde, bubuloque etiam circumvoluti, ſimilem naturam & cauſam habent : in omnibus lubricis applicati oſſibus ; nodoſque corporum, qui vocantur articuli, aliubi interventu, aliubi ambitu, aliubi tranſitu ligantes, hîc terêtes, illic lati, ut in unoquoque poſcit figuratio. Neque ii ſolidantur inciſi : mirumque, vulneratis ſummus dolor ; præſectis, nullus. Sine nervis ſunt quædam animalia, ut piſces : arteriis enim conſtant. Sed neque his molles piſcium generis. Ubi ſunt nervi, interiores conducunt membra, ſuperiores revocant. Inter hos latent arteriæ, id eſt, ſpiritûs ſemitæ. His innatant venæ, id eſt, ſanguinis rivi. Arteriarum pulſus, in cacumine maximè membrorum evidens, index ferè morborum, in modulos certos, legeſque metricas, per ætates, ſtabilis, aut citatus, aut tardus, deſcriptus ab Herophilo medicinæ vate, mirandâ arte, nimiam propter ſubtilitatem deſertus, obſervatione tamen crebri aut languidi ictûs, gubernacula vitæ temperat.

Arteriæ carent ſenſu, nam & ſanguine. Nec omnes vi-

ſonge de Scipion, liv. 1, p. 40 : *Poſt ter ſeptenos annos flore genas veſtit juventa : idemque annus finem in longum creſcendi facit : & quarta annorum hebdomas impleta in latum quoque creſcere ultrà jam prohibet, &c.*

(454) Voyez, ſur ce développement, tant des garçons que des filles, Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 7, chap. 1, p. 790, 792 & 795.

(455) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, ch. 5, p. 319 ; mais Galien, au livre de la diſſection des nerfs, chap. 1, p. 241, tome 4, dérive les nerfs du cerveau. Ces deux opinions différentes ont chacune leurs défenſeurs.

(456) Voyez Hippocrate, *de locis in homine*, tex. 9, p. 367.

(457) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, ch. 5, p. 322.

(458) Voyez les notes alphabétiques ſur le premier livre de Pline.

(459) Sur quoi conſultez Aulugelle, liv. 3, ch. 10, p. 238 ; & Pline lui-même, vers le commencement du livre 29.

(560) Toute cette fin de phraſe,

juſqu'à vingt-un ans : enſuite il croît en groſſeur. Il ſe dénoue à l'âge (454) de puberté, principalement s'il lui ſurvient alors quelque maladie.

Les nerfs ont (455) leur ſource au cœur : ils ſont entortillés autour de ce viſcere, même chez le bœuf. Leur origine & leur nature eſt la même que celle de la moëlle. Dans tous les animaux, ils ſont attachés aux (456) os liſſes & polis ; & ils les lient les uns aux autres, formant ainſi les articulations, tantôt en les environnant, tantôt en paſſant & en ſe logeant d'une façon intermédiaire entre les os. Dans un endroit ils ſont ronds, & dans un autre ils ſont larges, ſelon le beſoin. Une fois coupés, ils ne ſe réuniſſent point (457) : & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'étant bleſſés, ils cauſent d'extrêmes douleurs ; & qu'étant coupés tout-à-fait, ils n'en cauſent aucune. Certains animaux, tels que les poiſſons, n'ont point de nerfs ; mais ils ont des arteres : cependant les poiſſons mous n'ont ni nerfs ni arteres. Dans les animaux qui ont des nerfs, les nerfs intérieurs ſervent à étendre les membres, & les extérieurs à les retirer. Entre les nerfs ſont cachées les arteres, c'eſt-à-dire les conduits de l'eſprit vital : & auprès des arteres ſont placées les veines, c'eſt-à-dire les canaux qui portent le ſang. Le battement des arteres ſe remarque ſur-tout à la ſuperficie des membres ; & ordinairement il fait connoître les maladies. Le célebre Médecin Hérophile (458) a décrit, avec un merveilleux artifice, les variétés du pouls (459), & les loix qu'il ſuit dans les différents âges, ſelon qu'il (460) eſt fort ou foible, fréquent ou tardif. On a abandonné cette théorie d'Hérophile, comme étant trop ſubtile : il eſt certain cependant que le pouls, ſelon qu'il eſt fréquent ou foible, donne très bien à connoître l'état de la ſanté.

Les arteres (461) ſont inſenſibles ; auſſi n'ont-elles point de

per ætates, ſtabilis, aut citatus, aut tardus, manque dans la plupart des manuſcrits.

(461) Excepté celles qui ſont jointes à une membrane nerveuſe. Voyez Bartholin, liv. *des arteres*, p. 441.

talem continent ſpiritum : præciſiſque torpeſcit tantùm pars ea corporis. Aves nec venas nec arterias habent ; item ſerpentes, teſtudines, lacertæ ; minimumque ſanguinis. Venæ in prætenues poſtremò fibras ſubter totam cutem diſperſæ, adeo in anguſtam ſubtilitatem tenuantur, ut penetrare ſanguis non poſſit, aliudve quàm exilis humor ab illo, qui cacuminibus innumeris ſudor appellatur. Venarum in umbilico nodus ac coitus.

De ſanguine, & quorum celerrimè ſiccetur, quorum non coeat, quorum graviſſimus, vel tenuiſſimus, vel quorum nullus.

CAPUT 38. SANGUIS quibus multus & pinguis, iracunda : maribus, quàm fœminis, nigrior : & juventæ magis quàm ſenio : & inferiore parte pinguior. Magna & in eo vitalitatis portio. Emiſſus ſpiritum ſecum trahit : tactum tamen non ſentit.

(462) Pline contredit ici l'opinion d'Eraſiſtrate, opinion que réfute auſſi Galien, au livre de la ſaignée, & en pluſieurs autres endroits de ſon ouvrage. Les Modernes ſont auſſi pour Galien & pour Pline, approuvant, en pluſieurs cas, l'inciſion de l'artere.

(463) Mais ſeulement des vaiſſeaux capillaires, & des petites fibres très déliées. C'eſt auſſi la déciſion d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, ch. 4, p. 318. Cependant tous les oiſeaux ont des veines & des arteres, mais en petit ; &, dans le nombre de ces veines preſque imperceptibles, il y en a au moins une groſſe & plus forte que les autres, qui ſe remarque chez tous les oiſeaux en général. Pline lui-même, au livre 29, recommande, en certain cas, d'ouvrir la veine qui eſt ſous l'aile du pigeon.

(464) Au lieu de *ſudor appellatur*, le Pere Hardouin eſt tenté de lire *ſudorem expellit* ; mais l'autre leçon eſt celle de tous les manuſcrits.

(465) C'eſt auſſi l'opinion d'Andrèz de S. Laurent, *Anatom.* liv. 6, ch. 9. Hippocrate croyoit que le rendez-vous de tous les nerfs & de toutes les veines eſt aux parties génitales. Voyez l'entrée de ſon livre de *la Génération*.

(1) Ariſtote, *de part. anim.* livre 2, chap. 4, p. 983.

(2) Le ſang des femelles eſt plus délayé que celui des mâles. C'eſt l'opinion des Modernes, fondée ſur l'ex-

ſang. Toutes ne contiennent pas l'eſprit vital (462); & quand quelques-unes ſont coupées, il n'y a que la partie où elles ſe rencontrent qui devienne engourdie. Les oiſeaux n'ont ni veines ni arteres (463); non plus que les ſerpents, les tortues, les lézards : auſſi tous ces animaux ont-ils très peu de ſang. Les veines, déja extrêmement minces lorſqu'elles ſont arrivées à la peau, ſous laquelle elles ſe répandent de toutes parts, deviennent à la fin ſi menues & ſi déliées, que le ſang ne ſauroit y paſſer, & qu'il n'en peut ſortir autre choſe qu'une humeur ſubtile, appellée ſueur (464), qui ſe manifeſte au dehors par une infinité de petites éminences bulleuſes dont la peau eſt alors ſemée. Toutes les veines vont s'attacher & ſe réunir au nombril (465).

Du ſang; des animaux en qui le ſang ſe deſſeche le plutôt; de ceux dont le ſang ne ſe coagule point; de ceux en qui il eſt le plus lourd ou le plus délié : d'animaux qui n'ont point de ſang.

Les animaux chez qui le ſang abonde & eſt épais, ſont coleres (1). Celui des mâles (2) eſt plus noir que celui des femelles; & celui des jeunes gens (3), plus que celui des vieillards. Le (4) ſang eſt plus épais dans les parties inférieures. La vie conſiſte en grande partie dans le ſang. Quand il ſort, il emporte avec lui les eſprits vitaux; néanmoins il eſt inſenſible (5). Les animaux qui ont le

périence. C'étoit auſſi celle d'Hippocrate & de Galien. Cependant Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 14, p. 376, eſt d'un avis contraire; & il a été ſuivi par Albert le Grand, liv. 3, *de Anim.* Traité 2, ch. 6, p. 146.

(3) Ariſtote eſt encore ici d'un avis différent : *In infantibus dilutior eſt largiorque ſanguis : in ſenibus craſſus, niger, paucus : etate ſtatâ mediocris.* Ariſtote, *ibid.*

(4) Ariſtote, *Hiſtor. Anim.* livre 3, chapitre 14, p. 370. Dalechamp n'a point ſaiſi l'eſprit de Pline en cet endroit, faute d'avoir comparé ce paſſage de Pline avec celui d'Ariſtote.

(5) Il a cela de commun avec la moëlle, la cervelle, & les excrémens contenus dans le ventre, ſelon la remarque d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 14, p. 368.

Animalium fortiora, quibus ſanguis craſſior : ſapientiora, quibus tenuior : timidiora, quibus minimus, aut nullus. Taurorum ceſerrimè coit atque dureſcit, ideò peſtifer potu maximè. Aprorum, ac cervorum, caprearumque, & bubalorum omnium non ſpiſſatur. Pinguiſſimus aſinis, homini tenuiſſimus. His quibus plus quaterni pedes, nullus. Obeſis minùs copioſus, quoniam abſumitur pingui. Profluvium ejus uni ſit in naribus homini, aliis nare alterutrâ, quibuſdam per inferna : multis per ora ſtato tempore, ut nuper Macrino Viſco viro Prætorio : ſed omnibus annis Voluſio Saturnino Urbis Præfecto, qui nonageſimum etiam exceſſit annum. Solum hoc in corpore temporarium ſentit incrementum : ſiquidem hoſtiæ abundantiorem fundunt, ſi priùs bibêre.

Quæ animalium latere certis temporibus diximus, non habent tunc ſanguinem, præter exiguas admodum circa corda guttas, miro opere naturæ : ſicut in homine, vim ejus ad

(6) Ariſtote, *de part. anim.* livre 2, chap. 4, p. 983.

(7) Ariſtote, *ibid.* Galien, au livre *Quod animi mores*, chap. 7, p. 452.

(8) Ecoutons Végece, liv. 1, *de re milit.* chap. 2, p. 4 : *Omnes nationes quæ vicinæ ſunt ſoli, nimio calore ſiccatas, ampliùs quidem ſapere, ſed minùs habere ſanguinis dicunt : ac propterea conſtantiam ac fiduciam non habere cominus pugnandi, quia metuunt vulnera qui ſe exiguum ſanguinem habere noverunt. Contrà ſeptentrionales populi.*

(9) Ariſtote, *ibid.* & au livre 3, *Hiſt. Anim.* chap. 14, p. 369.

(10) Voyez la mort de Thémiſtocle chez Plutarque. Voyez auſſi Pline, liv. 28, ch. 9.

(11) Tout ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *ibid.* & au livre 3, *Hiſt. Anim.* chap. 6, p. 323, ſi ce n'eſt qu'il n'y eſt fait aucune mention du ſanglier.

(12) Voyez la note précédente.

(13) Ariſtote, aux livres qu'on vient de citer.

(14) Ariſtote, *ibid.*

(15) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 1, chap. 4, p. 38.

(16) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 3, chap. 14, p. 370.

(17) Conſultez Ariſtote, ſect. 10, p. 723, probl. 2 : *Cur homini tantummodò ex omni animantium numero ſanguis è naribus defluit?*

(18) Au lieu de *Macrino Viſco*, quelques manuſcrits portent *Macrino Vico*. Le Pere Hardouin eſt tenté de lire *Macrino Vindici*, d'après une in-

ſang le plus épais (6), ſont auſſi les plus forts. Ceux qui l'ont plus fluide (7), ſont plus aviſés. Ceux qui n'en ont point, ou qui n'en ont que fort peu, ſont timides (8). Le ſang des (9) taureaux ſe coagule & ſe durcit très vîte: c'eſt pourquoi un tel breuvage eſt un (10) poiſon. Le ſang des cerfs (11), des ſangliers (12), des chevreuils (13) & des buffles (14) ne s'épaiſſit point. Celui de l'âne eſt le plus épais: celui de l'homme eſt le plus fluide. Les animaux qui ont plus de quatre pieds n'ont point de ſang (15). Ceux qui ſont gras en ont moins que les autres, parceque (16) ſa ſubſtance eſt en partie employée en graiſſe. L'homme ſeul (17) ſaigne par le nez. Les uns ſaignent par une narine, & les autres par l'autre. Quelques-uns perdent du ſang par les parties inférieures. Pluſieurs en perdent par la bouche en certains tems réglés, comme faiſoit, il n'y a pas long-tems, Macrinus Viſcus (18), qui avoit été Préteur. Voluſius Saturninus (19), Préfet de Rome, qui a vécu plus de quatre-vingt-dix ans, ſaignoit auſſi par la bouche, une fois chaque année. Il n'y a, dans tout le corps, que le ſang qui croiſſe tout-à-coup (20): auſſi les victimes en rendent davantage (21) quand elles ont bu auparavant.

Quant aux animaux qui (22), comme on l'a obſervé dans les livres (23) précédents, ſe tiennent cachés une partie de l'année, ils n'ont alors que quelques petites gouttes de ſang; encore eſt-il retiré autour du cœur. En quoi la Nature ſe montre admirable,

ſcription antique rapportée par Gruterus, p. 513.

(19) Dont il a été déja fait mention au livre 7, chap. 14.

(20) Ceci a l'air d'un préjugé. Albert le Grand, par exemple, croit que le vin fait beaucoup de ſang, & ſur-tout le vin rouge. Liv. 3, *de Anim.* Traité 2, chap. 6, p. 146. Je croirois plutôt que le vin deſſeche le ſang, & que l'eau le délaie. Mais ni l'un ni l'autre ne me paroiſſent propres à ſe convertir tout-à-coup en ſang.

(21) Par la raiſon que l'eau, en délayant le ſang, le rend plus coulant, plus fluide. Voyez la note précédente. Au reſte, cette aſſertion de Pline eſt empruntée d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 3, chap. 14, p. 370.

(22) Les ours, les loirs, les rats des Alpes, dont on a traité au livre 8, ch. 36.

(23) Au livre 8, chapitre 36, & ailleurs.

minima momenta mutari, non modò tantùm in ore materiâ ſuffusâ, verum ad ſingulos animi habitus, pudore, irâ, metu : palloris pluribus modis, item ruboris. Alius enim iræ, & alius verecundiæ. Nam & in metu refugere, & nuſquam eſſe certum eſt ; multiſque non transfluere transfoſſis, quod homini tantùm evenit. Nam quæ mutari diximus, colorem alienum accipiunt quodam repercuſſu : homo ſolus in ſe mutat. Morbi omnes morſque ſanguinem abſumunt.

An in ſanguine principatus, & de tergore, & pilis, & mammis.

CAPUT 39. SUNT qui ſubtilitatem animi conſtare non tenuitate ſanguinis putent, ſed cute operimentiſque corporum magis aut minùs bruta eſſe, ut oſtreas & teſtudines ; boum terga, ſetas ſuum obſtare tenuitati immeantis ſpiritûs, nec purum liquidumque tranſmitti ; ſic & in homine, cùm craſſior calloſiorve excludat cutis : ceu verò non crocodilis & duritia tergoris tribuatur, & ſolertia.

Hippopotami corii craſſitudo talis, ut inde tornentur

(24) Je lis au texte, avec le P. Hardouin, *non modò tantùm in ore ſuffuſa*, & non pas *non modo tanto minore ſuffuſi*, avec d'autres Editeurs.

(25) Le caméléon, le polype, &c. dont on a parlé dans les livres précédents.

(26) Et au coq d'Inde, comme l'obſerve le Pere Hardouin.

(1) De ce nombre eſt Ariſtote, l. 2, *de Anim.*

(2) Je lis *oſtreas* avec tous les manuſcrits, & non *oſtrea* avec les Editeurs. Je lis auſſi *boum terga* avec ces mêmes manuſcrits, & non pas *boum tergora.*

(3) Voyez la fin de la note précédente.

(4) Ou du moins des javelots, ſelon Hérodote, livre 2, p. 117. Pline eſt tombé dans la même exagération qu'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, chap. 12, p. 196.

(5) Comme Pline l'a déja obſervé au liv. 8, chap. 26, tome 3.

ainſi

ainſi que dans les changements ſoudains, qui, pour les moindres ſujets, ſe peignent ſur le viſage & ſur toute (24) la perſonne de l'homme, & qui prennent leur ſource dans les affections du ſang. En effet, ſelon les différentes paſſions dont l'ame eſt émue, comme de honte, ou de colere, ou de crainte, on voit l'homme pâlir ou rougir, & de pluſieurs façons; car la rougeur que la colere produit ſur le viſage, eſt différente de celle qu'y produit la honte: & il eſt certain que, dans la crainte, le ſang ſe retire, & qu'il n'en paroît point; tellement que pluſieurs, quoique percés de part en part, n'en rendent pas une goutte. L'homme ſeul eſt ſuſceptible de ces diverſes altérations: car pour les animaux qui changent de couleur (25), & dont nous avons parlé plus haut, ce changement apparent n'eſt, chez eux, que l'effet de la lumiere diverſement réfléchie. Mais changer perſonnellement de couleur, c'eſt ce qui n'arrive qu'à l'homme (26). Toutes les maladies, & ſur-tout la mort, conſument le ſang.

Si le ſang eſt la ſource de l'intelligence. Du cuir, des poils, des mamelles.

QUELQUES-UNS (1) penſent que la ſubtilité de l'eſprit ne dépend point de la fluidité du ſang, & que les animaux ſont plus ou moins ſtupides, ſuivant qu'ils ont la peau & les tégumens plus ou moins épais, comme les huîtres (2) & les tortues; que l'épaiſſeur du cuir (3) des bœufs & les ſoies des cochons empêchent l'air délié & ſubtil d'entrer dans leurs corps, de ſorte qu'il n'y pénetre qu'impur & groſſier; que c'eſt auſſi ce qui arrive aux hommes qui ont la peau trop épaiſſe & trop dure. Mais ceux qui penſent ainſi, que diront-ils des crocodiles, à qui, nonobſtant la dureté de leur peau, on attribue une ſi grande induſtrie?

L'hippopotame a le cuir ſi épais qu'on en fait des piques (4); néanmoins cet animal a l'habileté de ſe guérir lui-même (5) de

haſtæ, & tamen quædam ingenio medica diligentia. Elephantorum quoque tergora impenetrabiles cetras habent, cùm tamen omnium quadrupedum ſubtilitas animi præcipua perhibeatur illis. Ergo cutis ipſa ſenſu caret, maximè in capite : ubicumque per ſe ac ſine carne eſt, vulnerata non coit, ut in bucca cilioque.

Quæ animal pariunt, pilos habent : quæ ova, pennas, aut ſquamas, aut corticem ut teſtudines, aut cutem puram ut ſerpentes. Pennarum caules omnium cavi : præciſæ non creſcunt, evulſæ renaſcuntur. Membranis volant fragilibus inſecta, humentibus hirundines in mari, ſiccis inter tecta veſpertilio : horum alæ quoque articulos habent. Pili à cute exeunt craſſa hirti, fœminis tenuiores ; equis in juba largi, in armis leoni : daſypodi & in buccis intus, & in pedibus, quæ utraque Trogus & in lepore tradidit : hoc exemplo libidinoſiores hominum quoque hirtos colligens. Villoſiſſimus animalium lepus. Pubeſcit homo ſolus ; quod niſi contigit, ſterilis in gignendo eſt, ſeu maſculus, ſeu fœmina. Pili in homine partim ſimul, partim poſtea gi-

(6) C'eſt à quoi fait alluſion Plaute, dans ſon *Miles glorioſus*, act. 2, ſc. 2, v. 80 :

Herus meus elephanti corio circumtectus eſt, non ſuo.

(7) *Cetra* ſignifie un bouclier fait uniquement de cuir, & ſans mélange de bois. Cette ſorte de bouclier étoit en uſage parmi les Africains & les Maures. Voyez Iſidore, l. 18, ch. 39.

(8) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 10, p. 340.

(9) Excepté le dauphin, & la plupart des poiſſons vivipares.

(10) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, ch. 10, p. 336 ; Albert le Grand, l. 1, *de Anim.* Traité 1, ch. 8, p. 16.

(11) Ariſtote penſe le contraire, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 10, p. 355 ; mais l'expérience eſt pour Pline.

(12) Dont on a parlé au l. 9, c. 27.

(13) Dont on a parlé au l. 10, c. 61.

(14) Emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, ch. 10, p. 337 ; & confirmé par Albert le Grand, l. 3, *de Anim.* Traité 2, chap. 2, où il dit : *Si corium fuerit groſſum, pili etiam erunt groſſi.*

(15) Ariſt. *Hiſt.* l. 4, c. 11, p. 513.

(15*) Pline déclare bien authentiquement ici qu'il n'entend point confondre le daſypode avec le lievre ; ce qui acheve de prouver, contre le ſentiment de M. de Buffon, que le daſy-

ſes maladies. L'éléphant auſſi a la peau ſi dure (6), qu'on en fait de petits boucliers (7) qui ſont impénétrables ; cependant on regarde cet animal comme le plus ingénieux de tous les quadrupedes. La peau n'a (8) point de ſentiment, ſur-tout celle de la tête. Dans tous les endroits où elle eſt deſtituée de chair, elle ne ſe réunit point quand elle eſt bleſſée; les paupieres, entre autres, & une partie des joues, ſont ſujettes à cet inconvénient.

Les animaux vivipares (9) ſont couverts de poils (10); les ovipares le ſont de plumes ou d'écailles, ou le ſont de coquilles, comme les tortues; ou d'une ſimple peau, comme les ſerpents. Tous les tuyaux des plumes ſont creux : elles ne repouſſent point quand elles ſont coupées; mais elles reviennent (11) quand elles ſont arrachées. Les inſectes ont leurs ailes compoſées de certaines pellicules ou membranes faciles à rompre : celles des hirondelles de mer (12) ſont toujours mouillées : celles des chauves-ſouris (13) ſont toujours ſeches; & d'ailleurs elles ont des articulations. Lorſque (14) la peau eſt épaiſſe, les poils qui en ſortent ſont rudes : mais ceux des femelles le ſont moins (15) que ceux des mâles. Le cheval a les crins fort épais au cou; & le lion, aux épaules. Le daſypode en a même au dedans des babines, & aux pieds; particularités que Trogus attribue auſſi au lievre (15*); & cet Auteur en conclut que les hommes qui ont le plus de poil, ſont plus lubriques que d'autres. Le plus velu de tous les animaux, c'eſt le lievre. L'homme eſt le ſeul à qui il vient du poil (16) au pubis à l'âge de puberté; de ſorte que ceux à qui il n'en vient pas, ſoit mâles ou femelles, ſont ſtériles (17) & incapables d'engendrer. L'homme apporte une partie de ſes (18) poils

pode n'eſt point notre lapin, puiſque Pline, tome 3, liv. 8, ch. 55, p. 542, ligne 4, range expreſſément le lapin dans la claſſe du lievre, & diſtingue nettement, *ibid.* p. 548, ligne 1, le genre du daſypode d'avec celui du lievre, & par conſéquent du lapin.

(16) Conſultez le problême *Cur aves & piloſi homines ſalaciores ac libidinoſiores ſunt?* Ariſtote, probl. 32, ſect. 4, p. 707.

(17) C'eſt la déciſion expreſſe d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 10, p. 345; confirmée par Albert le Grand, l. 3, *de Animal.* Traité 2, c. 2, p. 136.

(18) Tels ſont les poils des cils, des

gnuntur. Congeniti autem non desinunt, sicut nec fœminis magnopere. Inventæ tamen quædam defluvio capitis invalidæ: ut & lanugines oris, cùm menstrui cursus stetêre. Quibusdam post geniti viris sponte non gignuntur. Quadrupedibus pilum cadere atque subnasci, annuum est. Viris crescunt maximè in capillo, mox in barba. Recisi, non, ut herbæ, ab ipsa incisura augentur, sed ab radice exeunt. Crescunt & in quibusdam morbis, maximè phthisi, & in senecta, defunctorum quoque corporibus. Libidinosis congeniti maturiùs defluunt, agnati celeriùs crescunt. Quadrupedibus senectute crassescunt, lanæque rarescunt. Quadrupedum dorsa pilosa, ventres glabri. Boum coriis glutinum excoquitur, taurorumque præcipuum.

Mammas homo solus è maribus habet: cætera animalia mammarum notas tantùm. Sed ne fœminæ quidem in pectore, nisi quæ possunt partus suos attollere. Ova gignen-

sourcils, & certains cheveux de la tête.

(19) Aristote, *ibid.* p. 344.

(20) Voyez Albert le Grand, liv. 9, *de Anim.* Traité 1, chap. 4, p. 290.

(21) Aristote, *Hist. Anim.* livre 3, chap. 10, p. 345.

(22) Aristote, *ibid.*

(23) Alberr le Grand, liv. 8, *de Anim.* Traité 5, chap. 1, p. 276.

(24) Aristote, *ibid.* p. 346.

(25) Aristote, *ibid.* p. 349 & 355.

(26) Aristote, *ibid.* p. 348. Voyez aussi Albert le Grand, liv. 3, *de Anim.* Traité 2, chap. 2, p. 136.

(27) Aristote, *ibid.* p. 349.

(28) Ou très peu velu, comme s'explique Aristote, *ibid.* p. 360.

(29) C'est ce que les Anciens appelloient *taurocolla*, comme on le peut voir chez Dioscoride, l. 3, p. 101; de même qu'on appelloit *ichthyocolla* la colle faite avec les peaux des poissons.

(30) Consultez les observations recueillies par M. de Buffon sur les mamelles des animaux; d'où il résulte que les mamelles des hommes peuvent former du lait comme celles des femmes, vol. 4, p. 316; que le nombre des mamelles des animaux n'est nullement proportionnel à celui des petits, vol. 6, p. 284; que le nombre des mamelles varie dans plusieurs animaux, comme dans la chienne, qui en a quelquefois dix, & d'autres fois neuf, huit, ou sept; la truie, qui en a six, cinq, ou quatre; la chevre ou la brebis, qui en ont quatre, trois, ou deux; le rat, qui en a dix ou huit; le

en naiſſant (19), & les autres lui viennent enſuite. Ceux qu'on apporte en naiſſant ne tombent point à certains hommes, & très peu aux femmes. Il ſe trouve néanmoins (20) des femmes à qui les cheveux tombent par maladie, & d'autres à qui il vient du poil au viſage (21) lorſqu'elles ont perdu leurs écoulements périodiques. Il y a des hommes (22) à qui il faut néceſſairement des remedes pour leur faire venir le poil au menton, au pubis, & aux aiſſelles. Les bêtes à quatre pieds changent (23) de poil tous les ans. Les poils qui croiſſent le plus dans l'homme ſont les cheveux (24), & enſuite la barbe. Le poil coupé (25) ne repouſſe pas par le bout amputé, comme l'herbe qui a été fauchée, mais par la racine. Il y a des maladies (& de ce nombre eſt ſurtout la phthiſie) qui font croître le poil: il croît auſſi (26) dans la vieilleſſe, & même aux perſonnes mortes. Les poils qu'on apporte en naiſſant tombent de meilleure heure aux hommes impudiques (27) qu'aux autres; & ceux qui viennent après la naiſſance, leur croiſſent plus vîte. Dans les quadrupedes, le poil devient plus épais à meſure qu'ils vieilliſſent, & la laine devient plus claire. Les quadrupedes ont le dos velu & le ventre (28) ſans poil. On fait de la colle-forte avec la peau du bœuf; mais la meilleure ſe fait avec du cuir de taureau (29).

Entre les animaux mâles, l'homme ſeul (30) a des mamelles: les autres animaux n'en ont que des marques. Les femelles, même parmi les animaux, n'ont point leurs tettines à la poitrine, excepté celles qui peuvent embraſſer (31) ou porter ſur elles leurs petits pour les élever. Les animaux ovipares (32) n'ont point de

furet, qui en a trois à droite, & quatre à gauche; le ſarigue, qui en a cinq ou ſept, &c. vol. 9, p. 155 & 156. Conſultez auſſi, mais en ſous-ordre, Albert le Grand, liv. 14, *de Anim.* Traité 2, chap. 3, p. 408, où il obſerve que la femelle du ſinge porte ſes petits dans ſes bras; & que c'eſt en vertu de cette conformité avec la femme, qu'elle a les mamelles à la poitrine.

(31) Voyez la fin de la note précédente.

(32) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 16, p. 383.

tium, nulli: nec lac, niſi animal parienti: volucrum, veſpertilioni tantùm. Fabuloſum enim arbitror de ſtrigibus, ubera eas infantium labris immulgere. Eſſe in maledictis jam antiquis ſtrigem convenit: ſed quæ ſit avium, conſtare non arbitror.

Notabilia animalia quæ mammis.

CAPUT 40. ASINIS à fœtu dolent: ideò ſexto menſe arcent partus, cùm equæ anno propè toto præbeant. Quibus ſolida un-

(33) Il faut excepter de cette regle la vipere, laquelle, à la vérité, n'eſt pas une véritable vivipare, comme on l'a obſervé plus haut. Voyez Ariſtote, *ibid.*

(34) On donne aſſez généralement le nom de chauve-ſouris à tout animal quadrupede, non inſecte, & volant de nuit. Mais les Anciens étoient fort éloignés de connoître toutes les différentes ſortes de chauves-ſouris que connoiſſent aujourd'hui les Naturaliſtes, tant dans l'ancien que dans le nouveau monde, & ſur l'énumération deſquelles il faut conſulter M. de Buffon, tome 7, p. 337 & ſuiv. & nos notes ſur le chap. 61 du liv. 10.

(35) *Hæc avis* (ce ſont les paroles d'Iſidore, livre 12, chap. 7) *vulgò Amma dicitur ab amando parvulos: unde & lac præbere dicitur naſcentibus.* Cette étymologie ne vaut aſſurément rien. *Amma* eſt un mot Celtoſcythe qui, encore aujourd'hui en Suédois, ſignifie expreſſément une nourrice, & d'où s'eſt formé *maman* & *mamelle.* Heſychius reconnoît que le mot μμὰ, qui étoit connu des Grecs, ſignifie à la fois une mere & une nourrice. *Am*, en Hébreu, ſignifie pareillement une mere, par la raiſon que, dans l'origine, qui diſoit *mere*, diſoit auſſi *nourrice.* Or cette coutume des meres d'allaiter elles-mêmes leurs enfants, étoit ſur-tout en vogue parmi les anciens Germains, comme le reconnoît Tacite, *de Morib. Germ.* ch. 20. Je ferai voir, note 37, que c'eſt auſſi chez les peuples Germains ou Celtoſcythes que l'expreſſion injurieuſe de ſtrige (pour ſignifier une mere de louage, une nourrice d'emprunt & de paſſage) a pris naiſſance.

(36) Ecoutons Feſtus: *Striges aves nocturnas, ut ait Verrius, Graci ςρίγας appellant; à quo maleficis mulieribus nomen inditum eſt, quas volaticas etiam vocant. Itaque ſolent his verbis eas veluti avertere Graci:*

Pelle ſtrigem noſtu paſcentem, tu ſtriga cæcam,
Feralem in celeres volucrem procul ejice naves.

(37) On demande quelle ſorte d'oiſeau eſt la *ſtrige.* Je réponds que c'eſt le *ſtryχ* des Slawons, c'eſt-à-dire notre *grimpereau*, qui eſt un oiſeau de paſſage, & qu'on nomme auſſi *torche-pot*; dénomination injurieuſe, aſſez convenable aux nourrices d'emprunt, & qui

lait, mais ſeulement les vivipares (33). Entre les volatiles, la chauve-ſouris (34) eſt la ſeule qui en ait : car ce qu'on dit des oiſeaux nommés ſtriges (35), qui donnent à tetter aux petits enfants, je le regarde comme une fable. Il eſt vrai que le nom de ſtrige eſt, depuis long-tems, une ſorte d'injure (36); mais je ne vois pas que l'on connoiſſe avec certitude quelle ſorte d'oiſeau (37) ce nom déſigne.

Des principaux animaux qui ont des mamelles.

Les ânesſes ont mal aux tettines après avoir mis bas : c'eſt pourquoi elles ne ſouffrent (1) pas que leurs ânons les tettent plus de ſix mois; au lieu que les juments laiſſent tetter près d'un

ſemble être la ſource très ancienne du ſens vaguement injurieux attaché, ſelon Pline, à tout ce qui portoit le nom de *ſtrix*. D'autre part, le mot Slawon *ſtryż*, un grimpereau, paroît venir du mot Slawon *ſtrychacż*, qui ſignifie un raſeur de meſure; &, à en dériver le mot *ſtrix* dans le ſens d'allaireuſe d'enfant, ce mot ſera très propre à déſigner une fauſſe mere, une nourrice ſtricte, qui épargne la nourriture à l'enfant, & qui lui raſe la meſure. Ainſi l'oiſeau *ſtryż*, par cette raiſon, pouvoit être regardé comme de mauvais préſage, & comme annonçant la famine aux vaiſſeaux ſur leſquels il s'arrêtoit. Il me reſte à obſerver qu'en Danois *ſtrige* ſignifie rorcher, frotter, &c. qu'en Suédois *ſtryka* ſignifie errer, être vagabond; d'où *ſtraeckfogel*, tout oiſeau de paſſage, & parriculiérement le grimpereau. Quoi qu'il en ſoit, je penſe avoir démontré que l'oiſeau dont Pline eſt ici en peine, n'eſt autre que le *grimpereau*, ou le *torche-pot*, en Slawon *ſtryż*, dont les Grecs, par préjugé & par erreur, faiſoient un oiſeau de nuit. A l'égard du nom de *ſtriges*, donné, ſelon Feſtus, aux ſorcieres & faiſeuſes de maléfices, c'eſt de là que vient le mot *trigaude*, au lieu de *ſtrigaude*; de même que nous diſons *tricherie*, & les Allemands *ſtreich*, un dol, un piege, &c. Et il y a lieu de croire que les ſorcieres, ou noueuſes d'aiguillettes, ont été nommées en Latin *ſtriges* par la raiſon qu'en langue Germanique *ſtricken* ſignifie lacer, nouer, attacher les aiguillettes; d'où *ſtricken-hoſen*, lacer des bas de chauſſe. Et quant au nom de *volaticæ*, nom peut-être corrompu, que leur donnoient auſſi les Romains, il déſignoit probablement une Valaque, une Bohémienne, le nom Slawon de la Valaquie étant *Wołoszę*.

(1) Ceci eſt expreſſément contredit par Varron, chez qui on lit, l. 2, *de re ruſt.* c. 6, intitulé, *de aſinis : In paſtu eadem ferè obſervant, quæ in equis. Secundum partum pullos anno non removent à matre.* M. de Buffon écrit qu'au bout de cinq ou ſix mois on peut ſevrer l'ânon; & que cela eſt même né-

gula, nec ſupra geminos fœtus, hæc omnia binas habent mammas, nec aliubi, quàm in feminibus. Eodem loco biſulca & cornigera : boves quaternas, oves capræque binas. Quæ numeroſo fœcunda partu, & quibus digiti in pedibus, hæc plures habent, toto ventre duplici ordine, ut ſues, generoſæ duodenas, vulgares binis minùs : ſimiliter canes. Alia ventre medio quaternas, ut pantheræ : alia binas, ut leænæ. Elephas tantùm ſub armis duas : nec in pectore, ſed citra in alis occultas. Nulli in feminibus digitos habentium. Primogeniti in quoque partu ſuis primas premunt : eæ ſunt faucibus proximæ : ſuam quiſque novit in fœtu quo genitus eſt ordine, eâque alitur, nec aliâ. Detracto illa alumno ſuo ſterileſcit illicò, ac reſilit. Uno verò ex omni turba relicto, ſola munifex, quæ genito fuerat attributa, deſcendit. Urſæ mammas quaternas gerunt. Delphini binas in ima alvo papillas tantùm, nec evidentes, & paulum in obliquum porrectas. Neque aliud animal in curſu lambitur. Et balænæ autem vitulique mammis nutriunt fœtus.

---

ceſſaire ſi la mere eſt pleine, pour qu'elle puiſſe mieux nourrir ſon fœtus. *Hiſt. Natur.* tome 6, p. 158 & 159.

(2) Ariſtote, liv. 4, *de part. anim.* chap. 10, p. 1035.

(3) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, chap. 8, p. 176.

(4) Ariſtote, *ibid.*

(5) Ariſtote, livre 4, *de part. anim.* chap. 10, p. 1035.

(6) Ariſtote, *ibid.* Conſultez ci-deſſus la note 30, page 428.

(7) Ariſtote, *ibid.* & liv. 2, *Hiſt. Anim.* chap. 8, p. 177.

(8) Ariſtote, *ibid.*

(9) Ariſtote, liv. 4, *de partib. anim.* chap. 10, p. 1035.

(10) C'eſt l'aſſertion d'Ariſtote, *ibid.* Mais Albert le Grand obſerve que cela n'a pas toujours lieu : *Cùm autem porca peperit, primo nato filio dat mammam primam, & ſic aliis filiis dat ordinatè mammas : aliquando tamen hoc non accidit.* Albert, livre 6 *de Anim.* Traité 3, chap. 1, p. 209.

(11) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, chap. 8, p. 176.

(12) Confirmé par Ariſtote, *Hiſt.* an

an entier leurs poulains. Tous les animaux qui ont la corne du pied d'une ſeule piece, & qui ne font jamais plus de deux petits à la fois, n'ont (2) que deux tettines, qui ſont placées entre les cuiſſes. Les bêtes à cornes & à pied fourchu ont leurs tettines au même endroit (3). Les vaches (4) en ont quatre : les brebis & les chevres n'en ont que deux. Les bêtes qui font (5) beaucoup de petits, & qui ont les pieds digités, ont auſſi un grand nombre de tettines, qui ſont diſpoſées en deux rangs ſur toute la longueur du ventre. Telles ſont les truies, dont les meilleures en ont douze, & les autres dix. Il en eſt de même des chiennes (6). D'autres bêtes (7) n'en ont que quatre ſur le milieu du ventre, comme les pantheres : d'autres n'en ont que deux, comme les lionnes. La femelle de l'éléphant (8) n'en a que deux non plus, qui ſont placées, non à la poitrine, mais au deſſous des épaules, & cachées ſous les aiſſelles. Aucun (9) animal ayant les pieds partagés en doigts, n'a de tettines entre les cuiſſes. Lorſqu'une truie a mis bas, les petits qui ſont venus les premiers prennent les tettines les plus hautes, c'eſt-à-dire les plus proches de la gorge; & les petits qui ſont venus enſuite, tirent les autres tettines à leur rang, & ſelon l'ordre (10) de leur naiſſance. Chacun d'eux connoît ſa tettine, & ne prend que celle-là. Si on ôte à la truie un de ſes cochons, la tettine qu'il tiroit s'applatit, & redevient telle qu'elle étoit avant de s'emplir. Si on ne laiſſe qu'un ſeul cochon, il n'y aura du lait que dans la tettine qui eſt pour lui, & les autres s'effaceront. Les ourſes (11) ont quatre tettines. Les femelles des dauphins ont ſeulement deux mamelons au bas du ventre (12), qui à peine ſont viſibles, & qui ſont placés un peu obliquement. C'eſt le ſeul animal qui donne à tetter en courant (13). Les baleines (14) & les veaux marins femelles allaitent auſſi leurs petits.

Anim. liv. 2, chap. 16, p. 215. Conſultez auſſi Oppien, liv. 1, *Halieut.* v. 660.

(13) Ariſtote & Oppien, *ibid.*

(14) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 3, chap. 16, p. 383.

De lacte, & unde caſeus non fiat.

CAPUT 41. MULIERI ante ſeptimum menſem profuſum lac, inutile : ab eo menſe, quod vitalis eſt partus, ſalubre. Pleriſque autem totis mammis, atque etiam alarum ſinu fluit. Cameli lac habent, donec iterum graveſcant. Suaviſſimum hoc exiſtimatur ad unam menſuram tribus aquæ additis. Bos ante partum non habet. Ex primo ſemper à partu coloſtra fiunt, quæ, ni admiſceatur aqua, in pumicis modum coeunt duritiâ. Aſinæ prægnantes continuò lacteſcunt. Pullis earum, ubi pingue pabulum, biduo à partu maternum lac guſtaſſe, letale eſt. Genus mali vocatur coloſtratio. Caſeus non fit ex utrinque dentatis, quoniam eorum lac non coit. Tenuiſſimum camelis, mox equis : craſſiſſimum aſinæ, ut quo coaguli vice utantur. Conferre aliquid

(1) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 7, chap. 6, p. 825.

(2) *Lac quibuſdam fluit, non ſolùm per papillas, ſed etiam paſſim per mammas, aliquibus etiam per axillas.* Ariſt. *Hiſt. Anim.* liv. 7, chap. 14, p. 846.

(3) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 6, chap. 26, p. 765.

(4) Avec deux ou trois fois autant d'eau, ſelon Ariſtote, *ibid.*

(5) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 6, chapitre 21, p. 746.

(6) Ou n'en ont que fort peu. Albert le Grand, l. 6, *de Anim.* Traité 3, chap. 2, p. 211.

(7) Pline explique lui-même, au liv. 28, le ſens du mot *coloſtra*, en diſant : *Eſt autem coloſtra prima à partu ſpongioſa denſitas lactis.* Cette expreſſion a été auſſi employée par le Poète Martial, liv. 13, Epig. 38 :

Surripuit paſtor quæ nondum ſtantibus hœdis
De primo matrum lacte coloſtra damus.

Au reſte, ce mot *coloſtra*, ainſi que le mot *coloſtratio* qui va ſuivre quelques lignes plus loin, ſont deux expreſſions Celtoſcythes adoptées par les Latins ; témoin les racines Slawones *kolo*, qui ſignifie *juxta, proximè ; & ſtrata*, qui ſignifie jet, perte, effuſion, & qui produit le verbe *ſtracac*, jetter avec effuſion. Le mot *coloſtratio*, adopté par les Romains, ſignifie donc le premier jet, la premiere éruption du lait.

(8) Cependant Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 6, écrit que les ânesſes n'ont du lait qu'au dixieme mois de leur plénitude.

(9) C'eſt un mot d'origine Celto-

Du lait. Quels ſont les animaux dont le lait n'eſt pas propre à faire du fromage.

Le lait qui ſort de la femme avant le ſeptieme mois de ſa groſſeſſe, ne vaut rien (1) : mais à ſept mois il eſt bon, parceque l'enfant né à ce terme peut vivre. Il y a des femmes à qui le lait ſort de toute l'étendue des mamelles, & même des aiſſelles (2). Les femelles (3) des chameaux ont toujours du lait, juſqu'à ce qu'elles ſoient de nouveau pleines. On tient que leur lait, mêlé avec trois fois (4) autant d'eau, eſt d'un très bon goût. Les vaches (5) n'ont point (6) de lait avant qu'elles aient mis bas. Leur premier lait eſt coloſtré (7), & tellement épais, que, ſi on n'y met pas de l'eau, il devient dur comme une pierre. Les ânesſes ont du lait dès qu'elles ſont pleines (8). Toutefois ſi elles ſont nourries dans des pâturages gras, il ne faut pas ſouffrir que leurs ânons les tettent avant deux jours ; autrement ce premier lait ſeroit mortel. On appelle coloſtration (9) la maladie (10) qui vient aux enfants & aux petits animaux pour avoir tetté du premier lait de leur mere. On ne ſauroit faire (11) de fromage avec le lait des animaux qui ont des dents deſſus & deſſous, parceque leur lait ne ſe prend point. Le lait de la femelle du chameau eſt le plus clair de tous (12) ; enſuite celui de la jument. Celui d'ânesſe eſt le plus épais (12*) ; car on s'en ſert au lieu de préſure. Il paſſe pour être fort bon à blanchir le teint des dames.

ſcythique, comme je l'ai démontré, note 7.

(10) Pline reparlera de cette maladie au liv. 28, au commencement du chapitre 9.

(11) Emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 16, p. 384 Confirmé & diſcuté par Albert le Grand, liv. 3, *de Anim.* Traité 2, chap. 9, p. 150.

(12) Ariſtote, *ibid.*

(12*) C'eſt l'aſſertion d'Ariſtote, *ibid.* mais elle eſt formellement contredite par Galien, qui enſeigne en mille endroits de ſes ouvrages, & principalement tome 10, liv. 5, *Method. Medic.* chap. 12, p. 123, que le lait d'ânesſe eſt le plus délié de tous, & celui qui tranſpire le plus facilement dans toutes les parties du corps.

& candori in mulierum cute exiſtimatur. Poppæa certè Domitii Neronis conjux, quingentas ſecum per omnia trahens fœtas, balnearum etiam ſolio totum corpus illo lacte macerabat, extendi quoque cutem credens. Omne autem igne ſpiſſatur, frigore fereſcit. Bubulum caſeo fertilius, quàm caprinum, ex eadem menſura penè altero tanto. Quæ plures quaternis mammas habent, caſeo inutilia, & meliora quæ binas. Coagulum hinnulei, leporis, hœdi laudatum. Præcipuum tamen daſypodis, quod & profluvio alvi medetur, unius utrinque dentatorum. Mirum barbaras gentes, quæ lacte vivant, ignorare aut ſpernere tot ſæculis caſei dotem, denſantes id alioqui in acorem jucundum, & pingue butyrum: ſpuma id eſt lactis, concretiorque, quàm quod ſerum vocatur. Non omittendum in eo olei vim eſſe, & barbaros omnes infanteſque noſtros ita ungi.

(13) Ce luxe de Poppée eſt auſſi rapporté par Dion, liv. 62, p. 714. Il n'a pas été oublié par Juvénal, Sat. 6:

Aut pinguia Poppæana
Spirat . . . . . .
. . . . . .
Incipit agnoſci, atque illo lacte fovetur,
Propter quod ſecum comites educit aſellas,
Exul hyperboreum ſi dimittetur ad axem.

(14) Emprunté d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 16, p. 389.

(15) Emprunté d'Ariſtote, *ibid.*

(16) Ceci ſembleroit ranger le lait de vache dans la claſſe de ceux qui font les moins bons fromages. Mais il faut conſidérer avec Scaliger, que, quoique la vache ait quatre mamelons, elle n'a que deux tettines.

(17) Ariſtote, *ibid.*

(18) Albert le Grand entend ici, par le daſypode, le lievre. Feu M. Jault avoit traduit en cet endroit *daſypodis* par lapin. L'un & l'autre ont été dans l'erreur, puiſque Pline a ſoin par-tout de diſtinguer nettement le daſypode d'avec le lievre & d'avec le lapin. Conſultez ci-deſſus la note (15*), ch. 39, p. 427.

(19) Le Pere Hardouin fait dire à Pline que le daſypode eſt le ſeul de ces animaux qui ait une préſure. Mais ni Pline, ni Ariſtote, *ibid.* ne diſent rien de tel. L'un & l'autre diſent ſimplement

L'Impératrice Poppée (13), femme de Néron, menoit ordinairement à ſa ſuite, quelque part qu'elle allât, cinq cents ânesſes nourrices, & ſe baignoit tout le corps dans leur lait, afin de ſe rendre par ce moyen la peau plus parfaitement tendue. Au reſte, toute ſorte de lait s'épaiſſit par la chaleur, & s'éclaircit par le froid. La même quantité de lait de vache que de lait de chevre rend (14) preſque une fois autant de fromage. Quant aux animaux qui ont plus de quatre tettines (15), leur lait ne vaut rien pour faire du fromage; & le meilleur pour cela, c'eſt celui des animaux qui n'en ont que deux (16). On eſtime la préſure du faon (17) de biche, du lievre & du chevreau: mais celle du daſypode (18), qui eſt un des animaux (19) qui ont des dents deſſus & deſſous, eſt la meilleure de toutes; & elle guérit le flux de ventre. Il y a lieu de s'étonner que les nations barbares qui vivent de lait ignorent ou mépriſent, depuis tant de ſiecles, les propriétés des fromages, quoique d'ailleurs ces peuples emploient le lait à faire du beurre, & une décompoſition (20) d'une agréable acidité. Le beurre (21) n'eſt autre choſe que l'écume ou la crême du lait, laquelle eſt plus épaiſſe que ce qu'on appelle petit-lait. Il eſt bon de remarquer ici que le beurre a les mêmes propriétés que l'huile (22); & que tous les Barbares s'en ſervent pour oindre leurs enfants, comme nous faiſons ici à l'égard des nôtres.

que le daſypode, l'un des animaux amph'odontes, ou dentés deſſus & deſſous, a une préſure; & Pline ajoute que cette préſure eſt la meilleure de toutes; ce qui n'eſt point exclure de cette propriété les autres animaux chez qui ſe rencontre le même genre de dentition. Au reſte, c'eſt Albert le Grand. liv. 3, *de Anim.* Traité 2, chap. 9, p. 152, qui a entraîné le Pere Hardouin dans cette fauſſe interprétation.

(20) C'eſt, je penſe, ce qu'on nomme *du lait caillé*, c'eſt-à-dire, tourné, partie en fromage, & partie en petit lait. Quelques-uns ſe figurent que Pline a voulu parler de ce que nous nommons *le lait du beurre*. Mais cette partie ſéreuſe du beurre eſt graſſe & ſucrée, & non pas acide.

(21) *Quod ſupernatat, butyrum eſt, oleoſum naturâ.*

(22) Dioſcoride, liv. 2, chap. 81.

De diverſitate caſeorum.

CAPUT 42. LAUS caſeo Romæ, ubi omnium gentium bona cominus judicantur, è provinciis, Nemauſenſi præcipua, Leſuræ Gabalicique pagi: ſed brevis, ac muſteo tantùm commendatio. Duobus Alpes generibus pabula ſua approbant: Dalmaticæ Docleatem mittunt, Centronicæ Vatuſicum. Numeroſior Apennino. Cebanum hic è Liguria mittit, ovium maximè lactis: Æſinatem ex Umbria: miſtoque Etruriæ atque Liguriæ confinio, Lunenſem magnitudine conſpicuum; quippe & ad ſingula millia pondo premitur: proximum autem Urbi Veſtinum, eumque è Ceditio campo laudatiſſimum. Et caprarum gregibus ſua laus eſt, Agrigenti maximè, eam augente gratiam fumo: qua-

(1) On le nomme aujourd'hui *fromage de Baux*, du nom d'un village voiſin de Nîmes, & où ſe font, depuis Novembre juſqu'en Juin, des fromages de la premiere qualité, qui ſont faits avec du lait de chevre. Voyez le livre des Antiquités de Nîmes, par Jean Polio, chap. 10, p. 46.

(2) Ces fromages ſont encore aujourd'hui très recherchés, ſelon Guillaume de Catel, Hiſt. livre 2, chapitre 7, p. 297.

(3) Ce fut pour avoir mangé avec excès d'un fromage des Alpes qu'Antonin le Pieux mourut d'une indigeſtion, ſelon Jules Capitolin, dans la vie de cet Empereur.

(4) Les Alpes compriſes entre la Carniole & la Dalmatie. Voyez, ſur les fromages de cette partie des Alpes, Jacques Godefroy, p. 30, *in* Ἐξηγήσει. Nous avons parlé des peuples Dalmates au livre 3, ainſi que des Docléates, & des Centrons.

(5) Quelques manuſcrits portent *Natuſicum* au lieu de *Vatuſicum*.

(6) Chef-lieu encore actuel de la contrée dite le *Marquiſat de Ceve*. Ceci fait voir, au reſte, que la dénomination d'Apennin comprend auſſi les Alpes maritimes, comme l'obſerve le Pere Hardouin.

(7) C'eſt de ce fromage dont Martial a dit, liv. 13, Epigr. 30:

Caſeus Etruſcæ ſignatur imagine Lunæ
Præſtabit pueris prandia mille tuis.

(8) Ces Veſtins voiſins de Rome, ou même de toute l'étendue du Latium, paroiſſent inconnus à tous les Savants. C'eſt pourquoi quelques Critiques propoſent de lire ici *Veſcinum*, au lieu de *Veſtinum*. Nous avons parlé de la campagne des Veſquins au liv. 3, ch. 5;

Des diverſes ſortes de fromages.

A Rome, ce rendez-vous des productions de tous les pays du monde, & où par conſéquent on peut comparer de près leur qualité, on eſtime principalement, entre les fromages qui viennent des provinces Romaines, celui de Nîmes (1), & celui, tant du mont de Loſere (2) au Gevaudan, que du pays circonvoiſin. Mais ces ſortes de fromages ne ſe conſervent pas long-tems dans leur bonté; & on ne les eſtime qu'autant qu'ils ſont frais. Les Alpes (3), où il y a d'excellents pâturages, fourniſſent auſſi deux ſortes de très bons fromages; ſavoir, les Alpes (4) Dalmatiques, le fromage Docléate; & les Alpes des Centrons, le fromage Vatuſique (5). Le mont Apennin en fournit encore davantage; tel que celui de Ceve (6), en Ligurie, qui eſt fait principalement de lait de brebis; celui de Gieſi, en Ombrie; celui de Lune (7) (aux confins de la Ligurie & de la Toſcane), qui eſt d'une grandeur prodigieuſe, & qui peſe juſqu'à mille livres; celui des Veſtins (8), à la proximité de Rome, & dont l'élite ſe fait dans la campagne Céditienne. Les fromages de lait de chevre ſont pareillement renommés, principalement ceux (9) d'Agrigente, qui ſont enfumés à l'inſtar des fromages qu'on enfume

cependant Martial parle expreſſément du fromage Veſtin, liv. 13, Epigr. 31, qui a pour titre *Caſeus Veſtinus:*

Si ſine carne voles jentacula ſumere frugi,
Hæc tibi Veſtino de grege maſſa venit.

Il me ſemble que c'eſt ſans fondement qu'on prétend s'écarter ici du texte de Pline. Il me paroît évident, par les renſeignements qu'il donne, que les Veſtins dont il parle, & dont parle auſſi Martial, étoient ceux d'une bourgade ſituée ſur la voie Appienne; car Feſtus fait mention de *Cedicia Taberna* ſur la voie Appienne; & elles étoient, dit-il, ainſi appellées du nom de leur maître, c'eſt-à-dire du nom d'un perſonnage nommé Ceditius, à qui elles avoient appartenu. Ainſi il eſt faux que ces fromages Céditiens aient eu rien de commun avec la ville de *Cedia* (dont Pline parlera liv. 14, chap. 6, ſect. 2), comme ſe l'étoit figuré le Pere Hardouin.

(9) J'ai ſuivi la leçon manuſcrite, dont s'écartent, ſans raiſon, la plupart des Editeurs.

lis in ipſa Urbe conficitur, cunctis præferendus; nam Galliarum ſapor medicamenti vim obtinet. Trans maria verò Bithynus ferè in gloria eſt. Ineſſe pabulis ſalem, etiam ubi non detur, ita maximè intelligitur, omni in ſalem caſeo ſeneſcente, quales redire in muſteum ſaporem, aceto & thymo maceratos, certum eſt. Tradunt Zoroaſtrem in deſertis caſeo vixiſſe annis viginti, ita temperato, ut vetuſtatem non ſentiret.

Differentia membrorum hominis à cæteris animalibus.

CAPUT 43. TERRESTRIUM ſolus homo bipes. Uni juguli, humeri, cæteris armi: uni ulnæ. Quibus animalium manus ſunt, intus tantùm carnoſæ: extra nervis & cute conſtant.

Digiti quibuſdam in manibus ſeni. C. Horatii ex patricia gente filias duas ob id Sedigitas appellatas accepimus, & Volcatium Sedigitum, illuſtrem in poëtica. Hominis digiti articulos habent ternos, pollex binos, & digitis adverſus univerſis flectitur: per ſe verò in obliquum porrigitur, craſſior cæteris. Huic minimus menſurâ par eſt: duo reliqui ſibi, inter quos medius longiſſimè protenditur. Quibus ex rapina victus quadrupedum, quini digiti in prioribus pedibus, reliquis quaterni. Leones, lupi, canes, &

(10) Ce fromage Bithynien prenoit le nom de *Salônite*, d'un canton de Bithynie, ſelon Strabon, livre 12, p. 566.

(11) Voyez les notes alphabétiques ſur le premier livre de Pline. Voyez auſſi le ſeptieme livre, chapitre 16, note 20.

(1) Il y faut joindre l'orang-outang, ou l'homme des bois, qui eſt celui de tous les ſinges qui reſſemble le plus à l'homme, & dont nous avons déja parlé ailleurs. Voyez la Table des Matieres.

(2) Le ſinge orang-outang, dont nous venons de parlet dans la note précédente, a un goſier ſemblable à celui de l'homme, des épaules ſemblables aux nôtres; mais il a les bras plus longs dans

dans Rome même, & qui ſont préférables à tous les autres ; car, dans l'une & l'autre Gaule, la fumigation fait contracter aux fromages un goût de drogues. Entre ceux d'outre mer, celui de Bithynie (10) paſſe pour le meilleur. Il y a un ſel naturel dans les pâturages : ce qui ſur-tout le prouve, c'eſt que le fromage, quoiqu'on ne l'ait pas ſalé, prend néanmoins, en vieilliſſant, un goût de ſel ; mais ſi on le laiſſe tremper dans du vinaigre avec du thym, il ne manque pas de reprendre le même goût qu'il avoit étant frais. On dit que Zoroaſtre (11) demeura vingt ans dans les déſerts, ſe nourriſſant de fromage, qui étoit fait de telle façon, qu'il ne ſentoit jamais le vieux.

Par quels membres l'homme differe des autres animaux.

Entre les animaux terreſtres, l'homme ſeul (1) eſt bipede ; lui ſeul (2) a un goſier, des épaules & des bras : les autres animaux ſont dénués d'épaules, étant ſimplement armoſés. Ceux qui ont des mains, les ont charnues ; mais au dehors, il n'y a que des nerfs & de la peau.

Dans l'eſpece humaine, il ſe trouve des individus qui ont ſix doigts aux mains : telles étoient, dit-on, les deux filles de Caius Horatius, perſonnage de race Patricienne ; tel étoit auſſi Volcatius (3), Poëte célebre. Les doigts des hommes ont trois articulations, excepté le pouce, qui n'en a que deux. Le ſens dans lequel il ſe fléchit eſt toujours latéral à l'égard des autres doigts. Son extenſion ſe projette obliquement ; & il eſt plus gros que les autres. Le petit doigt eſt de même longueur que le pouce : le ſecond & le quatrieme ſont d'égale longueur entre eux : le doigt du milieu

que ceux de l'homme, d'un quart ou environ : à cela près, Pline n'eſt point fondé à dire que l'homme ſeul a un goſier, des épaules & des bras, puiſque tout cela ſe remarque dans l'orang-outang. Au teſte, j'ai tâché d'exprimer dans ma traduction le vrai ſens du mot *armi*, qui déſigne le dénuement, la privation de quelque choſe d'eſſentiel, ce mot venant du Germanique *arm*, qui ſignifie *indigens*, & non pas de *arma, armorum*, comme ſe le figuroient ceux qui interprétoient *armi* dans le ſens de *bras munis d'épaules* ; erreur où eſt tombé Feſtus, & contre laquelle dépoſe le paſſage actuel de Pline.

(3) Volcatius Sedigitus, Auteur d'un livre *de Poetis*, cité par Aulugelle,

pauca in posterioribus quoque quinos ungues habent, uno juxta cruris articulum dependente : reliqua quæ sunt minora, & digitos quinos. Brachia non omnibus paria secum. Studioso Thraci in C. Cæsaris ludo notum est dextram fuisse proceriorem. Animalium quædam, ut manibus, utuntur priorum ministerio pedum : sedentque ad os illis admoventia cibos, ut sciuri.

De simiarum similitudine.

CAPUT 44. NAM simiarum genera perfectam hominis imitationem continent, facie, naribus, auribus, palpebris, quas solæ quadrupedum & in inferiore habent gena. Jam mammas in pectore, & brachia, & crura in contrarium similiter flexa : in manibus ungues, digitos, longioremque medium. Pedibus paulum differunt : sunt enim, ut manus, præ-

liv. 15, chap. 24, p. 841. Voyez son Poëme *de Poetis Comicis*, parmi les Poëres anciens recueillis par Pithou, liv. 2, p. 51.

(4) Aristote, livre 4, *de part. anim.* chap. 10, p. 1035.

(5) Par la raison, dit Aristote, *ibid.* que leur démarche est rampante.

(6) Témoin Artaxerxès *Longuemain.*

(7) Un Thrace assurément ne pouvoit avoir un nom Latin. *Studiosus* est donc un nom barbare que les Auteurs Latins ont latinisé, au moyen d'une simple désinence latine, & en lui conservant sa racine étrangere. Cette racine est *stud* ou *stut*, qui, dans les différents idiômes Germaniques, signifie *écourté.* Ainsi ce Thrace portoit un nom qui servoit à désigner le défaut de naissance dont il s'agit ici, de même qu'Artaxerxès fut surnommé *Longuemain.* Quoi qu'il en soit, le nom propre barbare en question devoit être *Stut-man*, *Stud-er*, ou quelque autre nom approchant.

(8) Aristote, *ibid.*

(9) Nous avons traité de l'écureuil, livre 8, chap. 38, note 7.

(1) Consultez, à l'entrée du tome 12 de l'*Histoire Naturelle* de M. de Buffon, l'espece d'Avant-propos qu'il a appellé *Nomenclature des Singes.* C'est une dissertation très curieuse, & remplie de vues profondes. Il y a examiné, d'une maniere supérieure, en quoi précisément le singe ressemble à l'homme, & en quoi il en differe.

(2) *Il n'y a que l'homme & le singe*

eſt le plus long de tous. Les quadrupedes qui vivent de proie ont cinq doigts aux pieds de devant (4), & quatre aux autres. Les lions, les loups, les chiens, & quelques autres animaux, ont cinq ongles aux pieds de derriere, & un de ces ongles eſt placé vers l'articulation de la jambe. Les autres animaux, qui ſont plus petits, ont cinq doigts aux pieds (5). Tous les hommes n'ont pas les deux bras d'une longueur égale (6). On ſait qu'entre les gladiateurs de l'Empereur Caligula, il ſe trouvoit un Thrace, nommé Studioſus (7), qui avoit le bras droit plus long que l'autre. Il y a (8) des animaux qui ſe ſervent des pieds de devant comme nous faiſons de nos mains, & qui, étant aſſis ſur leur croupion, portent, avec ces mêmes pieds de devant, la nourriture à leur bouche : tels ſont, par exemple, les écureuils (9).

De la reſſemblance du ſinge avec l'homme.

TOUTES les eſpeces de ſinges reſſemblent (1) parfaitement à l'homme, tant par le nez, les oreilles & les traits du viſage, que par les poils ou cils des paupieres; car, entre les quadrupedes, les ſinges ſont les ſeuls (2) qui aient des cils à la paupiere inférieure. Ils ont auſſi des mamelles à la poitrine, des bras qui s'étendent en dehors, des jambes qui ſe fléchiſſent de même en dedans, des ongles & des doigts aux mains, & le doigt du milieu plus long que les autres. Leurs pieds ne different guere de ceux de l'homme : ils les ont longs & plats, ainſi que les mains; & la trace que leur plante laiſſe, reſſemble à la paume de la main.

(écrit M. de Buffon, *Hiſt. Nat.* t. 4, p. 288) *qui aient des cils aux deux paupieres ; les autres animaux n'en ont point à la paupiere inférieure : & dans l'homme même, il y en a beaucoup moins à la paupiere inférieure qu'à la ſupérieure.* Perſonne n'a recherché la cauſe de ce dépouillement, ou de cette privation de poils à la paupiere de deſſous. Je penſe qu'on en peut rendre raiſon, en diſant que la ſeve nutritive du poil ſe porte de haut en bas, & non de bas en haut, du moins dans les corps animés, dont le régime differe de celui des végétaux. Au reſte, toute l'analyſe du ſinge, que fait ici Pline, eſt empruntée, mot pour mot, d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, chap. 13, p. 199.

longi, ſed veſtigium palmæ ſimile faciunt. Pollex quoque his, & articuli, ut homini; ac præter genitale, & hoc in maribus tantùm: viſcera etiam interiora omnia ad exemplar.

De unguibus.

CAPUT 45. UNGUES clauſulæ nervorum ſummæ exiſtimantur. Omnibus hi, quibus & digiti. Sed ſimiæ imbricati, hominibus lati, & defuncto creſcunt: rapacibus, unci: cæteris recti, ut canibus, præter eum qui à crure pleriſque dependet. Omnia digitos habent, quæ pedes, excepto elephanto. Huic enim informes, numero quidem quinque, ſed indiviſi, ac leviter diſcreti; unguliſque, haud unguibus ſimiles: & pedes majores priores. In poſterioribus articuli breves. Idem poplites intus flectit hominis modo. Cætera animalia, in diverſum poſterioribus articuli pedibus, quàm prioribus: nam quæ animal generant, genua ante ſe flectunt, & ſuffraginum arcus in averſum.

Homini genua & cubita contraria. Item urſis, & ſimia-

(3) Ils les ont plus ſemblables à celles du chien qu'à celles de l'homme, ſelon Ariſtote, *ibid.*

(4) Ariſtote, *ibid.* Conſultez auſſi la comparaiſon de l'intérieur de l'homme avec l'intérieur de l'orang-outang chez M. de Buffon, tome 12, p. 88, note (z).

(1) Je les regarderois plutôt comme une ſécrétion imparfaite des nerfs, comme une ſubſtance exubérante que les nerfs rejettent, mais qui ne s'en détache pas totalement. Quoi qu'il en ſoit, les extrémités des nerfs ſont les endroits les plus ſenſibles de ces organes: donc les ongles ne ſauroient être regardés comme l'extrémité propre des nerfs. Au reſte, conſultez, ſur cette queſtion, Hippocrate, *de natura pueri*, tex. 16, p. 144.

(2) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 3, chap. 9, p. 335.

(3) Ariſtote, *ibid.* ch. 10, p. 348.

(4) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 3, ch. 9, p. 335.

(5) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, ch. 2, p. 149.

(6) *Anteriora crura majora multò.* Ariſtote, *ibid.*

Les ſinges ont auſſi, à l'inſtar de l'homme, un pouce à chaque main, & des articulations aux doigts : ſeulement les mâles n'ont pas les parties de la génération ſemblables à celles de l'homme (3); mais les femelles les ont comme celles de la femme. Quant aux viſceres du ſinge, tous ſont ſemblables (4) à ceux de l'homme.

Des ongles.

On regarde les ongles comme étant les extrémités (1) des nerfs. Tous les animaux qui ont des doigts ont auſſi des ongles (2). Ceux des ſinges ſont en faîtiere; ceux des hommes ſont larges. Ils croiſſent aux morts (3). Les animaux qui vivent de proie les ont crochus : les autres, & tels ſont les chiens, les ont droits, excepté cet ongle particulier que la plupart ont vers l'articulation de la jambe. Tous les animaux qui ont des pieds (4) ont auſſi des doigts, excepté l'éléphant. Il eſt vrai que celui-ci (5) paroît avoir cinq doigts; mais ils ne ſont qu'ébauchés : d'ailleurs ils tiennent enſemble, ou du moins ne ſont que très peu ſéparés les uns des autres. En outre, ſes ongles ſont moins de vrais ongles que des griffes; & ſes pieds de devant ſont plus (6) grands que ceux de derriere. Les malléoles (7) de ces derniers ſont très courtes. L'éléphant plie les jarrets en dedans (8), comme l'homme. Les autres animaux fléchiſſent (9) les jambes de derriere dans un ſens contraire à celui dans lequel ſe fléchiſſent les jambes de devant : car ceux qui ſont vivipares fléchiſſent les premieres en devant, & les autres en arriere (10).

L'homme (11) fait la flexion des genoux dans un ſens contraire à celle des bras. Il en eſt de même des ours (12) & des

(7) Ariſtote, *ibid.*

(8) Voyez Ariſtote, *ibid.* chap. 4, p. 153.

(9) Ariſtote, *ibid.* p. 152.

(10) Je lis au texte *ſuffraginum arcus*, & non *ſuffraginum artus*, leçon corrompue & ſans vraiſemblance.

(11) Ariſtote, *ibid.* p. 154.

(12) Confirmé par les Anatomiſtes modernes.

rum generi, ob id minimè pernicibus. Ova parientibus quadrupedum, crocodilo, lacertis, priora genua poſt curvantur, poſteriora in priorem partem. Sunt autem crura his obliqua, humani pollicis modo. Sic & multipedibus, præterquam noviſſima ſalientibus. Aves, ut quadrupedes, alas in priora curvant, ſuffragines in poſteriora.

Hominis genibus quædam & religio ineſt, obſervatione gentium. Hæc ſupplices attingunt: ad hæc manus tendunt: hæc, ut aras, adorant: fortaſſis quia ineſt iis vitalitas. Namque in ipſa genu utriuſque commiſſura, dextrâ lævâque, à priore parte gemina quædam buccarum inanitas ineſt; quâ perfoſsâ, ceu jugulo, ſpiritus fugit. Ineſt & aliis partibus quædam religio: ſicut dextra oſculis averſa appetitur, in fide porrigitur. Antiquis Græciæ in ſupplicando mentum attingere mos erat. Eſt in aure ima memoriæ locus, quem tangentes anteſtamur. Eſt poſt aurem æquè dextram Nemeſeôs (quæ Dea Latinum nomen ne in Capitolio quidem

(13) Comme Pline l'a déja obſervé, chap. 44.

(14) Tels que les tortues, &c.

(15) Ariſtore, *ibid.* p. 153.

(16) Ceci déſigne les araignées, les mouches, les abeilles, &c. Voy. Ariſtote, *ibid.*

(17) Droites, & non pas obliques; ce qui nuiroit à la direction du ſaut. Ces jambes de derriere, dans les animaux ſautants, ſont auſſi plus longues, par la même raiſon; ce qu'auroit dû obſerver Pline, comme a fait Ovide, *Métam.* liv. 15, v. 377:

Crura dat: urque eadem ſint longis ſaltibus apta,
Poſterior partes ſuperat menſura priores.

(18) Ecourons le Pere Hardouin: *Os femoris inferiore ſui parte gemino capite tibiæ ſinus intrat. Inter ea capita, pone rotulam, ſpatium eſt amplum latitudine pollicis, per quod vaſa nervique ad crura tranſeunt; ſuntque ob convulſionem in hac parte periculoſa vulnera, &c.*

(19) Comme on le voir faire à Thétis, au premier livre de l'Iliade, v. 50, lorſqu'elle veut obtenir une grace de Jupiter:

Ipſo in conſpectu ſedit, lævâque prehendens
Molle genu, dextrâ mulcebat ſupplice mentum.

(20) Comme le dit Virgile, Eglogue 6, v. 3.

Mihi Cynthius aurem
Vellit, & admonuit.

ſinges (13); c'eſt pourquoi ces deux dernieres eſpeces ne courent pas ſi vîte à deux pieds que l'homme. Entre les ovipares à quatre pieds (14), les crocodiles & les lézards plient en arriere les jambes de devant, & en devant celles de derriere. Les jambes de ces animaux ſont obliques (15), comme le pouce de l'homme. Il en eſt de même de celles des reptiles multipedes (16); mais ceux qui ſautent ont les jambes de derriere droites (17): ce qui ſe remarque chez les oiſeaux comme chez les quadrupedes; car les oiſeaux plient leurs ailes en devant, & leurs jambes en arriere.

Il eſt établi chez toutes les nations d'avoir pour les genoux une ſorte de vénération religieuſe. C'eſt vers les genoux que les ſuppliants tendent les mains; ce ſont les genoux qu'ils embraſſent; c'eſt devant eux qu'ils ſe proſternent comme devant un autel : peut-être en uſe-t-on ainſi par la raiſon que les genoux ſont réputés contenir une portion de l'eſprit vital. En effet, on peut remarquer dans l'articulation de chaque genou, à droite & à gauche antérieurement, une certaine cavité (18) dont la bleſſure, ſi elle eſt pénétrante, n'eſt pas moins mortelle que celle de la gorge. On rend auſſi à d'autres membres un hommage religieux, comme quand on baiſe le deſſus de la main droite, ou quand on l'étend pour atteſter quelque choſe. Anciennement en Grece c'étoit la coutume de prendre le menton (19) de ceux à qui on demandoit quelque grace. Si l'on veut prendre quelqu'un à témoin (20), on lui touche le bout de l'oreille (21), comme ſi c'étoit là qu'on ſupposât que réſide la mémoire. Derriere l'oreille droite eſt l'endroit conſacré à Néméſis; car lorſ-

(21) Témoin ce fragment de la loi des Douze Tables : *Si in jus vocatio fuat, anteſtamino. I. f.* (id eſt *in foro*) *aurem capito anteſtati.* Le Pere Hardouin cite encore d'autres loix, telles que les loix Ripuaires, qui autoriſoient à traîner par l'oreille un témoin rebelle, à lui tordre les oreilles, à lui donner des ſoufflets, &c. *Aures torqueri & alapas dari teſtibus.* In Lege Ripuer. tit. 60, §. 1. *Teſtes per aurem trahere*, &c. In Lege Bajwar. tit. 15, cap. 2. De là, dit le Pere Hardouin, eſt venue notre façon de parler proverbiale, *ſe faire tirer l'oreille pour avouer quelque choſe.*

invenit) quo referimus tactum ore proximum à minimo digitum, veniam ſermonis à Diis ibi recondentes.

Varices in cruribus viro tantùm : mulieri rarò. C. Marium, qui ſepties Conſul fuit, ſtantem ſibi extrahi paſſum unum hominum, Oppius auctor eſt.

Omnia animalia à dextris partibus incedunt, ſiniſtris incubant. Reliqua, ut libitum eſt, gradiuntur. Leo tantùm & camelus pedatim, hoc eſt, ut ſiniſterpes non tranſeat dextrum, ſed ſubſequatur. Pedes homini maximi, fœminis tenuiores in omni genere. Suræ homini tantùm, & crura carnoſa. Reperitur apud auctores quemdam in Ægypto non habuiſſe ſuras. Vola homini tantùm, exceptis quibuſ-

(22) A cet endroit, c'eſt-à-dire derriere l'oreille, pour marquer l'oubli qu'on en deſiroit faire, & pour engager les Dieux à mettre ces paroles au nombre des paroles trépaſſées, & comme non avenues; car les Grecs, ſelon Suidas, appelloient *Nemeſia* les cérémonies & ſacrifices que l'on faiſoit pour honorer les morts. Au reſte, je lis au texte *Nemeſeôs*, qui eſt le génitif du mot Grec *Nemeſis*. Le P. Hardouin lit *Nemeſios* pour *Nemeſius locus*. Mais ces paroles *quæ Dea*, qui ſuivent, autoriſent ma correction.

(23) C'eſt que ce nom *Nemeſis* eſt autant Latin que Grec, & que, dans l'origine, il n'étoit ni Grec ni Latin. Ce nom, comme je l'ai fait voir dans mes *Origines Uriennes*, déſigne la premiere vengeance, c'eſt-à-dire la premiere guerre où le feu fut employé à l'incendie de la forêt primitive dans laquelle vivoient les premiers hommes échappés au déluge. Les deux racines de ce nom, tant en Grec qu'en Latin, forment un enſemble qui ſignifie *nemoris deflagratio*, venant de νέμος, *nemus*, & de ἰσις, qui vient de *es*, mot Celtique & Hébraïque qui ſignifie *feu*; d'où *Eſus*, le Vulcain Celtique, & d'où ἰσις, *deſiderium*, *deflagratio*, &c.

(24) Pline fait entendre ici qu'on voyoit au Capitole un ſimulacre de Néméſis; ce qu'il confirme expreſſément au liv. 28, ch. 2, où il répete encore que Néméſis eſt une dénomination Grecque. Mais, encore une fois, ſa racine eſt *nemus*, en Grec νέμος; ainſi *Nemeſis* n'eſt pas plutôt un mot Grec qu'un mot Latin.

(25) Cela peut être vrai à l'égard de l'Italie & de la Grece. Mais en France, elles y ſont beaucoup plus ſujettes que les hommes, ſur-tout étant enceintes. Le Pere Hardouin ſuppoſe que Pline a eu raiſon, relativement au tems où il vivoit; mais je penſe que ſi l'aſſertion de notre Auteur eſt vraie, elle n'eſt telle que relativement au climat.

qu'il

qu'il s'agit de demander pardon aux Dieux d'une parole inconſidérée, on ſe baiſe le doigt annulaire, & on le porte à cet endroit (22). J'ai dit la Déeſſe Néméſis, parceque cette Déeſſe n'a point encore eu de nom Latin (23), pas même au Capitole (24).

Il n'y a guere que les hommes qui aient des varices aux jambes: les femmes en ont rarement (25). Oppius (26) rapporte que Caius Marius, qui fut ſept fois Conſul, fut le premier (27) homme qui endura, ſans être lié (28), qu'on lui otât (29) celles qu'il avoit.

L'allure de tous les animaux, en ſe mettant en marche, eſt de partir du pied droit, de même qu'ils ſe couchent volontiers ſur le côté gauche. Le reſte du tems ils marchent ſelon leur lubie préſente. Le lion & le chameau ont cela de particulier, qu'en marchant, leur pied gauche n'avance jamais au delà du pied droit, mais demeure toujours en arriere. Les hommes ont les pieds plus grands, & les femmes plus petits. Les femelles de toutes ſortes d'animaux les ont de même plus petits que les mâles. L'homme ſeul a un gras de jambe, & en outre la jambe charnue. On lit dans les Auteurs, qu'un certain Egyptien n'avoit point de gras de jambe. L'homme eſt encore le ſeul à qui la paume de la main & la plante du pied ſoient creuſes. Il ſe trouve néan-

(26) Voici, ſur Oppius, une note qu'un Savant Anonyme nous a communiquée : » Pline cite Oppius, l. 11, » ſur un fait concernant le grand Marius. Cela a d'autant plus d'apparence, qu'on ſait d'ailleurs qu'il avoit » écrit celle de pluſieurs Romains illuſtres. Nous avons des fragmens » de C. Oppius. Suétone, vie de Jules » Céſar, chap. 52, rapporte que les » livres ſur les guerres d'Alexandrie, » d'Eſpagne, & d'Afrique, que Jules » Céſar eut à ſoutenir, ont été attribués par quelques-uns à Oppius. » On trouve toujours ces livres joints » aux Commentaires de Céſar «. De plus, voyez les notes alphabétiques ſur le premier livre de Pline, au mot *Oppius*.

(27) Cette fermeté de Marius eut enſuite des imitateurs, comme l'obſerve Cicéron, liv. 2, *Tuſc.* p. 360.

(28) Sur quoi voyez Cicéron, *ibid.* & Plutarque, vie de Marius.

(29) Conſultez, ſur la maniere de faire cette opération, Æginete, liv. 6, chap. 82. Celſus, livre 7, chap. 31, enſeigne deux façons de traiter les varices.

dam. Namque & hinc cognomina inventa, Planci, Plauti, Scauri, Panſæ; ſicut à cruribus Vari, Vaciæ, Vatinii: quæ vitia & in quadrupedibus. Solidas habent ungulas, quæ non ſunt cornigera: igitur pro his telum ungula ineſt illis. Nec talos habent eadem; at quæ biſulca ſunt, habent. Iidem digitos habentibus non ſunt; neque in prioribus pedibus omnino ulli. Camelo tali ſimiles bubulis, ſed minores paulò. Eſt enim biſulcus diſcrimine exiguo pes imus, veſtigio carnoſo, ut urſi: qua de cauſa in longiore itinere ſine calciatu fatiſcunt.

(30) C'eſt un ſurnom de la famille *Plautia*, & de la famille *Munatia*. Quant au ſens de ce ſurnom, conſultons Feſtus : *Planca tabula plana, ob quam cauſam Planci appellantur qui ſupra modum pedibus plani ſunt.*

(31) Conſultons encore Feſtus: *Ploti appellati ſunt Umbri, cùm eſſent pedibus planis: unde ſoleas dimidiatas, quibus utuntur in venando, quo planiùs pedem ponerent, vocant ſemiplotia. Et ab eadem cauſa M. Accius Poeta, quia Umber Sarcinas erat, à pedum planitie initio Plotus, poſteà Plautus, cœptus eſt dici.* Ainſi *Plancus* & *Plautus* ſignifient *pied-plat.*

(32) Surnom de la famille *Æmilia*, de la famille *Aurelia*, & de pluſieurs autres. Un homme en qui ſe remarquoit la difformité en queſtion, eſt défini par Horace, livre 1, ſat. 3, v. 7: *Pravis fultus malè talis. Scaurus* répond aux expreſſions Grecques σκελλὸς, στρεβλὸπους. Ainſi *Scaurus* ſignifie *talon tortu, & ſur lequel la jambe porte à faux.*

(33) On donnoit ce ſobriquet à ceux *qui pedibus erant panſis, ſive paſſis, à pando. Panſa* eſt un ſurnom de la famille *Apuleia*, de la famille *Servilia*, de la famille *Seſtia*, & de la famille *Vibia.*

(34) Horace, liv. 1, ſat. 3, définit ce défaut, *diſtortis cruribus eſſe.* Feſtus vient à l'appui: *Vari dicuntur incurva crura habentes.* Le nom de *Varus* eſt célebre dans l'Hiſtoire, par la ſanglante défaite des légions Romaines, commandées, ſous l'empire d'Auguſte, par Quintilius Varus; défaite qui conſterna cet Empereur, & qui lui faiſoit dire, en ſe heurtant la tête contre les murailles : *Varus, rends moi mes légions. Varus* étoit en outre un ſurnom de la famille *Vibia.* Martial a auſſi défini ce défaut dans ce vers d'une Epigramme qui a pour titre: *Ad Phœbum varum :*

Cùm ſint crura tibi ſimulent quæ cornua lunæ.

(35) Ce défaut eſt l'oppoſé de *varus*, & ſignifie celui qui a les jambes arquées en dedans. Voyez Varron, *de Ling. Lat.* liv. 8, p. 103; & liv. 2, *de re ruſt.* chapitre 9. Le ſobriquet de Vacia fut commun à pluſieurs perſonnages de marque; tels que Quintus

moins dans l'eſpece humaine quelques individus qui ont les pieds difformes; défaut qui eſt la ſource des ſurnoms de *Plancus* (30), de *Plautus* (31), de *Scaurus* (32), de *Panſa* (33); comme on a donné à ceux qui ont les jambes défectueuſes, les ſurnoms de *Varus* (34), de *Vacia* (35), de *Vatinius* (36). Ces défauts ſe rencontrent auſſi dans les quadrupedes. Les animaux ſans cornes ont l'ongle (37) du pied d'une ſeule piece, & cet ongle leur ſert de défenſe; mais ils n'ont point d'aſtragale (38), au lieu que ceux à pied fourchu en ont. Les bêtes à pied digité n'en ont point (39) non plus, & aucun animal n'en a aux pieds de devant (40). Les aſtragales du chameau reſſemblent (41) à ceux du bœuf, ſi ce n'eſt qu'ils ſont un peu plus petits: car le chameau a le pied fourchu; mais l'apparence de la fourche n'eſt pas conſidérable. Il (42) a auſſi la plante du pied charnue comme celle de l'ours: c'eſt pourquoi il ne pourroit ſoutenir la fatigue d'un long voyage, ſi l'on n'avoit ſoin de lui mettre au pied une eſpece de chauſſure (43).

Marcius Rex Vacia, & Publius Servilius Vacia, ſurnommé l'*Iſaurique*.

(36) Ainſi portent les manuſcrits royaux 1 & 2. Chez quelques autres on lit *Vatieni*, & non pas *Vatinii*. Quoi qu'il en ſoit, cette dénomination me paroît déſigner quelqu'un qui a la jambe trop forte & trop tenflée, & venir du Germanique *waten*, qui ſignifie, chez l'homme, le mollet; & chez les autres animaux, ce qui en tient lieu, c'eſt-à-dire la partie la plus pleine & la plus forte de la jambe.

(37) Ariſtote, *de partib. anim.* liv. 4, chap. 10, p. 1037.

(38) Ariſtote, *ibid.* Au reſte, j'emploie l'expreſſion Grecque, parce-qu'elle eſt plus propre à déſigner ce qui tient lieu de talon chez la plupart des animaux; au lieu que le mot talon ne réveilleroit pas parmi nous l'idée de ce que les Grecs entendoient par aſtragale, mot par lequel il faut entendre un faux talon, un talon défectueux, & différent de celui de l'homme. Et même cette partie du corps de l'homme que nous nommons le talon, a une dénomination fauſſe & mal appliquée. Voyez la note 9 du chapitre ſuivant.

(39) Ariſtote, *ibid.* p. 1038.

(40) Mais ſeulement aux pieds de derriere. Ariſtote, *ibid.* en apporte la raiſon, p. 1037.

(41) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, chap. 6, p. 164.

(42) Ariſtote, *ibid.* p. 165; Solin, chap. 49, p. 76.

(43) Appellée par les Grecs *carbatine*. Voyez Ariſtote, *ibid.*

De ungulis.

CAPUT 46. UNGULÆ veterino tantùm generi renaſcuntur. Sues in Illyrico quibuſdam locis ſolidas habent ungulas. Cornigera ferè biſulca. Solidâ ungulâ, & bicorne nullum. Unicorne aſinus tantùm Indicus : unicorne & biſulcum, oryx. Talos aſinus Indicus unus ſolidipedum habet. Nam ſues ex utroque genere exiſtimantur, ideò fœdi earum. Hominem qui exiſtimarunt habere, facilè convicti. Lynx tantùm digitos habentium, ſimile quiddam talo habet: leo

(1) En Pæonie & en d'autres lieux, ſelon Antigonus Caryſtius, *Hiſt. Mer.* chap. 72 ; & ſelon Ariſtote lui-même, *Hiſt. Anim.* livre 2, chap. 7, p. 167 : en Macédoine, ſelon l'Auteur du livre *de Mirab. Auſc.* en Flandre même au voiſinage de la mer, ſelon Albert le Grand, liv. 2, *de anim.* Traité 1, chap. 2, p. 100.

(2) Ariſtote, *ibid.* page 168 ; & livre 3, *de part. anim.* chapitre 2, p. 1001.

(3) Ariſtote, *ibid.*

(4) Cet âne des Indes à une ſeule corne eſt amplement décrit par Ctéſias, dans ſes *Indiques*, chez Phothius, *Bibl. cod.* 74, p. 153. Cette deſcription a été adoptée & ſuivie, tant par Ariſtote, *ibid.* que par Elien, *Hiſt. Anim.* liv. 4, chap. 52. Mais Bochart met cet âne monocéros au rang des fables, livre 3, *de Anim.* part. 1, chap. 27, p. 952.

(5) Sorte de gazelle dont nous avons traité au liv. 8, & ailleurs. Voyez la Table des Matieres.

(6) Toutes les eſpeces de gazelles (& l'oryx eſt ou paſſe pour être dans leur claſſe) ont le pied fourchu, & conformé à-peu-près comme celui du mouton, ſelon M. de Buffon, vol. 10, p. 362 & 363. Conſultez l'énumération des animaux à pied fourchu, chez le même Naturaliſte, vol. 12, p. 27.

(7) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 2, chap. 7, p. 168 ; & avant lui Ctéſias, cité par Phothius, au livre indiqué plus haut.

(8) Ceci eſt emprunté d'Ariſtote, *ibid.* Mais le Pere Hardouin obſerve que l'aſtragale eſt le même, pour la figure & pour la ſituation, chez le cochon que chez la brebis & les autres animaux à pied fourchu.

(9) Aſſertion confirmée par l'Anatomie moderne, ſelon le Pere Hardouin, dont nous rapporterons ici les paroles : *Ariſtoteli Plinioque talus ſive ἀστράγαλος non is eſt quem in imo pede vel uſus vulgi, vel aliorum auctoritas, ut agnoſceremus extorſit, non in homine*

De la corne du pied de certains animaux.

La corne des pieds ne vient qu'aux bêtes de charge. En certains endroits de l'Illyrie (1), les cochons n'ont pas le pied fourchu. La bifurcation du pied eſt un caractere (2) aſſez ordinaire dans les bêtes à cornes ; ou plutôt aucun animal à deux cornes n'a le pied d'une ſeule piece (3). L'âne des Indes (4) eſt le ſeul animal qui, n'ayant qu'une ſeule corne, ſoit en même tems ſolidipede ; car l'oryx (5), qui n'a auſſi qu'une corne, a le pied fourchu (6). Entre les ſolidipedes, l'âne des Indes eſt le ſeul (7) qui ait des aſtragales. Les cochons, qui ſemblent appartenir autant à la claſſe des ſolidipedes qu'à celle des pieds fourchus, ont auſſi des aſtragales, mais qui ſont très difformes (8). L'homme n'en a point (9), & il eſt aiſé de convaincre d'erreur ceux qui lui en ſuppoſent. Entre les animaux digités, le lynx (10) ſeul a quelque choſe de ſemblable à des aſtragales. Le lion en a auſſi, mais qui ſont tortueux (11). L'aſtragale eſt adapté droit à l'articulation du pied : en conſéquence, il eſt concave en dedans, &

ſolùm, ſed & in aliis quoque : & calcem ſive calcaneum plerumque appellamus, quam Graci πτέρνην dixerunt. Talus Ariſtotelicus inter duos artus locum habet. Os eſt inter cruris poſterioris radium, & os coxæ. Id ineſſe homini, meritò Plinius, ut & Ariſtoteles, pernegat. Malleoli quoque qui humano pedi inhærent, non in ſuffragine ubi talum Philoſophus locat, ſed in latcrum vertebra inſeruntur. Il réſulte de cet éclairciſſement que notre langue eſt en défaut pour exprimer ce qui termine chez l'homme la partie baſſe & poſtérieure du pied, & que nous nommons très improprement cette portion du pied le *talon* ; car l'expreſſion de *talon* répond au *talus* des Latins, & à l'*aſtragalos* des Grecs : or ni l'une ni l'autre de ces dénominations ne convient à ce que nous nommons abuſivement le talon de l'homme. Au riſque de forger un mot, j'appellerai cette partie en queſtion la *calcée*, du mot Latin *calx*. Les Italiens lui donnent le nom de *calcagno*.

(10) Ariſtote, *ibid.* Nous avons traité du lynx au livre 8, chapitre 19, note 2 ; & chapitre 21, note 1, tome 3.

(11) Pleins de détours ſemblables à ceux d'un labyrinthe, ſelon l'expreſſion d'Ariſtote, *ibid.*

etiamnum tortuoſius. Talus autem rectus eſt in articulo pedis ventre eminens concavo, in vertebra ligatus.

De pedibus avium & unguibus.

CAPUT 47. AVIUM aliæ digitatæ, aliæ palmipedes, aliæ inter utrumque diviſis digitis adjectâ latitudine. Sed omnibus quaterni digiti, tres in priore parte, unus à calce. Hic deeſt quibuſdam longa crura habentibus. Iynx ſola utrinque binos habet. Eadem linguam ſerpentium ſimilem in magnam longitudinem porrigit. Collum circumagit in averſum. Ungues ei grandes, ceu gracculis. Avium quibuſdam graviоribus, in cruribus additi radii : nulli uncos habentium ungues. Longipedes porrectis ad caudam cruribus volant : quibus breves, contractis ad medium. Qui negant volucrem ullam ſine pedibus eſſe, confirmant & apodas habere,

(1) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* chap. 15, p. 209. Cependant il faut excepter de cette regle l'autruche, dont le pied ne ſe diviſe qu'en deux, & non en quatre, comme Ariſtote le reconnoît lui-même, *de part. anim.* liv. 4, chapitre 12, p. 1043.

(2) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, p. 209.

(3) A l'autruche d'Afrique, entre autres, & au phénicoptere, ſelon Aldrovande, *Ornithol.* liv. 20, p. 322.

(4) Le torcou, en Grec, *iynx*, *kinaidos*; en Latin, *torquilla*, *turbo*; en Allemand, *trachalſz*, *naterhalſz*, *naterwang*, *naterwendel*, en Suédois, *wind-hals*; en Danois, *dreyehals*; en Belgique, *drayehals*; en François, *tercot*, *turcot*, *torcol*, *torcou*; en Italien, *collotorto*, *capotorto*, *ſtortacol*; en Eſpagnol, *torzicuello*. M. Valmont de Bomare obſerve qu'on voit de ces oiſeaux en Suede au printems.

(5) Emprunté d'Ariſtote, & confirmé par M. Valmont de Bomare, qui pourtant ne dit point que ce ſoit le ſeul oiſeau chez qui cela ſe remarque.

(6) Ce qu'exprime le nom même qu'il porte dans preſque tous les idiômes connus. Voyez la note 4.

(7) Ariſtote, *de partib. anim.* liv. 4, ch. 12, p. 1042.

(8) Ariſtote, *ibid.*

(9) Ariſtote, *ibid.* & au livre 22, *Hiſt. Anim.* chap. 15, p. 212.

(10) Ariſtote, *ibid.*

(11) Je lis au texte *oten* avec l'ancienne édition de Parme, & j'en fais un équivalent d'*otin*. On ſait qu'*otis* ſignifie l'*outarde*. Les autres Editeurs

convexe ſeulement en dehors. Il eſt attaché au pied par la vertebre.

Des pieds & des ongles des oiſeaux.

ENTRE les oiſeaux, les uns ont les pieds partagés en doigts, les autres les ont plats; d'autres les ont moitié plats & moitié partagés en doigts, c'eſt-à-dire qu'ils ſont demi-palmés. Mais tous (1) ont quatre doigts, dont trois ſont placés antérieurement, & un poſtérieurement (2). Ce dernier manque néanmoins dans quelques-uns (3) qui ont les jambes hautes. Le torcou (4) eſt le ſeul qui ait deux doigts antérieurement, & deux poſtérieurement (5). Il alonge & projette en avant, quand il veut, une langue démeſurée, comme feroit un ſerpent, & il tord (6) le cou en arriere. Il a de grands ongles comme un choucas. Entre les oiſeaux gros & peſants, quelques-uns ont des ergots (7) aux jambes; mais aucun de ceux qui en ſont munis (8) n'a de griffes ou ongles crochus. Les oiſeaux à jambes hautes les étendent vers la queue quand ils volent (9); ceux à jambes courtes les retirent ſous le milieu du corps (10). Au reſte, les Naturaliſtes qui prétendent qu'il n'y a aucun oiſeau qui n'ait des pieds, n'exceptent de cette regle, ni les martinets nommés apodes ou ſans pieds, ni l'outarde (11), ni le drepanis (12), qui eſt au nombre des oiſeaux

liſent *ocen*. Les manuſcrits portent les uns *rectorem*, les autres *nectorem*. Hermolaüs propoſe de lire *nyctarim*; ce qui ſignifieroit *une chauve-ſouris*. Pintianus rejette cette derniere correction. J'en fais autant, ainſi que de la leçon *hirundinem*, introduite par le Pere Hardouin; car je vais faire voir que l'oiſeau dont il s'agit n'eſt autre que la petite outarde, oiſeau que Bellon aſſure être le même que la *cane-pétiere*: d'où je préſume qu'il faut laiſſer ſubſiſter ici la leçon *oten*, étant vraiſemblable que Pline a accouplé à deſſein en cet endroit la grande & la petite outarde.

(12) L'oiſeau *drepanis*, en Latin *falcula*, c'eſt-à-dire l'oiſeau faucille, l'oiſeau moiſſonneur (δρέπανον en Grec ſignifie moiſſonnet), n'eſt autre, ſelon moi, que la petite outarde, ou canepétiere, autrement canard de pré. C'eſt un oiſeau particulier à la France, & qui par conſéquenr devoit être extrêmement rare à l'égard des Grecs, qui ont donné à cette petite outarde le nom de *drepanis* ou de *moiſſonneuſe*, parcequelle vit particuliére-

& oten, & drepanin, in eis quæ rariſſimè apparent. Viſæ jam etiam ſerpentes anſerinis pedibus.

De pedibus inſectorum.

CAPUT 48. INSECTORUM pedes primi longiores, duros habentibus oculos, ut ſubinde pedibus eos tergeant, ceu notamus in muſcis. Quæ ex his noviſſimos habent longos, ſaliunt: ut locuſtæ. Omnibus autem his ſeni pedes. Araneis quibuſdam prælongi accedunt bini. Internodia ſingulis terna. Octonos & marinis eſſe diximus, polypis, ſepiis, loliginibus, cancris, qui brachia in contrarium movent, pedes in orbem, aut in obliquum. Iiſdem ſolis animalium rotundi. Cætera binos pedes duces habent: cancri tantùm, quaternos. Quæ hunc numerum pedum exceſsêre terreſtria, ut plerique vermes, non infra duodenos habent, aliqua verò & centenos. Numerus pedum impar nulli eſt. Solidipedum crura ſtatim juſtâ naſcuntur menſurâ: poſtea exporrigentia ſe veriùs, quàm creſcentia. Itaque in infantia ſcabunt aures poſterioribus: quod additâ ætate non queunt, quia longitudo ſuperficiem corporum ſolam ampliat. Hac de cauſa inter initia paſci, niſi ſubmiſſis genibus, non poſſunt, nec uſque dum cervix ad juſta incrementa perveniat.

ment de graines & de bled verd, dont elle fait des abattis & une ſorte de litiere: or lit & litiere ſe diſent, en ancien Gaulois, *bed*, & plus durement, *ped*; d'où cet oiſeau fourrageur & champêtre a été nommé *cane-pétiere*: à moins qu'on n'aime mieux dérivet ce nom de πεδίας, un champ. Quoi qu'il en ſoit, l'oiſeau dont parle ici Pline ne ſauroit être l'hirondelle de rivage, puiſque celle-ci n'eſt rare ni en Grece ni en Italie. Ajoutons à ces raiſons que *drop* (d'où *drepanis* paroît être dérivé, ſignifie en Slawon, ou Celtoſcythe modetne, une outarde.

(13) En Ethiopie, au dire d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 1, chap. 6, p. 48.

(1) Ariſtote, *de part. anim.* liv. 4, chap. 6, p. 1028.

(2) Ariſtote, *ibid.*

(3) Au liv. 9, chap. 28.

(4) C'eſt-à-dire bras contre pieds.

les

les plus rares. On a même vu (13) des ſerpents qui avoient des pieds ſemblables à ceux de l'oie.

Des pieds des inſectes.

Les inſectes qui ont (1) les yeux durs ont les pieds de devant plus longs que les autres, afin de pouvoir eſſuyer leurs yeux, comme on le voit pratiquer aux mouches. Ceux qui ont les pieds de derriere plus longs, marchent en ſautant, comme font les ſauterelles. Tous ont ſix pieds (2). Quelques araignées en ont en outre deux autres qui ſont fort longs. Chacun des pieds a trois articulations. Les inſectes marins ont auſſi huit pieds, comme nous l'avons dit ailleurs (3); ſavoir, les polypes, le ſeches, les calmars, les cancres. Il les remuent en rond, ou obliquement; & leurs bras ſe meuvent en ſens contraire (4). Ces animaux ſont les ſeuls qui aient les pieds ronds. Les autres inſectes ont deux pieds pour ſe conduire: les cancres ſeuls en ont quatre. Les inſectes terreſtres qui en ont plus de huit, comme la plupart des vers, n'en ont pas moins de douze; & quelques-uns en ont juſqu'à cent (5). Aucun animal n'a les pieds en nombre impair (6). Chez les ſolidipedes, les jambes ſe trouvent avoir à-peu-près leur juſte grandeur dès le moment de la naiſſance de l'animal; enſuite elles ne font que groſſir ſans croître preſque en longueur: c'eſt pourquoi ces ſortes d'animaux, quand ils ſont tout jeunes, ſe grattent les oreilles avec les pieds de derriere; ce qu'ils ne peuvent plus faire étant plus avancés en âge, parceque leurs jambes n'augmentent qu'en groſſeur (7). De là vient que dans les commencements ils ne ſauroient paître que les jarrets pliés, juſqu'à ce qu'ils aient le cou d'une grandeur convenable (8).

(5) Pline traitera de ceux-ci au l. 29, ſur la fin du dernier chapitre.

(6) Ariſtote en recherche la raiſon, ſect. 10. problem. 32, p. 727.

(7) Ariſtote, *de part. anim.* liv. 4, chap. 10, p. 1033.

(8) Pline a dit au livre 8, chap. 42, tome 3, p. 480: *Terram attingere ore*

De pumilionibus & genitalibus.

CAPUT 49. PUMILIONUM genus in omnibus animalibus eſt, atque etiam inter volucres.

Genitalia maribus quibus eſſent retrò, ſatis diximus. Oſſea ſunt lupis, vulpibus, muſtelis, viverris: unde etiam calculo humano remedia præcipua. Urſo quoque ſimul atque exſpiraverit, corneſcere aiunt. Camelino arcus intendere, Orientis populis fidiſſimum. Nec non aliqua gentium quoque in hoc diſcrimina, & ſacrorum etiam, citra perniciem amputantibus Matris Deûm Gallis. Contrà mu-

equum triduo proximo quàm ſit genitus negant poſſe.

(1) Nous avons parlé des poules naines, au liv. 10, chap. 56.

(2) Au liv. 10, chap. 63.

(3) J'ai traité de la belette & du furet, liv. 8, chap. 21, note 24. Voyez auſſi, ci-après, la fin de la note 5.

(4) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* l. 2, ch. 9.

(5) *Virga enim furonis maſculi magnæ utilitatis eſt eis qui patiuntur in veſica, & eis qui guttatim & cum difficultate mingunt, ſi teratur ex eo uncia.* Albert le Grand, liv. 22, *de Anim.* Traité 2, chap. 1, p. 568. Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 9, chap. 9, p. 1027, & l'Auteur du livre *de Mirab. Auſcult.* p. 1151, recommandent auſſi, dans la difficulté d'uriner, *raſa tritaque iſtiſce genitalia;* d'où il réſulteroit que l'*ictis* des Grecs eſt le *viverra* ou *furet.* Mais il y a lieu de croire que les Latins ont confondu ſous le nom de *viverra* trois eſpeces fort différentes; ſavoir, le furet, la fouine & le putois: or le furet n'a aucun attrait pour le miel, au lieu que l'*ictis*, ſelon Ariſtote, en eſt très friande; ce qu'on remarque auſſi chez la fouine, & ſur-tout chez le putois. Il ſe pourroit donc faire que ce fût le membre du putois ou de la fouine mâle, & non celui du furet, qui fût un remede contre la difficulté d'uriner. J'ai traité de la belette, du furet, de l'ictis, &c. tome 3, p. 382.

(6) Le loup, l'écureuil, l'ours, le chien, & pluſieurs autres, ont naturellement, & de leur vivant même, le bout de la verge oſſeux.

(7) Ariſt. *Hiſt. An.* l. 5, c. 2, p. 524.

(8) Les Arabes, les Juifs, les Mahométans. Voy. M. de Buffon, t. 4, p. 23.

(9) Voyez le Poëme de Catulle:

Super alta vectus Atys celeri rate maria,
Phrygium nemus citato cupide pede tetigit,
Adiitque opaca, ſylvis redimita, loca Deæ:
Stimulatus ubi furenti rabie, vagus animi,
Devolvit illa acutâ ſibi pondera ſilice.
Itaque ut reliâta ſenſit ſibi membra ſine viro,
. . . . . .
. . . . . .
Egone Deûm miniſtra & Cybeles famula ferar?
Ego Mænas, ego mei pars, ego vir ſterilis ero, &c.

Nous reparlerons de cette mutilation

Des eſpeces naines. Des parties génitales.

PARMI tous les genres d'animaux, il ſe trouve des nains (1), même parmi les oiſeaux.

Quant aux parties génitales, nous avons déja dit ſuffiſamment quels ſont les animaux qui les ont en arriere (2). Les loups, les renards, les belettes (3), les furets, les ont oſſeuſes (4), & on en prépare d'exellents (5) remedes contre le calcul humain. On dit qu'auſſi-tôt que l'ours eſt mort, ſes parties génitales deviennent dures (6) comme de la corne. Les peuples de l'Orient font les meilleures (7) cordes d'arc avec le membre du chameau. Il y a des nations (8) qui pratiquent la circonciſion; & même les Prêtres de Cybele (9) ſe coupent le membre viril, ſans toutefois mettre leur vie en danger (10). Il ſe rencontre quelques femmes

des Prêtres de Cybele au liv. 35, ſur la fin du chap. 12.

(10) » L'uſage de la caſtration chez » les hommes (écrit M. de Buffon, » tom. 4, p. 228) eſt fort ancien, & » généralement aſſez répandu. C'étoit la peine de l'adultere chez les » Egyptiens. Il y avoit beaucoup d'eunuques chez les Romains. Aujourd'hui, dans toute l'Aſie, & dans » une partie de l'Afrique, on ſe ſert » de ces hommes mutilés pour garder » les femmes. En Italie, cette opération infame & cruelle n'a pour » objet que la perfection d'un vain » talent. Les Hottentots coupent un » teſticule, dans l'idée que ce tetranchement les rend plus légers à la » courſe. Dans d'autres pays, les » pauvres mutilent leurs enfants pour » éteindre leur poſterité ... Il y a pluſieurs eſpeces de caſtrations. Ceux » qui n'ont en vue que la perfection » de la voix, ſe contentent de couper » les deux teſticules ... Leur amputation n'eſt pas le ſeul moyen dont » on ſe ſoit ſervi. Autrefois on empêchoit l'accroiſſement de ces parties, & on les détruiſoit, pour ainſi » dire, ſans aucune inciſion. On baignoit les enfants dans l'eau chaude » & dans des décoctions de plantes; » & alors on preſſoit & on froiſſoit » les teſticules aſſez long-tems pour » en détruire l'organiſation. D'autres » étoient dans l'uſage de les comprimer avec un inſtrument : on prétend que cette ſorte de caſtration » ne fait courir aucun riſque pour la » vie. L'amputation des teſticules n'eſt » pas fort dangereuſe: on la peut faire » à tout âge; cependant on préfere » le tems de l'enfance. Mais l'amputation des parties extérieures de la » génération eſt le plus ſouvent mortelle, ſi on la fait après l'âge de

lierum paucis prodigioſa aſſimilatio, ſicut hermaphroditis utriuſque ſexûs: quod etiam quadrupedum generi accidiſſe Neronis principatu primùm arbitror. Oſtentabat certè hermaphroditas ſubjunctas carpento ſuo equas, in Treverico Galliæ agro repertas: ceu planè viſenda res eſſet, principem terrarum inſidere portentis.

Teſtes pecori armentoque ad crura decidui, ſubus annexi: delphino prælongi ultimâ conduntur alvo, & elephanto occulti. Ova parientium lumbis intus adhærent: qualia ocyſſima in Venere. Piſcibus ſerpentibuſque nulli, ſed eorum vice binæ ad genitalia à renibus venæ. Buteonibus terni. Homini tantùm injuriâ, aut ſponte naturæ fran-

» quinze ans; & en choiſiſſant l'âge » le plus favorable, qui eſt depuis ſept » ans juſqu'à dix, il y a toujours du » danger. La difficulté qu'il y a de » ſauver ces ſortes d'eunuques dans » l'opération, les rend plus chers que » les autres. Tavernier dit qu'ils coû- » tent cinq ou ſix fois plus que les au- » tres eunuques en Turquie & en » Perſe. Chardin obſerve que l'ampu- » tation totale eſt toujours accompa- » gnée de la plus vive douleur; qu'on » la fait aſſez heureuſement ſur les » jeunes enfants, mais qu'elle eſt très » dangereuſe paſſé l'âge de quinze ans; » qu'il en réchappe à peine un quart, » & qu'il faut ſix ſemaines pour guérir » la plaie. *Pietro della Valle* dit au » contraire que ceux à qui on fait cette » opération en Perſe, pour punition » du viol, ou d'autres crimes du même » genre, en guériſſent fort heureuſe- » ment, quoiqu'avancés en âge, & » qu'on n'applique que de la cendre » ſur la plaie. Nous ne ſavons pas ſi » ceux qui ſubiſſoient autrefois la mê- » me peine en Egypte, comme le » rapporte Diodore de Sicile, s'en ti- » roient auſſi heureuſement. Selon » Thévenot, il périt toujours un grand » nombre des Negres que les Turcs » ſoumettent à cette opération, quoi- » qu'ils prennent des enfants de huit » ou dix ans «.

(11) *Ad ſimilitudinem ferè maſculi generis producliore nymphâ, ad binos, ternoſque digitos.* Hardouin, d'après Sennert, liv. 3, *Pract.* part. 9, ch. 13.

(12) Nous avons traité des hermaphrodites au l. 7, ch. 3, note 8, T. 3, p. 35. Voy. M. de Buffon, T. 4, p. 36.

(13) Tout ceci eſt tiré d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 3, ch. 1, p. 287.

(14) Ariſtote, *ibid.* & liv. 2, ch. 9.

(15) Ariſt. *part. anim.* l. 4, ch. 12, p. 1043, & l. 3, *Hiſt. Anim.* c. 1, p. 288.

(16) Ariſtote, *de part. anim.* liv. 4, ch. 13, p. 1045, & liv. 2, *Hiſt. Anim.* chap. 16, p. 216. Il faut excepter de cette regle les dauphins & les veaux marins, qui ont des teſticules. Le Pere Hardouin ajoute que le furet (*vi-*

dont le ſexe a quelque choſe de monſtrueux, & fort approchant (11) de celui des hommes. Il ſe trouve même des hermaphrodites (12), c'eſt-à-dire des perſonnes qui ont l'un & l'autre ſexe. On a vu auſſi des quadrupedes réunir les deux natures; & je crois que le regne de Néron en a fourni le premier exemple. Ce Prince montoit un char attelé de juments hermaphrodites qui lui avoient été envoyées de Treves, cité des Gaules; & il faiſoit parade de cet attelage, comme s'il eût été de la dignité du maître de l'univers d'être traîné par des monſtres.

Les boucs (13), les beliers & les taureaux ont les teſticules pendants. Ceux des verrats ſont attachés au ventre. Les dauphins les ont fort longs, & cachés à l'extrémité du ventre: ceux des éléphants (14) ſont pareillement cachés. Les ovipares (15) ont les leurs attachés aux lombes intérieurement, & ces ſortes d'animaux ſont fort prompts dans l'acte vénérien. Les poiſſons & les ſerpents n'ont point de teſticules (16); mais, en place, ils ont deux conduits qui vont des reins (17) aux parties génitales. Le milan nommé buteo (18) ou triorkhès a trois teſticules. Ceux de l'homme ſe rompent quelquefois, ou par un effort, ou naturellement (19); ce qui fait une troiſieme ſorte de demi-hommes,

verra) a quatre teſticules, & une double verge, d'après les obſervations des Anatomiſtes modernes. Je doute que cette aſſertion ſoit juſte, n'étant confirmée, ni par M. de Buffon, ni par M. Valmont de Bomare. Je trouve ſeulement chez M. de Buffon, que le furet a intérieurement deux véſicules ou poches odoriférantes entre les parties génitales & la queue. Ces deux poches ont peut-être été priſes pour des teſticules; mais la double verge, comment l'expliquer?

(17) C'eſt à-dire de la place où cette partie du corps ſeroit chez les poiſſons; car ceux-ci n'ont point de reins.

(18) Nous avons traité de cet oiſeau à trois teſticules, liv. 10, au commencement du ch. 8. Philippe Landgrave de Heſſe étoit conformé ainſi, ſelon De Thou & d'autres Hiſtoriens. Au contraire Sylla & Cotta n'avoient qu'un teſticule, ſelon Arrien, *de Re Milit.* Voyez auſſi *les Pandectes*, l. 49, tit. 17. » Il ſe trouve des hommes » (écrit M. de Buffon, tome 4, p. 227) » qui n'ont réellement qu'un teſticule. » On a remarqué que le teſticule qui » eſt ſeul, eſt alors beaucoup plus » gros qu'à l'ordinaire. Il y a auſſi des » hommes qui en ont trois; ils ſont, » dit-on, beaucoup plus vigoureux & » plus forts de corps que les autres «.

(19) Il ſe trouve des enfants qui

guntur : idque tertium ab hermaphroditis & ſpadonibus ſemiviri genus habent. Mares in omni genere fortiores, præterquam in pantheris & urſis.

De caudis.

CAPUT 50. CAUDÆ, præter hominem ac ſimias, omnibus ferè animal & ova gignentibus, pro deſiderio corporum. Nudæ hirtis, ut apris : parvæ villoſis, ut urſis : prælongis ſetoſæ, ut equis. Amputatæ lacertis & ſerpentibus renaſcuntur. Piſcium meatus gubernaculi modo regunt ; atque etiam in dextram atque lævam motæ, ut remigio quodam impellunt. Lacertis inveniuntur & geminæ. Boum caudis longiſſimus caulis, atque in ima parte hirtus. Idem aſinis longior quàm equis, ſed ſetoſus veterinis. Leoni infimâ parte, ut bubus & ſorici : pantheris non item : vulpibus & lupis villoſus, ut ovibus, quibus procerior. Sues intorquent : canum degeneres ſub alvum reflectunt.

naiſſent ainſi conformés. Euſebe fait mention de Dorothée d'Antioche, qui vivoit du tems d'Aurélien, & qui étoit conformé de la ſorte.

(20) C'eſt l'aſſertion d'Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 9, ch. 1, p. 995.

(21) Ariſtote, *ibid.* Elien, *Hiſt. Anim.* liv. 4, ch. 48. Il faut joindre à cette exception les oiſeaux de proie, chez qui la femelle eſt d'ordinaire beaucoup plus forte que le mâle.

(22) Albert le Grand ſoutient cependant que l'ourſe femelle eſt moins vigoureuſe au combat que l'ours mâle, livre 8, *de Anim.* Traité 1, chap. 1, p. 245.

(1) Emprunté d'Ariſtote, liv. 4, *de part. anim.* chap 10, p. 1037.

(2) Alluſion à la petiteſſe de la queue de l'éléphant, & à la longueur de celle du rat, & de certaines eſpeces médiocres d'animaux, tels que les chats, les écureuils, &c. Ce *pro deſiderio corporum* n'a été compris juſqu'ici par aucun Interprete. Dupinet traduit : *Tous animaux ſont pourvus de queue pour s'en ſervir à la néceſſité de leurs corps.* M. Jault avoit fait la même mépriſe.

(3) Ariſtote, *de part. anim.* liv. 2, chap. 14, p. 994.

(4) Les manuſcrits portent *prælongis ſetoſæ*, & non *prælongæ ſetoſis*, comme quelques éditions.

après les hermaphrodites & les eunuques. Dans tous les genres d'animaux, les mâles ſont plus forts (20) que les femelles, excepté (21) dans le genre des pantheres & des ours (22).

De la queue des divers animaux.

PRESQUE tous les animaux, excepté l'homme & le ſinge, ſont pourvus de queues (1), tant les vivipares que les ovipares: & ils ſemblent d'autant mieux fournis de queue, qu'ils ſont plus petits (2) de corps. Ceux qui ſont hériſſés de poils, l'ont preſque nue, comme les ſangliers: ceux qui ſont fort velus, l'ont petite (3), comme les ours: & dans ceux qui ont le corps fort long (4), elle eſt garnie de crins, comme dans les chevaux. Si l'on coupe (5) la queue à un ſerpent, ou à un lézard, elle leur revient. La queue des poiſſons leur ſert d'aviron & de gouvernail pour ſe conduire dans leur route; & ils vont à droite ou à gauche, ſelon le mouvement qu'ils lui impriment. On trouve des lézards qui ont une double queue (6). Celle des bœufs a la tige fort longue, & le bas eſt garni de poils. Les ânes ont la tige de la queue plus longue que les chevaux. Toutes les bêtes de charge (7) ont la queue garnie de crins. Le lion a le bout de la ſienne comme le bœuf & la ſouris; mais les panthères l'ont autrement. Celle des loups & des renards eſt fort velue, comme auſſi celle des moutons; mais ces derniers l'ont plus grande. Celle des cochons eſt recoquillée. Les chiens poltrons (8) tiennent la leur entre les jambes.

(5) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, chap. 20, p. 278.

(6) Quelques-uns penſent que ces lézards n'ont pas réellement deux queues; mais que leur queue eſt ſujette à ſe fendre en long, & à ſe diviſer à la rencontre des pierres tranchantes, ſur leſquelles ils courent avec une extrême rapidité.

(7) Conſultez Ariſtote, *de part. anim.* livre 2, chapitre 14, page 994.

(8) *Degener* ne ſignifie point ici *de race bâtarde*, ou *abâtardi*; car la plupart de ces ſortes de chiens ont au contraire la queue recoquillée. *Degener* eſt employé ici par Pline dans le ſens de craintif, de poltron; & cette acception n'a pas été inconnue de Virgile, lorſqu'il a dit, *Enéide*, liv. 4:

Degeneres animos timor arguit.

De vocibus.

CAPUT 51. VOCEM non habere, niſi quæ ſpirent, Ariſtoteles putat; idcirco & inſectis ſonum eſſe, non vocem, intus meante ſpiritu, & incluſo ſonante: alia murmur edere, ut apes: alia cum tractu ſtridorem, ut cicadas; recepto enim ut duobus ſub pectore cavis ſpiritu, mobili occurſante membranâ intus, attritu ejus ſonare: muſcas, apes, & ſimilia cum volatu & incipere audiri & deſinere; ſonum enim attritu & interiore aurâ, non animâ, reddi. Locuſtas pennarum & feminum attritu ſonare, creditur ſanè: item aquatilium pectines ſtridere, cùm volant; mollia, & cruſtâ intecta, nec vocem nec ſonum ullum habere. Sed & cæteri piſces, quamvis pulmone & arteriâ careant, non in totum ſine ullo ſono ſunt. Stridorem eum dentibus fieri ca-

(1) *Hiſt. Anim.* livre 4, chapitre 9, p. 489.

(2) Je lis au texte *vocem non habere, niſi quæ ſpirent*, avec les manuſcrits & le Pere Hardouin; & je rejette l'interpolation lâche & ſuperflue des autres Editeurs, chez qui on lit: *Vocem non habere, niſi quæ pulmonem & arterias habent, hoc eſt, niſi quæ ſpirent.*

(3) Nous avons traité cette queſtion au chap. 26.

(4) Confirmé par les obſervations des Modernes.

(5) Les Modernes rejettent cette premiere cauſe, & s'en tiennent à la ſeconde.

(6) Nous avons traité des ſauterelles au chap. 29.

(7) Ariſtote, *ibid.* p. 490.

(8) Ariſtote, *ibid.* leur joint l'hirondelle marine.

(9) Ariſtote, *ibid.* p. 89.

(10) Ariſtote, *ibid.* le nomme *kapros*; ce qui ſignifie le porc, car l'ancien nom du porc domeſtique, chez Héſiode, eſt *kapros*; d'où s'eſt formé *kaprios*, un ſanglier, chez Hérodote. C'eſt ſans fondement que le Pere Hardouin voudroit qu'on lût ici *aper*, au lieu de *caper*. Il faut ſavoir que *cab* ou *cap* eſt un ancien mot barbare, employé de tems immémorial à ſignifier un cochon; & c'eſt pourquoi on a nommé *cabiai* & *capybara* le porc de riviere de l'Amérique, lequel, au ſurplus, n'a aucun rapport avec celui de l'Acheloüs; car le porc de riviere de l'Amérique eſt un quadrupede amphibie; & ſon cri ne reſſemble pas au grognement du cochon, mais au braire de l'âne. Le cochon d'eau de l'Acheloüs eſt auſſi nommé *kapriskos, gryllos*, & *mys*. Ce

De

De la nature de la voix chez les divers animaux.

ARISTOTE (1) croit que les animaux qui reſpirent (2) ſont les ſeuls auſſi qui aient de la voix, & qu'ainſi l'on ne doit pas donner ce nom au bruit que font les inſectes, lequel n'eſt qu'un ſimple ſon formé par l'air qu'ils reçoivent du dehors, & qu'ils compriment au dedans; que c'eſt ainſi que ſe forme, entre autres exemples, le bourdonnement des abeilles, & le bruit aigu & prolongé des cigales; que ce dernier eſt cauſé (3) par l'air, qui, entrant dans deux cavités qu'elles ont au deſſous de la poitrine, rencontre une pellicule mobile, dont le trémouſſement produit ce ſon aigu; que les mouches, les abeilles, & autres ſemblables inſectes, ne font du bruit qu'en volant (4), & qu'en tout autre cas on ne les entend plus; qu'ainſi le ſon que rendent les inſectes ne vient que du trémouſſement de l'air qui eſt (5) renfermé dans leur corps, ou du battement de leurs ailes, & nullement de la reſpiration. On penſe, avec raiſon, que le bruit que font les ſauterelles (6) eſt produit par le battement (7) de leurs ailes contre leurs cuiſſes; & qu'entre les poiſſons, les péroncles (8) n'en font qu'en volant hors de l'eau; mais que les poiſſons mous & les cruſtacées n'ont rien de vocal, & ne rendent aucun ſon. Cependant les autres poiſſons (9), quoiqu'ils n'aient ni poumons ni trachée-artere, ne ſont pas entiérement muets. A la vérité, on prétend que le bruit qu'ils font n'eſt qu'un craquement de dents. Mais que dira-t-on du poiſſon nommé *caper* (10) qui ſe

---

dernier nom, comme on ſait, ſignifie un rat, animal dont la rére reſſemble à celle du cochon, & dont le nom paroît d'ailleurs ſignifier un demi-cochon, étant une ſorte de compoſé de ὗς, un porc. Arhénée, liv. 7, définit le poiſſon en queſtion un animal virulent & infect. Je ne penſe point qu'il ſoit le même que le porc marin dont Pline parlera au liv. 32, chap. 2, d'après Apion, quoi qu'en diſe le Pere Hardouin, & quoique ce poiſſon marin paſſe pour grogner comme un porc quand il ſe voit pris. Si ce ſecond poiſſon étoit le même que le premier, Pline, qui a ſoin de nous apprendre juſqu'au ſurnom de ce ſecond poiſſon, n'eût laiſſé là-deſſus aucun doute.

villantur. Et is qui caper vocatur, in Acheloo amne, grunnitum habet, & alii de quibus diximus. Ova parientibus ſibilus, ſerpentibus longus, teſtudini abruptus. Ranis ſonus ſui generis, ut dictum eſt (niſi ſi & in his ferenda dubitatio eſt), qui mox in ore concipitur, non in pectore; multus tamen in iis. Refert & locorum natura: mutæ in Macedonia traduntur, muti & apri. Avium loquaciores quæ minores, & circa coitus maximè. Aliis in pugna vox, ut coturnicibus: aliis ante pugnam, ut perdicibus: aliis cùm vicêre, ut gallinaceis. Iiſdem ſua maribus: aliis eadem ut fœminis, ut luſciniarum generi. Quædam toto anno canunt, quædam certis temporibus, ut in ſingulis dictum eſt. Elephas citra nares, ore ipſo, ſternutamento ſimilem elidit ſonum; per nares autem, tubarum raucitati. Bubus tantùm fœminis vox gravior: in omni alio genere exilior, quàm maribus: in homine etiam caſtratis. Infantis in naſcendo nulla auditur, antequam totus emergat utero. Primus ſermo anniculo eſt. Semeſtris locutus eſt Crœſi filius in crepundiis: quo prodigio totum id concidit regnum. Qui cele-

D'ailleurs, ce qui ſemble trancher toute difficulté, c'eſt que l'un eſt un poiſſon marin, & l'autre un poiſſon de riviere.

(11) Au liv. 9, chap. 8.

(12) Ariſtote, *ibid.* p. 491.

(13) Ariſtote, *ibid.*

(14) Au chap. 37.

(15) Je lis au texte *multus tamen in iis*, faiſant de *refert & locorum natura* une phraſe à part. On lit dans les éditions *multum tamen in iis refert & locorum natura*; leçon fautive, puiſque *tamen* n'y offre aucun ſens raiſonnable. Cette fauſſe leçon, *multum* pour *multus*, a pris ſa ſource dans les abréviations des copiſtes, leſquelles ſont ſujettes à induire en erreur.

(16) Le Pere Hardouin en cherche la cauſe dans le froid glacial de certaines eaux; explication peu ſatisfaiſante. Ce que dit Pline des ſangliers de Macédoine, Elien le dit en général du porc de cette contrée. *Hiſt. Anim.* liv. 3, ch. 35.

(17) Les détails qui vont ſuivre, ſont empruntés d'Ariſtote, *ibid.* p. 494.

(18) Ariſtote, *ibid.* p. 498.

(19) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 4, chap. 11, p. 512. Conſultez à ce ſujet Albert le Grand, liv. 19, *de Anim.* chap. 9, p. 537.

trouve dans le fleuve Acheloüs, & qui grogne comme un cochon, ainſi que pluſieurs autres poiſſons dont nous avons parlé ailleurs (11)? Les animaux ovipares ont un ſifflement. Celui des ſerpents (12) eſt long; celui des tortues (13) eſt entrecoupé. Les grenouilles, comme nous l'avons obſervé ci-devant (14), rendent un ſon d'une eſpece particuliere; & même il reſte de grands doutes ſi ce ſon eſt une voix, quoiqu'il ait un grand volume (15), car il ſe forme dans leur bouche, & ne vient nullement de la poitrine. La différence des lieux apporte auſſi une grande différence à la voix des animaux: on dit qu'en Macédoine les grenouilles & les ſangliers ſont muets (16). Quant aux oiſeaux (17), les plus petits gazouillent le plus, ſur-tout lorſqu'ils ſont en amour. Quelques-uns chantent dans le combat, comme les cailles; d'autres avant le combat, comme les perdrix; d'autres après qu'ils ont remporté la victoire, comme les coqs: & le chant de ces derniers eſt différent de celui des poules. Il y a d'autres ſortes d'oiſeaux dont les mâles ne chantent pas autrement que les femelles; c'eſt ce qui ſe remarque dans l'eſpece du roſſignol. Quelques-uns chantent toute l'année; quelques autres en certains tems ſeulement, comme il a été dit en parlant de chaque ſorte d'oiſeau. L'éléphant (18) rend de la bouche, & non pas des narines, un ſon qui reſſemble à un éternuement; & par les narines mêmes, il rend un ſon rauque, ſemblable à celui d'une trompette. Les vaches (19) ont la voix plus groſſe que les bœufs: mais parmi tous les autres animaux, la voix des femelles eſt plus foible que celle des mâles; & dans l'eſpece humaine, les eunuques (20) ont auſſi la voix plus grêle. L'enfant qui vient au monde n'a point de voix juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti du ventre de ſa mere (21). A l'âge d'un an il commence à parler. Le fils du Roi Créſus parla au berceau,

(20) Conſultez Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 5, chap. 13, p. 559.

(21) Et même preſque entiérement, ſelon Ariſtote, qui fait voir qu'il ne ſuffit pas, pour que l'enfant puiſſe crier en naiſſant, que ſa tête ſoit déja dehors. *Hiſt. Anim.* liv. 7, chap. 13, p. 844.

riùs fari cœpêre, tardiùs ingredi incipiunt. Vox roboratur quartodecimo anno : eadem in ſenecta exilior : neque in alio animalium ſæpiùs mutatur. Mira præterea ſunt de voce digna dictu. In theatrorum orcheſtris, ſcobe aut arenâ ſuperjectâ devoratur, & in rudi parietum circumjectu, doliis etiam inanibus : currit eadem concavo vel recto parietum ſpatio, quamvis levi ſono dicta verba ad alterum caput perferens, ſi nulla inæqualitas impediat. Vox in homine magnam vultûs habet partem. Agnoſcimus eam priùs quàm cernamus, non aliter quàm oculis : totidemque ſunt eæ, quot in rerum natura mortales ; & ſua cuique, ſicut facies. Hinc illa gentium, totque linguarum, toto orbe

(22) Il ne faut pas confondre ce fils de Créſus avec ſon autre fils qui étoit muet, & qui, voyant un ſoldat prêt à tuer ſon pere, fut ſi bien ſecondé par l'impulſion de l'amour filial, qu'il s'écria, comme par miracle : *Soldat, ne tue point Créſus.* Cet autre fils, qui ſauva ainſi ſon pere, differe de celui dont parle Pline, en pluſieurs points, & notamment en ce que celui dont parle Pline n'avoit que ſix mois.

(23) Ariſtote fait voir qu'il peut arriver fortuitement qu'un enfant articule quelques paroles bien avant l'âge de parler. Probl. 27, ſect. 11, p. 739.

(24) Conſulrez, ſur cette queſtion, Fortun. Licetus, liv. 3, *de Quæſitis per epiſtol.* p. 209.

(25) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 7, chap. 1, p. 790.

(26) Cela eſt vrai à l'égard de l'homme. On remarque le contraire chez la plupart des autres animaux.

(27) Le Pere Hardouin penſe que le mot *orcheſtre* eſt employé ici par métaphore, comme la partie pour le tout, & qu'il faut entendre par *orcheſtre* toute l'étendue du lieu du ſpectacle.

(28) Conſultez le Problême 25 d'Ariſtote, ſect. 11, p. 739 : *Cur paleis in orcheſtram ſparſis, chori vox minor ſentiatur ?*

(29) M. l'Abbé Nollet a parfaitement traité cette matiere. » On peut » dire en général (écrit-il) que le ſon » augmente toutes les fois que le » corps ſonore imprime ſon mouve- » ment à un air qui eſt appuyé. La » voix ſe fait mieux entendre dans » les rues d'une ville qu'en raſe cam- » pagne, & mieux encore dans une » chambre cloſe que dans la rue. » C'eſt que les particules d'air qui ont » été plus fortement pliées, font des » vibrations plus grandes ; & l'air, » comme tout autre reſſort, ſe com- » prime d'autant plus, qu'il ſe dé- » place moins pendant que la puiſ- » ſance comprimante agit ſur lui. » Mais cette augmentation du ſon,

n'ayant que ſix mois (22); & ce fut un prodige (23) qui annonçoit la ruine totale du royaume de Lydie. Les enfants qui commencent de meilleure heure à parler, commencent plus tard à marcher (24). La voix ſe fortifie à quatorze ans (25), & s'affoiblit dans la vieilleſſe (26). Au reſte, il n'y a point d'animal qui change auſſi ſouvent de voix que l'homme. Il y a des choſes très curieuſes à dire ſur la voix. Lorſque les orcheſtres (27) des théâtres ſont couverts (28) de ſable ou de limaille, la voix s'y perd. Il en eſt de même lorſque les murs d'un bâtiment ne ſont que groſſiérement crépis, ou lorſqu'il s'y trouve des tonneaux vuides. De plus, ſi l'on prononce à voix baſſe quelques mots dans un lieu dont les murs ſoient concaves ou en ligne droite, ces mêmes mots s'entendront (29) à l'autre bout de la chambre, pourvu qu'il n'y ait aucune inégalité qui en empêche. La voix, dans l'homme, a une ſorte de phyſionomie qui nous fait diſtinguer & reconnoître une perſonne, par l'entremiſe de notre oreille, avec autant de juſteſſe que ſur le rapport de nos yeux. Il y a même autant de ſortes de voix que de viſages, chaque homme en ayant une différente, comme il a un viſage différent. De là cette diverſité des nations & des langues dans tout l'univers. De là cette variété infinie de chants, de modulations & d'inflexions. Mais ce qu'il y a de plus

» cauſée par l'immobilité de l'air, eſt » encore plus ſenſible quand c'eſt un » corps dur qui arrête & qui ſoutient » les parties de ce fluide. Un Orateur » ſe fait mieux entendre quand il y a » moins de monde pour l'écouter, & » & que le lieu où il parle n'eſt pas » meublé; car alors le ſon, au lieu » de s'amortir, comme il fait en frap- » pant des corps mous & ſans réac- » tion, revient ſur lui-même, ou ſe » porte d'un autre côté, ſuivant la » maniere dont il eſt réfléchi. Voilà » pourquoi le bruit du tonnerre, ce- » lui du canon, ou d'un fuſil, s'étend » plus loin dans les vallées & le long » des rivieres, que dans le pays plat. » Voilà pourquoi auſſi, dans les aque- » ducs & dans les autres ſouterrains » voûtés, la voix la moins forte ſe » ſe porte intelligiblement d'un bout » à l'autre. C'eſt encore par la raiſon » d'un air immobile (d'ailleurs forte- » ment comprimé & appuyé contre » des parois fort dures) qu'un homme » enfermé dans l'eau, ſous la cloche » du plongeur, penſa s'évanouir par » l'étonnement que lui cauſa le ſon » d'un cornet, ou petit cor, qu'il eſ- » ſaya d'emboucher. On doit expli-

diverſitas : hinc tot cantus & moduli, flexioneſque. Sed ante omnia explanatio animi, quæ nos diſtinxit à feris, inter ipſos quoque homines diſcrimen alterum æquè grande, quàm à belluis, fecit.

De agnaſcentibus membris, & dicta Ariſtotelis de vita hominis.

CAPUT 52. MEMBRA animalibus agnata inutilia ſunt, ſicut ſextus homini ſemper digitus. Placuit in Ægypto nutrire portentum, binis & in averſa capitis parte oculis hominem, ſed iis non cernentem.

Miror quidem Ariſtotelem non modò credidiſſe præſcita vitæ eſſe aliqua in corporibus ipſis, verùm etiam prodidiſſe. Quæ quamquam vana exiſtimo, nec ſine cunctatione proferenda, ne in ſe quiſque & auguria anxiè quærat; attingam tamen, quæ tantus vir in doctrina non ſprevit. Igitur vitæ brevis ſigna ponit raros dentes, prælongos digitos, plumbeum colorem, pluresque in manu inciſuras, nec perpetuas. Contrà longæ eſſe vitæ incurvos humeris, & in manu una duas inciſuras longas habentes, & plures quàm XXXII dentes, auribus amplis. Nec univerſa hæc (ut arbitror) ſed ſingula obſervat: frivola (ut reor) & vulgò tamen narrata. Addidit morum quoque aſpectus ſimili modo apud

» quer par le même principe ce qui » ſurprend les curieux dans des édi- » fices où la voix la plus baſſe ſe fait » entendre d'un angle à l'autre, ſans » que les aſſiſtants, qui ſont placés » par-tout ailleurs, puiſſent enten- » dre mot de ce que l'on dit, &c. ». *Leçons de Phyſique*, tome 3, p. 435.

(30) Pline a déja parlé de cette admirable diverſité de figures, liv. 7, chap. 1. Il y traite auſſi de la diverſité des langues. Voyez le tome 3, p. 9, 10 & 11.

(1) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 2, chap. 11, p. 193.

(2) Ariſtote, *Hiſt. Anim.* livre 1, chap. 14, p. 105.

(3) Ariſtote, ſect. 34, Probl. 1.

(4) Et cela d'après Ariſtote; ce qu'auroit dû obſerver Pline.

remarquable dans la voix, c'eſt que la parole, cet interprete des penſées de l'homme, & qui le diſtingue ſi fort des animaux, établit, par ſa diverſité, entre les hommes mêmes, établit, dis-je, une différence (30) auſſi grande d'homme à homme, que celle qui ſe trouve entre l'homme & la brute.

Des membres de ſurcroît. Signes d'une longue vie.

Les membres de ſurcroît qu'ont quelquefois les animaux, leur ſont inutiles; par exemple, un ſixieme doigt à l'homme, ſoit aux mains, ſoit aux pieds. On a nourri en Egypte un monſtre qui avoit deux yeux derriere la tête, mais dont il ne voyoit point.

Je ſuis ſurpris qu'Ariſtote ait cru, & plus encore qu'il ait écrit, qu'il y a dans le corps humain des ſignes qui indiquent que la vie d'un individu ſera plus ou moins longue. De telles conjectures ſont bien vaines ſans doute; & ce n'eſt pas ſans une ſorte de ſcrupule que je m'arrête à ces augures tirés de nous mêmes, & qui ne ſont propres qu'à nous inquiéter en pure perte ſur notre deſtinée: mais je ne puis non plus me diſpenſer de traiter, au moins ſommairement, ce qu'un auſſi grand homme qu'Ariſtote a jugé digne de tout l'appareil de ſa doctrine. En premier lieu, il dit (1) que ceux qui ont les dents clair-ſemées & rares, les doigts fort longs, la couleur plombée, & qui ont pluſieurs lignes dans la main qui ſont interrompues & comme coupées, ſont de courte vie. Au contraire, il dit que ceux qui ont le dos voûté, deux longues (2) lignes dans une des mains, de grandes oreilles, & plus de trente-deux dents (3), ſont ordinairement deſtinés à vivre long-tems. Je ne penſe pas au reſte qu'Ariſtote veuille dire que tous ces ſignes doivent concourir enſemble pour former pronoſtic, mais que chacun d'eux a cette même force, fût-il iſolé. Quelque frivole, à mon gré, que ſoit en elle-même cette ſcience de la Chiromancie, il convenoit cependant d'en dire quelques mots, vu le grand cours qu'elle a aujourd'hui. Trogus, Ecrivain non moins grave qu'Ariſtote, s'eſt bien permis d'ériger (4) en méthode la connoiſſance des mœurs des hommes,

nos Trogus, & ipſe auctor ſeveriſſimus, quos verbis ejus ſubjiciam. Frons ubi eſt magna, ſegnem animum ſubeſſe ſignificat: quibus parva, mobilem: quibus rotunda, iracundum, velut hoc veſtigio tumoris apparente. Supercilia quibus porriguntur in rectum, molles ſignificant: quibus juxta naſum flexa ſunt, auſteros: quibus juxta tempora inflexa, deriſores: quibus in totum demiſſa, malevolos & invidos. Oculi quibuſcumque ſunt longi, maleficos eſſe indicant. Qui carnoſos à naribus angulos habent, malitiæ notam præbent. Candida pars extenta notam impudentiæ habet: qui identidem operire ſolent, inconſtantiæ. Oricularum magnitudo, loquacitatis & ſtultitiæ nota eſt. Hactenus Trogus.

De anima & de halitu animalium, & quæ guſtata interimant, & de victu hominis, & quibus de cauſis non coquatur.

CAPUT 53. ANIMÆ leonis virus grave, urſi peſtilens. Contacta halitu ejus nulla fera attingit; citiùſque putreſcunt afflata reliquis. Hominis tantùm natura infici voluit pluribus modis, & ciborum ac dentium vitiis, ſed maximè ſenio. Do-

(5) Tout ceci a été puiſé par Trogus chez Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 1, chap. 9, p. 64 & ſuiv.

(6) Ariſtote, *ibid.* p. 65.

(7) Et un homme pervers & très méchant, lorſqu'ils ſont prolongés. Voyez Ariſtote, *ibid.* p. 72.

(8) *Magna & ſurrecte aures ſtultiloquentiam multiloquentiamque indicant.* ibid. p. 76.

(9) Ou plutôt d'Ariſtote. Voyez nos notes 4 & 5.

(1) Le mot *ejus* doit s'entendre ici de l'ours, & non du lion, ſi l'on s'en rapporte à Albert le Grand, *de Anim.* liv. 22, Traité 2, p. 608. Mais c'eſt du lion qu'il faut l'entendre, ſi l'on s'en rapporte à Ariſtote, *Hiſt. Anim.* liv. 8, chap. 9, p. 901; à Elien, *Hiſt. Anim.* liv. 5, chap. 39; & à d'autres Auteurs cités par Bochart, *de Anim.* liv. 3, part. 1, chap. 3, p. 744.

(2) Le jeûne & le chagrin ſont auſſi au nombre des cauſes de la corruption de l'haleine; témoin ces vers de Martirée

tirée de leur phyſionomie. Selon lui, (& nous le laiſſerons parler lui-même) ceux qui ont (5) le front grand, ſont ordinairement pareſſeux, & d'un entendement lourd; au contraire, ceux qui l'ont petit, ſont, pour l'ordinaire, inconſtants & ſans idée fixe: mais ceux qui l'ont rond & élevé, ſont volontiers coleres, cette élévation extérieure & ſenſible annonçant, pour ainſi dire, l'intumeſcence cachée de nos paſſions. Des ſourcils qui s'étendent en droite ligne ſont la marque d'un homme mou & délicat. Des ſourcils recourbés vers le nez (6), ſont la marque d'un homme dur & auſtere : recourbés vers les joues, ils indiquent un moqueur; entiérement baiſſés, ils annoncent, pour l'ordinaire, un homme envieux, & porté à vouloir du mal aux autres. Quant aux yeux, ceux dont la coupe eſt longue, indiquent un caractere malfaiſant; lorſque leurs coins ſont charnus du côté du nez, ils décelent un homme malicieux (7). Lorſque le blanc des yeux eſt fort étendu, c'eſt un ſigne d'impudence; & lorſqu'on clignotte fréquemment, c'eſt un ſigne d'inconſtance. De grandes oreilles (8) ſont la marque d'un ſot & d'un grand parleur. Toutes ces aſſertions ſont de Trogus (9).

Du ſouffle & de l'haleine des animaux : de certains poiſons : du boire & du manger de l'homme : de choſes qui nuiſent à la digeſtion.

L'HALEINE du lion eſt très fétide, & celle de l'ours peſtilentielle. Aucune bête ne touche les plantes ſur leſquelles le lion (1) a répandu ſon haleine, & elles ſe corrompent plutôt que les autres. L'homme eſt le ſeul animal dont la Nature a voulu que l'haleine fût ſuſceptible d'être infectée de pluſieurs manieres, comme par la corruption des viandes qu'il digere, par les dents gâtées, & ſur-tout par la vieilleſſe (2). Toutefois l'ha-

tial, livre 4, Epigramme 4 :

Quod jejunia ſabbatariorum,
Mœſtorum quod anhelitus reorum
Mallem, quàm quod oles, olere, Baſſa.

lorem ſentire non poterat : tactu ſenſuque omni carebat, ſine qua nihil ſentitur. Eadem commeabat recens aſſiduè, exitura ſupremò, & ſola ex omnibus ſuperfutura : denique hæc trahebatur è cœlo. Hujus quoque tamen reperta pœna eſt, ut neque idipſum, quo viveret, in vita juvaret. Parthorum populis hoc præcipuè, & à juventa, propter indiſcretos cibos : namque & vino fœtent ora nimio. Sed ſibi proceres medentur grano Aſſyrii mali, cujus eſt ſuavitas præcipua, in eſculenta addito. Elephantorum anima ſerpentes extrahit, cervorum item urit. Diximus hominum genera, qui venena ſerpentium ſuctu corporibus eximerent. Quin & ſubus ſerpentes in pabulo ſunt, & aliis venenum eſt. Quæ inſecta appellavimus, omnia olei aſperſu necantur. Vultures unguento qui fugantur, alios appetunt odores; ſcarabæi roſam. Quaſdam ſerpentes ſcorpio occidit. Scythæ ſagittas tingunt viperinâ ſanie, & humano ſanguine : irremediabile id ſcelus, mortem illicò affert levi tactu.

Quæ animalium paſcerentur veneno, diximus. Quæ-

(3) Les Anciens, & ſur-tout les Epicuriens, confondoient l'ame avec le ſouffle; c'eſt-à-dire qu'ils confondoient l'eſprit & la matiere.

(4) C'eſt à cet uſage du citron, en vogue chez les Orientaux, que Virgile fait alluſion dans ce paſſage des *Géorgiques*, liv. 2 :

Animas & olentia Medi
Ora fovent ipſo.

(5) Ce que Pline dit ici des éléphants, il l'a dit des cerfs au liv. 8, chap. 32.

(6) Voyez, au ſujet des Pſylles, les notes 16 & 18 ſur le ſecond chapitre du ſeptieme livre de Pline, tome 3, p. 15 & 16.

(7) Pline, liv. 29, ch. 4, obſerve que les porcs mangent impunément des ſalamandres.

(8) Voyez ce qui a été dit des abeilles à ce ſujet, chap. 19. Voyez auſſi Elien, *Hiſt. Anim.* liv. 4, chapitre 18.

(9) Et même ils en meurent, ſi l'on en croit Elien, *Hiſt. Anim.* livre 3, chap. 7; & Manuel Phile, p. 26.

(10) Le Pere Hardouin entend ceci, non de la roſe même, mais du parfum artificiel qu'on extrait de la roſe; & cela d'après Clément d'Alexandrie,

leine, ſans laquelle on ne ſauroit rien ſentir, eſt elle-même inſenſible, & par conſéquent ne peut éprouver de douleur. Elle entre & ſort continuellement : elle ſe retire de nous au dernier moment de la vie, & elle eſt la ſeule choſe qui reſte de l'homme (3), d'autant qu'elle a une origine céleſte. Malgré ce beau privilege, la Nature a voulu que l'haleine ſervît à affliger l'homme, & qu'il trouvât du déplaiſir dans la ſource & le véhicule même de la vie. Les Parthes ſur-tout ſont ſujets à avoir l'haleine corrompue; & cela dès leur jeuneſſe, à cauſe des mauvais aliments dont ils uſent ſans diſtinction, & de la trop grande quantité de vin qu'ils boivent. Mais les grands Seigneurs, parmi eux, remédient à cet inconvénient, en mêlant dans leur nourriture des grains de citron (4), qui ſont d'un goût très agréable. L'haleine des éléphants (5) fait ſortir les ſerpents de leurs trous; & celle des cerfs les brûle. Nous avons parlé ci-deſſus de ces hommes (6) qui, en ſuçant les plaies faites par la morſure des ſerpents, en tiroient le venin. Les cochons mangent les ſerpents ſans en reſſentir aucun mal (7); mais les autres animaux en ſont empoiſonnés. Tous les inſectes meurent (8) ſi on les graiſſe d'huile. Les vautours craignent (9) les parfums dont on a coutume de s'oindre, & aiment les autres odeurs. Les eſcarbots aiment celle (10) de la roſe. Il y a certains ſerpents que le ſcorpion vient à bout de tuer. Les Scythes trempent (11) leurs fleches dans la ſanie de la vipere, mêlée avec du ſang humain; & pour peu qu'on ſoit effleuré de telles fleches, on meurt ſur le champ.

Nous avons (12) dit quels ſont les animaux qui ſe nourriſſent

Pædag. liv. 2; & l'Auteur du liv. *de Mirab. Auſcult.* p. 1166.

(11) Confirmé par l'Auteur du liv. *de Mirabil. Auſcult.* p. 1166.

(12) Au livre 10, ſur la fin du chapitre 23, en parlant des cailles. Au moins eſt-ce l'opinion du Pere Hardouin que Pline a eu ce paſſage en vue. Il ajoute qu'Albert le Grand atteſte avoir vu une jeune fille qui avaloit, avec délices, toutes ſortes d'araignées, grandes & petites. Mais le fait eſt que l'araignée n'eſt point un poiſon, du moins notre araignée commune. Il n'y a que l'araignée noire des caves qu'on ſoupçonne encore d'ê-

dam innocua alioqui, venenatis paſta noxia fiunt & ipſa. Apros in Pamphylia & Ciliciæ montuoſis, ſalamandrâ ab his devoratâ, qui edêre moriuntur; nec eſt intellectus ullus in odore, vel ſapore: & aqua vinumque interimit, ſalamandrâ ibi immortuâ, vel ſi omnino biberit, unde potetur: item rana, quam rubetam vocant. Tantum inſidiarum eſt vitæ! Veſpæ ſerpente avidè veſcuntur, quo alimento mortiferos ictus faciunt. Ideoque magna differentia eſt victûs: ut in tractu piſce viventium Theophraſtus prodit, boves quoque piſce veſci, ſed non niſi vivente.

Homini cibus utiliſſimus ſimplex. Acervatio ſaporum peſtifera, & condimento pernicioſior. Difficulter autem perficiuntur omnia in cibis acria, nimia, & avidè hauſta: & æſtate, quàm hyeme, difficiliùs; & in ſenecta, quàm in

tre venimeuſe. Voyez la note 5, livre 8, chap. 27. Au reſte, je penſe que le Pere Hardouin s'eſt trompé en penſant que *diximus* ſe rapporte au paſſage du liv. 10 qu'il indique; tout me porte à croire que Pline a ici en vue le commencement du chap. 31 du liv. 8, où il dit: *Ranæ quoque rubetæ ... plurimis referta medicaminibus, deponere ea quotidie ac reſumere à paſtu dicuntur, venena tantùm ſibi reſervantes:* & le commencement du chapitre 72, liv. 10, où il dit: *Venenis capreæ & coturnices pingueſcunt, &c.*

(13) Elien, *Hiſt. Anim.* liv. 9, chapitre 28. Nous avons traité de la ſalamandre, liv 10, chap. 57.

(14) Fait dont Pline vient de parler quelques lignes plus haut, & dont il reparlera encore au liv. 29, chap. 4.

(15) Dont nous avons traité, l. 8, chap. 31.

(16) Elien, *Hiſt. Anim.* liv. 9, & l'Auteur du livre *de Mirab. Auſcult.* p. 1166, racontent ceci du frélon, & non de la guêpe.

(17) Dupinet, &, après lui, feu M. Jault, ſont tombés ici dans une mépriſe inconcevable. Ils traduiſent *in tractu piſce viventium Theophraſtus prodit*, par *Théophraſte, dans ſon Traité des Ichthiophages, écrit, &c.* comme ſi *tractu* pouvoit ſignifier un traité. Je penſe, avec le Pere Hardouin, que le livre où Théophraſte a écrit cela, eſt probablement celui qu'il avoit intitulé *de Animalium ſolertia & more*, dont parle Diogene Laerce, dans la vie de ce Philoſophe, liv. 5, p. 125.

(18) Pline nous a fait voir des peuples ichthiophages ou vivant de poiſſons, tant dans l'Arabie, que dans

de poiſons. Ajoutons qu'il y a de ces animaux qui ne ſont point venimeux par eux-mêmes, mais qui le deviennent par des nourritures venimeuſes. Dans les montagnes de Pamphylie & de Cilicie, les ſangliers qui ont mangé (13) des ſalamandres, ſont venimeux (14), & leur chair eſt un mets mortel; & cependant on ne s'en douteroit nullement, ni à l'odeur, ni au goût. Pareillement l'eau ou le vin où une ſalamandre aura été étouffée, & même où elle aura ſeulement bu, eſt un poiſon pour ceux qui en boivent après elle. Il en eſt de même de la raine verte ou grenouille (15) buiſſonniere. Tant notre vie eſt environnée d'embûches! Les guêpes ſont très friandes de la chair du ſerpent; mais après qu'elles s'en ſont repues, leur piquure eſt mortelle (16). Enfin la différence de nourriture à nourriture eſt telle, que, ſelon Théophraſte (17), les bœufs mêmes de la contrée des Ichthiophages (18) ſe nourriſſent auſſi de poiſſons, mais ne veulent toucher qu'aux poiſſons vivants.

La meilleure nourriture pour l'homme, c'eſt (19) la plus ſimple. Rien de plus pernicieux à la ſanté que la multiplicité des viandes, ſur-tout des viandes aſſaiſonnées. Tous les aliments âcres, ou pris en trop grande quantité, ou trop précipitamment avalés, rendent la digeſtion pénible. Au reſte elle ſe fait plus difficilement en été qu'en hiver, & dans la vieilleſſe que dans la jeu-

---

l'Inde. Voyez la Table générale.

(19) Conſultez, ſur cet excellent précepte de ſanté, le Poëte Horace, liv. 2, Sat. 2, v. 70; & principalement Macrobe, Saturn. liv. 7, ch. 4, p. 588. Pour ne point trop nous étendre, nous nous contenterons de citer ici le paſſage d'Horace, d'autant que Pline paroît l'avoir en vue:

Accipe nunc victus tenuis quæ quantaque ſecum
Afferat. In primis valeas bene: nam variæ res
Ut noceant homini, credas, memor illius eſcæ,
Quæ ſimplex olim tibi ſederit. At ſimul aſſis
Miſceueris elixa, ſimul conchylia turdis,
Dulcia ſe in bilem vertent, ſtomachoque tumultum
Lenta feret pituita. Vides ut pallidus omnis
Cœnâ deſurgat dubiâ? Quin corpus onuſtum
Heſternis vitiis animum quoque prægravat unà,
Atque affigit humo divinæ particulam auræ.

Au reſte, je penſe que ce beau paſſage d'Horace a été corrompu par le laps de tems; car *credere ut* n'eſt point Latin. D'ailleurs *valeas bene* n'eſt point un précepte de ſanté; & ce précepte trivial vient très mal-à propos couper ce qui précede & ce qui ſuit. Ou je me

juventa. Vomitiones homini ad hæc in remedium excogitatæ, frigidiora corpora faciunt, inimicæ oculis maximè, ac dentibus.

Somno concoquere corpulentiæ quàm firmitati utilius. Ideò athletas malunt cibos ambulatione perficere. Pervigilio quidem præcipuè vincuntur cibi.

De corpulentia augenda vel minuenda, & quæ guſtu famem ac ſitim ſedent.

CAPUT 54. AUGESCUNT corpora dulcibus, atque pinguibus, & potu : minuuntur ſiccis & aridis, frigidiſque, ac ſiti. Quædam animalia, & pecudes quoque in Africa, quarto die bibunt. Homini non utique ſeptimo letale eſt inedias duraſſe : at ultra undecimum pleroſque certum eſt mori.

Eſurienti ſemper inexplebili aviditate, animalium uni-

---

trompe fort, ou notre Poète avoit écrit :

Accipe nunc victus tenuis quæ quantaque ſecum
Afferat ; in primis videas bene tam variæ res
Ut noceant homini : credas (memor illius) eſcæ
Quæ ſimplex olim tibi ſederit, &c.

(20) Les Anciens choiſiſſoient dans le mois un jour de bonne chere. Ce jour-là ils vomiſſoient après avoir beaucoup mangé, pour ſe remettre à table ſur nouveaux frais. Cette coutume s'établit, je penſe, à Rome vers les dernieres années de la République. Céſar l'avoit adoptée, comme on le voit par ces paroles que lui adreſſe Cicéron, dans la harangue pour le Roi Dejotarus : *Cùm te poſt cœnam vomere velle dixiſſes, &c.* Plutarque regarde cet uſage crapuleux comme pernicieux à la ſanté, dans ſon livre *de valetudine tuenda.* Aſclépiade en avoit porté le même jugement dans ſon livre *de tuenda ſanitate*, au rapport de Celſus, liv. 1, chap. 3. Soranus d'Epheſe le recommande au contraire au ch. 11, comme ſalutaire & utile.

(21) Confirmé par Hippocrate, livre 2, *de victûs ratione*, chapitre 10, tome 6, p. 473.

(22) Cependant Celſus, livre 1, chap. 3, convient que le vomiſſement ſoulage les yeux lorſqu'ils ſont trop chargés d'humidité.

(23) Ceci eſt contraire à la déciſion de Galien, *qu'on digere mieux en dor-*

neſſe. Les vomiſſements (20) qui ont été inventés pour remédier aux indigeſtions, affoibliſſent le corps (21), & nuiſent ſur-tout aux yeux (22) & aux dents.

La digeſtion qui ſe fait pendant le ſommeil eſt meilleure pour acquérir de l'embonpoint que pour ſe fortifier. C'eſt pourquoi les athletes préferent de digérer en ſe promenant. Au reſte, c'eſt en veillant que les fonctions de l'eſtomac ſe font toujours le mieux (23).

De ce qui eſt propre à donner de l'embonpoint ou à le diminuer : de certaines ſubſtances qui ont la propriété d'appaiſer la faim & la ſoif, pour peu qu'on en goûte.

Les choſes douces & graſſes de leur nature engraiſſent le corps : autant en fait la boiſſon copieuſe. Au contraire, les choſes âcres & ſeches, & la ſoif, nous amaigriſſent. Certains animaux, & même des beſtiaux, en Afrique, ne boivent que de quatre en quatre jours (1). L'homme peut vivre ſept jours ſans manger (2) ; & même il eſt certain que la plupart ne meurent d'inanition (3) que par-delà le onzieme jour.

Malgré ce beſoin inſtant, malgré cette inſatiabilité (4) con-

mant qu'en veillant, parceque la chaleur naturelle ſe retire en dedans pendant le ſommeil, au lieu que quand on veille elle ſe répand au dehors. Galien, *Comment. 5 in lib. 6 Epidem.* text. 10, p. 522.

(1) Comme Pline le fait obſerver à l'égard des chameaux, liv. 8, chapitre 18.

(2) Varron ne croyoit pas la choſe poſſible, ſelon Aulugelle, liv. 3, chapitre 10, p. 239.

(3) J'ai ſuivi la leçon du Pere Hardouin, comme la plus conforme à celle des manuſcrits. On lit dans les autres éditions : *Homini non utique ſeptimo letalis inedia. Duraſſe & ultra undecimum pleroſque certum eſt. Mori eſuriendi ſemper, &c.*

(4) Pline appelle la faim & la ſoif *aviditas inexplebilis*, parcequ'elles renaiſſent ſans treve. C'eſt ainſi que notre Poète Rouſſeau a ſi richement donné à ces mêmes beſoins l'épithete d'*effrénés*. parceque l'homme ne les dompte que pour un tems :

Jadis tous les humains, errant à l'aventure,
A leur ſauvage inſtinct vivoient abandonnés,
Satisfaits d'aſſouvir de l'aveugle nature
Les beſoins effrénés.

cuique quædam rurſus exiguo guſtu famem ac ſitim ſedant, conſervantque vires ; ut butyrum, hippace, glycyrrhizon. Pernicioſiſſimum autem, in omni quidem vita, quod nimium, præcipuè tamen corpori : minuique quod gravet, quolibet modo utilius. Verùm ad reliqua naturæ transeamus.

(5) Herbe dont nous traiterons au livre 25, chap. 8 ; auquel lieu Pline reparle des propriétés de cette herbe pour ſoulager la faim.

tinuelle de tous les animaux, il y a cependant des choſes auxquelles il leur ſuffit de goûter pour appaiſer ſur l'heure en eux la faim & la ſoif; telles ſont l'hippace (5), le beurre, la régliſſe (6). Tout excès eſt pernicieux à l'homme, moralement parlant, mais ſur-tout les excès de la table, qui tendent directement à la deſtruction du corps. N'eſt-il pas plus avantageux que pénible de nous interdire ce qui ne peut aller qu'à notre détriment? Mais paſſons aux autres détails de la Nature.

(6) Herbe dont nous parlerons au liv. 22, chap. 9.

C. PLINII SECUNDI NATURALIS HISTORIÆ

LIBER DUODECIMUS.

Continetur de arboribus.

PROŒMIUM.

ANIMALIUM omnium, quæ noſci potuêre, naturæ generatim membratimque ita ſe habent. Reſtant neque ipſa animâ carentia (quando quidem nihil ſine ea vivit) terrâ edita, ut inde eruta dicantur, ac nullum ſileatur rerum naturæ opus. Diu fuêre occulta ejus beneficia; ſummumque munus homini datum, arbores ſylvæque intelli-

(1) Outre pluſieurs ſortes d'animaux de l'ancien continent qui ont échappé à la connoiſſance de Pline, tels, par exemple, que le pangolin & le phatagin, qui ſont des animaux fiſſipedes & couverts d'écailles, il eſt certain que la découverte de l'Amérique a fait connoître aux Modernes un grand nombre d'autres animaux: tels ſont le tapir, le lama, le pécari, le cabiai, qui ſont des eſpeces iſolées; & les ſapajous, qui contiennent huit eſpeces; les ſagouins, qui en contiennent ſix; les philandres ou ſarigues, marmoſes, caiapollins, phalangers, tarſiers, &c. les jaguars, couguars, ocelots, margais, &c. les coatis, qui compoſent trois ou quatre eſpeces; les mouſettes, qui en compoſent quatre ou cinq; les agoutis, dans la claſſe deſquels M. de Buffon comprend l'acouchi, le paca, l'apéréa, & le tapéti; les tatous, qui compoſent ſept ou huit eſpeces, ſelon ce même Naturaliſte; les fourmilliers, qu'il diviſe en deux ou trois eſpeces; le pareſſeux, dont nous ne connoiſſons encore que deux eſpeces, ſavoir l'unau & l'aï, &c. La plupart de ces animaux de l'Amérique n'ont aucun rapport avec ceux de l'ancien continent, & les autres n'ont avec eux qu'un rapport imparfait; comme les jaguars, co-

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE,
LIVRE DOUZIEME,
Qui traite des arbres.

EXORDE.

APRÈS avoir parlé, tant en général qu'en particulier, de la nature de tous les animaux dont nous avons eu connoiſſance (1), il nous reſte à trairer des productions végétales, c'eſt-à-dire des plantes, leſquelles ont auſſi une ame à leur maniere : car rien ne peut vivre ſans ame. Après quoi nous paſſerons au détail des choſes qui ſe tirent de la terre, je veux dire aux métaux & aux pierres : & de la ſorte nous nous trouverons n'avoir paſſé ſous ſilence aucûn des ouvrages de la Nature. Il eſt vrai que les bienfaits de cette mere commune demeurerent long-tems inconnus, & qu'on regardoit jadis les bois & les forêts (2) comme

guars, ocelots, matgais, avec le tigre, la panthere, &c. les ſapajous, les ſagouins, les pareſſeux, avec le ſinge à queue ; le pécari, avec le cochon ; la vigogne ou paco, avec la brebis ; les mouſettes, avec le putois ; le coendou & l'utſon, avec le porc-épic & le hériſſon ; le lama, avec le chameau, &c. Conſultez M. de Buffon, tome 7, page 59 & ſuivantes. En outre l'Amérique & ſes diverſes iſles contiennent un grand nombre d'oiſeaux dont Pline n'a eu aucune connoiſſance.

(2) Ceci confirme ce que j'ai avancé dans un autre ouvrage, qu'après la retraite des eaux du déluge, la terre, d'un bout à l'autre, ſe couvrit d'une forêt inextricable & univerſelle, demeure des premiers hommes échappés à ce fléau, juſqu'au moment où la découverte du feu mit les hommes à portée de détruire la majeure partie des bois pour enſemencer les terres ; en un mot, juſqu'au moment où l'incen-

gebantur. Hinc primum alimentum, harum fronde mollior ſpecus, libro veſtis. Etiamnum gentes ſic degunt. Quo magis ac magis admirari ſubit, ab iis principiis cædi monres in marmora, veſtes ad Seras peti; unionem in Rubri maris profundo, ſmaragdum in ima tellure quæri. Ad hoc excogitata ſunt aurium vulnera: nimirum quoniam parum erat collo crinibuſque geſtari, niſi infoderentur etiam corpori. Quamobrem ſequi par eſt ordinem vitæ, & arbores ante alia dicere, ac moribus primordia ingerere.

De arborum honore, & quando platanus primùm in Italia, & de natura earum.

CAPUT I. HÆC fuêre numinum templa, priſcoque ritu ſimplicia rura etiam nunc Deo præcellentem arborem dicanr. Nec

die de cette forêt primitive donna naiſſance aux premiers arts, & à la premiere ſociété.

(3) Tout cela eſt arteſté par une infinité d'Auteurs, dont j'ai raſſemblé en foule les divers témoignages au premier chapitre des *Origines Uriennes*. Ce livre ſe trouve à Paris, chez le Jay, Libraire, rue S. Jacques.

(4) A l'extrémité de l'Orient, ſur la côte maritime de la Tartarie Chinoiſe, baignée par l'Océan Auroral, au nord-eſt de la Chine.

(5) C'eſt ce même tableau, développé avec plus d'étendue, que préſente le premier chapitre des *Origines Uriennes*, non d'après aucune hypotheſe qui me ſoit particuliere, mais d'après l'accord conſtant des anciennes traditions de tous les peuples, & de preſque tous les Auteurs anciens. Je me crois donc autoriſé à y renvoyer le Lecteur. Conſultez auſſi, ſur le genre de vie des premiers hommes, notre Pline, liv. 7, chap. 56, note 5, ainſi que l'entrée du ſeizieme livre de notre Auteur.

(1) Cet uſage ſubſiſta long-tems dans toute la Germanie, & dans une partie des Gaules, & ne prit fin dans celle-ci qu'avec le college des Druides, qui fut aboli par l'Empereur Claude. Un arbre ſe dit en Hébreu, *hets*; en Grec, *dendron*, &, plus anciennement, *drys*, qui eſt le nom particulier du chêne, comme de l'arbre par excellence; en Italien, *albero*, *arbore*; en Eſpagnol, *arbol*; en Allemand, *baum*; en Anglois, *tree*; en Danois, *trae*; en Suédois, *trae* & *traed*; en ancien Germanique, *dera*; en ancien Belgique, *daere*, *dere*, *tere*; en Iſlande, *trie*; en ancienne langue Scandinave, *thara*; en Ruſſe, *dreuo*; en Polonois, *drzewo*; dans la Carniole, *drevu*; en Epire, *druu*. La dé-

les plus grands préſents qu'elle eût pu faire au genre humain. Auſſi dans ces premiers tems, où les hommes habitoient dans des cavernes, ils n'avoient (3) d'autre nourriture que les fruits des arbres, d'autre lit que leurs feuilles, d'autre habillement que leur écorce : & il y a encore aujourd'hui des peuples qui vivent de la ſorte. N'eſt-il donc pas bien ſurprenant qu'après avoir mené, dans les commencements, une vie ſi ſimple, on en ſoit venu juſqu'à couper les montagnes pour en tirer du marbre, & juſqu'à ſe tranſporter chez les Seres (4), pour y prendre de quoi ſe vêtir ; enfin juſqu'à aller chercher des perles au fond de la mer Rouge, & des émeraudes dans les entrailles mêmes de la terre? De plus, on a imaginé de ſe percer les oreilles : c'étoit peu pour l'homme de porter les pierreries au cou & dans les cheveux, il perça même ſes membres pour les y introduire. Pour ſuivre l'ordre que les hommes ont obſervé dans leur maniere de vivre, nous parlerons premiérement des arbres, & nous tracerons en peu de mots un tableau (5) des mœurs des premiers ſiecles.

Des honneurs rendus aux arbres ; de la nature des platanes ; & de la premiere époque de ces arbres en Italie.

Les arbres furent autrefois les ſeuls temples (1) des Dieux. Aujourd'hui même encore les gens de la campagne, imitant la ſimplicité de cette ancienne coutume pieuſe, conſacrent à la Divinité le plus bel arbre de chaque canton. Nous-mêmes, nous ne reſpectons (2) pas moins les bois ſacrés, & le reli-

nomination Eſpagnole *arbol*, un arbre, me paroît être la ſource du nom d'*Arbel*, le plus ancien qu'ait porté Jupiter ; car nous voyons que le chêne, qui étoit ſpécialement conſacré à Jupiter, ſe nommoit jadis, en Grec, *drys*, c'eſt-à-dire d'un nom qui ſignifioit auſſi toute autre ſorte d'arbre. Ainſi *Jupiter Arbel* c'eſt Jupiter Foreſtier, qui eſt le même que Saturne, de même que le mot Hébreu *hets*, un arbre, me paroît être la ſource de *Ith*, nom de Jupiter en ancien Toſcan, ſelon Macrobe.

(2) Ce reſpect & cette crainte religieuſe qu'inſpirent les forêts, comme étant le ſéjour de la Divinité, ſont dépeints par Lucain, lorſqu'il repréſente les ſoldats de Céſar n'oſant, par ſcrupule, abattre la forêt de Marſeille ; ou lorſqu'il repréſente le Druide

magis auro fulgentia atque ebore ſimulacra, quàm lucos, & in iis ſilentia ipſa adoramus. Arborum genera numinibus ſuis dicata perpetuò ſervantur, ut Jovi eſculus, Apollini laurus, Minervæ olea, Veneri myrtus, Herculi populus. Quin & Sylvanos, Faunoſque, & Dearum genera ſylvis, ac ſua numina, tamquam & cœlo, attributa credimus. Arbores poſtea blandioribus fruge ſuccis hominem mitigavêre. Ex iis recreans membra olei liquor, vireſque potus vini, tot denique ſapores annui ſponte venientes : &

lui-même craignant d'y rencontrer ſes Dieux.

(3) Quelques-uns penſent que c'eſt le même arbre que l'*eſculus*, ou l'*æſchylus*, c'eſt-à-dire le même que le πλατυφύλλος de Théophraſte, *id eſt, arbor latifolia*; en Allemand, *miſpel baum*; en Eſpagnol, *enſina grande*, c'eſt à dire le grand chêne. Selon Servius, *eſculus* vient *ab eſca*, de ce que cet arbre étoit la premiere nourriture des hommes. Pline en reparlera, livre 16, chap. 4; & liv. 17, chap. 20. M. Jault traduit *eſculus* par le petit chêne. J'ai ſuivi ſon autorité, mais ſans prétendre la garantir. Dupinet traduit ſimplement le chêne, comme ſi *eſculus* & *quercus* étoient ſynonymes. En effet, le chêne a cela de commun avec l'*æſculus*, qu'il étoit l'arbre conſacré en propre à Jupiter :

Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus
Ingentes tendat ramos, &c.

dit Virgile, *Georg.* 3, paſſage qui, comparé avec le paſſage actuel de Pline, fait voir que ces deux arbres étoient volontiers confondus. On peut, à cette autorité, joindre auſſi, mais en ſous-ordre, celle de Phedre; car, encore une fois, je ſoupçonne fort cet Auteur d'être de nouvelle fabrique : & peut-être n'en faudra-t-il pas d'autre preuve que la faute commiſe dans cette fable, de faire jurer une Déeſſe par Hercule, contre l'uſage formellement contraire, atteſté par Aulugelle :

Olim quæ vellent eſſe in tutela ſua
Divi legerunt arbores : quercus Jovi,
Et myrtus Veneri placuit, Phœbo laurea,
Pinus Cybelæ, populus celſa Herculi.
Minerva dixit . . . . . .
. . . . . .
At me *Hercule* narrabit quod quis voluerit,
Oliva nobis propter fructus eſt gratior. &c.
Phædr., Fabl. liv. 3.

Pline lui-même, au l. 16, c. 6, paroît regarder l'*eſculus* comme une des ſortes de chêne, lorſqu'il dit : *Glans optima in quercu atque grandiſſima; mox æſculo, nam roboris parva :* phraſe où l'on peut voir que notre Auteur prétend parler du chêne propre, du chêne roure, & d'une autre ſorte de chêne nommée *eſculus*. Au reſte, le chêne propre ſe nomme en Hébreu, *elah, elon*; en Grec, *drys, farônis, balanos*; en Italien, *quercia*, & le chêne roure *rovere*; en Allemand, *eych baum*; en Eſpagnol, *enſina*; en Anglois, *oak*; en Slawon, *dab*; en Suédois, *ek*; en Anglo Saxon, *aek, ak*; en Belgique, *eike*; en Danois, *eeg*, &c. A l'égard des autres arbres dont Pline fait ici

gieux ſilence qui y regne, que les riches ſtatues d'or ou d'ivoire qui nous repréſentent les Dieux. Auſſi les arbres qui anciennement étoient conſacrés à des Divinités particulieres, le ſont encore maintenant ; comme le chêne nommé *eſculus* (3) à Jupiter, le laurier (4) à Apollon, l'olivier (5) à Minerve, le myrte (6) à Vénus, le peuplier (7) à Hercule. D'ailleurs c'eſt une croyance accréditée, que, comme le ciel a ſes Divinités propres & ſpéciales, les bois ont pareillement les leurs, qui ſont les Faunes, les Sylvains, & certaines ſortes de Déeſſes (8). Par la ſuite les hommes trouverent dans les fruits de certains arbres des ſucs plus doux & plus agréables que ceux que fourniſſent les bleds : tels ſont, par exemple, l'huile & le vin, deux liqueurs admirables, dont la premiere, étant employée extérieurement, ſoulage les membres fatigués ; & la ſeconde, étant priſe intérieurement, ranime les forces épuiſées: tels ſont auſſi les ſucs d'une infinité de fruits qui viennent annuellement ſans culture, & qui ſont d'un goût exquis. Car malgré le luxe des tables, & quoique pour y ſuffire on combatte ſur terre

mention, nous traiterons de chacun en ſon lieu. Voyez les notes ſuiv.

(4) Nous traiterons du laurier, livre 15, chap. 30. Voyez la méramorphoſe de Daphné en laurier, chez Ovide, *Métam.* liv. 1.

(5) Nous trairerons de l'olivier dans les premiers chapitres du livre 15. Virgile, *Géorg.* liv. 1, reconnoît que cet arbre étoit conſacré à Minerve,

Olæque Minerva Inventrix.

(6) Nous traiterons du myrte, livre 15, ch. 29. Aulugelle, l. 5, ch. 6, appelle le myrte *le feuillage de Venus.*

(7) Particuliérement le peuplier blanc, nommé en Grec *acheroïs ;* parceque, ſelon Harpocrarion, ce fut d'une couronne du feuillage de cet arbre qu'Hercule revint couronné de l'Achéron, ou de ſon voyage aux enfers. Nous trairerons des diverſes ſortes de peupliers, livre 16, chap. 23. Joignons ici, au ſujet de cette conſécration des arbres, ce qu'écrit Adrien Junius : *Arbores certis Diis ſuperſtitioſa Gentilitas conſecratas olim voluit, eorumque tutelæ adſcriptas : nimirum Jovi quercum & eſculum : Apollini laurum & lotum : Libero patri vitem, hederam cum ferula : Palladi oleam : Cybelæ pinum, quanquam & Pani ſacram legimus : Veneri myrtum : Herculi populum : Plutoni cupreſſum : Stupori acerem, teſte Servio. Ita inter herbas gramen Marti, narciſſum Furiis, &c.*

(8) Telles que les Dryades & les Hamadryades, appellées des demi-Déeſſes par Ovide dans ce vers :

Aut quas ſemideæ Dryades, Faunique bicornes, &c.

menſæ, depugnetur licèt earum causâ cum feris, & paſti naufragorum corporibus piſces expetantur, etiamnum tamen ſecundæ. Mille præterea ſunt uſus earum, ſine quîs vita degi non poſſit. Arbore ſulcamus maria, terraſque admovemus; arbore exædificamus tecta. Ex arbore & ſimulacra numinum fuêre, nondum prêtio excogitato belluarum cadaveri, antequam, ut à Diis nato jure luxuriæ, eodem ebore numinum ora ſpectarentur & menſarum pedes. Produnt Alpibus coercitas, & tum inexſuperabili munimento, Gallias, hanc primùm habuiſſe cauſam ſuperfundendi ſe Italiæ, quod Helico ex Helvetiis civis earum, fabrilem ob artem Romæ commoratus, ficum ſiccam & uvam, oleique ac vini præmiſſa remeans ſecum tuliſſet. Quapropter hæc vel bello quæſiſſe venia ſit.

Sed quis non jure miretur arborem umbræ gratiâ tantùm ex alieno petitam orbe? Platanus hæc eſt, per mare Ionium in Diomedis inſulam ejuſdem tumuli gratiâ primùm invecta, inde in Siciliam tranſgreſſa, atque inter primas do-

(8*) Des deſerts.

(9) Tite Live, liv. 5, confirme que ce furent les productions exquiſes de l'Italie qui déterminerent les Gaulois à y faire une incurſion. Mais il eſt prouvé, par une foule de témoignages hiſtoriques, que l'Italie étoit dès-lors peuplée d'anciennes colonies Gauloiſes. Sur quoi conſultez les *Origines Uriennes*, & l'*Hiſtoire des Celtes* de Simon Pelloutier.

(10) Un manuſcrit porte *Helico*, un autre *Helyco*, un autre *Elico*. C'eſt le nom propre Celrique *Konel*, ou le nom Portugais *Coelho* retourné. Ce nom ſignifie *Roi*, ou, ce qui revient au même, *lapin*; car dans preſque toutes les langues connues le lapin eſt appellé d'un nom qui ſignifie le royal, le gibier royal, comme je l'ai démontré au liv. 8, ch. 55, note 2. *Konel* ou *Coelho* eſt donc un nom propre tranſporté honorifiquement, ou bien par ſobriquet, d'un animal à un homme, comme les noms propres *Horſel*, *Léon*, *Chamel*, *Renard*, *Goupil*, *le Loup*, *le Chat*, &c.

(10*) Pline parle en ſtyle pompeux, c'eſt-à-dire avec exagération, du mérite réel des productions diverſes de l'Italie; & l'on ne doit pas prendre au ſérieux, & dans le ſens moral, ce qu'il dit ici, comme l'a fait, un peu trop rigoureuſement ſans doute, M. Pluche, dans ſa *Concorde géographique*, p. 435.

contre

contre les bêtes ſauvages, & qu'on cherche dans la mer à prendre des poiſſons engraiſſés des cadavres des hommes qui y ont fait naufrage, les fruits néanmoins continuent d'être l'honneur des ſecondes tables (8*). Les arbres fourniſſent en outre mille commodités qui ſont néceſſaires à l'entretien de la vie humaine. C'eſt par le moyen des arbres que nous traverſons la vaſte étendue des mers, & que nous communiquons avec les pays les plus éloignés. On les emploie à la conſtruction des édifices. Anciennement on en faiſoit les ſtatues des Divinités, avant qu'on ſe fût aviſé de donner du prix à une matiere animale, je veux dire à l'ivoire, & d'en compoſer, par une ſorte de profanation, & les pieds des tables, & l'auguſte face des Dieux, comme pour rendre les Dieux mêmes complices des abus du luxe. On raconte que ce qui engagea (9) la premiere fois les Gaulois à ſe jetter ſur l'Italie, dont ils étoient ſéparés par les Alpes qui avoient formé juſqu'alors entre eux & nous un retranchement inſurmontable, ce fut un Helvétien nommé Hélicon (10), qui, après avoir exercé quelque tems un métier à Rome, retourna enſuite dans ſa patrie, & y apporta d'Italie des figues ſeches, des grappes de raiſins, avec du vin & de l'huile d'élite; toutes choſes ſi exquiſes (10*), que, s'il y a jamais eu une guerre pardonnable, c'eſt celle que les Gaulois ont entrepriſe pour s'aſſurer la conquête du pays où elles croiſſent.

Mais n'y a-t-il pas ſujet de s'étonner que, ſeulement pour avoir de l'ombrage, on ait fait venir un arbre des pays étrangers? Cet arbre, c'eſt le platane (11). Il fut premiérement apporté, à travers la mer Ionienne, en l'iſle de Diomede (12), pour orner le tombeau de ce Roi. De là il paſſa en Sicile, & bientôt

(11) On le nomme ſouvent *plane*: cependant il ne faut pas confondre l'un avec l'autre. Le plane eſt une ſorte d'érable, en Latin *acer*; au lieu que le platane eſt un arbre étranger qui a de grandes feuilles. Il eſt commun en Syrie. Cette obſervation critique eſt due à M. Jault. Conſultez l'article *Platane* chez M. Valmont de Bomare.

(12) Aujourd'hui *Pelagoſa*, vis-à-vis de la Pouille. On en a parlé en ſon lieu.

nata Italiæ, & jam ad Morinos uſque pervecta, ac tributarium etiam detinens ſolum, ut gentes vectigal & pro umbra pendant. Dionyſius prior, Siciliæ tyrannus, Rhegium in urbem tranſtulit eas, domûs ſuæ miraculum, ubi poſtea factum gymnaſium : nec potuiſſe in amplitudinem adoleſcere, & alias fuiſſe in Italia, ac nominatim Hiſpania, apud auctores invenitur.

Hoc actum circa captæ Urbis ætatem, tantumque poſtea honoris increvit, ut mero infuſo enutriantur : compertum id maximè prodeſſe radicibus : docuimuſque etiam arbores vina potare.

Celebratæ ſunt primùm in ambulatione Academiæ Athenis cubitorum XXXIII à radice ramos antecedente. Nunc eſt clara in Lycia gelidi fontis ſocia amœnitate, itineri appoſita, domicilii modo, cava LXXX atque unius pedum ſpecu, nemoroſa vertice, & ſe vaſtis protegens ramis, arborum inſtar, agros longis obtinens umbris : ac ne quid deſit ſpeluncæ imagini, ſaxeæ intus crepidinis corona muſcoſos complexa pumices : tam digna miraculo, ut Licinius

(13) Les Morins, peuples maritimes des Gaules, que nous avons démontré, en leur lieu, être ceux de Morli-mon, ou Mer-li-mon, ſur la côte du Boulenois.

(14) Ceci eſt emprunté de Théophraſte, *Hiſtoire des Plantes*, liv. 4, chap. 7.

(15) S'il eſt vrai, comme tout porte à le croire, que ceci ſoit pris de Théophraſte, liv. 4, chap. 7, il faut que Pline ait mal lu ; car Théophraſte dit ſimplement que le platane étoit rare en Italie, & il ne parle point de l'Eſpagne : de ſorte que Pline, ſelon la conjecture du Pere Hardouin, aura pris le mot σπανία comme ſignifiant l'Eſpagne, au lieu qu'ici il ſignifie rare.

(16) Le Pere Hardouin cite à ce ſujet une Epigramme Grecque, dont voici la traduction par Grotius :

Frondiferam platanum me de radice revulſam
Straverat inſani vis truculenta Noti.
Lota reſurrexi Bromio : mihi ſcilicet æſtu
Imber is, & bruma gratior imbre Jovis.
Sic mihi vita redux : aliorum corpora fleſſit
Evius ; at noſtrum rectius eſſe dedit.

(17) Elien, *Hiſt. var.* liv. 2, ch. 14, fait mention d'un platane de Lydie, auquel Xerxès fit préſent d'un collier d'or.

après en Italie. Maintenant on trouve des platanes juſques dans le pays des Morins (13) : mais ils y ſont ſujets à un impôt ; & ces nations nous paient juſqu'à l'ombre dont nous les laiſſons jouir. Denys l'ancien (14), Tyran de Sicile, fit tranſporter des platanes dans la ville de Rhege, & les fit mettre, à titre de rareté, dans le jardin de ſon palais. Ce jardin devint enſuite un lieu d'exercice. Les Auteurs remarquent que ces arbres n'y devinrent pas grands : ils ajoutent qu'il y en avoit en d'autres endroits de l'Italie, & nommément en Eſpagne (15).

Ce fut vers le tems de la priſe de Rome par les Gaulois, qu'on apporta pour la premiere fois des platanes en Italie. Depuis, ils y ont acquis une ſi grande eſtime, que, pour les faire croître, c'eſt avec du vin qu'on les arroſe ; car on a remarqué que cela faiſoit beaucoup de bien à leurs racines (16) : ainſi nous avons appris même à nos arbres à s'abreuver de vin.

On a beaucoup parlé des platanes qui étoient dans le Lycée à Athenes, & dont les racines, encore plus longues que les branches, s'étendoient juſqu'à trente-trois coudées. Il y a préſentement en Lycie un fameux platane (17), ſur un grand chemin, auprès d'une fontaine très froide. Son tronc eſt creux, & forme un domicile, ou, ſi l'on veut, une grotte qui n'a pas moins de quatre-vingt-un pieds. La cime de l'arbre reſſemble à une petite forêt ; ſes branches ſont ſi groſſes & ſi grandes, qu'on diroit que ce ſont autant d'arbres : tellement qu'il couvre de ſon ombre un vaſte terrein. Et afin qu'il ne manque rien à ſa cavité pour reſſembler complettement à une grotte, elle eſt revêtue en dedans, & en rond, d'une bordure de pierre-ponce couverte de mouſſe. La choſe eſt ſi merveilleuſe, que Licinius Mucianus, qui a été trois fois Conſul, & depuis peu Gouverneur de la province de Lycie, a cru devoir tranſmettre à la poſtérité qu'il avoit mangé dans cette grotte avec dix-huit perſonnes ; que, dans ce feſtin, il n'y avoit pour lits de table que des feuilles, & qu'il s'y étoit trouvé parfaitement à l'abri du vent ; que l'épaiſſeur du feuillage ne lui avoit pas permis d'entendre

Mucianus ter Conſul, & nuper provinciæ ejus Legatus, prodendum etiam poſteris putarit, epulatum intra eam ſe cum duodeviceſimo comite, largè ipsâ toros præbente fronde, ab omni afflatu ſecurum, optantem imbrium per folia crepitus, lætiorem quàm marmorum nitore, picturæ varietate, laquearium auro, cubuiſſe in eadem. Aliud exemplum Caii principis, in Veliterno rure mirati unius tabulata, laxèque ramorum trabibus ſcamna patula, & in ea epulati, cùm ipſe pars eſſet umbræ, XV convivarum ac miniſterii capace triclinio, quam cœnam appellavit ille nidum. Eſt Gortynæ in inſula Creta juxta fontem platanus una, inſignis utriuſque linguæ monumentis, nunquam folia dimittens: ſtatimque ei Græciæ fabuloſitas ſuperfuit, Jovem ſub ea cum Europa concubuiſſe: ceu verò non alia ejuſdem generis eſſet in Cypro. Sed ex ea primùm in ipſa Creta (ut eſt natura hominum novitatis avida) platani ſatæ regeneravêre vitium: quando quidem commendatio arboris ejus non alia major eſt, quàm ſolem æſtate arcere, hyeme admittere. Inde in Italiam quoque ac ſuburbana ſua, Claudio principe, Marcelli Eſernini libertus, ſed qui ſe potentiæ causâ Cæſaris libertis adoptaſſet, ſpado Theſſalicus prædives, & meritò dici poſſet is quoque Dionyſius, tranſtulit id genus. Durantque etiam in Italia portenta terrarum, præter illa ſcilicet quæ ipſa excogitavit Italia.

(17*) Alluſion à la groſſeur de ſon corps, ſelon le Pere Hardouin: mais il me ſemble qu'en ce cas Pline eût écrit *cùm ipſe pars haud parva eſſet umbræ*.

(18) Théophraſte, *Hiſt. Plant.* livre 1, chap. 15, parmi les Auteurs Grecs; Varron, *de re ruſt.* livre 1, chapitre 7, parmi les Auteurs Latins.

(19) Théophraſte, *ibid.*

(20) Alluſion à ce que Pline a dit de Denys l'ancien, Tyran de Sicile, deux ſections plus haut, p. 491.

le bruit même d'une groſſe pluie, quelque attention qu'il s'efforçât d'y prendre; qu'en un mot il avoit goûté plus de plaiſir à être ainſi couché dans cette grotte, que s'il eût été dans une ſalle magnifique, où l'éclat du marbre, la variété des peintures, la richeſſe des lambris dorés, frappent de toutes parts les yeux. L'Empereur Caligula trouva aux environs de Velitres un platane ſurprenant. Il avoit des branches diſpoſées en planchers, & d'autres qui pouvoient ſervir de bancs; ce qui formoit une eſpece de ſalle: de ſorte que ce Prince y donna un feſtin à quinze perſonnes; & quoiqu'il occupât lui ſeul une (17*) partie de l'ombre de cet arbre, non ſeulement tous les convives étoient à l'aiſe, mais encore il y avoit aſſez de place pour que les officiers puſſent faire librement leur ſervice. L'Empereur appella ce repas le feſtin du nid, parcequ'il l'avoit donné ſur un arbre. A Gortyne, ville de l'iſle de Crete, il y a auprès d'une fontaine un fameux platane dont les Grecs (18) & les Latins ont beaucoup parlé dans leurs ouvrages; car il ne perd jamais ſes feuilles: c'eſt pourquoi les Grecs ont dit, dans leurs fables, que ce fut ſous cet arbre que Jupiter (19) eut commerce avec Europe; comme s'il n'y avoit pas auſſi dans l'iſle de Chypre un platane de même nature. Les hommes étant toujours curieux de choſes nouvelles, les Crétois planterent dans leur iſle des rejettons de cet arbre célebre: mais les nouveaux platanes qui en ſont provenus, n'ont pas conſervé la qualité de celui dont ils tirent leur origine; car, ainſi que les platanes ordinaires, ils perdent leurs feuilles en hiver, & leur plus grand mérite conſiſte à garantir du ſoleil en été. Du tems de l'Empereur Claude, vivoit un affranchi de Marcellus Eſerninus. C'étoit un eunuque de Theſſalie, qui poſſédoit de grandes richeſſes. Pour acquérir plus de pouvoir, il s'étoit fait adopter parmi les affranchis de l'Empereur. Cet homme, qu'on pourroit appeller, avec raiſon, un autre Denys (20), fit apporter en Italie des platanes de Crete, & les fit mettre dans une maiſon de plaiſance qu'il avoit aux environs de Rome. On voit encore aujourd'hui en Italie de ces arbres étrangers & ſinguliers, indépendamment des autres ſingularités bizarres qu'on y a inventées en ce genre.

De chamæplatano, & quis totunderit viridaria.

CAPUT 2. NAMQUE & chamæplatani vocantur coactæ brevitatis, quoniam arborum etiam abortus invenimus. Hoc ergo quoque in genere pumilionum infelicitas dicta erit. Fit autem & ſerendi genere & recidendi. Primus C. Matius ex Equeſtri Ordine, divi Auguſti amicus, invenit nemora tonſilia intra hos LXXX annos.

De peregrinis arboribus, & malo Aſſyria.

CAPUT 3. PEREGRINÆ & ceraſi, Perſicæque, & omnes quarum Græca nomina aut aliena : ſed quæ ex his incolarum numero eſſe cœpêre, dicentur inter frugiferas. In præſentia externas perſequemur, à ſalutari maximè orſi. Malus Aſſyria quam alii vocant Medicam, venenis medetur. Folium ejus eſt unedonis intercurrentibus ſpinis. Pomum ipſum aliàs non manditur, odore præcellit foliorum quoque,

(1) Tacite, *Annal.* liv. 12, fait pareillement entendre que ce perſonnage étoit chéri d'Auguſte. Selon Columelle, liv. 12, chap. 44, il avoit compoſé trois livres intitulés, l'un *Cocus*, l'autre *Salgamarius*, & l'autre *Cetarius*. Le Pere Hardouin croit devoir le diſtinguer de Caius Matius que Suétone met au nombre des amis du Dictateur Jules Céſar. Mais cette diſtinction ne me paroît point juſtifiée ; car le même perſonnage a pu être en faveur auprès des deux premiers Céſars.

(2) Environ quatre ans avant J. C. vers l'an 750 de la fondation de Rome.

(3) Nous traiterons des cerifiers, livre 15, chap. 25.

(4) Nous traiterons du pêcher, livre 15, chap. 12 ; & liv. 13, ch. 9.

(5) Le citronnier, en Grec, *heſperikon mêlon*, chez Juba ; *heſperidôn mêlon*, chez Athénée ; *kedro mêlon*, chez Dioſcoride ; *kitrion*, & *kokkymêlon perſikon*, chez Diphile ; en Allemand, *citron apffel*, *limon* ; en Belgique, *citroen*, *limoen* ; en Italien, *citrone*, *cedro*, *limone* ; en Eſpagnol, *cidras*, *limonças* ; en Anglois, *citron*, *lemon* ; en Danois, *citron* ; en Slawon, *cyter*.

(6) Sorte d'arbre dont la feuille reſſemble à celle du citronnier. C'eſt pourquoi Athénée, d'après Théophraſte, livre 3, page 83, compare la feuille du citronnier à celle du lau-

Du chamæ-platane ou platane nain : de celui à qui eſt due l'invention de tondre les boſquets.

TELS ſont, en effet, les platanes qu'on empêche exprès de grandir, & qu'on appelle *chamæ-platanes* ou platanes embryons; car nous avons trouvé le ſecret de faire avorter la Nature juſques dans ſes productions végétales. J'en dirai donc ici un mot, & ce ſera un article de plus que j'aurai ajouté à l'hiſtoire des nains. On parvient à ſe procurer de tels arbuſcules en les plantant & en les taillant d'une certaine façon qui met obſtacle à leur accroiſſement, & les réduit à ce miſérable état de petiteſſe. Caius Matius (1), Chevalier Romain, & fort aimé de l'Empereur Auguſte, fut le premier qui trouva, il y a quatre-vingts ans (2), l'invention de tondre les boſquets.

Des arbres étrangers : du citronnier ou pommier d'Aſſyrie.

LES ceriſiers (3), les pêchers (4), & tous les autres arbres qui ont des noms Grecs, ou des noms d'une autre langue que la Latine, ſont étrangers en Italie. Quant à ceux qui y ſont comme naturaliſés, nous en parlerons en traitant des arbres fruitiers. Préſentement nous nous attacherons aux arbres qui ſont entiérement étrangers, & nous commencerons par le plus ſalutaire de tous, je veux dire le citronnier (5); car ſes fruits ſont ſinguliers contre les poiſons. La feuille de cet arbre eſt comme celle de l'arbouſier (6), ſi ce n'eſt qu'elle a quelques piquants. Le fruit ne ſe mange pas (7) : il a encore plus d'odeur que les feuilles,

---

rier. Autant en fait Virgile, *Géorg.* liv. 2 :

> Ipſa ingens arbos, facieſque ſimillima lauro :
> Et ſi non alium latè jactaret odorem,
> Laurus erat.

L'arbouſier ſe nomme en Grec, *komaros*; en Slawon, *jeſowka*; en Danois, *jord-baer*; en Allemand, *agendorn*; en Italien, *albatro*; en Eſpagnol, *madronno*; en Anglois, *arbute-tree*, *ſtrawberry-tree*, *wilding-tree*.

(7) M. Valmont de Bomare obſerve que l'uſage de manger du citron ne commença que du tems de Galien &

qui tranſit in veſtes unà conditus, arcetque animalium noxia. Arbor ipſa omnibus horis pomifera eſt, aliis cadentibus, aliis matureſcentibus, aliis verò ſubnaſcentibus. Tentavêre gentes transferre ad ſeſe, propter remedii præſtantiam, fictilibus in vaſis, dato per cavernas radicibus ſpiramento. Qualiter omnia tranſitura longiùs, ſeri arctiſſimè transferrique meminiſſe conveniet, ut ſemel quæque dicantur. Sed niſi apud Medos & in Perſide naſci noluit. Hæc eſt autem cujus grana Parthorum proceres incoquere diximus eſculentis, commendandi halitûs gratiâ. Nec alia arbor laudatur in Medis.

d'Apicius (ſans doute le troiſieme de ce nom), & que ce dernier nous a conſervé la mémoire de la maniere dont on l'accommodoit. Il paroît, ajoute-t-il, par le Traité d'Ebembitas, de l'an 1187, traduit de l'Arabe en Latin, que le citronnier a été apporté d'abord de l'Aſſyrie & de la Médie en Grece, & de là dans toutes les provinces méridionales de l'Europe.

(8) Ceci eſt confirmé par M. Valmont de Bomare, qui obſerve que l'automne eſt le tems où cet arbre rapporte le plus. Au reſte, ſi le citronnier produit en tout tems, & comme à diverſes repriſes, il a cela de commun avec la vigne d'Europe tranſportée à Cayenne.

(9) Conſultez, à l'appui des qualités alexipharmaques du citron, M. Valmont de Bomare, tome 2, p. 184, ainſi que ſur ſes propriétés acides, vermifuges, anti-ſcorbutiques, anti-épidémiques, &c. L'écorce du citron eſt aromatique, vermifuge & cordiale. La graine de ce fruit, priſe à part, paſſe auſſi pour être un excellent vermifuge. C'eſt ſans doute dans l'huile eſſentielle qu'on tire de l'écorce que reſide la vertu alexipharmaque.

(10) Aujourd'hui on cultive cet arbre dans toute l'étendue de l'Inde, & juſqu'à la Chine. On le cultive auſſi dans la majeure partie de l'Amérique. Enfin on le cultive, non ſeulement en Eſpagne, en Portugal & en Italie, mais encore en France, ſur-tout dans la Provence & dans le Languedoc. Voici comme il faut les élever, ſelon le précepte du *Jardinier François*, imprimé à Amſterdam, 1655 : » Les » orangers & les citronniers ſe gouverneront ainſi. Semez des pepins » dans des caiſſes, & quand ils auront » deux ans, replantez-les dans d'autres caiſſes, chacun à part, leſquelles vous emplirez de bonne terre, » en y mêlant du petit fumier, & de » la terre glaiſe en poudre, mûrie par » un hiver. Quand les pepins ſeront » aſſez forts, vous les écuſſonnerez » ou grefferez en approche dès la premiere ſeve. Vous ſerez ſoigneux

&

& on en met dans les garde-robes pour les habits; ce qui préſerve ceux-ci d'être rongés par les vers. Le citronnier porte du fruit dans tous les tems de l'année (8); car on y trouve toujours des citrons entiérement mûrs, d'autres qui le ſont à demi, & d'autres qui ne font que de naître. Pluſieurs nations deſirant avoir des citronniers, à cauſe des propriétés excellentes de leur fruit contre les poiſons (9), ont eſſayé d'en planter chez elles. Pour cet effet, on les tranſportoit dans des vaiſſeaux d'argille qui étoient troués afin de donner de l'air aux racines, & dont la terre qui les rempliſſoit étoit bien preſſée & bien foulée: car c'eſt ainſi, pour le dire une fois pour toutes, qu'il faut accoutumer les jeunes arbres que l'on veut tranſporter dans des lieux éloignés. Néanmoins, quelque peine que l'on ait priſe, on n'a jamais pu parvenir à faire croître des citronniers hors de la Médie & de la Perſe (10). Les grands Seigneurs, chez les Parthes, afin de ſe procurer une bonne haleine, font cuire des graines de citrons parmi leurs aliments, comme nous avons dit ailleurs. Au reſte, c'eſt le ſeul arbre de la Médie qui mérite une conſidération particuliere.

» ſur-tout de les préſerver du froid, » les mettant de bonne heure dans la » ſerre: & pour les garantir entiére- » ment de la gelée, vous ferez faire » du feu de charbon dans votre ſerre » durant les plus grandes rigueurs de » l'hiver, ſi vous reconnoiſſez qu'il y » gele. Au commencement du prin- » tems, quand vous croirez que les » gelées ſeront paſſées, vous leur fe- » rez prendre l'air petit à petit; ou- » vrant premiérement la porte de la » ſerre à la plus grande chaleur du » jour, & la refermant la nuit. En- » ſuite vous ouvrirez les fenêtres, » que vous refermerez auſſi la nuit: » & les froids étant entiérement paſ- » ſés, vous les ſortirez de la ſerre » pour les mettre à l'air pendant tout » l'été. A meſure que les pepins éle- » vés en arbriſſeaux groſſiront, vous » continuerez de les changer en des » caiſſes plus grandes, les levant en » mottes, & raſant le petit bout des » racines avec un couteau; puis vous » les placerez dans les caiſſes, ſans dé- » racher la terre qui les tient en motte. » Quelques-uns, en les changeant de » caiſſes, ôtent toute cette terre, la » tenant pour uſée: mais ce procédé » détourne l'accroiſſement de l'arbre, » & il eſt alors une année ou deux à » ſe refaire ». Conſultez auſſi M. de Bomare, article *Oranger*.

Lanigeras Serum in mentione gentis ejus narravimus.

De Indiæ arboribus, & quando primùm Romæ ebenus.

CAPUT 4. ITEM Indiæ arborum magnitudinem. Unam è peculiaribus Indiæ Virgilius celebravit ebenum, nuſquam alibi naſci profeſſus. Herodotus eam Æthiopiæ intelligi maluit, in tributi vicem regibus Perſidis è materie ejus centenas phalangas tertio quoque anno penſitaſſe Æthiopas, cum auro & ebore, prodendo. Non omittendum id quoque, vicenos dentes elephantorum grandes, quoniam ita ſignificavit, Æthiopas eâdem causâ pendere ſolitos. Tanta ebori auctoritas erat, urbis noſtræ trecenteſimo decimo anno: tunc enim auctor ille hiſtoriam eam condidit Thuriis in Italia. Quo magis mirum eſt, quod eidem credimus, qui Padum

(11) Livre 6, chap. 17, tome 2.

(1) Au livre 7, chap. 2, tome 3.

(2) C'eſt ainſi qu'il s'exprime, *Géorg.* liv. 2, v. 116:

Sola India nigrum
Fert ebenum.

Voyez auſſi Solin, chap. 52, p. 81. Pline lui-même, un peu plus bas, convient que l'ébénier-cytiſe eſt commun dans toute l'étendue de l'Inde. Mais l'*ébénier-cytiſe* n'eſt autre, probablement, que l'*ébénier des Alpes*, ou *faux ébénier*, nommé auſſi *grand cytiſe des Alpes*, qui donne un bois de couleur d'ébene verte. Il ſe peut faire que l'*ébénier-cytiſe* de l'Inde donne un bois d'un verd plus foncé, & approchant du noir; ce qui aura cauſé la mépriſe de Virgile. Car nous voyons encore dans Hérodote, comme l'a obſervé Pline, que c'eſt de l'Ethiopie ſeule que venoit la vraie ébene noire. Aujourd'hui nous la tirons de Madagaſcar. C'eſt vainement que le Pere Hardouin entreprend de diſculper l'aſſertion expreſſe de Virgile, en prétendant que ſous le mot d'*India* les Anciens comprenoient quelquefois l'Ethiopie.

(3) Au livre 3, intitulé *Thalie*, p. 21, ſect. 97. L'aſſertion d'Hérodote eſt auſſi confirmée par Dioſcoride, livre 2, p. 129; & par Lucain, dans ces vers, liv. 10:

Ebenus Meroëtica vaſtos
Non operit poſtes. . . . .
. . . . . .
Ambitur nigris Meroë fœcunda colonis,
Læta comis ebeni.

(4) Le texte d'Hérodote porte *deux cents*.

En traitant de la nation des Seres, nous avons parlé (11) d'arbres de leur contrée qui portent un duvet dont on fait des étoffes.

Des arbres de l'Inde : des premiers ébéniers qu'on ait vus à Rome.

DANS un autre endroit (1) nous avons parlé de la grandeur des arbres de l'Inde. Virgile fait mention de l'ébénier comme d'un arbre particulier (2) à cette contrée; & il aſſure qu'il n'en croît point ailleurs. Hérodote écrit (3) qu'il nous vient d'Ethiopie, & que, de trois en trois ans, les Ethiopiens payoient aux Rois de Perſe, par forme de tribut, cent (4) rouleaux de ce bois, indépendamment de l'or & de l'ivoire, & de vingt dents d'éléphants les plus grandes qu'on pût trouver. Cette derniere circonſtance de ſon récit fait voir la grande vogue où étoit déja l'ivoire dès ce tems-là, c'eſt-à-dire vers l'an 310 de la fondarion de Rome; car ce fut alors (5) qu'Hérodote écrivit ſon Hiſtoire dans la ville de Thurium en Italie. C'eſt pourquoi il eſt ſurprenant que nos Romains ajourent foi à cet Auteur, lorſqu'il avance que, de ſon rems, ni lui (6), ni qui que ce fût en Aſie ou en Grece, ne

(5) Cette époque donnée par Pline à la compoſition de l'Hiſtoire d'Hérodote ne s'accorde point avec celle que lui donne Lucien, dans ſes *Louanges d'Hérodote*, ni avec celles que donnent Strabon & Euſebe. Voyez la note ſuivante.

(6) C'eſt-à-dire *du tems qu'il compoſoit ſon Hiſtoire.* Or Hérodote étoit alors à Halicarnaſſe, ſa patrie, ou à Samos, ou dans quelqu'une des villes de la Grece propre; & ce ne fut que long-tems après ſon Hiſtoire publiée qu'il ſe retira à Thurium en Italie. Ecoutons le Vayer : » Ce fut dans » Samos qu'Hérodote ſe forma au dia- » lecte ionique, & où il compoſa ſon » Hiſtoire, avant que de ſe retirer » avec une colonie d'Athéniens dans » Thuries, une des villes de cette par- » tie d'Italie qu'on nommoit alors la » grande Grece. Car l'opinion de Sui- » das, conforme à ce que nous diſons, » eſt plus ſuivie que celle de Pline, » *Hiſt. Nat.* liv. 12, chap. 4, qui veut » qu'Hérodote ait choiſi le tems & » le lieu de ce banniſſement volon- » taire pour travailler à un ſi grand » ouvrage. C'eſt un ſentiment qui peut » être convaincu de faux, puiſqu'Hé- » rodote avoit récité ſes *Muſes* long- » tems avant cette retraite, comme

amnem vidiſſet, neminem ad id tempus Aſiæ Græciæque, aut ſibi cognitum. Æthiopiæ forma, ut diximus, nuper allata Neroni principi, raram arborem Meroën uſque à Syene fine imperii, per DCCCXCVI M paſſuum, nullamque aliamque niſi palmarum generis eſſe docuit. Ideo fortaſſis in tributi auctoritate tertia res fuerit ebenus.

Romæ eam Magnus Pompeius in triumpho Mithridatico oſtendit. Accendi Fabianus negat : uritur tamen odore jucundo. Duo genera ejus : rarum id, quod melius, arboreum, trunco enodi, materie nigri ſplendoris, ac vel ſine arte protinus jucundi : alterum fruticoſum cytiſi modo, & totâ Indiâ diſperſum.

De ſpina & ficu Indicis.

CAPUT 5. Est ibi & ſpina ſimilis, ſed deprehenſa vel lucernis, igni protinus tranſiliente. Nunc eas exponam, quas mirata eſt Alexandri Magni victoria, orbe eo patefacto.

Ficus ibi exilia poma habet. Ipſa ſe ſemper ſerens, vaſtis

» on le peut voir dans les *Chroniques* » d'Euſebe. En effet, il étoit né dans » Halicarnaſſe, ville de cette Doride » qui fait une des provinces de l'Aſie » Mineure. Et parceque ſon illuſtre » naiſſance l'avoit engagé dans l'ex- » pulſion du Tyran de ſa ville, il ſe » retira dans celle de Thuries, où il » mourut, ſelon l'opinion de plu- » ſieurs; s'en étant même trouvé, au » rapport de Plutarque, qui lui ont » donné pour patrie ce propre lieu de » ſa ſépulture ». Cet éclairciſſement critique fait voir que c'eſt à tort que Pline reprend ici Hérodote; car il ſe peut faire que cet Hiſtorien n'ait rien avancé que de très vrai, eu égard à l'époque préciſe où il écrivoit.

(7) Solin, chap. 52, p. 82.

(8) Comme le reconnoît Dioſcoride, liv. 1, chap. 129.

(9) Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 4, chap. 5. Conſultez, ſur les différentes ſortes d'ébene actuelles, M. Valmont de Bomare, au mot *Ebene*.

(10) Dioſcoride, *ibid.*

(11) Ou du ſecours du rems & de la vétuſté, comme s'exprime Théophraſte, *ibid.*

(12) Voyez la note 2.

connoiſſoit perſonne qui eût ſeulement vu le fleuve du Pô. La Carte géographique de l'Ethiopie, qui fut apportée, il n'y a pas long-tems, à l'Empereur Néron, comme nous avons dit ci-deſſus, montre que de la ville de Syene, qui eſt ſur les confins des terres de l'Empire, juſqu'à Méroé, c'eſt-à-dire dans une étendue de huit cents quatre-vingt-ſeize mille pas, l'ébene eſt très rare, & qu'on n'y trouve preſque pas d'autres arbres que des palmiers. Cette rareté réelle de l'ébene, ainſi vérifiée, explique pourquoi cette matiere tenoit le troiſieme rang parmi les tributs qu'exigeoient les Rois de Perſe.

Le grand Pompée fit voir (7) de l'ébene à Rome, dans la pompe de ſon triomphe Mithridatique. Fabianus dit que ce bois ne s'enflamme point; mais l'expérience montre le contraire (8): & même il rend alors une odeur agréable. Il y a deux ſortes d'ébéniers (9). L'un eſt un arbre dont le tronc n'a point de nœuds (10), & dont le bois noir & luiſant n'a pas beſoin du ſecours de l'art (11) pour être parfaitement beau: ſon ébene eſt la meilleure; mais elle eſt rare. L'autre eſt un arbriſſeau qui reſſemble au cytiſe (12): on le trouve dans toute (13) l'étendue des Indes.

De l'épine des Indes, & du figuier de la même contrée.

Il y a auſſi dans les Indes une ſorte d'épine (1) qui reſſemble à l'ébene; mais quand on la regarde devant une lumiere, elle paroît tranſparente. Nous allons parler maintenant des arbres qui firent l'admiration d'Alexandre le Grand, lorſqu'il entra dans les Indes, & qu'il s'en rendit le maître.

Le figuier de cette contrée porte des figues très petites (2).

(13) Voyez la note 2.

(1) Nous traiterons de l'épine vulgaire & des diverſes ſortes d'épines, liv. 24, ch. 12 & 13.

(2) Au lieu de *exilia poma*, un manuſcrit porte *eximia poma*. L'une & l'autre leçon ſont admiſſibles, puiſque le fruit en queſtion eſt à la fois

diffunditur ramis : quorum imi adeo in terram curvantur, ut annuo ſpatio infigantur, novamque ſibi propaginem faciant circa parentem in orbem, quodam opere topiario. Intra ſepem eam æſtivant paſtores, opacam pariter & munitam vallo arboris, decorâ ſpecie ſubter intuenti, proculve, fornicato ambitu. Superiores ejuſdem rami in excelſum emicant, ſylvoſâ multitudine, vaſto matris corpore, ut LX paſſus plerique orbe colligant, umbrâ verò bina ſtadia operiant. Foliorum latitudo peltæ effigiem amazonicæ habet : hac causâ fructum integens, creſcere prohibet. Raruſque eſt, nec fabæ magnitudinem excedens ; ſed per folia ſolibus coctus prædulci ſapore, dignus miraculo arboris. Gignitur circa Aceſinem maximè amnem.

De arbore pala ; & arboribus Indicis ſine nominibus, & laniferis.

CAPUT 6. MAJOR alia, pomo & ſuavitate præcellentior, quo ſapientes Indorum vivunt. Folium alas avium imitatur, longitudine trium cubitorum, latitudine duûm. Fructum cortice mittit, admirabilem ſucci dulcedine, ut uno quaternos ſatiet. Arbori nomen palæ, pomo arienæ. Plurima

très petit & très délicieux, comme Pline l'obſerve un peu plus bas. La leçon *exilia* eſt au ſurplus confirmée par Théophraſte, *Hiſt. Plant.* livre 4, chap. 5, ainſi que tout le contenu de ce chapitre. Voyez chez Cluſius la figure de cet arbre, *Exotiq.* liv. 1, chapitre 1, p. 2.

(3) Pline ſe ſert de la même expreſſion que Virgile, *Géorg.* l. 2, v. 23 :

Hic plantas tenero abſcindens de corpore matrum.

(4) La groſſeur d'un pois, ſelon l'expreſſion de Théophraſte, *ibid.*

(5) Dont nous avons parlé, liv. 6, ch. 20.

(1) Ceci, & la majeure partie de ce qui ſuit, eſt emprunté de Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 4, ch. 5.

(2) A des ailes d'autruche, ſelon Théophraſte, *ibid.*

(3) Deux coudées ſeulement, ſelon Théophraſte, *ibid.*

Il ſe multiplie toujours de lui-même ; car il jette de fort grandes branches, dont les plus baſſes ſe courbent tellement vers la terre, qu'elles s'y enfoncent, & prennent racine dans l'eſpace d'un an ; de ſorte que l'on voit ces jeunes provins placés en rond à l'entour du tronc principal, comme ſi on les avoit mis exprès de cette ſorte pour repréſenter quelque figure. Les bergers ſe tiennent l'été dans cette enceinte de figuiers, qui, indépendamment de l'ombre qu'elle leur procure, leur ſert auſſi de retranchement pour leur ſureté, & forme d'ailleurs une voûte ou arcade du coup d'œil le plus agréable, tant au dehors qu'au dedans. Les branches ſupérieures du figuier-mere (3) ſe portent vers le haut, & font une petite forêt : & la grandeur de ces principaux arbres eſt telle, que la plupart ont juſqu'à ſoixante pas de tour, & que leur ombre couvre juſqu'à deux ſtades de terrein. Les feuilles ont la figure d'un bouclier d'Amazone, ou fait en demi-lune ; & comme elles ſont fort grandes, elles ombragent le fruit, & par ce moyen elles l'empêchent de croître : auſſi les figues ſont en petit nombre, & n'excedent pas la groſſeur d'une feve (4). Elles ſont toutefois ſi mûres (quoique le ſoleil ne les échauffe qu'à travers les feuilles), que c'eſt un manger délicieux, & digne de l'arbre prodigieux qui le produit. Ces ſortes de figuiers croiſſent principalement le long du fleuve Aceſine (5).

De l'arbre nommé Pala par les Indiens : d'autres arbres des Indes qui n'ont point de nom connu : des arbres de l'Inde qui portent une ſorte de lin.

Il y a dans les Indes (1) un autre arbre, plus grand même que celui-là, & dont le fruit eſt encore plus excellent. Les Gymnoſophiſtes en font leur nourriture. Les feuilles reſſemblent à des ailes d'oiſeaux (2) ; elles ont trois coudées (3) de longueur, & deux de largeur. Le fruit naît de l'écorce même ; il eſt d'une douceur exquiſe, & en même tems ſi gros, qu'un ſeul ſuffit pour

eſt in Sydracis, expeditionum Alexandri termino. Eſt & alia ſimilis huic, dulcior pomo, ſed interaneorum valetudini infeſta. Edixerat Alexander, ne quis agminis ſui id pomum attingeret.

Genera arborum Macedones narravêre, majore ex parte ſine nominibus. Eſt & terebintho ſimilis cætera, pomo amygdalis, minore tantùm magnitudine, præcipuæ ſuavitatis. In Bactris utique hanc aliqui terebinthum eſſe proprii generis potiùs quàm ſimilem ei putaverunt. Sed unde veſtes lineas faciunt, foliis moro ſimilis, calyce pomi cynorrhodo. Serunt eam in campis, nec eſt gratior villarum proſpectus.

Oliva Indiæ ſterilis, præterquam oleaſtri fructu.

De piperis arboribus, de garyophyllo, & aliis pluribus.

CAPUT 7. PASSIM verò quæ piper gignunt, juniperis noſtris ſimiles:

(4) Ni le nom de l'arbre ni celui du fruit ne ſe trouvent dans Théophraſte. Arrien, dans ſes *Indiques*, p. 524, nomme ce même arbre *tala*. Cluſius, *Hiſt. Plant.* chap. 10, p. 229, en fait le même arbre que le *muza*, dont vous voyez la figure chez Matthiole, ſur Dioſc. liv. 1, p. 223 & 224.

(5) Notre Auteur les nomme Syndraques au liv. 6, chap. 23.

(6) Quelques-uns le prennent pour le *tamarinier*. Conſultez, chez M. Valmont de bomare, l'article *Tamarins*. Conſultez auſſi Matthiole, ſur Dioſc. liv. 1, p. 220.

(7) Théophraſte, *ibid.*

(8) Théophraſte, *ibid.*

(9) Nous traiterons du térébinthe au livre 13, chap. 6.

(10) Nous traiterons des amandiers au liv. 15, chap. 22.

(11) Théophraſte, *ibid.*

(12) Cette ſorte de lin eſt inconnue aux Modernes.

(13) Théophraſte, *ibid.*

(14) Et même tout le reſte, à l'exception des feuilles, ſelon Théophraſte, *ibid.*

(15) Le texte paroît altéré en cet endroit dans les manuſcrits, qui portent preſque tous *villarum proſpectus*. La plupart des Editeurs liſent *ullarum*. Pintianus veut qu'on liſe *vinearum*, & cela d'après le paſſage de Théophraſte, *ibid.*

(1) Ici Solin copie Pline preſque mot pour mot, chap. 52 & 81.

(2) Pline, Solin, Dioſcoride, liv. 2, raſſaſier

raſſaſier quatre perſonnes. L'arbre ſe nomme *pala* (4), & le fruit *ariena*. On en trouve beaucoup dans le pays des Sydraques (5), qui fut le terme des conquêtes d'Alexandre. Il y a auſſi un autre arbre (6) qui reſſemble à celui-ci, & dont le fruit a encore une ſaveur plus douce; mais il cauſe la dyſſenterie : c'eſt pourquoi Alexandre défendit (7) expreſſément à tous ſes ſoldats d'en manger.

Les Macédoniens (8) qui accompagnerent ce Conquérant faiſoient récit de pluſieurs autres ſortes d'arbres qu'ils avoient vus dans les Indes, mais dont ils ignoroient les noms. Il y en a un qui eſt ſemblable en tout au térébinthe (9), excepté pour le fruit qui reſſemble à une amande (10), à cela près qu'il eſt moins gros. Ce fruit a un très bon goût. Quelques-uns ont cru que l'arbre dont nous parlons, & qui ſe trouve dans la Bactriane (11), eſt plutôt un véritable térébinthe qu'un autre arbre qui lui ſoit ſemblable. Celui qui produit le lin (12) dont les Indiens font des toiles ſi fines (13), a les feuilles comme le mûrier, & le bouton (14) du fruit comme l'églantier. On plante cet arbre dans les champs, & il y fait un coup d'œil des plus agréables (15).

Les oliviers des Indes ſont ſtériles, excepté les oliviers ſauvages.

Des diverſes ſortes de poivriers ; du giroſle, & de quelques autres arbres.

Les arbres (1) qui portent le poivre (2) ſont communs aux

chap. 189; Galien, liv. 8, *Simpl. medic.* p. 217, & pluſieurs autres Anciens, ſont de l'arbre qui produit le poivre blanc, & de celui qui produit le poivre noir, un ſeul & même arbre. Les plus habiles Modernes ſont partagés ſur cette queſtion, ſur laquelle conſultez M. Valmont de Bomare, tome 5, p. 124. Le poivre ſe nomme en Grec *peperi*; en Allemand, *pfeffer*; en Italien, *pepe*; en Eſpagnol, *pimiento*, &c. Le poivre blanc s'appelle à Madagaſcar *lale vitſic*. Dans le Mexique naît un petit poivre long

quamquam in fronte Caucaſi ſolibus oppoſita gigni tantùm eas aliqui tradidêre. Semina à junipero diſtant parvulis ſiliquis, quales in faſeolis videmus. Hæ, priuſquam dehiſcant, decerptæ, toſtæque ſole, faciunt quod vocatur piper longum: paulatim verò dehiſcentes maturitate, oſtendunt candidum piper: quod deinde toſtum ſolibus, colore rugiſque mutatur. Verùm & iis ſua injuria eſt, atque cœli intemperie carbunculantur, fiuntque ſemina caſſa & inania, quod vocant brechma, ſic Indorum linguâ ſignificante abortum. Hoc ex omni genere aſperrimum eſt, leviſſimumque, & pallidum: gratius nigrum: lenius utroque candidum. Non eſt hujus arboris radix, ut aliqui exiſtimavêre, quod vocant zimpiberi, alii verò zingiberi, quamquam ſapore ſimile. Id enim in Arabia atque Troglodytica in villis naſcitur, parvæ herbæ, radice candidâ. Celeriter ea cariem ſentit, quamvis in tanta amaritudine. Pretium ejus in libras, VI. Piper longum facillimè adulteratur Alexandrino ſinapi: emitur in libras, X. XV; album, X. VII; nigrum, X. IV. Uſum ejus adeo placuiſſe mirum

que les habitants appellent *mecaxochitle*. Il paroît que notre mot *piper*, qui ſignifie tromper, vient des tromperies que, de l'aveu de Pline, on a faites de tout tems ſur le poivre.

(3) Nous traiterons du genevrier, liv. 24, chap. 8.

(4) Ce poivre Caucaſien n'eſt point connu des Modernes.

(5) L'*Index* du livre lit *brecma*. Un manuſcrit porte *brioma*. Chez Dioſcoride, *ibid.* on lit *braſma*. C'eſt la vraie leçon, ſelon toute apparence. Au reſte, ce mot Indien eſt du plus pur Celtoſcythe, & vient du Slawon *braç*, rejetter, rebuter, mettre à l'écart, ou du Gallois *breg*, abruptio; ou du Suédois *braeck*, abrumpere. Auſſi Héſychius interprete-t-il βρίγκα par τὸ μικρὸν, c'eſt-à-dire par *minutum, parvulum, abbreviatum*, &c. *Inde eſt* (écrit le ſavant Suédois Jean Ihre) *quod rejectanea quævis & nihili res* WRAK *appellare ſolemus.*

(6) Parmi leſquels on compte Dioſcoride d'Alexandrie, repris en cela avec d'autres par Galien, tome 2, *Explicat. vocum Hippocrat.* p. 92.

(7) Le gingembre ſe nomme en Grec ζingiberi; en Allemand, *imber*; en Belgique, *ſeng-ber*, *ſember*, *ſin-*

Indes, & reſſemblent beaucoup à nos genevriers (3) : quelques-uns diſent cependant qu'ils ne croiſſent que ſur le mont Caucaſe (4), & même ſur le ſeul côté de cette montagne qui eſt le plus expoſé au ſoleil. Mais ils different des genevriers, en ce qu'ils ont leur graine enfermée dans de petites gouſſes, comme les féveroles. Si on cueille ces gouſſes avant qu'elles s'ouvrent, & ſi on les met ſécher au ſoleil, elles donnent ce qu'on nomme le poivre long; mais ſi on les laiſſe mûrir peu-à-peu & s'ouvrir d'elles-mêmes, elles donnent le poivre blanc, lequel étant enſuite ſéché au ſoleil, ſe ride & ſe noircit. Les poivriers ſont ſujets, comme les autres arbres, à éprouver les mauvais effets des intempéries de l'air, & même ceux de la bruine; & alors les grains du poivre deviennent creux & vuides. Les Indiens nomment cet accident *brechma* (5), terme qui, dans leur langue, ſignifie avortement. Ce poivre ainſi avorté eſt pâle & très léger, & néanmoins très âcre. Le noir eſt d'un goût plus gracieux. Le blanc eſt moins piquant que les autres. Quelques-uns (6) ont penſé que le gingembre (7) n'étoit autre choſe que la racine du poivrier, appellé par les uns *ζimpiberi*, & par les autres *ζingiber*, parcequ'il en a le goût : mais ils ſe ſont trompés. Le gingembre croît dans l'Arabie & dans le pays des Troglodytes, au voiſinage des habitations. Sa racine eſt blanche, & il jette une fort petite herbe. Cette racine, quoique très âcre, ne laiſſe pas de ſe pourrir en peu de tems. Le gingembre ſe vend ſix deniers (8) la livre. Le poivre long eſt très aiſé à falſifier avec le ſenevé d'Alexandrie. La livre de ce poivre coûte quinze deniers; celle du poivre blanc en coûte ſept; celle du poivre noir en coûte quatre.

guebar; en Italien, *gengevo*, *ζenζiero*; en Eſpagnol, *gengibre*; en Slawon, *imbir*; en Danois, *ingefer*; & en Indien, *ζingibel*. C'eſt une racine ſeche, dont la plante, ſelon le Pere Plumier, a une eſpece de rapport avec le roſeau. Quelques Botaniſtes appellent cette plante *le petit roſeau à fleur de maſſue*. Conſultez ſa deſcription chez M. Valmont de Bomare. On donne le nom de gingembre ſauvage à la *zédoire*, autre genre de racine.

(8) C'eſt-à-dire environ quarante-huit ſols de notre monnoie.

eſt. In aliis quippe ſuavitas cepit, in aliis ſpecies invitavit; huic nec pomi nec baccæ commendatio eſt aliqua: ſolâ placere amaritudine, & hanc in Indos peti. Quis illa primus experiri cibis voluit? aut cui in appetenda aviditate eſurie non fuit ſatis? Utrumque ſylveſtre gentibus ſuis eſt, & tamen pondere emitur, ut aurum vel argentum. Piperis arborem jam & Italia habet, majorem myrto, nec abſimilem. Amaritudo grano eadem quæ piperi muſteo creditur eſſe. Deeſt toſta illa maturitas, ideoque & rugarum coloriſque ſimilitudo. Adulteratur juniperi baccis mirè vim trahentibus: in pondere quidem multis modis.

Eſt etiamnum in India piperis grani ſimile, quod vocatur garyophyllon, grandius fragiliuſque. Tradunt in Indico luco id gigni. Advehitur odoris gratiâ. Fert & in ſpinis piperis ſimilitudinem, præcipuâ amaritudine, foliis parvis denſiſque, cypri modo, ramis trium cubitorum, cortice pallido, radice latâ lignosâque, buxei coloris. Hâc in aqua cum ſemine exceptâ in æreo vaſe medicamentum fit, quod vocatur lycion. Ea ſpina & in Pelio monte naſcitur, adulteratque medicamentum. Item aſphodeli radix, aut fel bubulum, aut abſinthium, vel rhus, vel amurca. Lycion aptiſſimum medicinæ, quod eſt ſpumoſum. Indi in utribus camelorum aut rhinocerotum id mit-

(9) Ce girofle, comme on voit, eſt totalement différent de notre girofle ordinaire qui nous vient des Moluques. Le Pere Hardouin en fait le *cubebe*, ſorte de fruit dont la nature n'eſt pas encore parfaitement connue, & ſur laquelle il faut conſulter M. Valmont de Bomare au mot *Cubebe*.

(10) Cluſius, livre 1, chapitre 10, p. 163, en fait un arbre nommé *hacchic* au territoire de *Goa*, dans l'Inde. Il écrit que ſon ſuc ſe nomme *cate*.

(10*) Dont Pline traitera, ch. 24.

(11) *Cate* dans l'Inde, ſelon Cluſius. Ce mot *cate* me paroît être ſynonyme de *lycion*, qui vient du Grec *lykos*, un loup. *Kat*, en Slawon, ſignifie *lanio*, *carnifex*: *kætt*, en Suédois, ſignifie chair: *ma-ked-on*, en Egyptien, ſelon Diodore de Sicile, ſignifie un loup: *katten*, en Saxon, ſignifie déchiqueter, &c. &c.

Au reſte, il eſt étonnant que l'uſage du poivre ait tant de charmes. Il y a des choſes qui ſe font ſouhaiter par leur bon goût, d'autres à raiſon de leur beauté : mais le poivre n'a ni l'un ni l'autre. Son âcreté ſeule le rend agréable, & cette âcreté eſt cauſe qu'on va le chercher juſqu'aux Indes. Quel eſt celui qui ſe haſarda d'en manger le premier? S'il ne vouloit qu'avoir grand appétit, n'avoit-il pas la reſſource de faire diete? Le poivre & le gingembre ſont regardés comme des fruits ſauvages dans les pays où ils croiſſent, & néanmoins on les vend au poids, de même que l'or & l'argent. Il y a actuellement des poivriers en Italie, qui ſont un peu plus grands que des myrtes, & qui leur reſſemblent aſſez. On prétend que leur poivre, employé, a la même âcreté que le poivre des Indes nouveau cueilli; car il n'eſt pas confit par la chaleur du ſoleil comme celui des Indes, c'eſt pourquoi auſſi il n'eſt ni noir ni ridé comme celui-là. On falſifie le poivre en y mêlant des baies de genievre, qui en prennent très bien le goût : & on ſe ſert de pluſieurs artifices pour le rendre plus peſant.

Il vient auſſi des Indes une ſorte d'aromate appellée girofle (9): c'eſt un grain qui reſſemble à celui du poivre, mais qui eſt plus gros, & plus aiſé à concaſſer. On dit qu'il croît dans une forêt conſacrée aux Dieux. On ne l'emploie qu'à titre de matiere odorante. L'Inde produit un arbre épineux (10) qui porte un fruit ſemblable au poivre, & très âcre. Ses feuilles ſont petites & épaiſſes, comme celles du cypre (10*); ſes branches ont trois coudées de longueur; ſon écorce eſt pâle; ſa racine eſt plate, ligneuſe, & de la couleur du buis. De cette racine infuſée dans l'eau, avec la graine, dans un vaiſſeau de cuivre, & enſuite exprimée, on fait un médicament appellé *lycion* (11). Il croît en Theſſalie, ſur le mont Pélion, un arbre épineux nommé de même que celui des Indes, & dont on ſe ſert pour falſifier le lycion. On emploie auſſi à cet effet la racine d'aſphodele, le fiel de bœuf, l'abſinthe, le ſumach. La bonté du lycion ſe connoît quand il eſt écumeux. Les Indiens l'envoient dans

tunt. Spinam ipſam in Græcia quidam pyxacanthum chironium vocant.

De macir, & ſaccharo, & arboribus Arianæ gentis.

CAPUT 8. ET macir ex India advehitur, cortex rubens radicis magnæ, nomine arboris ſuæ: qualis ſit ea, incompertum habeo. Corticis melle decocti uſus in medicina ad dyſentericos præcipuus habetur.

Saccharon & Arabia fert, ſed laudatius India: eſt autem mel in arundinibus collectum, gummium modo candidum, dentibus fragile, ampliſſimum nucis avellanæ magnitudine, ad medicinæ tantùm uſum.

Contermina Indis gens Ariana appellatur, cujus ſpina lacrymarum pretioſa, myrrhæ ſimilis, acceſſu propter aculeos anxio. Ibi & frutex peſtilens raphani, folio lauri, odore equos invitante, qui penè equitatu orbavit Alexan-

(12) Comme qui diroit *épine de buis médicinale* ou *épine de buis de Chiron*, ou encore *épine de buis de la petite eſpece*.

(1) Le *macir* (ou *maker*, comme l'appelle Dioſcoride) n'eſt autre, ſelon moi, que la vraie rhubarbe, c'eſt-à-dire, que la racine d'un arbre Indien de la contrée de Malabar, nommé encore aujourd'hui *macre*, à laquelle racine d'arbre les Chinois ſubſtituent fréquemment, dans le commerce, la racine d'une ſimple plante nommée *tay huam*, c'eſt-à-dire *très jaune*, & qui, par ſa couleur & par ſes effets, a beaucoup de rapport avec la racine du *macre*; mais celle du *macre* differe de celle du *tay huam* par ſa groſſeur, & par une propriété eſſentielle. En effet, Lémery écrit *qu'il a reconnu, par expérience, que la partie brunâtre qui ſemble être gâtée dans les grands & gros morceaux de rhubarbe, eſt plus aſtringente & plus propre pour le flux de ſang & la diarrhée, que la prétendue bonne rhubarbe.* Ces grands & gros morceaux de rhubarbe ſujets à cette carie précieuſe, appartiennent bien évidemment à une autre racine que les petits bâtons de rhubarbe qui en ſont exempts: mais l'ignorance aura inſenſiblement fait donner la préférence aux morceaux qui ne ſe carient point; c'eſt-à-dire qu'on aura inſenſiblement préféré, dans le commerce, la racine de la plante Chinoiſe nommée *tay huam* à la racine de l'arbre Indien nommé *macre*, lequel eſt ſi peu connu aujourd'hui en Europe, que la plupart de nos Naturaliſtes le confondent, contre toute vraiſemblance, avec le *ſimarouba* de l'Amérique. Le mot Orien-

des outres de peaux de chameaux ou de rhinocéros. En quelques endroits de la Grece, on donne à l'arbre épineux qui fournit ce remede le nom de *pyxacanthe chironien* (12).

Du macir, du ſucre, des arbres de l'Ariane.

Le macir (1) s'apporte auſſi des Indes : c'eſt l'écorce d'une grande racine. Il eſt rouge, & porte le même nom que ſon arbre. Mais quel eſt cet arbre ? c'eſt ce que j'ignore. On dit que cette racine, étant bouillie avec du miel, eſt ſinguliere pour la dyſſenterie.

L'Arabie produit du ſucre (2) ; mais celui des Indes eſt meilleur. C'eſt une eſpece de miel qui s'amaſſe ſur des roſeaux, qui eſt blanc comme de la gomme, & qui ſe caſſe ſous la dent. Les plus gros morceaux ſont de la groſſeur d'une aveline. Il n'eſt employé qu'en médecine.

Dans l'Ariane, province limitrophe des Indes, on trouve (3) un certain arbre épineux dont il eſt dangereux d'approcher, à cauſe de ſes piquants, & qui produit une liqueur précieuſe ſemblable à la myrrhe. Il y a dans la même contrée un arbriſſeau venimeux qu'on prendroit (4) pour un raifort (5), & dont les feuilles reſſemblent à celles du laurier (6). Les chevaux ont de l'attrait pour ſon odeur ; mais ceux d'entre eux qui en mangent, périſſent. Alexandre, en paſſant par cette province, perdit (7) ainſi

ral *macir*, *maker*, ou *macre*, paroît avoir ſa ſource dans l'Hébreu MAKAK, *contabeſcere*, ou MACHA, *demoliri*, *deſtruere* ; ce ſeroit la vraie rhubarbe définie par ſa carie & par ſon deſſéchement.

(2) Ce ſucre, ſelon le Pere Hardouin, n'a aucun rapport avec le nôtre. Conſultez, à ſon ſujet, Dioſcoride, liv. 2, chap. 104 ; Galien, livre 7, *de fac. ſimpl. med.* p. 207. Dupiner prétend que le ſucre de Pline eſt un ſucre candi.

(3) Théophraſte dit quelque choſe de ſemblable de l'Ariane ; mais le texte de cet Auteur eſt fort corrompu en cet endroit, *Hiſt. Plant.* liv. 4, ch. 5.

(4) A ſa grandeur, ſelon Théophraſte, *ibid.*

(5) Pour un chou, ſelon Théophraſte, *ibid.* ſi l'on interprete *raphanos*, chez Théophraſte, par un chou. Mais ce n'eſt pas le ſentiment du Pere Hardouin. J'ai ſuivi ſa déciſion.

(6) Théophraſte, *ibid.*

(7) Théophraſte, *ibid.*

drum primo introitu : quod & in Gedrosis accidit. Item laurino folio & ibi spina tradita est, cujus liquor aspersus oculis, cæcitatem inferret omnibus animalibus. Necnon & herba præcipui odoris referta minutis serpentibus, quarum ictu protinus moriendum esset. Onesicritus tradit in Hyrcaniæ convallibus ficis similes esse arbores, quæ vocentur occhi, ex quibus defluat mel horis matutinis duabus.

De bdellio & arboribus Persici maris.

CAPUT 9. VICINA est Bactriana, in qua bdellium nominatissimum. Arbor nigra est, magnitudine oleæ, folio roboris, fructu caprifici naturâque. Gummi alii brochon appellant, alii malacham, alii maldacon. Nigrum verò & in offas convolutum, hadrobolon. Esse autem debet translu-

(8) Si l'on s'en rapportoit au texte de Théophraste, *ibid.* il faudroit lire ici *item nullo folio.* La plupart des manuscrits portent *item lario folio ;* les éditions *laurino folio, &c.*

(9) Théophraste, *ibid.*

(10) Clusius, livre 1, chapitre 11, écrit que cet arbre, en Persan, s'appelle *queſt*, & que le miel en question s'appelle *xir-queſt*, ou vulgairement *ſirac-oſt*, cette expression *xir-queſt* signifiant miel d'arbre. Admirons ici le rapport frappant de l'idiôme de certains peuples Asiatiques avec les divers idiômes Celtoscythes. En effet, *xir* est le *skir* ou *scir* Germanique, qui signifie *pur*, & qui est la définition honorifique du miel ; d'où le miel d'élite se dit en Saxe *schyren honnig.* A l'égard de *queſt*, c'est évidemment le *queſt* Germanique, lequel signifie branche d'arbre, qui se dit aussi *aſts ;* ce qui donne le rapport de *ſirac-oſt* à *xir-queſt.* Or les Gallois appellent une branche d'arbre *ofgl ;* ce qui fait voir que *occhi*, chez Pline, n'est que l'équivalent de *queſt* en langue Persane moderne, & qu'ainsi *occhi* n'est point le nom d'un arbre particulier, comme se l'est figuré notre Auteur ; non plus que *queſt* n'est point, comme se l'est figuré Clusius, le nom générique de l'arbre, ce mot *queſt*, ainsi que le mot *occhi* ou *ofgl*, ne signifiant autre chose que branche d'arbre : d'où *xir-queſt*, miel pur qui découle des branches d'arbres.

(1) Le bdellion de la Bactriane & de l'Inde est le benjoin ou benzoin du commerce, selon le Pere Hardouin. C'est une émanation d'un arpresque

preſque toute ſa cavalerie ; accident qui, dans la Gédroſie, ſe renouvella encore par la même cauſe. Dans cette même Ariane il ſe trouve, dit-on, une autre plante épineuſe, dont les feuilles ſont comme celles du laurier (8), & dont la liqueur, ſi elle touche aux yeux, fait perdre la vûe à tous les animaux. On raconte auſſi que dans la même province il y a une herbe (9) d'une odeur exquiſe, mais qui eſt toute couverte de petits ſerpenteaux ſi venimeux, qu'ils font mourir ſur-le-champ ceux qui en ſont piqués. Onéſicrite dit que dans les vallées d'Hyrcanie on trouve des arbres ſemblables à des figuiers, & que de ces arbres, que les Hyrcaniens appellent *occhi* (10), il découle tous les matins un certain miel pendant deux heures.

Du bdellion, & des arbres du golfe Perſique.

Le meilleur bdellion (1) vient de la Bactriane, province qui confine à l'Hyrcanie. L'arbre qui le produit eſt noir : ſa grandeur eſt celle d'un olivier : ſes feuilles ſont comme celles du chêne dur : ſes fruits reſſemblent à ceux du figuier ſauvage, & d'ailleurs la nature de ce dernier eſt auſſi celle de cet arbre. Sa gomme eſt appellée par les uns *brochos*, par les autres *malacha*, & par d'autres *maldacos* (2). Le bdellion noir (3), & qui eſt réduit en différentes maſſes, ſe nomme *hadro-bôlos*. Au reſte, le bon bdellion doit être tranſparent (4), de couleur de

bre qui porte auſſi le nom de *bdellion* & de *bdella* en Grec. Le benjoin du commerce eſt preſque toujours ſophiſtiqué. Le plus pur eſt celui que les Portugais appellent *anime*. Voyez ſa deſcription chez Nicolas Monard, dans ſon livre *de Simpl. medic.* ch. 1 ; & M. Valmont de Bomare, au mot *Benjoin*, où il obſerve que l'arbre du benjoin s'appelle *belzof* ; qu'il croît au royaume de Siam, & dans les iſles de Java & de Sumatra ; que M. Linnæus le place parmi les lauriers, &c.

(2) D'autres liſent *madalcos*, d'après Dioſcoride, liv. 1, chap. 80.

(3) *Eſt & aliud bdellium, ſordidum ac nigrum, grandioribus glebis, in offas convolutum, quod ex India advehitur.* Dioſcorid. ibid.

(4) Ecoutons Iſidore, *Orig.* liv. 17, chap. 8 : *Bdella Indiæ & Arabiæ arbor, cujus lacryma melior Arabica. Eſt enim*

cidum, ſimile ceræ, odoratum, &, cùm fricatur, pingue, guſtu amarum citra acorem. In ſacris vino perfuſum, odoratius. Naſcitur & in Arabia, Indiaque, & Media, ac Babylone. Aliqui peraticum vocant ex Media advectum. Facilius hoc & cruſtoſius, amariuſque : at Indicum humidius & gummoſum. Adulteratur amygdalâ nuce ; cætera ejus genera cortice & ſcordaſti. Ita vocatur arbor æmulo gummi. Sed deprehenduntur (quod ſemel dixiſſe & in cæteros odores ſatis ſit) odore, colore, pondere, guſtu, igne. Bactriano nitor ſiccus, multique candidi ungues : præterea ſuum pondus, quod gravius eſſe aut levius non debeat. Pretium ſincero in libras, x. terni.

Gentes ſupra dictas Perſis attingit, Rubro mari (quod ibi Perſicum vocavimus) longè in terra æſtus agente, mira arborum naturâ : namque eroſæ ſale, invectis dereliſtiſque ſimiles, ſicco littore radicibus nudis polyporum modo amplexæ ſteriles arenas ſpectantur. Eædem mari adveniente fluctibus pulſatæ, reſiſtunt immobiles. Quin & pleno æſtu operiuntur totæ : apparetque rerum argumentis aſperitate

lucida, ſubalbida, levis, pinguis, æqualiter cerea, & quæ facilè molliatur, neque ligno vel terra commixta, amara, odoris boni. Nam ex India ſordida eſt, & nigrâ & majori glebâ.

(5) C'eſt-à-dire *Euphratique*, ou *bdellion* venant de l'Euphrate, le nom de l'Euphrate en Syrien, en Hébreu, &c. étant *Perath*. C'eſt ce que n'a point compris le Pere Hardouin, qui interprete *peraticus* dans le ſens du Grec *peraticos*, ou de ἐκ περάτων γῆς, *quod ab extremo terrarum ſine petitur.*

(6) C'eſt là ce qui produit le benjoin nommé *amygdaloïde*, ſelon le Pere Hardouin. Mais M. Valmont de Bomare regarde le benjoin amygdaloïde comme une mariere pure & non ſophiſtiquée. » Quand l'arbre, dit il, » qui donne le benjoin a cinq ou ſix » ans, on lui fait des inciſions à la » couronne du tronc : c'eſt de là que » découle cette excellente réſine, qui » eſt d'abord blanche, mais qui de» vient enſuite grisâtre, d'un rouge » brun maculé, comme des amandes » concaſſées ou du nouga ; ce qui la » fait appeller *benjoin amygdaloïde* ». Au reſte, conſultez, ſur les différentes ſortes de benjoin, Cluſius, liv. 1,

cire, & avoir bonne odeur. Il doit être gras au toucher quand on le frotte, & d'une ſaveur amere au goût, mais ſans aigreur. On l'arroſe de vin dans les ſacrifices, & l'on augmente ſon odeur par ce moyen. On trouve auſſi du bdellion dans l'Arabie, dans les Indes, dans la Médie, & auprès de Babylone. Quelques-uns appellent pératique (5) celui qu'on apporte de Médie. Il eſt plus maniable, plus écailleux & plus amer que les autres. Celui des Indes eſt plus humide & plus gommeux. On le falſifie avec des amandes (6), & les autres eſpeces avec l'écorce du ſcordaſte, arbre qui fournit une gomme ſemblable au bdellion. Mais la falſification, de même que celle des autres parfums (ce que nous dirons une fois pour toutes), ſe découvre par l'odeur, la couleur, le poids, le goût & le feu. Le bdellion de la Bactriane eſt ſec & luiſant; il a pluſieurs marques blanches qui reſſemblent à des ongles: en outre, il ſe reconnoît à un certain poids préfix, dont il ne doit pas s'écarter du moindre ſcrupule, ni en plus ni en moins. Le bon bdellion coûte trois (7) deniers la livre.

La Perſe (8) confine aux régions dont nous venons de parler, & s'étend juſqu'au golfe Perſique (9), lequel, dans le tems des marées, jette ſes flots bien avant ſur la côte: ce qui fait que cette côte produit des arbres très ſinguliers; car lorſque les vagues ſe ſont retirées & que la plage eſt à ſec, on apperçoit des arbres rongés par la mer, & qui, de leurs racines nues, embraſſent des ſables ſtériles, comme feroient des polypes. On diroit que ces arbres ont été apportés là, & laiſſés ſur le rivage. Lorſque la marée revient, ils réſiſtent à l'impétuoſité des vagues, & demeurent fermes. Dans les hautes marées, ils ſont entiérement couverts par les eaux, & il paroît clairement que la ſalure de la mer les nourrit; car ils ſont d'une gran-

Arom. chapitre 5, p. 156 & ſuivantes.

(7) Une livre quatre ſols de notre monnoie.

(8) Tout ce qui eſt compris dans cette ſection eſt pris de Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 4, ch. 8.

(9) Dont nous avons parlé au liv. 6, chap. 24.

aquarum illas ali. Magnitudo miranda eſt, ſpecies ſimilis unedoni, pomum amygdalis extra, intus contortis nucleis.

De arboribus Perſicæ inſulæ, & lanigeris arboribus.

CAPUT 10. TYLOS inſula in eodem ſinu eſt, repleta ſylvis, quà ſpectat Orientem, quàque & ipſa æſtu maris perfunditur. Magnitudo ſingulis arboribus fici, flos ſuavitate inenarrabili, pomum lupino ſimile, propter aſperitatem intactum omnibus animalibus. Ejuſdem inſulæ excelſiore ſuggeſtu lanigeræ arbores alio modo quàm Serum. His folia infœcunda: quæ, ni minora eſſent, vitium poterant videri. Ferunt cotonei mali amplitudine cucurbitas, quæ maturitate ruptæ oſtendunt lanuginis pilas, ex quibus veſtes pretioſo linteo faciunt.

De goſſympinis, & arboribus ex quibus veſtes fiunt, & quibus modis conſtent arborum fructus.

CAPUT 11. ARBORES vocant goſſympinos: fertiliore etiam Tylo minore, quæ diſtat X M. paſſ.

(1) Toute cette ſection eſt pareillement empruntée de Théophraſte, *ibid.*

(2) Pline a parlé de cette iſle, liv. 6, chap. 31.

(3) Nous traiterons du lupin au livre 18, chap. 14.

(4) Dont il va traiter au chapitre ſuivant, & qu'il appellera *goſſympins.*

(5) Dont on a parlé, livre 6, chapitre 30.

(6) L'*Index* du livre porte *goſſypinon.* Les manuſcrits portent en cet endroit-ci *goſſympinos.* Théophraſte & Hérodote, *ibid.* appellent ces mêmes arbres δένδρα ἐριοφόρα, id eſt, *arbores lanigeræ.* Le cotonnier dont parle ici Pline, n'eſt pas le même que le nôtre, qui eſt un arbriſſeau, & non pas un arbre. Dalechamp, *Hiſt. Plant.* liv. 2, p. 221, les confond, mais par une inſigne erreur. Notre coton (*goſſypium*) eſt celui dont Pline parlera au commencement du livre 19. Le coton ſe nomme en Grec *xylon*, *erioxylon*; en Allemand, *baumwol*, *bombaſin*; en Belgique, *boomwol*, *cottoen*, *bombe-*

deur ſurprenante. Ils reſſemblent à des arbouſiers : leur fruit eſt comme celui de l'amandier au dehors; mais en dedans leur noyau eſt tortueux.

Des arbres de l'iſle de Tylos au golfe Perſique, &, entre autres, des arbres de cette iſle qui donnent du coton.

Il y a au golfe Perſique (1) une iſle nommée Tylos (2), qui eſt remplie de forêts du côté du ſoleil levant, & qui, de ce côté-là, ſe trouve couverte des eaux de la mer dans le tems du flux. Les arbres qu'on y voit ſont de la grandeur du figuier: leurs fleurs ont une odeur admirable : leur fruit eſt ſemblable au lupin (3); mais il eſt ſi âpre, qu'aucun animal n'en veut manger. Dans la partie la plus élevée de l'iſle, on trouve des arbres (4) qui portent un duvet propre à faire des étoffes : toutefois ils ne le portent pas de la même façon que ceux du pays des Seres (5); car il ne vient pas ſur leurs feuilles, leſquelles reſſemblent entiérement aux feuilles de vigne, ſi ce n'eſt qu'elles ſont plus petites. Ces arbres produiſent certaines courges qui ſont de la groſſeur d'une pomme de coing, & qui, étant mûres, ſe rompent & font voir des pelottes de coton dont on fait des toiles très belles qui ſervent au vêtement.

Des goſſympins, ou arbres à coton, & autres arbres qui fourniſſent à nos vêtements. Nature des fruits de certains arbres étrangers.

On nomme ces arbres *goſſympins* (6), ou arbres à coton. Il y a une autre iſle de Tylos plus petite que la premiere, mais encore plus fertile en cette ſorte de production. Cette petite Tylos eſt éloignée de la grande de dix mille pas.

ſin; en Italien, *cotone*; en Eſpagnol, *al-godon*; en Danois, *bomuld*; en Anglois, *cotton*; en Slawon, *bawelna*.

Juba circa fruticem lanugines eſſe tradit, linteaque ea Indicis præſtantiora : Arabiæ autem arbores, ex quibus veſtes faciant, cynas vocari, folio palmæ ſimili. Sic Indos ſuæ arbores veſtiunt. In Tylis autem & alia arbor floret albæ violæ ſpecie, ſed magnitudine quadruplici, ſine odore, quod miremur in eo tractu.

Eſt & alia ſimilis, folioſior tamen, roſeique floris : quem noctu comprimens, aperire incipit ſolis exortu, meridie expandit. Incolæ dormire eum dicunt. Fert eadem inſula & palmas, oleaſque, ac vites, & cum reliquo pomorum genere ficos. Nulli arborum folia ibi decidunt. Rigaturque gelidis fontibus, & imbres accipit.

Vicina his Arabia flagitat quamdam generum diſtinctionem, quoniam fructus iis conſtat radice, frutice, cortice, ſucco, lacrymâ, ligno, ſurculo, flore, folio, pomo.

De coſto & nardo, & differentiis nardi.

CAPUT 12.

RADIX & folium Indis eſt maximo pretio. Radix

(7) C'eſt peut-être le *cotonnier herbacé*, ſur lequel conſultez M. Valmont de Bomare, au mot *Cotonnier*.

(8) L'*Index* du livre porte *chynas*. Seroit-ce cette production qu'on nomme *cyne* ou *chyne* qui auroit donné ſon nom à la Chine ? ou cette contrée auroit-elle, de tems immémorial, donné ſon nom aux cotonniers de l'Arabie ?

(9) Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 4, chap. 9.

(10) D'où viennent les parfums les plus exquis.

(11) Régime directement oppoſé à celui des fleurs de l'arbre triſte ou *parizataco* de la côte de Malabar, décrit & repréſenté par Cluſius, liv. 2, chapitre 1, p. 225. Cet arbre ouvre ſes feuilles au coucher du ſoleil, & les perd au lever de cet aſtre. On remarque la même bizarrerie dans la fleur nommée *belle de nuit*, ou *merveille du Pérou*, qui ſe ferme au grand jour, & s'épanouit à l'approche de la nuit.

(1) C'eſt le *coſtus iridem redolens*, dont parle M. Valmont de Bomare, & qu'il avertit de ne point confondre avec le *coſtus corticoſus*, qui eſt la cannelle blanche. Pline n'a connu que le coſtus Indien, qui eſt de deux ſortes, l'une noire, & l'autre blanchâtre :

Juba dit qu'il y a un certain arbriſſeau (7) qui porte auſſi du coton, & qu'on en fait même des toiles plus belles que celles des Indes. Il ajoute que les arbres d'Arabie qui fourniſſent de quoi s'habiller, ſe nomment cynes (8), & qu'ils ont la feuille comme les palmiers. Les Indiens tirent pareillement de leurs arbres de quoi ſe vêtir. On trouve (9) dans l'une & l'autre Tylos un autre arbre dont la fleur reſſemble à une violette blanche, ſi ce n'eſt qu'elle eſt quatre fois plus grande: mais elle eſt ſans odeur; ce qui eſt ſurprenant dans un tel climat (10).

Il y a dans les mêmes iſles un autre arbre ſemblable au précédent, mais plus chargé de feuilles, & dont la fleur eſt comme une roſe. Elle ſe ferme la nuit (11), commence à s'ouvrir au lever du ſoleil, & s'épanouit à midi; ce qui donne occaſion aux inſulaires de feindre que cette fleur ſommeille pendant la nuit. L'iſle de Tylos produit auſſi des palmiers, des oliviers, des vignes, des figuiers, & généralement toute ſorte de fruits. Les arbres y ſont toujours verds. Le pays eſt arroſé par des fontaines dont l'eau eſt très froide, & auſſi par des pluies.

L'Arabie étant ſi voiſine des iſles de Tylos, il eſt à propos de parler en détail de ſes différentes productions, qui ſont des racines, des branches, des écorces, des ſucs, des gommes, des réſines, des bois, des rejettons, des fleurs, des feuilles & des fruits; toutes choſes dont les Arabes tirent un profit conſidérable.

Du coſtus, du nard, & des différentes eſpeces de ce dernier.

Les racines du coſtus (1) & les feuilles du nard ſont fort

cette derniere eſt la meilleure; mais elle eſt inconnue de nos jours en Europe. Le coſtus Indien des Modernes eſt léger, plein, noir, très amer, & d'une odeur forte d'œillet. On trouve en outre dans les cabinets des curieux un coſtus blanc tirant ſur le rouge, léger, d'une odeur très ſuave, d'un goût âcre, brûlant & mordant; c'eſt le coſtus Arabique. On trouve auſſi chez ces Curieux un autre coſtus d'une couleur de buis, dont l'odeur porte à la tête; c'eſt le coſtus Syriaque ou Romain. M. Valmont de Bomare penſe

coſti guſtu fervens, odore eximio, frutice aliàs inutili. Primo ſtatim introitu amnis Indi in Patale inſula, duo ſunt ejus genera: nigrum, &, quod melius, candicans. Pretium in libras, x. vi.

De folio nardi plura dici par eſt, ut principali in unguentis. Frutex eſt gravi & craſsâ radice, ſed brevi ac nigrâ, fragilique, quamvis pingui, ſuum redolente ut cyperi, aſpero ſapore, folio parvo denſoque. Cacumina in ariſtas ſe ſpargunt: ideo geminâ dote nardi ſpicas ac folia celebrant. Alterum ejus genus apud Gangem naſcens, damnatur in totum, ozænitidis nomine, virus redolens. Adulteratur & pſeudonardo herbâ, quæ ubique naſcitur craſſiore atque latiore folio, & colore languido in candidum vergente: item ſuâ radice permixtâ, ponderis causâ, & gummi, ſpumâque argenti, aut ſtibio, ac cypiro, cyperive cortice. Sincerum quidem levitate deprehenditur, & colore rufo, odoriſque ſuavitate, & guſtu maximè ſiccante os, ſapore jucundo. Pretium ſpicæ in libras, x. c. Folii diviſêre annonam. Ab amplitudine hadroſphærum vocatur majoribus foliis, x. l. Quod minore folio eſt, meſoſphærum appellatur: emitur x. lx. Laudatiſſimum microſphærum è mi-

que le coſtus eſt la même plante que le *chianſou* des Chinois, ou le *tſiava-kua*, dont on trouve la deſcription & la figure dans l'*Hortus Malabaricus*, tome 11, planc. 15. Margraffe penſe que c'eſt le *palo-caatingua* du Bréſil. M. Geoffroy, *Mém. de l'Acad. des Sc.* 1740, p. 98, penſe que l'*aunée* eſt une racine fort approchante du *coſtus*.

(2) Je lis au texte x. vi avec le Pere Hardouin, & non xvi, ſans point après le x, comme liſent quelques Editeurs: x. vi, id eſt, *denarii ſex*, quarante-huit ſols de notre monnoie.

(3) Le nard a preſque abſolument le même nom dans la majeure partie des idiômes; en Hébreu, *nerd*; en Grec, *nardos*; en Latin, *nardus*, &c. Mais en Slawon, outre le nom de *narda*, je trouve qu'il a auſſi ceux de *chaber* & de *kopytnik*. L'épi de nard (*ſpica nardi*, ou *nardus Aſſyria*) ſe nomme en Eſpagnol *azumbar*, *eſpigaſil*.

eſtimées

eſtimées dans les Indes. La racine du coſtus a une ſaveur brûlante, & une excellente odeur; tout le reſte de la plante eſt inutile. Dans l'iſle de Patale, à l'embouchure du fleuve Indus, le coſtus eſt de deux ſortes, l'une noire, & l'autre blanchâtre: ce dernier eſt le meilleur. La livre de coſtus coûte (2) ſix deniers.

Quant aux feuilles du nard, il convient d'en traiter un peu au long, parcequ'elles ſont la principale drogue qui entre dans les parfums. Le nard (3) eſt un arbriſſeau dont la racine, épaiſſe, peſante, courte & noire, aiſée à rompre, encore qu'elle ſoit graſſe, a une odeur de relent comme celle du cyperus, & une ſaveur âpre. Ses feuilles ſont petites & touffues: il produit des épis à ſa cime. On ſe ſert des feuilles & des épis. Il y a une autre ſorte de nard qui croît auprès du Gange, & qu'on nomme ozænitide (4), à cauſe de ſa mauvaiſe odeur. On ne s'en ſert à aucun uſage. Le nard ſe falſifie avec le pſeudonardus (5), ou faux nard; herbe qui vient par-tout, dont la couleur eſt plus blanchâtre, & la feuille plus large & plus épaiſſe. Pour rendre le nard plus peſant dans le débit, on y mêle de ſa racine, comme auſſi de la gomme, de la litharge, de l'antimoine, & du cypirus, ou bien de l'écorce de cyperos: mais le bon nard ſe connoît en ce qu'il eſt léger & de couleur rouſſe, qu'il a une bonne odeur, une ſaveur agréable, & qu'il deſſeche la bouche. La livre d'épi de nard coûte cent deniers. Les feuilles de cette même denrée ſont de différents prix: le nard qui a de grandes feuilles, & qu'on nomme, pour cette raiſon, *hadro-ſphæron*, ſe vend cinquante deniers la livre; celui qui a de moyennes feuilles, & qu'on nomme *meſo-ſphæron*, ſoixante deniers; celui qui a les plus petites feuilles, & qu'on nomme *micro-*

(4) Du mot Grec *oζæna*, puanteur.

(5) C'eſt la lavande, ſelon quelques-uns. Mais le Pere Hardouin n'eſt pas de cet avis; il s'appuie ſur le témoignage de Charaſius, *in Pharmacop. Galen.* chap. 20, p. 292, qui atteſte avoir cueilli du pſeudonard ſur une montagne du Dauphiné.

nimisfolium : pretium ejus x. LXXV. Odoris gratia omnibus major recentibus. Nardo color qui inveteraverit, nigriori melior. In noſtro orbe proximè laudatur Syriacum, mox Gallicum, tertio loco Creticum, quod aliqui agrium vocant, alii phu, folio oluſatri, caule cubitali, geniculato, in purpura albicante, radice obliquâ villosâque, & imitante avium pedes. Baccharis vocatur nardum ruſticum, de quo dicemus inter flores. Sunt autem ea omnia herbæ præter Indicum. Ex iis Gallicum & cum radice vellitur, abluiturque vino. Siccatur in umbra, alligatur faſciculis in charta, non multùm ab Indico differens, Syriaco tamen levius. Pretium x. III. In his probatio una, ne ſint fragilia, & arida potiùs quàm ſicca folia. Cum Gallico nardo ſemper naſcitur herba, quæ hirculus vocatur, à gravitate odoris, & ſimilitudine, quâ maximè adulteratur. Diſtat, quod ſine cauliculo eſt, & quod minoribus foliis, quodque radicis neque amaræ, neque odoratæ.

De aſaro, amomo, amomide, & cardamomo.

CAPUT 13. NARDI vim habet & aſarum, quod & ipſum aliqui ſylveſtre nardum appellant. Eſt autem ederæ foliis, rotun-

(6) Ce nom de *phu* ſe donne auſſi à la valériane.

(7) Au livre 21, chapitre 16.

(8) Ceci eſt confirmé par Dioſcoride, *ibid.* & par Oribaſius, liv. 12, p. 208. Voyez la figure de cette herbe chez Charles Cluſius, liv. 1, *Aromat.* chap. 33. L'exiſtence de l'hircule eſt attreſtée par deux Obſervateurs, ce même Cluſius, & Lobelius, dans ſes notes manuſcrites *ad librum Aloyſ. Anguillara de ſimpl.* p. 23.

(1) En Grec, *aſaron*; en Latin, *aſarum, combretum, vulgago*; en François, *cabaret*, ou peut-être *gabaret*, comme on lit chez Adrien Junius; en Allemand, *haſelwurtz*; en Belgique, *haſelwortel, manſoren, aſara*; en Italien, *aſaro-baccara*; en Eſpagnol, *aſara-bacar*; en Danois, *bonde-nardes, haſſel-urt*; en Anglois, *aſara-bacca*. Voyez ſa deſcription & ſa figure chez Matthiole, ſur Dioſcoride, livre 1, chap. 9, p. 38.

ſphæron, ſoixante & quinze deniers : c'eſt le meilleur de tous. Au reſte, le nard, quel qu'il ſoit, a toujours une plus agréable odeur quand il eſt nouveau; mais quand il eſt gardé, plus il eſt noir, plus on en fait d'eſtime. Entre les différents nards qui croiſſent dans l'étendue de l'Empire Romain, le plus eſtimé, après celui des Indes, eſt celui de Syrie; enſuite le nard Celtique, c'eſt-à-dire qui vient des Gaules; & en troiſieme lieu le nard de Crete, que quelques-uns appellent nard ſauvage, & d'autres *phu* (6). Ce nard Crétois a la feuille comme celle du grand perſil, la tige d'une coudée de haut, garnie de nœuds, & de couleur purpurine blanchâtre; la racine tortue, couverte de poil, & faite comme le pied d'un oiſeau. On appelle baccharis le nard des champs, duquel nous parlerons (7) en traitant des fleurs. Tous ces différents nards ſont des herbes, à l'exception de celui des Indes. Le nard Celtique s'arrache avec ſa racine; enſuite on le lave dans du vin, on le fait ſécher à l'ombre, & on le lie en petites bottes que l'on met dans du papier. Ce nard ne differe pas beaucoup de celui des Indes : toutefois il eſt plus léger que celui de Syrie, & il ſe vend trois deniers la livre. La marque d'un bon nard, de quelque pays qu'il vienne, c'eſt que ſes feuilles ne ſoient pas trop ſeches, ni aiſées à rompre. On trouve ordinairement auprès du nard Celtique une certaine herbe (8) qui lui reſſemble, & qu'on appelle hircule ou bouquin, à cauſe de ſa mauvaiſe odeur : on s'en ſert pour falſifier ce nard. Mais elle en differe en ce qu'elle n'a point de tige, que ſes feuilles ſont plus petites, & que ſa racine n'eſt ni amere ni odorante.

De l'aſarum ou cabaret, de l'amomum, de l'amomide, & du cardamomum.

L'ASARUM (1) ou cabaret a les mêmes propriétés que le nard : auſſi quelques-uns l'appellent nard ſauvage. Ses feuilles reſſemblent à celles du lierre, excepté qu'elles ſont plus rondes.

dioribus tantùm mollioribuſque, flore purpureo, radice Gallici nardi : ſemen acinoſum, ſaporis calidi ac vinoſi. Montibus in umbroſis bis anno floret. Optimum in Ponto, proximum in Phrygia, tertium in Illyrico. Foditur cùm folia mittere incipit, & in ſole ſiccatur, celeriter ſitum trahens, ac ſeneſcens. Inventa nuper & in Thracia herba eſt, cujus folia nihil ab Indico nardo diſtant.

Amomi uva in uſu eſt, Indicâ vite labruſca : ut alii exiſtimavêre, frutice myrtuoſo, palmi altitudine : carpiturque cum radice, manipulatim leniter componitur, protinus fragile. Laudatur quàm maximè Punici mali foliis ſimile, nec rugoſis, colore rufo. Secunda bonitas pallido. Herbaceum pejus, peſſimumque candidum, quod & vetuſtate evenit. Pretium uvæ in libras, X. LX ; friato verò amomo, X. XLVIII. Naſcitur & in Armeniæ parte, quæ vocatur Otene, & in Media, & in Ponto. Adulteratur foliis Pu-

(2) Deux manuſcrits, au lieu de *ſemen acinoſum*, portent *ſimile acinoſum*, leſquels mots y ſont joints à la phraſe précédente : c'eſt une leçon fautive.

(3) Dioſcoride & Otibaſius, *ibid.*

(4) Des manuſcrits portent *amomi juba*, au lieu de *amomi uva ;* mais cette derniere leçon eſt plus conforme à ce qu'on lit chez Dioſcoride, livre 1, chap. 14. Or Dioſcoride paroît avoir puiſé aux mêmes ſources que notre Pline.

(5) Et nommément dans la compoſition de la thériaque. Voyez Charaſius, *Pharm. Galen.* chap. 20.

(6) M. Valmont de Bomare prétend que perſonne encore n'a décrit cette plante (aſſertion qui n'eſt pas entiérement exacte, voyez la fin de cette note & la note 7), & qu'au reſte il ne faut point la confondre avec le ſiſon, auſſi nommé amome, mais qui n'eſt qu'une fauſſe eſpece. Conſultez la deſcription de la grappe & du grain d'*amomum* chez ce même Savant, ainſi que chez Charaſius, *Pharmacop. Galen.* chap. 20, p. 295. La Pharmacie moderne donne, dans le commerce, à la grappe d'amomum le nom de *amomum racemiferum.* Voici ce qu'Adrien Junius dit de la plante en queſtion : AMOMUM ROSA *eſt* HIEROSOLYMITANA *ſeu* BEATÆ MARIÆ, *Scaligeri judicio. At Geſnerus* ASPALATHUM *cenſet eſſe* ROSAM HIERECHUNTIS *ſive* HIEROSOLYMITANAM, *ut* AMOMUM *ſit* PIPER

& plus tendres. Sa fleur eſt purpurine ; ſa racine eſt ſemblable à celle du nard Celtique : ſa graine eſt pleine de pepins (2), & a une ſaveur chaude & vineuſe. Il croît à l'ombre ſur les montagnes (3), & fleurit deux fois l'année. Le meilleur vient dans la province de Pont. Le ſecond en bonté, c'eſt celui de Phrygie : le troiſieme, c'eſt celui d'Illyrie. Il faut tirer l'*aſarum* de terre quand il commence à pouſſer des feuilles, enſuite il faut le ſécher au ſoleil ; autrement il ſe gâte bientôt, & contracte une odeur de relent. On a trouvé depuis peu dans la Thrace une herbe dont les feuilles ſont tout-à-fait ſemblables au nard des Indes.

La grappe d'amomum (4) eſt d'un fréquent uſage (5). Cette plante (6) eſt une vigne ſauvage des Indes. D'autres diſent que c'eſt un arbriſſeau qui reſſemble au myrte (7), & qui a ſeulement un palme de hauteur. On le tire avec ſa racine, & on l'aſſemble par petites poignées ; mais il faut le manier doucement pour ne point le rompre. Le meilleur amomum (8) a les feuilles comme le grenadier, rouſſes & ſans rides. Celui qui eſt pâle tient le ſecond rang en bonté. Celui qui reſſemble à de l'herbe eſt encore inférieur. Le blanc eſt le plus mauvais de tous : or l'amomum devient blanc lorſqu'il eſt long-tems gardé. La livre de la grappe ſe vend ſoixante deniers (9) ; je dis la grappe, car quand l'amomum eſt réduit en miettes, il ne vaut que quarante-huit deniers la livre. Cet arbriſſeau croît auſſi dans une contrée de l'Arménie nommée Otene, & pareillement dans

---

HORTENSE *ab olitorum gente dictum.* C'eſt-à dire que, ſelon Scaliger, l'*amomum* eſt la roſe de Jéricho ; mais que, ſelon Geſner, l'*amomum* eſt le *poivre des jardins :* car il fait de la roſe de Jéricho l'*aſpalathum* des Anciens.

(7) La reſſemblance eſt parfaite entre l'amomum & le myrte, ſelon Nicolas Maronea de Vérone, dans ſon livre *de l'amomum*, p. 54. Au reſte, Saumaiſe veut qu'on liſe ici *frutice botruoſo*, au lieu de *frutice myrtuoſo ;* mais ſa prétention eſt contraire à l'autorité formelle de tous les manuſcrits & de toutes les éditions.

(8) Dioſcoride, *ibid.*

(9) C'eſt-à-dire 24 livres de notre monnoie.

nicis, & gummi liquido, ut cohæreat convolvatque ſe in uvæ modum. Eſt & quæ vocatur amomis, minùs venoſa atque durior, ac minùs odorata : quo apparet, aut aliud eſſe, aut colligi immaturum.

Simile his & nomine & frutice cardamomum, ſemine oblongo. Metitur eodem modo & in Arabia. Quatuor ejus genera : viridiſſimum ac pingue, acutis angulis, contumax fricanti, quod maximè laudatur : proximum è rufo candicans : tertium brevius atque nigrius, pejus tamen varium & facilè tritu, odoriſque parvi ; qui verus, coſto vicinus eſſe debet. Hoc & apud Medos naſcitur. Pretium optimi in libras, x. duodecim.

Cinnamomo proxima gentilitas erat, ni priùs Arabiæ divitias indicari conveniret, cauſaſque quæ cognomen illi felicis ac beatæ dedêre. Principalia ergo in illa thus, & myrrha : hæc & cum Troglodytis communis.

(10) Cette aſſertion poutra être révoquée en doute par ceux qui feront attention à ce témoignage négatif de Busbequius : *Amomum, quod Dioſcorides etiam in Ponto naſci ſcribit, nequiequàm magno ſtudio requiſivimus : ut neſciam ſtirpſne ea interierit, an ſolum verterit.*

(11) Dioſcoride, *ibid.* en fait mention, & remarque, ainſi qu'Oribaſiſs, liv. 11, fol. 189, qu'on l'employoit à falſifier le véritable amomum. Le Pere Hardouin n'approuve point la deſcription que Cluſius, liv. 1, *Arom.* chapitre 31, donne de l'amomum, non plus que celle que donne Dalechamp, page 1814.

(12) Le cardamomum (dont Dioſcoride traire auſſi, liv. 1, chap. 5,) a retenu ſon nom dans le commerce. La deſcription qu'en donne Charaſius, *Pharm. Galen.* chap. 20, eſt exacte, & conforme à l'examen, ſelon le Pere Hardouin.

(13) Au lieu de *odoriſque parvi ; qui verus, coſto vicinus eſſe debet*, Dalechamp veut qu'on liſe *odoriſque parvi. Quod verius* (cardamomum ſcilicet) *coſto vicinius eſſe debet, &c.* correction dont rien ne démontre la néceſſité. *Qui verus, &c.* ſe rapporte évidemment au mot *odoris.*

(14) Dioſcoride, *ibid.*

(15) C'eſt-à-dire 4 liv. 16 ſols de notre monnoie.

(16) Pline en traitera au chap. 19.

la Médie & dans la province Pontique (10). On le falſifie en mêlant dans ſa grappe des feuilles de grenadier, qu'on y adapte en les entortillant de même maniere que ſes propres feuilles, & en collant le tout avec de la gomme liquide. Il y a une autre plante nommée amomide (11), qui eſt plus dure que l'amomum, & qui n'eſt ni ſi veineuſe ni ſi odorante; ce qui montre que c'eſt une plante différente, ou bien que c'eſt un amomum cueilli avant ſa maturité.

Le cardamomum (12) eſt un arbriſſeau qui reſſemble à l'amomum & à l'amomide par ſon nom & par ſa figure. Sa graine eſt oblongue. On en trouve dans l'Arabie, & on l'y accommode de la même façon que l'amomum. Il y en a de quatre ſortes. Le premier eſt gras & très verd; il a des angles pointus, & il eſt mal-aiſé à froiſſer entre les doigts : c'eſt le plus eſtimé. Le ſecond eſt d'une couleur rouſſe tirant ſur le blanc. Le troiſieme eſt plus petit & plus brun. Le quatrieme, & le pire de tous, c'eſt celui qui eſt de diverſes couleurs, qui ſe caſſe aiſément, & qui a peu d'odeur. Le bon cardamomum doit avoir une odeur (13) approchante de celle du coſtus. On trouve auſſi du cardamomum dans la Médie (14). Le meilleur ſe vend douze deniers la livre (15).

Le cinnamome (16) a beaucoup de rapport avec l'amomum; & nous ne différerions point d'en parler, ſi nous ne jugions qu'il convient mieux de traiter auparavant des richeſſes de l'Arabie, & des cauſes qui lui ont fait donner le ſurnom d'Heureuſe. Les principales richeſſes de cette contrée ſont l'encens (17) & la myrrhe (18) : toutefois la myrrhe eſt auſſi une production du pays des Troglodytes.

(17) Dont nous traiterons au chapitre ſuivant.

(18) Dont nous traiterons aux chapitres 15 & 16.

De thurifera regione.

CAPUT 14. THURA, præter Arabiam, nullis, ac ne Arabiæ quidem univerſæ. In medio ejus ferè ſunt Atramitæ, pagus Sabæorum, capite regni Sabota, in monte excelſo, à quo octo manſionibus diſtat regio eorum thurifera, Saba appellata, quod ſignificare Græci myſterium dicunt: ſpectat ortus ſolis æſtivi, undique rupibus invia, & à dextra mari ſcopulis inacceſſo. Id ſolum è rubro lacteum traditur. Sylvarum longitudo eſt ſchœni XX, latitudo dimidium ejus. Schœnus patet Eratoſthenis ratione, ſtadia XL, hoc eſt, paſſuum quinque millibus: aliqui XXXII ſtadia ſingulis ſchœnis dedêre. Attolluntur colles alti, decurruntque & in plana arbores ſponte natæ. Terram argilloſam eſſe conve-

(1) L'encens, en Hébreu, *lebonah*; en Grec, *libanos*; en Italien, *incenſo*; en Eſpagnol, *encienſo*; en Anglois, *frankincens*, *&c.*

(2) Virgile a dit, *Géorg.* liv. 2 :

ſolis eſt thurea virga Sabæis.

Au reſte ceci eſt confirmé par Iſaïe, LX, 6; & Jérémie, VI, 20. Voyez l'*Hierobotanicon* de Celſius, tome 1, p. 239.

(3) Ce nom ſignifie ceux de la contrée ſans iſſue, parcequ'originairement ils n'en avoient aucune, avant le petit chemin étroit qu'ils ſe firent pour communiquer avec les Minéens. C'eſt ce qui réſulte de la ſuite même des détails dans leſquels Pline va entrer. Nous avons parlé des Atramites, livre 6, chap. 28.

(4) Comme Pline l'a déja dit au livre 6, chap. 28.

(5) Ou, ce qui revient au même, fête, ſolemnité, culte myſtique. De là le nom de *Sabaſios* que prenoit Bacchus, & celui de *Sabes* que prenoient les initiés à ſes myſteres, ſelon Harpocration, p. 265. De là le mot Hébreu *ſabach*, célébrer, louer, chanter avec culte, &c. de même que le mot *thus* vient, ſelon quelques-uns, du Grec *thuein*, ſacrifier, c'eſt-à-dire célébrer une fête, un myſtere; car toutes les fêtes des Anciens étoient myſtiques. Je n'approuve donc nullement la critique de M. Jault, qui écrit : *Quant à ce que les Grecs diſent que le mot* SABA *ſignifie* MYSTERE, *cela n'a aucun fondement : le pays de* SABA *a été ainſi appellé du nom de* SABA, *arriere-petit-fils de Cham; ou de* SABA, *petit fils d'Abraham.* Il ſe peut faire, & même il eſt vraiſemblable, que les Sabéens doivent leur nom à un perſonnage, comme nous l'inſinuerons par la ſuite; mais cela n'empêcheroit point que l'interprétation faite

En

En quelle contrée naît l'encens.

L'ENCENS (1) ne vient que dans l'Arabie ſeule (2); encore n'y vient-il pas indifféremment par-tout, mais ſeulement dans la contrée des Atramites (3), qui fait partie de celle des Sabéens, & qui eſt ſituée preſque au cœur de l'Arabie. La capitale des Atramites eſt Sabota (4). Elle eſt bâtie ſur une haute montagne; & de là il y a huit journées de chemin juſqu'à la contrée où croît l'encens, appellée par les Orientaux *Saba*, c'eſt-à-dire *myſtere* (5), ſelon l'interprétation des Grecs. Ce canton regarde le levant d'été. Il eſt borné du côté du midi par une mer dont la côte, garnie d'écueils, eſt inabordable; & des trois autres côtés, il eſt environné de rochers inacceſſibles. On dit que la terre de ce terroir eſt d'un rouge laiteux. Les forêts qui portent l'encens ont vingt ſchenes (6) de longueur, & dix de largeur. Un ſchene, ſelon le calcul d'Eratoſthene, contient quarante ſtades, c'eſt-à-dire cinq mille pas : ſelon d'autres, il ne contient que trente-deux ſtades. Le pays eſt montueux (7). Les arbres thuriferes y viennent d'eux-mêmes; & ils occupent non ſeulement les hauteurs, mais encore les bas. La terre eſt argilleuſe. Il y a peu de fontaines, & même elles

par les Grecs du mot *ſaba* par celui de *myſtere*, c'eſt-à-dire de ſacrifice & de ſolemnité, ne fût juſte. Pour moi, je penſe que le nom Arabe (*ſaba*) qui ſignifie *id quod incenditur*, fut donné par cette raiſon à la contrée de l'encens; & que c'eſt de là que les Européens l'ont nommé *encens*, *incenſo*, *encienſo*, &c. ce mot *ſaba* étant un dérivé de l'Indien moderne *api*, feu; ou de l'Hébreu *apa*, qui ſignifie *coquere*, la lettre *ſ* du mot *ſaba* n'étant qu'une aſpiration arbitraire, comme le mot *ſerpo* des Latins eſt le même que le mot *herpô* des Grecs. Et quant à la métamorphoſe du *p* en *b*, pour faire que *ſaba* ſoit abſolument le même que *apa*, il faut ſe ſouvenir que les Arabes n'ont point de *p* dans leur alphabet, & que cette lettre, dans les mots Arabes, eſt remplacée preſque toujours par le *b*. Ainſi APA, *coquere*, *adolere*, & SABA, *l'encens*, ſont des expreſſions identiques.

(6) Nous avons traité du ſchene au livre 6, chap. 26.

(7) Et les montagnes y ſont couvertes de neige, ſelon Théophraſte, *Hiſt.* liv. 9, chap. 2.

nit, raris fontibus ac nitroſis. Attingunt & Minæi, pagus alius, per quos evehitur uno tramite anguſto. Hi primi commercium thuris fecêre, maximèque exercent : à quibus & Minæum dictum eſt. Nec præterea Arabum alii thuris arborem vident, ac ne horum quidem omnes : feruntque MMM non ampliùs eſſe familiarum, quæ jus per ſucceſſiones id ſibi vindicent : ſacros vocari ob id, nec ullo congreſſu fœminarum, funerumque, cùm incidant eas arbores aut metant, pollui : atque ita religione merces augeri. Quidam promiſcuum jus iis populis eſſe tradunt in ſylvis : alii per vices annorum dividi.

Nec arboris ipſius quæ ſit facies, conſtat. Res in Ara-

(8) Le chiffre énonciateur du nombre des familles eſt omis dans la plupart des manuſcrits, ainſi que chez Solin, chap. 33, p. 62 & 63. Le troiſieme manuſcrit de Colbert porte *feruntque non ampliùs familiarum quinque, quæ jus, &c.*

(9) L'arbre de l'encens n'eſt guere mieux connu aujourd'hui qu'autrefois. Quelques-uns en font un genevrier à fruit jaune ; mais rien n'eſt moins conſtaté. Quelques autres, trompés par l'équivoque du mot Grec *Libanos*, qui ſignifie également l'encens & le mont Liban, ont cru mal-à-propos que cette célebre montagne produiſoit le véritable encens. D'autres l'ont cru ainſi, parcequ'ils ont confondu enſemble les deux mots Hébreux *lebônah* & *Lebânon*, dont le premier ſignifie l'encens, & le ſecond le mont Liban. M. Jaulr cherche la raiſon de cette analogie dans le mot Hébreu *laban*, qui ſignifie blanc, & qu'il croit être l'origine commune de *lebônah* & de *Lebânon*. Lémery prétend que l'encens nommé en Latin vulgaire *olibanum*, ſignifie *huile du Liban*, parceque cette réſine découle auſſi, dit-il, d'une eſpece d'arbre qui eſt au pied du mont Liban. Pomet, *Hiſtoire des Drogues*, liv. 7, chap. 37, dit que les arbriſſeaux de l'oliban, c'eſt-à-dire de l'encens, ſe trouvent en quantité dans la Terre Sainte & dans l'Arabie Heureuſe, où ils croiſſent en grand nombre, principalement au pied du mont Liban. Voy. l'*Hierobotanicon* de Celſius, tome 1, p. 231. Preſque tout l'encens du commerce nous vient par la voie de Marſeille : il en vient cependant auſſi de Moka ; ce ſont les vaiſſeaux des Compagnies des Indes qui s'en chargent dans ce port de l'Arabie. Cet encens Arabe, choſe étrange ! eſt fort inférieur au précédent. » Autrefois, dit » M. Valmont de Bomare, on avoit » coutume d'apporter avec l'oliban » l'écorce de l'arbre de l'encens, qui » eſt aſtringente : on ne s'en ſert plus » aujourd'hui. On la débitoit ſous le » nom de *narcaphte*, ou de *thymia-*

ſont nitreuſes. Cette contrée de Saba confine au pays des Minéens, à travers lequel on apporte l'encens par un chemin fort étroit. Les Minéens furent les premiers qui en firent commerce, comme ils font encore aujourd'hui : c'eſt pourquoi l'encens a été appellé Minéen, du nom de ce peuple. Les autres Arabes n'ont pas la permiſſion de voir l'arbre de l'encens, & elle n'eſt pas même accordée à tous les Sabéens. On prétend qu'il n'y a que trois mille (8) familles qui, par droit de ſucceſſion, aient ce privilege, & que par cette raiſon on les appelle les races ſacrées. On ajoute que lorſque ces privilégiés ſont ſur le point de tailler les arbres dont nous parlons, ou d'en faire la récolte, ils ne s'approchent d'aucune femme, & n'aſſiſtent alors aux funérailles de perſonne ; & qu'à raiſon de cette obſervation religieuſe, l'encens eſt encore plus cher. Quelques-uns diſent que les forêts d'encens appartiennent indifféremment à tous ceux de cette nation : d'autres aſſurent qu'ils le cueillent tour-à-tour, c'eſt-à-dire les uns une année, & les autres une autre année.

Du reſte, on ne ſait point encore (9) comment eſt fait l'arbre qui donne l'encens. Les Romains ont fait la guerre en Ara-

» *ma*, ou de *parfum Judaïque*, ou » d'*encens des Juifs* ». D'après ces diverſes recherches, je ſuis tenté de croire que *libanon*, *olibanum* & *arbor thurifera* ſont des dénominations vagues qui n'indiquent point une ſorte d'arbre particuliere, mais toute ſorte d'arbres donnant une réſine propre à ſe convertir en parfum quand on la jette ſur le feu. *Libanon* ne ſignifie, dis-je, que l'arbre des libations, c'eſt-à-dire l'arbre qui fournit la matiere primitive des ſacrifices par le feu ; car *libare*, dans l'origine, ſignifie ſacrifier au feu, ce mot venant, ou de *lahab*, mot Hébreu qui ſignifie flamme, ou de *lib*, racine du mot *Libya*, interprété *incenſa* par S. Jérôme ; & les expreſſions modernes d'*encens*, d'*incenſo*, d'*encienſo*, *&c.* démontrent la juſteſſe de cette ſolution. A partir de ce principe, il doit y avoir preſque autant d'encens différents que de réſines différentes, & chaque contrée, pour ainſi dire, doit avoir le ſien ; ce qui eſt vrai à la rigueur. Car aujourd'hui même on donne le nom de *gros encens* ou de *galipot* à une réſine qui découle des pins de différentes contrées de l'Europe ; & cette même raiſon eſt cauſe que pluſieurs Anciens, comme Pline l'obſervera ci-après, ont cru que l'arbre qui produit l'encens étoit le même que l'arbre qui produit la myrrhe. Le Liban produit de ces arbres réſineux, dont la réſine prend

bia geſſimus, & Romana arma in magnam partem ejus penetravêre; Caius etiam Cæſar Auguſti filius inde gloriam petiit: nec tamen ab ullo (quod equidem ſciam) Latino arborum earum tradita eſt facies. Græcorum exempla variant. Alii folio piri, minore duntaxat, & herbidi coloris prodire: alii lentiſco ſimilem ſubrutilo: quidam terebinthum eſſe, & hoc viſum Antigono regi allato frutice. Juba rex, iis voluminibus quæ ſcripſit ad C. Cæſarem Auguſti filium ardentem famâ Arabiæ, tradit contorti eſſe caudicis, ramis aceris maximè Pontici, ſuccum amygdalæ modo emittere: taleſque in Carmania apparere, & in Ægypto ſatas ſtudio Ptolemæorum regnantium. Cortice lauri eſſe conſtat: quidam & folium ſimile dixêre. Talis certè fuit

le nom d'encens; & comme cette réſine du Liban eſt odorante, & répand ſur le feu un parfum agréable, la montagne qui produit ces arbres en a pris le nom de *Liban*, comme qui ditoit la montagne qui produit le parfum à brûler. Cela n'empêche pas qu'il ne puiſſe y avoir au cœur de l'Arabie une forêt plantée d'arbres qui, quoique téſineux, ſoient tout différents des arbres du Liban. La queſtion préſente ſe réduit, par ce moyen, à ſavoir quel eſt le véritable arbre thurifere des Sabéens. De tous les Naturaliſtes, celui qui, peut-être, en parle le mieux de tous, c'eſt Abulfadli, fameux Botaniſte Arabe, lorſqu'en traitant de l'encens, il dit qu'il eſt produit par un arbriſſeau épineux, qui n'a pas plus de deux coudées de haut; que cet arbre a la feuille & le fruit comme le myrte; qu'il ne croît que dans les montagnes, & ſeulement dans l'*Iemen*, ou Arabie Heureuſe. Abulfadli eſt d'accord en cela avec les meilleurs Auteurs.

(10) Sous le commandement d'Ælius Gallus, Gouverneur d'Egypte ſous Auguſte. Voyez, ſur cette expédition, Strabon, liv. 2, p. 118; livre 16, p. 780; & liv. 17, p. 619. Voyez auſſi notre Pline, liv. 6, derniere ſection du chapitre 28.

(11) Fils d'Agrippa, mais adopté par Auguſte. Voyez Pline, liv. 6, ſur la fin du chap. 28.

(12) Théophraſte, *ibid.*

(13) Tant par l'arbre que par le fruit. Théophraſte, *ibid.*

(13*) Théophraſte, *ibid.* Voyez auſſi Garcias, *Arom.* liv. 1, ch. 6, p. 147.

(14) Théophraſte, *ibid.*

(15) Roi de Macédoine, fils de Demetrius Poliorcete.

(16) Voyez Pline, liv. 6, tout à la fin du chap. 27.

(17) Voyez la note 11.

(18) On lit chez Solin, *intorto vimine*; leçon bien différente pour le

bie (10), & leurs armées ont pénétré dans une grande partie de ce pays-là; Caius Céſar (11), fils d'Auguſte, y a même acquis de la gloire: cependant je ne ſache aucun Auteur Latin qui ait décrit l'arbre dont nous parlons. Les Grecs eux-mêmes varient là-deſſus. Les uns diſent qu'il a les feuilles comme celles du poirier (12), ſinon qu'elles ſont plus petites, & de couleur d'herbe. D'autres aſſurent qu'il reſſemble au lentiſque (13), & que ſa feuille eſt rougeâtre (13*). D'autres diſent que c'eſt une ſorte de térébinthe (14), & que le Roi Antigone (15), à qui on apporta un arbriſſeau d'encens, en jugea de même. Le Roi Juba, dans les livres (16) de ſa compoſition qu'il envoya à Caius Céſar (17), fils d'Auguſte, dans le tems que ce jeune Prince, charmé des choſes ſingulieres qu'il avoit oui dire de l'Arabie, brûloit d'envie de pénétrer dans un tel pays; le Roi Juba, dis-je, rapporte que l'arbre de l'encens a le tronc tortueux (18), & que ſes branches reſſemblent principalement à celles de l'érable de la province Pontique; qu'il jette une gomme ſemblable à celle de l'amandier; qu'on voit de tels arbres dans la Carmanie (19), & pareillement en Egypte, où ils ont été plantés par les ſoins des Rois Ptolémées. Mais il eſt conſtant que l'arbre de l'encens a l'écorce comme le laurier (20): quelques-uns diſent auſſi que ſa feuille eſt ſemblable à celle du laurier (21). Du moins tels étoient les arbres qu'on voyoit à Sardes (22), & que les

ſens. Ecoutons le Pere Hardouin: *Vimina ſunt virgæ thuris quas minimè intortas eſſe, ſed teretes, ex Plinio mox liquebit.*

(19) Province méridionale de Perſe, appellée aujourd'hui le *Kerman*.

(20) C'eſt-à-dire unie & liſſe comme celle du laurier, ainſi que s'explique Théophraſte, *ibid.*

(21) Théophraſte, *ibid.* Le Pere Hardouin nous fait obſerver que cette aſſertion ſemble confirmée par une médaille de Trajan, portant cette épigraphe: ARAB. ADQ. id eſt, *Arabia adquiſita*. Cette médaille repréſente une femme qui tient dans ſa main droite une branche qu'on juge devoir être une branche d'encens, & qui a en effet quelque rapport avec une branche de laurier.

(22) Pline, au livre 16, chap. 32, dira encore *vixit & in Lydia thuris arbor*. Théophraſte dit la même choſe, *ibid.*

arbor Sardibus; nam & Aſiæ reges ſerendi curam habuerunt. Qui meâ ætate legati ex Arabia venerunt, omnia incertiora fecerunt: quod jure miremur, virgis etiam thuris ad nos commeantibus, quibus credi poteſt, matrem quoque terete & cnodi fruticare trunco.

Meti ſemel anno ſolebat, minore occaſione vendendi: jam quæſtus alteram vindemiam affert. Prior atque naturalis vindemia circa Canis ortum flagrantiſſimo æſtu, incidentibus quà maximè videatur eſſe prægnans, tenuiſſimuſque tendi cortex. Laxatur hic plagâ, non adimitur. Inde proſilit ſpuma pinguis. Hæc concreta denſatur, ubi loci natura poſcat, tegete palmeâ excipiente, aliubi areâ circumpavitâ. Purius illo modo, ſed hoc ponderoſius. Quod in arbore hæſit, ferro depectitur, ideo corticoſum. Sylva diviſa certis portionibus mutuâ innocentiâ tuta eſt: neque ullus ſaucias arbores cuſtodit: nemo furatur alteri. At hercules Alexandriæ, ubi thura interpolantur, nulla ſatis cuſtodit diligentia officinas. Subligaria ſignantur opifici: perſona adjicitur capiti, denſuſve reticulus: nudi emittuntur.

(23) Pluſieurs d'entre les meilleurs manuſcrits portent *alteram viam*, au lieu de *alteram vindemiam*; ce qui ſignifieroit *alteram viam metendi.*

(24) Théophraſte, *Hiſt. Plant.* livre 9, ch. 2.

(25) Ceci & tout ce qui ſuit juſqu'à ces mots, *Mais à Alexandrie, &c.* eſt emprunté de Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 9, ch. 4.

(26) Faits de maniere qu'ils ne puiſſent point avaler d'encens pour le revomir enſuite.

(27) Pour qu'ils ne puiſſent point faire paſſer au travers, des grains ou fractions d'encens, qu'ils avaleroient ou qu'ils garderoient dans leur bouche. Le Pere Hardouin ſe trompe étrangement lorſqu'il interprete *denſus reticulus* par un mouchoir épais, dont on bandoit, dit-il, les yeux de l'ouvrier, afin qu'il ne pût voir où l'on mettoit l'encens. Une telle mépriſe eſt à peine concevable; car *reticulus* ne peut ſignifier qu'un *réſeau*, c'eſt à-dire un tiſſu à jour: &, d'autre part, quelle apparence qu'on eût fait travailler ces ouvriers en leur bandant les yeux? Mais, en troiſieme lieu, il s'agit d'une enveloppe qui prenoit toute la tête, & qui étoit très ſerrée. Or cela ne ſauroit s'entendre que d'un réſeau

Rois d'Aſie y avoient fait planter. Néanmoins les Ambaſſadeurs qui, de mon tems, ſont venus d'Arabie, ont rendu tout ce que l'on dit ſur cette matiere encore plus incertain qu'auparavant; ce qui eſt d'autant plus ſurprenant, qu'on nous apporte même des branches d'encens, par leſquelles on peut juger que le tronc de l'arbre eſt rond, & ſans aucun nœud.

Anciennement on ne cueilloit l'encens qu'une ſeule fois l'année, parcequ'il s'en vendoit peu : maintenant qu'il eſt devenu cher, on en fait deux (23) récoltes. La premiere, qui eſt auſſi la plus naturelle, ſe fait vers (24) le commencement de la Canicule, c'eſt-à-dire dans les plus violentes chaleurs. Pour cela, on entame l'écorce de l'arbre dans l'endroit où elle paroît plus gonflée, plus tendue & plus mince; & on l'ouvre ſans enlever la piece. De cette inciſion (25) ſort une écume graſſe, qui ſe coagule & s'épaiſſit, & qui tombe ſur des claies de palmiers, dans les lieux où l'on peut en avoir; & ailleurs ſur une aire que l'on a eu ſoin de faire à l'entour de l'arbre, en applaniſſant bien le ſol. Or l'encens qui tombe ſur les claies eſt plus pur, & l'autre eſt plus peſant. Celui qui demeure attaché à l'arbre ſe racle avec des inſtruments de fer; auſſi eſt-il plein d'écorce. Quant aux forêts d'encens de la contrée de Saba, elles ſont diviſées en différentes portions, qui ſont ſous la bonne foi publique, ſans que perſonne ſe méfie de ſon voiſin : & l'on n'y garde pas même les arbres entamés, & qui découlent, parcequ'il n'y a en ce pays perſonne qui ne ſe fît ſcrupule de dérober l'encens. Mais à Alexandrie, où l'on falſifie cette même matiere, il n'y a ſorte de ſureté ni de précaution qu'on n'emploie pour en empêcher le pillage. Là, ceux qui travaillent à préparer l'encens n'ont autre choſe ſur le corps qu'une eſpece de caleçon, auquel même le maître de la fabrique appoſe ſon cachet : en outre on leur met ſur le viſage un maſque (26), ou bien un réſeau dont les mailles ſont extrêmement ſerrées (27); & quand l'ouvrage eſt

à très petites mailles; car autrement l'ouvrier eût immanquablement été

Tanto minùs fidei apud nos pœna, quàm apud illos ſylvæ habent. Autumno legitur ab æſtivo partu: hoc puriſſimum, candidum. Secunda vindemia eſt vere, ad eam hyeme corticibus inciſis: rufum hoc exit, nec comparandum priori. Illud carpheotum, hoc dathiatum vocant. Creditur & novellæ arboris candidius, ſed veteris odoratius. Quidam & in inſulis melius putant gigni. Juba in inſulis negat naſci.

Quod ex eo rotunditate guttæ pependit, maſculum vocamus, cùm aliàs non ferè mas vocetur, ubi non ſit fœmina. Religioni tributum, ne ſexus alter uſurparetur. Maſculum aliqui putant à ſpecie teſtium dictum. Præcipua autem gratia eſt mammoſo, cùm hærente lacrymâ priore conſecuta alia miſcuit ſe. Singula hæc manum implere ſolita invenio, cùm minore diripiendi aviditate lentiùs naſci liceret. Græci ſtagoniam & atomum tali modo appellant, mi-

étouffé, outre qu'il n'auroit pu voir clair à ſon ouvrage.

(28) C'eſt-à-dire encens mort, du moins à tirer ce mot du Celtoſcythe ou Anglo-Saxon *death*, la mort; car il s'agit ici d'une dénomination barbare, & non pas Grecque, comme le reconnoît le Pere Hardouin. J'ai ſouvent eu occaſion de faire obſerver, d'après Leibnitz, que les Celtes & les Celtoſcythes, dans les plus anciens âges, ont conquis toutes les contrées du monde, & y ont diſſéminé les racines de leur langue. La note ſuivante vient à l'appui.

(29) C'eſt-à-dire vivace. C'eſt évidemment un compoſé du Germanique *garf*, qui ſignifie *vivax*, & qui, en ce ſens, eſt l'oppoſé de *dathiate*, dérivé de *death*, mort. Conſultez, ſur les diverſes ſignifications du mot *garf*, le docte Jean Ihre au mot *Garp*.

(30) Théophraſte, *ibid.*

(31) Des iſles voiſines de l'Arabie, comme s'explique Théophraſte, *ibid.*

(32) Du moins les Anciens ſe ſont-ils figuré que le mot Oriental *mas* étoit le *mas* des Latins; d'où Virgile appelle cette ſorte d'encens *maſcula thura*. L'encens d'élire ſe débite aujourd'hui même en Europe ſous le nom d'encens mâle; mais Virgile, Pline, & tous les autres, ont été dans l'erreur. Cette dénomination ne ſignifie autre choſe qu'*encens en gouttes*; car, en Hébreu, MAS ſignifie *liquefactus*, venant de MASAS, *liquefieri*, & n'a aucun rapport au genre mâle.

(33) J'ai fait voir dans la note précédente que cette prétention eſt une erreur, & vient d'une fauſſe interprétation du mot *mas*, qui, en Hébreu, ſignifie expreſſément *ſtillans*, *liquefactus*.

fini,

fini, on les renvoie tout nuds. Ainſi la crainte des châtiments produit moins de bonne foi parmi nous que n'en produit chez les Sabéens le reſpect religieux qu'ils ont pour leurs forêts. On ramaſſe en automne l'encens qui a découlé par les inciſions faites en été : cet encens-là eſt blanc & très pur. La ſeconde récolte ſe fait au printems ; c'eſt le fruit des inciſions qu'on a eu ſoin de faire en hiver. Ce dernier encens eſt roux, & n'eſt pas comparable à l'autre : on l'appelle *datiathe* (28), & le premier ſe nomme *carphéote* (29). On prétend que l'encens d'un jeune arbre (30) eſt plus blanc, mais que celui d'un vieil arbre a plus d'odeur. Quelques-uns diſent que l'encens des iſles (31) eſt le meilleur. Juba aſſure qu'il n'en naît point dans les iſles.

L'encens en gouttes, ainſi défini parcequ'il eſt tombé goutte à goutte, & qu'il s'eſt figé en cette forme de globule, eſt appellé encens mâle (32), quoique d'ailleurs on n'ait pas coutume d'employer le nom de mâle, ſi ce n'eſt à l'égard des choſes parmi leſquelles ſe rencontre auſſi le genre oppoſé : mais, en cette occaſion, l'épithete de mâle eſt une expreſſion honorifique (33), & dictée par le culte, les Sabéens ayant appréhendé qu'on ne profanât le nom de l'encens en le féminiſant. Quelques-uns penſent que l'encens mâle a été ainſi appellé parcequ'il reſſemble à un teſticule. On eſtime principalement celui qui eſt fait en forme de mamelle (34) ; ce qui arrive lorſqu'une larme d'encens s'arrêtant au moment même où elle coule, il en ſurvient une autre qui ſe mêle avec elle. Or, dans le tems qu'on n'étoit pas ſi avide de cueillir l'encens, & que par cette raiſon on le laiſſoit venir plus lentement, les grains, dit-on, étoient ordinairement ſi gros, qu'un ſeul rempliſſoit la main. Les Grecs nomment ces

(34) Il ne ſeroit pas impoſſible que ce fût là une des ſources du mot Grec *thys*, encens ; au moins *tiſſe* ſignifiet il mamelle dans la plupart des idiômes Celtoſcythes, comme j'ai déja eu occaſion de l'obſerver, tome 3, ſur la fin de la page 758 : & il eſt à remarquer que, ſelon Pline, cet encens figuré en mamelle eſt la plus ancienne eſpece d'encens.

norem autem orobiam. Micas concuſſu eliſas mannam vocamus. Etiamnum tamen inveniuntur guttæ, quæ tertiam partem minæ, hoc eſt, XXVIII denariorum pondus, æquent. Alexandro Magno in pueritia ſine parcimonia thura ingerenti aris, pædagogus Leonides dixerat, ut illo modo, cùm deviciſſet thuriferas gentes, ſupplicaret. At ille, Arabiâ potitus, thure onuſtam navem miſit ei, exhortatus ut largè Deos adoraret.

Thus collectum Sabota camelis convehitur, portâ ad id unâ patente. Digredi viâ capitale leges fecêre. Ibi decimas Deo, quem vocant Sabin, menſurâ, non pondere Sa-

(35) C'eſt-à-dire *engendrés par ſtillation*. La vraie racine de ce mot eſt *aſt*, nom de l'eau en Egyptien, comme nous l'avons démontré à propos des diverſes dénominations Egyptiennes du Nil, tome 2, livre 5, chap. 9. Nous avons auſſi obſervé, liv. 7, chapitre 56, note 95, tome 3, au ſujet de *Sta-phylos*, c'eſt-à-dire d'un perſonnage ſymbolique dont le nom ſignifie *race d'eau*; nous avons, dis je, obſervé que ce mot *aſt*, eau, avoit paſſé dans les divers idiômes en s'y retournant par une ſorte d'anagramme, & qu'il avoit produit de cette maniere le mot Hébreu *ſata*, boire; le mot Grec *ſtazein*, tomber goutte à goutte; les mots Latins *ſtillare* & *ſitis*, &c. &c. Ainſi la dénomination Grecque *ſtagonie* donnée à l'encens, eſt l'équivalent de celle de *mas*, en conſervant à ce mot *mas* ſa ſignification Hébraïque. Voyez la note 32.

(36) C'eſt-à-dire integres & non diviſées.

(37) C'eſt-à-dire du volume & de la figure d'un grain d'orobe, autrement *ers*, légume dont le grain reſſemble aſſez à celui de la lentille.

(38) C'eſt-à-dire *minutum thus*, de la mignonnette d'encens, des fractions d'encens. *Man* eſt un ancien mot qui, dans les différents idiômes, exprime l'action de tronquer, & déſigne ce qui eſt défectueux par amoindriſſement & retranchement, comme lorſque quelque choſe d'entier ſe caſſe & ſe diviſe: de là notre mot *manquer*, auquel il faut rapporter le mot Latin *mancus*, mutilé: de là le mot Anglois *mangle*, lacérer. Les Romains connoiſſoient auſſi cette acception du mot *man*, comme l'obſerve le docte Jean Ihre; & c'eſt à elle, ſelon lui, qu'il faut rapporter l'axiome *quiſque ſuos patimur manes*, qu'il interprete *tout homme eſt fragile & défectueux par quelque endroit*. Sextus le Platonicien, ch. 2, *de lepore*, n°. 6, appelle pareillement l'encens concaſſé *manna*. Les Gloſſaires interpretent μάννα, *thuris pollen*, comme qui diroit le broyage, la farine de l'encens. Sur quoi j'obſerverai que *mangel* & *mangen*, dans les divers idiômes Ger-

boules d'encens ſtagonies (35) & atomes (36), & ils appellent l'encens menu orobie (37). Quant aux miettes qui ſe détachent des autres grains en les ſecouant, on leur donne le nom de manne (38). Au reſte, on trouve encore aujourd'hui des gouttes d'encens qui peſent le tiers d'une livre (39), c'eſt-à-dire le poids de vingt-huit deniers (40). Un jour qu'Alexandre le Grand (41), encore tout jeune, prodiguoit l'encens ſur les autels des Dieux dans un ſacrifice, Léonide, ſon Gouverneur, l'en reprit, & lui dit d'attendre, pour en uſer de la ſorte, qu'il eût ſubjugué les pays qui produiſent l'encens. Dans la ſuite Alexandre, étant devenu maître de l'Arabie, envoya à Léonide un vaiſſeau chargé d'encens, en l'exhortant à faire dorénavant aux Dieux des ſacrifices où l'encens ne fût plus épargné.

Quand la récolte de l'encens eſt achevée, on le tranſporte ſur des chameaux à Sabota, capitale du pays, & on l'y fait entrer par une porte uniquement conſacrée à cet uſage. Il eſt défendu aux conducteurs, ſous peine de la vie, de s'écarter de la route preſcrite. A Sabota les Prêtres du Dieu Sabis (42) prennent

maniques, ſignifient *conflictus* : or Pline obſerve ici que l'encens *manne* eſt le produit du conflict & de la ſecouſſe mutuelle des grains d'encens entiers.

(39) Théophraſte, *ibid.*

(40) Au livre 33, ſur la fin du chapitre 9, Pline articule expreſſément que la livre Romaine eſt de quatre-vingt-quatre deniers ; ce qui donne vingt-huit deniers pour le tiers. Or, en cet endroit, notre Auteur emploie le mot de *mine* dans le ſens de livre Romaine, & non dans le ſens de la mine Grecque, qui étoit de cent drachmes. En effet, le tiers de cent ſeroit trente-trois, plus une fraction, & non pas vingt-huit. Or cette leçon XXVIII eſt celle des meilleurs manuſcrits.

(41) Plutarque, *Apopthegm.* p. 179.

(42) *Sabis* c'eſt le Soleil, ſelon Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 9, chap. 4. Mais d'autres en font Jupiter, ſelon Pline, chap. 17, où notre Auteur obſerve que ceux qui en font Jupiter ne l'appellent point *Sabis*, mais *Aſſabinus*. Ce qui a fait croire à Théophraſte que *Sabis* étoit le Soleil, c'eſt que *api*, en langue Orientale, ſignifie feu, comme j'ai déja eu occaſion de l'obſerver. Au reſte, ce *Sabis* n'eſt autre que le *Sabus* des Sabins, Dieu dont parle Silius Italicus, & que d'autres nomment *Sangus*, Divinité que nous avons dit & prouvé, dans les livres précédens, n'être autre que l'Hercule Sabin : &, d'autre part, ce Dieu *Sabis* des Arabes Sabéens n'eſt autre qu'*Habis*, c'eſt-à-dire l'Hercule Celtibere.

cerdotes capiunt ; nec ante mercari licet : inde impenſæ publicæ tolerantur ; nam & benignè certo itinerum numero Deus hoſpites paſcit. Evehi non poteſt, niſi per Gebanitas : itaque & horum regi penditur vectigal. Caput eorum Thomna abeſt à Gaza noſtri littoris in Judæa oppido XLIV XXXVI millia paſſuum, quod dividitur in manſiones camelorum LXV. Sunt & quæ Sacerdotibus dantur portiones, ſcribiſque regum certæ : ſed præter hos & cuſtodes, ſatelliteſque, & oſtiarii, & miniſtri populantur. Jam quacumque iter eſt, aliubi pro aqua, aliubi pro pabulo, aut pro manſionibus, variiſque portoriis pendunt, ut ſumptus in ſingulos camelos denariûm DCLXXXVIII ad noſtrum littus colligat : iterumque imperii noſtri publicanis penditur. Itaque optimi thuris libra X. VI pretium habet ; ſecunda X. V ; tertia X. III. Apud nos adulteratur reſinæ candidæ gemmâ perquam ſimili : ſed deprehenditur

Sur quoi il faut ſe rappeller ce que nous avons ſouvent répété plus haut, que les Arabes ſont, dans l'origine, une colonie Celtibere, & que le nom même d'Arabes ſignifie Heſpériens ou peuples venus de l'Heſpérie ou du Couchant, autrement de l'Eſpagne, ce mot *Arabes* étant même interprété *Heſperii* ſive *Veſpertini* par S. Jérôme. Ainſi le *Sabis* des Arabes n'eſt, à coup ſûr, qu'une commémorarion de l'*Habis* Pyrénéen, c'eſt-à-dire de l'Apollon, de l'Hercule, du Prométhée Celtibere. A l'égard de la dénomination de *As-ſabinus*, elle ſignifie *honoré par le feu* (racines en Hébreu *as*, feu, *ſabach*, célébrer, honorer, fêter). Elle peut auſſi, dans un autre ſens, ſignifier *le premier encenſé*, celui à qui on a adreſſé le premier culte ; c'eſt-à-dire Jupiter, comme l'ont en effet prétendu ceux dont Pline, ch 17, alléguera l'autorité. En ce cas, Jupiter n'eſt autre que ce même *Habis* ou *Sabis*, conſidéré comme le premier perſonnage diviniſé & honoré d'encens & de ſacrifices ; perſonnage qui prend, dans ce ſens-là, le nom de *Jupiter* ou *Zeus* chez la plupart des autres nations. Les Sabins, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, livre 2, deſcendoient des Ombres ; ceux-ci, ſelon l'aſſertion de Marc Antoine, chez Solin, deſcendoient des plus anciens Gaulois : *Progeniem veterum Gallorum Umbros.* Il eſt plus vraiſemblable qu'ainſi que les Sicules, qui d'Eſpagne paſſerent en Italie, & qui d'Italie paſſerent en Sicile, ils étoient une tribu Celtibere, cette dénomination d'*Ombre* ou *Hombre* étant aujourd'hui même une expreſſion

pour ce Dieu la dîme de l'encens, non par poids, mais par mesure, & il n'eſt pas permis d'en vendre auparavant. Cette dîme s'emploie pour la dépenſe de certaines charges auxquelles le pays eſt impoſé : car, en premier lieu, on y exerce gracieuſement l'hoſpitalité à l'égard des étrangers qui vont & viennent; &, pendant pluſieurs journées, ils ſont nourris aux dépens du Dieu Sabis: ſecondement, il n'eſt permis de conduire l'encens que par le pays des Gébanites (43), au Roi deſquels eſt dû un péage à cette occaſion. De Thomna (44), leur capitale, juſqu'à Gaza (45), ſituée ſur la côte de Judée, il y a quarante-quatre fois cent mille, plus trente-ſix mille pas de diſtance, qui font ſoixante-cinq journées de chameaux. Il faut en outre donner aux Prêtres certaines portions d'encens, comme auſſi aux Secrétaires des Rois. De plus, les gardes (46), les archers, les portiers, & autres officiers, en prennent auſſi leur part. D'ailleurs, dans toute la route, on eſt obligé de payer, tantôt pour l'eau, tantôt pour le pâturage, tantôt pour le gîte, ſans compter les différents droits des paſſages ; de ſorte que la dépenſe pour chaque chameau juſqu'au port de Gaza monte à ſix cents quatre-vingt-huit deniers (47), non compris ce qu'il faut payer aux Fermiers de l'Empire. Auſſi l'encens d'élite coûte ſix deniers la livre (48) ; l'encens de ſeconde qualité en coûte cinq, & le moindre en coûte trois. On falſifie, parmi nous, l'encens avec de la réſine blanche la plus pure, qui lui reſſemble extrêmement : mais la tromperie ſe re-

Eſpagnole qui ſignifie homme. Les Sabins d'Ombrie & les Sabéens d'Arabie étoient donc deux colonies des Celtiberes : auſſi ces trois peuples honoroient-ils la même Divinité ; ſavoir, les Celtiberes *Habis*, les Sabéens *Sabis*, & les Sabins *Sabus*. Silius Italicus parle de ce dernier dans ces vers, liv. 8 :

Pars laudes ore ferebant,
Sabe, tuas, qui de patrio cognomine primus
Dixiſti populos magnâ ditione Sabinos.

(43) Nous avons parlé des Gébanites & de leur capitale *Thomna* au liv. 6, chap. 28.

(44) Voyez le livre 6, chap. 28.

(45) Voyez le livre 5, chap. 13.

(46) Théophraſte, *ibid.*

(47) Environ 275 livres 4 ſols de notre monnoie.

(48) Quarante-huit ſols de notre monnoie.

quibus dictum eſt modis. Probatur candore, amplitudine, fragilitate, carbone, ut ſtatim ardeat; item ne dentem recipiat potiùs quàm in micas frietur.

De myrrha & arboribus myrrhæ.

CAPUT 15. MYRRHAM in iiſdem ſylvis permixtâ arbore naſci tradidêre aliqui, plures ſeparatim : quippe multis in locis Arabiæ gignitur, ut apparebit in generibus. Convehitur & ex inſulis laudata, petuntque eam etiam ad Troglodytas Sa-

(49) C'eſt-à-dire par l'odeur, la couleur, le poids, le goût, & auſſi par l'épreuve du feu, comme il a été dit au chap. 9. Voyez Dioſcoride, liv. 1, chap. 81.

(50) Au chap. 9.

(51) Dioſcoride, *ibid.*

(1) La myrrhe, en Arabe, *ler-murmor*; en Hébreu, *mor*; en Grec, *ſmyrna*, *myra*, *myrrha*, *myrna*; en Italien & en Eſpagnol, *mirra*; en François & en Anglois, *myrrhe*; dans la plupart des idiômes Germaniques, *myr*; en Slawon, *mira* ou *mira-ʒvwica*, c'eſt-à-dire réſine de myrrhe. La dénomination Grecque *ſmyrna*, au lieu de *myrna* & de *myra*, eſt empruntée des Barbares, & vient de *ſmoer*, *ſmor*, *ſmer*, *ſmyr*, *ſmyrſel*, *ſmorelle*, parfum, dans les divers idiômes Celtiques, Germaniques, Gothiques, Danois, Suédois, &c. Voyez Jean Ihre, au mot *Smoer*. Il ne faut point chercher la ſource du mot myrrhe, en Grec *ſmyrna* & *myra*, que dans le verbe μύρω, *ſtillo*, *fluo*, *lacrymor*. *Smyrna* ou *myrrha* ſignifient donc larme odorante; ce qui fait dire à Ovide, en parlant de *myrrha* :

Quæ, quamquam amiſit veteres cum corpore ſenſus,
Flet tamen; & tepidæ manant ex arbore guttæ.
Eſt honor & lacrymis: ſtillataque cortice myrrha
Nomen herile tenet, nulloque tacebitur ævo.

Je n'approuve point l'étymologie donnée par M. Jaulr : *Le mot* MYRRHE, écrit-il, *vient de l'Hébreu* MOR, *qui ſignifie la même choſe, & qui eſt formé du verbe* MÔRAS, *être amer*. Au reſte, ſelon ce Savant, l'arbre de la myrrhe eſt auſſi inconnu aujourd'hui qu'autrefois hors du pays où il croît; & tout ce qu'en diſent les Modernes, comme auſſi tout ce qu'ils rapportent touchant les lieux qui produiſent la myrrhe, lui paroît fort incertain. » On nous l'ap-
» porte, écrit M. Valmont de Boma-
» re, de cette partie de l'Ethiopie que
» l'on appelloit autrefois le pays des
» Troglodytes. Dans le commerce, la
» myrrhe eſt en morceaux qui varient
» beaucoup pour la groſſeur, la conſiſ-
» tance, la couleur, l'odeur, le goût
» & la tranſparence. La belle myrrhe
» eſt en larmes ou morceaux gros
» comme une noix, de couleur jaune

connoît par les marques (49) que nous avons indiquées plus haut (50). Le bon encens eſt blanc (51), & en gros morceaux : il ſe caſſe aiſément : il brûle dès qu'on l'approche du feu ; & il ſe briſe & ſe réduit en miettes dès qu'on le met ſous la dent.

De la myrrhe & des arbres myrrhiferes.

SELON quelques Auteurs, les arbres qui portent la myrrhe (1) croiſſent dans les mêmes forêts que les arbres qui donnent l'encens, & pêle-mêle avec eux ; mais, ſelon la plupart des Auteurs, ils croiſſent ſéparément. En effet, il y en a en pluſieurs endroits de l'Arabie, comme on verra ci-après (2), lorſque nous traiterons des diverſes ſortes de myrrhe. On en apporte auſſi de fort bonne des iſles (3) ; & même les Sabéens en vont chercher dans le pays des Troglodytes (4), au delà de la mer.

» ou rouſſe, un peu tranſparente. » Lorſqu'on la briſe, on y voit des » veines blanchâtres comme la baſe » de l'ongle ; ce qui fait dire *myrrhe* » *onglée*. Elle eſt d'un goût amer, un » peu âcre & aromatique, cauſant des » nauſées, d'une odeur forte ; mais ſi » on la pile, ou qu'on la brûle, elle » exhale une odeur aſſez agréable : » elle doit être un peu friable, & peu » graſſe. Les morceaux bien tranſpa- » rents, qui ne ſont point amers dans » l'intérieur, ne ſont que de la gom- » me Arabique ; il faut les rejetter, » & retirer également ceux qui ſont » brunâtres, viſqueux & d'une ſaveur » déſagréable : ces derniers ne ſont » ſouvent que du *bdellium*. On ne dit » rien de certain de l'arbre dont la » myrrhe découle, & l'on ne ſait » point ſi c'eſt par inciſion qu'on la » retire. Quelques-uns prétendent » que nous n'avons point la bonne » myrrhe des Anciens, parcequ'elle » n'a pas l'odeur exquiſe de celle dont » tous les Auteurs font mention : on » en aromatiſoit les vins les plus dé- » licats, & on la préſenta comme un » parfum très précieux au Sauveur du » monde, pendant qu'il étoit dans la » crêche ». Ici M. Valmont de Bomare fait une réflexion très judicieuſe : » On peut répondre à cette objection, » dit-il, qu'il en eſt des parfums com- » me des goûts & des couleurs, dont » on ne doit pas diſputer. Les hom- » mes ſont également inconſtants à » l'égard des odeurs ; le muſc, la ci- » verre, &c. en fourniſſent des exem- » ples ſenſibles ».

(1) Au chapitre ſuivant.

(3) Nous avons parlé de ces iſles aux parfums, liv. 6, chap. 28, & au chapitre précédent.

(4) C'eſt auſſi du pays des Troglodytes qu'on nous l'apporte aujourd'hui

bæi tranſitu maris. Sativa quoque provenit, multùm ſylveſtri prælata. Gaudet raſtris atque ablaqueationibus, melior radice refrigeratâ.

Arbori altitudo ad quinque cubita, nec ſine ſpina, caudice duro & intorto, craſſiore quàm thuris, & ab radice etiam quàm reliqua ſui parte. Corticem lævem, ſimilemque unedoni; ſcabrum alii, ſpinoſumque dixêre. Folium olivæ, verùm criſpius, & aculeatum : Juba oluſatri. Aliqui ſimilem junipero, ſcabriorem tantùm ſpiniſque horridam, folio rotundiore, ſed ſapore juniperi. Nec non fuêre qui è thuris arbore utrumque naſci mentirentur.

Inciduntur bis & ipſæ, iiſdem temporibus, ſed à radice uſque ad ramos qui valent. Sudant autem ſponte, priùs quàm incidantur, ſtactem dictam, cui nulla præfertur. Ab hac ſativa, & in ſylveſtri quoque melior æſtiva. Non dant ex myrrha portiones Deo, quoniam & apud alios naſcitur: regi tamen Gebanitarum quartas partes ejus pendunt. Cæterò paſſim à vulgo coemptam in folles conferciunt, noſtrique unguentarii digerunt haud difficulter odoris atque pinguedinis argumentis.

même, ſelon M. Valmont de Bomare. Voyez la note 1.

(5) Solin, chap. 33, p. 62; Diodore de Sicile, Bibl. 5, p. 317.

(6) M. Valmont de Bomare paroît douter qu'on retire la myrrhe par inciſion. Voyez la premiere note.

(7) C'eſt-à-dire qui découle d'elle-même. » Souvent, écrit M. Valmont » de Bomare, les gros morceaux de » myrrhe ſont comme pleins d'un » ſuc huileux, que les Modernes » nomment quelquefois auſſi *ſtacté* ». Ecoutons auſſi Solin : *Sponte manans pretioſior ex ea ſudor eſt : elicitus corticis vulnere vilior judicatur.*

L'arbre

L'arbre qui produit cette ſubſtance eſt ſuſceptible de culture, & alors la myrrhe qu'il fournit eſt beaucoup plus eſtimée que celle des arbres ſauvages. Cet arbre, en général, aime à être houé (5) & déchauſſé ; & ſes racines, ainſi rafraîchies, donnent une meilleure myrrhe.

L'arbre myrrhifere a juſqu'à cinq coudées de haut. Il eſt épineux : ſon tronc eſt dur, tortueux, plus gros que celui de l'arbre de l'encens, & même plus gros auprès de ſa racine que par-tout ailleurs. L'écorce, ſelon les uns, eſt liſſe & unie, & ſemblable à celle de l'arbouſier : ſelon les autres, elle eſt raboteuſe & garnie d'épines. La feuille eſt ſemblable à celle de l'olivier, mais plus recoquillée, & piquante. Selon Juba, elle reſſemble à du grand perſil. Quelques-uns diſent que l'arbre de la myrrhe a l'apparence d'un genevrier, ſi ce n'eſt qu'il eſt plus raboteux & hériſſé d'épines, & que ſa feuille eſt plus ronde, mais avec un goût ſemblable : d'autres ont avancé fauſſement que l'encens & la myrrhe venoient tous deux d'un même arbre.

On fait des inciſions (6) aux arbres de la myrrhe deux fois l'année, de même qu'à ceux de l'encens, & dans les mêmes ſaiſons : mais on les fait depuis la racine juſqu'aux branches qui peuvent les ſupporter. Néanmoins ces arbres rendent d'eux-mêmes, avant toute inciſion, la liqueur appellée *ſtacté* (7) qui eſt la myrrhe la plus précieuſe. Après celle-là on met celle qui vient des arbres cultivés ; & enſuite celle que les arbres ſauvages rendent en été. Au reſte, on ne paie point de dîme au Dieu Sabis pour cette production, parcequ'il s'en trouve auſſi en d'autres contrées : cependant les Sabéens en donnent en tribut la quatrieme partie au Roi des Gébanites (8). La myrrhe de rencontre, c'eſt-à-dire qui a été achetée çà & là, s'entaſſe ainſi pêle-mêle dans des ſacs de cuir ; mais nos parfumeurs la ſéparent aiſément, ſachant diſtinguer la meilleure à ſon odeur & à ſon onctuoſité.

(8) Ce mot ſignifie *ceux de la terre ſuſeraine*, dont les Sabéens étoient vaſſaux : car *ge-ban*, c'eſt-à-dire *terra principatûs*. Racines γία, ou γῆ, terre ; & *Ban* ou *Pan*, Seigneur, Chef, dans toutes les langues

De generibus myrrhæ, & natura, & pretio ejus.

CAPUT 16. GENERA complura. Troglodytica ſylveſtrium prima. Sequens Minæa, in qua & Atramitica eſt, & Auſaritis Gebanitarum regno. Tertia Dianitis. Quarta collatitia. Quinta Sembracena, à civitate regni Sabæorum mari proxima. Sexta, quam Duſaritin vocant. Eſt & candida uno tantùm loco, quæ in Meſſalum oppidum confertur. Probatur Troglodytica pinguitudine, & quod aſpectu aridior eſt, ſordidaque ac barbara, ſed acrior cæteris. Sembracena prædictis caret vitiis, ante alias hilaris, ſed viribus tenuis. In plenum autem probatio eſt minutis glebis, nec rotundis, in concretu albicantis ſucci & tabeſcentis; utque fracta candidos ungues habeat, guſtu leniter amara Secunda bonitas, intus varia. Peſſima, intus nigra: pejor, ſi etiam foris. Pretia ex occaſione mentium varia. Stactæ verò à XIII ad XL. Sativæ ſummum, X. XI. Erythrææ, ad XVI: hanc volunt Arabicam intelligi. Troglodyticæ nucleo, XVI; ejus verò quam odorariam vocant, XIV. Adulteratur lentiſci glebis, & gummi: item cucumeris ſucco amaritudinis

Celtoſcythes; ſavoir, *Pan*, en Slawon, Seigneur, Maître; *Bann*, en Cambrique, ſuprême; *Bannas*, Roi, Prince, chez les plus anciens Italiens, ſelon Heſychius, &c. &c.

(1) Voyez, ſur ces différentes contrées, le liv. 6, chap. 28. Dioſcoride, liv. 1, chap. 77; & Galien, livre 1, *de Antid.* ch. 14, donnent la préférence à la myrrhe Troglodytique ſur toutes les autres.

(2) Peut-être ainſi nommée de l'iſle de *Dia* dont parle Strabon, liv. 16, p. 777.

(3) Nous avons parlé de cette ville livre ſixieme, chapitre huitieme.

(4) Ptolémée, liv. 6, chap. 7, place les Arabes Dôſarenes dans l'Arabie Heureuſe. Dôſarene ou Duſarite ſignifie Bacchique; car *Duſarès* étoit le nom du Bacchus Arabe, ſelon Tertullien, *Apolog.* & nommément du Bacchus Nabatéen, ſelon Heſychius & Iſidore.

(5) Ville dont nous avons parlé, livre 6, chap. 28.

(6) Dioſcoride, liv. 1, chap. 77.

(7) Faites comme la baſe de l'ongle, ſelon M. Valmont de Bomare. Voyez la note 1 du chapitre précédent.

Des différentes ſortes de myrrhe, de ſa nature, & de ſon prix.

Il y a en effet pluſieurs ſortes de myrrhe. Celle du pays des Troglodytes eſt la meilleure myrrhe ſauvage. La Minéenne (1), l'Atramitique, & l'Auſarite, dans le royaume des Gébanites, tiennent le ſecond rang. La Dianite (2) eſt la troiſieme. Celle qu'on amaſſe de différents endroits eſt la quatrieme. Celle de Sembrace (3), ville maritime du royaume des Sabéens, eſt la cinquieme. Enfin celle qu'on nomme Duſarite (4) eſt la ſixieme. On trouve auſſi de la myrrhe blanche, mais dans un lieu unique, d'où on la tranſporte dans la ville de Meſſale (5). La myrrhe ſauvage du pays des Troglodytes ſe connoît en ce qu'elle eſt graſſe, & qu'elle paroît ſeche, ſale & laide; & toutefois elle a plus de force & d'âcreté que les autres. Celle de Sembrace n'a point à l'œil les défauts de la précédente, étant au contraire fort belle; mais elle a peu de force. En général (6) la bonne myrrhe doit être en morceaux menus, non arrondis, ſecs, de couleur blanchâtre; &, quand on la briſe, elle doit avoir certaines veines blanches faites (7) en façon d'ongles, & être un peu amere. La meilleure enſuite eſt celle qui eſt de pluſieurs couleurs en dedans. La moins eſtimée eſt celle qui eſt noire en dedans; & elle vaut encore moins ſi elle eſt noire auſſi en dehors. Le prix de la myrrhe varie ſelon qu'il ſe rencontre plus ou moins d'acheteurs. La *ſtacté*, autrement celle qui a découlé d'elle-même, ſe vend depuis treize juſqu'à quarante deniers la livre. Le plus haut prix de la myrrhe des arbres cultivés eſt de onze deniers la livre. L'Erythréenne ſe vend juſqu'à ſeize (8): on entend par celle-ci la véritable myrrhe d'Arabie. La Troglodytique en grains coûte auſſi ſeize deniers. Celle dont on ſe ſert pour les parfums en coûte quatorze. On falſifie la myrrhe avec du maſtic & de la gomme, comme auſſi avec du ſuc de concombre ſauvage pour

(8) Six livres huit ſols de notre monnoie.

causâ ; ſicut ponderis, ſpumâ argenti. Reliqua vitia deprehenduntur ſapore gummi, dente lenteſcentis. Fallaciſſimè autem adulteratur Indicâ myrrhâ, quæ ibi de quadam ſpina colligitur. Hoc ſolum pejus India affert, facili diſtinctione, tanto deterior eſt.

De maſtiche, ladano, & bratâ, enhæmo, & ſtrobo, & ſtyrace.

CAPUT 17. ERGO tranſit in maſtichen, quæ & ex alia ſpina fit in India, itemque in Arabia : lamam vocant. Sed maſtiche quoque gemina eſt : quoniam & in Aſia Græciaque reperitur herba radice folia emittens, & carduum ſimilem malo, ſeminis plenum : lacrymaque erumpit incisâ parte ſummâ, vix ut dignoſci poſſit à maſtiche vera. Nec non & tertia in Ponto eſt, bituminis ſimilior. Laudatiſſima autem Chia candida, cujus pretium in libras, XX ; nigræ verò XII. Chia è lentiſco traditur gigni gummi modo : adulteratur, ut thura, reſinâ.

Arabia etiamnum & ladano gloriatur. Fortè caſuque

(1) Ce mot, à le tirer de l'Hébreu, ſignifie produir d'une larme, une drogue en goutte, &c. Racines MAS, *liquefactus*, & TECHOUL, *parturire*. Le maſtic ou maſtich a le même nom dans preſque toutes les langues connues. *Maſztyk*, en langue Slawone, eſt auſſi le nom du lentiſque, ou arbre dont le maſtic eſt le produit. Conſultez, ſur le maſtic, M. Valmont de Bomare, aux mots *Maſtic* & *Lentiſque*.

(2) C'eſt-à-dire *ſuave*, *flatteur*, *agréable*, à tirer ce mot *lama* de l'Hébreu LAHAM, *blandiri*. C'eſt le maſtic défini par la bonne odeur, ou, comme on dit, par la *bonne bouche* qu'il procure. Ou peut-être ce mot *lama* vient-il originairement du Celtoſcythe ou Slawon *lamac*, caſſer, rompre, briſer. *Le bon maſtic* (écrir M. Valmont de Bomare) *ſe caſſe net ſous la dent*, *&c.* Au lieu de *lama*, quelques-uns, mais à tort, liſent ici *laina*.

(3) C'eſt l'helxine, dont nous parlerons au livre 21, chap. 16. Théophraſte, que Pline paroît avoir copié en cet endroit, appelle cette même herbe *ixinê*, *Hiſt. Plant.* liv. 6, chapitre 4.

(4) C'eſt-à-dire huit livres de notre monnoie.

(5) C'eſt-à-dire 4 liv. 16 ſols.

la rendre plus amere, & avec de la litharge pour la rendre plus peſante. On connoît qu'il y a quelque gomme mêlée avec la myrrhe lorſqu'on ſent dans la bouche un goût de gomme, & qu'elle ſe ramollit ſous la dent. Mais la plus inſigne ſophiſtication, c'eſt celle qui ſe fait avec de la myrrhe des Indes, que l'on tire en ce pays-là d'un certain arbre épineux. Les Indes ne produiſent que cela ſeul de plus détérioré qu'ailleurs. Toutefois cette drogue, évidemment mauvaiſe, eſt en cela même plus aiſée à reconnoître dans le mêlange.

Du maſtic, du ladanum, de la brate, de l'enhæmon, du ſtrobus & du ſtyrax.

CETTE myrrhe des Indes dégénere donc en maſtic, & eſt réputée pour tel : le maſtic (1), autrement nommé *lama* (2), vient cependant, tant aux Indes qu'en Arabie, d'un autre arbre épineux. Il y a en Aſie & en Grece une autre ſorte de maſtic provenant d'une certaine herbe (3) qui pouſſe ſes feuilles dès ſa racine, & qui produit une tête de chardon ſemblable à une pomme, & remplie de graine. On fait à la partie ſupérieure de cette tête une inciſion, d'où il ſort une larme ſi ſemblable au vrai maſtic, qu'il eſt très difficile de ne s'y pas méprendre. Dans la province Pontique ſe trouve une troiſieme ſorte de maſtic, mais qui reſſemble davantage au bitume. Le maſtic blanc de l'iſle de Chio eſt le meilleur de tous : il coûte vingt deniers la livre (4); & le noir en coûte douze (5). On dit que le maſtic de Chio eſt une ſorte de gomme qui provient du lentiſque. On le falſifie avec de la réſine, ainſi que l'encens (6).

L'Arabie tire auſſi une grande célébrité d'une autre production nommée ladanum (7). Pluſieurs diſent qu'il ſe fait fortuitement &

(6) Comme on l'a dit ci-deſſus au chap. 14.

(7) Il retient ſon nom dans le commerce, & nous vient de Crete, mais fort mêlangé & ſans vertu, ſelon Bellon, *Obſerv.* liv. 1, chap. 7.

hoc & injuriâ fieri odoris, plures tradidêre: capras maleficum aliàs frondibus animal, odoratorum verò fruticum appetentius, tamquam intelligant pretia, germinum caules prædulci liquore turgentes, diſtillantemque ab his (casûs mixturâ) ſuccum improbo barbarum villo abſtergere: hunc glomerari pulvere, incoqui ſole: & ideo in ladano caprarum pilos eſſe: ſed hoc non alibi fieri, quàm in Nabatæis, quī ſunt ex Arabia contermini Syriæ.

Recentiores ex auctoribus ſtrobon hoc vocant: traduntque ſylvas Arabum paſtu caprarum infringi, atque ita ſuccum villis inhæreſcere: verum autem ladanum Cypri inſulæ eſſe (ut obiter quæque genera odorum dicantur, quamvis non terrarum ordine): ſimiliter hoc & ibi fieri tradunt, & eſſe œſypum hircorum barbis genibuſque villoſis hærens, ſed ederæ flore deroſo, paſtibus matutinis, cùm eſt rorulenta Cypros: deinde nebula ſole diſcuſſa, pulverem madentibus villis adhæreſcere, atque ita ladanum depecti.

Sunt qui herbam in Cypro, ex qua id fiat, ledam appellant (etenim illi ledanum vocant): hujus pingue inſi-

(8) Hérodote, liv. 3, intitulé *Thalia*, p. 206.

(9) Au texte ces mots *casûs mixturâ* ſont regardés comme inutiles & rédondants par Pintianus, Hardouin & d'autres Critiques. Au reſte, ils ſe trouvent dans tous les manuſcrits.

(10) Dont nous avons traité, liv. 6, chap. 28.

(11) Ainſi portent les manuſcrits royaux & Colbertins. Dans l'*Index* du livre on lit *ſtobolon*.

(12) *Sordes pecudum, ſudoreſque feminum & alarum adhærentes lanis* ŒSYPUM *vocant*, écrit Pline, liv. 29, chap. 2. Voyez auſſi Dioſcoride, livre 2, chap. 84.

(13) Il y a apparence que les Auteurs qui parlent ici du lierre, ont lu dans le Grec κισσὸς, qui ſignifie *edera*, au lieu de κίστος, qui ſignifie *ciſtus* ou *ledum*.

(14) Ou plutôt un certain arbriſſeau, comme s'explique Dioſcoride, qui l'appelle en conſéquence λῆδον, & en fait une ſorte de *ciſtus*, que l'on trouvera décrite chez Proſper Alpin, livre *des plant. exot.* chap. 40. Le *lêdon* croît aujourd'hui même en Crete. Cluſius en a dépeint différentes ſortes

d'une maniere préjudiciable à cet aromate, en cette ſorte : Les chevres, qui d'ailleurs font beaucoup de mal aux arbres (8), ſont très friandes de plantes odorantes, comme ſi elles en connoiſſoient le prix ; elles broutent donc les tendrons des branches qui ſont chargées de cette douce liqueur nommée ladanum : ce ſuc précieux, en diſtillant de ces branches, s'attache (9) à la barbe immonde de ces chevres ; enſuite il ſe réduit en petites boules au moyen de la pouſſiere qui tombe deſſus, & il ſe cuit au ſoleil : voilà pourquoi on trouve des poils de chevre dans cette drogue. A en croire ces Auteurs, le ladanum ſeroit une production excluſivement propre au territoire des Arabes Nabatéens (10), dont la contrée eſt limitrophe de celle de Syrie.

Les Auteurs plus modernes appellent le ladanum *ſtrobos* (11). Ils diſent que dans l'Arabie les chevres broutent & dévaſtent les arbres qui donnent ce ſuc, & que par ce moyen il s'attache à leur poil : mais que le vrai ladanum vient de l'iſle de Chypre (car je veux parler ici de toutes ſortes de ſenteurs aromatiques, ſans m'arrêter à l'ordre des pays) ; qu'il ſe forme dans cette iſle de la même façon qu'en Arabie ; que c'eſt une eſpece de ſuin (12) ſale qui tient à la barbe des boucs, & aux poils de leurs genoux, & qui provient de l'humeur qui s'y attache lorſque ces animaux broutent les fleurs de lierre (13) dès le matin, c'eſt-à-dire dans le tems que la roſée eſt encore deſſus ; & que quand le ſoleil a diſſipé la roſée, la pouſſiere ſe prend aux poils des chevres ainſi humectés ; ce qui fait le ladanum, que l'on enleve enſuite en les peignant.

Quelques-uns appellent *leda* une certaine herbe (14) qui croît dans l'iſle de Chypre, & qui fournit le *ledanum* (15) ; car c'eſt ainſi qu'ils l'appellent. Ils diſent que les feuilles de cette herbe ſe trouvent chargées d'une liqueur graſſe & viſ-

---

que le Pere Hardouin a preſque toutes reconnues au Jardin du Roi. Voyez Cluſius, *Hiſtoire des Plantes rares*, livre premier, chapitre 50.

(15) Λῆδανον, chez Hérodote, liv. 3, p. 206.

dere itaque attractis funiculis : herbam eam convolvi, atque ita offas fieri. Ergo in utraque gente bina genera, terrenum & factitium. Id quod terrenum eſt, friabile : factitium, lentum.

Necnon & fruticem eſſe dicunt in Carmania, & ſuper Ægyptum per Ptolemæos tranſlatis plantis, aut (ut alii) generante & id thuris arbore : colligique, ut gummi, inciſo cortice, & caprinis pellibus excipi. Pretia ſunt laudatiſſimo in libras, aſſes XL. Adulteratur myrti baccis, & aliis animalium ſordibus. Sinceri odor debet eſſe ferus, & quodammodo ſolitudinem redolens, ipſum viſu aridum, tactu ſtatim molleſcere, accenſum fulgere, odore jucundo gratum. Myrtata deprehenduntur crepitantque in igne. Præterea ſincero calculi potiùs è rupibus inhærent, quàm pulvis.

In Arabia & olea dotatur lacrymâ, quâ medicamentum conficitur, Græcis enhæmon dictum, ſingulari effectu contrahendis vulnerum cicatricibus. In maritimis eæ fluctibus æſtuque operiuntur. Nec baccæ nocetur, cùm conſtet & in foliis ſalem relinqui. Hæc ſunt peculiaria Arabiæ : &

(16) Confirmé par Dioſcoride, livre 1, chap. 128.

(17) Dioſcoride, *ibid.*

(18) J'ai déja dit que c'eſt l'opinion des Modernes que le ladanum eſt le produit d'un arbriſſeau, & non d'une herbe : ainſi ce ſeroit ici le ladanum des Modernes. Selon M. Jault, l'arbriſſeau en queſtion ſe nomme autrement *ledum* & *ciſtus ladanifera*. Le mot *leda*, ajoute-t-il, vient vraiſemblablement de l'Hébreu *loth*, qui ſignifie la même choſe. Voyez l'*Hierobotanicon* de Celſius, tome 1, p. 280. Pour moi, je penſe que *ledum*, *leda*, *ledanum* & *ladanum*, ſont en effet ſynonymes de *ciſtus*, qui vient du Grec *ciſtê*, un coffre, & ce qui en a la forme, comme un cornet, un rouleau creux, une gaufre, &c. Or Pline obſerve que des feuilles en queſtion on fait des rouleaux : *herbam eam convolvi, &c.* Il eſt donc évident que le mot Cypriaque *leda*, dont on fait, avec raiſon, un ſynonyme de *ciſtus*, n'eſt autre, dans l'origine, que le mot Celtoſcyrhe ou Slawon *lada*, qui, encore aujourd'hui, ſignifie un *coffre*.

(19) Environ trente-deux ſols de notre monnoie.

(20) Ceci eſt emprunté de Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 4, ch. 8.

(21) C'eſt ce même nom que lui donne Théophraſte. Gaza l'interprete *propre à arrêter le ſang*. C'eſt un emplâtre. Celſe en parle, liv. 5, chaqueuſe

queuſe (16), que l'on amaſſe au moyen de petites cordes que l'on traîne par-deſſus la plante, & auxquelles la liqueur s'attache ; & qu'après l'en avoir ſéparée en raclant les cordes, on en forme de petites boules que l'on enveloppe des feuilles de cette même herbe. Ainſi il y a, tant en Arabie qu'en Chypre, deux ſortes de ladanum, l'un qui s'attache aux poils des chevres & qui eſt mêlé de terre, l'autre qu'on amaſſe avec de petites cordes (17) & qu'on pourroit nommer factice. Le premier eſt friable & caſſant ; le ſecond eſt gluant & viſqueux.

On dit auſſi que le ladanum vient d'un certain arbriſſeau (18) qui croît dans la Carmanie, & que les Rois Ptolémées firent planter au deſſus de l'Egypte. D'autres prétendent qu'il eſt produit par le même arbre que l'encens ; que, pour l'avoir, on fait des inciſions à l'écorce, comme pour avoir une gomme, & qu'on le reçoit ſur des peaux de chevres. Le meilleur ladanum ſe vend quatre deniers la livre (19). On le falſifie avec des baies de myrte & avec des ſaletés d'autres animaux que les chevres. Le bon ladanum doit avoir une odeur ſauvage, & ſentir, en quelque façon, le déſert. Il doit paroître ſec, & néanmoins ſe ramollir dès qu'on le touche. Etant allumé, il doit éclairer & rendre une odeur agréable. Celui qui eſt falſifié avec les baies de myrte, pétille quand on le jette ſur le feu ; & c'eſt à quoi on le reconnoît. De plus, on trouve plutôt de petits cailloux que de la terre dans le bon ladanum.

Les oliviers d'Arabie produiſent (20) un ſuc gommeux dont on prépare un médicament que les Grecs appellent *enhæmon* (21), & qui eſt ſpécifique pour cicatriſer les plaies. Sur les côtes, ces oliviers ſont couverts par les vagues dans le tems de la marée ; ce qui toutefois ne nuit point aux olives, parceque la mer laiſſe du ſel ſur les feuilles. Voilà les arbres qui ſont particuliers à l'Arabie : il y en a quelques autres qui lui ſont communs

pirre 19, & dit qu'il n'y en a point de plus utile. Quelques-uns croient que cette gomme eſt la même choſe que la gomme *elemni*, comme écrit le P. Hardouin, ou *élémi*, comme écrit M. Jault.

pauca præterea communia, alibi dicenda, quoniam in iis vincitur. Peregrinos ipſa mirè odores & ad exteros petit. Tanta mortalibus ſuarum rerum ſatietas eſt, alienarumque aviditas.

Petunt igitur in Elymæos arborem bratum, cupreſſo fuſæ ſimilem, exalbidis ramis, jucundi odoris accenſam, & cum miraculo hiſtoriis Claudii Cæſaris prædicatam. Folia ejus inſpergere potionibus Parthos tradit. Odorem eſſe proximum cedro, fumumque ejus contra ligna alia remedio. Naſcitur ultra Paſitigrin in finibus oppidi Sittacæ in monte Zagro.

Petunt & in Carmanos arborem ſtrobum ad ſuffitus, perfuſam vino palmeo accendentes. Hujus odor redit à cameris ad ſolum jucundus, ſed aggravans capita, citra dolorem tamen. Hoc ſomnum ægris quærunt. His commerciis Caras oppidum aperuêre, quod eſt illis nundinarium. Inde Gabbam omnes petere ſolebant, dierum xx itinere, & Palæſtinam Syriam : poſtea Characem peti cœptum ac regna Parthorum ex ea cauſa, auctor eſt Juba. Mihi ad

(22) Conſultez, ſur cette même morale, Pline le jeune, liv. 8, Lettre 20 à Gallus.

(23) On ne ſait pas trop quel eſt l'arbre dont Pline veut parler; car ce n'eſt pas la ſabine, dont Pline parlera au liv. 24, quoiqu'elle ſe nomme en Grec *brathy*. Je croirois aſſez volontiers que c'eſt une eſpece de ſapin; car il ſemble que le mot *brat* vient du Chaldéen *berâta*, qui ſignifie la même choſe que l'Hébreu *berôſch*, ſavoir une ſorte de ſapin rare, appellé *grand cedre, cedre de Phénicie*, & *cedre du Liban*, quoique le nom de *cedre* ne ſoit donné qu'abuſivement à cet arbre, qui eſt un arbre conifere; au lieu que le cedre proprement dit eſt un arbre baccifere. Voyez l'*Hierobotanicon* de Celſius, tome 1, p. 74.

(24) Dont nous avons parlé à l'article *Claude*, dans les notes alphabétiques ſur le premier livre.

(25) Nous avons parlé du Paſitigre du mont Zagrus, & de la ville de Sittace, au liv. 6, chap. 27.

(26) D'autres liſent *ſtobrus* avec les manuſcrits, du moins dans l'*Index* du livre.

avec d'autres pays où ils valent mieux ; c'eſt pourquoi nous en parlerons ailleurs. Au reſte, les Arabes ſont infiniment curieux des aromates étrangers, & ils les vont chercher aux contrées lointaines : tant l'homme(22) a de dégoût pour ce qu'il poſſede, & d'avidité pour ce qu'il ne poſſede pas.

Ainſi les Arabes vont chercher dans l'Elymaïde l'arbre nommé *brate* (23). Cet arbre reſſemble à un cyprès à tête diffuſe. L'écorce de ſes branches eſt d'une couleur blanchâtre. Son bois, quand on le brûle, donne un parfum très agréable. L'Empereur Claude, dans ſes Hiſtoires (24), parle de ce même arbre comme d'une choſe merveilleuſe. Il dit que les Parthes mettent de ſes feuilles dans leurs boiſſons; que ſon odeur approche de celle du cedre, & que ſa fumée eſt un remede contre celle des autres bois. Cet arbre croît ſur le mont Zagrus, au delà du Paſitigre(25), ou grand canal du Tigre, aux environs de la ville de Sittace.

Les Arabes vont auſſi chercher dans la Carmanie le bois d'un arbre nommé *ſtrobus* (26), pour l'employer en parfum ; il acquiert cette qualité ſur le feu, après avoir été arroſé de vin de palmier. L'odeur monte juſqu'à la voûte ou plafond de la ſalle qu'on veut parfumer, & enſuite deſcend en bas tout doucement. Elle eſt fort gracieuſe ; mais elle rend la tête peſante, ſans cependant y cauſer aucune douleur. Les Arabes ſe ſervent de ce parfum pour faire dormir les malades. Ils établirent, il y a déja long-tems, un commerce de leurs parfums dans la ville de Care (27), en Méſopotamie, où il ſe tient des foires qu'ils fréquentent. De là ils ſe rendoient tous autrefois à Gabba (28), qui eſt à vingt journées de Care ; & de là ils alloient en Paleſtine (29). Juba dit que dans la ſuite ils ſe mirent à faire le

(27) Dont nous avons traité, liv. 5, chap. 24.

(28) Tous les manuſcrits portent *Gabbam*. Nous avons parlé de Gabba, livre cinquieme, chapitre 24.

(29) Nous avons traité de la Paleſtine en parlant de la Syrie, livre 5, chap. 13.

Perſas etiam priùs iſta portaſſe, quàm in Syriam aut Ægyptum, videntur, Herodoto teſte, qui tradit ſingula millia talentûm thuris annua penſitaſſe Arabas regibus Perſarum.

Ex Syria revehunt ſtyracem, acri odore ejus in focis abigentes ſuorum faſtidium. Cæterò, non alia ligni genera ſunt in uſu, quàm odorata : ciboſque Sabæi coquunt thuris ligno, alii myrrhæ, oppidorum vicorumque non alio, quàm ex aris, fumo atque nidore. Ad hunc ergo ſanandum urunt ſtyracem in pellibus hircinis, ſuffiuntque tecta. Adeo nulla eſt voluptas, quæ non aſſiduitate faſtidium pariat. Eumdem & ad ſerpentes fugandas urunt, in odoriferis ſylvis frequentiſſimas.

De felicitate Arabiæ.

CAPUT 18. NON ſunt eorum cinnamomum aut caſia : & tamen

(30) Livre 3, intitulé *Thalia*, p. 202.

(31) Et nommément au Roi Darius, premier du nom.

(32) Dont nous traiterons vers la fin du chap. 25.

(33) Voyez Solin, chap. 33, p. 63.

(34) Ces mots *in pellibus hircinis* ont paru tranſpoſés à Pintianus. En effet, ils me ſemblent devoir être une ſuite immédiate de *ex Syria revehunt ſtyracem*, quelques lignes plus haut ; tellement que je ſerois aſſez d'avis qu'on lût *ex Syria revehunt ſtyracem in pellibus hircinis* : mais aucun manuſcrit n'autoriſe cette correction.

(1) Dont nous traiterons au chapitre ſuivant.

(2) La cannelle, en Grec, *caſtia*, ce qui ſe prononce *caſſia* en Latin ; d'où ces mêmes Latins, par adouciſſement, ont fait *caſia*. Ce ſont les Hollandois qui lui ont donné le nom Belgique de *caneel*, adopté par les Italiens, les François, les Eſpagnols, &c. Les Allemands l'appellent *zimmet*, *zimmetroerlin*, *zimmetrinde*. Les Anglois l'appellent *cinnamon*, c'eſt-à-dire qu'ils confondent le cinnamome & la cannelle. M. Valmont de Bomare, & la plupart des Modernes, les confondent pareillement. Cependant Pline les diſtingue ſans équivoque, ici même, & plus clairement encore au chapitre ſuivant. Selon nos Modernes, la cannelle n'eſt autre

même trafic à Charax, & dans le royaume des Parthes. Pour moi, je penſe que les Arabes porterent ces ſortes de marchandiſe en Perſe avant que de les porter en Syrie ou en Egypte : & c'eſt auſſi le ſentiment d'Hérodote (30), qui témoigne que les Arabes payoient chaque année aux Rois de Perſe (31) un tribut de mille quintaux d'encens.

Ils rapportent de Syrie du ſtyrax (32), dont ils ſe ſervent pour remédier au dégoût que leur cauſe l'odeur de leurs parfums ; car ils ne brûlent (33) pas d'autres bois pour leur uſage ordinaire que des bois de ſenteur. Les Sabéens font cuire leurs aliments avec du bois d'encens ; d'autres avec du bois de myrrhe : de façon que dans les villes & les villages il n'y a pas de fumée ni d'odeur différente de celle des autels. Les Arabes ſe ſervent donc de ſtyrax pour empêcher que les odeurs des autres bois ne leur nuiſent ; à cet effet, ils le brûlent dans des peaux de bouc (34), & en parfument leurs maiſons : tant il eſt vrai qu'il n'y a aucun plaiſir qui, par ſa continuité, ne cauſe du dégoût. Ils brûlent auſſi du ſtyrax pour chaſſer les ſerpents, qui ſont fort communs dans les forêts odoriférantes.

Des cauſes du commerce & de la richeſſe de l'Arabie Heureuſe.

Le cinnamome (1) & la cannelle (2) ne croiſſent point en Arabie (3) ; ce qui n'empêche pas que cette contrée ne ſoit

choſe que la ſeconde écorce du cinnamome ; mais, ſelon Pline, la cannelle, ou du moins ce qu'il appelle *caſia*, eſt un arbriſſeau qui differe du cinnamome par pluſieurs caracteres, & notamment en ce que le cinnamome, ſelon Pline, a une écorce d'une certaine conſiſtance, au lieu que l'arbriſſeau *caſia*, ſelon ce même Auteur, n'a d'autre enveloppe qu'une légere peau. Il eſt aſſurément difficile de concilier avec ces notices préciſes, l'interprétation que font tous nos Savans de *caſia* par *cannelle*. Si je défere donc ici à cette interprétation vicieuſe, je déclare que c'eſt contre mon propre avis, & par l'unique raiſon que, l'erreur étant devenue générale, je déſeſpere, en quelque ſorte, d'y remédier.

(3) Mais en Ethiopie.

Felix appellatur Arabia, falſa & ingrata cognominis, quæ hoc acceptum ſuperis ferat, cùm plus ex eo inferis debeat. Beatam illam fecit hominum etiam in morte luxuria, quæ Diis intellexerat genita, adhibens urendis defunctis. Periti rerum aſſeverant, non ferre tantum annuo fœtu, quantum Nero princeps noviſſimo Poppææ ſuæ die concremaverit. Æſtimentur poſtea toto orbe ſingulis annis tot funera, acervatimque congeſta honori cadaverum, quæ Diis per ſingulas micas dantur. Nec minùs propitii erant molâ ſalsâ ſupplicantibus, imò verò (ut palam eſt) placatiores. Verùm Arabiæ etiamnum felicius mare eſt: ex illo namque margaritas mittit. Minimâque computatione millies centena millia ſeſtertiûm annis omnibus India & Seres peninſulaque illa imperio noſtro adimunt. Tanto nobis deliciæ & fœminæ conſtant. Quota enim portio ex illis ad Deos quæſo jam, uti ad inferos, pertinet?

De cinnamomo, & xylocinnamomo, & caſia.

CAPUT 19. CINNAMOMUM & caſias fabulosè narravit antiquitas, princepſve Herodotus, avium nidis, & privatim phœ-

(4) C'eſt à quoi fait alluſion Juvénal, ſatyre 14:

Et matutino ſudans Criſpinus amomo,
Quantum vix redoleot duo funera.

(5) Je lis *aſſeverant* avec les Editeurs. Cependant les manuſcrits portent *adſtruxerunt*.

(6) C'eſt à quoi fait alluſion Plaute, dans ſon *Amphitrion*, acte 2, ſcene 2, v. 108:

Prodigiali Jovi
Aut molâ ſalsâ hodie, aut thure comprecatum oportuit.

(7) Dix millions, monnoie de France.

(1) Hérodote, livre 3, intitulé *Thalie*, p. 205; Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 9, ch. 5.

(2) Je me ſuis ſervi du mot cinnamome pour rendre le mot Latin *cinnamomum* interprété auſſi cannelle par bien des Modernes, qui par ce moyen confondent d'un même tems la *caſia* & le *cinnamome* des Anciens, puiſqu'on eſt auſſi dans l'uſage de traduire *caſia* par cannelle. Quelques-uns penſent

nommée Heureuſe. Mais, ou elle manque de reconnoiſſance pour ce beau ſurnom, ou elle la place mal; car elle en remercie les Dieux céleſtes, tandis qu'elle en eſt principalement redevable aux Dieux infernaux. En effet, ſon bonheur ne provient que de la folie qu'ont les hommes de porter le luxe juſqu'au delà du trépas, employant à brûler les morts (4) les parfums qu'ils n'ignorent pas être réſervés pour les Dieux. Des gens bien inſtruits aſſurent (5) que l'Empereur Néron brûla aux funérailles de ſa femme Poppée une plus grande quantité d'encens que l'Arabie n'en fournit dans toute une année. Conſidérons enſuite le nombre des funérailles qui ſe font chaque année dans tout le monde, & les monceaux immenſes d'encens que l'on accumule pour honorer les cadavres, tandis qu'on ne l'offre aux Dieux que par grains. Cependant les Dieux n'écoutoient pas moins favorablement autrefois les prieres des hommes, lorſqu'on ne leur offroit que de la farine (6) rôtie & mêlée de ſel; au contraire, il eſt évident que le Ciel alors étoit plus propice aux vœux des humains. Mais, pour revenir aux Arabes, la mer les enrichit encore plus que la terre, au moyen des perles qu'elle produit, & dont ils font commerce. Et l'on peut dire, en mettant les choſes au plus bas, que les Indes, le pays des Seres, & la preſqu'iſle d'Arabie, tirent bien de l'Empire Romain, chaque année, cent millions de ſeſterces (7): tant les plaiſirs & les femmes nous coûtent cher. Or, je vous le demande, de cette quantité de parfums que nous employons, combien peu y en a-t-il pour les Dieux céleſtes, en comparaiſon de ce qu'il y a pour les Dieux infernaux!

Du cinnamome, du xylocinnamome, & de la cannelle.

Les Anciens (1), &, entre autres, l'Hiſtorien Hérodote, racontent la fable ſuivante; ſavoir, que dans le pays où Bacchus fut nourri, le cinnamome (2) & la can-

que la *caſia* des Anciens eſt, en effet, une ſorte de cannelle appellée dans le

nicis, in quo ſitu Liber pater educatus eſſet, ex inviis rupibus arboribuſque decuti, carnis quam ipſæ inferrent pondere, aut plumbatis ſagittis: item caſiam circa paludes propugnante unguibus diro veſpertilionum genere, aligeriſque ſerpentibus; his commentis augentes rerum pretia. Comitata verò fabula eſt, ad meridiani ſolis repercuſſus inenarrabilem quemdam univerſitatis halitum è tota peninſula exiſtere, tot generum auræ ſpirante concentu, Magnique Alexandri claſſibus Arabiam odore primùm nunciatam in altum. Omnia falſa, ſiquidem cinnamomum, idemque cinnamum, naſcitur in Æthiopia Troglodytis connubio permixta. Hi mercantes id à conterminis, vehunt per maria vaſta ratibus, quas neque gubernacula regant, neque remi trahant vel impellant, non vela, non ratio ulla adjuvet, cùm omnium inſtar ibi ſint homo tantùm & audacia. Præterea hybernum mare exigunt circa brumam, Euris tum maximè flantibus. Hi recto curſu per ſinus impellunt, atque à promontorii ambitu Argeſte deferunt in

commerce *caſſia lignea*, *caſſia Malabarica*, ou cannelle de Malabar, qu'il ne faut pas confondre avec la cannelle fine, nommée cannelle par excellence, & que j'ai dit plus haut être la ſeconde écorce du cinnamome moderne. Au reſte, il ſubſiſtera toujours une grande incertitude dans l'application & le rapport de ces dénominations: car il eſt à remarquer que le *cinnamum* & la *caſia* de Pline ſont des productions d'Ethiopie, au lieu que les deux ſeules ſortes de cannelle que connoiſſent les Modernes croiſſent toutes deux dans l'Inde; ſavoir, la fine cannelle dans l'iſle de Ceylan, & l'autre en pluſieurs endroits de l'Inde, mais particuliérement ſur la côte de Malabar. J'ai déja traité cette queſtion dans la note 2 du chapitre précédent. Quant à l'origine du mot *cinnamum* ou *cinnamomum*, quelques Savants la tirent de l'Hébreu *kinnâmon*, qui ſignifie la même choſe, & qui ſe trouve dans l'Ecriture Sainte. Le mot *caſia* paroît auſſi venir de l'Hébreu *ketſiot*, qui ſe trouve pareillement dans le Texte Sacré. Voy. l'*Hierobotanicon* de Celſius, tome 2, p. 350 & 360.

(3) Voyez la note précédente, ainſi que la note 2 du chap. 18.

(4) Qui ſont les vents les plus con-

nelle

nelle (3) tombent des nids de certains oiſeaux, & particuliérement du phénix. Ils diſent que ces nids ſont placés ſur de grands arbres, ou ſur des rochers inacceſſibles, & que ces bois précieux tombent de la ſorte par la peſanteur de la proie que les oiſeaux portent dans leurs nids, ou qu'on les abat à coups de fleches garnies de plomb. Ils publient en outre que la cannelle vient auprès de certains marais, & qu'elle eſt gardée par une ſorte de chauves-ſouris armées de griffes dangereuſes, & par des ſerpents volants. Il eſt aiſé de voir que de pareils contes ont été inventés pour augmenter le prix des drogues dont nous parlons. On a ajouté une autre fable; c'eſt qu'à l'heure de midi, il s'éleve de toute la preſqu'iſle d'Arabie, par la chaleur des rayons du ſoleil, une exhalaiſon délicieuſe, compoſée de toutes les odeurs aromatiques de cette contrée; & que la flotte d'Alexandre le Grand, étant en pleine mer, reconnut qu'elle étoit à la hauteur de l'Arabie par l'odeur d'un ſi agréable parfum, avant même de découvrir la terre. Mais ce ſont autant de fauſſetés; car le cinnamome, appellé autrement cinname, croît dans le pays des Ethiopiens, qui ſont voiſins des Troglodytes, & qui ſe ſont alliés avec eux par des mariages. Les Troglodytes achetent des Ethiopiens le cinnamome, & le tranſportent, à travers de vaſtes mers, ſur des radeaux qui n'ont ni gouvernail, ni rames, ni voiles, ni aucun autre agrès, mais, pour toute reſſource, l'induſtrie & la hardieſſe des hommes qui les conduiſent. Ces téméraires navigateurs ne craignent pas même de ſe mettre en mer dans le tems des jours les plus courts, c'eſt-à-dire lorſque les vents d'Orient (4) ſoufflent avec le plus de violence. Ils ſuivent les côtes en s'avançant d'un golfe à l'autre; &, après avoir doublé le promontoire d'Arabie au moyen du vent d'Occident (5) d'été, nommé Argeſte, ils arrivent à

traires à ceux qui vont en Arabie en partant de l'Europe ou de l'Afrique.

(5) Le Pere Hardouin, dans ſa grande édition, interprete *Argeſtes* par le vent d'*Orient d'été*. C'eſt préciſément l'oppoſé; ainſi liſez chez lui

portum Gebanitarum, qui vocatur Ocila. Quamobrem illi maximè id petunt, produntque vix quinto anno reverti negotiatores, & multos interire. Contrà revehunt vitrea, & ahena, veſtes, fibulas cum armillis ac monilibus. Ergo negotiatio illa fœminarum maximè fide conſtat.

Ipſe frutex duûm cubitorum altitudine ampliſſimus, palmique minimus, IV digitorum craſſitudinis, ſtatim à terra ſex digitis ſurculoſus, arido ſimilis. Cùm viret, non odoratus, folio origani, ſiccitate gaudens, ſterilior imbre, cæduæ naturæ. Gignitur in planis quidem, ſed denſiſſimis in vepribus, rubiſque, difficilis collectu. Metitur non niſi permiſerit Deus (Jovem hunc intelligunt aliqui; Aſſabinum illi vocant) : XLIV boum, caprarumque, & arietum extis impetratur venia cædendi; non tamen aut ante ortum ſolis, aut poſt occaſum licet. Sarmenta haſtâ dividit Sacerdos, Deoque partem ponit : reliquum mercator in maſſas condit. Eſt & alia fama cum Sole dividi, ternaſque

occaſu au lieu de *ortu*, qui ne ſauroit paſſer que pour une faute d'impreſſion. Voyez, par rapport aux vents, nos notes ſur le quarante-ſeptieme chapitre du ſecond livre de Pline.

(6) Dont nous avons parlé, liv. 6, chap. 23. Quant au promontoire d'Arabie, nous en avons parlé, livre 6, chap. 28.

(7) Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 9, chap. 5.

(8) Théophraſte, *ibid.*

(9) Théophraſte, *ibid.* Nous traiterons de l'origan au livre 20, chapitre 17.

(10) Solin copie ici Pline, chap. 30, p. 57.

(11) Dénomination que nous avons expliquée vers la fin du chap. 14, en traitant du Dieu *Sabis*, appellé par d'autres *Aſſabinus*, & interprété en conſéquence, tantôt Jupiter, tantôt le Soleil. J'ai fait obſerver que ce Dieu des Arabes, nommé *Sabis* ou *Aſſabinus*, n'étoit autre que le héros Celtibere *Abis* diviniſé. Cet *Abis*, ſelon Trogue Pompée, étoit fils de *Gorgoras* ou *Gargoras*, dont j'ai fait voir, liv. 7, chap. 56, que le nom ſignifie *ſoleil couchant*. Or le nom même des Arabes, qui ſignifie *veſpertini*, indique une colonie venue de l'Heſpérie ou de

un port des Gébanites, appellé *Ocila* (6), & qui eſt le principal terme de leur navigation. On dit que leur voyage dure au moins cinq ans, & qu'il y en a beaucoup qui y périſſent. Ceux qui ont le bonheur d'en revenir, rapportent des vaſes de verre, des vaſes de cuivre, des étoffes, des agraffes, des bracelets, des colliers. Ainſi ce commerce-là dépend principalement de la fantaiſie des femmes.

La plante du cinnamome eſt un arbriſſeau (7) dont la hauteur n'excede jamais deux coudées (8) : les plus petits n'ont qu'un palme. La groſſeur du tronc eſt de quatre doigts. Il commence à pouſſer des branches dès qu'il a ſix doigts hors de terre : on le prendroit alors pour un bois deſſéché. Le cinnamome, étant verd, n'a point d'odeur. Sa feuille reſſemble à celle de l'origan (9). Il aime la ſéchereſſe, & la pluie lui eſt nuiſible. On le coupe comme un arbre taillis. Il vient dans les plaines, mais parmi les ronces & les épines les plus épaiſſes, de façon qu'il eſt difficile à cueillir. On ne le coupe point ſans la permiſſion du Dieu (10) auquel il eſt conſacré. Quelques Auteurs, qui penſent que ce Dieu eſt Jupiter, lui donnent le nom d'*Aſſabinus* (11). Pour obtenir la permiſſion dont nous parlons, il faut offrir à cette divinité les entrailles de quarante-quatre victimes, tant bœufs que chevres & beliers ; encore n'eſt-il pas permis de couper le cinnamome avant le lever du ſoleil, ni après le coucher de cet aſtre. Le Prêtre fait le partage avec une pique, & met en réſerve une part pour le Dieu : les marchands prennent le reſte, & en font des pacotilles. D'autres diſent que tout le cinnamome ſe diviſe en trois parts, dont il y en a une pour le Soleil ; que, pour ſavoir à qui chacune appartiendra, on tire deux fois au ſort (12) ; que la part qui échet

l'Occident. *Sabis* ou *Aſſabinus* eſt donc le fondateur des Arabes ; perſonnage qui, vu les différentes ſignifications que ſon nom préſente, aura été pris par les uns pour le Soleil, & par les autres pour Jupiter.

(12) Tous les manuſcrits portent *ſorte gemina*, & non pas *ſorte cremia*.

partes fieri : dein ſorte geminâ diſcerni : quodque Soli ceſſerit relinqui, ac ſponte conflagrare.

Præcipua bonitas virgultorum tenuiſſimis partibus, ad longitudinem palmi. Secunda proximis breviore menſurâ, atque ita ordine. Viliſſimum, quod radicibus proximum, quoniam ibi minimum corticis, in quo ſumma gratiæ. Qua de cauſa præferuntur cacumina, ubi plurimus cortex. Ipſum verò lignum in faſtidio eſt, propter origani acrimoniam : xylocinnamomum vocatur. Pretium eſt in libras, xx. Quidam cinnami duo genera tradidêre, candidius, nigriuſque. Quondam præferebatur candidum, nunc contrà nigrum laudatur, atque etiam varium præferunt candido. Certiſſima tamen æſtimatio ne ſit ſcabrum, atque ut inter ſeſe tritum tardè frietur. Damnatur in primis molle, aut cui labat cortex.

Jus ejus à Gebanitarum rege ſolo proficiſcitur : is edicto mercatu vendit. Pretia quondam fuêre in libras denariûm millia. Auctum id parte dimidiâ eſt, incenſis, ut ferunt,

(13) Solin, *ibid.* d'après Théophraſte, *ibid.* & d'après notre Pline.

(14) Ceci eſt emprunté de Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 9, chap. 5.

(15) Dioſcoride, liv. 1, chap. 14, dit la même choſe, non du *cinnamomum*, comme l'a cru Dalechamp, mais de l'*amomum*.

(16) C'eſt-à-dire huit livres de notre monnoie. Le Pere Hardouin ſoupçonne que des deux xx du texte, le premier eſt un abrégé de *denarii*, & que cet abrégé a été pris abuſivement pour un nombre ; auquel cas il faudroit lire *in libras denarii deni*, & non pas *in libras xx*, c'eſt-à-dire quatre livres de notre monnoie, & non pas huit.

(17) Cette diſtinction de deux ſortes de cinnamome, l'une blanche, & l'autre noire, ſe trouve pareillement chez Dioſcoride, liv. 1, chap. 13. Cet Auteur préfere auſſi le cinnamome noir au blanc ; ce qui appuie ce que nous avons dit dans notre Préface, que Dioſcoride nous paroiſſoit avoir vécu du même tems que Pline.

(18) Dioſcoride, liv. 1, chap. 12 & 13.

(19) Je lis, avec le Pere Hardouin, *cui labat cortex*, & non pas *cui albet cortex*, avec les autres Editeurs. Quel-

au Soleil eſt laiſſée ſur le lieu, & que le feu y prend (13) de lui-même.

Le meilleur du cinnamome (14), c'eſt depuis le haut des branches les plus minces juſqu'à la longueur d'un palme. Le ſecond en bonté ſe trouve immédiatement au deſſous, mais à une moindre longueur : ainſi du reſte. Le dernier de tous, c'eſt celui qui eſt le plus proche de la racine ; car c'eſt là où il y a le moins d'écorce, laquelle cependant fait le principal mérite du cinnamome. Auſſi eſtime-t-on, par préférence, la cime de l'arbriſſeau, parceque c'eſt la partie où il y a le plus d'écorce. Quant au bois qu'on appelle xylocinnamome, on en fait peu de cas, par la raiſon qu'il a au goût une acrimonie ſemblable à celle de l'origan (15) : il ſe vend néanmoins vingt deniers la livre (16). Quelques-uns diſent qu'il y a deux ſortes de cinnamome, le blanc & le noir (17). On recherchoit autrefois le blanc ; maintenant c'eſt le noir qui eſt en vogue, & même on donne à celui qui eſt de diverſes couleurs la préférence ſur le blanc. En général, la vraie marque du bon cinnamome, c'eſt qu'il ne ſoit point raboteux (18), & qu'il ſe briſe difficilement lorſqu'on en frotte deux morceaux l'un contre l'autre. Celui qui eſt mou, ou dont l'écorce ſe ſépare d'elle-même (19), eſt le plus mauvais de tous.

Le Roi des Gébanites regle lui ſeul la valeur du cinnamome ; & il le vend ſur ce pied-là dans une foire qu'il fait annoncer exprès. La livre coûtoit anciennement mille deniers (20) ; dans la ſuite le prix a augmenté de moitié (21), les barbares ayant, dit-on, brûlé par dépit pluſieurs forêts de cinnamome. Tou-

ques manuſcrits portent *labitur* ; d'autres *labit*. Il y a à préſumer que Pline a écrit *labat* ; d'où s'eſt formé d'abord la leçon vicieuſe *labit*, qu'on aura cherché à rectifier, en lui ſubſtituant *labitur*.

(20) Quatre cents livres de notre monnoie.

(21) C'eſt-à-dire que le prix a été porté juſqu'à quinze cents deniers ; ce qui revient à ſix cents livres de notre monnoie.

ſylvis irâ barbarorum. Id acciderit ob iniquitatem præpotentium, an fortè, non ſatis conſtat. Auſtros ibi tam ardentes flare, ut æſtatibus ſylvas accendant, invenimus apud auctores. Coronas ex cinnamo interraſili auro incluſas, primus omnium in templis Capitolii atque Pacis dicavit Imperator Veſpaſianus Auguſtus. Radicem ejus magni ponderis vidimus in palatii templo, quod fecerat divo Auguſto conjux Auguſta, aureæ pateræ impoſitam : ex qua guttæ editæ annis omnibus in grana durabantur, donec id delubrum incendio conſumptum eſt.

(22) C'eſt le ſens du mot *auctores*, qui, dans la bonne latinité, ne ſignifie pas ſimplement, comme dans le Latin moderne, *un Ecrivain*, & ce que nous entendons communément par un *Auteur*, mais un Ecrivain faiſant autorité, un Ecrivain dont le témoignage eſt apporté en preuve de ce qu'on avance. De là cette tournure ſi fréquente chez Pline, *Varro auctor eſt, Nigidius auctor eſt*, c'eſt-à-dire, *il réſulte de l'autorité de Varron, de Nigidius, que*, &c.

(23) *Interraſili*, c'eſt-à-dire *partim cælato, partim raſo*, &c. Ecoutons le Pere Hardouin d'après Ducange : *Sic* interraſa *vaſorum latera dixit lib.* 33, *ſect.* 49. Interraſum *marmor, lib.* 35, *ſect.* 1. *Papias :* Interraſilis, anaglypha, ſculpta. *Will. Brito, in Vocabul.* Interraſile dicitur interpolatum cælaturâ, & plano. Planum enim inter cælaturas, quaſi raſum videtur. *Raſili igitur interraſile opponitur, quod ſubinde cælaturâ & plano variatur ac diſtinguitur. Alexander :*

Quod nunc ſculpturis, nunc planitiâ variatur,
Hoc & non aliud opus interraſile dicas.

Anonymus de geſtis Conſtantini M. Laminam auream juſſit interraſilem fieri. *Anaſtaſius Bibl. in Leone III :* Hic idem Præſul fecit . . . crucem anaglypham interraſilem ex argento puriſſimo. *Plura apud V. Cl. Ducangium in Gloſſario vide, unde iſta ferè decerpſimus.*

(24) J'ai déja fait obſerver que notre cinnamome du commerce, connu autrement ſous le nom de *cannelle*, n'eſt point le cinnamome des Anciens. C'eſt le ſentiment poſitif de Pancirol, livre *des choſes mémorables*, tit. 9, page 28. Charaſius, *Pharmac.* p. 293, nous avertit auſſi que les Modernes ne connoiſſent d'autre cinnamome que ce qu'ils nomment *de la cannelle*. Mais cette cannelle des Modernes, comme je l'ai fait voir plus haut, n'eſt point la *caſia* ou *caſſia* des Anciens. Ainſi rien ne ſert au Pere Hardouin d'avancer, ſur l'aſſertion expreſſe de Galien, chap. 11, p. 882, que la *caſia* d'élite ſe convertit en cinnamome : car, encore une fois, cette *caſia* des Anciens n'eſt point notre cannelle. Encore moins ajourerons-nous foi à

tefois on ne ſait ſi cela eſt arrivé par la méchanceté des riches marchands, ou bien par haſard; car des Ecrivains (22) dignes de foi témoignent qu'en Ethiopie il ſouffle des vents du midi qui ſont quelquefois ſi chauds, qu'ils enflamment les forêts en été. L'Empereur Veſpaſien eſt le premier qui ait dédié dans le temple du Capitole, & dans celui de la Paix, des couronnes faites de cinnamome incruſtées dans de l'or ciſelé (23). J'ai vu (24) dans un temple (25) que l'Impératrice Livie fit bâtir ſur le mont Palatin, à l'honneur de l'Empereur Auguſte ſon mari, une racine de cinnamome qui étoit très peſante, & qui étoit placée dans une coupe d'or. Cette racine jettoit chaque année certaines gouttes qui ſe durciſſoient & formoient des grains; & ce curieux phénomene dura juſqu'à ce que ce temple fut conſumé par le feu.

Pierre Quiqueran (Ep. Senec. liv. 2, *de laud. provinc.* fol. 58), lorſqu'il prétend, contre l'autorité de Galien, que le cinnamome des Anciens n'eſt, au contraire, que le rebut & la partie la plus vile de nos morceaux de cannelle, laquelle partie cinnamomique ſe reconnoît, dit-il, à une odeur vineuſe. Voici les paroles de ce Savant: *Lites ſint inter litigantes. Ego vidi, tetigi, eſitavi verum atque nativum cinnamomum, frequenter repertum inter ignobiliora fragmenta, ex odore vinoſo facilè ſemper venatus quod quærebam, &c.* Tout ce qu'on peut accorder à Pierre Quiqueran, c'eſt que la cannelle fine des Modernes ne doit point avoir l'odeur vineuſe, & que cette odeur, dans les morceaux où elle ſe trouve, annonce des morceaux de la premiere écorce de l'arbre qui produit notre cannelle; car la cannelle fine eſt, en effet, la ſeconde, & non la premiere écorce de cet arbre, auquel les Modernes ont donné le nom de *cinnamome*, dans le préjugé que cet arbriſſeau eſt le même que le *cinnamomum* des Anciens, faute de faire attention que notre *cinnamome* eſt une production de l'Inde, au lieu que le *cinnamomum* de Pline eſt une production d'Arabie. Ne nous flattons donc point d'avoir aujourd'hui dans le commerce ni vrai *cinnamomum* ni vraie *caſia*, notre cinnamome & notre cannelle étant évidemment des drogues différentes de celles-là. Quant au *cinnamomum* des Anciens, Galien en fait mention en divers endroits de ſes ouvrages; & au livre des *Antidotes*, chapitre 13, p. 844, il témoigne en avoir vu dans la caſſette de Trajan & des autres Empereurs juſqu'à Sévere, dont il étoit contemporain.

(25) Ce temple fut érigé par Livie & par Tibere, ſelon Dion, liv. 56, p. 600.

Frutex & caſia eſt, juxtaque cinnami campos naſcitur: ſed in montibus craſſiore ſarmento, tenui cute veriùs, quàm cortice, quem, contra atque in cinnamo, labare & exinaniri pretium eſt. Amplitudo frutici trium cubitorum. Color triplex. Cùm primùm emicat, candidus pedali menſurâ: dein rubeſcit addito ſemipede: ultrà nigricans. Hæc pars maximè laudatur, ac deinde proxima: damnatur verò candida. Conſecant ſurculos longitudine binûm digitorum: mox præſuunt recentibus coriis quadrupedum ob id interemptarum, ut iis putreſcentibus vermiculi lignum erodant, & excavent corticem tutum amaritudine. Probatur recens maximè, & quæ ſit odoris molliſſimi, guſtuque quàm maximè fervens potiùs, quàm lento tepore leniter mordens, colore purpuræ, quæque plurima minimum ponderis faciat, brevi tunicarum fiſtulâ, & non fragili. Lactam vocant talem barbaro nomine. Alia eſt balſamodes, ab odore

(26) Voyez, ſur la *caſia* des Anciens, que nous traduiſons ici improprement *cannelle*, notre avant-derniere note. Conſulrez auſſi les premieres notes, tant du chap. 18, que du chapitre 19.

(27) Il paroît que Dioſcoride confondoit déja une ſorte de cinnamome avec la vraie *caſia*; car il articule, contre l'aſſertion expreſſe de Pline & de Théophraſte, *Hiſt. Plant.* livre 9, chap. 5, que la *caſia* a une écorce fort épaiſſe: Ἔχει δὲ φλοιὸν παχύφλοιον. Les détails circonſtanciés dans leſquels Pline entre ici, ne permettent pas de croire que l'erreur ſoit de ſon côté.

(28) Je lis au texte *labare* avec le manuſcrit de Tolede. Les manuſcrits Royaux & Colbertins portent *levare*.

(29) Confirmé par Dioſcoride, livre 1, chap. 12.

(30) Je lis au texte *longitudine binûm digitorum*, & non pas *binûm cubitorum* avec la plupart des Edireurs. La leçon que j'ai ſuivie, & qu'a ſuivi auſſi le Pere Hardouin, eſt celle de tous les manuſcrits. Elle s'appuie d'ailleurs ſur l'autorité expreſſe de Théophraſte, que notre Auteur paroît ſuivre en cet endroit.

(31) La bonne *caſia*, ſelon Dioſcoride, liv. 1, chap. 12, doit être récente, d'odeur vineuſe, aromatique, & d'une ſaveur mordicante. C'eſt cette même odeur vineuſe que cherche Pierre Quiqueran dans ſon prétendu vrai *cinnamomum*, comme nous l'avons vu ſept notes plus haut.

La

La cannelle (26) eſt auſſi un arbriſſeau qui ſe trouve auprès des campagnes où vient le cinnamome. Mais comme elle croît ſur les montagnes, ſes branches ſont plus groſſes. Son enveloppe eſt plutôt une peau mince (27) qu'une écorce ; &, ce qui eſt l'oppoſé du cinnamome, il faut, pour que la cannelle ſoit jugée bonne, que cette enveloppe ſe ſépare (28) d'elle-même, & tombe comme en pouſſiere. L'arbriſſeau dont nous parlons a trois coudées de haut, & il eſt de trois couleurs. Quand il commence à ſortir de terre, & qu'il n'a qu'un pied de haut, il eſt blanc ; enſuite il eſt rouge l'eſpace d'un demi-pied, & plus haut il eſt noir. Cette partie noire eſt la plus eſtimée (29). Après celle-ci, la rouge eſt celle dont on fait le plus de cas ; mais on n'en fait aucun de la blanche. On coupe les rejettons à la longueur de deux doigts (30), puis on les coud dans des peaux de bêtes fraîchement tuées, afin que les vers qui s'y engendrent rongent tout le bois, & ne laiſſent que l'écorce, à laquelle ils n'ont garde de toucher à cauſe de ſon amertume. La bonne cannelle doit être la plus nouvelle (31) qu'il eſt poſſible ; elle doit avoir une odeur extrêmement délicate (32), une ſaveur plutôt brûlante que mordicante, & qui échauffe la bouche plutôt fortement & vivement qu'avec lenteur ; une couleur purpurine, une extrême légéreté : en outre, les tuyaux doivent être courts & difficiles à caſſer (33). Les Barbares appellent *lacta* (34) cette cannelle choiſie. Il y en a une autre qu'on nomme

(32) Vineuſe, ſelon Dioſcoride. Voyez la note précédente.

(33) Difficiles à caſſer, à cauſe de leur peu de longueur ; car la *caſia* eſt fragile en elle-même, comme Pline l'articule plus haut ; & c'eſt pourquoi on la partageoit en rouleaux de deux doigts ſimplement de longueur, afin que par ce moyen elle eût plus de corps. Voy. la troiſieme & la cinquieme note avant celle-ci. Voy. auſſi la note ſuiv.

(34) C'eſt-à-dire corſée, ou qui a du corps. C'eſt une expreſſion Celtoſcythique qui s'étoit introduite, comme beaucoup d'autres, en Orient. Les Suédois l'emploient encore dans ce ſens, ſurtout en bonne part. Ils prononcent *lagd* au lieu de *lact*. Ecoutons le docte Jean Ihre : LAGD *uſurpatur de idoneo corporis habitu. Ita de equo dicimus qui membra bene conformata habet*, HÆSTEN ÆR WAEL LAGD.

ſimili appellata, ſed amara, ideoque utilior medicis, ſicut nigra unguentis. Pretia nulli diverſiora. Optimæ in libras, X. L; cæteris X. V.

De iſocinnamo, & cancamo, ac taro.

CAPUT 20. His addidêre mangones, quam daphnoiden vocant; iſocinnamon cognominatam: pretiumque ei faciunt X. CCC. Adulteratur ſtyrace, &, propter ſimilitudinem corticum, lauri tenuiſſimis ſurculis. Quin & in noſtro orbe ſeritur: extremoque in margine imperii, quà Rhenus alluit, vivit in alveariis apum ſata. Color abeſt ille torridus ſole, & ob id ſimul idem odor.

Ex confinio caſiæ cinnamique & cancamum ac tarum invehitur, ſed per Nabatæos Troglodytas, qui conſidêre ex Nabatæis.

De ſerichato, & gabalio, & de myrobalano.

CAPUT. 21. Eo comportatur & ſerichatum, & gabalium, quæ in-

(35) Vingt livres de notre monnoie.

(36) Quarante ſols de notre monnoie.

(1) Je continue de prévenir que notre cannelle n'eſt point la *caſia* des Anciens.

(2) Ou tenant de la nature du laurier. Dioſcoride écrit que ceux du pays appellent cette *caſia* ἄχυ.

(3) C'eſt-à-dire cinname ſans inégalité, comme eſt l'écorce du laurier.

(4) Environ cent vingt livres de notre monnoie.

(5) Tout ce qu'on en ſait, c'eſt que c'eſt une gomme qui a quelque reſſemblance avec la myrrhe.

(6) C'eſt le bois d'aloès. Il ne croît que dans les Indes.

(7) Nous avons vu au chapitre précédent que les dénominations de *lama*, de *maſtic*, de *ladanum*, &c. trouvent évidemment leur ſolution dans la langue Celtoſcythe ou Slawone; ce qui vient, ſans doute, de ce que les Arabes (dont le nom, ſelon S. Jérôme, ſignifie *Veſpertini*, c'eſt-à-dire Heſpériens étoient une colonie venue d'Occident, comme je l'ai établi par une infinité de preuves. Les mots Naba-

balſamique, parcequ'elle a une odeur de baume; mais elle eſt amere: c'eſt pourquoi elle eſt préférée en médecine, comme la noire vaut mieux pour les parfums. Il n'eſt point de drogue qui ait des prix plus différents. La meilleure ſe vend cinquante deniers la livre (35), les autres cinq deniers (36).

De l'iſocinname, du cancame, & du tarum.

Les commerçants ont encore introduit une autre dénomination de cannelle (1), je veux parler de celle qu'ils nomment daphnoïde (2) & iſocinname (3), & qu'ils vendent trois cents deniers la livre (4). Au reſte, on falſifie la cannelle avec du ſtyrax, & auſſi avec de l'écorce des branches de laurier les plus menues, parcequ'elle reſſemble beaucoup à cette écorce. On trouve des arbres de cannelle juſques dans notre climat, & on en voit ſur la frontiere de l'empire, le long du Rhin, qui ſont plantés auprès des ruches de mouches à miel, & qui ont très bien repris. Il eſt vrai que, n'étant pas ſous un ſoleil brûlant, leur cannelle n'a ni la couleur ni l'odeur de la bonne cannelle.

Le cancame (5) & le tarum (6) viennent des contrées voiſines de celles où croiſſent la cannelle & le cinnamome; & on les apporte à travers le pays des Nabatéens Troglodytes, c'eſt-à-dire des Nabatéens qui ſe ſont établis parmi les Troglodytes.

Du ſerichatum, du gabalium, & du myrobalan.

Outre ces drogues, les Arabes tirent des Nabatéens Troglodytes le *ſerichatum* (7) & le *gabalium* (8), qui croiſſent avec

---

téens ou Arabes *ſerichatum* & *gabalium* trouvent pareillement, dans la langue Slawone, leur ſolution la plus naturelle, y déſignant, l'un une drogue cordiale ou reſtaurant le cœur, l'autre une drogue qui ſe débite en tablettes; témoin les expreſſions Slawones *ſerce*, le cœur, & *gablotek*, tablette. Au reſte, le *ſerichatum* & le *gabalium* ſont encore plus inconnus en Europe de notre tems que du tems de Pline.

(8) Voyez la note précédente.

tra ſe conſumunt Arabes, noſtro orbi tantùm nominibus cognita, ſed cum cinnamo caſiaque naſcentia. Pervenit tamen aliquando ſerichatum, & in unguenta additur ab aliquibus. Permutatur in libras, X. VI.

Myrobalanum Troglodytis, & Thebaidi, & Arabiæ quæ Judæam ab Ægypto diſterminat, commune eſt, naſcens unguento, ut ipſo nomine apparet: quo item indicatur & glandem eſſe arboris, heliotropio, quam dicemus inter herbas, ſimili folio. Fructus magnitudine avellanæ nucis. Ex his in Arabia naſcens Syriaca appellatur, & eſt candida: contrà in Thebaide nigra. Præfertur illa bonitate olei, quod exprimitur: ſed copiâ Thebaica. Inter hæc Troglodytica viliſſima eſt. Sunt qui Æthiopicam iis præferant, glandem nigram, nec pinguem, nucleoque gracili, ſed liquore, qui exprimitur, odoratiori, naſcentem in campeſtribus. Ægyptiam pinguiorem eſſe, & craſſiore cortice rubentem, &, quamvis in paluſtribus naſcatur, breviorem

(9) *Myro-balanos*, en Grec, ſignifie *unguentaria glans*, ou *gland de parfum*. Nous l'appellons *ben*, qui eſt un nom Arabe, ou plutôt un nom Celtique ou Celtoſcythe; car les Arabes, qui n'ont point de *p*, changent cette lettre en *b*: or, *balanos* & *glans*, dans un certain ſens qu'il eſt ſuperflu d'articuler, ſont ſynonymes du mot Latin *penis*, dérivé de notre vieux mot *pen*, qui ſignifie *tête* dans toutes ſortes d'acceptions. Le mot Arabe *ben*, dans le ſens de *glans*, a donc ſa racine dans le mot Celtique *pen*, & n'eſt autre que ce même mot *pen* adouci. Au reſte, il faut bien ſe garder de confondre le *myro-balan*, ou *ben*, avec ces fruits purgatifs, appellés en pharmacie *myrobolans*, & qui ne ſont point des glands odoriférants, mais des eſpeces de pruneaux, dont on diſtingue pluſieurs ſortes, & qui étoient inconnus aux Anciens. Dioſcoride, liv. 4, chapitre 160, appelle le myrobalan Βάλανος μυρεψική. Martial, Epigr. 57, définit ainſi le *myrobalan*:

Quod nec Virgilius nec carmine dixit Homerus,
Hoc ex unguento conſtat & ex balano.

(10) Au liv. 22, chap. 2. Voyez auſſi nos notes ſur le chap. 41 du ſecond livre de Pline, tome 1.

(11) D'où vient le nom Eſpagnol du myrobalan, qui ſe dit en cette langue *avellana della India*. Dioſcoride, livre 4, chap. 160, dit pareillement que le *myrobalan* eſt de la groſſeur d'une aveline. Adrien Junius écrit que le myrobalan s'appelle en Italien *ghiandæ*

le cinnamome & la cannelle ; mais nous n'en connoiſſons que le nom, les Arabes les réſervant pour leur uſage, à l'exception d'une très petite quantité de ſerichatum, qui nous parvient comme par échappée. Il y a des parfumeurs qui mettent de cette drogue dans leurs compoſitions. Elle ſe vend ſix deniers la livre.

Le myrobalan (9) croît dans le pays des Troglodytes, dans la Thébaïde ou haute Egypte, & dans le quartier de l'Arabie qui ſépare la Judée d'avec la baſſe Egypte. Il ne ſert qu'aux parfums, comme ſon nom le marque aſſez, indiquant en même tems que c'eſt une ſorte de gland. Ce gland eſt le fruit d'un arbre dont les feuilles reſſemblent à celles de l'herbe nommée héliotrope, de laquelle nous parlerons (10) en traitant des herbes. Il eſt de la groſſeur d'une aveline. Le myrobalan Arabique (11) eſt blanc ; il prend, dans le commerce, le nom de myrobalan de Syrie ; au contraire, celui de la haute Egypte eſt noir. On préfere (12) le premier, à cauſe de la bonté de ſon huile ; mais le ſecond en rend davantage. Celui du pays des Troglodytes eſt le moins eſtimé. Quelques-uns cependant préferent celui d'Ethiopie aux autres. C'eſt un fruit noir, qui n'eſt pas fort gras (13), & dont le noyau eſt petit ; mais l'huile qu'on en tire a plus de parfum qu'aucune de celles de la même nature. Ce myrobalan croît dans les plaines. On tient que celui d'Egypte eſt plus gras ; que ſon écorce eſt rouge & plus épaiſſe ; qu'il croît (14) dans les marais, & que cependant il eſt plus court & plus ſec que les autres ; que celui d'Arabie, au contraire, eſt verd & plus

unguentaria, en Eſpagnol *avellana della India*, *tartago*, *muja*, *&c.*

(12) Celui d'Arabie, autrement dit de Syrie. Dioſcoride, *ibid.* en porte le même jugement.

(13) Tous les manuſcrits portent *nec pinguem*, & non pas *& pinguem*, comme liſent les Editeurs antérieurs au Pere Hardouin.

(14) Je lis au texte *naſcatur*, la Grammaire paroiſſant l'exiger ainſi. Tous les manuſcrits portent *naſcitur*. Leur accord conſtant me porteroit à croire que Pline avoit écrit : *& quamvis in paluſtribus, naſci durum, breviorem, ſiccioremque.* De *naſci* qui précede, & de *durum*, écrit en abrégé *dur̃*, les copiſtes auront fait *naſcitur*.

ſiccioremque. E diverſo Arabicam viridem ac tenuiorem, &, quoniam ſit montuoſa, ſpiſſiorem. Longè autem optimam Petræam, ex quo diximus oppido, nigro cortice, nucleo candido. Unguentarii autem tantùm cortices premunt: medici nucleos, tundentes affusâ eis paulatim calidâ aquâ.

De phœnicobalano, & calamo odorato.

CAPUT 22. MYROBALANO in unguentis ſimilem proximumque uſum habet palma in Ægypto, quæ vocatur adipſos, viridis, odore mali cotonei, nullo intus ligno. Colligitur autem paulò ante quàm incipiat matureſcere. Quod ſi relinquatur, phœnicobalanus vocatur, & nigreſcit, veſcenteſque inebriat. Myrobalano pretium in libras, x. bini. Inſtitores & fæcem unguenti hoc nomine appellant.

Calamus quoque odoratus in Arabia naſcens, communis Indis atque Syriæ eſt, in qua vincit omnes, à noſtro

(15) Au livre 6, chapitre 28.

(16) Car elle eſt d'une odeur agréable, ſelon Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 4, chap. 2; & au livre *des odeurs.*

(17) Encore une fois, cette préparation médicinale des Anciens n'a rien de commun avec les pruneaux purgatifs appellés *myrobolans* par la Pharmacie moderne.

(1) Nous traiterons des palmiers & des dattes au liv. 13, chap. 4, & de leurs propriétés en Médecine, liv. 23, chap. 6. Pline, liv. 23, chap. 5, obſerve que la datte d'Egypte, qui prend dans le commerce le nom de *myrobalan*, differe des autres myrobalans, en ce qu'elle n'a aucune partie oſſeuſe: *Palma quæ fert myrobalanum, probatiſſima in Ægypto, oſſa non habet reliquarum modo in balanis.* Sur quoi voy. la note 4. Il lui reconnoît pluſieurs propriétés médicinales: *Alvum & menſes ſiſtit in vino auſtero, & vulnera conglutinat, &c.* liv. 23, chap. 5.

(2) Ἄδιψος, *abſque ſiti*, ou *auferens ſitim.* C'eſt un ſédatif pour la ſoif.

(3) Confirmé par Solin, chap. 32, p. 61; & par Dioſcoride, liv. 1, chapitre 148. Ce dernier obſerve que la datte d'Egypte a une grande reſſemblance avec le myrobalan Arabique.

(4) Comme Pline le reconnoît encore au livre 23, chap. 5. Voyez ci-deſſus la note 1. Au reſte cette abſence

menu; & que, comme il croît ſur les montagnes, il eſt auſſi plus compacte; mais que le meilleur de tous eſt celui de la ville de Pétra, de laquelle nous avons parlé ailleurs (15): il a l'écorce noire, & le noyau blanc. Les parfumeurs ſe ſervent ſeulement de l'écorce du myrobalan, & en expriment l'huile (16): mais les médecins emploient (17) les noyaux, & ils les pilent, en les arroſant peu-à-peu d'eau chaude.

Du phœnico-balan, & du calamus odorant.

Les dattes (1) d'Egypte, nommées *adipſes* (2), ne ſervent pas moins aux parfums (3) que les myrobalans. Quand on veut les employer à cet uſage, on les cueille avant qu'elles commencent à mûrir; & alors elles ſont vertes, ont une odeur de pomme de coing, & ſont ſans noyau (4): mais ſi on les laiſſe mûrir, elles deviennent noires, & enivrent ceux qui en mangent (5): dans cet état de maturité, elles ſe nomment *phœnicobalans* (6). La livre de myrobalans coûte deux deniers (7). Les traficants appellent auſſi du nom de ce fruit la lie du parfum que l'on en fait.

Le calamus (8) odorant croît en Arabie, aux Indes & en Syrie. Mais celui de Syrie eſt le meilleur de tous, & croît à cent cinquante ſtades (9) de la mer Méditerranée. Ce calamus & le jonc odorant (10) croiſſent dans une vallée d'une étendue

---

de noyau dans le myrobalan d'Egypte vient de ce qu'on cueille ce fruit avant que le noyau ait acquis ſa conſiſtance, comme l'articule Dioſcoride, *ibid.* & comme l'inſinue Pline, en ajoutant que lorſque le myrobalan d'Egypte eſt mûr, il prend le nom de *phœnicobalan*; ce qui ſignifie *myrobalan muni de ſon noyau*, ou *datte nuclée*, *datte à noyau*.

(5) Qui en mangent avec excès, comme le dit Dioſcoride, *ibid.*

(6) Ou *dattes nuclées*. Voyez la note 1 & la note 4.

(7) Seize ſols de notre monnoie.

(8) C'eſt le *calamus aromaticus* du commerce. Le véritable eſt très rare. Les droguiſtes lui ſubſtituent l'*acorus verus*, qui vient de la Tartarie.

(9) A dix-huit mille ſept cents cinquante pas.

(10) C'eſt le *juncus odoratus* du com-

mari centum L ſtadiis. Inter Libanum montem, aliumque ignobilem, non (ut quidam exiſtimavêre) Antilibanum, in convalle modica juxta lacum, cujus paluſtria æſtate ſiccantur, tricenis ab eo ſtadiis, calamus & juncus odorati gignuntur. Sanè enim dicamus & de junco, quamvis alio herbis dicato volumine, quoniam tamen hic unguentorum materia tractatur. Nihil ergo à cæteris ſui generis differunt aſpectu : ſed calamus, præſtantior odore, ſtatim è longinquo invitat, mollior tactu; meliorque qui minùs fragilis, & qui aſſulosè potiùs quàm raphani modo frangitur. Ineſt fiſtulæ araneum, quod vocant florem. Præſtantior eſt, cui numeroſius. Reliqua probatio, ut niger ſit. Damnatur aliubi. Melior, quo brevior, craſſiorque, & lentus in frangendo. Calamo pretium in libras, XI; junco, XV. Traduntque juncum odoratum & in Campania inveniri.

Diſceſſimus à terris Oceanum ſpectantibus ad convexas in noſtra maria.

---

merce. Il nous vient de l'Arabie Nabatéenne, pays d'où les Anciens le tiroient auſſi du tems de notre Auteur, comme il le dit lui-même au livre 21, chap. 18, où il obſerve que le calamus Nabatéen eſt ſurnommé *theuchites*. Voyez M. Valmont de Bomare au mot *Schænante*. Conſultez auſſi la deſcription du *calamus odoratus* chez Charaſius, *Pharmac.* p. 315.

(11) Théophraſte, *Hiſt. Plant.* livre 9, chap. 7, s'exprime dans les mêmes termes.

(12) C'eſt-à-dire trois mille ſept cents cinquante pas.

(13) Voyez la note 10.

(14) Au livre 19, & dans pluſieurs des livres ſuivants. Il reparle du jonc odorant au livre 21, chap. 18.

(15) Confirmé par l'Interprete d'Oribaſius, liv. 11, p. 20; & par Dioſcoride, liv. 1, chap. 17.

(16) Confirmé par Dioſcoride, qui appelle cette bourre ἀραχνίον, c'eſt-à-dire une ſorte de réſeau en forme de toile d'araignée; cette expreſſion, employée par Dioſcoride, l'eſt auſſi par Serapion, chap. 205, & par Oribaſius, *ibid.*

(17) Il doit être noir quand il vient

médiocre,

médiocre, entre le Liban (11) & une autre montagne peu connue, qui n'eſt pas l'Antiliban, comme quelques-uns ſe l'étoient figuré, & à trente ſtades (12) d'un lac, des eaux duquel ſe forme un marais qui tarit en été. Comme je traite ici des parfums, j'en prends occaſion de parler du jonc odorant (13), quoique je doive traiter ſéparément des herbes dans un autre livre (14). Le calamus aromatique & le jonc odorant ne different en rien des autres joncs & roſeaux pour la figure extérieure: mais le calamus a une odeur plus agréable que le jonc, & qui ſe fait ſentir de fort loin; il eſt auſſi plus mou au toucher. Le meilleur eſt celui qui ſe caſſe le moins facilement, & qui s'en va plutôt en divers éclats (15) que de rompre net, comme fait le raifort, par une ſeule disjonction. Il y a dans le tuyau du calamus une eſpece de bourre (16) qu'on appelle la fleur; & plus un tuyau a de cette bourre, plus il eſt eſtimé. D'ailleurs le bon calamus doit être noir (17): cependant en d'autres endroits on n'eſtime pas celui qui eſt de cette couleur. Les cannes les meilleures ſont celles qui ſont les plus courtes, les plus groſſes & les plus ſouples quand on veut les rompre (18). La livre du calamus aromatique coûte onze deniers (19), & celle du jonc odorant en coûte quinze (20). On dit qu'il ſe trouve auſſi du jonc odorant dans la Campanie.

Mais il eſt tems de quitter les régions qui regardent l'Océan, pour venir à celles qui confinent à notre mer Méditerranée.

---

de Syrie. Cette couleur eſt d'une mauvaiſe marque quand il vient d'ailleurs. Le calamus de l'Inde doit être blanchâtre, ſelon Dioſcoride & Oribaſius, *ibid.*

(18) Quand on veut les briſer ſous la dent; comme l'inſinue Dioſcoride, *ibid.*

(19) Quatre livres huit ſols de notre monnoie.

(20) Six livres de notre monnoie.

De ammoniaco & ſphagno.

CAPUT 23. ERGO Æthiopiæ ſubjecta Africa hammoniaci lacrymam ſtillat in arenis ſuis (inde nomine etiam Hammonis oraculo, juxta quod gignitur arbor) : quam metopion vocant, reſinæ modo aut gummi. Genera ejus duo : thrauſton, maſculi thuris ſimilitudine, quod maximè probatur : alterum pingue & reſinoſum. Quod phyrama appellant, adulteratur arenis, velut naſcendo apprehenſis. Igitur quàm minimis glebis probatur, & quàm puriſſimis. Pretium optimi in libras, aſſes XL.

Sphagnos infra eos ſitus in Cyrenaica provincia maximè probatur, alii bryon vocant. Secundum locum obtinet Cyprius, tertium Phœnicius. Fertur & in Ægypto naſci ; quin & in Gallia : nec dubitaverim ; ſunt enim hoc nomine cani arborum villi, quales in quercu maximè videmus,

(1) Appellée dans le commerce *gomme ammoniaque.*

(2) *Ammos*, en Grec, ſignifie ſable.

(3) Ce nom de Jupiter a paru à pluſieurs Savants pouvoir venir auſſi de la figure de belier ſous laquelle on repréſentoit le Jupiter Libyque. *Amnos*, en Grec, ſignifie un agneau ; *amal*, en ancien Celtique, un belier, un mouton, &c.

(4) C'eſt-à-dire cryſtalline, tranſparente. Racines, *μίτα*, *trans*, & *ὠπάζομαι*, *video*, *ſpeculor* ; car ce mot *metopiôn* n'a point rapport ici au mot Grec *μέτωπον*, le front.

(5) Dioſcoride l'appelle *thrauſma* ; c'eſt une dénomination équivalente.

(6) Je lis au texte *Quod phyrama appellant, adulteratur arenis.* Les autres Editeurs, ſans en excepter le Pere Hardouin, font de *quod phyrama appellant* la fin de la phraſe précédente. Je crois m'être plus rapproché de l'eſprit de Pline.

(7) Dioſcoride, liv. 1, chap. 20, l'appelle *ſplachnon* ; Heſychius *ſphacos* & *phaſcos* ; d'autres *ſphagnos*, comme notre Pline ; en François, *mouſſe* ; en Allemand, *moſz* ; en Belgique, *mos*, *moſche* ; en Italien, *muſco* ; en Eſpagnol, *moho*, &c. Pline dit qu'on donne auſſi à cette ſubſtance le nom de *bryon*. C'eſt une dénomination Celtoſcythe qui ſignifie ligature, bracelet, carcan. Ecoutons le docte Suédois Jean Ihre : *Video vocem antiquam brynia de manicis lorica, de ocreis, &c. & de qualibet armatura uſurpari.* Ainſi c'eſt un nom qui ſignifie *ce qui étrangle l'arbre* ; conjecture confirmée par le mot *ſphagnos*, ſorte d'équivalent de *bryon*, qui ſignifie jugu-

De l'ammoniac & du ſphagnos.

La partie même de l'Afrique qui eſt au deſſous de l'Ethiopie produit dans ſes ſables l'ammoniac (1), gomme ainſi appellée du nom du ſable (2) : & Jupiter lui-même tire ſon nom d'Ammon (3) de ces mêmes ſables d'Afrique, au milieu deſquels eſt ſitué le temple où ſe rend ſon oracle ; temple voiſin lui-même du territoire où croît l'arbre qui donne la gomme dont nous parlons. Elle ſe nomme auſſi (4) *metôpion*. Il y en a de deux ſortes : l'une, diſtinguée par le nom de *thrauſton* (5), c'eſt-à-dire briſée, reſſemble à de l'encens mâle ; & c'eſt la meilleure : l'autre eſt graſſe & réſineuſe. Celle qu'on nomme *phyrama* (6), c'eſt-à-dire mêlange, eſt une falſification qui ſe fait avec du ſable, qu'on ſuppoſe s'être mêlé naturellement à cette drogue ſur le lieu même qui la produit. Voilà pourquoi la gomme ammoniaque, pour être telle qu'il convient, doit être en morceaux très petits & très nets. La meilleure gomme ammoniaque ſe vend quatre deniers la livre.

Au deſſus de cette contrée, c'eſt-à-dire dans la Cyrénaïque, on trouve une mouſſe odorante que les Grecs appellent ſphagnos (7), ou bryon (8), & qui eſt la meilleure de toutes. Enſuite on priſe le plus celle de Chypre, & en ſous-ordre celle de Phénicie. On dit qu'il en croît auſſi en Egypte, & même dans les Gaules : c'eſt de quoi je ne doute point ; car on donne ce nom de bryon (9) ou ſphagnos à ces barbes blanches que nous voyons attachées aux arbres, & principalement aux chênes (10),

laire, ou le vaſe que l'on met ſous le cou de la victime qu'on égorge, pour recevoir ſon ſang. Ainſi *ſphagnos* ſignifie *ce qui étrangle l'arbre*, & bryon *ce qui l'égorge*. Pline reparlera du *bryon* au comment du dernier chapitre de ce livre.

(8) Voyez la note précédente.

(9) Oribaſius, liv. 11, p. 193.

(10) Aux chênes, aux cedres, & aux peupliers blancs, ſelon Dioſcoride, *ibid.* Oribaſius, *ibid.* & liv. 6, *de facult. ſimpl. medic.* p. 166. Ajoutez-y l'*egilops* (qui eſt le *fagus* ou *hêtre des Latins*) d'après Pline, liv. 16, chap. 12.

ſed odore præſtantes. Laus prima candidiſſimis, atque altiſſimis; ſecunda rutilis; nulla nigris. Et in inſulis petriſque nati improbantur, omneſque quibus palmarum atque non ſuus odor eſt.

De cypro, & aſpalatho, & maro.

CAPUT 24. CYPROS in Ægypto eſt arbor ziziphi foliis, ſemine coriandri, candido, odorato. Coquitur hoc in oleo, premiturque poſtea, quod cyprus vocatur. Pretium ei in libras, X. V. Optimum habetur è Canopica in ripis Nili nata: ſecundum Aſcalone Judææ: tertium Cypro inſulâ, odoris ſuavitate. Quidam hanc eſſe dicunt arborem quæ in Italia liguſtrum vocetur.

(11) Voyez, ſur le choix des mouſſes, Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 3, c. 9; & Pline lui-même, l. 16, c. 12.

(12) Ce ſont d'ailleurs des eſpeces différentes. Voyez Dalechamp, *Hiſt. Plant.* liv. 11, chap. 59.

(1) La deſcription que Dioſcoride, liv. 1, chap. 20, donne du *cypros*, eſt totalement différente de celle de Pline. Selon l'Auteur Grec, le *cypros* a les feuilles ſemblables à celles de l'olivier, la graine noire & ſemblable à celle du ſureau, &c. Au reſte, il eſt d'accord avec Pline que cet arbre naît aux territoires d'Aſcalon & de Canope. Le cypre eſt, dit-on, très commun en Orient; mais il eſt preſque abſolument inconnu en Europe. Les notions que j'ai pu recueillir à cet égard ſont celles-ci: Les feuilles du cypre reſſemblent à celles du myrte. Ses fleurs ſont par grappes, de couleur cendrée, d'une odeur forte, mais très agréable. Ses feuilles donnent une couleur rouge avec laquelle les femmes du pays ſe teignent les cheveux & les ongles. Les Arabes appellent cet arbre *al henna*. Il en eſt parlé dans l'Ecriture Sainte, & il eſt nommé dans le texte Hébreu *copher*; d'où s'eſt probablement formé ſon nom Grec *cypros*. Voy. les notes 5 & 6. Voyez auſſi l'*Hierobotanicon* de Celſius, tome 1, p. 222.

(2) Dont nous traiterons au liv. 15, chap. 14.

(3) Dont nous traiterons livre 20, chap. 20.

(4) Je lis au texte, avec le P. Hardouin & tous les manuſcrits, *ſemine coriandri, candido, odorato*. Les diverſes leçons contraires à celles-ci ſont des interpolations téméraires d'Hermolaüs Barbatus, & de Dalechamp, qui ſe ſont efforcés, par ces corrections haſardées & qu'aucune autorité ne juſtifie, de concilier, du moins en partie, la deſcription de Pline avec celle de Dioſcoride. Sur une matiere auſſi obſcure, il faut reſpecter le texte de chaque Auteur.

& qui rendent une très bonne odeur. Les plus blanches, & celles qui ſe trouvent au plus haut des arbres, ſont les plus eſtimées (11); &, après celles-ci, les rouges: mais on ne fait nul cas des noires. On rejette auſſi celles qui croiſſent dans les iſles & ſur les pierres (12), & toutes celles qui, au lieu de ſentir la mouſſe, ont une odeur de palmier.

Du cypre, de l'aſpalathe, & du maron.

Le cypre (1) eſt un arbre qui croît en Egypte. Ses feuilles reſſemblent à celles du jujubier (2), & ſa graine à celle de coriandre (3): d'ailleurs elle eſt blanche & odorante (4). On la fait cuire dans l'huile; &, après l'expreſſion, on obtient le parfum appellé cyprin, qui ſe vend cinq deniers la livre. Le meilleur & le plus agréable eſt celui que fournit le cypre de Canope; c'eſt un arbre qui croît ſur les bords du Nil. Le ſecond en qualité eſt celui du cypre d'Aſcalon en Judée. Le troiſieme eſt celui de l'iſle dont l'arbre en queſtion porte le nom. Quelques-uns diſent (5) que le cypre eſt le même arbre que notre troëne (6).

(5) Ils ſe trompent groſſiérement; car le cypre eſt un arbre étranger, au lieu que notre troëne, en Latin *liguſtrum*, dont nous traiterons, liv. 24, chap. 10, n'eſt pas même un arbre, mais un ſimple arbriſſeau qu'on rencontre par-tout. D'ailleurs, ni les feuilles, ni la graine, ni les fleurs du troëne, ne ſont ſemblables à celles du cypre, ſoit qu'on s'attache à la deſcription de Pline, ſoit qu'on ſuive celle de Dioſcoride. Il eſt vrai que quelques Botaniſtes appellent le cypre *troëne d'Egypte*, en Latin *liguſtrum Ægyptiacum*. Voyez l'*Hierobotanicon* de Celſius, tome 1, p. 225; & l'Hiſtorien Joſeph, ſur la *Guerre Judaïque*, liv. 4. Au reſte, je ſoupçonne que l'erreur de ceux qui ont pris le *cypros* pour le troëne, c'eſt-à-dire pour l'arbre nommé *êne* (car *tro*, *troe*, *tree*, &c. ſont des expreſſions ſynonymes qui ſignifient arbre dans preſque toutes les langues dérivées du Celtique), c'eſt que le troëne eſt nommé en Arabe *al henna*: or *al henna* & *al ſena* ſont les noms du troëne en langue Eſpagnole.

(6) Le troëne, comme je l'ai obſervé dans la note précédente, a été confondu avec le cypre, par la raiſon que le cypre ſe nomme *henna* en Arabe, & que *hena* en Eſpagnol, *êne* en François & en pluſieurs autres langues, répond au *liguſtrum* des Latins. Sur quoi conſultons Adrien Junius: *Liguſtrum*, κύπρος putata nonnullis;

In eodem tractu aſpalathos naſcitur, ſpina candida, magnitudine arboris modicæ, flore roſæ. Radix unguentis expetitur. Tradunt, in quocumque frutice curvetur arcus cœleſtis, eamdem quæ ſit aſpalathi ſuavitatem odoris exiſtere: ſed ſi in aſpalatho, inenarrabilem quamdam. Quidam eum eryſiſceptrum vocant, alii ſceptrum. Probatio ejus in colore rufo vel igneo, tactuque ſpiſſo, & odore caſtorei. Permutatur in libras, x. v.

In Ægypto naſcitur & maron, pejus quàm Lydium, majoribus foliis ac variis. Illa brevia ac minuta, & odorata.

quos Maſſarius doctiſſimè refellit, cùm ſit φιλυρία Dioſcoridis; Alemanis *veinhoeltzlin*, *mundtholtz*, *kerngert*, *hartrigel*, *rein weiden*; Belgis, *keelcruyt*, *riinwilgen*, *monthout*; Francis, *troêne*, *freſillon*; Italis, *olivetta*, *olivella*, *guiſtrino*; Hetruſcis, *conaſtello*; Patavinis, *chambroſſene*; Hiſpanis, *al hena*, *alſena*, *&c.* Il eſt à remarquer que les feuilles du cypre, comme nous l'avons obſervé dans la premiere note de ce chapitre, donnent une teinture rouge: or c'eſt cette couleur rouge qui a fait donner au cuivre rouge le nom de *cyprum*, ou *cuprum*, ou *æs cyprium*; en Eſpagnol, *cobro*; en Belgique, *cooper*; en Allemand, *kupffer*, *&c.* & nous avons dit, note 1, que le nom Hébreu du cypre eſt *copher*. D'autre part, *ahenum* ſignifie cuivre ou airain; & ce mot *ahenum* a un ſingulier rapport avec le mot Arabe *alhenna*, & avec le mot Eſpagnol *alhena*, un troêne: en ſorte que tout invite à croire que les arbres qui donnent la couleur rouge ont été nommés, dans les différentes langues, de même que le métal qui rougit, ou de même que certains inſtruments ou vaſes de cuivre de fréquent uſage, qui ont le même nom que ce métal; témoin *ahenum*, un vaſe d'airain, &, dans une autre acception, une chaudiere à teindre les étoffes en couleur de pourpre. C'eſt dans ce dernier ſens que ce mot a été employé par une infinité d'Auteurs; témoins les vers:

Tyrio bis tinctus aheno.

Hunc cole velleribus, quiſquis ahena paras, &c.

Tout cela ſert à expliquer comment il eſt arrivé que des arbres d'eſpeces très différentes aient eu, en divers pays, des noms ſemblables, tirés de leur rapport commun avec l'un des caracteres diſtinctifs du cuivre, qui eſt ſa rougeur.

(7) Dont nous traiterons, liv. 24, au commencement du chap. 13.

(8) En Egypte.

(9) Pline, au liv. 24, chap. 13, le définit une épine ſauvage de l'Orient.

(10) Er principalement l'aſpalathe & le nerprun, s'il en faut croire Ariſtote, ſect. 12, probl. 3, p. 746. Voyez auſſi Théophraſte, *de cauſis*, liv. 6, chap. 25, p. 382; & Pline lui-même, liv. 21, chap. 7. Il y a tout lieu de croire que ceci eſt un préjugé.

L'aſpalathe (7) croît dans le même pays (8). C'eſt un petit arbre épineux (9), qui a l'écorce blanche, & dont la fleur reſſemble à la roſe. La racine s'emploie dans les parfums. On dit que tout arbriſſeau (10) ſur lequel ſe courbe l'arc-en-ciel, acquiert une odeur auſſi agréable que celle de l'aſpalathe; mais que s'il ſe courbe ſur l'aſpalathe, il lui en communique une qui eſt délicieuſe. Quelques-uns appellent l'aſpalathe *eryſiſceptron* (11), d'autres ſimplement *ſceptron*. Le bon aſpalathe doit être roux, ou de couleur de feu. Il doit de plus être maſſif, & avoir une odeur de *caſtoreum* (12). Son prix eſt de cinq deniers la livre.

Le *maron* (13) croît auſſi en Egypte; mais il n'eſt pas ſi bon que celui de Lydie. Celui d'Egypte a les feuilles plus grandes & de diverſes couleurs; au lieu que le maron de Lydie les a courtes, menues & odorantes.

(11) Comme qui diroit *Iridis ſceptrum*, le ſceptre d'Iris, le ſiege de l'arc-en-ciel: c'eſt du moins l'interprétation que donnent de cette dénomination quelques Critiques. Cette même dénomination Grecque ſe trouve chez Dioſcoride, livre 1, chap. 76: c'eſt pourquoi, ni Rhodiginus, l. 22, chap. 31, ni Saumaiſe, ſur Solin, p. 1020, ne ſont recevables lorſqu'ils propoſent de lire *iri ſceptrum*, au lieu de *eryſi-ſceptrum*. Au reſte, l'interprétation que font quelques Savants de *eryſi-ſceptrum* par *ſceptre d'Iris*, me paroît des plus haſardées. Ἐρυσίπολις ſignifie *patrona urbis* chez Homere: ἐρυσίπτολος ſignifie donc *patrona, ſeu cuſtos ſceptri*, le garde-ſceptre, ou, *vice verſâ*, le ſceptre de garde; ce bois étant aromatique, & du nombre des bois incorruptibles, ou cenſés comme tels. Auſſi l'aſpalathe étoit-il nommé le *ſceptre par excellence*, comme en convient ici Pline, puiſqu'il ajoute qu'on le nommoit auſſi tout ſimplement *ſceptre*.

(12) Pline a parlé du *caſtoreum*, liv. 8, chap. 30; il reparlera ſouvent de ſes propriétés dans les livres ſuivants.

(13) Il retient ſon nom dans le commerce. On le cultive dans quelques jardins. Le Pere Hardouin écrit l'avoir reconnu au Jardin du Roi, & avoir trouvé très exacte la deſcription qu'en donne Charaſius, *Pharmac.* p. 382. Conſultez M. Valmont de Bomare, au mot *Marum*. Ce Savant diſtingue deux ſortes de plantes nommées ainſi; ſavoir, le *vrai marum*, ou *marum de Cortuſus*, ou *marjolaine de Crete* (elle eſt fréquente en Provence); & le *marum maſtich*, qu'on eſtime inférieur au précédent: il vient de lui-même dans les pays chauds, & on le cultive en Eſpagne. Le vrai *marum* n'a qu'un pied de haut, le *marum maſtich* en a deux. Les feuilles de l'un & de l'autre reſſemblent aſſez à celles du ſerpolet, &c.

De balſamo, & opobalſamo, xylobalſamo, & ſtyrace, & galbano.

CAPUT 25.

SED omnibus odoribus præfertur balſamum, uni terrarum Judææ conceſſum, quondam in duobus tantùm hortis, utroque regio, altero jugerum xx non ampliùs, altero pauciorum. Oſtendêre arbuſculam hanc Urbi Imperatores Veſpaſiani. Clarumque dictu, à Pompeio Magno in triumpho arbores quoque duximus. Servit nunc hæc, & tributa pendit cum ſua gente : in totum aliâ naturâ, quàm noſtri externique prodiderant; quippe viti ſimilior eſt, quàm myrto. Malleolis ſeri dicitur, nuper vincta, ut vitis : & implet colles vinearum modo, quæ ſine adminiculis ſe ipſæ

(1) Le baume, *balſamum*, a le même nom dans preſque toutes les langues connues. Le baume dont il eſt queſtion ici, eſt le *balſamum verum* du commerce. » L'arbriſſeau dont il dé» coule (écrit M. Valmont de Bo» mare) s'éleve à la hauteur du troê» ne, porte des feuilles ſemblables à » celles du lentiſque, & des fleurs » purpurines, odorantes, blanches, » & en étoiles. Les ſemences ſont » renfermées dans des follicules rou» geâtres, & on en exprime une li» queur jaune ſemblable à du miel, » d'un goût âcre & aromatique, & » d'une odeur approchante de celle » du citron. Comme cette liqueur eſt » précieuſe, on la falſifie ſouvent » avec du baume de Canada & l'huile » eſſentielle du citron, ou avec de la » térébenthine fine, ou autres dro» gues; tromperie qui peut ſe con» noître à l'odorat & au goût ».

(2) Cette aſſertion poſitive de Pline, comparée avec ce que dit Dioſcoride, que de ſon tems on cultivoit le baume en Egypte, pourroit donner lieu de penſer que Dioſcoride eſt un Auteur poſtérieur à Pline. Mais il paroît qu'en cet endroit Pline ne fait que tranſcrire Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 9, chapitre 6. Au reſte, les traditions portent que, lors de l'invaſion des Turcs dans la Judée, ces arbres y furent détruits; mais qu'un Sultan en fit apporter de l'Arabie Heureuſe dans ſes jardins, où ils ſont cultivés ſoigneuſement, & gardés par les Janiſſaires. Le vrai baume prend aujourd'hui les noms de *baume de Judée, d'Egypte, du Grand Caire, de la Mecque, de Syrie, de Gilead, de Conſtantinople*, & de *baume blanc*. » Les Anciens, écrit » M. Valmont de Bomare, ne re» cueilloient que le baume qui dé» couloir de lui-même, ou par inci» ſion. Mais aujourd'hui on en re» cueille de trois eſpeces. Celui qui

Du

Du balſamum (ou baume), de l'opo-balſamum, du xylo-balſamum, du ſtyrax, & du galbanum.

MAIS, de toutes les bonnes odeurs, la plus eſtimée c'eſt le baume (1). L'arbre qui produit cette précieuſe liqueur ne croît que dans la ſeule Judée (2) : anciennement même on ne l'y trouvoit que dans deux jardins qui appartenoient tous deux aux Rois du pays, & dont l'un ne contenoit que vingt arpents, & l'autre encore moins. Les Empereurs Veſpaſien & Titus ont fait voir cet arbre (3) à Rome. Car, ce qui eſt remarquable, nous avons mené juſqu'à des arbres en triomphe, depuis que le grand Pompée (4) en a donné l'exemple. Maintenant l'arbre du baume eſt eſclave & tributaire avec toute la nation Judaïque. Du reſte, il eſt tout autre que les Latins & même les Grecs ne l'ont décrit; car il reſſemble plus à la vigne qu'au myrte. On le plante par marcottes (5), ainſi que la vigne, & on le lie d'abord comme un jeune cep : enſuite il n'a plus beſoin d'appui, & il couvre les côteaux, de la même façon que les vignes (6) qui ſe ſoutiennent ſans échalas. On le

» découle des arbres eſt très rare dans » ces pays-ci, parcequ'il eſt employé » par les Grands de la Mecque & de » Conſtantinople. L'autre eſpece eſt » celle qui ſurnage à la premiere ébul- » lition, & qui ſurnage ſur l'eau dans » laquelle on fait bouillir les ra- » meaux & les feuilles du baumier. » Cette ſeconde eſpece eſt comme une » huile limpide & fluide, & eſt réſer- » vée pour l'uſage des dames Tur- » ques, qui s'en ſervent pour adoucir » la peau ; auſſi ne nous parvient-elle » que par le moyen des Grands, qui » en font des préſents. L'huile qui » ſurnage après la premiere ébulli- » tion, eſt la plus épaiſſe & la moins » odorante. Elle eſt apportée par les » caravanes ; & c'eſt le baume blanc » le plus commun ». Conſultez, chez le même Savant, les propriétés merveilleuſes du baume contre la peſte, contre la ſtérilité, & pour le traitement des plaies.

(3) Tous les manuſcrits portent *arbutum* ; les éditions, *arbuſculam*.

(4) Nous avons vu, au chapitre 4, que Pompée, dans ſon triomphe Mithridarique, fit voir de l'ébene.

(5) Solin, chap. 35, p. 65.

(6) Juſtin, liv. 36, écrit que le baumier ſe cultive & ſe traite comme la vigne.

ſuſtinent. Tondetur ſimiliter fruticans, ac raſtris niteſcit, properatque naſci, intra tertium annum fructifera. Folium proximum rutæ, perpetuâ comâ. Sævière in eam Judæi, ſicut in vitam quoque ſuam. Contra defendêre Romani, & dimicatum pro frutice eſt. Seritque nunc eum fiſcus: nec unquam fuit numeroſior, aut procerior. Proceritas intra bina cubita ſubſiſtit.

Arbori tria genera. Tenui & capillaceâ comâ, quod vocant eutheriſton. Alterum ſcabro aſpectu, incurvum, fruticoſum, odoratius: hoc trachy appellant. Tertium eumeces, quia eſt reliquis procerius, lævi cortice. Huic ſecunda bonitas, noviſſima eutheriſto. Semen eſt vino proximum guſtu, colore rufum, nec ſine pingui: pejus in grano, quod levius atque viridius. Ramus craſſior quàm myrto. Inciditur vitro, lapide, oſſeiſve cultellis. Ferro lædi vitalia odit; emoritur protinus, eadem amputari ſupervacua patiens. Incidentis manus libratur artifici temperamento, ne quid ultra corticem violet.

(7) Il garde toujours ſon feuillage. Voyez Théophraſte, *Hiſt. Plant.* livre 9, chap. 6.

(8) *Jam nobis latiſſimi colles ſudant balſama.* Solin, *ibid.*

(9) Confirmé par Siméon Sethi, tit. *de balſamo.*

(10) Confirmé par Dioſcoride, livre 1, chap. 18. Et c'eſt à tort, obſerve le Pere Hardouin, que Saumaiſe accuſe ici Pline d'erreur, dans ſon ouvrage intitulé *Præfatio ad Plinium*, p. 96.

(11) Juſtin, liv. 36, entend ceci des feuilles de l'arbre; mais Pline, Dioſcoride, & Théophraſte, s'accordant à donner au baumier des feuilles ſemblables à celles de rue, je penſe, avec le Pere Hardouin, que par cette chevelure (*coma*) il faut entendre les *ſcions* longs & déliés que pouſſe l'arbre; & c'eſt ce qu'exprime la dénomination Grecque *eutheriſtos*, id eſt, *qui facilè amputatur*, qui ſe taille aiſément.

(12) Ce qu'exprime ce nom même de *trakhy*.

(13) Εὐμήκης, *procerum.*

(14) *Semen* doit s'entendre ici du fruit même de l'arbre, ſelon le Pere Hardouin, qui en juge ainſi par la comparaiſon du paſſage de Pline avec celui de Dioſcoride, *ibid.* car ce dernier ſe ſert du mot Grec καρπὸς, qui

taille auſſi, comme la vigne, quand il pouſſe trop de branches; & il veut pareillement être béché. Il croît fort vîte, & fructifie dès la troiſieme année. Ses feuilles approchent de celles de la rue; & il en eſt toujours chargé (7). Les Juifs voulurent exercer leur fureur contre ces arbres, ainſi qu'ils faiſoient contre eux-mêmes; mais les Romains les défendirent, & l'on combattit alors pour des arbriſſeaux. A préſent les arbres du baume ſont réunis au domaine impérial, qui les fait cultiver; & jamais ils ne furent ni plus nombreux (8) ni plus hauts: cette hauteur, au reſte, ne paſſe pas deux coudées (9).

Les arbres dont nous parlons ſont de trois ſortes (10). L'un, nommé *eutheriſte*, jette des ſcions (11) preſque auſſi minces que des cheveux: l'autre, appellé *trakhy*, eſt raboteux (12) & courbe; il jette beaucoup de branches, & a le plus d'odeur. On nomme le troiſieme *eumekès* (13), parcequ'il eſt le plus haut; ſon écorce eſt liſſe & polie. Ce dernier eſt le meilleur après le *trakhy*; & conſéquemment l'*eutheriſte* eſt le moins bon de tous. Le fruit (14) du baumier a un goût qui approche de celui du vin. Il eſt roux & un peu gras. Plus il eſt léger & verd, moins il eſt eſtimé. Ses branches ſont plus groſſes que celles du myrte. Pour avoir le baume, on fait une inciſion à l'écorce de l'arbre avec du verre, avec une pierre, ou avec un os tranchant. Il eſt mieux de ne pas ſe ſervir du fer (15), dans la crainte d'entamer le vif; ce qui feroit mourir l'arbre auſſi-tôt. Voilà pourquoi, en faiſant l'inciſion, il faut tellement prendre ſes meſures qu'on n'aille point au delà de l'écorce. Cependant ce même arbre ſouffre très bien qu'on l'émonde.

ſignifie le fruit même, & non pas ſeulement la graine.

(15) Solin, chap. 35, p. 65; Tacite, *Hiſt.* liv. 5, p. 116, vient à l'appui: *Si vim ferri adhibeas, pavent venæ; fragmine lapidis aut teſtæ aperiuntur.* Cependant Théophraſte & Dioſcoride écrivent que l'inciſion ſe fait avec le fer; ce que ne nie point Pline, qui dit ſeulement qu'alors on riſque de bleſſer l'arbre, & de le bleſſer à mort.

Succus è plaga manat, quem opobalſamum vocant, ſuavitatis eximiæ, ſed tenui gutta ploratu, lanis parva colligitur in cornua. Ex his novo fictili conditur, craſſiori ſimilis oleo, & in muſto candida. Rubeſcit deinde, ſimulque dureſcit è tranſlucido. Alexandro Magno res ibi gerente, toto die æſtivo unam concham impleri juſtum erat. Omni verò fœcunditate è majore horto congios ſenos, minore ſingulos, cùm duplò rependebatur argentum. Nunc etiam ſingularum arborum largior vena ter omnibus percutitur æſtatibus, poſtea deputatur.

Et ſarmenta quoque in merce ſunt. DCC. III. amputatio ipſa ſurculuſque veniit intra quintum devictæ annum. Xylobalſamum vocatur, & coquitur in unguentis : pro ſucco ipſum ſubſtituêre officinæ. Corticis etiam ad medicamenta pretium eſt. Præcipua autem gratia lacrymæ, ſecunda ſemini, tertia cortici, minima ligno. Ex hoc buxoſum eſt optimum, quod eſt odoratiſſimum : è ſemine autem maximum & ponderoſiſſimum, mordens guſtu, fervenſque in

(16) Solin, *ibid.*

(17) Pierre Servius, liv. *des odeurs*, p. 10, prouve, contre quelques Modernes, que l'odeur du baume eſt agréable & ſuave.

(18) Ceci eſt ou paroît être emprunté de Théophraſte, *Hiſt. Plant.* liv. 9, chap. 6.

(19) Je lis au texte *Omni verò fœcunditate*, c'eſt à-dire *cùm fœcunditas eſt abſoluta, & omninò perfecta* ; cette leçon eſt celle de tous les manuſcrits. Quelques Critiques liſent en place, *Anni verò fœcunditate.*

(20) Un conge contenoit environ quatre pintes & demie de Paris : par conſéquent ſix conges faiſoient environ vingt-ſept pintes.

(21) Je lis au texte, avec l'élite des manuſcrits, *cùm duplo rependebatur argentum.* Dans quelques autres, au lieu d'*argentum*, on lit *argento* à l'ablatif. Cette leçon peut auſſi paſſer ; auquel cas *rependebatur* ſera à l'impersonnel.

(22) Environ 70 liv. de notre monnoie. Au reſte, je lis DCC. III. avec le Pere Hardouin & tous les manuſcrits ; c'eſt-à-dire *ſeptingentis ſeſtertiis*, & non pas *ſeptingenties ſeſtertiorum*, comme ſe l'eſt figuré Saumaiſe, ſur Solin, p. 593. La plupart des Editeurs liſent DCCC *amputatio*, &c.

(23) *Secundum in pretiis locum poma obtinent.* Solin, chap. 35, p. 65.

L'ouverture étant faite (16), il en ſort un ſuc que les Grecs appellent *opobalſamon*, & qui eſt d'une odeur divine (17) : mais il ne vient que par petites gouttes, qu'on reçoit ſur de la laine, d'où on les retire enſuite par expreſſion, les raſſemblant dans de petites cornes ; après quoi on tranſvaſe la liqueur dans un pot de terre neuf : alors elle reſſemble à une huile épaiſſe ; &, dans cet état de nouveauté, elle eſt blanche : enſuite elle devient rouge, & en même tems dure & tranſparente. Lorſqu'Alexandre le Grand (18) faiſoit la guerre en Judée, tout ce qu'on pouvoit recueillir de baume, dans un des plus longs jours d'été, ne montoit pas au delà de ce que contient une écaille d'huître : & même, dans les années les plus fertiles en baume (19), le plus grand des deux jardins n'en rendoit que ſix conges (20), & le moindre un ſeul : auſſi ſe vendoit-il à double poids d'argent (21). Maintenant on inciſe trois fois chaque été les arbres de baume qui contiennent le plus de cette liqueur, & enſuite on les tond.

Les petites branches qu'on a coupées en tondant ces arbres, entrent auſſi dans le commerce ; & cinq ans après la conquête de la Judée, elles ſe vendirent ſept cents ſeſterces (22). Elles prennent dans le commerce le nom de xylobalſamum, c'eſt-à-dire bois de baume. On fait cuire ce bois pour les compoſitions odorantes, & la Pharmacie l'emploie au lieu de baume. L'écorce elle-même a ſon prix, d'autant qu'on l'emploie en médecine. Mais ce qui eſt le plus eſtimé, c'eſt le baume même, enſuite le fruit (23), après le fruit l'écorce, & en dernier lieu le bois. Le meilleur bois de baume eſt celui qui eſt de la couleur du buis, & qui a le plus d'odeur ; & quant au fruit, le plus exquis (24) eſt celui qui eſt le plus gras & le plus peſant, qui a un goût piquant & qui brûle la bouche. On le falſifie (25) avec de la graine (26) d'hypéricon (27)

(24) Dioſcoride, liv. 1, chap. 18.

(25) Dioſcoride, *ibid.*

(26) Ou plutôt avec une graine ſemblable à celle de l'hypéricon, comme s'explique Dioſcoride, *ibid.*

(27) Nous traiterons de l'*hypéricon* ou *millepertuis*, au liv. 26, vers la fin du chap. 8.

ore. Adulteratur Petræo hyperico : quod coarguitur magnitudine, inanitate, longitudine, odoris ignaviâ, ſapore piperis.

Lacrymæ probatio, ut ſit pinguis, tenuis, ac modicè rufa, & in fricando odorata. Secundus candido colos, pejor viridis craſſuſque, peſſimus niger : quippe, ut oleum, ſeneſcit. Ex omni inciſura maximè probatur quod ante ſemen fluxit. Et aliàs adulteratur ſeminis ſucco, vixque maleficium deprehenditur guſtu amariore : eſſe enim debet lenis, non ſubacidus, odore tantùm auſterus. Vitiatur & oleo roſæ, cypri, lentiſci, balani, terebinthi, myrti, reſinâ, galbano, cerâ cypriâ, prout quæque res fuit : nequiſſimè autem gummi, quoniam ipſum quoque inhæreſcit manu inversâ, & in aqua ſidit ; quæ probatio gemina eſt. Debet ſincerum & inhæreſcere : ſed hoc è gummi areſcere additâ fragili cruſtâ evenit. Et guſtu deprehenditur : carbone verò, quod cerâ reſinâque adulteratum eſt, nigriore flammâ ; nam melle mutatum ſtatim in manu contrahit

(28) Dioſcoride, *ibid.*

(29) Dioſcoride, *ibid.*

(30) Je lis au texte *cypri* avec le Pere Hardouin & l'élite des manuſcrits, appuyés de Dioſcoride. La plupart des Editeurs liſent *cyperi.* Nous avons parlé du cypre au commencement du chap. 24.

(31) Nous avons parlé du lentiſque en traitant du maſtic, chap. 17.

(32) Nous avons parlé du *ben* ou *myrobalan*, au chap. 21.

(33) Nous traiterons du térébinthe, liv. 13, chap. 6.

(34) Nous traiterons du myrte, livre 15, chap. 29.

(35) Nous traiterons de la réſine, liv. 14, chap. 20.

(36) Dont nous traiterons ſur la fin de ce chapitre.

(37) Au lieu de *inhæreſcit*, Saumaiſe lit ici, mais à tort, *inareſcit.* Salm. in Solin. p. 494. Le *baume blanc* qui nous vient d'Amérique s'attache pareillement au revers de la main, écrit le Pere Hardouin, pour en avoir fait l'expérience ; mais il differe du baume blanc de Judée, en ce que d'abord il ſe précipite, à la vérité, au fond de l'eau, mais enſuite il revient à la ſurface ; au lieu que le baume de Judée reſte conſtamment au fond. Cette derniere épreuve indique que le

de Pétra en Arabie. Mais la tromperie ſe reconnoît en ce que cette graine (28) eſt plus groſſe, qu'elle eſt longue & vuide, qu'elle a peu d'odeur, & un goût de poivre.

Le véritable baume doit être gras, ſubtil, un peu roux, & rendre une bonne odeur quand on le frotte entre les mains : c'eſt, dis-je, à ces marques qu'on reconnoîtra le véritable & le meilleur. Le baume blanc tient le ſecond rang en bonté. Celui qui eſt verd & épais n'eſt pas ſi bon. Le noir eſt le moindre de tous ; car il ſe gâte, comme l'huile, en vieilliſſant. On eſtime toujours davantage le baume qui découle avant qu'il y ait du fruit. Au reſte, on falſifie cette précieuſe liqueur avec le ſuc du fruit même ; & il eſt difficile de reconnoître cette falſification : on ne s'en apperçoit qu'à une certaine amertume que le baume pur n'a pas ; car, lorſqu'il eſt naturel, il doit être d'une ſaveur douce, ſans aucune aigreur, & ſeulement avoir une odeur un peu forte. On le ſophiſtique auſſi avec l'huile de roſe (29), de cypre (30), de lentiſque (31), de ben (32), de térébenthine (33), de myrte (34) ; avec la réſine (35), le galbanum (36), le cérat fait de cire & d'huile exprimée du cypre, ſelon l'occaſion. Le mêlange où la fraude ſe montre la plus réfléchie ſe fait avec la gomme ; car celle-ci s'attache (37) au revers de la main, & va au fond de l'eau : or ce ſont là les deux marques du vrai baume. Mais ſi le baume naturel s'attache, en effet, à la main, il n'en eſt pas de même quand on y a mis de la gomme ; car il lui vient alors une petite peau par-deſſus, & il ſe deſſeche. La ſophiſtication du baume ſe reconnoît auſſi par le goût. Celle qui ſe fait par l'entremiſe de la cire ou de la réſine, ſe découvre en jettant de ce baume ſur les charbons ardents ; il rend alors une flamme plus noire : mais ſi on y a mêlé du miel,

vrai baume de Judée eſt plus étroitement combiné, & ſpécifiquement plus peſant qu'aucune autre eſpece de baume : car, de tous les corps huileux, on ne connoît guere que le baume de Judée & l'huile de ſaſſafras qui deſcendent & reſtent ainſi au fond de l'eau.

muſcas. Præterea ſinceri denſatur in tepida aqua gutta ſidens ad ima vaſa; adulterata olei modo innatat: & ſi metopio vitiata eſt, circulo candido cingitur. Summa probatio eſt, ut lac coagulet, in veſte maculas non faciat. Nec manifeſtior alibi fraus: quippe millibus denariûm, ſextarii empti vendente fiſco trecentis denariis, veneunt: in tantum expedit augere liquorem. Xylobalſamo pretium in libras, X. V.

Proxima Judææ Syria ſupra Phœnicen ſtyracem gignit,

(38) Ceci eſt confirmé par Siméon Sethi, tit. *de balſamo*. Voyez la note précédente.

(39) Confirmé par Dioſcoride.

(40) Dioſcoride, liv. 1, chap. 18. Nous avons traité du *metopion* ou gomme ammoniaque, au commencement du chap. 23.

(41) Confirmé par Dioſcoride, *ibid.* & par l'Auteur du livre *de ſimpl. medic. ad Patern.* parmi les *Œuvres de Galien*, tome 13, p. 997.

(42) Environ trois demi-ſeptiers, meſure de Paris.

(43) Cent vingt livres, monnoie de France.

(44) Quatre cents livres de notre monnoie.

(45) Quarante ſols de notre monnoie. C'étoit auſſi le prix du cypre, comme nous l'avons vu, chapitre 24. Au reſte les manuſcrits portent x. v; dans laquelle leçon le premier caractere exprime le mot *denariis*. D'autres liſent, mais à tort, xv, c'eſt-à dire quinze deniers, en ſous-entendant le mot *denariis*, ou le caractere qui doit en tenir lieu.

(46) Les Modernes connoiſſent quatre ſortes de ſtyrax ou ſtorax. Ecoutons M. Valmont de Bomare, qui a traité très ſavamment cette queſtion. » 1°. Le *ſtyrax* ou *ſtorax calamite* eſt » une réſine précieuſe qui découle » d'un arbre connu ſous le nom d'*alibouſier*, *ſtyrax folio mali cotonei*. » Cet arbre eſt de la grandeur d'un » olivier, & croît dans les forêts de » la Provence, autour de la Chartreuſe de Monrieu, à Baugencier, » à Soliers, & entre la Sainte-Baume » & Toulon. Il reſſemble au coignaſſier par ſon tronc, ſon écorce & ſes » feuilles, leſquelles ſont vertes en » deſſus, blanches & velues en deſſous. Ses fleurs ſont d'une ſeule » piece, ſemblables à celles de l'oranger, blanches, odorantes. Son » fruit eſt une baie peu charnue, qui » contient deux noyaux. Ces arbres, » en Provence, ne donnent que très » peu de réſine. On en retire beaucoup de ceux qui croiſſent dans » les pays plus chauds, tels que la » Syrie & la Cilicie. Cet arbre, très » eſtimable dans le printems par la » beauté de ſes fleurs, l'eſt encore davantage par une réſine pure qui découle d'inciſions qu'on fait à ſon » tronc & à ſes branches, & que l'on

les

les mouches y viennent dès qu'on en met ſur la main. En outre, le vrai baume (38), étant jetté dans l'eau tiede, s'épaiſſit, & va au fond du vaiſſeau; au lieu que celui qui eſt falſifié nage ſur l'eau (39) comme de l'huile; & s'il eſt mêlangé avec de la gomme ammoniaque (40), il y aura un cercle blanc tout autour. Enfin, la meilleure marque du vrai baume, c'eſt qu'il faſſe cailler le lait (41), & ne tache point les habits. Du reſte, il n'y a point de marchandiſe où il ſe rencontre plus de tromperie que dans celle-ci; car d'un ſeptier (42) de baume que le domaine de l'Empereur vend trois cents deniers (43), les marchands en retirent mille deniers (44), tant ils augmentent la liqueur primitive par des ingrédients étrangers. Pour ce qui eſt du bois de baume, il coûte cinq cents deniers la livre (45).

La partie de Syrie qui confine à la Judée, & qui eſt au deſſus de la Phénicie, produit le ſtyrax (46) ou ſtorax, aux en-

» vend dans les boutiques des droguiſ-
» tes & des parfumeurs. M. Duha-
» mel nous apprend qu'il tient d'un
» voyageur qu'un petit vermiſſeau
» s'attache à l'aliboufier, ronge ſon
» écorce, & laiſſe, en ſe retirant, un
» trou qui donne iſſue au ſtyrax en
» larmes, qui, par cet accident, dé-
» coule de l'arbre tout ſolide & cou-
» vert d'une ſubſtance farineuſe. La
» réſine du *ſtorax calamite* eſt brillan-
» te, griſâtre, aſſez ſolide, peu graſſe,
» s'amolliſſant ſous la dent, compo-
» ſée de grumeaux ou de miettes blan-
» châtres, ſemblables à des amandes
» caſſées, blanches, enclavées dans
» une réſine grumeleuſe, d'un goût
» réſineux un peu âcre, aſſez agréa-
» ble, d'une odeur de baume du Pé-
» rou, très pénétrante & ſuave. Quand
» cette réſine eſt nouvellement caſſée,
» & que l'on en jette ſur les charbons,
» elle ſe fond promptement ſur le
» feu, s'enflamme dès qu'on l'appro-
» che d'une bougie allumée, & for-
» me une lueur très claire. L'épithete
» de *calamite* lui a été donnée parce-
» qu'on l'apportoit autrefois à Mar-
» ſeille, de la Pamphylie, enveloppée
» dans des roſeaux. 2°. Le *ſtorax*
» *ſtacté* eſt gras, comme mielleux, &
» l'on n'y reconnoît aucunes larmes
» blanches de ce même ſuc réſineux.
» 3°. On trouve dans les boutiques
» du *ſtorax en ſarilles*, lequel n'eſt
» autre choſe qu'une ſciure de bois
» rouge, mêlée avec un peu de *ſtyrax*
» *liquide*, & de *ſtorax ſtacté*: en cet
» état, c'eſt le plus exquis des par-
» fums réſineux: on le préfere même,
» pour brûler, au ſtorax pur; mais on
» choiſit ce dernier pour l'uſage mé-
» dicinal. On croit que c'eſt le véri-
» table *thus Judæorum* que les Mages
» préſenterent au Sauveur du monde.
» Le ſtorax en larmes eſt plus péné-

circa Gabala, & Marathunta, & Caſium Seleuciæ montem. Arbor eſt eodem nomine, cotoneo malo ſimilis, lacrymæ ex auſtero jucundioris, intus ſimilitudo arundinis, ſucco prægnans. In hanc circa Canis ortus advolant pennati vermiculi erodentes: ob id in ſcobe ſordeſcit. Styrax laudatur poſt ſuprà dicta ex Piſidia, Sidone, Cypro, Cilicia; Creta minimè. Ex Amano Syriæ medicis, ſed unguentariis magis. Colos in quacumque natione præfertur rufus, & pinguiter lentus: deterior furfuroſus, & cano ſitu obductus. Adulteratur cedri reſinâ vel gummi, aliàs melle, aut amygdalis amaris: omniaque ea deprehenduntur guſtu. Pretium

» trant que le benjoin. On l'emploie » dans l'aſthme humoral: on le re- » commande, à cauſe de ſa douce » odeur, pour fortifier le cerveau, » pour récréer les eſprits animaux, & » pour calmer les mouvements déré- » glés. On l'emploie utilement dans » les antidotes cordiaux, & dans les » fumigations. On en forme, par li- » quation, des tablettes ou paſtilles » pour parfumer les Egliſes. Les Chy- » miſtes tirent du ſtorax une teinture » & des fleurs, comme ils font avec » le benjoin. 4°. Le *ſtyrax liquide* eſt » le ſuc réſineux que les Arabes ap- » pellent *mitia*, les Turcs *cottermiza*, » les Chinois *roca-malha*, & les Eu- » ropéens *faux ſtorax ſtacté*. Cette ré- » ſine eſt liquide, gluante, peu ou » point tranſparente, d'un gris brun, » d'une odeur forte de ſtorax ſolide, » mais preſque déſagréable, d'un goût » un peu âcre & aromatique. Ce ſty- » rax nous parvient rarement pur. Il » y a une grande diverſité de ſenti- » ments concernant l'origine de cette » ſorte de baume réſineux. Les uns » veulent que ce ſoit une térében- » thine compoſée, ou cuite avec de » l'huile, du vin, &c. D'autres pré- » tendent que c'eſt l'extrait fait par la » décoction des parties de l'arbre du » *liquidambar*. Cependant Jacques » Pétivier, apothicaire de Londres, » & habile Naturaliſte, rapporte (dans » les *Tranſactions philoſophiques de* » *Londres*, n°. 313) que c'eſt le ſuc » d'un certain arbre qu'il appelle *roſa* » *mallos*, qui naît à l'iſle de Cobras, » dans la mer Rouge, éloignée de » trois journées de la ville de Suez. » On enleve, dit cet Auteur, l'écorce » de l'arbre tous les ans: on la pile & » on la fait bouillir dans l'eau de la » mer, juſqu'à la conſiſtance de glu; » enſuite on recueille la ſubſtance ré- » ſineuſe qui nage deſſus. Pour la pu- » rifier, on la diſſout de nouveau » dans l'eau de la mer, & on la paſſe. » On renferme ſéparément dans de » petits tonneaux cette huile ainſi » purifiée, & le réſidu épais qui reſte » après la purification. On tranſporte » ces deux ſortes de *ſtyrax* à Moka,

virons de Gabala (47), de Marathonte, & du mont Caſius de Séleucie. Cette liqueur a un goût gracieux, quoiqu'un peu âpre. L'arbre qui la donne porte le même nom. Il reſſemble au coignaſſier; il eſt creux en dedans, & cette cavité eſt toute remplie de ſuc. Au commencement des jours caniculaires, certains petits vers volants ſe jettent ſur cet arbre, & le rongent: d'où il arrive que la vermoulure, ſe mêlant avec la liqueur, la ſalit & la gâte. Après le ſtyrax de Syrie, on fait cas de celui de Piſidie, de Sidon, de Chypre & de Cilicie: mais celui de Crete n'eſt pas eſtimé. Celui du mont Amanus, en Syrie, eſt employé par les médecins, & encore plus par les parfumeurs. Mais, de quelque endroit que vienne le ſtyrax, on préfere celui qui eſt gras, viſqueux, & de couleur rouſſe (48). Quant à celui qui reſſemble à du ſon, & qui eſt couvert d'une certaine chanciſſure blanche, c'eſt le pire de tous. On falſifie le ſtyrax avec la réſine, ou avec de la gomme de cedre, quelquefois avec le miel, ou avec les amandes ameres. Toutes ces différentes ſophiſtications

» lieu où ſe tient la célebre foire d'A-
» rabie. Ce parfum eſt beaucoup eſ-
» timé chez les Orientaux, qui en font
» grand uſage. Le tonneau, qui con-
» tient quatre cents vingt livres, ſe
» vend depuis cent quatre-vingts juſ-
» qu'à trois cents quatre-vingts livres
» d'argent, ſelon la pureté du ſtyrax.
» Nous avons vu, dans un vaiſſeau
» Turc, un baril de bois de ſtyrax.
» Ce baril avoit été formé, à ce qu'on
» nous aſſura, du tronc de l'arbre
» même qui produit le ſtyrax. Il avoit
» deux pieds de diametre. C'étoit un
» tronc creuſé longitudinalement juſ-
» qu'à l'épaiſſeur du fond inférieur.
» Le fond ſupérieur étoit fait de mor-
» ceaux rapportés. Ce bois étoit peu
» dur, odorant, jaunâtre. On nous
» aſſura encore que, parmi les Orien-
» taux, on fait les ſarcophages ou
» cercueils des Grands avec cette ſorte
» de bois. Le ſtyrax convient ſur les
» contuſions; les plaies & les ulceres
» externes, ſur-tout les ſcorbutiques.
» Il eſt la baſe d'un onguent qui porte
» ſon nom, & dont on ſe ſert fort heu-
» reuſement dans les grands hôpi-
» taux, &c. pour empêcher la pourri-
» ture, & pour prévenir le ſphacele.
» On le preſcrit intérieurement, lorſ-
» qu'il eſt purifié, depuis quarre
» grains juſqu'à ſeize, pour déterger
» & guérir les ulceres internes. Le *ſty-*
» *rax d'Amérique* eſt le *liquidambar*».

(47) Dioſcoride, liv. 1, chap. 79, fait mention du *ſtyrax Gabalite*. Nous avons parlé des différents lieux en queſtion, au liv. 5.

(48) Dioſcoride, *ibid.*

optimo, x. VIII. Exit & in Pamphylia, ſed acrior, minùſque ſuccoſus.

Dat & galbanum Syria in eodem Amano monte è ferula, quam ejuſdem nominis reſinæ modo ſtagonitin appellant. Quod maximè laudant, cartilaginoſum, purum ad ſimilitudinem hammoniaci, minimèque lignoſum. Sic quoque adulteratur fabâ, aut ſacopenio. Sincerum ſi uratur, fugat nidore ſerpentes. Permutatur in libras, x. v. Medicinæ hoc tantùm.

De panace & ſpondylio & malobathro.

CAPUT 26. PANACEM & unguentis eadem gignit, naſcentem & in Pſophide Arcadiæ, circaque Erymanthi fontes, & in Africa, & in Macedonia, ferulâ ſui generis quinque cubitorum, foliis primò quaternis, mox ſenis in terra jacentibus, amplâ magnitudine rotundis, in cacumine verò olea-

(49) Trois livres quatre ſols de notre monnoie.

(50) Il retient ſon nom dans le commerce. Ce mot *galbanum* vient de l'Hébreu *chelbenah*, qui ſignifie la même choſe, & d'où s'eſt formé auſſi le mot Grec χαλβάνη. Le ſuc du galbanum s'appelle en Arabe *chéné*. Le *galbanum* eſt regardé dans l'Ecriture Sainte (*Exod.* chap. 30, verſ. 34) comme un parfum agréable, quoique ſon odeur nous déplaiſe. Mais outre qu'il pourroit y avoir pluſieurs ſortes de galbanum, on ſait qu'une odeur qui choque dans un pays & dans un tems, plaît quelquefois dans un autre. Voyez l'*Hierobotanicon* de Celſius; & conſultez M. Valmont de Bomare, au mot *Galbanum*. Ce ſavant Naturaliſte obſerve que cette gomme-réſine découle avec ou ſans inciſion du *métopion*, plante férulacée ou ombellifere, connue en botanique ſous le nom de *ferula Africana galbanifera*, laquelle croît en Afrique & aux grandes Indes. Cette plante a réuſſi durant quelques années au Jardin Royal de Paris.

(51) Confirmé par Galien, livre *de ſimpl. medic.* p. 240.

(52) Je lis au texte *ſacopenio* avec quelques manuſcrits, & non pas *ſagapeno* avec les autres. En effet, le ſagapenum étoit d'un plus grand prix que le galbanum, & on employoit ce dernier à le falſifier. Voy. le livre *de ſimpl. med. ad Paternianum* parmi les Œuvres de Galien, tome 13, p. 999.

(53) Virgile le dit auſſi, *Géorg.* livre 3, v. 415. Voyez auſſi Nicandre, *in Theriac.* p. 45; & Dioſcoride, *ibid.*

ſe reconnoiſſent au goût. Le meilleur ſtyrax coûte huit deniers la livre (49). Il en croît auſſi dans la Pamphylie ; mais il eſt plus âcre, & il a moins de ſuc.

La Syrie produit auſſi le galbanum (50), ſur le mont Amanus. C'eſt une réſine qui ſort d'une plante férulacée (51) appellée ſtagonite, du nom que porte pareillement ſa réſine. Le meilleur galbanum eſt cartilagineux ; il eſt clair comme la gomme ammoniaque, & ſans mêlange de bois. On le falſifie avec des feves, ou avec du ſacopenium (52). Si l'on brûle du vrai galbanum, ſon odeur chaſſe les ſerpents (53). Il coûte cinq deniers la livre. On ne l'emploie qu'en médecine.

Du panax, du ſpondylion, & du malabathron.

L'OPOPANAX (1), qui ſert pour les parfums, eſt une autre production de la Syrie (2). On en trouve auſſi dans les environs de la ville de Pſophis (3), en Arcadie, & vers les ſources du fleuve Erymanthe, &, en outre, dans l'Afrique & dans la Macédoine. Il ſort d'une plante férulacée, nommée panax (4), qui a cinq coudées de haut. Elle jette d'abord quatre feuilles, enſuite ſix, qui ſont couchées à terre, fort grandes, & rondes : mais celles du ſommet reſſemblent à des feuilles d'olivier. La

(1) Je me ſers du mot uſité aujourd'hui pour déſigner le ſuc de la plante en queſtion, laquelle ſe nomme, dans les boutiques, *panaces*, ou *panax Heracleum* : c'eſt le nom que lui donne Dioſcoride, liv. 3, chap. 55. A l'égard du nom d'*opopanax* donné au ſuc, il eſt emprunté de Galien. Voyez, ſur la plante dont il s'agit, Charaſius, *ibid.* p. 297. Nous aurons occaſion d'en reparler au liv. 25, chap. 4. Conſultez ſa deſcription chez Dodoneus, p. 305. Il l'appelle *un autre ſpondylium*. Le Pere Hardouin écrit avoir reconnu au Jardin du Roi le *panaces Heracleum*. M. Valmont de Bomare lui donne, dans ſa Table, le nom de *grande berce*, ſans doute pour le diſtinguer de la berce propre, qui eſt le *ſpondylion*, dont Pline va parler enſuite. Ce Moderne a négligé de donner un article, dans ſon Dictionnaire, au *panaces Heracleum*.

(2) Théophraſte, liv. 9, chap. 10.

(3) Ville dont nous avons parlé, livre 4, chap. 6. Dioſcoride dit auſſi que le *panakès Heraklèion* croît auprès de Pſophis.

(4) Tout ceci eſt confirmé par Dioſcoride, *ibid.*

gineis, ſemine in muſcariis dependente, ut ferulæ. Excipitur ſuccus inciſo caule meſſibus, radice in autumno. Laudatur candor ejus coacti. Sequens pallido ſtatera. Niger color improbatur. Pretium optimo in libras, x. bini.

Ab hac ferula differt quæ vocatur ſpondylion, foliis tantùm, quia ſunt minora, platani diviſurâ. Non niſi in opacis gignitur. Semen eodem nomine ſilis ſpeciem habet, medicinæ tantùm utile.

Dat & malobathron Syria, arborem folio convoluto, arido colore : ex quo exprimitur oleum ad unguenta : fertiliore ejuſdem Ægypto. Laudatius tamen ex India venit.

(5) Dioſcoride, *ibid.* & Théophraſte, *ibid.*

(6) Galien, liv. 8, *de ſimpl. med. fac.* écrit que l'opoponax ſe tire également du bas de la tige.

(7) Dioſcoride, *ibid.*

(8) Seize ſols de notre monnoie.

(9) Cette plante eſt dépeinte par Dalechamp, *Hiſt. Plant.* liv. 6, chapitre 22; & par M. Valmont de Bomare, à l'article *Berce* ou *fauſſe branche-urſine.* Ce Savant obſerve que les feuilles de la berce ſont émollientes; que la ſemence & les racines ſont inciſives & apéritives; que la racine, appliquée en cataplaſme, diſſipe les caloſités; que les Polonois & les Lithuaniens font, avec ſes feuilles & ſa ſemence, une ſorte de boiſſon qu'ils appellent *parſt*, & qui tient lieu de biere aux pauvres gens; que les lapins ſont friands des feuilles de cette plante; qu'on lui a donné le nom de *ſpondylium*, parceque ſa ſemence a l'odeur déſagréable du ſpondyle ou ſphondyle, eſpece de vers qui ronge les racines des plantes.

(10) Dioſcoride, qui s'accorde ici de tout point avec Pline, appelle cette plante *ſphondylion*, liv. 3, chap. 90.

(11) A-peu-près comme celles du panais, ſelon M. Valmont de Bomare.

(12) C'eſt ainſi que Dioſcoride nomme cette plante; & ce nom Grec a prévalu ſur le nom Latin *ſeli*, dont il eſt comme l'augment. Nous avons parlé du *ſeſeli*, liv. 8, chap. 32.

(13) Nous traiterons des propriétés médicinales du *ſeſeli*, liv. 24, ch. 6, ainſi que de celles du *ſpondylion.*

(14) Confirmé par Horace, liv. 2, Ode 7 :

Coronatus nitentes
Malobathro Syrio capillos.

(15) Nous ne connoiſſons en Europe que le malabathre Indien, nommé autrement *feuille Indienne.* C'eſt une eſpece différente du malabathre de Syrie, le ſeul dont Pline & Dioſcoride paroiſſent avoir eu connoiſſance, & ſur lequel nous n'avons aujourd'hui aucune notion. Pline parle plus bas du malabathre Indien; mais comme il ne

graine eſt dans des bouquets qui ſont à la cime, comme dans la férule. On tire la liqueur (5), c'eſt-à-dire l'opopanax, par une inciſion faite à la tige (6) en été, & à la racine en automne. Le bon opopanax doit être blanc (7) quand il eſt épaiſſi. Celui qui eſt d'une couleur pâle n'eſt pas ſi eſtimé. Le noir ne l'eſt point du tout. La livre du meilleur opopanax ſe vend deux deniers (8).

La plante férulacée (9) qu'on appelle ſpondylion (10), ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle a les feuilles plus petites, & découpées comme celles du platane (11). Elle ne croît que dans les lieux ombragés. Sa graine, qui porte auſſi le nom de ſpondylion, reſſemble à celle du ſeſeli (12), & ne ſert qu'en médecine (13).

La Syrie (14) produit auſſi le malabathron (15). C'eſt un arbre dont la feuille eſt roulée, & paroît ſeche. On en tire une huile pour les parfums. Le malabathron eſt plus commun en Egypte qu'en Syrie; mais le meilleur de tous vient des Indes.

---

le connoiſſoit que de nom, il s'eſt figuré, mal-à-propos, que la deſcription qui pouvoit convenir au malabathron Syrien, convenoit auſſi au malabarhre de l'Inde. Au reſte, Dioſcoride a commis la même faute. Voici la deſcription de la feuille Indienne ou malabathre, empruntée de M. Valmont de Bomare, qui lui donne en Latin moderne le nom de *folium Indicum*, ou *malabathrum*. » Cet ingrédient, dit-il, » qui entre dans la grande thériaque, » & dans d'autres ſemblables antidotes, eſt une feuille ſemblable à celle » du cannelier ou du cirronnier, dont » elle ne differe que par l'odeur & le » goût. Elle eſt oblongue, pointue, » compacte, luiſante, diſtinguée par » trois ſortes de nervures, qui vont » de la queue à la pointe; d'un verd » pâle, luiſante, d'une légere odeur » & ſaveur aromatique qui approche » du giroſle. Cette feuille naît ſur un » arbre qui croît en Cambaya, dans » les Indes, d'où l'on nous l'apporte » ſeche. L'arbre qui porte cette feuille » s'appelle, chez les Indiens, *katou-karua*, en Latin moderne *canhella ſylveſtris Malabarica*. Il croît dans » les montagnes de Malabar. Cet arbre reſſemble au cannelier de Ceylan; mais il eſt plus grand & plus » haut. Les fleurs ſont petites, diſpoſées en ombelles, ſans odeur, » d'un verd blanchâtre, & à cinq pétales. Il leur ſuccede de petites baies » qui reſſemblent à nos groſeilles » rouges. Les fleurs paroiſſent en » Juillet & Août, & les fruits ſont » mûrs en Décembre ou en Janvier. » On ne ſe ſert que des feuilles comme d'un alexipharmaque ».

In paludibus ibi gigni tradunt lentis modo, odoratius croco, nigricans, ſcabrumque, quodam ſalis guſtu. Minùs probatur candidum. Celerrimè ſitum in vetuſtate ſentit. Sapor ejus nardo ſimilis eſſe debet ſub lingua. Odor verò in vino ſuffervefacti antecedit alios. In pretio quidem prodigio ſimile eſt à x. ſingulis ad x. ccc pervenire libras : oleum autem ipſum in libras, x. lx.

De oleo omphacio.

Caput 27. Oleum & omphacium eſt. Fit duobus generibus, & totidem modis, ex olea, & vite : olea adhuc alba expreſſa : deterius ex druppa : ita vocatur priuſquam cibo matura ſit, jam tamen colorem mutans. Differentia, quod hoc viride eſt, illud candidum. E vite fit pſythia aut amminea, cùm ſint acini ciceris magnitudine, ante Canis ortum. In prima lanugine demetitur uva, ejuſque melligo. Reliquum corpus ſole coquitur. Nocturni rores caventur. In fictili condita melligo colligitur; ſubinde cypro ære ſervatur. Optima, quæ rufa, acriorque, & aridior. Pretium omphacio in libras, x. vi. Fit & alio modo, cùm in mortariis uva immatura teritur : ſiccataque in ſole, poſtea degeritur in paſtillos.

(1) Dioſcoride l'appelle *omphacinon*, & Caton *oleum viride*. En effet, ce nom *omphacium* ou *omphacinum* déſigne une huile exprimée des olives encore vertes de qualité, c'eſt-à-dire non mûres.

(2) Nous donnerons l'explication du mot *druppa* au commencement du liv. 15.

(3) Je lis *uva* avec l'élite des manuſcrits. D'autres portent *juba*.

(4) Le Pere Hardouin obſerve que cette préparation n'eſt plus en uſage.

(5) Car elle empêcheroit la liqueur de s'épaiſſir, comme l'obſerve Dioſcoride, *ibid.*

(6) Quarante-huit ſols de notre monnoie.

On

On dit qu'il y croît dans des marais, à la façon de la lentille d'eau; qu'il a plus d'odeur que le ſafran; qu'il eſt noirâtre, raboteux, & qu'il a un petit goût de ſel. Le malabathron blanc eſt le moins eſtimé. Cette drogue ſe moiſit bientôt, pour peu qu'elle ſoit gardée. Elle doit, pour être bonne, faire ſentir ſur la langue un goût ſemblable à celui du nard. Quand elle a été bouillie dans du vin, ſon odeur ſurpaſſe celle de tous les autres parfums. Le prix du malabathron a quelque choſe de ſurprenant: la livre coûte depuis un denier juſqu'à trois cents deniers; & celle de ſon huile en coûte ſoixante.

De l'huile nommée omphacion.

L'OMPHACION (1) eſt auſſi une huile. Il ſe fait de deux différentes façons, & de deux différentes choſes; ſavoir, d'olives & de raiſins. Celui d'olives ſe fait, ou en exprimant les olives lorſqu'elles ſont encore blanches (& c'eſt le meilleur), ou en ſe ſervant d'olives (2) qui ont commencé à changer de couleur, quoiqu'elles ne ſoient pas encore mûres (& c'eſt le moins bon). D'ailleurs ces deux omphacions different en ce que le premier eſt blanc, & que le ſecond eſt verd. L'omphacion de raiſins ſe fait de ceux que produit la vigne pſythienne, ou l'amminéenne. A cet effet, on les prend avant le lever de la Canicule, lorſque les grains ne ſont pas plus gros que des pois chiches, & commencent à fleurir. On en ôte la peau (3), & en même tems le ſuc laiteux de la fleur; ce qui étant mis à part, on laiſſe cuire au ſoleil le verjus (4): mais on a ſoin de le tenir à couvert pendant la nuit, pour le préſerver de la roſée (5). Après que le ſuc mielleux de la fleur eſt confit, on le met dans un pot de terre, & quelquefois on le garde dans un vaiſſeau de cuivre. Le meilleur eſt celui qui eſt roux, fort âcre & fort ſec. L'omphacion coûte ſix deniers la livre (6). Il ſe fait encore d'une autre maniere: on pile dans un mortier le raiſin avant qu'il ſoit mûr; &, après l'avoir fait ſécher au ſoleil, on le réduit en paſtilles.

De bryo & œnanthe, & de elate arbore, & cinnamo càryopo.

CAPUT 28. EODEM & bryon pertinet, uva populi albæ. Optima circa Gnidum aut Cariam, in ſitientibus aut ſiccis, aſperiſque : ſecunda in Lyciæ cedro. Eodem & œnanthe pertinet : eſt autem vitis labruſcæ uva : colligitur, cùm floret, id eſt, cùm optimè olet : ſiccatur in umbra ſubſtrato linteo, atque in cados conditur. Præcipua ex Parapotamia : ſecunda ab Antiochia, atque Laodicea Syriæ : tertia ex montibus Medicis ; hæc utilior medicinæ. Quidam omnibus iis præferunt eam quæ in Cypro inſula naſcitur. Nam quæ in Africa fit, ad medicos tantùm pertinet, vocaturque maſſaris. Omnibus autem ex alba labruſca præſtantior, quàm è nigra.

Eſt præterea arbor ad eadem unguenta pertinens, quam alii elaten vocant, quod nos abietem, alii palmam, alii ſpathen. Laudatur Hammoniaca maximè, mox Ægyptia, dein Syriaca, duntaxat in locis ſitientibus odorata, pingui lacrymâ, quæ in unguenta additur ad domandum oleum.

(1) *Le bryon du peuplier blanc*, c'eſt-à-dire *la mouſſe du peuplier blanc*. Voy. la note 7 du chap. 23.

(2) Ce nom ſignifie *fleur de vigne* ; mais l'œnanthe ou fleur de vigne dont il s'agit ici, eſt celle de la vigne ſauvage, qui ne mûrit point. Dioſcoride, liv. 5, chap. 5.

(3) Pays ſitué le long du Tigre. Nous avons traité au liv. 6 des contrées indiquées ici par Pline.

(4) Ou plutôt *Maſaris*, qui étoit un ſurnom de Bacchus chez différents peuples, & notamment chez les Cariens. Sur quoi conſultez Calepin, au mot *Maſaris*.

(5) C'eſt-à-dire ſapin.

(6) Ce mot, en Grec, déſigne le palmier, en Latin *palma*. Quelquefois il ſe prend auſſi pour l'*abies* des Latins, qui eſt notre ſapin.

(7) Ce mot me paroît être d'origine barbare, & avoir une grande analogie avec le mot Suédois *ſpaed*, tendre, le ſapin étant, en quelque ſorte, le bois tendre par excellence. Au reſte, Dioſcoride liv. 1, chap. 150, applique

Du bryon (c'eſt-à-dire de la mouſſe ou grappe du peuplier blanc), de l'œnanthe, d'une ſorte de palmier, & du cinname caryope, ou cinname huile de noix.

Le bryon (1) du peuplier blanc, qui en eſt comme la grappe, s'emploie auſſi dans les compoſitions odorantes. La meilleure grappe de ce genre eſt celle que l'on trouve aux environs de Gnide, & en Carie, dans des lieux ſecs & raboteux. La plus eſtimée enſuite eſt celle du cedre de Lycie. L'œnanthe (2) ſert pareillement aux parfumeurs. On appelle ainſi le raiſin de la vigne ſauvage quand il eſt en fleur, c'eſt-à-dire quand ſon odeur eſt la plus agréable. On le cueille donc en cet état, après quoi on le ſeche à l'ombre ſur un linge, & on le met dans des barils pour le garder. Le meilleur vient du pays appellé Parapotamie (3). Le ſecond en bonté vient d'Antioche, & de Laodicée de Syrie. Le troiſieme vient des montagnes de Médie : ce dernier eſt le meilleur en médecine. A tous ces trois, quelques-uns préferent celui de l'iſle de Chypre. L'œnanthe d'Afrique ne ſert qu'en médecine, & ſe nomme *maſſaris* (4). En général, l'œnanthe de la vigne ſauvage blanche vaut toujours mieux que celui de la noire.

Les parfumeurs emploient encore dans leurs compoſitions la gomme d'un arbre appellé tantôt *abies* (5) & tantôt *palma* par les Latins, *elatê* (6) par les Grecs, & *ſpathê* (7) auſſi par quelques-uns. On eſtime le plus celui qui croît dans les ſables de Libye, où eſt le temple de Jupiter Ammon ; enſuite celui d'Egypte ; & après ces deux-là, celui de Syrie. Cet arbre ne vient que dans les lieux ſecs. Il eſt odorant ; ſa gomme eſt graſſe, & elle s'ajoute dans les parfums, afin d'épaiſſir & fixer l'huile.

---

ces noms de *ſpathê* & de *phœnix*, non à l'arbre même, mais à l'enveloppe de ſon fruit ; & il attribue d'ailleurs à cette enveloppe les mêmes propriétés que Pline attribue ici à la gomme de l'arbre, comme d'épaiſſir & fixer l'huile des parfums. Pollux entend par *ſpathê* le pédicule d'où pend le fruit de ſapin.

In Syria gignitur & cinnamum, quod camacum appellant. Hic eſt ſuccus nuci expreſſus, multùm à ſucco vero cinnami differens, vicina tamen gratia. Pretium in libras, aſſes quadraginta.

(8) C'eſt-à-dire *le cinname de labeur*, le cinname artificiel & travaillé, parcequ'on le retiroit par expreſſion d'une ſorte de noix. Au reſte, l'élite des manuſcrits porte ici *camacum*. Hermolaüs ſubſtitue, ſans fondement, *caryopum*. Voyez la note ſuivante.

(9) J'ajoute ces mots *ou comaque*, parcequ'on lit au liv. 13, chap. 1, *comacum . . . multùm à ſucco veri cin-*

Finis Tomi quarti.

La Syrie produit auſſi le cinname, appellé autrement camaque (8) ou comaque (9). C'eſt l'huile d'une ſorte de noix d'où on la tire par expreſſion. Elle eſt très différente de la véritable huile de cinname, quoique d'ailleurs elle en approche beaucoup par ſon agréable odeur. Elle ſe vend quatre deniers la livre (10).

nami differens ; ce qui laiſſe douter ſi Pline a écrit ici *camacum* ou *comacum*, & ſi ce nom ſignifie cinname de travail, ou cinname de ville, cinname fait à la ville, ou même cinname de quelque ville ou bourg nommé *Comé* ou *Coma*.

(10) Trente-deux ſols de notre monnoie.

Fin du Tome quatrieme.

610315
SGN

ADDITIONS.

PAGE 2, note 1, à la nomenclature de l'autruche, *ajoutez* : L'autruche ſe nomme en Hébreu *jacnah*.

Page 8, à la nomenclature polyglotte de l'aigle, *ajoutez* :

M. de Buffon diviſe le genre de l'aigle en ſept eſpeces ; ſavoir, 1°. le grand aigle, 2°. l'aigle commun, 3°. le petit aigle, 4°. le pygargue, 5°. le balbuzard, 6°. l'orfraie, 7°. le Jean-le-blanc.

1°. Le grand aigle, ſelon M. de Buffon (car il fait cet oiſeau du maſculin, quoiqu'il ſoit plus commode aux Naturaliſtes qui ont à parler de ponte, de couvaiſon, &c. de parler d'un oiſeau au genre féminin, quand ce genre, par les loix de la Grammaire, eſt douteux) ; le grand aigle, dis-je, ſelon M. de Buffon, eſt l'aigle nommé par Ariſtote αἰητὸς γνήσιος, & χρυσάετος par Oppien. La premiere dénomination ſignifie l'aigle légitime ; la ſeconde ſignifie l'aigle doré. Ce même Naturaliſte ajoute que le grand aigle eſt nommé en Arabe *ʒummach*, ſelon pluſieurs Auteurs ; *neſir*, ſelon Léon l'Africain : que Guillaume Tardif, dans ſon petit Traité de fauconnerie, dit qu'on appelle cet aigle *meapan* en langue Syriaque, *philadelphe* en langue Grecque, & *milion* en langue Latine. Mais M. de Buffon obſerve que cette derniere dénomination eſt Françoiſe, & n'a jamais été appliquée à l'aigle, puiſque c'eſt le milan que, par corruption, quelques-uns de nos anciens Ecrivains ont appellé *milion* : ſur quoi je prendrai la liberté de conteſter à ce Naturaliſte cette derniere aſſertion ; car j'ai fait voir, au chap. 10 du liv. 10, dans mes notes ſur le *milan*, que ſon vrai nom ſeroit plutôt *milian*, puiſque Pline reconnoît que le milan paſſe pour avoir donné l'idée du gouvernail ; préjugé populaire que j'ai démontré prendre ſa ſource dans le rapport de l'ancien nom du milan avec le verbe Anglo-Saxon *midlian*, qui ſignifie régir, gouverner, &c. d'où il réſulte que l'ancien nom Gaulois *milion* n'eſt point une corruption du mot *milan*, mais qu'au contraire il y a grande apparence que c'eſt notre mot *milan* qui eſt une corruption de l'ancien mot *midlion* ou *milion*. M. de Buffon ajoute encore que, ſelon Geſner & Aldrovande, les Hébreux appellent l'aigle *neſer* ; les Chaldéens, *niſra* ; les Arabes, *neſer*, *achal-gagila*, *ʒummach*, *aukeb*, *haukeb* ; les Syriens, *napan*, ce qui ne s'éloigne guere du *meapan* de Guillaume Tardif ; les Perſans, *an-ſi-muger* (je ſoupçonne qu'il faut lire *anſi-muger* ; que *anſi* eſt un ſeul mor, & que *anſi muger* ſignifie aigle majeur). Enfin, ſelon les mêmes Geſner & Aldrovande, le grand aigle ſe nomme en Latin *aquila fulva* ; en Eſpagnol, *aquila coronada* ; en Polonois, *orʒelprʒedni* ; en Anglois, *golden-eagle* ; en François, *le grand aigle*, *l'aigle royal*, *l'aigle noble*, *l'aigle doré* (c'eſt le *golden-eagle* des Anglois), *l'aigle roux*, *l'aigle fauve*.

2°. L'aigle commun, dont la nomenclature polyglotte, ſelon M. de Buffon, eſt, en Grec, αἰητὸς, μελανάετος ; en Eſpagnol, *aquila conocida* ; en Allemand, *adler*, *arn*, *aar* ; en Suédois, *orn* ; en Anglois, *eagle*.

3°. Le petit aigle, en Grec, *plangos*, *klangos*, *morphnos* ; en Latin, *aquila nævia* ; en Allemand, *ſtein-adler*, *gauſe-aar* ; en Anglois, *rough-footed-eagle*.

4°. Le pygargue, en Grec, *pygargos*; en Latin, *aquila albicilla*, *hinularia*.

5°. Le balbuzard, en Grec, *aliaetos*; en Latin, *aquila marina*; en Italien, *anguiſta piombina*; en Allemand, *fiſch-adler* ou *fiſch-ahr*; en Polonois, *orzel-marsky*; en Anglois, *balbuzard*; en Bourgogne, *craupêcherot*.

6°. L'orfraie, en Grec, *phénês*; en Latin, *oſſifraga*; en Italien, *aquilaſtro*, *anguiſta barbata*; en Allemand, *groſſer-haſen-ahr*; en Siléſie, *skaſt*; en Polonois, *orzel-lomignat*; en Anglois, *oſprey*; en vieux François, *orfraye*, *osfraie*, *preneau*, *bris'-os*, *oſſi-fragues*, *orfraie*.

7°. Le Jean-le-blanc, ou premier oiſeau S. Martin, ou chevalier blanche-queue. Cette eſpece a été confondue mal-à-propos avec la plupart des précédentes par les Anciens & par un grand nombre de Modernes. M. de Buffon eſt le premier Naturaliſte qui ait ſu ſaiſir les caracteres diſtinctifs du Jean-le-blanc. Le Lecteur me permettra de le renvoyer à ſon excellent ouvrage ſur les oiſeaux, tome 1, p. 174.

Page 19, à la ſuite de ces vers de Cicéron,

Sic Jovis altiſoni ſubitò pennata ſatelles, &c.

ajoutez: Nous croyons que le Lecteur trouvera ici avec plaiſir la traduction de ces mêmes vers par M. de Voltaire :

Tel on voit cet oiſeau qui porte le tonnerre
Bleſſé par un ſerpent élancé de la terre :
Il s'envole, il entraîne au ſéjour azuré
L'ennemi tortueux dont il eſt entouré.
Le ſang tombe des airs. Il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore :
Il le perce, il le tient ſous ſes ongles vainqueurs ;
Par cent coups redoublés il venge ſes douleurs.
Le monſtre, en expirant, ſe débat, ſe replie ;
Il exhale en poiſons le reſte de ſa vie ;
Et l'aigle tout ſanglant, fier & victorieux,
Le rejette en fureur, & plane au haut des cieux.

Page 21, note 7, ajoutez à la fin de la note : Alexander ab Alexandro, livre 5, chap. 10, s'exprime ainſi ſur l'oiſeau *ſanqualis* : *Fuit diu quæſtionis, an ſanqualis & immuſſylus inter aquilas cenſendi forent : quorum volatus, licèt ævo ſuperiore incognitus, ſecundiſſimos habere eventus dicebatur, &c.*

Page 23, note 1. A la nomenclature de l'épervier, *ajoutez* : Selon le docte Jean Ihre, l'épervier ſe nomme en Suédois, *hoek*; en Iſlanlois, *haukur* ou *haukr*; en Anglo-Saxon, *hafoc*; en Gallois, *hebog*; en Allemand, *hapoh*, *hauech*, *habich*; en Finlandois, *haucka*, *linduhaucka*; en Belgique, *havik*; en Anglois, *hawk*, &c.

Page 24, à la note 7, *ajoutez* : Nous avons eu occaſion de parler, tome 3, liv. 7, chap. 43, p. 158, note 29, d'un Numerius Fabius Bureo, Conſul avec Lucius Metellus, l'an de Rome 507.

Page 31, à la ſuite de la note 3, où j'établis que le milan s'appelle en Italien *nibbio*, comme qui diroit *nimboſus*, *nubilus*, &c. *ajoutez :* en effet, MULEN, en Suédois, ſignifie *nimboſus*, *nubilus*; MILHMA, en Gothique, ſignifie *nimbus*, *nubes*. De là, ſans doute, ce préjugé que l'oiſeau de proie nommé *nibbio* (car cette dénomination paroît être un reſte de l'ancienne nomenclature myſtique, miſe en vogue par les Aruſpices Toſcans); de là, dis-je, le prejugé que le *nibbio* reſpecte ou fuit l'autel d'Olympie, dont le nom, ſignifiant *totus lacens*, c'eſt-à-dire ſans nuage, eſt l'oppoſé propre de *nibbio*, pris dans le ſens de *nimboſus*. Or ce rapport de *nibbio* à *nébuleux*, outre qu'il eſt ſenſible par lui-même, eſt encore confirmé par le rapport du mot *milvus*, un milan, avec le mot Gothique *milhma*, un nuage, &c.

Page 34, à la nomenclature du corbeau, *ajoutez :* Cet oiſeau ſe nomme en Anglo-Saxon *raeſen*, ſelon Jean Ihre.

Page 43, note 4, à la dénomination du pivert, en Latin *picus martius*, ajoutez : L'origine de cette dénomination *martiale* eſt, à coup sûr, Celtoſcythe. En effet, encore aujourd'hui en Slawon moderne, le pivert ſe nomme *ʒolna*, mot qui a tellement rapport à Mars & à la guerre, qu'un homme de guerre, un guerrier, en cette même langue, ſe dit *ʒolnierʒ*.

Page 54, à la nomenclature de l'oie, *ajoutez :* Jean Ihre écrit que l'oie, en Finlandois, ſe nomme *hanhi*.

Page 58, à la note 19, ſur l'érythrotaon ou tétraon, *ajoutez :* Adrien Junius s'exprime ainſi ſur cet oiſeau : ERYTHROTAON *Plinio*, TETRAO *eidem*, τίτριξ *Ariſtoteli*, τίτραξ *Athenæo*; *Allemanis* AURHAN, PIRCKHUONER; *Belgis* WRHAN, BERCKHAEN; *Gallis* FAISAND BRUAND *à vocis gravitate, juxta Scaligerum*; PAVON-AGRESTE *apud Pyrenæi accolas*. Ajoutez de ſurcroît : Le docte Jean Ihre écrit que cet oiſeau eſt appellé en Suédois *koder* & *tjaeder*; après quoi il ajoute, *Uplandi* KOEDDER-FOGEL *avem hanc appellare ſolent. Sed video Iſlandos has aves* THIDRA *nuncupare, & inferiores Suecia cives* TOERRHANE.

Page 64, à la nomenclature du cygne, *ajoutez :* Le cygne ſe dit en langue Galloiſe, *alarch*, *elerch*, ſelon Richard, cité par Jean Ihre, au mot *Laerka*.

Page 74, note 7, à la nomenclature du merle, *ajoutez :* Le merle ſe nomme en Anglo-Saxon *throſtle*, ſelon Jean Ihre, au mot *Traſt*, une grive.

Page 74, note 8, à la nomenclature de la grive, *ajoutez :* Selon Jean Ihre, la grive ſe nomme en Suédois *traſt*; en Anglo-Saxon, *thriſe*; en Anglois, *thruſc*; en Armorique, *draſq*; en Gallois, *treſglen*.

Page 82, note 6, à la nomenclature de la pie, *ajoutez :* Selon Jean Ihre, la pie ſe nomme auſſi en Suédois *ſkata*; ſur quoi il eſt à propos de rapporter le paſſage de ce Savant : SKATA, PICA. *Cùm illius plurimus in auguriis uſus fuerit* (*V. Plin. Hiſt. Natur. lib.* 10, *cap.* 18.), *interque aves ſiniſterioris ominis ſemper locum invenerit, inde etiam videmus veteris ſuperſtitionis tenacem plebem noſtram volucrem hanc ſtabulorum portis expanſis alis ſuſpendere, ut, quod ait Apuleius,* SUO CORPORE LUAT ILLUD INFORTUNIUM QUOD ALIIS PORTENDIT; *hinc arbitror à* SKADA, nocere, *Angl. Sax.* SCATHIAN, *nomen illi inditum fuiſſe. Vocatur aliàs* SKIURA *forſitan à garritu, ut etiam* GARRULUS *Latinè nuncupabatur.*

Page 103, note 1, à la nomenclature du paſſereau, *ajoutez :* Le paſſereau ſe nomme auſſi en Suédois *tætting*; en Iſlandois, *tyttlingur*; en Finlandois, *titinen*.

Page

Page 112, à la nomenclature de la bécasse, *ajoutez :* Le Lecteur nous saura peut-être gré de lui mettre ici sous les yeux la description de la bécasse par Olympius, Poète Latin qui florissoit du tems de l'Empereur Carus :

Præda est facilis & amœna scolôpax,
Corpore non Paphiis avibus majore videbis.
Illa sub aggeribus primis, quà proluit humor,
Pascitur, exiguos sectans obsonia vermes.
At non illa oculis, quibus est obtusior, etsi
Sint nimium grandes, sed acuris naribus instat.
Impresso in terram rostri mucrone, sequaces
Vermiculos trahit, & vili dat præmia gulæ.

Il est à propos aussi de joindre à cette addition la nomenclature de la bécassine, ou moindre bécasse, par Adrien Junius ; voici ses paroles : GALLINAGO MINOR *seu* RUSTICULA MINOR, *σκολωπάκιον, delicias mensarum & heroum dapes vulgò nominamus ad stagnorum crepidines frequentem aviculam, Allemanis* HAARS-SCHEPFF, SCHEPFFLIN, WASSER-HUENLE ; *Batavis* POELSNIPPE, *quasi paludanam gallinaginem : nam ea quam diligentiæ nunquam satis laudatus Gesnerus describit, à nostra longissimè discrepat.*

Page 118, à la nomenclature de l'achanthis, *ajoutez :* Jean Ihre écrit que l'acanthis se nomme en Suédois *finke ;* en Allemand, *vinco, fincho ;* en Belgique, *vincke ;* en Anglois, *finche, &c.*

Page 136, liv. 10, chap. 49, note 3, nous avons omis la nomenclature polyglotte de la perdrix ; nous la donnons ici : La perdrix, en Hébreu, *koré ;* en Grec & en Latin, *perdix ;* en Italien, *pernice ;* en Anglois, *partridge ;* en Espagnol, *perdix ;* en Slawon, *kuro-patwa* (cette conformité de la dénomination Slawone avec l'Hébraïque est remarquable) ; en Allemand, *raepshun, relehuhn ;* en Suédois, *rapphoena ;* en Saxon, *rapphohn.*

Page 137, à la nomenclature du griffon, nommé en Hébreu PERES, *ajoutez :* en langue Araméenne *perus*, selon les Talmudistes. C'est de là, selon Annius de Viterbe, que la ville de *Pérouse*, en Italie, a pour armoiries un griffon.

Page 212, en tête de la premiere note, *ajoutez :* Une considération digne de remarque, c'est que les Anciens, qui n'avoient point de microscope, aient cependant observé l'organisation & suivi les travaux de plusieurs insectes avec une si grande sagacité.

Page 222, à la nomenclature de l'abeille, *ajoutez :* L'abeille se nomme en Anglo-Saxon *beo.*

Page 256, note 25, sur le mot *Childeric* interprété dans le sens d'*enfant d'abeille*, ou de *production du rayon*, consultez notre Pline, au tome 3, p. 636, chap. 23, liv. 9, à la note 3, où il est dit que la *raie* (dont le nom a tant de rapport avec le mot *rayon*) se nomme en Allemand, *roch ;* en Danois, *rokke* (mots dont l'affinité avec *ruche* est sensible) ; en Provence, *clavelade* (ce dernier mot a un rapport évident avec le *clavus*, c'est-à dire avec le *clou* ou avorton d'abeille des Latins) : enfin, pour preuve du rapport du mot *ric* avec le mot *rayon*, considérez qu'en Italien une raie ou ligne droite (d'où *rayon*) se dit *riga ;* que de là vient aussi le mot Latin *rigare*, & notre mot *rigole.*

Page 262, ajoutez à la note 16, ſur les pronoſtics tirés de l'arrivée des abeilles, ce qu'écrit ſur ce ſujet Alexander ab Alexandro, liv. 5, chap. 10, p. 276, *b*. Conſultez auſſi notre Pline, liv. 8, chap. 42, p. 473, ligne 7.

Page 297, note 16. Nous joindrons ici la traduction de la deſcription du ſcorpion de Nicandre, par Gorræus, en faiſant obſerver toutefois que cette traduction, à laquelle le Pere Hardouin s'eſt arrêté, eſt beaucoup moins exacte que celle de Grevinus, que nous avons ſuivie, en y changeant fort peu de choſe, & qui ſe trouve page 297:

Innocuus ſtimulis & fati candidus inſons.
Sed flammis homines rufo ſpectabilis ore
Abſumit ſubitis: ipſi ecu febribus acti
Uno ſtare loco nequeunt: ſitis improba ſævit.
Qui niger eſt, ciet inſtabiles in corpore motus,
Et facit amentes, & riſus edit ineptos.
At viridis, ſi quos petiit mucrone, repentè
Horror, & hibernâ ceu nimbi grandine denſi
Corporibus crepitant, vel ſi canis ardeat æſtu.
Lividus eſt alius: latum trahit helluo ventrem,
Eſurit, & ſemper nullâ ſatiabilis herbâ;
Si ferit, inguinibus non evitabile vulnus, &c.
Cancro alius ſimilis, qui degens littore & algas
Paſcitur, & pelagi quæcumque refuderit æſtus.
Corpore ſunt alii magno, duriſque rapaces
Forcipibus, teſtâ ſimul aſperiore....
Adde melanchlorum, cui cauda nodus in ima
Nigricat, & dorſo denſis compagibus alæ
Aptantur.

Page 307, à la nomenclature du ſcarabée, *ajoutez*: Les amateurs de la ſaine érudition nous ſauront gré de rapporter ici un paſſage curieux du ſavant Suédois Jean Ihre; le voici: SCARABÆUS, *noſtris* TORDYFWEL, *vulgò autem* TORNDYFWEL. *Si* RUDBEKIO, *celebri* ATLANTICES *auctori, fidem habeamus, à tribus vocibus Gothicis hæc noſtra compoſita eſt,* THOR, *Jove;* DY, *terra;* & WAELD, *potentia: atque adeo ſatis auguſtum nomen animal hoc inter immunditias natum & ſtercore vivens.* Hactenus Rudbeckius. *Ita, nempe, ſolent qui collationem linguarum cognatarum negligunt, quod auribus vel fingendi libidini primum arridet, temerè arripere, & ſuâ auctoritate id tueri, quod aliud fundamentum non habet. Hoc verò noſtrum* TORDYFWEL, *ſi quibus parentibus ortum ſit ſcire aveas, monebo, Sicambros (Hollandos) vocem puriùs efferre* TORTWEL. TORT *verò ſtercus notat, Angl. Sax.* TORD; *Angl.* TURD. *Altera compoſiti pars eſt* WEWEL, *curculio, ſcarabæus; Angl. Sax.* WIFEL, WIBEL, WEFL; *Allemanis* WIHIL; *aliis Germanis* WEBEL, WIBEL; *quæ omnia originem ſuam debent Cambrico* CHWIL, *Armoricis* HUILL, *ſcarabæus.*

ERRATA.

Page 20, note 6, concernant Maſſurius Sabinus. Il faut retrancher cette note, qui eſt un double emploi, une répétition tronquée & incorrecte de notre note ſur le même Savant, laquelle ſe trouve au tome 3, liv. 7, p. 154.

Page 75, note 9, l'étourneau, en Armorique *traſt*, en vieux Gothique *tret*; *liſez*, l'étourneau, en Armorique *tret*, en vieux Gothique *traſt*. En Suédois moderne, *traſt* ſignifie une grive.

Page 111, note 7, *il ſe peut faire, comme l'obſerve le Pere Hardouin :* retranchez toute cette phraſe.

Page 203, note 8, ſeconde colonne, ligne 9, on entre eux, *liſez* ont entre eux.

Page 262, à la fin de la note 15, au lieu de l'Atbalon de Germanicus, *liſez* l'Arbalon de Dtuſus Germanicus.

Page 440, à la derniere ligne du texte Latin, au lieu de *leones, lupi, canes, & pauca, &c.* liſez : *leones, lupi, canes & pauci, &c.* ſans virgule après *canes*.

Supplément à l'Errata du Tome III.

Page 134, liv. 7, chap. 35, note 1, j'ai dit que *verticordia* me paroiſſoit une leçon corrompue chez Valere Maxime. En effet, il faudroit *verticordis*, le nominatif étant, ou devant être, *verticors*. Mais je me ſuis trop avancé lorſque j'ai révoqué en doute que les Anciens aient connu une *Venus verticors*. De nouvelles recherches m'ont fait voir que cette aſſertion étoit fauſſe. En effet, Pauſanias fait mention de cette Vénus ſous le nom de *Apoſtrophia*. Ovide, *Faſt.* liv. 4, en fait auſſi mention dans ce vers,

Inde Venus verſo nomina corde tenet,

& non pas, comme d'autres liſent,

Inde Venus verſo numine corda tenet.

Le témoignage de Julius Obſequens, & celui de Cælius Lactantius, *Gramm.* liv. 5, vient encore à l'appui.

Page 209, note 10,

Jeune étourdi qui s'érige en barbon, &c.
liſez : Jeune étourdi qui s'érige en Caton, &c.

Au reſte, c'eſt par un laps de mémoire que j'ai attribué ces vers à M. le Brun : ils ſont de M. de Voltaire.

Page 245, ſuite de la note 32, colonne 1, ligne 7 : ou de quatre mois, comme étoit auſſi l'année Arcadienne, *liſez*, ou de quatre mois, comme l'année Arcadienne n'étoit que de trois mois, &c.

Page 260, note 72, *Aiokos*, liſez *Aiakos*.

Page 393, note 1, repris en cela par M. de Buon, *liſez*, repris en cela par M. de Buffon.

Page 412, liv. 8, chap. 28, note 2. Nous donnerons ici la nomenclature du renard, qui a été omiſe dans cette note, & qui n'eſt qu'incomplette chez M. de Buffon. Le renard ſe nomme en Hébreu *ſchuhal*; en Grec, *alôpêx*, *kerdô*, *thamix*, *baſtara*, *kinados*, *kotouris*; en Latin, *vulpes*; en Italien, *volpe*; en Eſpagnol, *rapoſa*, *zorra*; en Allemand, *fuchs*; en Belgique, *vos*; en Anglois, *foxe*; en Slawon, *lis*, *liſzka*; en Suédois, *raef*; en Finlandois, *repo*, *reiwon*; en Eſtonie, *raebene*; en Iſlandois, *refr*; en Méſie, *fauho*; en Perſan, *roubah*.

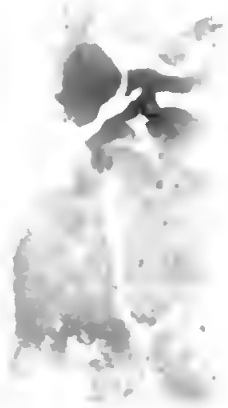
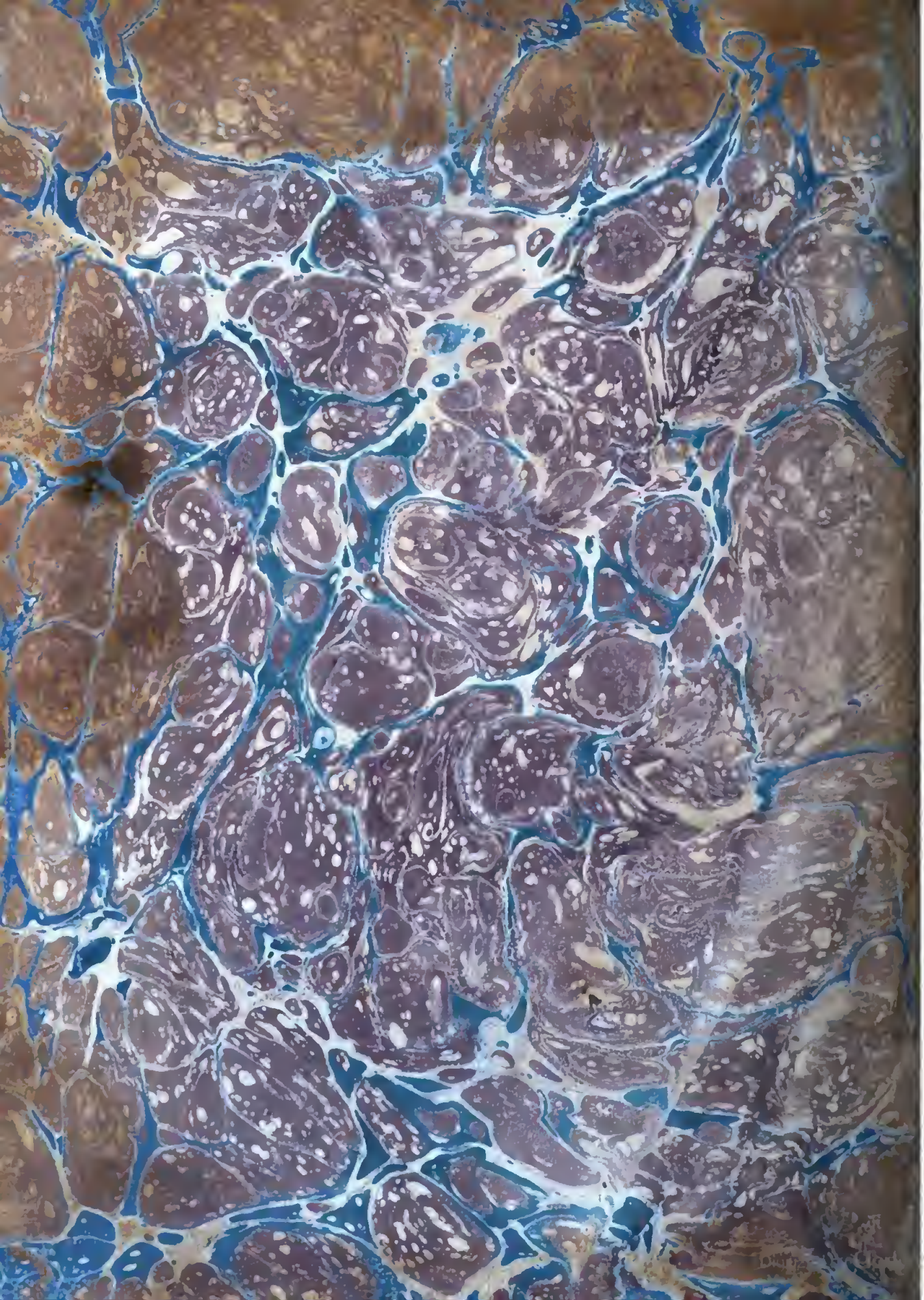
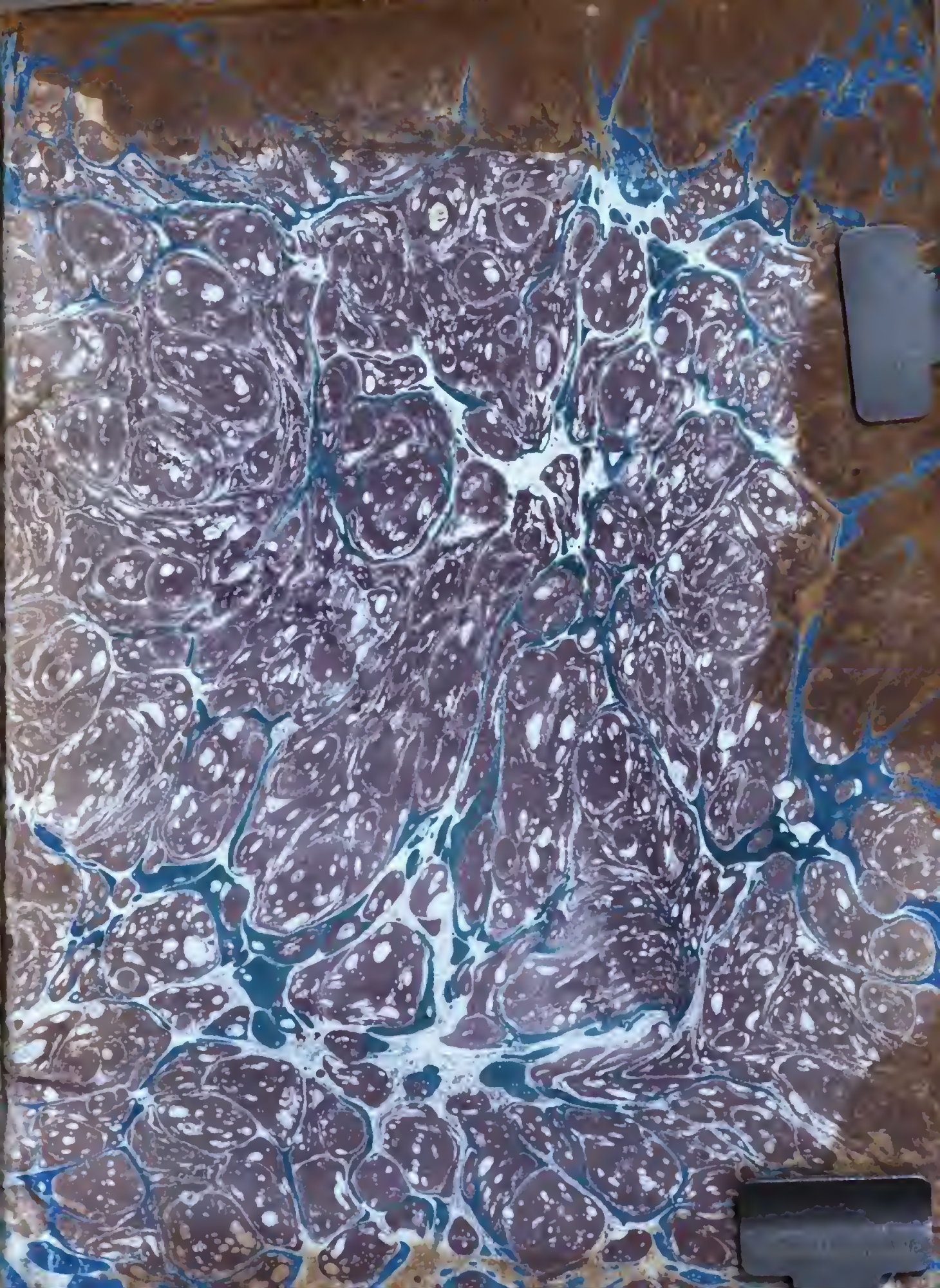
Page 555, à la nomenclature de la taupe, note 7, *ajoutez* : L'un des noms Grecs de la taupe étoit *skalops*; ſur quoi conſultez le Scholiaſte d'Ariſtophane.

Page 575, ligne 1, de l'océan, *liſez* de la mer.

Page 719, comme les chiens marins, les langouſtes & les ſquilles, *liſez*, comme les chiens marins : c'eſt auſſi la maniere dont s'accouplent les langouſtes & les ſquilles.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT.

Digitized by Google



Digitized by Google